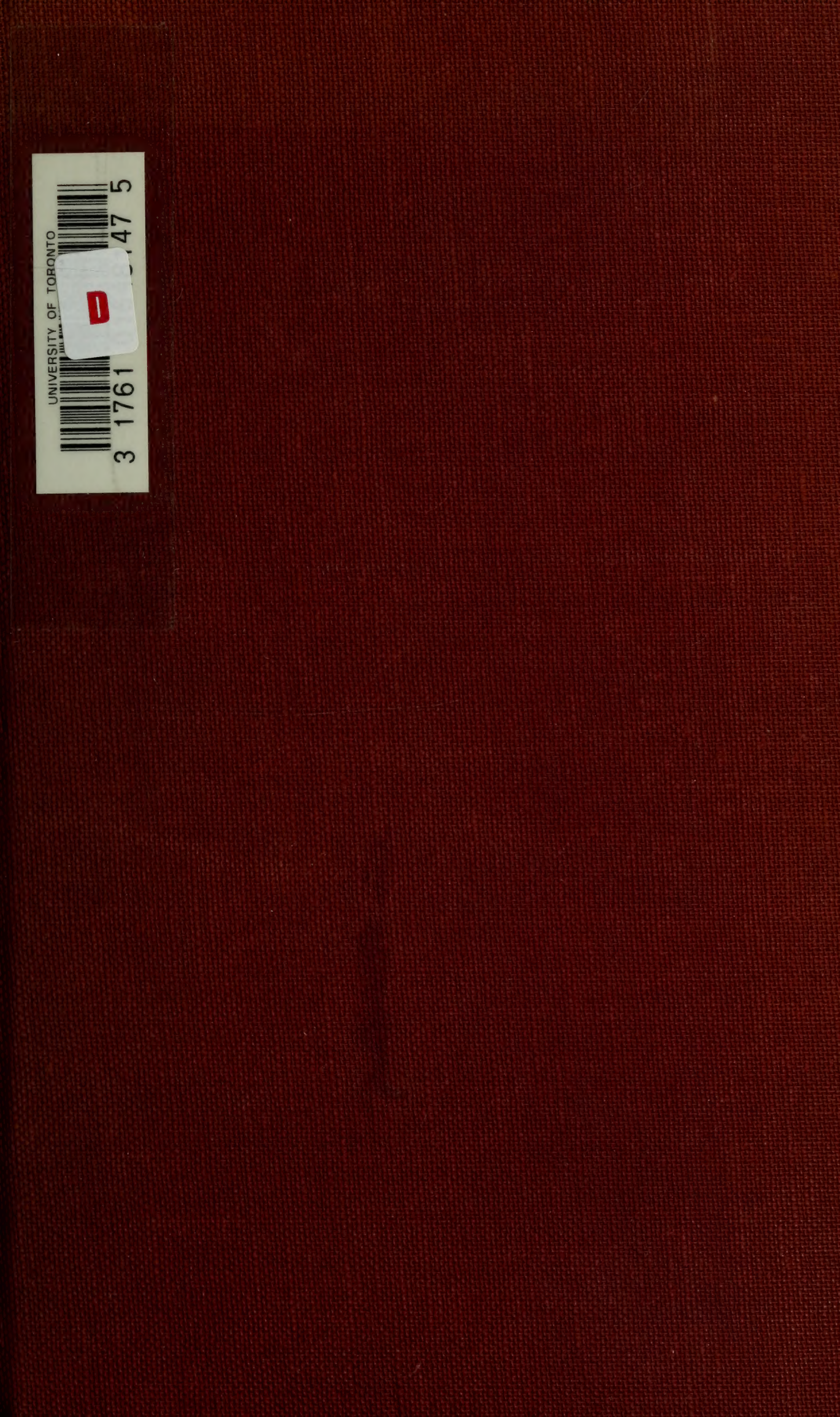

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 ... 47 5
D

# VOYAGES

AUX

# ÎLES DU GRAND OCÉAN.

# VOYAGES

AUX ÎLES

# DU GRAND OCÉAN,

CONTENANT

DES DOCUMENS NOUVEAUX

SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE,
LA LANGUE, LA LITTÉRATURE, LA RELIGION, LES MŒURS, LES USAGES
ET LES COUTUMES DE LEURS HABITANS;

ET

DES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

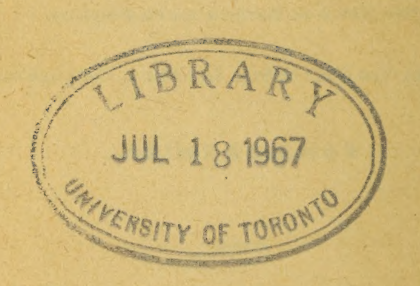
SUR LEUR COMMERCE,
LEUR HISTOIRE ET LEUR GOUVERNEMENT, DEPUIS LES TEMPS LES PLUS
RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

**PAR J.-A. MOERENHOUT,**
Consul général des Etats-Unis aux îles Océaniennes.

Ouvrage orné d'une carte et de planches lithographiées.

**TOME PREMIER.**

REPRODUCTION DE L'ÉDITION
PRINCEPS DE M. DCCC. XXXVII
PAR LA LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
**ADRIEN MAISONNEUVE**
11, RUE SAINT-SULPICE - PARIS (VI<sup>e</sup>)


LIBRARY
JUL 18 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

# PRÉFACE.

Après tant de voyages publiés par des navigateurs du premier mérite, après les recherches consciencieuses de tant de naturalistes et d'autres hommes instruits, sur les îles et sur les habitans de la Polynésie, peut-être me trouvera-t-on bien téméraire, d'offrir au public un livre de plus sur les mêmes lieux, sur les mêmes peuples, et de reproduire un sujet qu'on pourrait croire épuisé, puisque, depuis un siècle et plus, les savans les plus distingués de l'Europe n'ont cessé de s'en occuper.

J'opposerai, d'abord, à cette inculpation l'opinion d'un homme qui, de tous, a le plus souvent parcouru ces parages, les a le mieux explorés, le mieux décrits; et a su inspirer le plus d'intérêt pour leurs populations, en répandant le

plus de jour sur les mœurs et sur les coutumes de ces contrées ; l'opinion de Cook, en un mot, qui a dit de l'Océanie : « Dans un si vaste » champ il y a pour des siècles de connaissances » à acquérir, de côtes à relever, de terres à » explorer, de peuples à décrire et, peut-être, » à rendre plus heureux (1) ». Mon intention n'est, pourtant, ni d'aller sur les brisées de ces hommes supérieurs, ni de parler des mêmes objets ; car, n'ayant que peu de navigation pratique et moins encore de connaissances en histoire naturelle, je ne pourrais qu'effleurer les matières dont ils ont fait une étude approfondie ; mais, tout en reconnaissant, à cet égard, mon infériorité absolue, il me sera permis de dire que, d'un autre côté, j'ai dû, à la singularité d'une position tout exceptionnelle, l'avantage d'acquérir, sur l'Océanie et sur les Océaniens, des notions que ne pouvaient se procurer aussi bien que moi, ni les navigateurs, qui ne faisaient que

(1) « In so vast a field, there will be room to acquire fresch knowledge for centuries to come, cost to survey, countries to explore, inhabitants to describe and perhaps to render more happy. » Cook.

passer dans les localités à connaître, ni même les missionnaires, en raison des préjugés propres à leur état ; notions dont l'ignorance a fait de la conduite des Indiens une énigme inexplicable jusqu'ici, tant pour ceux qui les ont visités que pour ceux que la lecture a pu seule initier à la connaissance de leurs usages et de leurs mœurs.

J'avais fondé aux îles de la Société un établissement de commerce beaucoup plus étendu qu'aucun des établissemens de ce genre qu'on eût vus, jusqu'alors, en ces lieux. Les intérêts de ce commerce m'ont donné occasion de visiter, en personne, dans quatre voyages consécutifs, un grand nombre de ces îles; d'établir et d'entretenir des relations continuelles sur presque tous les points de l'Océanie, depuis Pitcaïrn et Gambier jusqu'aux Fidji, et depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux Sandwich. Ayant eu, pendant plusieurs années, dans tous ces parages, soit comme propriétaire, soit comme intéressé, plusieurs navires, dont je dirigeais les opérations d'O-taïti, ma résidence habituelle, je me suis, nécessairement, trouvé au courant de tout ce qui concerne ces îles même et les peuples qui

les habitent. J'ajoute que, dans mes différentes visites à plusieurs de ces localités, et pendant un séjour de près de six années à O-taïti, j'ai constamment fréquenté leurs habitans; et, souvent, tantôt par nécessité, tantôt pour leur être agréable, j'ai vécu absolument à leur guise, mangeant à leur table, buvant à leur coupe et dormant sous leur toit. Je me suis donc vu, en quelque sorte, de force ou volontairement, initié aux secrets de leur vie. N'ayant plus à se cacher de moi, ils se montrèrent à mes yeux tels qu'ils étaient. Leurs coutumes, leurs vertus et leurs vices me devinrent également familiers; et, non-seulement j'ai pu, mieux que personne, saisir toutes les nuances de leur caractère et de leurs mœurs, mais encore des liaisons intimes avec plusieurs de leurs principaux chefs, m'ont mis à portée de recueillir les notions les plus précises et les plus intéressantes sur leur religion, leur gouvernement, leur histoire. Enfin, ayant rencontré, dans mon voisinage à O-taïti, un vieillard jadis grand-prêtre et *harepo*, promeneur de la nuit (1), j'obtins, de la bouche même de cet

(1) On verra en détail, dans l'ouvrage, quelle était cette

homme extraordinaire, l'un des dépositaires officiels de leurs anciennes traditions, l'explication fidèle et naïve de quelques-uns de ces monumens précieux d'une antiquité à laquelle on voudrait en vain remonter par d'autres voies ; monumens qui jettent plus on moins de jour sur ce que furent jadis ces peuples, et qui développent un système religieux des plus piquans par son ancienneté, sans le céder à aucun autre par l'élévation des idées.

Tels sont les titres avec lesquels je me présente aujourd'hui dans la carrière ; mais, je ne saurais trop le répéter.... je n'y entre ni pour me jeter étourdiment sur les traces des navigateurs et autres hommes de mérite qui m'y ont précédé, ni dans le but de les contredire. Leurs estimables ouvrages, dont mes faibles essais resteront toujours si loin, témoignent assez de leurs

éminente dignité. Il suffira, pour le moment, de dire que les fonctionnaires qui en étaient revêtus, espèce de rhapsodes-historiens, avaient mission d'entretenir, parmi le peuple, les souvenirs de l'histoire sacrée nationale, en les reproduisant à sa mémoire, dans certaines circonstances et à certaines époques fixes.

efforts et de leurs talens, et prouvent surabondamment qu'ils ont rendu aux sciences tous les services qu'on pouvait attendre de leur courage et de leur savoir. Si, néanmoins, des observations trop rapides et trop fugitives sur des usages et des mœurs qu'il ne leur était pas donné d'approfondir, et dont ils ne pouvaient toujours deviner le but et la portée, les ont amenés, quelquefois, à des conclusions hasardées et à des déductions entachées d'erreurs, il me sera, sans doute, permis de les signaler, avec tous les égards et tous les ménagemens dus à des hommes si éclairés; ce que, d'ailleurs, je le proteste, je ne ferai jamais dans un esprit de satire et d'orgueil; mais seulement pour expliquer des faits mal compris, et faire, autant qu'il est en moi, mieux connaître des contrées et des peuples depuis si long-temps l'objet de l'attention générale et des plus savantes recherches.

Je terminerai par un aveu dans lequel je désire que les personnes, sous les yeux de qui tombera ce livre, trouvent une preuve de plus de la franchise et de la pureté de mes intentions. Quelques moyens particuliers que j'aie pu avoir

d'en rassembler les matériaux, quelqu'application que j'aie mise à le rédiger avec tout le soin que mérite l'importance de son sujet, cet ouvrage est loin encore de ce qu'il aurait pu être, en des circonstances plus favorables. Attiré dans l'Océanie par des vues d'abord purement commerciales, le hasard et le besoin de me distraire, quelquefois, des soins d'affaires considérables et de grands revers de fortune, ont long-temps seuls tourné mon attention vers des recherches d'un autre genre, que ces soins même et ces revers devaient fréquemment interrompre, comme on le comprendra sans peine, quand on saura qu'en moins de cinq années, nous avons, mes associés et moi, perdu, avec leurs chargemens, quatre navires, dont un m'appartenait en entier, et les trois autres pour moitié. Le premier de ces navires, goëlette de cent quatre-vingts tonneaux, à bord de laquelle j'étais parti de Valparaiso, se brisa sur des rescifs des îles Fidji ; mais l'équipage fut sauvé. Le second, bien plus malheureux, avait quitté les îles de la Société pour se rendre au Chili. On n'a jamais pu savoir ce qu'il est devenu ; et, probablement, il s'est perdu, corps et biens, en pleine

mer. C'est à bord de ce bâtiment que se trouvait l'infortuné Bertero, membre de l'académie de Turin, botaniste des plus distingués, qui serait devenu, sans doute, un botaniste célèbre, si ce malheureux voyage ne lui eût enlevé, avec la vie, plus que la vie même, puisqu'il y perdit, aussi, en partie, le fruit de plusieurs de ses travaux, et la gloire qui devait si légitimement lui en revenir (1). Le troisième était une barque de deux cents tonneaux, qui fut prise à l'île de l'Arc par les sauvages habitans et par les cannibales de l'île de la Chaîne; mais l'équipage et M. Doursther, consul hollandais à Valparaiso, eurent le bonheur de leur échapper. Le quatrième, enfin, se perdit dans le port même de Valparaiso, le surlendemain de son arrivée, et avant d'avoir pu être déchargé. Tant de traverses et d'autres encore, que je ne puis détailler ici, mais qui ne cessaient de se succéder, devaient, sans doute, occuper beaucoup mon esprit, et ralentir d'au-

(1) Les détails que je me propose de donner sur cet homme, aussi intéressant par les lumières de son esprit que par les vertus de son cœur, ne seront pas un des épisodes les moins intéressans de l'ouvrage.

tant mon ardeur pour des travaux dont l'attrait, quel qu'il fût, ne faisait pas toujours complétement diversion à des préoccupations plus sérieuses. Les résultats obtenus ne sont donc pas, en tout, aussi satisfaisans qu'ils auraient pu l'être, avec une vie moins tourmentée et des affaires moins malheureuses. Je dois ajouter que je ne m'étais appliqué, d'abord, qu'à la partie ethnographique, bornant, alors, toutes mes recherches aux faits et observations qui s'y rapportent. Ce n'est qu'à mon retour en France, ou, plutôt, depuis quatre mois seulement, qu'à la sollicitation de mes amis, j'ai commencé la rédaction de mes observations géographiques et historiques sur les mêmes lieux. A défaut de journal régulier, j'en ai dû tirer les matériaux de notes éparses ou écrites de mémoire; et cela au milieu de nouvelles occupations commerciales, comme l'affrétement d'un navire, l'achat d'une cargaison, des voyages à Bordeaux, à Anvers, etc. Cet ouvrage, il faut bien le répéter, n'est donc pas, à beaucoup près, ce qu'on l'aurait vu, dans ses détails, comme dans son ensemble, s'il eût été composé avec plus de temps, au milieu de distractions moins

multipliées, et à l'aide des secours littéraires qui m'ont manqué dans les îles (1); mais si le public indulgent accueille avec faveur cet essai, premier tribut de mon zèle pour la science, prêt à retourner dans ces mêmes localités, j'espère en rapporter, sous peu, des documens plus nombreux, plus explicites, qui rendront une sorte d'existence à une nation dont le souvenir même s'est perdu, et dont l'ancien asile sert probablement aujourd'hui de bassin au plus vaste des Océans.

La distribution générale de cet essai ressort tout naturellement des réflexions qu'on vient de lire.

L'ouvrage se divise en trois parties.

Dans la première, sous le titre de *Géographie*, je présente l'ensemble de mes observations les plus importantes, faites sur les lieux, dans le cours des voyages successifs dont il a été question plus haut.

(1) Je n'y avais guère à ma disposition que les ouvrages des missionnaires, dont quelques-uns, il est vrai, offrent des faits intéressans. Celui de M. Ellis, entr'autres, m'a souvent indiqué les points les plus dignes de mes recherches.

La seconde présentera, sous le titre d'*Ethnographie*, toutes les remarques que mon long séjour dans ces contrées, et mes relations avec les habitans m'ont mis à portée de recueillir, relativement à leur langue, à leur religion et à leurs mœurs.

La troisième, enfin, résumera, sous le titre d'*Histoire*, les faits les plus intéressans qui s'y sont passés, dans l'ordre et avec les développemens plus ou moins étendus que j'ai pu leur donner, en raison des renseignemens rassemblés sur ce sujet, soit d'après des ouvrages déjà publiés, soit de la bouche des chefs et autres personnes du pays, les plus dignes de foi sur cette matière.

Paris, Juin, 1835.

# VOYAGES

AUX

# ILES DU GRAND OCÉAN.

## PREMIÈRE PARTIE.

### GÉOGRAPHIE.

Les observations qui forment la partie géographique de cet ouvrage, sont, pour la plupart, le résultat de trois voyages successivement entrepris sur divers points de l'Océanie; mais je crois devoir les fondre en un seul; et, commençant par le troisième, qui les résume tous, je tirerai du journal des autres, à mesure que le besoin s'en fera sentir, les notes propres à compléter le développement des différentes matières; de sorte que toutes les lacunes que le lecteur pourrait avoir à craindre dans un travail de cette nature se trouveront successivement remplies, sans qu'il ait eu à subir la fatigue et l'ennui de trop fréquentes redites et d'un retour fastidieux sur les mêmes objets.

Je n'embrasse pas, du moins quant à présent,

dans le cercle de ces études, la totalité de l'Océanie. Je me borne à la partie de cette immense région que les géographes ont désignée sous le nom de *Polynésie*, et que circonscrirait une ligne qui, supposée partie de l'île de Pâques, au sud-est, irait rejoindre, vers le sud-ouest, la partie méridionale de la Nouvelle-Zélande; et, de là, remontant au nord, en passant un peu à l'ouest des îles des Amis, se prolongerait jusqu'aux Sandwich, et reviendrait au point de départ, en passant à l'est des Marquises.

Je ne parle que très-accidentellement et seulement pour lier les idées, de toutes les localités qui se trouvent au delà de ces limites.

Dans ces limites-là même, jaloux de ne rien avancer sans l'avoir vérifié en personne ou par les moyens immédiats que les circonstances ont pu mettre à ma disposition, je ne parle pas, à beaucoup près, de toutes les îles qui s'y trouvent comprises; car je ne les ai pas toutes visitées; mais je ne néglige rien de ce qui peut bien faire connaître celles que j'ai pu voir ou reconnaître dans le cours de mes diverses navigations.

Cette première partie s'ouvre par un préambule où je présente quelques observations sur Valparaiso et sur Cobija.

Elle se divise en trois chapitres, dont les deux premiers renferment, à proprement parler, l'exposé de mes voyages.

L'un contient la description des îles du genre de

celles que les géographes nomment *Pélagiennes*, c'est-à-dire qui se montrent au sein des mers, soit dans un isolement absolu, soit en petits groupes dont l'intérêt dépend de deux ou trois des îles qui les composent.

Les îles que les géographes désignent sous le nom d'*Archipélagiennes* ou *Archipels* proprement dits, font le sujet de l'autre chapitre.

Quant au troisième, il renferme quelques observations générales sur la *formation*, *et sur les productions des îles de la Polynésie.*

---

# PRÉAMBULE.

---

## VALPARAISO. — COBIJA.

Avant de commencer l'exposé de mes voyages dans l'Océanie, je crois devoir faire connaître, d'après mes propres observations, deux des principaux points d'appui du commerce européen sur les côtes occidentales de l'Amérique, Valparaiso (Chili) et Cobija (Bolivia); parce que la situation géographique de ces ports en fait déjà, ou les appèle à devenir deux des principaux centres des relations commerciales déjà ouvertes ou qui doivent ultérieurement s'ouvrir avec les points les plus importans de l'Océanie. Ces notions préliminaires auront, de plus, l'a-

vantage de familiariser d'avance le lecteur qui voudra bien me suivre dans mes courses maritimes, avec de fréquentes allusions à des localités qui ont été, les premières, l'objet de mes observations, et auxquelles des souvenirs et des intérêts de divers genres me ramèneront sans cesse avec lui dans le cours de mes pérégrinations.

§ 1er.

VALPARAISO.

Si peu important, jadis, à l'époque où le commerce du Chili, comme celui des autres colonies espagnoles du grand Océan, était encore soumis au monopole de la mère patrie, Valparaiso, aujourd'hui, non-seulement est le premier port de la république chilienne, mais il l'est encore de l'Océanie entière, servant de relâche à presque tous les navires qui doublent le cap Horn.

La première impression qu'on reçoit de cette ville, en entrant dans la baie, n'est pas favorable. Située au pied de hautes montagnes stériles, on n'y distingue d'abord qu'un petit nombre de maisons passables, au milieu d'une foule de cabanes clair-semées sur la pente des hauteurs, et qui, portant surtout les livrées de la misère, doivent affecter péniblement le voyageur arrivant d'Europe, et ne lui promettre rien de bien satisfaisant; mais cette impression s'efface à mesure qu'il approche; et, bientôt, sa vue se

repose avec intérêt et plaisir sur le *Mónte-Alegre*, groupe de maisons élégantes, bâties par des Anglais, à mi-côte; et sur la rue principale, qui se déroule au pied des montagnes avec un double rang de constructions vraiment belles, et d'autant meilleure apparence, que presque toutes sont neuves, ayant presque toutes été élevées depuis 1822, époque où un violent tremblement de terre détruisit la ville de fond en comble; et, renversant tous les édifices publics, sans presque laisser une maison sur pied, ensevelit sous leurs ruines plusieurs centaines de personnes.

Ce qui surprend, surtout, quand on débarque à Valparaiso, c'est le mouvement et l'air de vie qui s'y manifestent aujourd'hui; car, centre d'un commerce assez considérable, comme tout se transporte dans l'intérieur à dos de mule, et que les Chiliens, pauvres comme riches, sont presque toujours à cheval, les rues de la ville sont continuellement encombrées. Les convois de mules, le déchargement et le transport des marchandises, le nombre plus grand encore des ouvriers, des hommes à cheval, quelques voitures, tout cela vivifie cette petite place; et l'étranger qui débarque en est d'autant plus charmé, que le premier coup d'œil lui en a été plus désagréable, à son entrée dans la baie.

Il est à Valparaiso une retraite vraiment délicieuse, grâce à ce luxe prodigue qui caractérise les Anglais, et plus encore, peut-être, à cet esprit de nationalité qui resserre leurs liens particuliers, en

les isolant au sein des nations étrangères, soit qu'ils y résident momentanément, soit qu'ils s'y fixent pour la vie. Cette retraite est le lieu dont j'ai déjà parlé, le Monte-Alegre ( Montagne de Plaisance ), ornant, aujourd'hui surtout, l'entree de la baie de plusieurs maisons magnifiques qui semblent commander le centre du port, où elles frappent d'autant mieux la vue qu'elles sont assez élevées, n'ont rien qui les masque et sont peintes à la manière anglaise; véritable ornement pour la ville, où elles forment comme une petite colonie anglaise au milieu du Chili.

La ville est divisée en deux parties, le port et l'*Almendral*, ou Terrain des Amandiers, quoiqu'il ne s'y en trouve pas un seul. Le port est la plus importante de ces deux parties. Là se déchargent les marchandises; là sont les bureaux et les magasins des négocians, ainsi que ceux du gouvernement. La situation en est tout-à-fait bizarre. D'un côté s'élèvent des montagnes à pic, et si rapprochées de la mer, qu'elles ne laissent d'espace que pour une seule rue; encore a-t-il fallu, dans plusieurs endroits, entamer les rochers pour l'élargir, ce qui n'empêche pas qu'on n'y voie de grandes et belles maisons, entre lesquelles on remarque la nouvelle douane, édifice vraiment magnifique. Au bout de la rue se trouve la place qui est assez spacieuse et présente aussi de beaux bâtimens; mais ce qu'il y a de plus singulier, ce sont les *Quebradas* (Gorges de mon-

tagnes), où des centaines de maisons et de cabanes, qu'on n'avait pas distinguées de la baie, se découvrent à mesure qu'on s'y enfonce, et fourmillent de peuple; aussi n'est-on pas peu surpris de reconnaître bientôt, dans Valparaiso, qu'on croyait d'abord ne consister qu'en une seule rue, une ville de plus de 25,000 âmes, dont, en raison de sa distribution si originale, l'examen détaillé demanderait plusieurs jours.

L'Almendral est à l'est du port, et lui sert comme de faubourg. Là, beaucoup plus éloignées de la mer, les montagnes laissent se développer une belle plaine et de la place pour la construction d'une grande cité. L'Almendral est, sous tous les rapports, plus agréable que ce qu'on appèle proprement la ville, dont les rues, toujours encombrées de voitures, de marchandises, d'hommes, de chevaux, de convois de mules, qui permettent à peine d'y faire un pas, n'offrent, non plus, de toutes parts, que de hautes maisons ou des rochers nus et à pic non moins menaçans, dans un pays où les tremblemens de terre sont si communs; tandis qu'à l'Almendral on respire à l'aise l'air doux et frais de la campagne, au milieu de nombreuses et belles maisons entourées de jardins, d'arbres et de verdure.

L'Almendral est déjà très-peuplé et l'on ne cesse d'y construire de nouvelles habitations. Plusieurs négocians y ont des maisons de campagne, où ils se rendent, quand les affaires sont finies au port. L'Al-

mendral est aussi vers le soir, dans la belle saison, le rendez-vous habituel des fashionables de Valparaiso, qu'on y voit les uns à pied, les autres en voiture, mais le plus grand nombre à cheval, manière d'aller que les Chiliens de toutes les classes préfèrent toujours à toute autre.

Valparaiso doit être déjà regardé comme le port le plus important de l'Océan pacifique, et ne peut manquer d'acquérir plus d'importance encore, maintenant que de meilleurs règlemens de douane y faciliteront le transit. Presque tous les bâtimens marchands qui doublent le cap Horn le visitent, d'abord afin d'y vendre, mais surtout afin d'y prendre langue sur les marchés de la Bolivia, du Pérou, de Guayaquil, etc.; car, depuis quelque temps, le port de Valparaiso devient comme l'entrepôt de toute cette côte, et l'on y voit aborder sans interruption des marchands des *intermedios* (1), de Lima, et surtout du Mexique et des ports de l'Amérique centrale, qui viennent y faire des achats, ce qui est fort avantageux pour le Chili, tant à cause de l'extension de son commerce et de sa navigation, qu'en raison des droits de transit, de magasinage et autres qu'y payent les marchandises, et des immenses capitaux qu'y met en circulation un si grand mouvement d'affaires.

(1) Mot consacré dans le pays pour désigner tous les ports situés entre le Chili et Lima.

Rien de plus extraordinaire que l'indifférence qu'on montre là, non-seulement pour les affaires politiques du Chili, mais encore pour celles de quelqu'autre pays que ce soit, pour peu qu'elles ne se rapportent pas directement au commerce des habitans, et ne contrarient ni leurs opérations, ni leurs intérêts. Tous, en effet, sont commerçans et ne pensent qu'à leur commerce. Occupés pendant les heures de travail, ils ne songent plus qu'à s'amuser dès que le travail a cessé. Aussi Valparaiso est-il moins une ville chilienne qu'une colonie étrangère, une sorte de terrain neutre, véritable tour de Babel, où, dans une même maison, l'on entendra souvent parler dix langues différentes, quoique les langues espagnole et anglaise y soient généralement les plus usitées. On y vit en très-bonne intelligence et aussi agréablement que possible, dans un pays privé de plusieurs des ressources de l'Europe. Le peuple s'y montre toujours très-hospitalier, et reçoit les étrangers avec une bonté, des égards et un abandon peut-être même quelquefois un peu trop facile. On y jouit surtout d'un bien qui vaut à lui seul tous les plaisirs; d'un bien que ne remplace aucune jouissance, la plus entière liberté. Valparaiso est, en effet, dans la grande république chilienne, une petite république où chacun vit à sa fantaisie; et, sans contredit, plus librement qu'en aucun autre lieu du monde. Là, jamais de vexation, jamais d'actes arbitraires, jamais d'injustices, surtout à l'égard des étrangers. Tout

homme est vraiment libre en posant le pied sur le sol chilien; tout homme en sent aussitôt la douce influence. Point d'inspection sur votre personne; point de ces visites humiliantes de la douane; à peine ouvre-t-on vos malles. Jamais employé n'oserait porter la main sur une personne d'apparence décente (1), et visiter les femmes n'y paraîtrait pas moins grossier que contraire à la décence.

La baie de Valparaiso n'est, à proprement parler, qu'une rade. Belle et sûre depuis septembre jusqu'à la fin d'avril, elle est dangereuse depuis mai jusqu'à la fin d'août, quand règnent les vents de N. et de N.-O., auxquels elle est absolument ouverte, et qui y amènent une mer épouvantable; sans compter que le fond y étant mauvais pour les bâtimens qui n'ont point de chaîne, il est rare qu'en hiver il n'y arrive pas quelque sinistre. En 1823, dix-sept navires y ont fait côte, et s'y sont entièrement brisés; d'autres, depuis, y ont péri, corps et biens.

## § 2.

### COBIJA.

A mon premier départ du Chili, je montais une goëlette de cent quatre-vingts tonneaux, mesurant quatre-vingt-six pieds de long sur vingt-six de large;

(1) Plusieurs de ces faits ont un peu changé depuis l'impression de cette feuille. C'est que la civilisation fait des progrès.

vraie coquille de noix, dont le corps à peine hors de l'eau était bas à faire peur, tandis que sa mâture semblait vouloir toucher les nues; fine voilière, toujours autant au dessous qu'au dessus des flots; et bien digne de son nom de *Volador* (poisson volant). Je passai alors par Cobija, port de la Bolivia, qui venait de s'ouvrir, et qui, de tous les lieux de l'univers, était bien alors le plus triste et le plus maussade; mais comme cette place mérite qu'on en dise un mot, j'extrairai du journal de mon premier voyage aux îles océaniennes quelques observations sur ce qu'elle était à cette époque.

*Extrait de mon journal.* (1828.)

10 DÉCEMBRE. — « En calme depuis six heures du matin, nous découvrîmes la terre vers sept, à environ dix à douze milles de distance, et nous avions à l'E. par S. la montagne dite *Megillones*. »

11 DÉCEMBRE. — « Le lendemain, 11 décembre, à la pointe du jour, nous étions près de la côte, à environ cinq ou six milles de Cobija, et nous avions au S. par E. la montagne et la baie de Megillones, à la distance d'environ vingt-cinq milles.

» La baie de Megillones, située par 23° de lat. S. et 70° 30′ de longit. occ., est une des plus belles et des meilleures du monde. L'étendue en est telle, que, de l'entrée, on ne pourrait distinguer les bâtimens mouillés à son extrémité opposée; et partout ils

y seraient en sûreté ; malheureusement sa situation dans un pays aride, et le manque absolu d'eau douce, la rendent entièrement inutile. En effet, les montagnes qui l'entourent sont tout-à-fait stériles et de l'aspect le plus triste ; et tout l'intérieur, à cinquante lieues de rayon, n'est qu'un affreux désert, où l'on ne trouve ni eau ni le moindre indice de végétation.

» Le même jour, 11 décembre, nous restâmes en calme jusqu'à près de trois heures de l'après-midi ; mais alors une petite brise s'étant levée, nous distinguâmes aussitôt le pavillon blanc que les habitans de Cobija font flotter sur une pointe de rocher qui abrite le port contre le vent du sud. A cinq heures nous étions à l'ancre dans le port ou plutôt sur la rade de Cobija.

» Cobija est située par 22° 18′ de lat. S. et par 72° 32′ de longitude occ. Le port n'a aucune apparence ; et, en faisant terre au sud, comme le font par précaution tous les navires, il serait impossible de le reconnaître, sans le pavillon blanc dont j'ai parlé, et qu'on aperçoit d'assez loin. Le gouvernement espagnol avait, à ce qu'il paraît, jeté déjà depuis longtemps les yeux sur Cobija. Quatre ou cinq arbres, qui sont les seuls que j'aie vus sur toute cette triste côte, attestent qu'elle a été anciennement habitée par des Européens ; mais, découragés par la difficulté d'y vivre, ceux-ci ne tardèrent pas à l'abandonner ; et il n'y resta plus que quelques malheureux Indiens qui

y vivent de leur pêche et paraissent en avoir été les seuls habitans stables.

» En 1825, le gouvernement de Bolivia désirant avoir un port de mer, et recevoir directement les marchandises étrangères pour lesquelles il payait à ses voisins des droits exorbitans, ce qui le laissait toujours à la merci, soit du Bas-Pérou, soit de la République argentine, pensa de nouveau à Cobija, dont il décréta l'ouverture comme port de mer de la république de Bolivia. Afin de l'accréditer et d'y attirer les navires, il se contenta du droit modique de deux pour cent à l'entrée, sur toute espèce de marchandises. Un riche marchand, Cotera, fit tout au monde afin d'en assurer les progrès, y bâtit des maisons, y établit des convois de mules pour le transport des marchandises du port à l'intérieur; mais, en dépit de tous ses efforts, le port n'avance guère. Le triste état du gouvernement, les révolutions qu'il a subies ont jusqu'ici laissé lutter seul contre mille difficultés ce digne patriote, qui n'a pu obtenir encore même l'établissement d'une poste régulière.

» La baie, ou plutôt la rade de Cobija, est un bon mouillage, où l'on n'éprouve jamais de forts coups de vent du nord; aussi les bâtimens y sont-ils en sûreté. On n'y a point à craindre de tracasseries avec la douane; point de droits de port à payer. On peut décharger la marchandise au moment même de l'arrivée et quitter le port quand on veut, sans avoir à remplir aucune formalité; et, du

moins à cet égard, Cobija l'emporte snr tous les ports du monde. Le climat y est bon; car, malgré sa position tropicale, la chaleur n'y est guère importune que deux ou trois heures par jour. Une brise fraîche du sud s'y lève assez régulièrement vers dix ou onze heures du matin; et, généralement, les soirées et les nuits y sont rafraîchies par les vents de terre. L'eau, dit-on, y est salutaire, quoique un peu saumâtre; mais l'aspect en est affreux. Des montagnes pelées, d'une nuance bleue et rougeâtre; des sables; pas la moindre verdure; jamais de pluie; rarement même de la rosée..., et fréquemment des tremblemens de terre effroyables. »

12 DÉCEMBRE. — « Je descendis avec le capitaine pour rendre une visite au gouverneur, venu à bord immédiatement après notre arrivée, en sa triple qualité d'administrateur, de vérificateur et de garde de la douane. Nous demandâmes sa demeure. On nous montra une baraque de bois, petite et de triste apparence. Nous trouvâmes son Excellence écrivant sur une mauvaise table, qui faisait partie d'un mobilier composé de cette même table, de deux chaises, d'une commode et d'un lit. Il nous reçut bien. C'est un homme aimable et instruit, parlant passablement le français et l'anglais, indépendamment de l'espagnol, sa langue maternelle.

» De là, nous allâmes nous promener dans Cobija, composé d'environ vingt à trente maisons, dont la plus considérable est celle de M. Alcala, agent et

associé de la maison Cotera. En poursuivant notre promenade sur le rivage, un peu en dehors de ce qu'on peut nommer Cobija, nous rencontrâmes plusieurs familles indiennes, qui, pour toute demeure, avaient des cuirs de chien de mer tendus sur quatre bâtons. C'était la première fois que je voyais l'homme dans un état aussi voisin de celui qu'on appèle l'*état de nature*; et je dois avouer que ma première impression ne lui fut pas favorable. L'une de ces familles était composée de deux hommes de moyen âge, de deux femmes et de plusieurs enfans, couchant tous sous la même hutte, sans autre literie que deux mauvaises couvertures. Leur nourriture se compose d'un peu de maïs torréfié, de poisson sec et de *coca*, feuille d'un arbuste qui croît dans l'intérieur du Haut-Pérou. La pêche est leur principale pour ne pas dire leur unique occupation; et leur manière d'y procéder donne lieu d'admirer ce que peut l'industrie humaine, aiguillonnée par la nécessité. Manquant de bois, ils ont l'adresse de construire des embarcations avec des cuirs de chien de mer. Ils cousent d'abord deux de ces cuirs ensemble, en les disposant de manière à pouvoir y renfermer l'air, qu'ils y introduisent par insufflation, au moyen d'une petite ouverture à laquelle ils ont, dans ce but, adapté préalablement un boyau du même animal. Ces cuirs ainsi bien gonflés, ils en remplissent de même un autre, les attachent ensemble, les portent à la mer, se placent dessus, armés d'une longue pagaye qu'ils

manœuvrent des deux mains, et font souvent de la sorte trente à quarante lieues le long de la côte. Les Indiens nomment ces espèces d'embarcations *balsa*.

» Rien n'est plus borné que les besoins de ce peuple, qui paraît heureux dans sa triste situation, puisqu'il ne forme jamais le vœu d'en sortir ni d'améliorer son sort, alors même qu'il le pourrait sans peine. Tels sont, par exemple, les habitans de Calma, première peuplade indienne de l'intérieur, à quarante lieues environ de Cobija. Cet endroit est susceptible de culture, et les habitans pourraient, dans les circonstances actuelles, tirer le plus grand parti de leur situation géographique; mais ils n'en font rien et vivent aussi misérablement et plus misérablement encore peut-être que les habitans de la côte aride. Leur nourriture, abstraction faite du poisson qu'ont en abondance les habitans riverains, est absolument la même que la leur, se composant aussi d'un peu de maïs torréfié, de la feuille dite coca, et parfois d'une petite quantité de lait. Ce qui est inconcevable, c'est qu'ils poussent l'indifférence jusqu'à ne vouloir nullement profiter du séjour que les marchands sont forcés de faire au milieu d'eux, se refusant même à leur vendre le surplus du lait qu'ils consomment. Cette observation est applicable à la peuplade d'Atacama, qui vit vingt lieues plus loin dans l'intérieur, et dont ces déserts ont pris le nom. On sent que l'apathie de ces peuples ne laisse pas

que de compliquer beaucoup les difficultés déjà si grandes des transports à l'intérieur.

» M. Alcala nous ayant invités à dîner, nous restâmes à terre. Il avait réuni chez lui tous les notables de Cobija, c'est-à-dire le gouverneur et cinq à six marchands espagnols. La table était abondamment fournie de bons vins, de mets de toute sorte, et surtout de poisson. Le poisson est excellent à Cobija; mais je ne pus toucher à ce qu'ils appelaient leur *viande fraîche*, apportée là par un navire parti depuis plusieurs jours. Le soir, les convives allèrent rendre des visites. Je préférais la promenade, et me dirigeai du côté des habitations des Indiens où je croyais entendre de la musique. En approchant, je n'entendis plus rien; et je crus m'être trompé. C'était une de ces belles et fraîches nuits des tropiques. Je m'assis sur une pierre, assez près de huttes indiennes que je distinguais à la faible clarté de la lune. La solitude de ce lieu, le profond silence qui y régnait, interrompu seulement par le bruit des vagues de la mer, incessamment brisées sur les rochers qui bordent de tous côtés le rivage; l'aspect de ces misérables huttes, jetées au milieu de ce désert; ma propre situation, loin de ma patrie, de ma famille, de tous les objets de mon affection, et sur le point d'entreprendre un voyage des plus hasardeux, tout disposait mon âme à une mélancolie, bientôt portée presque jusqu'à l'attendrissement. En ce moment, les Indiens des huttes entonnèrent, en s'accompa-

gnant de la guitare, un chant à plusieurs voix, triste et pathétique, dont l'effet sur moi fut tel, que j'essaierais en vain de le décrire, et que peu de mes lecteurs pourront se figurer ou même concevoir.

» D'où vient que les chants des Indiens sont toujours, et dans tout le Pérou, languissans et tristes; d'où vient que ces hommes si doux et si pacifiques montrent et inspirent toujours la mélancolie? Serait-ce la suite de leur triste position; un souvenir traditionnel de ce qu'ils ont souffert sous leurs cruels conquérans; et la nation entière aurait-elle encore la conscience de l'état d'avilissement et de malheur où elle est tombée? On l'ignore; et peut-être ne pourra-t-on jamais résoudre ces questions d'une manière bien satisfaisante; mais un fait incontestable, c'est qu'ils aiment à vivre entr'eux, s'éloignent des étrangers; sont enclins à la tristesse, chantent leur infortune et leur esclavage, et qu'on les a vus souvent, surtout en des momens d'ivresse, entrer comme en fureur à l'ouïe de certains chants commémoratifs de leur splendeur éclipsée; exaltation plus d'une fois funeste aux étrangers qui se trouvaient alors au milieu d'eux.

» Je fus bientôt rejoint par le capitaine et par mes autres compagnons de table, que la musique des Indiens avait attirés, comme moi, près des huttes. Leur retour m'arrachait à une rêverie qui n'était pas sans quelque charme; mais je n'étais pas le seul de la compagnie qu'eussent affecté les accens plaintifs

des pauvres Indiens. « Singulier peuple, dit un des » convives, qui avait fait plusieurs voyages dans tout » l'intérieur du Pérou.... Toujours et partout le même! » Sauf la religion nouvelle imposée à ses ancêtres » par le despotisme de leurs tyrans, rien n'a changé » pour lui. Ses mœurs sont encore, ou à peu près, » ce qu'elles étaient lors de la découverte; et, chose » remarquable! au milieu des Européens, c'est, en- » tre les peuples de l'Amérique, le seul qui ait su » conserver sa frugalité et se préserver de presque » tous nos vices, affranchi même de la honte de l'i- » vrognerie; car il ne s'enivre que rarement, et seu- » lement dans les jours solennels. »

J'ai fait connaître Cobija, tel qu'il était en décembre 1828, comptant cinquante à cent habitans au plus. Il a bien changé depuis. C'est aujourd'hui une place de commerce considérable, où plusieurs maisons de Valparaiso ont des comptoirs ou des agens; et même, après Valparaiso, l'une des échelles de ces mers le plus fréquemment visitées par les navires marchands.

---

# CHAPITRE PREMIER.

## ILES PÉLAGIENNES.

Le 5 janvier 1834, vers dix heures du matin, un coup de canon m'annonça qu'il fallait partir, et commencer de Valparaiso, mon premier point de départ, mon troisième voyage aux îles de l'Océanie. J'étais entouré de quelques anciennes connaissances; et, serrant la main de chacune d'elles, je leur dis à toutes pour la troisième fois, adieu! et nous nous quittâmes en bonne intelligence, mais sans beaucoup de regrets. De trop fréquentes et trop longues absences rompent l'intimité. A mesure que le voyageur étend le cercle de ses connaissances, il diminue le nombre de ses amis; et, plus il multiplie ses courses, plus il s'isole dans l'univers. En dix minutes j'étais à bord; et le bâtiment, déjà sous voiles, nous éloigna promptement de la ville, du port et même de la côte. En peu d'instans nous ne vîmes plus que les sommets des hautes Cordillères, couverts de neiges. Long-temps encore ils s'offrirent à notre vue dans toute leur pompe; mais paraissaient peu à peu s'affaisser à

nos yeux, à mesure qu'en effet nous nous en éloignions davantage. Ils allaient enfin disparaître derrière l'horizon; quand, les saluant d'un dernier regard, un profond soupir, échappé de ma poitrine, me prouva que, bien qu'habitué depuis long-temps à voyager, je ne quittais pas encore sans peine un pays où j'avais long-temps trouvé le bonheur, dont j'aime les habitans, et qui me sera toujours cher.

Le bâtiment que je montais était un brick-goëlette de cent dix tonneaux seulement, mais aussi solide que bon marcheur; et de tous ceux sur lesquels j'avais navigué, le plus convenable pour les parages que je devais parcourir.

Au lieu de suivre la côte, comme dans mes précédens voyages, nous portâmes au large, dans la direction N.-O.; et, favorisés par un vent de sud, nous nous trouvâmes, le cinquième jour de notre départ, par les 25° de lat. S., et 93° de long. occ.; mais des vents légers et variables nous y retinrent jusqu'au 16. Par les 22° de lat. S. et 90° de long. occ., la brise du sud-est nous prit et nous permit de poursuivre notre course dans la direction de Gambier, lieu de notre destination. Le même jour nous vîmes aussi un gros arbre qui flottait avec branches et racines, circonstance qui explique peut-être comment les habitans de l'île de Pâques ont eu quelquefois des pirogues.

De tous les voyages maritimes, celui du Chili ou du Pérou à l'île d'O-taïti est, je crois, le plus mono-

tone. Du beau temps, une belle mer; mais, jusqu'à l'arrivée aux premières îles, vers les 130° de long. occ., si l'on ne passe par l'île de Pâques, on ne voit oiseaux, poissons ni rien!... et du 25° au 12° de latitude, malgré mon assiduité à la pêche, dans trois voyages différens, il ne m'est pas arrivé de prendre le moindre petit poisson. Ce n'est que plus au sud ou plus au nord qu'on trouve des oiseaux, des baleines, des poissons volans, des navires, des êtres quelconques, enfin, doués de vie et de mouvement; tandis que, par les autres latitudes déjà mentionnées, tout est mort et d'une solitude qui, sans le beau temps et l'espoir d'une prompte traversée, deviendrait bientôt insupportable.

Dans un de mes précédens voyages, nous nous étions tenus plus au sud, afin de voir *Sales y Gomez* et *Easter Island* ou l'île de Pâques. Nous vîmes la première de ces îles; mais seulement à la distance de plusieurs milles. Quant à la seconde, nous la longeâmes d'assez près du côté du nord pour être à portée d'y distinguer quelques-unes des grandes maisons des habitans, ainsi que ce qui nous parut être un de leurs *maraïs* ou temples, entouré d'un mur de pierres, et décoré, à ses extrémités, d'espèces d'images, que j'ai postérieurement appris à mieux connaître. Nous étions à si peu de distance de la côte qu'un pauvre Indien put venir à bord à la nage, nous apportant quelques pommes-de-terre douces et de la canne à sucre. Je reconnus dès lors

que ces insulaires parlent la même langue que ceux des îles plus occidentales, puisqu'en peu de minutes mon domestique, qui était des îles Marquises, s'entendait assez bien avec lui.

J'ai vu et visité successivement, dans mes divers voyages, les îles pélagiennes, dont les noms suivent, et qui détermineront la division de ce premier chapitre, en autant de sections distinctes : l'*île de Pâques*, l'*île Ducie*, l'*île Elisabeth*, les *îles Gambier* et îles voisines, l'île *lord Hood* et îles voisines, l'île *Rapa*, les *îles Australes*, les *îles Harvey*, l'île *Matilda's Rock*.

## SECTION PREMIÈRE.

—

### ILE DE PAQUES (1).

( Waihou (?), suivant Forster; Tapi (?), suivant Cook, des naturels. )

L'île de Pâques est située par 27° 9′ de lat. S., et par 111° 45′ de long. occ. (méridien de Paris).

Cette île, qui n'a que trente-cinq à quarante milles de circonférence, paraît être d'origine volcanique, et possède, à l'intérieur, des montagnes assez élevées pour qu'on puisse les distinguer de plusieurs lieues en mer. Le navigateur anglais Beechey y a trouvé encore des maraïs, ayant à leurs extrémités des

(1) *Paaschen*, en hollandais; *Easter*, en anglais.

idoles ; et dit que les terres des vallons sont fertiles et bien cultivées. Il y a trouvé aussi quelques maisons spacieuses, dont quelques-unes mesuraient jusqu'à trois cents pieds, mais entourées de misérables huttes (1). L'île paraît manquer de bonne eau. Le capitaine Beechey a même cru que les insulaires boivent l'eau de mer, parce qu'il en a vu quelques-uns prendre de cette eau avec la main ; mais se rincer la bouche avec de l'eau salée et en boire un peu après les repas, est un usage assez généralement répandu parmi ces insulaires.

Le peuple de l'île de Pâques est d'une haute et belle stature : il a cette physionomie ouverte, ce front élevé, ces traits réguliers qu'on trouve chez tous les insulaires de la même race dans l'Océan pacifique. Si les habitans de l'île de Pâques sont plus bruns que ceux de quelques-unes des îles même plus septentrionales, c'est que leur île est peu boisée ; car il paraît y avoir, parmi eux, des femmes à peu de chose près aussi blanches que celles du midi de l'Europe. Presque tous les hommes sont robustes et musculeux ; les femmes sont, pour la plupart, délicates et belles. Les premiers se tatouent ou se peignent le corps à la manière des habitans de la Nouvelle-Zélande. Les femmes se font, depuis les hanches jusqu'aux genoux, des marques qui, de

(1) Ces très-grandes maisons étaient probablement là, comme partout, destinées à la célébration des fêtes religieuses et nationales.

loin, ressemblent à des culottes; elles s'en font souvent aussi au front et aux lèvres.

Les habitans de l'île de Pâques se nourrissent de pommes-de-terre douces, de bananes, d'ignames, de cannes à sucre, et peut-être d'autres végétaux, ainsi que de poisson. On n'a trouvé chez eux, en fait d'animaux, que des poules et des rats; et l'on a même cru qu'ils mangeaient ces derniers. Ils semblent pourtant avoir eu des cochons, car ils les connaissaient, lorsqu'en 1722 ils vinrent à bord des vaisseaux de Roggewein. Peut-être ont-ils été obligés de s'en défaire, comme il est arrivé dans beaucoup d'autres îles, à Rapa, à Laïbouaï, etc., soit parce que ces animaux détruisaient leurs plantations, soit par la nécessité d'en faire ressource, en des momens d'extrême disette.

Il vint à bord du bâtiment que je montais un Indien, bel homme, haut de six pieds, figure noble, démarche imposante : il avait l'air d'un Hercule. Sa peau me parut tout aussi blanche que celle des habitans d'O-taïti; mais un tatouage, qui lui couvrait presque tout le corps, ne laissait exposé que peu de parties. Il avait, comme il paraît que c'est la coutume chez ce peuple, les lobes des oreilles percés de trous d'au moins un pouce et demi, et si longs, qu'ils touchaient presqu'aux épaules; mais d'autres les portent bien plus longs encore, puisque, suivant le capitaine Beechey, ils se les attachent ensemble derrière la tête ou les tournent par-dessus l'oreille. Il

nous pressait beaucoup de descendre, en nous vantant surtout les femmes, dont ces peuples font aujourd'hui un honteux trafic, pour se procurer, en échange, quelques-uns des objets à notre usage, dont ils connaissent maintenant le prix. Aussi, d'après ce que m'ont dit, depuis, des capitaines qui ont visité l'île, la maladie vénérienne y est très-commune et doit y faire d'affreux ravages, qui, sous peu, compléteront la ruine de ce peuple. Ne voulant point accepter ses offres, nous l'obligeâmes à retourner à terre et continuâmes notre route; car l'île de Pâques ne présente pas de ressources aux bâtimens. On n'y peut trouver que quelques pommes-de-terre douces; et la baie de Cook, seul mouillage qu'on y connaisse jusqu'ici, située par 27° 9′ de lat. S., et par 111° 45′ de long. occ., n'est qu'une rade ouverte à presque tous les vents.

Dans ce dernier voyage, comme dans mes précédens, je m'aperçus, en m'approchant de la longitude de cette île, et par environ 23° de lat. S., que les courans devenaient très-sensibles, et que, même avec des vents légers, ils nous portaient au moins d'un mille par heure dans la direction de l'ouest. Dans mon premier voyage, au mois de janvier 1828, je m'étais peu aperçu de ces courans, entre les 16e et 20e degrés; mais ils étaient très-sensibles toutes les fois que nous passions au sud du 20° sud, et cessaient presque entièrement passé le 25° degré. Dans le second, au mois d'octobre, passant de l'île de Pâques

au nord, ces mêmes courans se firent sentir dès que nous passâmes le 24e degré, diminuèrent de nouveau entre les 20e et 15e; reprirent avec une force nouvelle entre les 14e et 12e, et augmentèrent surtout aux approches de l'Archipel dangereux et des Marquises, de manière à nous porter à cinquante milles à l'ouest dans l'espace de vingt-quatre heures. Les bâtimens qui veulent faire un voyage sûr et court devraient se tenir dans cette dernière latitude de 12° à 10° S., surtout depuis novembre jusqu'en mars, quand les vents d'E.-S.-E. sont légers, et qu'on a même souvent des vents variables de N. à l'O., entre les 14e et 25e degrés; tandis que, dans ces mêmes mois, on a presque toujours encore une bonne brise d'E.-S.-E. en E.-N.-E., entre les 10e et 12e degrés; aussi conseillerais-je, à tout bâtiment qui se rend à O-taïti, de garder ces dernières latitudes, de prendre connaissance des Marquises; puis de faire Tiooka par 14° 27′ de lat. S., et par 147° 11′ de long. occ. (1), d'où la route est bien connue et ouverte jusqu'à O-taïti. En suivant cette marche, il se

(1) En voulant faire Tiooka et Oura, les îles King Georges de Byron (Taaroa et Tabouta des Indiens), il arrive presque toujours que, porté par les courans, on fait les îles Wilson et Waterland, par 14° 28′ ou 14° 36′ de lat. S., et 148° 30′, ou 148° 45′ de long. occ., ce qui occasionne des erreurs qui ont souvent mis les navires en danger. Ces îles, pourtant, ne peuvent se confondre. Les premières (King Georges de Byron) sont couvertes de cocotiers; tandis que les dernières en ont à peine quelques-uns disséminés de loin en loin.

trouverait, depuis la côte d'Amérique jusqu'aux îles, en des parages constamment parcourus par un grand nombre de bâtimens baleiniers, et éviterait les écueils de l'Archipel dangereux; tandis que, plus au sud, depuis l'île de Pâques jusqu'à cet archipel, il y a, presque sans aucun doute, ou de petites îles, ou des rescifs encore inconnus, et les vents y sont moins réguliers. J'ajoute que, dans l'Archipel dangereux, également encore très-imparfaitement connu, les cartes mêmes ne servent guère, tant à cause de leur inexactitude que parce que les courans et les rescifs, ignorés jusqu'ici, les rendent absolument inutiles; d'où il résulte qu'au milieu de ce labyrinthe, en dépit même de la plus active vigilance, un bâtiment est toujours très-exposé.

Dans un premier voyage de Cobija à Pitcaïrn, après avoir couru de 25° à 16° S., et de 16° à 24°, toujours avec des vents légers, mais éprouvant l'effet des courans que je viens de décrire, nous vîmes, le 17 décembre 1828, un grand nombre d'oiseaux, blancs pour la plupart, et qui, par le vol et la taille, ressemblaient à des pigeons. Le capitaine, qui soupçonnait que les courans nous avaient portés et que nous étions près de terre, voulait diminuer la marche de la goëlette, et attendre midi, afin de pouvoir prendre hauteur, quand un des matelots, qui était monté pour prendre des ris, cria inopinément: « Terre! »

# SECTION II.

## DUCIE.

( Incarnacion (?) de Quiros. )

C'était l'île Ducie, île si basse que nous ne pouvions la voir du pont, quoiqu'elle ne fût éloignée que de trois lieues au plus; et notre goëlette ayant été, pendant les dernières vingt-quatre heures, portée par les courans à plus de trente milles à l'ouest, nous ne nous en serions pas crus si près sans les oiseaux dont j'ai parlé; aussi ai-je remarqué, depuis, que ces oiseaux, surtout les blancs, sont d'excellens indices du voisinage d'une de ces îles inhabitées; que là, où on les voit en grand nombre, la terre n'est guère éloignée que de dix à douze milles; et que, par la direction de leur vol, vers le soir, il est facile de découvrir le gisement de la terre cherchée. Il paraît d'ailleurs que, suivant le temps, ils se tiennent toujours plus ou moins au vent de leur résidence habituelle. Poussés par une forte brise, en moins d'une heure nous en étions tout près; et en longeant le côté S.-S.-O., à la distance d'un demi-mille, nous reconnûmes en elle une de ces terres singulières, dont la base est de corail, et qui ont, dans leur intérieur, un lac d'eau salée. Celle-ci, déjà pourvue d'un sol sablonneux de plusieurs pieds d'élévation, est aussi couverte d'une

verdure qui lui donne une belle apparence. Il ne s'y trouve point de cocotiers ; les seuls arbres qu'on y distingue sont, comme dans toutes les îles de cette espèce, le *pandanus* et l'*hibiscus*, mais qui ne s'y élèvent guère que de dix à douze pieds.

Le capitaine Beechey en a déterminé la position géographique à 24° 41′ de lat. S., et 127°.6′ de long. occid. (méridien de Paris).

Elle n'a guère que cinq milles de circonférence. C'est la terre la plus rapprochée de l'Archipel dangereux, et la plus orientale connue, après l'île de Pâques. Dangereuse comme toutes ces îles basses, pendant les nuits obscures, elle n'offre aucune ressource à la navigation, à moins que ce ne soit comme point de reconnaissance, et comme ayant au S.-E. une passe par laquelle des embarcations peuvent entrer dans son lac central. Il est assez probable qu'on y trouverait de l'eau douce, en pratiquant des trous dans les sables du côté du lac ; observation applicable à presque toutes ces îles.

Il était deux heures de l'après-midi quand nous quittâmes Ducie ; et, filant sept nœuds, nous la perdîmes de vue. Nous voulions gagner Pitcaïrn ; mais, désirant voir l'île Élisabeth, nous nous détournâmes un peu de notre route.

# SECTION III.

---

## ELISABETH.

( San Juan Batista (?), de Quiros. )

Nous eûmes connaissance de l'île Élisabeth le 18, vers midi ; mais le vent ayant diminué, il était nuit quand nous la longeâmes d'assez près.

Elle est située par 24° 21′ de lat. S., et par 130° 38′ de long. occ. (méridien de Paris).

Elle est, avec l'île *Sauvage* de Cook, d'une formation qui a donné lieu à bien des hypothèses et à bien des discussions; car ressemblant à toutes les îles basses de l'Océanie, en ce qu'elle est, comme elles, composée seulement de corail, elle en diffère en ce qu'elle n'a point de lac central d'eau salée, et qu'au lieu de s'élever à peine de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer, plate et unie à son sommet, elle mesure au moins quatre-vingts pieds de hauteur presque perpendiculaire sur toutes ses côtes.

Nous ne l'approchâmes que d'un mille. Elle paraît tout-à-fait à pic, et sur tous les points inabordable. Cependant elle est déjà revêtue de quelque verdure; et, comme les pluies l'arrosent souvent, il est possible qu'elle offre bientôt un sol cultivable; mais l'eau pourra bien y manquer long-temps encore.

J'y reviendrai dans mes remarques générales sur la formation de ces îles.

## SECTION IV.

—

### PITCAÏRN.

De l'île Élisabeth nous nous dirigeâmes sur Pitcaïrn, que nous vîmes le 21, vers cinq heures du matin, à la distance de vingt-cinq milles. J'étais monté sur le pont dès l'instant où on l'avait annoncée, tant était grande mon impatience de voir cette terre qu'a rendue si célèbre la petite colonie anglaise qui l'a peuplée, après y avoir été conduite par un concours de circonstances des plus singulières. Il me tardait de voir ce petit peuple, isolé sur une surface de quatre milles au plus, assez heureux pour n'avoir jamais conçu l'idée d'en sortir; doux, hospitalier, pratiquant sans ostentation et dans toute leur pureté ces vertus chrétiennes qu'on affecte encore partout, mais dont on chercherait en vain, je crois, la réalisation sur tout autre point du globe. Aussi ne demandé-je point grâce au lecteur pour les détails dans lesquels je vais entrer sur mes relations avec cette peuplade et sur les lieux qu'elle habite, sauf à m'étendre davantage encore, ailleurs, sur ses annales, à la fois si courtes et si intéressantes.

Je compléterai ces notions par divers extraits d'un

premier voyage à Pitcaïrn, exécuté en 1829, et par les remarques faites ultérieurement sur cette île. »

*Extrait de mon journal*, 1829.

20 JANVIER. — « A cinq heures du matin nous découvrîmes l'île de Pitcaïrn ; à huit heures nous n'en étions plus qu'à deux milles. Une embarcation fut mise à la mer, et l'un des officiers se rendit à terre, avec ordre de revenir, dès qu'après avoir sondé les dispositions des insulaires, il aurait appris si l'on pourrait faire de l'eau dans l'île et s'y procurer quelques végétaux et autres provisions fraîches. Deux heures et plus après, l'embarcation ne revenant pas, nous commencions à éprouver quelques inquiétudes. La goëlette s'approcha. Nous distinguions les maisons et même les habitans; mais nous ne reconnaissions, au milieu d'eux, aucun de nos gens. On décida qu'on enverrait un autre canot à la recherche du premier, qui pouvait avoir échoué en débarquant. Le capitaine, par précaution, arma le second détachement comme l'était le premier, et ordonna de faire le tour de l'île, en la serrant de très-près, sans prendre terre. A peine le second canot était-il parti, que nous vîmes revenir le premier avec son commandant et ses matelots, accompagnés de plusieurs des naturels.

» Arrivés le long du bord, ces derniers grimpèrent sur la goëlette avec la dextérité de marins exercés.

Plusieurs étaient nus, sauf une espèce de ceinture qui leur tombait en forme de tablier sur le devant du corps; d'autres portaient des chemises, des pantalons et des vestes fort propres. Tous étaient des hommes forts et robustes, un peu bruns de couleur, mais ayant l'air aussi dégagé qu'alerte. Dès qu'ils furent à bord ils vinrent nous donner la main, en nous disant en anglais, qu'ils savent tous, et que le plus souvent même ils parlent entr'eux, que nous étions les bienvenus, et qu'ils seraient charmés de nous recevoir dans leur île; et cela, avec une bonté qui ne pouvait qu'être sincère.

» Nous leur demandâmes si l'on pouvait faire de l'eau chez eux, et dans quel endroit on pouvait en faire. Ils nous indiquèrent deux aiguades; mais la meilleure, par le vent d'alors, était plus à l'ouest de l'île, où se trouve une sorte de petite baie dans laquelle les embarcations peuvent entrer. Désirant aller à terre, je leur demandai si, de là, je pouvais entrer dans l'île; à les en croire, la chose était facile, mais un peu longue. Je m'en arrangeai; car, après trente et quelques jours de mer, j'avais besoin d'une promenade.

» Il était midi quand je descendis dans le canot avec un des officiers du bord, quatre matelots, deux naturels, et un Anglais qui habitait depuis cinq ans Pitcaïrn. Nous rangeâmes de très-près la côte N.-N.-O. Il y avait, ce jour-là, une forte houle du nord, et qui se faisait sentir jusque dans

nos eaux ; aussi la mer, roulant en longues lames, brisait avec un tel fracas sur les rochers dont l'île est de toutes parts environnée, que celle-ci nous parut inabordable, même pour les plus légères embarcations. Nous arrivâmes enfin à l'aiguade, mais sans pouvoir distinguer la petite baie, à cause de la violence des flots. Alors un des naturels, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, haut de six pieds, fort comme un Hercule, demanda le gouvernail, regarda la mer et nous tint en arrêt quelques minutes, pendant lesquelles plusieurs grandes vagues vinrent, chacune à son tour, enlever à leur sommet notre embarcation, comme pour la briser avec elles sur les rochers voisins. Après en avoir ainsi laissé passer trois ou quatre, notre jeune pilote, qui n'avait cessé de regarder au large, cria tout à coup : « *Now, now, pull away, pull !* ( A présent, à présent, nagez, nagez ; ) » et, en moins de rien, nous nous trouvâmes sains et saufs dans la petite baie.

» J'étais sorti du canot, ne voyant autour de moi que des rochers presqu'à pic, et cherchant, sans pouvoir le trouver, quelqu'indice d'une route ou d'un sentier quelconque, quand j'entendis les deux insulaires qui nous accompagnaient crier aux matelots : « *Sauvez-vous ! sauvez-vous !* » et, en me retournant, je vis rouler sur eux une lame épouvantable de plus de vingt pieds de haut. Les naturels retenaient le canot avec une longue corde. Nos matelots se sauvèrent, non sans embarquer une partie de la

vague qui, se brisant sur le rocher avec le bruit du tonnerre, les atteignit et faillit les entraîner. Je fus alors témoin d'un des spectacles les plus singuliers que j'aie vus de ma vie. Ces deux insulaires, s'affermissant sur le rocher, retenaient de leurs bras nerveux la corde de l'embarcation, regardaient tranquillement venir la mer; et, à un signal qu'ils se donnaient l'un à l'autre, se couchaient simultanément pour laisser rouler sur eux toute cette masse d'eau. Je les croyais perdus, lorsqu'un moment après, à mon grand étonnement, je les vis se redresser comme si de rien n'eût été, manœuvre qu'ils répétèrent jusqu'à trois fois; mais alors la mer, redevenant un peu plus calme, ils rappelèrent les matelots et les firent sortir, avec le canot, de la petite baie, qui ce jour-là, disaient-ils, n'était pas sûre.

» Une autre embarcation du bord, remplie de naturels, arrivait presqu'au même instant. On la fit arrêter, avec la première, en dehors des brisans; et les naturels s'étant jetés à l'eau, vinrent nous joindre à terre à la nage, en poussant devant eux chacun un baril vide, qu'ils ramenaient de la même manière le long des embarcations, aussitôt qu'il était rempli.

» Ce qui me surprit encore beaucoup, ce fut de voir ces hommes monter et descendre le rocher au-dessus duquel se trouve la source, en ne s'y soutenant que d'une main, chargés, d'ailleurs, d'un baril vide à la montée, et plein à la descente; car je

n'aurais jamais cru possible à un homme de gravir un tel escarpement, même à vide, et en s'aidant de ses deux mains; et je tremblais pour eux à chaque épreuve, quoiqu'ils montassent et descendissent avec une assurance et une légèreté qui auraient pu me rassurer. Les bâtimens ne pourraient que difficilement se procurer de l'eau dans cet endroit sans le secours des habitans.

» Enfin, on me montra la route qui menait aux habitations, où l'Anglais dont j'ai déjà parlé devait me conduire. Cette route était extrêmement escarpée; mais il n'y avait pas à choisir, et je m'étais déjà, d'ailleurs, un peu familiarisé au Chili avec les chemins de ce genre. A peine néanmoins eus-je fait deux cents pas dans celui-ci, que, regardant en bas et me trouvant comme suspendu sur des pointes de rochers au pied desquels la mer roulait, en y brisant, avec un bruit épouvantable, son écume blanchissante, je me sentis un peu effrayé. Il fallait pourtant continuer; car retourner sur mes pas m'aurait été absolument impossible. Heureusement le passage fut court, et nous atteignîmes bientôt un sentier plus doux, où je m'arrêtai pour respirer.

» Je m'étais étrangement trompé sur la nature du chemin qui me restait à parcourir. Ce que je prenais, d'abord, pour une montée facile, était une côte très-élevée et très-rapide. J'éprouvais cette lassitude et cet engourdissement dans les membres, effet assez général d'un voyage de mer. Je fus obligé de me re-

poser plusieurs fois avant d'arriver au haut de la montagne.

« Parvenu au sommet, je m'arrêtai long-temps à l'ombre de plusieurs arbres qui m'étaient étrangers et dont mon guide ne savait pas non plus les noms (1). Cet endroit est charmant, tant à cause de sa fraîcheur que parce qu'il domine une grande partie de l'île et qu'on y jouit de la vue de la mer. Pour descendre de là dans l'intérieur, la route est plus commode; et je ne tardai pas à me voir au milieu de terres cultivées, de plantations d'ignames, de taro, de pommes-de-terre douces; parmi des bananiers sans nombre, en des vallons tout couverts d'arbres à pain et de majestueux cocotiers. Là jaillit aussi une source d'excellente eau douce, la plus fraîche et la meilleure de l'île; mais, par malheur, son éloignement des habitations, en ne permettant de l'y transporter qu'avec beaucoup de fatigue, en rend l'usage assez pénible.

» A peine m'eut-on aperçu, qu'hommes, femmes et enfans, vinrent au devant de moi, tous me tendant cordialement la main, en me disant, comme leurs compatriotes venus à bord, qu'ils étaient charmés de me voir et que j'étais le bienvenu. Chacun d'eux m'offrait sa maison; c'était à qui m'hébergerait, et tous me présentaient tant de fruits que je

(1) J'ai su depuis que ces arbres étaient le *pandanus*, l'*hibiscus*, le *thespesia populnea*, l'*aleurites triloba*, etc.

dus en refuser de plusieurs, ne sachant qu'en faire ni où les mettre.

» Leurs demeures sont éparses, plusieurs même très-éloignées les unes des autres; mais toutes sont dans des positions agréables et bien choisies, entourées d'arbres, décorées par devant de frais gazons et situées au nord de l'île, dans une belle vallée d'où l'on a la vue de la mer. Elles sont construites en planches, ont un étage; et, comme il y fait assez grand chaud, on y ménage, au moyen de planches préparées à cet effet, des espèces de fenêtres qui se ferment, quand le mauvais temps l'exige. Le tout en est proprement travaillé, et le toit, comme à O-taïti, couvert de feuilles du *pandanus*, qui les préservent des pluies. A peu de distance de chaque maison se trouvent, de plus, deux baraques, l'une servant à faire la cuisine, l'autre servant à la fabrication et au blanchissage des étoffes d'écorce d'arbres, seul vêtement des naturels, avant l'arrivée des Européens.

» Descendu dans ce charmant vallon, j'entrai dans une de ces demeures, agréablement située, près de cinq ou six autres qui formaient ensemble une sorte de petit hameau, et dont chacune était séparée de la plus voisine par une jolie pelouse du plus beau vert. J'y fus rejoint par M. Brock, l'un des officiers de la goëlette. Il s'y trouvait beaucoup de monde, surtout beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles, pour qui des étrangers sont un objet de curiosité, dans une île si rarement visitée; mais tous étaient si réservés

et si polis qu'ils ne nous gênaient en aucune manière.

» Je contemplais, dans cette réunion, l'extrême beauté surtout des jeunes gens et des enfans, dont pas un seul n'a la moindre difformité (1), quand un insulaire vint me dire que deux étrangers, logés chez lui depuis trois mois, et dont l'un était très-malade, désiraient me voir, et me pria de passer à sa demeure. Je m'y rendis à l'instant. Un de ces étrangers, homme de vingt-sept à trente ans, vint au devant de moi. Il était bien couvert et se présentait bien. Il me remercia de ma complaisance et me conduisit auprès de son ami malade.

» Je vis un homme couché sur un matelas qui couvrait en partie le plancher. Près de lui était une femme qui agitait de petites branches d'arbres pour chasser les mouches. A mon approche, le malade me fit signe de la main gauche de m'asseoir. Son aspect avait quelque chose de sinistre. C'était un homme d'environ trente-cinq ans; barbe et cheveux noirs, figure maigre et très-pâle, front couvert; de très-grands yeux, des sourcils épais; et, sur ses traits, extraordinaires dans leur ensemble, on lisait l'expression simultanée de la souffrance et de l'exaltation d'une âme un peu au-dessus du commun, qui, tout en méprisant la vie, sait lutter contre la douleur.

(1) Je me trompe.... Il y avait un idiot; mais, d'ailleurs, très-bel homme, et beaucoup plus fort qu'aucun des autres.

» Quand je fus assis, il me pria, d'une voix un peu altérée, de lui envoyer du bord quelques médicamens, dont il avait le plus grand besoin. Il me dit qu'il était arrivé malade dans l'île; qu'étant sorti, il y avait huit jours, il était tombé dans un précipice de plus de cent cinquante pieds de profondeur; qu'il s'était cassé, sur plusieurs points, la jambe et le bras droit; qu'il avait souffert au delà de tout ce qu'on peut imaginer; qu'il était mieux, pourtant; et qu'il pensait que quelques médicamens, et surtout du laudanum, le soulageraient.

» C'était là, sans doute, une des plus pénibles situations où pût jamais se trouver un homme.... Une jambe et un bras cassés, dans une île où, tout en recevant les soins les plus empressés, il se voyait néanmoins privé des secours de l'art, sans lesquels il y avait pour lui peu d'espoir de guérison. Je pris note des médicamens qu'il désirait avoir, et j'envoyai de suite à bord l'ordre de les préparer et de les expédier sans délai. Je m'éloignai de ce malheureux, en compatissant vivement à ses maux, et promis de venir le voir souvent.

» Il y a quelque chose de mystérieux dans ces deux étrangers, et je crains bien que leur visite ne soit fatale aux bons habitans de Pitcaïrn.

» Ils y étaient arrivés à la fin d'octobre dernier, dans une embarcation couverte, mais de dix-huit à vingt tonneaux seulement. Ils étaient absolument seuls, et disaient avoir quitté le Pérou tout exprès

pour s'établir à Pitcaïrn, si l'on voulait les y recevoir. Cet énoncé parut extraordinaire aux habitans, qui, quelque bien disposés qu'ils soient, en général, en faveur des étrangers, balancèrent long-temps à recevoir ces derniers; cependant l'un d'eux était si malade, qu'il y aurait eu de l'inhumanité à le repousser. En l'admettant, ne fût-ce que provisoirement, il fallait admettre aussi l'autre, qui, seul, ne pouvait reprendre la mer; et qu'il eût, d'ailleurs, été bien dur d'éloigner de son ami malade. Ces braves gens, ne sachant que faire, voulaient pourtant savoir si ce bâtiment appartenait à ces hôtes singuliers, et s'ils n'avaient pas quitté le Pérou nantis du bien d'autrui. Pour s'en assurer, ils demandèrent d'abord au malade, qui était à terre, à qui appartenait le bâtiment. Celui-ci leur répondit qu'il en était seul propriétaire. Ils adressèrent la même question à son camarade resté à bord, et qui leur dit que la propriété leur en était commune; cela parut bien louche aux habitans. Ils déclarèrent, en conséquence, au malade, que sa réponse ne s'accordant pas avec celle de son ami, et qu'ayant vu, d'ailleurs, à bord tous les instrumens nécessaires à la pêche du chien de mer, ils avaient tout lieu de soupçonner que le bâtiment n'appartenait ni à l'un ni à l'autre. « En conséquence, ajoutèrent-ils,
» nous ne pouvons vous recevoir que pour quelques
» jours, et encore parce que l'un de vous est malade;
» mais vous aurez tous deux à quitter l'île, aussitôt
» que le malade sera mieux. » Le malade se plaignit de

cette décision ; car il avait, dit-il, effectivement promis la moitié de son bâtiment à son camarade, à condition que ce dernier l'accompagnerait à leur île ; et quant aux instrumens de pêche, il convint qu'ils avaient quitté Lima pour aller à la pêche des chiens de mer, dans le but de se faire quelqu'argent, pour se pourvoir de vêtemens et autres effets, avant de se rendre à Pitcaïrn ; mais que leurs six hommes d'équipage s'étant sauvés à Pisco avec leur canot, ils s'étaient décidés à venir directement, espérant qu'on les recevrait avec le peu qu'ils avaient. Les bons habitans de Pitcaïrn se laissèrent prendre à ces paroles ; et de plus, l'état du malade empirant de jour en jour, il n'y avait plus moyen de songer à le faire partir. Quant à l'autre, il fit mille grimaces ; et les pria instamment de le recevoir, disant qu'il n'avait pu supporter plus long-temps la vue des vices et de l'irréligion des sociétés civilisées. Il n'en fallait pas tant pour en imposer à des gens aussi bons, aussi vrais que les habitans de Pitcaïrn ; aussi le bâtiment des étrangers fut-il mis à terre. Le malade reçut les plus tendres soins, et nous trouvâmes son camarade tenant une école de jeunes garçons et de jeunes filles, et donnant l'exemple d'une dévotion et d'une piété sans pareilles.

» Il y avait, comme je l'ai dit, trois mois que ces étrangers étaient dans l'île. La maladie du capitaine (car c'est la qualité qu'il prenait) avait fait de tels progrès, que, depuis un mois, il fallait le veiller nuit et jour.

Ses souffrances étaient atroces, et l'on avait découvert qu'il cherchait à se donner la mort; aussi redoublait-on auprès de lui de soins et de surveillance, en écartant tout ce qui pouvait favoriser l'exécution de ses funestes desseins.

» Huit jours avant notre arrivée il avait paru mieux; et, s'étant plaint d'être mal couché, il avait obtenu qu'on dressât son lit près d'une fenêtre, à l'une des extrémités de la maison. La nuit il se plaignit que la lumière l'incommodait, et la fit mettre à l'extrémité opposée. Ses gardiens, qui le croyaient plus calme, s'étaient mis aussi du côté opposé pour lire la Bible près de la lumière, et le perdirent un instant de vue; mais, lorsqu'ils revinrent auprès du lit, le lit était vide; la fenêtre était ouverte et le capitaine avait disparu. Effrayés, ils répandent aussitôt l'alarme; en un instant tout le village est en émoi. Les habitans, hommes et femmes, petits et grands, vont tous à la recherche du malheureux capitaine, qu'ils croyaient bien ne pas retrouver en vie.

» On l'avait cherché toute la nuit sans le rencontrer. Dans la matinée deux hommes, accompagnés d'un chien qui semblait les conduire, crurent, en approchant d'un précipice, entendre au fond des gémissemens. L'un d'eux grimpa sur un arbre croissant au-dessus du précipice, et vit le malheureux capitaine étendu sur le roc, à près de deux cents pieds au-dessous. Ils coururent à l'instant avertir les autres habitans, et l'on parvint, non sans beaucoup de

peine, à retirer de là cet infortuné vivant encore, mais tout le corps brisé et dans un état déplorable. On le reporta sur un brancard à son ancien logement, et l'on redoubla de soins auprès de lui. Cet homme, qui paraît doué d'une force et d'un courage plus qu'humains, ne proféra pas une plainte pendant ce pénible transport, et me parla, quand je l'allai voir, d'une voix relativement assez ferme, quoiqu'il dût horriblement souffrir. Il est de l'Amérique du nord; son nom est Bunker, et son compagnon est un Anglais, nommé Nobbs; mais quelle raison leur a fait quitter le Pérou et entreprendre un si long voyage dans une si frêle embarcation? Pourquoi l'un d'eux veut-il maintenant attenter à ses jours? On l'ignore. L'Anglais Nobbs se tait là dessus, et semble même négliger son ami malade. Ce dernier n'a pas abandonné le projet de se donner la mort. Il y a deux ou trois jours il a demandé un couteau à un enfant qui jouait auprès de lui; et, la nuit dernière, se dressant tout à coup sur son séant, il répondit à ses gardiens effrayés, qui lui demandaient ce qu'il voulait: « Je veux mourir! »

» Je retournai à la maison où j'avais été d'abord si bien accueilli; le dîner m'y attendait. Il se composait d'un petit cochon rôti dans un four de pierres chaudes, d'œufs, d'ignames, de pommes-de-terre douces: la boisson était du lait de jeunes noix de coco ou de l'eau. Quelques hommes se mirent à table avec moi; mais je m'étonnai de ne voir s'y mettre

aucune femme, non pas même la maîtresse de la maison, toutes ne s'occupant qu'à nous servir. Je demandai si c'était la coutume. « Quand il y a des » étrangers, me dit-on; autrement, elles mangent à » la même table que les hommes. » Avant le repas, un des convives joignit les mains sur la poitrine, et prononça tout haut une courte prière, à laquelle tous les autres répondirent : *Amen*; et le repas commença.

» Je m'étonnais de voir ces gens traiter des étrangers, qu'ils n'avaient jamais vus, avec cette aisance, cette affabilité qui ont quelque chose de familier, mais qui pourtant ne blessent jamais, parce qu'elles partent du cœur. A table avec M. Brock et moi, qu'ils ne connaissaient guère que depuis deux heures, ils nous faisaient les honneurs de la maison, de la manière la plus aimable, nous traitant en anciennes connaissances, sans toutefois manquer aux égards. Ils se servent de couteaux et de fourchettes, changent d'assiettes, et ont beaucoup plus d'usage qu'on ne pourrait s'y attendre, dans une île aussi éloignée du siége de la civilisation; mais ce sont des hommes qui, à une véritable supériorité physique et à la pratique de toutes les vertus morales, joignent un bon sens naturel qui leur fait bien juger des choses, et leur inspire sans doute instinctivement le sentiment le plus profond de leur dignité, source la plus pure de la véritable politesse.

» Notre repas se termina comme il avait commencé,

par une courte prière ; et les femmes occupèrent la table à leur tour, dès que nous l'eûmes quittée. Il était déjà tard ; et, voulant retourner à bord, je dus prendre congé de mes hôtes, avec promesse de revenir le lendemain. Plusieurs des naturels m'accompagnèrent jusqu'à l'embarcadère, qui était assez éloigné ; mais, marchant toujours entouré d'une riche verdure et à l'ombre de beaux arbres, je ne me serais pas aperçu de la longueur du chemin, sans une côte assez rapide et où l'on doit marcher avec précaution.

» Le canot du bord m'attendait. Un des naturels s'empara de nouveau du gouvernail pour faire franchir la passe à l'embarcation ; et, dès qu'il nous eut conduits en dehors, il nous souhaita le bonjour et se jeta à la mer. Il nageait au milieu des vagues et des brisans avec une adresse qu'il faut avoir vue pour s'en faire une juste idée ; et, en peu de minutes, nous le vîmes sain et sauf à terre.

» En arrivant au bâtiment je fus surpris et d'ailleurs enchanté d'y trouver le chef de la colonie ; ce vieillard, depuis long-temps si justement célèbre en Europe, Adams, en un mot, dont le nom doit passer à la dernière postérité, si tant de héros y sont parvenus, malgré des erreurs et des crimes que n'ont point rachetés les touchantes vertus qui demandent grâce pour les siens. Je ne dirai point l'impression que fit sur moi le premier aspect de cet homme extraordinaire ; mais la simplicité de ses manières m'eut

bientôt mis à l'aise avec lui. Je n'eus pas de peine à en obtenir d'esquisser son portrait. Je me mis à l'œuvre sur-le-champ; et c'est même pendant la première séance qu'il me communiqua, sur la révolte de la *Bounty*, les détails intéressans qu'on trouvera, dans la partie historique, sur l'île dont la géographie nous occupe en ce moment.

» Le lendemain je finis le portrait à peine ébauché la veille. Il était fort ressemblant, et le vieillard lui-même en parut satisfait. Vers dix heures, je montai dans le canot pour retourner à terre, suivant ma promesse de la veille. Quant à Adams, il aima mieux rester à bord. En approchant de l'île, je vis, assemblés sur le rivage, un grand nombre d'individus des deux sexes. L'un d'eux, Ed. Young, vint au devant de nous à la nage, pour gouverner l'embarcation au travers des brisans, ce qu'il fit avec son adresse ordinaire; et, en moins de rien, nous eûmes franchi les dangers et nous étions à terre. Là, je fus entouré, comme la première fois, et accompagné au village. J'allai d'abord voir mon malade, pour savoir s'il avait reçu les médicamens et s'il désirait autre chose. Il me pria de nouveau de m'asseoir près de son lit, me parla de Valparaiso, de plusieurs personnes que j'y connaissais et avec lesquelles il paraissait avoir vécu dans l'intimité, et me dit qu'il avait commandé un navire chilien. Je me hasardai alors à lui demander quelles raisons avaient pu le déterminer à entreprendre un si long voyage dans une si

frêle embarcation et sans équipage. « Ces raisons, » comme vous pouvez le penser, étaient bien » fortes, me dit-il; mais je ne puis vous les communiquer. » Je lui demandai s'il n'avait point de commission à me donner pour Valparaiso. Alors, me nommant une personne avec qui je suis moi-même intimement lié, « dites-lui, ajouta-t-il, que » vous avez vu Bunker, en quel état, et qu'il est » mort; car je le serai long-temps avant votre retour » au Chili. — Quoi! lui dis-je, n'avez-vous donc » point l'espoir de guérir? — Ni l'espoir ni le désir, » me répondit-il. Je ne regrette point la vie et mourir n'est rien..... Ici ou ailleurs, à présent ou plus » tard, tout revient au même. Tout serait bien si, » seulement, on pouvait finir quand on veut et sans » souffrir avant, comme je souffre. » Telle était la philosophie de cet homme singulier sur son lit de douleur. Je cherchai à le détourner de ses idées sinistres. Il me remercia; mais il me fit entendre, par un sourire d'une expression pénible, qu'il connaissait son état et savait à quoi s'en tenir. Je m'aperçus que cette conversation l'avait fatigué; et, voulant retourner à bord le lendemain, je lui dis adieu, pénétré, comme la veille, d'un sentiment d'horreur et de pitié pour son état et pour ses souffrances.

» Revenu à la maison où je m'étais arrêté déjà, lors de ma première visite, je m'aperçus qu'il était encore l'heure du dîner. La table était mise et l'on n'attendait que moi. Le repas consistait dans les mêmes

mets et fut presqu'en tout semblable au premier que j'avais pris dans l'île ; seulement il y avait une soupe fort bien faite, de la volaille et du vin, que j'avais fait apporter de la goëlette, mais auquel les insulaires, à l'exception d'un ou deux, préféraient de l'eau ou le lait des noix de coco. Désirant visiter l'île, je ne restai pas long-temps à table et partis accompagné de quelques hommes, dès que les femmes et les enfans nous y eurent remplacés. Mes guides étaient entièrement nus, à l'exception du *maro* (1). Souvent exposés au soleil, leur peau était très-brune; mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer la symétrie et la beauté de leur corps musculeux, dont chaque mouvement attestait la force et l'agilité.

» Je me rendis d'abord à la demeure du vieux Adams. Les chemins qui conduisent d'une demeure à l'autre, dans cette île, sont vraiment charmans. On passe presque toujours sous des groupes de cocotiers, d'arbres à pain ou d'autres beaux arbres; et, de la maison d'Young, où j'avais dîné, à celle d'Adams, je cheminai presque continuellement à l'ombre, quoiqu'il y eût une bonne distance. Au moment où j'approchais de cette dernière demeure, le fils d'Adams, âgé de vingt-deux à vingt-quatre ans, et sa femme Polly Young, vinrent au devant de moi. Cette

(1) Sorte de ceinture ou plutôt suspensoir en usage chez presque tous les insulaires de l'Océan pacifique. Il fait le tour du corps, enveloppe les parties sexuelles, et tombe quelquefois par devant, en forme de petit tablier.

femme est belle ; mais, comme presque toutes celles de l'île, un peu hommasse et d'une trop grande taille ; car elle a au moins cinq pieds et demi (1).

» Dans la maison, qui est de forme oblongue et construite en bois, comme toutes celles de l'île, et couverte de feuilles de *pandanus*, je trouvai à l'étage, qui ne sert que de chambre à coucher, la femme d'Adams, native d'O-taïti, l'une de celles qui avaient suivi à Pitcaïrn les révoltés de la Bounty. Elle était assise sur un des lits. Dès qu'on lui dit que j'étais là, elle se mit à parler dans sa langue, mais sans lever les yeux ; et comme j'en paraissais étonné, son fils me prévint qu'elle était aveugle depuis quelques

(1) Les femmes travaillent beaucoup dans cette île ; et, sous ce rapport, les insulaires se sont un peu conformés aux mœurs indiennes ; car, bien qu'ils aient pour elles la plus vive et la plus sincère tendresse, ils ne les traitent pas en égales et les obligent à des travaux qui ne sont guère de leur sexe. En effet, non seulement elles sont chargées des soins du ménage, de la cuisine et de la fabrication des étoffes, mais encore elles vont aux champs avec les hommes, pour s'y livrer à toute sorte d'opérations, et quelquefois même elles vont à la pêche. Les révoltés de la *Bounty*, les premiers, établirent cet usage relativement aux femmes qu'ils avaient amenées d'O-taïti ; et cet usage s'est maintenu sans que les femmes s'en plaignent. Ce sont, sans doute, ces exercices forcés qui font que, quoique blanches et d'une jolie figure, elles sont presque toutes d'une taille et d'une force presque égale à celle des hommes. J'ajoute que nos déclamateurs européens auraient mauvaise grâce à s'élever, sur ce sujet, contre la tyrannie de mes insulaires ; car combien n'y a-t-il pas en Europe, et surtout sur le littoral de la France, de paysannes dont le sort n'est assurément pas plus doux que celui des Pitcaïrniennes ?

années. Cette pauvre femme, après quelques minutes, me pria de lui donner la main, me la baisa à plusieurs reprises, me prodigua les caresses d'une mère à son fils, et finit par pleurer. Elle est, d'après ce que j'ai vu et ce que j'ai appris ultérieurement, l'objet des plus tendres soins d'Adams, de ses enfans et de tous les habitans de l'île.

» Cette maison est située dans un endroit charmant, sur une colline, à l'extrémité d'une jolie petite pelouse que bornent, du côté de la mer, trois maisonnettes, dont l'une sert de cuisine, l'autre de blanchisserie et la troisième d'atelier pour la fabrication des etoffes (*tapu*), que les naturels font, là, comme à O-taïti et ailleurs, avec l'écorce des arbres, et qui étaient leurs seuls vêtemens, avant la visite des navires. De là cette petite enceinte, garnie d'arbres de chaque côté, s'élève en amphithéâtre et se termine par la demeure principale, d'où l'on jouit de la magnifique vue d'une partie de l'île et de la mer. J'ai vu, là, le premier oranger et le premier limonier apportés du Chili par l'Anglais Comming, et qui, déjà grands, ne tarderont pas à donner des fruits ; acquisition des plus importantes pour les habitans. Je me rendis ensuite chez Mardi-Octobre Christian, dont il sera question au chapitre de l'histoire, fils du chef des révoltés de la *Bounty*, et le premier né dans l'île, alors âgé d'environ trente-sept ans. Sa demeure est, en tout, semblable aux autres. Sa femme, l'une de celles venues d'O-taïti, est morte, je crois, depuis

quelques années, et lui a laissé plusieurs enfans, qui sont bien les plus beaux qu'il soit possible de voir. Sa fille aînée, que je trouvai occupée à faire de la *tapa* avec d'autres femmes, est aussi blanche qu'une Européenne. Agée de dix-sept ans environ, elle fait la consolation et le bonheur de son père; soignant le ménage, élevant ses frères et sœurs, beaucoup plus jeunes qu'elle, avec la tendresse d'une mère. L'ordre et la propreté qui règnent dans cette maison feraient honneur à la maison d'Europe la plus sagement administrée.

» On m'y montra une hache en pierre dans le genre de celles dont les gens de la *Bounty* avaient trouvé plusieurs dans l'île à leur arrivée. A cette occasion on parla des maraïs et des statues qu'ils y avaient aussi découverts après leur établissement. Comme je désirais voir ce qui en restait, nous quittâmes la maison de Christian, pour pénétrer plus avant dans l'intérieur. En route, mes guides me dirent que leurs pères, après avoir vu des ruines qui leur avaient paru être les restes d'habitations et de fours où l'on avait fait du feu, avaient trouvé un maraï d'une étendue considérable, orné, à chaque coin, d'une statue d'environ huit à dix pieds de haut, montée sur des plates-formes en pierres unies et encore très-bien jointes, le tout tombé depuis de vétusté. En cultivant leurs champs, ils avaient trouvé nombre d'ossemens humains, non pas à la surface de la terre, mais à une profondeur qui prouvait qu'ils avaient

été enterrés; et, en renversant le maraï, ils y avaient découvert les débris d'un corps mort dont la tête, à peine reconnaissable, était posée sur une grande coquille de nacre, quoique ce coquillage ne se trouve nulle part près de leur île.

» En cheminant pour aller voir ces restes d'une antiquité à laquelle, peut-être, on ne pourra jamais remonter, nous traversâmes plusieurs champs cultivés, symétriquement divisés, séparés par des haies ou des palissades et présentant un coup d'œil admirable. Parmi les fruits qu'on y avait plantés, se trouvaient des melons d'eau, qui ne pouvaient se présenter plus à propos, par le chaud qu'il faisait. Nous traversâmes aussi une vallée toute couverte d'arbres à pain et de cocotiers. J'appris qu'à l'arrivée des Anglais, en 1790, tous ces arbres s'y trouvaient déjà; qu'il y avait alors environ trois cents arbres à pain; qu'il y en a encore à peu près autant; qu'on avait vainement cherché à les multiplier, en les plantant comme à O-taïti; qu'ils ne s'étaient reproduits que spontanément par des rejetons qui poussent souvent à une grande distance, aux extrémités des racines des anciens arbres. Quant aux cocotiers, on en avait considérablement augmenté le nombre, dans toutes les parties de l'île. Un arbre singulier, à l'ombre duquel nous nous assîmes, et que je n'ai rencontré qu'à Pitcaïrn, c'est le fameux figuier des Banians (*ficus indica*), dont les branches tombent en festons jusqu'à terre, où, prenant racine

par leur extrémité, elles grossissent au point de former elles-mêmes de beaux troncs, d'où sortent de nouvelles branches qui, s'inclinant à leur tour, se fixent de même, de distance en distance; et, jointes par leur sommet, forment, en partant toutes d'une même tige et en suivant toutes les directions, des bocages charmans, d'autant plus frais que le soleil n'y saurait pénétrer; mais cet arbre n'est pas sans inconvéniens dans une petite île comme Pitcaïrn; car, lui-même fort difficile à détruire, il détruit toute végétation. On me montra le sommet d'une montagne couvert en entier d'un seul de ces arbres, qui aurait fini par couvrir toute l'île, si l'on n'avait pris le parti d'en arrêter les progrès.

» Une chose qui m'étonnait et que je fis remarquer à mes conducteurs, c'est le peu d'oiseaux qu'il y avait dans l'île; car, l'ayant parcourue presqu'en entier, je n'en vis que deux ou trois, encore étaient-ce des oiseaux de mer. « Ce sont les chats, me dirent-ils, qui les ont détruits. » Il paraît qu'à l'arrivée des Anglais, l'île était couverte de rats, que les chats qu'ils avaient avec eux ne tardèrent pas à chasser; mais, comme on ne leur donnait rien à manger, pour qu'ils fissent mieux la chasse aux rats, ils se multiplièrent rapidement, en devenant sauvages. Peu d'années apres, ils étaient en si grand nombre, que, non contens de détruire les rats, ils détruisirent aussi les oiseaux qu'ils surprenaient la nuit; et, quand ces ressources leur manquèrent, on les vit en-

lever jusqu'aux poules, auprès des habitations. Devenus ainsi, bientôt, plus incommodes que les rats même ne l'avaient jamais été, on fut obligé de leur donner la chasse à coups de fusil et de leur tendre des piéges, les détruisant ainsi presque tous, sans quoi ils n'auraient pas laissé une seule poule dans toute l'île.

» Je commençais à me fatiguer, quand on me montra l'endroit où je devais me rendre. C'était un des pics les plus élevés de l'île ; le sentier qui y conduisait était rude et dangereux ; mais, à l'aide de mes guides, qui sautaient souvent comme des biches d'une pierre à l'autre, en des endroits où le moindre faux pas les eût précipités à des centaines de pieds dans les ravins, je poursuivis et arrivai, plus vîte que je ne l'aurais cru, à l'endroit où s'était élevé le temple, et où des peuples dont on a perdu les traces adoraient des dieux qu'on ne connaît plus.

» Je ne vis rien de ce qu'on m'assurait avoir autrefois existé, sauf pourtant les restes d'une des images, buste d'environ trois pieds et demi, dont les traits pouvaient à peine se distinguer, mais dont la tête, les épaules, la coupe du corps étaient dans de bonnes proportions. Il y avait encore aussi là, des amas de pierres, mais rien n'indiquait positivement où s'était élevé le maraï. Assis sur les débris informes de ce temple antique, ayant à mes pieds cette statue mutilée, mais qui n'en attestait pas moins un travail immense, et témoignait assurément de no-

tions exactes sur un art des plus difficiles; là, pour la première fois, j'osai m'élancer dans le passé, et tenter de lire dans l'histoire de ce peuple dispersé sur une si grande étendue, mais si peu connu, et dont on a vainement, jusqu'à ce jour, cherché l'origine. Ces ossemens trouvés tous enfouis à plusieurs pieds, ou sous des pierres ou sous la terre, cette coquille de nacre, que l'île ne produit point.... Qu'en conclure ? Les survivans avaient quitté ce lieu ; cela paraissait certain. Peut-être n'y étaient-ils venus qu'accidentellement... Mais ces travaux gigantesques, ces pierres immenses qu'on ne trouve qu'au rivage, portées au sommet de cette montagne, et ces statues colossales assez bien travaillées.... toutes ces idées, qui se présentaient presqu'à la fois à mon esprit confus, me jetèrent, pendant quelque temps, dans une profonde rêverie, dont je fus tiré par le bruit des insulaires qui, montés plus haut; revenaient en causant et riant de leur course périlleuse. En ce moment, où je levais la tête pour les voir descendre, mes regards se portèrent au loin sur l'Océan, qui roulait ses vagues à six ou sept cents pieds au-dessous de nous. « Qui sait, me dis-je, si les nombreuses barques » d'un peuple puissant et riche n'ont pas jadis sil- » lonné ces mers inconnues? » Frappé de cette idée comme d'un éclair, je me levai brusquement et dis aux insulaires que je voulais retourner au gîte. Mon ton, mon geste, mon regard, toute ma personne avaient, sans doute, en ce moment, quelque chose de

singulier; car, de communicatifs à l'extrême que s'étaient jusqu'alors montrés mes guides, ils devinrent tout à coup silencieux, mornes; et pas un seul d'entr'eux ne m'adressa la parole que long-temps après, et encore seulement quand moi-même je renouai la conversation. Il faisait obscur avant que nous eussions atteint les premières maisons. Je me rendis à celle où j'avais jusqu'alors pris mes repas, et où j'étais convenu de passer la nuit. Je la trouvai remplie de monde, surtout de femmes et de jeunes filles, qui dressaient la table pour le souper. Plusieurs de ces dernières vinrent m'offrir des guirlandes de fleurs, mais avec une timidité qui avait quelque chose de comique. Elles se poussaient les unes les autres, comme si chacune d'elles eût craint d'être la première à présenter sa gracieuse offrande, et toutes rougissaient jusqu'aux yeux, en me la remettant. Cette fois il y avait deux tables, et les femmes soupèrent en même temps que les hommes, mais toujours séparément. Je fus surpris de voir qu'ils en étaient encore, sous le rapport du luminaire, à la pure industrie indienne, ayant pour tout flambeau les noyaux du fruit d'un arbre nommé à O-taïti *tiaïri* (*aleurites triloba*), enfilés sur de petits bâtons; seul moyen connu autrefois, dans toute la Polynésie, de se procurer de la lumière.

» Ce souper fut, en tout, semblable au dîner. Un petit cochon, de la volaille, des pommes-de-terre douces, des ignames, du taro, le tout cuit sur des

pierres chaudes, mais bien apprêté et servi avec propreté, en firent les frais. On avait aussi pris la peine, et, cela, dès mon premier repas dans l'île, de me donner, pour mon usage personnel, un verre et de l'eau dans une jatte. Après une courte prière, faite par l'un des commensaux, le repas commença simultanément aux deux tables, où se manifestèrent, dans une causerie modeste, quoiqu'animée, l'aisance la plus aimable et la plus franche gaieté. Quelques minutes après arriva le compagnon de Bunker, qui se mit à table avec nous, après avoir aussi fait sa prière, mais les yeux fermés et d'un ton lamentable où l'on pourrait, je crois, sans médisance, voir quelque peu d'affectation et de pharisaïsme. Les bons Pitcaïrniens le croient un saint : fasse le ciel qu'ils ne soient point dans l'erreur !

» Après le repas, j'allai me promener en dehors de la maison, pendant que les femmes enlevaient les tables. Le temps était frais et serein. La lune déjà levée, éclairait de ses doux rayons cette terre heureuse et hospitalière ; et, en voyant autour de moi, les enfans jouer sur le gazon, les jeunes gens causer et rire, tout ce peuple en paix, sans inquiétude et dans l'abondance, je ne pus m'empêcher de penser au bonheur de ceux qui, sans ambition, bons et vertueux comme ces insulaires, se décideraient à vivre et à mourir au milieu d'eux. En ce moment, Nobbs m'aborda ; et, comme s'il eût deviné ma pensée : « N'est-il pas vrai, monsieur, me dit-il, que bien

» des gens, s'ils connaissaient ces braves Pitcaïrniens,
» voudraient partager leur bonheur ? » — « Oui, lui
» répondis-je un peu brusquement; mais il faudrait
» les bien comprendre, avoir leurs goûts, leurs
» vertus.... » J'allais continuer et m'échauffer, peut-être, car je commençais à prendre un vif intérêt à mes amis de Pitcaïrn, et je n'avais pas trop bonne opinion de lui ni de son camarade malade.... On vint m'inviter à rentrer dans la maison.

» J'y trouvai réunis presque tous les chefs de famille et leurs femmes. Je leur avais, le matin même, annonce le but spécial de ma visite ; je leur demandai alors s'ils y avaient pensé, et si quelques-uns d'entr'eux consentaient à s'attacher à moi comme plongeurs. Presque tous les hommes répondirent pour eux par l'affirmative. « Mais nos femmes ! » s'écrièrent-ils, en même temps; et, en effet, en me tournant vers celles qui étaient présentes, je leur vis les larmes aux yeux. Je leur dis alors que les îles où je voulais aller n'étaient pas très-éloignées; que nous ne serions absens qu'un mois ou six semaines, tout au plus; que, s'ils venaient, ils seraient bien traités et vivraient avec moi; qu'au reste je laissais la chose entièrement à leur disposition; mais que j'attendais une réponse positive pour le lendemain. Alors s'ouvrit une discussion générale; mais une de ces discussions douces, calmes et modérées, où jamais personne n'élève la voix, ne s'échauffe, n'emploie d'expressions qui puissent choquer les idées contraires.

Les hommes étaient tous pour le voyage et s'efforçaient d'amener les femmes à leur opinion. Celles-ci ne répondaient que par des pleurs, montraient leurs enfans et demandaient, je pense, ce qu'ils deviendraient, si le bâtiment venait à périr.... Il fut pourtant bientôt décidé que dix ou douze d'entr'eux viendraient avec moi; car ce peuple a le goût des voyages. Déjà plusieurs étaient allés, sur un navire baleinier, jusqu'à l'île Oëno, à quatre-vingts milles environ de Pitcaïrn. Une autre fois, ils avaient voulu visiter l'île Elisabeth, dans une baleinière; mais, heureusement, leur boussole était en si mauvais état qu'elle ne put servir. Enfin, peu de temps après l'arrivée de Bunker et de Nobbs, ils avaient prié ce dernier de les conduire à cette même île, qu'ils voulaient absolument voir; mais, à peine en mer, surpris par la tempête et poussés par les courans, ils avaient, dans une nuit obscure, failli se perdre sur l'île d'Oëno, qu'ils avaient visitée; et, après douze ou quatorze jours de navigation, manquant déjà de tout et prêts à mourir de faim, ils furent assez heureux pour qu'un changement de temps leur permît de retourner à leur île.

» La décision une fois prise, restait à déterminer lesquels d'entr'eux m'accompagneraient ou resteraient, pour prendre soin des femmes et des enfans. Je fus alors témoin d'un combat de tendresse et de fraternité qui me montra combien ces braves gens s'entr'aiment, combien leurs cœurs sont chauds et

leurs affections sincères. J'en fus si vivement touché, que je songeai un moment à leur conseiller moi-même de ne pas abandonner leur île, leurs femmes et leurs enfans, pour s'exposer aux hasards d'un voyage qui, quoique court, pouvait, néanmoins, les en éloigner à jamais et faire ainsi le malheur de tous. Il y avait peut-être une sorte de cruauté à les arracher à leurs familles; mais, pourtant, que faire? J'étais négociant; il me fallait des plongeurs. Renoncer à leurs services, c'était changer tout le plan d'un voyage déjà bien prolongé, puisque je devais, dès lors, aller aux îles de la Société et revenir sur mes pas, avec perte de deux ou trois mois, ce à quoi il ne fallait pas songer. D'ailleurs ils étaient libres de se décider; et puis ils manquaient de beaucoup des choses que j'allais leur fournir; et je me promettais bien de les traiter convenablement et de récompenser libéralement leur zèle et leur dévoûment à mes intérêts.

» Ces pourparlers, ces discussions avaient demandé beaucoup de temps; et il était plus de minuit, quand chacun songea à s'aller coucher. Le lit qu'on me donna était bon. Les draps et les couvertures en étaient d'étoffes du pays, fabriquées avec des écorces d'arbres, mais neuves et très-propres. Quelques jeunes gens couchaient dans la même chambre que moi. Quand ils me crurent endormi, j'entendis le plus âgé réveiller les autres, et les vis tous, à la faible clarté de la lune, se mettre à genoux et réciter

une prière. — Quel peuple! J'étais vraiment dans un autre monde. Tout, dans cette île privilégiée, me paraissait touchant et beau. Où trouver une si parfaite union, des sentimens religieux aussi vrais, des mœurs aussi pures, des vertus sociales aussi extraordinaires, le tout uni à tant de simplicité, de naïveté, de candeur, sans la moindre apparence d'ostentation ou de bigotisme? Nulle part je n'avais vu rien de semblable. Je croyais rêver. J'éprouvais un charme indicible à me rappeler toutes les circonstances de cette journée. Je m'en occupai longtemps encore, jusqu'à ce qu'enfin l'imagination remplie de ces scènes aussi nouvelles qu'intéressantes, je m'endormis en faisant des vœux pour la continuation du bonheur de ce peuple, le plus singulier et le plus aimable de la terre. »

23 FÉVRIER. — « Le matin je fus éveillé par un chant à plusieurs voix, qui me paraissait avoir un caractère religieux. C'étaient encore mes bons Pitcaïrniens, qui, comme je l'appris ensuite, saluaient l'aube du jour par des hymnes sacrés. Ceux qui couchaient dans la même chambre que moi se mirent aussitôt à genoux sur leur lit, firent tout bas une prière, puis tous se rendirent à leurs occupations respectives. Il était de fort bonne heure encore; mais il paraît que les habitans de Pitcaïrn sont toujours sur pied avant le lever du soleil. Peu d'instans après le départ des jeunes gens, vint la mère de deux jeunes enfans qui couchaient également dans la chambre

où je me trouvais. Elle les éveilla, leur fit joindre leurs petites mains et leur fit répéter, après elle, une courte prière. C'est ainsi que ce peuple cherche à verser, dès le berceau, dans le cœur de ses enfans, les principes de la religion la plus pure et ceux de la plus saine morale, pour retrouver en eux, à l'âge d'homme, ces modèles de piété que je viens de peindre, capables de toutes les vertus qui font honneur à notre espèce.

» En descendant, je trouvai réunis, dans la maison, la plupart des habitans, parlant bas et évitant de faire aucun bruit, parce qu'ils me croyaient encore endormi. Ils éprouvaient tous un sentiment de tristesse dont je ne pouvais moi-même me défendre; mais plus sensible parmi les femmes, toutes sachant alors que dix des hommes devaient m'accompagner. On me les indiquait. Cinq étaient mariés; les autres étaient des jeunes gens dont deux n'avaient que de quatorze à quinze ans. On parla des préparatifs du voyage, des vivres frais qu'il faudrait embarquer; mais tout cela d'un ton, il faut le dire, assez piteux. Les hommes seuls voulaient faire meilleure contenance. Ceux qui devaient partir essayaient même de se montrer gais, et je crois que les jeunes gens l'étaient en effet; mais les autres ne riaient guère que du bout des lèvres. J'ai même tout lieu de penser que si les hommes mariés, qui, la veille, s'étaient engagés à me suivre, avaient cru pouvoir s'en dédire, ils seraient bien volontiers restés tranquilles chez eux.

» J'accompagnai quelques-uns d'entr'eux, chargés d'approvisionner le navire de noix de coco, d'ignames et de taro ; et j'eus, de nouveau, l'occasion d'admirer la force et l'adresse avec lesquelles ils grimpent aux plus hauts cocotiers, embrassant l'arbre vers les deux tiers ; y posant, ensuite, comme les singes, la pointe ou seulement les doigts des pieds ; montant ainsi à grands pas avec autant d'aisance que s'ils cheminaient sur la terre ferme. Quel prodigieux développement de vigueur athlétique ne suppose pas, en eux, cette ascension à la fois perpendiculaire et horizontale de leur corps ainsi penché de manière à former un triangle avec la ligne de l'arbre !

» On ne peut se rendre à l'endroit qui sert ordinairement d'embarcadère, que par une rampe longue et rapide, où l'on ne saurait, sans beaucoup d'habitude, ni descendre ni monter qu'avec les plus grandes précautions, en se retenant à tous les buissons, à toutes les herbes. Eh bien ! ils descendaient par-là, les uns avec d'énormes charges de fruits, d'autres avec de grandes brouettes pleines d'ignames, qu'ils roulaient avec la rapidité de la foudre au bas de ces précipices.

» J'abrége les détails relatifs aux derniers momens de mon premier séjour dans l'île, parce qu'ils rentreraient dans les détails déjà présentés au lecteur, me bornant désormais aux traits qui peuvent faire ressortir encore les excellentes qualités de mes dignes hôtes.

» Le dîner était fort nombreux; les femmes s'y montrèrent alors plus que jamais jalouses de m'être agréables. Je dus sentir que c'était dans l'espoir et dans l'attente d'un retour de procédés de ma part envers ceux de leurs compatriotes qui devaient m'accompagner; et je reconnus avec satisfaction qu'elles étaient, à cet égard, parfaitement tranquilles. Ce peuple si loyal et si confiant ne mit pas un seul instant en doute la pureté de mes intentions et la sincérité de mes promesses.

» Après le repas, pendant que quelques-uns des insulaires continuaient les préparatifs du voyage, j'allai faire quelques visites d'adieu. Je recevais partout cet accueil bienveillant des peuples simples qui s'honorent des visites d'un étranger et se croient obligés de lui offrir, dans le but de lui être agréables, tout ce dont ils peuvent disposer. Partout on me présentait des fruits; et, dans plusieurs maisons, les femmes et les filles me faisaient cadeau de pièces d'étoffes fabriquées dans l'île et par elles-mêmes. D'autres, qui n'avaient à me donner que des guirlandes ou des bouquets de fleurs, ne me les remettaient jamais sans m'exprimer, avec un embarras charmant, leur regret de ne pouvoir m'offrir davantage.

» Nous devions partir le lendemain; et, grâces à quelques bouteilles de vin et à quelques flacons de liqueur que j'avais fait apporter du bord, pour égayer un peu les esprits, dans cette dernière soirée,

le souper de ce jour fut un peu moins triste que celui de la veille, quoique je visse bien des mères, des sœurs, et je crois même des amantes, sécher des pleurs à la dérobée ; mais, chose singulière ! au lieu de parler de départ, on ne s'entretint guère que du retour, comme si l'on eût voulu adoucir l'idée pénible de se quitter par la douce pensée de se revoir ; sorte d'instinct du cœur assez rare parmi les hommes les plus civilisés, et qu'on s'étonnera d'autant moins, peut-être, de trouver chez des hommes encore plus d'à moitié sauvages. »

25 FÉVRIER. — « Le jour paraissait à peine, et déjà tous les habitans étaient sur pied. Je m'étais levé moi-même de fort bonne heure, pour presser les derniers préparatifs du départ. Il régnait cette sorte d'embarras qu'éprouvent toujours, quand ils doivent se mettre en route, des gens qui n'ont jamais voyagé, et qu'on voit, comme à plaisir, se charger d'objets inutiles. Les choses traînèrent tellement en longueur, que tout ne fut prêt qu'à une heure de l'après-midi. Je quittai mon logement, entouré de ceux qui devaient m'accompagner, et suivi de tous les habitans du village. Nous allâmes d'abord prendre congé du vieux Adams, revenu à terre depuis le matin ; et ce fut certainement une scène bien touchante que de voir ce vénérable vieillard, les larmes aux yeux, embrasser les jeunes pupilles, dont il n'avait jamais été séparé, et qui tous étaient, depuis tant d'années, les objets de sa plus tendre affection et de sa sollicitu-

de toute paternelle. En quittant ce digne patriarche, et après quelques incidens d'un intérêt secondaire, tout le monde descendit par la rampe dont j'ai parlé jusqu'à l'embarcadère, où la scène changea quelque peu d'aspect. Tous s'étaient maintenus assez fermes pendant la matinée; mais quand on reconnut enfin qu'il fallait se séparer, et qu'on n'avait plus que quelques instans à passer ensemble, les larmes recommencèrent à couler. Il y avait deux baleinières, l'une du bord et l'autre de l'île, qui devaient nous accompagner jusqu'au navire seulement. Pendant que nos matelots et quelques insulaires s'occupaient à les charger, il s'était formé sur le rivage divers groupes qui présentaient un tableau triste et touchant. C'étaient surtout les femmes mariées et leurs enfans qui me faisaient de la peine. Quelques-unes sanglotaient; d'autres voulaient retenir leurs larmes, qui coulaient malgré elles, et n'en étaient que plus attendrissantes. Pour mettre fin à cette scène, dont la prolongation pouvait n'être pas sans danger, je pressai l'embarquement des effets et je donnai le signal du départ. Alors tous s'embrassèrent; toutes les femmes vinrent aussi m'embrasser. La tendre affection de ces bonnes gens ne pouvait me trouver insensible. Je mêlai mes larmes aux leurs.

» Nous étions tous entrés dans les baleinières, à l'exception de deux de mes hommes, qui montaient de petites pirogues, fabriquées dans l'île et qu'ils voulaient emporter. Les insulaires manient avec tant

d'adresse ces embarcations, de quinze à dix-huit pieds de long sur deux de large seulement, qu'ils sortent de leur baie ou qu'ils y rentrent, en bravant la plus forte houle, et vont même jusqu'à bord des bâtimens, à la distance de plusieurs milles. Nos canots baleiniers étaient très-chargés, et il y avait une haute mer; mais les Pitcaïrniens s'étaient emparés des rames, et William Young, le plus expert d'entre eux, gouvernait celui dans lequel j'étais. En un instant, nous fûmes hors des brisans. Là, nous nous arrêtâmes un instant. Trois *houra* retentirent alors dans les airs. On y répondit du rivage, mais plus faiblement; car il n'y restait guère que des enfans et des femmes. On fit jouer les rames aussitôt; et nous ne tardâmes pas à nous voir sur la goëlette. Le transbordement de nos effets opéré, les voiles montées et le navire en mouvement, ceux qui devaient retourner à terre embrassèrent leurs amis et descendirent dans leur embarcation. A quelque distance, ils firent entendre encore le cri de *houra*, répété trois fois, en agitant leurs chapeaux et leurs mouchoirs. Nous y répondîmes de même, mais déjà d'un peu loin; car le vent était grand frais et bientôt nous les perdîmes de vue. »

Le même jour, a 8 heures du soir. — « Mes bons amis de Pitcaïrn se comportent comme des hommes. Ils se sont même montrés assez gais, depuis qu'ils sont à bord. Ces robustes enfans de la nature sont à l'épreuve de tout. Aucun n'a eu le mal de mer.

J'ai soupé au milieu d'eux et j'ai prié avec eux ; car une aussi belle religion que la leur est aussi la mienne et devrait être celle de tous les hommes. Un peu après souper, ils se sont retirés dans un coin, afin d'y prier et d'y chanter un hymne ; puis tous se sont couchés, en s'arrangeant fort bien, en divers endroits, sur le pont. Tranquilles après avoir dit leurs prières, probablement ils dorment en paix ; car, tout en pensant à leurs parens, à leurs femmes, à leurs enfans, ils ne paraissent occupés que du plaisir de les revoir et ne montrent guère d'inquiétude. Qu'en tout la volonté de Dieu soit faite, est le principe sur lequel ils se reposent. Puissent-ils ne jamais connaître l'adversité ! Mais si la Providence les destine à de grandes épreuves, ils les supporteront avec courage. Ce peuple est apte à toutes les vertus. »

*N. B.* Je ne donnerai pas ici l'exposé de ce voyage, non plus que la description des lieux que nous avons alors visités. J'aurai l'occasion d'en parler ailleurs ; mais je reprendrai mon journal à l'époque de notre retour à Pitcaïrn, afin d'achever la peinture de ce peuple et du lieu qu'il habite.

### *Suite de mon journal*, 1829.

Un mois après, 24 mars. — « Ce matin, de très-bonne heure, nous avons eu connaissance de Pitcaïrn ; mais des vents légers et contraires nous ont empêchés d'en approcher, ce qui contrarie fort mes plongeurs.

Je crois, vraiment, que, s'ils avaient osé, ils auraient demandé les embarcations pour s'y rendre à rames. Je crains que, pour la première fois, ils ne dorment pas bien cette nuit. »

25 MARS. — « Nous avons fait la terre ce matin, à dix heures; mais du côté O.-S.-O., où il n'y a pas de lieu propre au débarquement. Les montagnes y sont à pic; et comme le bâtiment ne pouvait facilement gagner l'est, par les vents qui régnaient alors, je me décidai à y aller avec le canot et six des insulaires. Les quatre autres se mirent dans leurs petites pirogues. Cela satisfit d'autant mieux mes bons Pitcaïrniens, que, n'ayant aperçu personne sur la montagne, ils espéraient ménager une agréable surprise à leurs compatriotes, en arrivant à l'improviste. Cette idée leur souriait tellement, qu'ils prenaient, avec le plus grand soin, toutes les précautions possibles pour arriver inaperçus.

» La brise s'était rafraîchie; elle soufflait de l'est avec force, et nous eûmes une peine extrême à tourner l'île. Comme nous la serrions par le côté sud, j'en ai pu voir de près tous les dehors, aussi affreux que l'intérieur en est agréable. Ce ne sont partout que montagnes à pic et rochers basaltiques dont les débris ou les masses noires s'avancent dans la mer, et où les vagues, incessamment brisées avec un bruit affreux, s'agitent, perpétuellement couvertes d'écume. Aussi l'île, sur tous les points, mais surtout de ce côté, est-elle absolument inaccessible, même

pour des canots ; d'où l'on conclura sans peine avec moi, que, déterminés à se séquestrer pour toujours du reste des hommes, les gens de la *Bounty* ne pouvaient choisir un plus sûr asile.

» Arrivés au débarcadère, j'envoyai d'abord les deux pirogues à terre, pour que les quatre hommes qui les montaient pussent recevoir notre canot à l'entrée ; car la mer, alors extrêmement mauvaise, rendait, même en ce lieu, le débarquement très-difficile. Bientôt, pourtant, vint un moment favorable dont nos pilotes profitèrent avec adresse, et nous abordâmes sans accident.

» Tout était calme ; personne ne nous avait aperçus, ce qui faisait grand plaisir à mes plongeurs. Ils gravirent la montagne en silence ; ou, s'ils parlaient, c'était si bas qu'ils s'entendaient à peine eux-mêmes. Je me prêtais à toutes les précautions qu'il leur plaisait de prendre, et cela au point de n'oser presque pas respirer, quoique j'en eusse grand besoin, en gravissant cette colline abrupte. Arrivés sur la hauteur, nous nous arrêtâmes en un lieu rapproché du village et où se trouvent beaucoup de cocotiers. Le plus profond silence régnait toujours. Pas une voix, pas le moindre bruit, ce qui parut extraordinaire et commençait à donner de sérieuses inquiétudes à mes compagnons. On eût dit que tous les habitans étaient morts ou avaient quitté l'île; aussi mes braves Pitcaïrniens, consternés, n'avaient-ils plus envie de rire; et, tout entiers à leurs craintes, renonçant dé-

sormais au projet de surprendre leurs amis, ils ne voulaient plus que les voir. Un peu plus loin, pourtant, nous rencontrâmes un petit garçon de huit à dix ans, qui s'arrêta tout court, en nous apercevant; ouvrit de grands yeux, sans crier, sans mot dire; nous tourna brusquement le dos, et se mit à courir de toute sa force vers le village. Un moment après, nous entendîmes, de tous côtés, des voix, des exclamations; et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que nous avions reçu les embrassemens de tous les habitans de l'île.

» Malgré les caresses réitérées et l'expression si bien sentie du plaisir qu'on goûtait, des deux parts, à revoir des amis, je m'aperçus que la joie éprouvée n'était pas sans mélange, et que les larmes qu'on versait n'étaient pas toutes de contentement. Les figures étaient pâles et tristes; aussi apprîmes-nous bientôt que plusieurs événemens fâcheux étaient survenus dans l'île pendant notre absence. Bunker et le charpentier de ma goëlette, que j'y avais laissé un peu malade, étaient morts. Le premier avait enfin réussi à tromper la vigilance de ses gardiens. Il avait mis à exécution ses sinistres projets, et s'était empoisonné avec du laudanum, que lui avait donné un capitaine baleinier. Il s'était traîné, sans qu'on puisse concevoir comment, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, jusqu'au coffre où la fiole avait été déposée, l'avait vidée tout entière; et, rentré dans son lit, après avoir dormi plus de vingt-huit heures, avait ouvert

les yeux cinq minutes et était mort sans proférer une parole. Quant au pauvre charpentier de la goëlette, on venait de lui rendre les derniers devoirs. C'était cette cérémonie, à laquelle tous les habitans assistaient, qui avait occasionné le silence, cause de nos inquiétudes. Presque tous les habitans avaient aussi été malades, et plusieurs l'étaient encore, entre autres le vieil Adams, qu'on disait fort mal. C'était par suite d'une espèce d'épidémie qu'un bâtiment baleinier avait apportée dans l'île, peu de jours après notre départ. Le capitaine avait envoyé quatre de ses gens malades à terre, quoiqu'il sût bien que leur maladie était contagieuse, puisqu'elle avait frappé tous les hommes de l'équipage, dont quelques-uns y avaient succombé. Les insulaires les avaient accueillis avec bonté, et en avaient pris le plus grand soin, pendant les quelques heures de leur séjour dans l'île; mais cette courte communication avait suffi; et, dès le lendemain, plusieurs d'entr'eux étaient au lit. C'était une fièvre ardente, accompagnée de maux de tête qui, en peu d'heures, amenaient le délire. La maladie gagna rapidement de maison en maison et de familles en familles, en conséquence de l'empressement même que les habitans mettaient à se soigner les uns les autres; et tous en furent atteints, à l'exception de quelques enfans; mais, heureusement, jusqu'alors, personne n'y avait succombé.

» Accompagné de presque toute la population, j'allai rendre visite au vieil Adams. Son fils et sa

bru étaient malades. Adams gisait sur un lit par terre, pâle, les lèvres bleues, les yeux fermés.... Il me parut agonisant. Je lui adressai la parole. Il ne me répondit pas, d'abord; mais, quand je lui demandai s'il savait que j'avais ramené ses fils, il me reconnut, me fit un signe de la main et me répondit, mais sans ouvrir les yeux, et d'une voix si faible, qu'on l'entendait à peine, qu'il me reconnaissait au son de ma voix, et qu'il me remerciait d'avoir été de parole, en ramenant si promptement ses enfans. « Car, ajouta-t-il, je craignais de » ne point les revoir avant de mourir. » Un moment après, il était en délire, parlait sans suite d'O-taïti, de l'Angleterre, de la *Bounty*; sujets qui paraissaient occuper surtout son esprit dans ces instans d'aberration; mais, malgré le plus profond silence et la plus grande attention, on ne put rien distinguer de ce qu'il en disait. — Une demi-heure après, environ, je quittai cette maison d'affliction, laissant ceux qui m'avaient accompagné, avec plusieurs femmes, à genoux autour du lit du vieillard.

» Je retournai chez Young, où je dînai avec mes plongeurs. Il nous fallait à bord un peu d'eau et quelques ignames. J'aurais désiré les embarquer sur-le-champ, pour repartir sans autre délai; car le lendemain, dimanche, je savais qu'ils ne travailleraient pas; mais il me fut impossible d'en rien obtenir tout le reste du jour. Ils avaient tant de choses à se dire! Je dus, en conséquence, ajourner mon départ, et

consacrai l'après-dîner à esquisser quelques-unes de leurs demeures. »

26 mars. — « La journée du samedi, 25, s'était passée à peu près comme toutes les précédentes. Toujours même empressement de la part des habitans à me rendre leur île agréable et à me témoigner leur amitié ; toujours les charmantes causeries du soir, sauf un degré de plus d'intimité, car nous étions déjà de vieilles connaissances ; mais la journée d'aujourd'hui, dimanche, ne fut pas tout-à-fait aussi uniforme et donna lieu à de nouvelles observations. Dès le point du jour on chantait des hymnes dans toutes les maisons; et, à mon lever, je trouvai tout le monde vêtu avec une recherche extraordinaire. Les hommes, au lieu d'être nus, comme ils le sont toujours les jours de travail, avaient des chemises, des gilets, des pantalons et des vestes, à la manière des marins, habillement élégant et qui leur sied très-bien. Quelques-uns même portaient des habits et des lévites. Parmi les femmes, quelques-unes des plus jeunes avaient des robes de coton imprimées, façon blouse ; mais le plus grand nombre étaient vêtues d'étoffes blanches fabriquées dans l'île, dont elles mettent une partie autour de la ceinture, et qui descend jusqu'au bas des jambes en forme de jupes, tandis que le reste couvre la partie supérieure du corps. Toutes étaient d'une propreté éblouissante; et cet appareil seul, joint à une sorte de réserve inusitée que je remarquais sur tous les visages, m'annonçait un jour de

fête. J'appris aussi que George Nobbs, le survivant des deux étrangers venus dans la petite embarcation du Pérou, et dont j'ai déjà parlé, devait prêcher et dire les prières, ce jour-là, dans une des maisons, tandis que Buffet, l'Anglais domicilié dans l'île depuis environ cinq ans, et dont il a aussi été question, devait en faire autant, dans une autre. Depuis nombre d'années, le service se faisait, tous les dimanches, par Adams et dans sa maison, où se réunissaient, à cet effet, tous les habitans de l'île. La maladie du vieillard avait seule pu changer l'ordre; mais, étonné de voir qu'on allait maintenant le célébrer en deux endroits différens, j'appris bientôt que George Nobbs avait déjà réussi à mettre la division parmi ce peuple, qui vivait, avant lui, dans une si douce harmonie.

» Après quelques minutes, Nobbs commença l'office par la lecture de plusieurs passages de la Bible; ensuite il fit chanter des hymnes, et puis il nous régala d'un long sermon qui endormit profondément M. Brock, mais qui, dans le fond, n'était ni mauvais ni mal débité. Le service finit par une prière de circonstance, dont le principal défaut était d'embrasser beaucoup trop d'objets, mais qui, lorsqu'il y fut question du vieil Adams, fit venir les larmes dans tous les yeux.

Après le service, j'allai rendre quelques visites, et particulièrement chez Adams, qui était toujours dans le même état, c'est-à-dire, n'ayant sa connais-

sance que par courts intervalles, et délirant ou entièrement insensible le reste du temps. Sa bru était aussi très-malade ; mais son fils était un peu mieux. Dans les autres maisons, je trouvai partout une propreté charmante, et un silence religieux régnait dans tout le village. Tous étaient dans le recueillement; tous lisaient des prières, ou chantaient doucement des hymnes à trois ou quatre voix, ou priaient isolés, dans un état de contemplation et avec un air de mélancolie qui donnaient à leur figure, surtout à celles des jeunes personnes, un caractère vraiment angélique.

Si le dimanche est encore quelque part sur la terre un jour de vraie dévotion, consacré tout entier au service et à l'adoration de l'Être suprême, c'est bien certainement chez ce peuple, si profondément et si sincèrement religieux.

On vint m'avertir que le dîner était prêt. Je croyais ne trouver que des viandes et des légumes froids; car je savais qu'ils ne faisaient pas la cuisine le dimanche, et n'avais pas vu les moindres préparatifs dans les maisons où j'avais été. Je me trompais. Ils avaient fait une exception pour moi et m'avaient apprêté un assez bon repas; mais il y avait peu de monde et rien de ce mouvement qui règne dans cette maison, les jours de travail. Ne voulant pas troubler leur recueillement et leur dévotion, je me retirai de bonne heure, allai me promener seul dans l'île et ne reparus que le soir. La réunion était alors

un peu plus nombreuse. Nous restâmes ensemble jusque vers dix heures; et, après avoir pris des arrangemens pour l'eau et pour les végétaux dont j'avais besoin le lendemain, nous allâmes nous coucher. »

27 MARS. — « Ce matin, de bonne heure, tout le monde était sur pied, et avant déjeuner notre eau était à bord. Arrivèrent aussi bientôt les pommes-de-terre, les ignames, les noix de coco. Quand tout cela fut prêt, je déjeunai, et je me rendis à l'embarcadère, accompagné de presque tous les habitans du village. Je ne dirai pas tout ce que me faisaient éprouver leurs témoignages d'amitié. Tous ceux que je trouvais sur ma route, et qui ne pouvaient m'accompagner à bord, pleuraient en me quittant et quand je leur fis mes adieux. Le patriarche avait témoigné le désir d'être transporté dans une petite baraque, près de la maison que j'habitais. J'allai le voir; mais il dormait profondément. Sa figure était pâle, et ses traits altérés annonçaient une fin très-prochaine. La mort de ce vieillard sera une perte irréparable pour ce peuple vertueux, exposé, dès lors, pour employer une image devenue triviale, mais qui n'en est pas moins juste, comme un troupeau sans pasteur, à la fureur des loups dévorans.

» Arrivés au village, les deux canots ne pouvant suffire au nombre des objets à embarquer, et à la quantité de gens qui voulaient se rendre à bord, je dus commencer par en expédier un et en attendre le

retour, avant de m'embarquer moi-même. Dans l'intervalle, on m'apporta des papiers espagnols laissés par le défunt Bunker (1). C'étaient la lettre de mer, la patente et le rôle d'équipage de l'embarcation sur laquelle Bunker et Nobbs étaient venus, et je ne trouvai pas un mot qui attestât que ce bâtiment leur appartînt; au contraire.... La lettre de mer et la patente portaient le nom d'une autre personne, et il n'était question de Bunker et de Nobbs que dans le rôle d'équipage, où ils figuraient, l'un comme capitaine et l'autre comme second, ce qui semblait bien prouver que cette embarcation ne leur appartenait pas, et confirmait les soupçons de plusieurs des habitans. Nobbs arriva un instant après. Je le pris à part; je lui dis assez franchement ma façon de penser, et lui fis sentir combien il était ridicule et absurde de jouer, sans autorisation aucune, chez ce peuple assez bon et assez simple pour le recevoir sans le connaître, le rôle de pasteur, et cela après la vie qu'il avait menée au Pérou, pays où l'un de nos officiers l'avait connu et avait fini par lui offrir un passage pour O-taïti. Il balança un moment, mais dit ensuite qu'étant venu expressément pour vivre avec ce peuple, il ne le quitterait que quand il s'y verrait contraint par la force. Puisse cet homme,

(1) C'était tout ce qu'on avait trouvé chez Bunker. Nobbs s'était emparé des autres papiers, aussitôt après sa mort, et disait les avoir brûlés, à la recommandation du défunt.

qui ne manque pas de talent, et qui paraît même d'un caractère fort doux, être au moins sincère! Mais avec les semences de discorde qu'il a déjà jetées parmi les Pitcaïrniens, à quels dangers ne resteront-ils pas exposés, s'ils perdent le vieillard qui les a guidés jusqu'à ce jour ?

» Le canot étant revenu, on y plaça promptement tous les objets qui restaient à embarquer, après quoi je pris congé de toutes les femmes et des hommes qui ne m'accompagnaient point à bord. Il fallut les embrasser tous, et je le fis de bien bon cœur; car je puis assurer que je souffrais véritablement de me séparer de ces braves gens, qui, pendant tout le temps de mon séjour au milieu d'eux, m'avaient traité comme un des leurs; et qui, surtout en ce moment, où j'allais les quitter pour toujours, semblaient regretter en moi un fils ou un frère. Aussi (avouerai-je ma faiblesse ?), en voyant tous les yeux noyés de larmes, je sentis, pour la seconde fois, couler les miennes, malgré mes efforts pour les retenir.

» En un moment nous étions hors des brisans. On hissa les voiles des canots; et, ramant ensemble avec vigueur, leur double équipage nous éloigna rapidement de la terre. En moins d'une demi-heure nous arrivâmes à bord de la goëlette. J'y traitai, pour la dernière fois, les bons amis avec qui j'avais passé plus d'un mois; puis ils descendirent dans leur canot, nous saluèrent, à peu de distance, du cri d'adieu

que nous leur rendîmes; et, un moment après, nous les avions perdus de vue. »

Les productions de l'île, dont j'ai déjà mentionné plusieurs, sont principalement :

| | |
|---|---|
| Le fruit à pain . . . . . | *Artocarpus incisus.* |
| Le haari (cocotier) . . | *Cocos nucifera.* |
| L'ouhui (igname). . . | *Dioscorea alata.* |
| Le méïa (banane) . . . | *Musa paradisiaca.* <br> *Musa sapientium.* |
| Le taro. . . . . . . . . | *Caladium esculentum.* |
| L'apé . . . . . . . . . . | *Arum costatum.* |
| Le ti. . . . . . . . . . | *Dracœnæ species.* |

qui tous furent trouvés dans l'île, et forment la principale nourriture des habitans actuels. On y a introduit depuis :

| | |
|---|---|
| L'oumera (pomme-de-terre douce) . . . . | *Convolvulus batatas.* |
| Le melon d'eau. . . . . . | *Cucurbita citrultus.* |
| Le pimpkin. . . . . . . . | *Cucurbita pepo.* |
| Le tabac. . . . . . . . . . | *Nicotiana tabacum.* |
| Le to (canne à sucre). . . | *Saccharum officinarum.* |
| L'oranger. . . . . . . . . | |
| Le limonier. . . . . . . . | |

Quant aux autres végétaux, en fait d'arbres, ce sont principalement :

| | |
|---|---|
| Le figuier des Banians. | *Ficus indica.* |
| L'auté. . . . . . . . . . | *Broussonetia papyrifera.* |
| Le fara ou fala . . . . | *Pandanus odoratissimus.* |

| | |
|---|---|
| Le bouraau et le fau. | *Hibiscus tiliaceus*, L. <br> *Hibiscus tricuspis*, Banks. |
| Le mara ou mala . . . . | *Cephalanthus.* |
| Le miro ou milo. . . . . | *Thespesia populnea.* |
| Le nono. . . . . . . . . . | *Morinda atrifolia.* |
| Le tiaïri. . . . . . . . . | *Aleurites triloba.* |

En parcourant plusieurs fois l'île, qui n'a qu'environ deux lieues de tour, j'ai pu bien juger de son état et de ses ressources. Je suis certain qu'un tiers des terres cultivables sont cultivées ; et qu'à moins de défricher et de couper les arbres et les bois des hautes montagnes, ce qui pourrait bien diminuer les pluies et faire manquer l'eau déjà très-rare, ce peuple, qui compte déjà soixante-dix-huit individus avec les étrangers, ne trouvera pas de quoi vivre en ce lieu, pour peu qu'il augmente en nombre ; car, même en plantant toutes les terres encore en friche, et qu'on peut prudemment mettre en culture, je ne pense pas que plus de quatre à cinq cents personnes trouvassent à s'y nourrir. Alors aussi les animaux, tels que les cochons, les chèvres, les poules, qui tous trouvent la plus grande partie de leur nourriture dans les bois, et sont d'une si grande ressource aux habitans, mais déjà incommodes pour leurs plantations, devront diminuer. L'état social de ces insulaires changera donc entièrement, quand ils deviendront très-nombreux ; mais il y a loin encore d'ici à ce temps, sur lequel il ne faut

pas anticiper. Avant cette époque, ils trouveront à changer de lieu; ou, leur goût pour les voyages les portera à s'expatrier et peut-être en assez grand nombre pour que ceux qui resteront aient toujours de quoi se nourrir, et même assez pour fournir aux navires qui pourront les visiter. Ce n'est donc pas là qu'est le danger pour ce peuple. Tout ce qu'il doit craindre, c'est d'être laissé à lui-même, sans chef ni guide, après la mort du vieil Adams, ou d'être livré à la direction de quelqu'étranger sans mœurs et sans principes. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la société des missionnaires n'ait point songé à cette île, d'abord afin d'y envoyer quelque digne pasteur, comme guide spirituel, et pour maintenir les habitans dans cet état de bonnes mœurs et de religion, qui les a tant distingués; et puis afin de les disposer à devenir eux-mêmes des missionnaires; car ce peuple, parlant la langue polynésienne et l'anglais, semble être destiné pour cet emploi, et y serait bien plus propre que des personnes envoyées de l'Angleterre, qui perdent toujours plusieurs années à apprendre la langue du pays.

## SECTION IV.

### GAMBIER ET ÎLES VOISINES.

Dans ce voyage-ci nous ne passâmes point par Pitcaïrn, et nous nous dirigeâmes directement sur

les îles Gambier, où je devais trouver un autre navire sur lequel mon intention était de poursuivre mon voyage à O-taïti, tout en visitant quelques autres îles situées sur la route.

Les îles dont je vais m'occuper ont été ainsi nommées en l'honneur de l'amiral Gambier, par le capitaine Wilson, qui donna aussi le nom de *Duff* (celui de son navire), au pic le plus élevé de la plus grande de toutes. Il avait fixé, entre les 23° 12′ de lat. S., et 225° de long. E., la position de cette dernière, depuis rectifiée par le capitaine Beechey, qui la fixe entre 25° 7′ de lat. S., et 237° 15′ de long. E.

Les îles Gambier, prises dans leur ensemble, composent un groupe de huit îles élevées, situées en dedans d'un rescif qui s'étend du 23° 1′ au 20° 15′ de lat. S., et du 134° 49′ au 135° 4′ de long. O. Les principales, et les seules habitées, sont : *Peard*, *Elson*, *Wainwright* et *Belcher*, cette dernière ainsi appelée par le capitaine anglais de ce nom. Ce sont la *Mangareva* (1), l'*Houwakena* et la *Torowaï* des Indiens. La première, de beaucoup la plus considérable, comme aussi la plus fertile de toutes, a plus de deux lieues de long, dans sa direction S.-O. et N.-E., et s'élève de plus de douze cents pieds à son extrémité occidentale. Le groupe comprend en-

(1) Prononcer le *g* de *Mangareva*, comme en espagnol ou en hollandais.

core plusieurs petits îlots formés de corail, et dont les principaux se trouvent sur les extrémités orientale et septentrionale du rescif.

L'ancrage n'y est presque nulle part parfaitement sûr. Néanmoins, à l'angle oriental de Wainwright, et sur la rade sud-ouest d'Elson, les navires sont à l'abri de presque tous les vents, le vent d'est excepté; mais ce dernier, ne soufflant que rarement avec violence, ne peut, non plus, guère y causer de fortes mers, à cause des rescifs.

Parmi les passes qui s'y trouvent, on remarque celle du sud-est, entre Wainwright et la plus voisine, facile à pratiquer par les vents d'est; et celle du nord-ouest, dont on profite avec tout autant de facilité, par les mêmes vents; mais, quelque vent qui souffle, ces deux passes, ayant toutes deux assez d'eau, un navire peut, presque toujours, y entrer ou en sortir sans peine.

Une remarque générale, utile à faire dans l'intérêt des navigateurs, qui peuvent avoir à parcourir ces parages, c'est que ces îles, n'étant pas assez considérables pour intercepter les vents alisés et occasionner des brises de terre, comme à O-taïti, par exemple, on ne peut en approcher la nuit avec la même sécurité que de cette dernière, où un assez fort vent de terre souffle presqu'invariablement, chaque nuit, toute l'année, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever.

Quoiqu'on ne voie nulle part, dans ces îles, au-

cune trace de volcans, elles ne m'en paraissent pas moins être un produit volcanique. Elles ne sont pas aussi fertiles que beaucoup d'autres, sous les tropiques, et le sont même bien moins que Pitcaïrn, par exemple, plus élevée en latitude. Il s'y trouve, néanmoins, plusieurs belles plaines, avec des terrains susceptibles de culture; et l'on pourrait, sans peine, y cultiver, concurremment avec les fruits et végétaux des tropiques, plusieurs de ceux des zones tempérées. Ceux qu'on y trouve aujourd'hui sont : l'arbre à pain (*artocarpus incisus*); le cocotier (*cocos nucifera*); la pomme-de-terre douce (*convolvulus batatas*); la banane (*musa*); le taro (*caladium esculentum*); l'apé (*caladium costatum*); le ti (*dracænæ species*); la canne à sucre (*saccharum officinarum*); le bouraau (*hibiscus tiliaceus*); le miro (*tesmesia populnea*); le fara (*pandanus odoratissimus*); l'auté (*broussonetia papyrifera*); le tomanou ou ati (*calophyllum enophyllum*); l'ataé (*alstonia costata*); l'éréva (*cerbera*); le tiaïri (*aleurites triloba*); avec nombre de fougères et d'autres petites plantes, qu'on trouve aussi à O-taïti et ailleurs. La végétation y est, en tout, pareille à celle des îles de la Société, mais moins riche et moins variée. L'arbre à pain, ni aucun des autres arbres, n'y atteignent le même développement; et l'auté, dont les habitans font leurs étoffes, joli arbre à O-taïti, n'est, aux îles Gambier, quoiqu'on l'y cultive avec soin, qu'un petit arbrisseau, à tiges sans

branches, et rarement de plus d'un pouce et demi de diamètre.

D'ailleurs, à l'exception du fruit à pain et des noix de cocos, les fruits et végétaux y sont peu cultivés; aussi les habitans ne vivent-ils absolument, neuf mois de l'année, que de poisson et de *tiòò*, c'est-à-dire de fruit à pain, conservé au moyen d'une fermentation, et qui, pétri en une pâte d'un goût aigre, se mange cuit, soit seul, soit avec du poisson, comme dans toutes ces îles. Ils ont aussi le melon d'eau, que le capitaine Beechey y trouva en 1826.

Les habitans de Gambier sont positivement de la race polynésienne proprement dite, c'est-à-dire de celle qui peuple les îles étendues depuis l'île de Pâques jusqu'à Tongatabou, et depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux îles Sandwich. L'espèce y est généralement belle, et les hommes, surtout, n'y cèdent, pour l'élégance des formes, pour la régularité des traits, pour la force, ni pour la taille, à aucun des habitans des autres îles.

Tout près des îles Gambier, se trouve une petite île nommée *Crescent*, qu'on pourrait, en raison de son voisinage, regarder comme faisant partie de leur groupe. Basse, constituée par une zone de corail qui s'élève de deux à six pieds au-dessus du niveau de la mer, elle est couverte, de distance en distance, de massifs d'arbres qui semblent en faire autant d'îles différentes. Cette île est habitée, quoi-

qu'on n'y trouve que du poisson et le fruit peu nourrissant du *pandanus*. Ses habitans sont en relation avec ceux des îles Gambier, qui les visitent, et auxquels, probablement, ils rendent quelquefois leurs politesses. Crescent n'a que trois milles et demi de long, et n'est élevée, dans ses parties boisées, que de vingt-cinq pieds tout au plus. Elle est située par 23° 20′ de lat. S., et par 136° 56′ de long. O.

Les habitans des îles Gambier ont, depuis longtemps, la réputation d'être fort insociables; mais, grâces à leurs progrès dans la civilisation, au moyen de relations récemment plus multipliées avec les Européens, j'ai tout lieu de croire qu'aujourd'hui leurs îles peuvent être fréquentées sans danger. Elles ne présentent, il est vrai, jusqu'ici, presqu'aucune ressource d'approvisionnement, excepté pour le poisson; mais elles offrent, au moins, une excellente relâche, en cas d'avaries à réparer ou d'aiguade à faire; car on y trouve de l'eau en abondance, non-seulement près du pic Duff, mais encore au sud-ouest, au sud-est et même au nord-ouest d'Elson, et probablement, aussi, en plusieurs endroits des autres îles, dont les habitans sont, d'ailleurs, trop peu nombreux pour qu'on puisse en avoir rien à craindre.

Je passe, de ces généralités, aux détails de mon excursion, dont mon journal, comme à l'ordinaire, me fournit, suivant les cas, le développement ou l'analyse.

Nous distinguâmes la principale des îles Gambier

dans la matinée du 6 février 1834, à la distance d'environ quarante milles, ce qui fit grand plaisir à tout le monde à bord; car, par une imprudence impardonnable, nous avions embarqué si peu d'eau à Valparaiso, que, déjà depuis dix jours, nous étions à la ration, et qu'au moment où nous eûmes connaissance de l'île, il ne nous en restait pas vingt-cinq gallons (1). Toute la nuit, les vents furent légers; mais les courans nous portaient un peu; et, comme le peu de brise que nous avions venait du nord, on se décida, si les vents tenaient en ce quartier, à entrer par la passe du nord-ouest, point que le capitaine Beechey n'avait pas eu le temps d'explorer en 1826, mais que connaissait bien l'un des nôtres, le capitaine Ebrill, qui, depuis 1832, avait déjà plusieurs fois parcouru ces parages.

Le lendemain, au point du jour, nous étions encore éloignés d'environ vingt milles. Le vent était toujours léger, et nous ne faisions guère de route; mais, vers neuf heures, la brise ayant fraîchi, nous approchâmes rapidement de l'extrémité septentrionale du rescif, qui, là, presqu'entièrement couvert de verdure, forme plusieurs petites îles de l'aspect le plus agréable. Nous vîmes aussi, sous voiles, trois embarcations, qui nous parurent des baleinières; mais leur éloignement ne nous permit pas de nous en assurer. Néanmoins, ces voiles, ce mouvement,

(1) Environ quatre-vingt-quatorze litres de France.

qui indiquaient la présence d'autres hommes, me firent le plus grand plaisir; car les objets les plus indifférens dans les circonstances ordinaires, ont, pour le voyageur maritime, après une traversée aussi monotone, aussi isolée que celle que nous venions d'accomplir, un charme dont l'expérience seule peut donner une juste idée, et réveillent des impressions tout exceptionnelles, sur lesquelles je n'insisterai pourtant pas, afin d'épargner au lecteur l'expression d'idées et de sentimens vrais, sans doute, mais déjà peints beaucoup trop souvent pour ne pas tomber dans la trivialité. Nous courûmes ainsi le long du rescif du nord, à une petite distance; mais, changeant graduellement d'apparence, il se dépouillait de sa robe verte, à mesure que nous avançions vers l'ouest. Il était midi quand nous entrâmes dans la passe, et la sonde accusait partout de sept à dix brasses d'eau; mais, en approchant du canal, entre la grande île Peard et l'île de Belcher (la Mangareva et la Torowaï des Indiens), nous tombâmes tout d'un coup en trois brasses et demie. Serrant alors un peu le vent, pour nous éloigner de Belcher, dont nous nous étions trop approchés, nous nous trouvâmes, en peu d'instans, de nouveau en cinq, puis en sept brasses, profondeur moyenne du milieu de la passe.

A mesure que nous débordions l'extrémité sud de la grande terre, les vents tournaient à l'est, et nous obligèrent bientôt à courir des bordées, ce qui n'é-

tait pas sans danger dans ce lieu. Nous avançâmes toutefois ainsi dans la baie nommée, par le capitaine Beechey, *Blossom's Lagoon*, et arrivâmes en face du pic Duff. Là, le temps étant peu favorable, et le ciel couvert de nuages, dont les ombres empêchaient de bien distinguer les écueils, on crut prudent de jeter l'ancre, et l'on mouilla à environ un mille et demi de terre, par dix-huit brasses, mais bon fond.

Pendant que nous étions entre les deux îles, trois Indiens étaient venus à bord sur un radeau. Nous leur demandâmes si le navire que nous devions y trouver était arrivé; mais, au lieu de répondre, ils nous parlaient de trois, de quatre navires qui étaient venus, qui étaient partis; et répondaient souvent *oui* et *non* à la même question, confondant tout si singulièrement, que, malgré la plus grande attention et notre vif désir de savoir au juste à quoi nous en tenir, nous ne pûmes de long-temps en rien tirer. L'étrange stupidité de ces insulaires, qui niaient et affirmaient indistinctement la même chose, donna lieu à des scènes moitié plaisantes, moitié sérieuses; et, enfin, ils nous tirèrent d'embarras, en nous montrant l'île Elson, où nous vîmes à l'ancre un bâtiment, que nous reconnûmes bientôt pour celui que nous cherchions.

Le même jour, un chef vint à bord. Il portait, pour tout habillement, le *maro*, espèce de ceinture dont il a déjà été question. Il connaissait le capitaine;

mais, ne m'ayant jamais vu, il nous fallut mettre nos nez en contact; usage qui commence, néanmoins, à tomber en désuétude dans l'île, par suite de la fréquentation des O-taïtiens, qui ne saluent plus qu'à l'anglaise. Les hommes de Gambier ont aussi déjà appris à se toucher dans la main, en prononçant, comme à O-taïti, leur mot harmonieux de *ioréana* (vivez!), ou le mot *poróta*, qui leur est particulier, mais dont j'ignore la signification. Je n'allai à terre que le surlendemain de mon arrivée; et je me fis débarquer à la grande île, près du village, situé au N.-E. du pic Duff. Il se trouvait, au lieu du débarquement, plus de trois cents Indiens, hommes et femmes, qui, tous, nous accompagnèrent au village jusque chez le chef. Je trouvai celui-ci dans une maison spacieuse, nouvellement construite, qui n'était même pas entièrement achevée. Cette maison n'avait pas moins de cent pieds de long, sur trente de large. La toiture en était soutenue par plusieurs piliers que leurs ornemens d'en haut et d'en bas faisaient ressembler à des colonnes. Ce qu'il y avait de plus singulier, c'étaient les figures inférieures des chevrons, sorte de cariatides, qui, accroupies, semblaient faire effort pour soutenir le poids de l'édifice. La charpente du toit et le toit même, descendant jusqu'au sol par derrière et aux deux extrémités, et ne laissant ouvert que le devant, exposé au sud-ouest, étaient, en tout, semblables à ceux d'O-taïti et des autres îles. Le toit, comme partout ailleurs, était

de feuilles de fara (*pandanus*), disposées comme je le dirai, en parlant de l'industrie de ce peuple. Cet édifice avait aussi une avant-cour parfaitement pavée; et, dans l'intérieur, une espèce de plate-forme ou banc de pierre. Ce banc, trône ou théâtre, peut-être (1), construit de blocs de corail taillés et polis comme du marbre blanc, s'étendait sur presque tout le côté ouvert de la maison. C'est là que le jeune chef était assis; mais il quitta la place à mon approche, s'assit par terre, sur des nattes, et me fit signe de m'asseoir à son côté. La vue de mes pistolets l'effrayait, et il semblait désirer que je les quittasse; mais je ne jugeai pas prudent de le satisfaire en cela et gardai mes armes, comme fit la personne qui m'accompagnait, ne négligeant rien, d'ailleurs, pour calmer ses craintes.

Le nom de ce chef est *Naté Toua*. Il est *Ariki rahi*, ou *Ariki nouhi nouhi* (très-grand Chef), titre qu'on lui donne toujours en parlant de lui. C'est le fils du vieillard qui gouvernait lors de la visite du capitaine Beechey, et dont la mort est attribuée au bâtiment qui, en 1832, y vint, amenant un missionnaire.

Le dialecte des îles Gambier paraît se rapprocher, plus que de tous autres, de ceux de Rapa, de Laïva-

(1) J'ai appris, postérieurement, que c'est la place qu'occupent le chef et les principaux *Aréois*, dans les fêtes qui ont lieu à certaines époques. Il en sera question ailleurs.

vaï, de Toubouaï et des îles plus occidentales; et, sans cesser d'être très-analogue à celui d'O-taïti, il en diffère cependant assez pour que le chef et moi nous ne nous entendissions pas bien, d'abord; aussi ne pûmes nous guère converser ensemble. Il me parla beaucoup de *Ariki taï* ( le Chef du dehors, le Chef de la mer), titre que le chef d'O-taïti, Pomaré, avait donné au capitaine Henri, fils de l'un des missionnaires de cette île, et sous lequel cet officier est aujourd'hui bien connu à Gambier. Il m'en parlait avec chaleur, paraissait l'aimer beaucoup; et je suis sûr que si M. Henri voulait user de son influence, il pourrait opérer les plus heureux changemens dans cette île et faire beaucoup de bien à ses habitans.

« Pendant l'audience, des Indiens, assis à quelque distance, avaient entonné une espèce de récitatif. Je désirais l'entendre et demandai que les musiciens s'approchassent. Alors on apporta deux tambours, suspendus à l'une des extrémités de la grande maison; et quatre hommes, déjà d'un certain âge, s'étant assis près de nous, les uns à côté des autres; et, ayant derrière eux deux autres personnes qui maintenaient les tambours, les quatre chanteurs, baissèrent la tête, s'approchèrent de manière à se toucher presque, et commencèrent une espèce de bourdonnement, comme pour se mettre d'accord. Alors les deux tambours, frappant à la fois leurs caisses, en tirèrent un son éclatant dont ils affaiblissaient graduellement l'effet, en frappant toujours plus légère-

ment de la main droite, pendant que, du revers de la gauche, ils touchaient, sur divers points, la peau de la caisse, qui rendait ainsi des sons vraiment harmonieux. Quand le son des caisses, qui, en diminuant, semblait s'éloigner, avait presqu'entièrement cessé, les musiciens commençaient leur chant. L'un d'eux chantait distinctement et les autres se contentaient de l'accompagner sur des tons différens, ce qui, joint aux roulemens des tambours, produisait, dans l'ensemble, des accords singuliers, mais qui n'étaient pas sans charme. Ils chantaient d'abord d'un ton assez modéré, puis s'animaient peu à peu. Bientôt le principal chanteur se mit à gesticuler. Sa figure semblait prendre l'expression de ses paroles, jusqu'à ce que, sautant de bout, il fit deux ou trois gambades qui mirent fin à la première partie de cette espèce de mélodrame.

» Dès les premières paroles, ces chants m'avaient rappelé ceux des anciens *Aréois* d'O-taïti, dans les fêtes brillantes qu'ils célébraient aux jours écoulés de leur glorieuse indépendance. J'en désirais la continuation; mais le chef ne paraissait pas s'y plaire, et me dit qu'ils reprendraient plus tard, quand les fruits à pain seraient mûrs... Or, près d'un mois encore devait s'écouler avant cette époque. Cependant, après quelques mots de l'un des chanteurs, le concert recommença. Cette fois, deux jeunes filles, nues jusqu'à la ceinture, entrèrent en scène. Elles répétaient un chant que je ne comprenais pas, chan-

geant souvent de place, et prenant des attitudes très-gracieuses. Les tambours et les quatre chanteurs les accompagnaient d'une sorte de basse continue. Elles recommencèrent quatre fois leurs exercices; puis on emporta les tambours, et tout le monde se leva. Je fis alors quelques présens au chef, aux acteurs, aux musiciens, et les quittai pour retourner à bord. En repassant par le village, composé seulement de cabanes très-petites, où un homme peut à peine se tenir debout, et qui ne servent guère, je pense, que d'abri et de lieu de repos; je vis un autre édifice moins spacieux que celui que je venais de quitter, mais construit dans le même système, avec l'espèce d'avant-cour pavée, les piliers et les chevrons ornés et revêtus d'étoffes peintes. Seulement, la face du côté de laquelle le toit ne touchait point la terre n'avait d'autre ouverture que la porte, tout le reste étant soigneusement garni de roseaux, plantés debout tout près les uns des autres, et qui, tout en laissant passage à l'air, étaient plus agréables à la vue. Les petits autels en bois, placés sur le pavé qui garnissait le devant de la maison, me firent juger que c'était un maraï. Ces autels étaient surmontés de morceaux de corail disposés en corbeille, où se trouvaient du poisson et d'autres comestibles; et à l'une des extrémités s'élevait une image de trois pieds de haut, assez bien sculptée, et prise dans de justes proportions, à l'exception des bras qui étaient

trop minces (1). Les naturels me dirent que c'était un *ti*, divinité secondaire, placée là pour marquer les limites du lieu sacré.

» Le village est fort bien situé, près de la mer, et reçoit les brises de l'est, de sorte qu'on y doit peu souffrir des grandes chaleurs. Il existe, entre le village et les éminences les plus voisines, une belle et riche vallée, toute couverte d'arbres à pain et de cocotiers. J'aurais voulu la parcourir et visiter un autre village peu éloigné du premier; mais il était trop tard; et, du pied du maraï, je me rendis droit au rivage, toujours accompagné de quelques centaines d'Indiens qui aidaient ma marche dans tous les endroits un peu difficiles, et dont un me porta dans l'embarcation, laissée à flot par prudence. Tout le temps de mon séjour à terre, je n'avais eu certainement qu'à me louer de la conduite de ces insulaires; cependant je ne retournai plus chez eux, cédant aux conseils de mes compagnons de voyage, qui conservaient encore des craintes fort mal fondées, sans doute; et, si jamais l'occasion s'en présente encore, je n'hésiterai pas un instant à visiter toutes ces îles, sans armes et même seul.

» Le bâtiment dans lequel j'étais venu avait enfin rejoint celui sur lequel je devais m'embarquer, excellent marcheur, facile à manier, et commandé par

(1) Le capitaine Henri m'a procuré une de ces images, que j'ai en ce moment à Paris.

un homme très-capable. Il avait pénétré, en louvoyant au milieu de ces écueils, jusqu'à l'extrémité sud-ouest de l'île Elson (Ouwakéna), et mouilla par dix-sept brasses, non loin de l'autre navire. Il fallut trois jours pour transborder les marchandises. Dans cet intervalle ne pouvant ou ne voulant point aller à terre, je reçus à bord la visite de plusieurs des insulaires, dont quelques-uns parlaient déjà parfaitement la langue d'O-taïti; et je pus obtenir d'eux quelques nouveaux renseignemens sur leur état, leurs coutumes et leurs mœurs.

» Le 10 février, après avoir terminé toutes mes affaires, j'allai dans l'île Elson avec le capitaine Ebrill. En débarquant, nous nous rendîmes d'abord en un lieu voisin de la pointe sud-ouest, où se trouve une fontaine qui, vu sa proximité des navires, leur aurait été fort utile; mais, dans cette saison, elle ne fournissait pas assez d'eau pour leur approvisionnement. A cette extrémité de l'île se trouve une petite vallée en grande partie sablonneuse et peu fertile. Il y croît pourtant quelques arbres à pain et des *auté* (broussonetia papyrifera), que les naturels emploient, comme dans toutes les autres îles, à la confection de leurs étoffes.

» Non loin de la fontaine dont je viens de parler, s'ouvre une grotte d'environ vingt-cinq pieds de haut et d'autant de large, sur près de cinquante pieds de profondeur. L'intérieur en est composé de divers enfoncemens qui paraissent avoir été faits par la mer,

quand elle baignait encore le pied de ce pic. Dans ces enfoncemens nous trouvâmes dix momies enveloppées en des pièces d'étoffe et dans des nattes, et fortement liées avec des cordages. Quelques-unes paraissaient très-anciennes; d'autres semblaient n'y avoir été déposées que depuis peu; mais aucune ne répandait la moindre odeur. Curieux d'en connaître la préparation, j'y pratiquai quelques incisions, et trouvai les corps parfaitement conservés. J'aurais bien voulu en emporter; mais, instruit des préjugés de ces peuples à cet égard, je m'en abstins, pour ne pas les indisposer et peut-être occasionner une rupture. Après avoir fouillé dans toute son étendue cet hypogée pélagien, je gravis la montagne pour herboriser. Là, comme en bas, la composition des rochers, ainsi que la végétation, me parurent en tout les mêmes qu'à O-taïti, mais cette dernière moins variée et beaucoup moins riche. Voulant néanmoins reconnaître un arbre qui croissait tout en haut, je poursuivis ma course ascendante; et parvenu, enfin, non sans peine, au sommet, je reconnus avec étonnement, dans l'arbre qui m'avait attiré si loin, l'*ereva* (*cerbera*), transplanté, là, sur le haut des montagnes, tandis qu'à O-taïti je ne l'avais jamais vu que dans les plaines et sur le penchant des collines. De cette élévation, qui n'est pas de moins de huit cents pieds, je voyais se dessiner nettement presque toutes les parties des îles Gambier, dont j'aurais pu tracer le plan et figurer tous les écueils, ainsi que les lits de

corail de leurs diverses baies; spectacle magnifique, qui me retint long-temps, mais auquel il fallait bien m'arracher en descendant la montagne, ce qui n'était pas chose facile. En plusieurs endroits, je dus aller à reculons, m'aidant des pieds et des mains, et glissant plutôt que je ne marchais. A mi-chemin de la descente, je trouvai encore, dans une petite grotte, deux momies enveloppées comme celles d'en bas, et non moins bien conservées. Je me reposai encore quelque temps en leur société.

» La manière dont les habitans des îles Gambier conservent les corps morts et les déposent dans des grottes, paraît un fait assez remarquable, mais n'est pas sans exemple chez les habitans des autres îles, quoique le capitaine Beechey paraisse le croire ainsi. Comme à O-taïti, ils les posent d'abord sur le fata, autel ou échafaudage composé de planches ou de quelques bâtons, élevé sur des piliers, et surmonté d'un petit toit, pour préserver le corps de l'humidité pendant la nuit, mais qui s'ôte de jour quand il fait beau. Comme à O-taïti, ils font sortir les intestins du corps par l'anus, et conservent le corps même en le desséchant au soleil, et en le frottant d'une substance que je ne connais pas, équivalente à l'huile dont on le frotte aux îles de la Société. Seulement à Gambier, au lieu d'être accroupi et d'avoir les mains liées au-dessus des genoux, ainsi que dans ces dernières îles, le corps est couché et séché, les jambes sont étendues et les bras collés de chaque côté sur les

flancs. Quelque temps après, quand le cadavre est bien sec, on l'enveloppe d'étoffes et de nattes, on l'amarre solidement avec des cordages, et on le dépose dans la grotte ou tombeau de la famille.

» Je reviens à mon excursion.

» Ma course ascendante, mes herborisations, ma descente, mes méditations archéologiques, m'ayant ôté le loisir de me rendre au village, situé au nord de l'île, il ne me resta d'autre ressource que de chercher des coquilles sur le rivage, en attendant l'heure du dîner. Cette recherche fut peu fructueuse; je n'en trouvai presque pas; et les Indiens ne m'en apportant non plus presque jamais, je dus en conclure que ces îles possèdent peu de richesses conchyliologiques. Pendant ma promenade sur la côte, l'embarcation était venue me prendre. Je retournai à bord, remettant au lendemain ma visite au village. »

12 FÉVRIER.— « Ce matin, après le déjeuner, j'étais à terre, dans l'intention d'aller au village. Il faut faire le tour de la pointe N.-O. La marée étant basse, nous cheminâmes quelque temps, sans trop de peine, le long du rivage, marchant sur des lits de pierres et de sable, qui, formés et consolidés de toutes parts, constitueront bientôt, comme dans plusieurs endroits d'O-taïti, des remparts solides, propres à garantir les plaines des invasions de la mer. Quand nous eûmes tourné cette pointe, des montagnes à pic nous rendirent la route difficile, au point qu'il nous fallait souvent sauter de pierre en pierre ou marcher sur le

flanc de la montagne, en nous retenant aux broussailles. A moitié chemin à peu près de la pointe au village, nous trouvâmes une autre source d'une très-bonne eau, dont la marée montante rendrait l'accès très-facile aux embarcations. Après avoir franchi plus d'un obstacle, nous entrâmes dans une vallée beaucoup plus étendue et beaucoup plus fertile que la vallée occidentale de l'île. Là, quelques Indiens vinrent au devant de nous; les hommes entièrement nus, les femmes vêtues d'étoffes du pays. Ils nous accompagnèrent au village; où nous arrivâmes bientôt. Il est situé au milieu d'un massif d'arbres à pain et de cocotiers, et ressemble beaucoup à celui que j'ai déjà décrit, se composant aussi de petites maisons ou plutôt de huttes si basses, qu'on ne peut s'y tenir debout, construites avec soin, du reste; agréables en dehors, propres en dedans, et munies intérieurement de foin ou d'herbe sèche, et de belles nattes qui tiennent lieu de siéges et de lits.

» Les habitans, qui connaissaient le capitaine et toutes les personnes dont j'étais entouré, me montrèrent, en ma qualité d'étranger, beaucoup d'égards, usage que j'ai trouvé généralement établi chez tous les peuples de l'Océanie, et qui paraît être, pour eux, une première obligation d'hospitalité. Ils m'apportèrent une petite chaise de bois, des noix de coco, qn'ils ouvrirent; s'assirent à terre près de moi, m'adressant la parole et cherchant évidemment

à me plaire et à me rendre leur île agréable; mais il n'y avait rien de bien attrayant en ce lieu, des noix de coco étant tout ce qu'il peut offrir. Ses habitans, après la récolte des fruits à pain, ne doivent absolument plus avoir, pour vivre, qu'un peu de ces fruits conservés, des noix de coco et du poisson. Leurs seuls quadrupèdes sont des rats, qui venaient courir entre nos jambes, pendant que nous causions assis tous ensemble. Je ne crois pas qu'ils les mangent, excepté dans les momens de disette.

» Je ne vis, de digne d'attention, qu'un maraï semblable en tout à celui que j'avais vu dans la grande île, mais moins spacieux; et un enfant mort, que je trouvai dans une des maisons déjà enveloppé d'une pièce d'étoffe, très-certainement depuis quelque temps, et qui, néanmoins, n'exhalait pas la moindre odeur. Nous allâmes ensuite nous promener un peu plus loin dans la vallée, que je trouvai partout plantée d'arbres à pain et de cocotiers. Peu des premiers étaient d'une grande taille; les plus forts portaient tous le signe du *tabou* (1), comme appartenant, sans doute, au chef. Il paraît que l'arbre à pain, qui ne donne aux îles Gambier qu'une récolte, y meurt jeune et n'y devient jamais aussi grand qu'à O-taïti, aux Marquises, etc. On le coupe, alors, et on l'emploie à la construction des embar-

(1) Ce signe n'est autre chose que quelques poignées de verdure liées autour et à l'extrémité du tronc.

cations, usage auquel il est des plus propres; car son bois, où les vers ne se mettent jamais, se conserve dans l'eau beaucoup plus long-temps et beaucoup mieux qu'aucun autre. N'ayant plus rien à faire, nous revînmes sur nos pas. Les bons Indiens nous apportèrent alors plusieurs beaux fruits de l'arbre à pain; car, bien qu'il ne leur en restât pas trop, ils ne voulaient en rien manquer aux lois de l'hospitalité. Ils nous accompagnaient, aidaient partout notre marche dans les endroits difficiles, et nous tinrent fidèlement compagnie jusqu'à notre rembarquement.

» Le 13 février, dernier jour que nous dussions passer aux îles Gambier, je voulais voir l'île *Wainwright* (l'*Ouwaka mara* des Indiens); mais, comme on avait besoin des embarcations pour faire la provision d'eau, je pris, avec le capitaine, le parti d'aller à l'aiguade dans la partie sud-est de l'île que j'avais explorée la veille. Nous débarquâmes encore vers l'ouest, croyant pouvoir faire le tour de la pointe sud; mais le chemin devint bientôt si pénible, qu'il nous fallut rappeler l'embarcation, pour nous conduire à notre destination. L'île, du côté sud-est, ou plutôt dans toute son étendue, est entourée, jusqu'à un quart de mille de terre, d'un banc de corail trop élevé pour qu'une embarcation puisse le franchir. Nous dûmes, en conséquence, nous tenir au large, où il y avait, ce jour-là, une assez forte mer, et nous eûmes beaucoup de peine à marcher, en

traînant plusieurs barils vides, contre une brise extrêmement forte. Dans la crainte de perdre trop de temps en route, nous nous fîmes de nouveau débarquer dans un endroit où les montagnes, plus reculées, semblaient permettre de longer le rivage.

» En débarquant, nous trouvâmes, dans une assez belle vallée, quantité d'arbres à pain, mais moins d'habitans que du côté N.-O. Il n'y avait là que cinq ou six cabanes; mais, en avançant vers l'est, nous trouvâmes, à notre grand étonnement, plusieurs familles qui vivaient dans des excavations peu profondes de la montagne, sans autre mobilier que quelques brassées d'herbe sèche et des nattes. Sous le ciel des tropiques, des habitations semblables suffisaient, sans doute, pour les abriter; mais elles n'en avaient pas moins un aspect de misère et de dégradation qui faisait mal. Dans cet état, ce peuple ne peut inspirer d'intérêt. Une telle indolence est indigne de notre espèce et la ravale presque au-dessous de la brute.

» En se portant toujours à l'est, on continue à marcher entre des groupes d'arbres qui, pour la plupart, se composent d'arbres à pain et de cocotiers. Toute cette partie de l'île est très-fertile; et, soigneusement cultivée, pourrait nourrir bien plus d'habitans qu'il n'y en a dans toute l'île. De ce côté, à peu près à son centre, les hautes terres se rétrécissent considérablement, et les rochers n'y forment plus qu'une zone étroite qui, dans plusieurs endroits,

s'élève perpendiculairement de trois à quatre cents pieds. Cette zone, diminuant encore d'épaisseur un peu au-dessus de l'endroit où coule la fontaine, y dessine une arcade immense des plus pittoresques, qui joint, comme un pont, les terres hautes ou les montagnes des deux parties opposées de l'île. De l'ouverture de l'arcade, on a aussi une vue superbe de la plaine en face, de la mer en dedans du rescif, de la partie nord de la grande île et de tous les îlots de l'extrémité orientale des brisans. En passant par cette ouverture au nord de l'île, nous trouvâmes, à son entrée, de grandes masses de pierres qui, probablement, se sont, de temps en temps, détachées du rocher d'en haut, où se trouvent encore plusieurs blocs qui menacent ruine, et font précipiter le pas à ceux qui passent dessous. Arrivés de l'autre côté, nous nous dirigeâmes de nouveau sur le village où j'avais été la veille. Tandis que je marchais ainsi à petits pas, examinant tout avec soin et herborisant un peu en route, le temps s'écoulait; et il était trois heures passées quand nous atteignîmes la partie occidentale de l'île. Là, je restai encore quelque temps à voir embarquer de la nacre; après quoi, faisant mes adieux aux insulaires qui m'avaient suivi, je m'embarquai pour ne plus venir à terre; car nous partions le lendemain.

14 FÉVRIER, 1834. — « Ce matin, de bonne heure, on virait au cabestan; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que la chaîne était engagée. Pendant une

absence du capitaine au Chili, on avait eu de mauvais temps et l'on avait été obligé de filer de la chaîne, au point d'en avoir dehors jusqu'à quatre-vingts brasses; et, dans les changemens de vent, elle s'était enroulée autour de quelque rocher du fond. Après de vaines tentatives pour la dégager, il fallut recourir à la force, et l'on mit au cabestan autant de monde qu'il y en pouvait tenir; mais, au lieu de se dégager, la chaîne, tourmentée par les efforts réunis de tant d'hommes, se brisa près du navire, laissant au fond soixante-dix brasses avec l'ancre. Ce coup inattendu pouvait être fatal aux travailleurs; par bonheur, un seul d'entr'eux fut atteint et en fut quitte pour une légère contusion; mais il fallait de la promptitude dans les manœuvres; car nous n'étions pas loin des rochers, et nous n'avions pas une voile en place. Heureusement l'équipage était bon; le capitaine entendait bien son affaire; aussi fûmes-nous bientôt orientés, et nous nous dirigeâmes, à l'aide d'une petite brise, vers cette même passe du nord-ouest, par où nous étions entrés quelques jours auparavant. Ce bâtiment, beaucoup plus grand que l'autre, et tirant au moins douze pieds d'eau, demandait un peu plus d'attention, quoiqu'il y eût, là, partout assez d'eau pour quelque navire que ce pût être, en le gouvernant bien, afin d'éviter les écueils; aussi le capitaine monta-t-il lui-même sur une des vergues de l'avant, afin de mieux diriger la manœuvre. Nous franchîmes promptement tous les dangers,

quoique sous peu de voiles et marchant avec précaution. A dix heures du matin, nous étions hors de la passe, et nous voguions en pleine mer. Le petit bâtiment sur lequel j'étais venu nous suivait; mais, meilleur marcheur, surtout par les vents légers que nous avions, il nous déborda bientôt; et, avant la nuit, il était hors de vue.

Avant de quitter les îles Gambier, dont le groupe fait exception aux autres îles pour quelques usages, je réunis ici, sur leurs habitans, quelques observations particulières.

Je parlerai plus tard de leur tatouage, et je viens de parler de leurs demeures, pour lesquelles, quoiqu'ils en aient peu de bonnes, leur industrie est égale à celle des autres îles. Il en est de même de quelques étoffes, des nattes, des filets; et leurs images sont supérieures. Leurs tambours sont bien faits, sculptés aux deux extrémités; mais ils n'ont pas de pirogues et ne se servent que de radeaux composés de trois troncs d'arbres liés transversalement par d'autres morceaux de bois. Leurs voiles triangulaires de nattes sont les mêmes que dans les autres îles, et peut-être ne se servent-ils de ce moyen de navigation que parce que le lit de corail qui entoure à un mille de distance toutes leurs îles, n'admettrait ni pirogues, ni aucune autre embarcation. Quelques-uns de ces radeaux peuvent contenir jusqu'à quarante personnes. Allant devant le vent, ils en attachent plusieurs ensemble. Cette réunion produit un effet

aussi pittoresque que singulier; et, malgré la grossièreté de ces embarcations, et le peu de facilité qu'elles offrent à la manœuvre, elles ne leur en suffisent pas moins pour visiter quelquefois la petite île de Crescent, distante de près de trente milles.

» La religion des habitans de Gambier est aussi en tout la même que celle des autres îles. Ils ont des maraïs (temples), des atouas (dieux), des tis (divinités inférieures); mais il paraît que leurs chefs seuls sont aussi leurs prêtres, et cumulent les pouvoirs politique et religieux. Ils connaissent les Aréois, société si célèbre à O-taïti, et dont il sera parlé ailleurs. Ils comptent Taaroa, Oro, Mahoui, parmi leurs principaux dieux; célèbrent les fêtes équinoxiales vers octobre et avril; et ont, en partie, les mêmes chants, les mêmes traditions qu'à O-taïti et ailleurs. Le tabou est le même pour eux que pour toutes les autres îles. Quant à leur gouvernement, on a vu qu'il est monarchique, qu'ils ont un *Arii* ou *Aréki rahi*, grand chef ou roi, qui commande à tout le groupe, quoique chaque île habitée ait son chef particulier. Ce dernier et son peuple dépendent entièrement de la grande île; et il paraît même qu'ils ne sont pas toujours fort bien traités; car non-seulement ils payent un tribut annuel; mais, en des momens de disette, les habitans de Peard, comme plus forts, ne se font aucun scrupule d'aller piller ceux des autres. A n'en juger que par leurs armes, on ne les croirait pas des guerriers bien redoutables; car ils

n'ont que de longues perches en bois à peine affilées, et des bâtons d'un bois trop léger pour faire beaucoup de mal. Ils paraissent pourtant avoir eu des guerres, mais qui n'auront pas été bien terribles; et comme ils donnent le nom de guerre (*tamaï*) à la moindre querelle, il serait difficile de savoir s'il faut attribuer chez eux, à ce mot, toute la portée qu'il a pour nous. Parmi tous ceux que j'ai vus, pas un n'avait de cicatrices; et je les crois assez pacifiques, sauf les cas exceptionnels dont il sera question ailleurs (1). Ils possèdent toujours les noix de coco et le poisson; et, avant que leurs bancs d'huîtres de nacre ne fussent détruits, ils avaient un moyen de subsistance aussi sûr que facile à se procurer; mais aujourd'hui que ce coquillage est devenu plus rare dans leurs parages, ou ne s'y trouve plus qu'à de grandes profondeurs, ils devront nécessairement se livrer davantage à la culture des terres, sous peine d'éprouver de sérieuses disettes. Je suis persuadé que si un missionnaire blanc se fixait dans ces îles, où je ne doute pas qu'il ne fût bien accueilli, il pourrait, en leur enseignant la culture, les rendre beaucoup plus heureuses, et en faire en peu de temps, un lieu de relâche important pour les navires.

» Aux îles Gambier, les hommes vont généralement nus, à l'exception des vieillards, qui portent le maro (ceinture ou suspensoir); mais, comme dans

(1) Voyez *Partie historique*.

quelques-unes des îles Marquises, des îles Sandwich et autres, ils s'amarrent fortement l'extrémité du prépuce. Les femmes portent autour des reins des pièces d'étoffe ou des nattes qui leur tombent au-dessous du genou.

» Les habitans des îles Gambier jouissaient jadis de la meilleure santé. Dans le rapport qu'il adresse au capitaine Beechey sur l'état sanitaire de ces îles, le chirurgien du *Blossom* dit que, sur plus de trois cents personnes qui entouraient les Anglais alternativement à terre ou à bord, il y en avait peu d'infirmes; et ajoute qu'il n'a vu, ni chez les hommes, ni chez les femmes qui composaient cette population, aucuns symptômes d'affections morbides internes (1). Malheureusement, ils ont bien changé depuis, à cet égard. Leurs mœurs les ont jusqu'ici préservés du mal vénérien; mais un autre fléau leur a été communiqué par une petite goëlette arrivée avec des gens de Rapa et un missionnaire indien de cette île. Le mal qu'ils y apportèrent est une espèce de lèpre qui couvre d'ulcères tout le corps, mais surtout le bas des jambes et les bras. Ces ulcères sèchent et reviennent en divers endroits, frappent de langueur ceux qui en sont atteints; et à Gambier, où plusieurs en étaient morts, j'ai vu un grand nombre d'individus dans un état à n'y pouvoir long-temps survivre.

(1) *Voyage du capitaine Beechey*, vol. Ier, pages 140 et 141.

» Toutefois, et comme à O-taïti, ils ont découvert une plante ou racine de plante qui guérit en peu de temps cette maladie. Introduite à O-taïti en 1830, par les habitans de Sandwich, elle fit le tour de toutes ces îles, et se maintient encore dans plusieurs. Elle a augmenté la misère de ces peuples, et leur a donné un extérieur désagréable qu'ils n'avaient pas autrefois.

» Indépendamment de ce mal, il y a eu à Gambier d'autres maladies que les habitans prétendent n'avoir pas connues anciennement; et, d'après eux, depuis la fréquentation des navires, la mortalité aurait été beaucoup plus considérable que dans les temps antérieurs. »

## SECTION VI.

—

### LORD HOOD ET ÎLES VOISINES.

L'île Lord Hood est située par 21° 31′ de lat. sud, et par 13° 54′ de long. ouest. Semblable, sous tous les rapports, aux îles Ducie et Crescent, elle est constituée par un banc de corail, qui, en quelques endroits, encore enfoncé sous les eaux de la mer, et s'élevant, en quelques autres, de trois ou quatre pieds seulement au-dessus de sa surface, forme plusieurs îlots couverts de verdure et s'étendant, de tous côtés, autour du lac intérieur; mais elle est

beaucoup plus considérable que les deux îles dont je viens de parler, ayant au moins deux milles de long sur six de large.

C'est dans cette île qu'en 1829 je passai quinze jours avec quelques-uns des habitans de Pitcaïrn, que j'avais engagés comme plongeurs; et si les détails que j'ai déjà donnés sur ces braves gens, n'ont pas été accueillis avec trop d'indifférence, je ne craindrai pas d'emprunter, à mon journal de cette époque, quelques documens additionnels sur mes relations avec eux et sur les observations que j'ai pu faire à Lord Hood, dans l'intérêt du commerce et de la navigation.

*Journal* ( fragmens de mon ), 1829.

28 FÉVRIER. — « Ce matin, vers onze heures, après avoir vu quantité d'oiseaux, nous découvrîmes la terre à l'ouest, par sud, à la distance de huit milles au plus. C'était l'île Lord Hood, dont nous atteignîmes bientôt l'extrémité orientale; mais la mer y brisait à une hauteur qui semblait rendre tout débarquement impossible. Je me décidai, toutefois, à l'envoyer tenter par une embarcation que montaient un officier, quatre matelots et quelques-uns des naturels de Pitcaïrn. Ils cherchèrent pendant plus de deux heures un endroit où ils osassent seulement l'essayer; et, là même, pour en venir à bout, il ne fallut rien moins que toute l'agilité des

insulaires, sans laquelle l'embarcation se fût infailliblement brisée, en arrivant sur le rescif. Il était quatre heures de l'après-midi, quand ils revinrent à bord, apportant quelques nacres de perle de bonne qualité; et, comme la recherche de ces objets était le but de ma visite à l'île, je me décidai à m'y arrêter; mais le débarcadère trouvé paraissant trop difficile, nous nous dirigeâmes plus au nord.

» Vers cinq heures, nous étions presqu'à l'extrémité septentrionale de l'île, à un demi-mille de terre; et nous crûmes y voir un endroit plus propice au débarquement; mais l'embarcation, chargée de la premiè e reconn issance, s'y étant rendue, y reconnut à peu près les mêmes difficultés. Je pris le parti de ne pas perdre plus de temps à des recherches qui paraissaient devoir être gratuites, et fis tout préparer pour aller moi-même à terre dès le lendemain. »

29 FÉVRIER. — « Un fort courant doit nous avoir jetés à l'ouest, pendant la nuit; car, malgré la marche supérieure de la goëlette et une bonne brise, à peine pûmes-nous gagner, ce matin, le point où nous étions hier. A neuf heures, nous étions au nord-est et à peu de distance de terre. Je m'embarquai alors dans le canot, accompagné de trois des Pitcaïrniens, dont un tenait le gouvernail, et de quatre matelots. Quatre autres des Pitcaïrniens étaient dans leurs deux petites pirogues et devaient débarquer les premiers, pour recevoir notre embarcation au mo-

ment où elle toucherait le rescif, et pour la tirer plus lestement du milieu des brisans.

» En approchant de terre, notre pilote fit, pendant plus d'un quart d'heure, arrêter le canot non loin du rescif, battu par la mer avec une fureur qui semblait ne devoir pas nous permettre de débarquer, tandis qu'une quantité d'énormes requins entouraient notre embarcation, paraissant nous regarder comme une proie assurée, si les vagues nous faisaient chavirer ou nous brisaient sur le rocher. Les hommes des petites pirogues étaient pourtant déjà parvenus à terre, et se tenaient sur le rescif, prêts à nous recevoir. Notre pilote, saisissant un instant favorable, cria aux matelots de ramer; et, enfin, portés sur le sommet d'une vague qui nous entraîna avec une effroyable rapidité, nous débarquâmes, en peu de secondes, au loin, sur le rescif, parmi des flots d'écume.

» Arrivé sur le rescif, j'eus occasion d'en examiner la structure, et je remarquai qu'il se composait de grandes masses de forme ronde, laissant entr'elles des espaces de peu de profondeur, qui me parurent excavés par l'eau de la mer. C'est dans ces ouvertures, qu'après s'être brisée, la vague retourne comme par un canal, avec la rapidité d'un torrent; et, malgré tant d'obstacles, c'est aussi par ces mêmes ouvertures que les embarcations, abordant sur le rescif, doivent passer, au moment même où la vague y laisse assez d'eau pour qu'elles puissent y être à flot; mais

il faut avoir le plus grand soin de saisir l'instant où la vague retourne; car, sans cette précaution, elle les entraînerait infailliblement; et rencontrées, alors, par les eaux de la haute mer, elles seraient sûrement lancées et brisées en éclats sur le rescif; ce que savaient si bien mes marins de Pitcaïrn, qu'à l'instant d'entrer dans le canal tous étaient déjà sur les brisans, hors de l'embarcation, d'abord pour la tenir suspendue et la traîner plus loin en dedans, et puis pour la retenir, au retour de la vague.

» En m'avançant dans l'intérieur, je reconnus que le rescif, bas en dehors, s'élève, en dedans, de trois à quatre pieds au-dessus du niveau de la mer, sauf quelques endroits qui, à marée haute, sont encore légèrement baignés, et par où les eaux sortent du lac et y entrent alternativement. Sur tout le bord de ces parties élevées de l'île, la mer a formé des digues de sable de six à huit pieds de haut; mais, immédiatement après ce rempart, tout n'est plus qu'un lit de corail solide ou fruste, où, quoiqu'il n'y ait ni sol, ni couche de sable, croissent partout, des arbres et de la verdure; et, s'étendant sur toute la largeur du rescif, qui, à Lord Hood, est d'environ trois à quatre cents pas, ce lit de corail se termine par un autre banc de sable, formant le lac interne.

» Je trouvai bientôt, à l'est-nord-est de l'île, non loin de l'endroit où nous avions débarqué, un lieu des plus favorables pour placer nos tentes. Un ma-

gnifique groupe d'arbres, peu élevés, mais très-touffus (le *pandanus odoratissimus* et l'*hibiscus tiliaceus*), nous y mettaient bien à l'abri du soleil. De cet endroit, vraiment charmant, je découvrais, à ma droite, le lac tout entier, borné par de petites îles bien garnies de bois, mais si éloignées qu'on avait peine à les apercevoir; devant moi, une espèce de canal ou de cirque, qui me séparait de la partie orientale du rescif, et au delà de laquelle le rescif même, de nouveau richement boisé, comme au lieu de ma résidence, présentait l'aspect le plus agréable; à ma gauche, une vue imposante, mais moins de mon goût, le dehors du rescif et la mer, dont les vagues, se déployant en masses d'un quart de mille de long, roulant à une hauteur prodigieuse, et se brisant sur les rochers avec un bruit et une fureur effroyables, semblaient menacer les futurs habitans de ce lieu sauvage, si jamais il en avait, de les y reléguer à jamais; derrière moi, enfin, s'étendait un joli bois peuplé de centaines d'oiseaux, parmi lesquels se distinguait la tourterelle de la mer Pacifique, douce et plaintive comme celle d'Europe, mais bien plus riche par son plumage, qui, vert, rouge et blanc, lui donne tout l'éclat des perroquets de certains pays. Malheureusement, il était assez difficile de pénétrer dans ces bois, où les fragmens de corail coupent la chaussure; et nous y trouvâmes aussi des hôtes moins intéressans, tels que des lézards et de grands crabes de terre, qui se sauvaient à notre approche,

mais dont l'aspect seul a quelque chose de repoussant.

» Notre installation terminée, nous dûmes songer à pourvoir à nos besoins, et nous occuper, d'abord, de la recherche de l'eau. Heureusement nous en trouvâmes de très-douce, en faisant un trou dans le sable du côté du lac. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle haussait et baissait tour à tour, avec la marée, paraissant n'être que l'eau du lac même, filtrée au travers de ces sables brûlans. Mes Pitcaïrniens allèrent à la pêche, et prirent, en peu de minutes, dans une de ces criques peu profondes, par où l'eau du lac communique avec la mer, plus de poisson qu'il ne nous en fallait pour dîner; car ils préféraient, eux, les oiseaux de mer, qui s'y trouvaient en quantité, et si peu farouches qu'on pouvait les prendre à la main (1). Vers trois heures nous nous mîmes à table, si l'on peut nommer table une planche ajustée sur quelques fragmens de corail. M. Brock et moi en occupions un côté; les Pitcaïrniens oc-

(1) Tout près de ma tente, et presque au-dessus de ma tête, se trouvait le jeune d'une hirondelle de mer, ou sterne blanche (*sterna alba*)..... La mère venait plusieurs fois par jour lui apporter sa nourriture. La première fois que j'en approchai, elle s'éloigna un peu, ouvrit le bec d'un air fâché, quand je touchai à son petit; mais, en moins de vingt-quatre heures, elle se tenait près de lui, même en ma présence; me suivait quand je l'emportais, et me laissait approcher d'elle de manière à pouvoir me donner des coups de bec, mais sans me faire de mal.

cupaient l'autre. Ce premier repas au rescif fut bon et fort gai, surtout de la part des insulaires, qui mangeaient comme quatre; ce que je dis absolument sans figure. Pendant mon séjour dans leur île, j'avais admiré déjà leur excellent appétit; mais, ici, j'avais lieu de m'en étonner beaucoup davantage encore, et j'y trouvais la preuve qu'on s'est singulièrement trompé, ou qu'on a du moins beaucoup trop généralisé, quand on a dit que les habitans des climats chauds sont petits mangeurs (1). Il est certain que ces dix hommes mangeaient, en un seul repas, plus de viande, de poisson et de pain que n'auraient fait vingt Européens, sans même en excepter ceux du pays de leurs pères.

» Cette journée fut employée en préparatifs. Vers quatre heures, la goëlette s'étant approchée de l'île, une des pirogues fut envoyée à bord avec du poisson. Je m'étonnais toujours de voir ces hommes se hasarder dans ces frêles embarcations et y affronter la plus forte mer, à une si grande distance de terre. Ils s'y montraient pourtant fort tranquilles et les préféraient même à de plus grands canots. Il est vrai qu'ils comptaient beaucoup sur leur adresse à la nage. Malgré leur sécurité, je n'étais pas sans craintes, et fus d'autant plus satisfait de les voir revenir, que

(1) Tous les habitans de l'océan Pacifique mangent en effet beaucoup; mais leur nourriture ne consiste guère qu'en végétaux et en poisson. Ils ne mangent que rarement de la viande; mais ils aiment la graisse et la digèrent facilement.

c'étaient les deux plus jeunes de la troupe, qu'on avait chargés de la corvée.

» A souper, les Pitcaïrniens mangèrent aussi copieusement qu'au dîner, quoiqu'il ne se fût guère écoulé que cinq heures entre les deux repas. La soirée était belle. Des milliers d'oiseaux, revenus de leur pêche, planaient au-dessus de l'île; et, soit que notre présence les intimidât, soit que telle fût leur habitude, ils s'y croisaient dans l'air, en nous étourdissant de leurs cris, qu'ils firent entendre jusqu'à plus de onze heures. Peu après le souper, les insulaires sortirent des tentes pour faire leurs prières, et pour chanter des hymnes. C'était, sans doute, la première fois que des hommes priaient et chantaient les louanges du Créateur, dans cette île déserte. De la place où j'étais assis, je pouvais les voir, les uns tout nus ou vêtus seulement du maro, les autres enveloppés d'une couverture ou d'étoffes de leur île. Tantôt debout pour chanter, tantôt à genoux, les mains jointes sur la poitrine, pour prier, ils formaient, dans la solitude de ce lieu, un groupe singulièrement intéressant, qui, abstraction faite même de toute spéculation romanesque, parlait encore plus au cœur qu'à l'imagination; et qu'il faudrait, peut-être, avoir vu, pour s'en faire une juste idée. Quant à moi, dans notre position singulière, à cette place et environné de pareils hommes, je ne pus m'empêcher de joindre ma voix à leur voix si pure et si sincère, pour implorer la protection de celui qui tient notre

sort entre ses mains, et qui pouvait nous reléguer à jamais dans ce lieu désert, en nous séparant du reste des humains et de tout ce que nous avions de plus cher au monde. L'orgueil de nos esprits forts pourra sourire à cet aveu; il pourra prendre en pitié ma faiblesse; mais, en m'appuyant sur ma conscience, je sourirai moi-même de ses dédains, sans m'en plaindre, et je l'attends à pareille épreuve. »

3 FÉVRIER. — « Le soleil n'avait pas atteint l'horizon, quand je fus éveillé par le chant des Pitcaïrniens. En voulant me lever, je me sentis un malaise extraordinaire. Des maux de tête et des douleurs dans toutes les parties du corps, me permirent à peine de sortir du lit. J'en prévins M. Brock, qui me dit se trouver dans le même cas, ainsi que mon domestique. Quant aux insulaires, deux ou trois d'entr'eux sentaient un peu de malaise; mais les autres se disaient en bonne santé. La goëlette n'étant pas éloignée, j'envoyai à bord chercher quelques objets dont j'avais besoin. Le capitaine me mandait, par le retour de la pirogue, que lui-même et tout son équipage étaient malades, et que trois des matelots l'étaient même dangereusement. Il croyait que quelques-uns des poissons, dont nous avions tous mangé, étaient du poison (1), ce qui, à tort ou à raison, nous mit,

(1) Dans plusieurs de ces îles se trouvent des poissons regardés comme dangereux à manger; il en est même une (*Waterland*, par 14° 36′ de latitude sud, et par 148° 45′ de

de suite, sur la voie de la cause de notre indisposition, sur laquelle nous nous étions épuisés en vaines conjectures, la regardant même comme une attaque de scorbut. Ne voulant pas, toutefois, rester dans l'inaction, et persuadé que l'exercice me ferait du bien, je fis préparer les embarcations dans le lac, tant afin de visiter l'île qu'afin de reconnaître les endroits les plus convenables pour la pêche de la nacre. Nous partîmes vers huit heures, et nous dirigeâmes au nord, en rangeant la rive. Là, je remarquai, d'abord, que le banc de sable qui bordait de toutes parts la côte, à l'intérieur, était peu élevé au rivage, et descendait assez graduellement sous l'eau, à peu de distance de terre; puis, que la profondeur du lac augmentait brusquement de vingt à trente-cinq brasses. Il y avait aussi des bancs de corail, dont quelques-uns, encore sous l'eau, exigeaient la surveillance la plus active, dans l'intérêt des embarcations; tandis que d'autres, déjà élevés de deux ou trois pieds au-dessus de la surface, formaient, au milieu du lac, de petites îles, qui ne tarderont pas à se couvrir de verdure. C'est à ces bancs que s'attachent les huîtres à nacre. Nous nous y arrêtions de temps en temps, et mes Indiens plongeaient, mais à peu de profondeur, et ne restaient pas long-temps

longitude ouest), dont les Indiens prétendent que tous les poissons sont du poison; ce qui fait qu'ils ne veulent pas l'habiter.

sous l'eau. La nacre me parut partout d'une qualité très-inférieure. Parvenus à l'extrémité nord, je me fis débarquer; et, là, en traversant la zone de terre, je trouvai, non loin de la mer, trois murs construits en blocs de corail, placés à peu de distance les uns des autres, mais qui pouvaient avoir fait jadis partie d'une même construction de forme parallélogrammatique. Il était facile d'y reconnaître la main de l'homme, et l'on devait en conclure que l'île avait été habitée. Nous les avions aperçus du bord, et nous les avions même pris pour des cases en pierre; mais M. Brock, expérimenté sur ces matières, me démontra que ce devaient être les ruines d'un maraï ou temple des indigènes, ce qui renversait une de mes réflexions d'hier.

» Il y avait loin de ces ruines à notre campement; et je donnai l'ordre de retourner, car je me sentais fort indisposé. Nous fîmes pourtant un long détour, afin de visiter un banc de corail qui se faisait remarquer par plusieurs pointes hors de l'eau. Là, j'eus l'occasion de voir bien plonger, les huîtres à nacre se trouvant à la profondeur de six brasses. Les plongeurs se plaçaient, ou sur le bord du banc de corail, ou sur celui de l'embarcation; et, de là, se jetaient vivement dans l'eau, la tête la première, descendant comme une flèche, et faisant un tour sur eux-mêmes, avant d'arriver au fond; mais restait encore le plus difficile, qui était d'arracher les coquilles des creux

ou vides qui les contiennent (1). Plusieurs d'entr'eux ne restaient que fort peu de temps sous l'eau et remontaient même souvent sans huîtres; mais, en revanche, il y en avait trois qui m'effrayaient par le temps qu'ils y demeuraient; William Young surtout, ce jeune homme si habile dans l'art de diriger une embarcation au milieu des brisans. Souvent il y restait près de deux minutes; apportant, alors, de six à huit huîtres, au lieu d'une ou deux, comme ses camarades. Il remonta même une fois avec dix. C'était autant qu'il en pouvait tenir entre ses deux bras; et il fut obligé de remonter et de joindre le canot à la nage, sans se servir de ses mains. Pourvus d'autant d'huîtres que l'embarcation en pouvait contenir, nous retournâmes à nos tentes; et, là, je les fis ouvrir; mais je fus très-étonné du peu de perles qu'elles contenaient. On en ouvrait souvent de trente à quarante sans y en trouver une seule. L'une d'elles, pourtant, racheta l'infériorité ou la nullité de toutes les autres, et j'en tirai quatre-vingt-sept perles d'un volume médiocre, mais de bonne forme et d'un bel orient. Elle en contenait tout autant, attachées à la

(1) Les coraux, branchus ou autres, sont toujours moins gros à leur base qu'à leur sommet; et montant ainsi par étages les uns sur les autres, laissent entr'eux des cavités où se logent les huîtres à nacre, qui, à ce qu'il paraît, finissent, à la longue, par remplir ces vides et par solidifier le tout. C'est cette disposition des huîtres à nacre qui rend la cloche à plonger inutile dans ces parages.

coquille, mais imparfaites et de peu de valeur. La perle adhère, la plupart du temps, à la chair même de l'animal, ou s'attache à sa coquille. Les grosses, pourtant, sont souvent détachées et doivent se perdre, quand la coquille s'ouvre sous l'eau, ce qui en explique la rareté.

» Je restai quinze jours dans cette petite île, où, sans quelques contrariétés, j'aurais fort bien passé mon temps; car, malgré son peu d'étendue, il y avait beaucoup à voir, en l'explorant en détail, comme je le fis. Quand le temps était beau, je me faisais conduire, dans une des embarcations, au point que je voulais étudier; et, par une jolie brise, il y avait vraiment du plaisir à parcourir à la voile ce beau lac, qui, quoiqu'assez grand pour que, de son centre, on en puisse à peine distinguer les extrémités est et ouest, n'est pourtant jamais fort agité; et, quand on m'avait mis à terre, je revenais à pied, en chassant dans les parties boisées ou en cherchant des coquillages le long de la côte. Dans l'une de ces courses, je trouvai, à l'ouest-nord-ouest de l'île, un petit lac d'eau douce, mais pas aussi bonne que celle qu'on obtient en faisant des trous dans le sable, près du grand lac de l'intérieur. C'était un bassin creusé dans le rescif même. Je ne pus reconnaître si l'eau qu'il contenait était de l'eau de source ou de l'eau de pluie. De ces deux hypothèses, la première me paraît la plus probable; car cette eau, quoiqu'un peu saumâtre, n'était pas corrompue; et l'eau de

pluie le serait infailliblement, ce me semble, ainsi conservée, à si peu de profondeur, à l'ardeur du soleil. Dans tous les cas, cet endroit pourrait, en des besoins urgens, fournir aux navires de l'eau qu'ils y obtiendraient d'autant plus facilement, que les côtés O.-N.-O. de ces îles en sont toujours les attérages les plus commodes; car, par les vents réguliers d'est ou de sud-est, la mer est, là, souvent, si tranquille, qu'on y peut descendre sans le moindre danger. Ceci m'explique la présence, en cette île, de tourterelles, de pigeons, de bécasses et d'autres oiseaux de terre, qui m'avait paru, d'abord, tout-à-fait énigmatique. »

8 février. — « Affligés d'un mal d'yeux causé par la réflexion du soleil sur les eaux de la mer et sur les sables du rivage, les plongeurs ne peuvent presque point travailler. Le produit ne répond pas, non plus, aux difficultés que présente la prise de possession de la nacre. Les grandes embarcations, ne pouvant aborder le rescif, sans courir de grands dangers, nous devons nous servir des petites pirogues pour passer les huîtres au travers des brisans et les porter aux baleinières, qui restent à quelque distance; mode de transport qui ne réussit pas toujours; car, aujourd'hui, plusieurs cargaisons sont tombées à la mer. Ceci n'est rien pour ces hommes qui se rient des périls et qui ne craignent pas même les requins; mais c'est fort décourageant pour moi; et je ne crois pas que je persiste.

» Vers quatre heures, la goëlette, après avoir embarqué un canot de nacre, vint très-près ou trop près de terre ; car, lorsqu'on voulut virer de bord, la mer étant très-haute et les vents faibles, elle se refusa à la manœuvre ; et, comme elle serrait trop la côte pour qu'on pût renouveler l'épreuve, c'est-à-dire tenter de la conduire dans le vent ou *lof* pour *lof*, on dut la laisser courir devant le vent. Elle se rapprocha alors tellement que, paraissant être déjà le jouet des hautes vagues, nous la crûmes un instant sur le rescif et poussâmes tous, en même temps, un cri de terreur. Heureusement nous nous étions trompés, et, se dégageant peu à peu, elle s'éloigna bientôt, à toutes voiles, de cette côte dangereuse. La moitié de sa longueur de plus, et elle périssait, probablement, corps et biens ; car, dans l'état où se trouvait la mer, elle eût été brisée et engloutie en un instant. En supposant même que nous eussions pu personnellement nous sauver, habiter quelques jours ce désert, ce n'était rien ; mais s'y voir relégués peut-être pour la vie, en proie à des privations de toute espèce, loin de la société humaine, et sans espoir d'y rentrer.... Quel sort ! car l'île est dépourvue du bois propre à construire la moindre embarcation ; et tout bâtiment qui verrait ce lieu hérissé de rochers, battus des flots d'une mer presque partout constamment irritée, s'en éloignerait, sans doute, avec épouvante, ou n'en approcherait jamais assez pour en reconnaître les malheureux exilés.... Cette idée, tout

d'un coup offerte à mon imagination dans toute son horreur, me décida, indépendamment même d'autres motifs de découragement, à précipiter mon départ; et l'annonce de cette détermination remplit de joie tous mes compagnons.

» Ce soir, le temps est orageux; le tonnerre gronde avec force; le ciel est en feu; la pluie tombe par torrens, et avec une telle violence qu'elle pénètre dans quelques endroits de nos tentes. Tout cela n'égaie pas notre position, et tout semble concourir à rendre cette journée plus triste; mais le danger que la goëlette a couru occupe surtout nos esprits; et même encore, en ce moment, nous ne sommes pas fort tranquilles sur son sort, quoiqu'il soit probable qu'elle est au large. Le vent souffle avec violence; tels des coups de tonnerre ébranlent l'île jusque dans ses fondemens, les éclairs se succèdent avec une telle rapidité, que tous les points de l'horizon paraissent embrasés à la fois, et la mer brise sur la partie nord du rescif avec un bruit qui annonce un bien gros temps au dehors. M. Brock dit que ces tempêtes sont quelquefois très violentes, mais jamais de longue durée.

» Le temps ne permettant pas de sortir, les Pitcaïrniens font leurs dévotions dans la tente. Ils ne chantent point d'hymnes et ne font que prier. Que leur religion est belle, et que ces hommes, adorant sans cesse et partout un dieu tout-puissant mais bon, en qui seul ils mettent toute leur confiance,

sont imposans, dans leur rustique simplicité ! Qu'ils le sont surtout, en ce moment, dans cette île déserte, par ce temps affreux, quand le tonnerre, les flots, les vents, tout gronde autour de nous ; quand règne, dans toute la nature, un désordre qui menace, porte la terreur au fond de l'âme, accuse notre faiblesse et le néant de nos projets ! A cette heure solennelle, en effet, où leur présence même m'inspire ces réflexions, ils sont là ... non pas indifférens, mais calmes au milieu de cet épouvantable fracas ; et, prosternés dans un profond recueillement ou prononçant d'une voix émue de ferventes prières, ils semblent, dans leur piété si touchante et si sincère, soumis avec respect à la volonté de Dieu, n'avoir d'autre crainte que celle de l'avoir offensé. »

9 FÉVRIER. — « La nuit entière a été affreuse. Ce matin, il y avait encore beaucoup de vent, et la mer roulait à une hauteur prodigieuse. Vers les neuf heures, à la grande satisfaction de tout le monde, nous avons revu la goëlette. Vers deux heures après midi, le vent avait presque cessé ; mais la mer était toujours houleuse. Je demandai à mes Pitcaïrniens s'ils pouvaient aller à bord de la goëlette, qui n'était pas alors très-éloignée, pour prévenir le capitaine que j'irais le lendemain à l'ouest de l'île, où j'avais quelques nacres à embarquer, avant de partir. Ils me répondirent que c'était facile, et envoyèrent les deux plus jeunes dans la pirogue. Les ayant vus franchir, sains et saufs, les brisans, je n'y fis plus attention.

Quelque temps après, on vint me dire que la goëlette s'éloignait et qu'on ne voyait pas la pirogue. Je saisis aussitôt ma longue vue ; mais ne distinguai la pirogue ni à bord de la goëlette, qui était déjà loin, ni nulle part aux environs, ce qui me donna les plus sérieuses inquiétudes. Je me reprochais amèrement de les avoir laissés partir par une si forte mer. Tous les raisonnemens par lesquels les Pitcaïrniens essayaient de me rassurer sur leur sort, ne me rassuraient pas du tout ; et j'avais envoyé de tous côtés à leur recherche, quand, après deux heures, plus de deux heures d'une attente mortelle, je les vis revenir par l'intérieur du lac. J'ai rarement éprouvé de joie aussi vive que celle que m'inspira le retour de ces deux enfans. Quelle douleur, en effet, s'ils eussent péri dans cette course ! Et comment me présenter à Pitcaïrn, devant leurs parens, qui me les avaient si particulièrement recommandés ? »

14 FÉVRIER. — « Ayant tout fait embarquer, à l'exception de la tente et de quelques autres effets en assez grand nombre pour remplir un dernier canot, je retournai moi-même à bord. La mer était encore très-forte dans cette direction, et ce ne fut pas sans peine que je m'embarquai dans le canot et que celui-ci franchit les brisans. A quatre heures, le dernier canot arrivait à bord. On hissa aussitôt les voiles ; et, courant dans la direction sud-sud-est, avant le soir nous avions perdu la terre de vue. »

J'ai revu Lord Hood dans un autre voyage ; mais

sans m'y arrêter. Cette fois, il ne s'agissait que d'enlever quelques nacres; car, quoique des plongeurs y fussent depuis trois mois, ils n'avaient presque rien fait; et le capitaine Henri, qui, depuis deux, en avait mis à terre une vingtaine, et avec lequel je me trouvais alors dans les mêmes parages, n'avait pas mieux réussi. Dans l'occasion dont je parle, comme nous étions menacés d'une tempête, le capitaine voulut absolument embarquer toute la nacre le soir même; et, à cet effet, afin d'accélérer l'opération, il approcha le navire de terre beaucoup plus qu'on ne le fait ordinairement. Il était déjà tard quand les deux dernières embarcations quittèrent l'île. L'une était remplie de nacre, l'autre devait être montée par les plongeurs; mais elle se tenait à une petite distance du rescif, ce qui me procura le spectacle assez singulier de tous mes Indiens se jetant à la mer et nageant au travers des brisans, tantôt sous la vague, tantôt au-dessus, comme autant de marsouins, pour la joindre. Avant que les pirogues fussent le long du bord, nous étions nous-mêmes très-près de terre; et, quoiqu'on allât très-vîte, ces deux pirogues n'étaient pas, embarquées, que déjà nous étions sous l'influence de la houle, à vingt pas des brisans. L'ordre de hisser les embarcations et d'orienter les voiles fut simultanément donné; le bâtiment parut hésiter une seconde; mais, prenant enfin son aire de vent, il s'éloigna avec promptitude. Deux minutes plus tard, ou

si quelque chose eût manqué, c'en était fait de nous. Une fois éloignés et hors de danger : « C'est la der-
» nière fois que je fais cela, me dit le capitaine; mais
» il le fallait.... Si je n'avais pas embarqué la nacre
» ce soir, nous l'aurions perdue; mais c'est la der-
» nière fois que je fais cela; car certainement nous
» étions trop près. » Ce mot me fit sentir quel danger nous avions couru; car le capitaine n'était pas homme à s'effrayer pour peu de chose, et il paraît que lui-même, pendant quelques secondes, avait vraiment cru périr. Nous restâmes une partie de la nuit aux environs de l'île, parce que nous devions communiquer, une dernière fois, avec le capitaine Henri, que nous trouvâmes à l'ouest. Le vent, comme on l'avait prévu, tourna au nord, et augmentait graduellement. Vers minuit, il soufflait déjà avec force. Alors, les deux bâtimens se quittèrent, le nôtre se dirigeant vers Rapa et celui du capitaine Henri sur Gambier. Ce vent leur était favorable à tous deux; mais il n'est pas sans danger de courir ainsi par de pareils temps, dans ces parages, surtout pendant la nuit. En moins de douze heures il tourna à l'ouest, et nous obligea de mettre à la cape pour quelques heures; après quoi, le vent retournant au sud-est, comme à l'ordinaire, le temps redevint beau et nous poursuivîmes très-agréablement notre chemin, par une jolie brise. »

Dans un de mes précédens voyages, nous avions vu une île par 22° de lat. S. et par 137° 50′ de long. O.

Nous l'avions prise pour Lord Hood, croyant que le courant nous avait jetés au nord; et nous suivîmes cette route; mais à midi nous nous aperçûmes que c'était une nouvelle découverte. Cette île a été revue depuis. Le capitaine Ebrill et d'autres personnes l'ont visitée. Elle présente absolument le même aspect que Lord Hood; mais elle est moins grande. Comme Lord Hood, elle possède un lac intérieur; mais, à la différence de cette dernière, il ne s'y trouve point de passe. L'eau y est profonde et l'on n'y voit point de nacre.

Dans ce même voyage, en faisant route pour l'île de l'Arc, nous crûmes voir trois îles, dont une était par 21° 45′ de S. et par 139° 40′ de long. O. Nous étions sous le vent, et nous n'eûmes pas le temps de remonter. Le capitaine Henri m'a dit avoir vu, depuis, ces mêmes îles, et je ne doute pas qu'elles existent.

On parle, enfin, de plusieurs autres, situées dans ces mêmes latitudes, mais plus à l'ouest; et nul doute qu'il se trouve, dans ces parages, de ces îles basses non encore bien reconnues.

Après le coup de vent du nord, que nous venions d'essuyer, nous n'eûmes plus que des vents légers jusqu'à Rapa; mais nous reconnûmes de nouveau de forts courans, surtout du 22° au 25° de latitude sud.

## SECTION VII.

---

### RAPA.

Nous aperçûmes cette île le 24 février 1834, à quatre heures du matin. Dès que la vigie l'eut signalée, tous les Indiens furent sur pied; et les transports de leur joie me prouvèrent, une fois de plus, que les peuples de ces contrées insulaires n'ont pas moins d'attachement que nous pour leur pays. Peut-être même leur patriotisme est-il plus exalté que le nôtre; car, resserrées dans une plus étroite sphère, leurs relations avec le sol paternel sont nécessairement plus fréquentes, plus directes et plus intimes.

Le bâtiment était en mauvais état, et nous étions pressés d'arriver à O-taïti; aussi n'entrâmes-nous point dans la baie, et mîmes-nous en panne, au côté nord de l'île, où nous débarquâmes les insulaires; mais comme chaque embarcation avait ordre de rapporter quelques barils d'eau, des végétaux ou tels autres comestibles que produit l'île, l'opération se prolongea. Il était nuit avant que nous eussions repris notre marche vers O-taïti, lieu de notre destination.

L'île Rapa, située par 27° 36′ de lat. S. et par 146° 32′ de long. occ., est élevée et se distingue de vingt-cinq à trente milles. Elle a environ quinze

milles de circuit. Elle possède une baie spacieuse, située à son est-nord-est, mais dont un rescif, encore caché sous l'eau, barre l'entrée, ne laissant qu'une étroite ouverture près de terre, dans la direction sud, ouverture, néanmoins, facile à praticquer par les vents alisés et d'autant plus reconnaissable par le beau temps, qu'on y distingue, vers le nord, une petite île de sable. Cependant la navigation dans ces parages demande de l'attention, et serait dangereuse par un temps brumeux. Un autre inconvénient de cette localité, c'est qu'il n'y a pas de brise de terre, et que le vent d'est souffle directement dans l'entrée de la baie; d'où il résulte qu'il est quelquefois difficile d'en sortir, et des bâtimens y ont été retenus des semaines entières; mais, à moins d'avoir besoin de relâcher en ce lieu, par suite d'avaries ou pour telle opération qui demanderait beaucoup de temps, un bâtiment pourrait, facilement, se procurer, là, tout ce qu'offre l'île, sans y mouiller. Il se trouve tout autour de petites baies et des sources d'eau des plus commodes pour l'aiguade. Quant aux autres provisions, qui consistent en choux, en ognons, en taro (*caladium esculentum*), en quelques poules, en cochons, les naturels les apportent à bord; et, au pis aller, une couple d'embarcations suffirait toujours pour recueillir le peu qu'on y peut trouver.

L'île Rapa offre encore partout des signes de l'action des volcans, et le sol est presque de même

formation que celui des îles plus septentrionales. L'aspect des rochers qui la composent est des plus bizarres. Ils ont souvent l'apparence de tours, de châteaux ou de villages indiens fortifiés; et, du côté nord, il en est un plus élevé, qui présente, avec une exactitude qu'on a peine à regarder comme l'effet du hasard, la figure d'un géant, dans une attitude menaçante, avançant la jambe et le bras gauche, et levant le bras droit, comme pour frapper ceux qui abordent de ce côté de l'île. Rapa, je crois, est la plus méridionale des îles où se trouvent les coraux, qui abondent si fort dans toutes les autres parties de la mer Pacifique. Un rescif, encore enfoncé de plusieurs pieds sous l'eau, l'entoure près de la côte et la rendra inabordable, dès qu'il aura atteint la surface de la mer. C'est aussi à Rapa que se trouve, pour la dernière fois, le taro ( *caladium esculentum* ), déjà nommé; et qui, jadis, était, avec le poisson, la seule nourriture des habitans. Il est à remarquer qu'ils conservaient ce fruit, en le faisant fermenter, comme on fait du fruit de l'arbre à pain, dans les îles plus septentrionales, et qu'ils donnaient aussi à cette conserve le nom de *tiòò*. La végétation à Rapa est bien moins riche que dans la plupart des autres îles. On n'y voit plus guère de grands arbres. Le plus considérable est le tiaïri ( *aleurites triloba* ), dont les naturels emploient le tronc à la construction de leurs pirogues, et le noyau en guise de lumière, comme

dans toutes les autres îles. On y trouve aussi le bois de sandal.

Les habitans de Rapa sont, incontestablement, le même peuple que celui qui habite toutes les îles septentrionales. Leur langage ne diffère que peu de celui d'O-taïti. Leur religion et leurs usages étaient les mêmes. Une petite différence dans les coutumes, c'est que, seuls de tous, ils n'étaient pas tatoués; et, un fait bizarre, c'est que tous les hommes y étaient sacrés (*moa*), et nourris par les femmes, comme l'étaient quelquefois les chefs à O-taïti et ailleurs, quand ils cédaient à l'influence du tabou. Ils n'ont pas abandonné cette coutume, et l'on voit encore aujourd'hui, des hommes forts et robustes s'asseoir par terre et se faire nourrir, comme des enfans, par les femmes qui leur mettent le manger dans la bouche. Ces dernières y ont fait, de tout temps, tout le travail : culture, cuisine, intérieur du ménage, fabrication des étoffes, etc. Toute l'occupation des hommes consisté à fabriquer les filets et à pêcher, à construire les pirogues et les maisons. Les habitans de Rapa, ainsi que ceux de presque toutes les autres îles, se souviennent encore du temps où, trop nombreux pour la terre qu'ils habitaient, ils se livraient des combats terribles, et commettaient, pressés par la faim, ces assassinats, et autres actions révoltantes, dont il sera question à l'article des recherches sur l'antiquité et l'état ancien des peuples de la Polynésie.

Vancouver portait la population de l'île à quinze

cents âmes, en prenant pour base de son calcul le nombre des habitans venus dans leurs pirogues autour de son bâtiment. Le missionnaire Devies, resté plusieurs jours à terre, et, par conséquent, mieux à portée d'en juger, l'estimait à deux mille personnes; mais, par suite de la fatalité qui semble frapper les indigènes de l'Océanie sur tous les points par lesquels les blancs pénètrent chez eux, à peine le bâtiment anglais eut-il quitté l'île, que des maladies, jusqu'alors inconnues, s'y déclarèrent, et qu'il y mourut un nombre d'Indiens relativement prodigieux. Cet événement, qu'ils attribuaient au courroux de leurs dieux, arrêta même, quelque temps, leur conversion. Peu à peu, cependant, tous se firent chrétiens; mais les maladies continuant à les décimer; et, postérieurement, trois blancs y ayant établi une espèce de distillerie dans laquelle ils tiraient une liqueur spiritueuse de la plante dite *ti* (*dracœnæ species*), on n'y compta bientôt plus que mille habitans.

Aujourd'hui il n'y en a pas trois cents, et le nombre en diminue chaque jour! Fait singulier, fait presqu'inexplicable, mais qui se reproduit, sans exception aucune, dans toutes les îles où nous avons introduit notre religion et apporté des changemens dans les mœurs.

# SECTION VIII.

---

## ILES AUSTRALES.

Les premières îles qu'on rencontre en quittant Rapa, lorsqu'on se dirige vers l'ouest, sont celles que les Anglais appellent îles australes.

Ces îles sont au nombre de quatre : *Laïvavaï*, *Toubouaï*, *Rouroutou* et *Rimatara*.

### § Ier.

### LAÏVAVAÏ.

Nous avions quitté Rapa, le 28 février 1834, par une forte brise, nous dirigeant sur Laïvavaï.

Vers le matin, le vent avait diminué et nous ne fîmes que peu de chemin. Bientôt il tomba presque tout-à-fait et resta ainsi jusqu'au soir, où il reprit un peu. Le lendemain, dans la matinée, nous nous croyions par environ 24° de lat. sud, et par 148° de long. occ. Nous vîmes une grande quantité d'oiseaux, fait qui semblait indiquer le voisinage de quelqu'île, quoiqu'il n'en fût pas marqué sur la carte, et quoique nous n'en vissions point à plusieurs milles à la ronde. Nous continuâmes à courir par une petite brise; et, vers cinq heures, nous nous estimions environ à quatre-vingts milles de Laïvavaï,

quand cette île se montra tout à coup, dans la direction ouest-sud-ouest, à la distance de quinze à dix-huit milles. Ainsi, en moins de quarante-huit heures, le courant nous avait jetés d'au moins soixante milles à l'ouest, y compris les quinze milles dont l'île se trouve plus à l'est qu'elle n'est indiquée sur les cartes; car sa position est par 23° 50′ de lat. sud, et par 149° 55′ de long. occ., au lieu de 150° 10′, comme on l'a marquée.

L'île de Laïvavaï n'a guère que douze milles de circonférence; mais elle est entourée d'un rescif qui s'étend du nord-est à l'ouest, à la distance de quatre à six. Du côté oriental, ce rescif est indiqué par plusieurs îlots; mais, dans ses autres parties, l'île est presque nue et à peine au niveau de la mer. La partie nord-ouest, encore ouverte, offre une passe qui mène dans l'intérienr du rescif, et par où l'on peut gagner la terre élevée; mais cette passe, ainsi que toute la distance à parcourir pour atteindre la terre, étant parsemée de rochers cachés sous l'eau, sur lesquels pourrait toucher un bâtiment même de moyenne grandeur, on ne saurait prendre trop de précautions, quand on entre dans la baie. Il faut nécessairement, pour éviter ces écueils, choisir un beau temps et veiller du haut des mâts. Les productions de Laïvavaï diffèrent déjà considérablement de celles des tropiques. On n'y trouve presque point de fruit à pain et l'on n'y vit, pour ainsi dire, comme à Rapa, que de poisson, de *taro* ( *caladium esculentum* ) et

de *ti* (*dracænæ species*). Le taro se cultive sur une espèce d'isthme, qui sépare une petite partie de l'île de la portion principale. Cet isthme étant très bas, on a dû le protéger par des digues contre les efforts de la mer, qui, en de très-gros temps, a souvent rompu ces barrières; et les habitans de Laïvavaï conservent le souvenir d'affreuses disettes, causées par des inondations.

Cette île est une de celles où l'on a trouvé de ces singuliers monumens, vus, pour la première fois, dans l'île de Pâques, puis à Pitcaïrn, puis à Lybouaï, où l'on a encore reconnu plusieurs de ces statues colossales, montées sur des plates-formes, aux extrémités des terres basses. C'est par les habitans de Laïvavaï qu'on a su que c'étaient les *tii oni* et les *tii papa* de la cosmogonie polynésienne, génies du sable et des rochers du rivage, protégeant la terre contre les usurpations de la mer.

Ces monumens sont ici, comme partout où l'on en a trouvé, dans un état de ruine complète; moins grands que ceux de l'île de Pâques; mais, d'ailleurs, exactement les mêmes, sous tous les autres rapports; les traits de la figure assez bien exécutés, des oreilles énormes et percées, et tout le bas du corps difforme et monstrueux. D'autres îles plus à l'ouest ont offert les mêmes images, mais construites en bois au lieu de l'être en pierre, et bien moins anciennes.

D'après tous les rapports, il paraît certain que, vers 1822, le nombre des habitans à Laïvavaï était

encore au moins de douze cents; mais, à l'époque où j'y touchai, en 1830, il n'y en avait plus que cent vingt environ. En mars 1834, il n'en restait guère que quatre-vingt-dix à cent; et il y régnait une maladie qui, chaque semaine, en enlevait quelques-uns; de sorte que cette île si florissante et si peuplée, il n'y a guère que douze à quatorze ans, n'est peut-être plus, à l'heure où je parle, qu'un triste désert, où l'on trouverait à peine un être vivant.

## § II.

### TOUBOUAÏ.

De Laïvavaï nous nous portâmes directement sur O-taïti, et ne vîmes pas Toubouaï; mais comme, dans mes précédens voyages, j'ai plusieurs fois visité cette île, je placerai ici, sur sa position et sur son état, quelques détails encore, je crois, peu connus, quoiqu'elle ait été souvent revue.

L'île Toubouaï est située par 23° 24′ de lat. sud, et par 151° 41′ de long. occ., et si exactement à l'extrémité du tropique, qu'elle possède la majeure partie des productions d'O-taïti, quoiqu'en moindre quantité; mais, en somme, la végétation y est moins riche, en raison de la moindre fertilité du sol et du manque de pluie. Toubouaï, comme plusieurs autres des îles de ces mers, possède, dans son intérieur, des montagnes et des plaines spacieuses, couvertes de verdure, depuis le pied des hauteurs jusqu'au

rivage; mais l'intérieur même n'y est que d'une élévation médiocre; et les plaines, consistant, en partie, en marécages d'une eau bourbeuse et saumâtre, ne sont pas aussi productives que celles d'O-taïti et de tant d'autres îles; aussi les habitans de Toubouaï ne font-ils qu'une récolte de fruits à pain, et ne vivent-ils guère que de taro (*caladium esculentum*) et de poisson. Comme je l'ai dit à l'article où je traite de la formation des îles, il est à Toubouaï un rescif qui l'entoure à quelque distance; mais, en plusieurs endroits, encore si peu élevé, qu'il ne protégerait qu'imparfaitement la terre, si, plus près du rivage, ne se trouvait un autre lit de corail de plus ancienne formation, qui la défend mieux des fureurs de la mer. Au nord-ouest se trouve une passe assez profonde pour quelque navire que ce puisse être; peu sûre, à cause des masses de corail qui s'y élèvent de toutes parts, toujours plus menaçantes, à mesure qu'on avance; et, comme la mer y est très-grosse, les bâtimens entourés de rochers, s'y voient, par un vent de nord ou d'ouest, d'autant plus exposés qu'ils ne peuvent avoir que peu de chaîne dehors.

J'arrivai, pour la première fois, devant Toubouaï, au mois de mai 1830. Ne pouvant gagner le port par le vent qui régnait, je m'embarquai dans le canot, pour aller à terre. En courant le long du rescif afin de gagner la passe, qui est beaucoup à l'ouest du village, nous distinguâmes une petite ouverture,

par où nous essayâmes d'entrer, quoique la mer fût grosse et qu'il y eût du danger; mais le timonier prit si bien ses mesures, qu'en moins de rien nous fûmes en dedans du rescif, ce qui nous épargna du travail et du temps; car, par-là, le chemin était plus court; et la mer, beaucoup plus belle, nous permit d'accélérer notre marche.

Quand nous fûmes à environ un mille du rivage, les Indiens nous aperçurent et vinrent aussitôt au devant de nous, le long de la côte, en agitant des pavillons blancs. Un peu plus loin, nous vîmes une large pirogue qui débouchait du côté de la passe, par laquelle ils avaient cru que nous devions entrer. Nous ayant joints, les hommes qui la montaient se tinrent le long de notre canot, et forçaient de rames (*pagaies*), pour nous suivre, tandis que les hommes du rivage nous suivaient également, en courant, et en agitant leurs pavillons; scène assez piquante, mais qui fut de courte durée; car, en peu de minutes, nous fûmes près des maisons, au devant desquelles flottaient, aussi, partout, des pavillons blancs.

A notre débarquement, nous fûmes reçus par toute la population, qui ne monte pas aujourd'hui à deux cents personnes. On nous conduisit, de suite, à la maison des missionnaires, deux Indiens d'O-taïti, qui avaient déjà fait commencer les préparatifs de notre dîner, et qui nous accueillirent de la manière la plus amicale, avec cette franche hospitalité carac-

téristique des indigènes des îles de la Société, et de presque tous ceux de la même race, dans l'Océanie.

En attendant que le repas fût prêt, j'allai voir une goëlette commencée par des Européens, mais dont la construction avait été, depuis, abandonnée, et que voulaient vendre les Indiens, qui n'avaient reçu le prix ni de leur bois, ni des provisions par eux fournies. Je trouvai ce bâtiment en meilleur état que je ne l'avais espéré; et, jusque-là, j'avais réussi dans une entreprise assez hasardeuse. De l'endroit où j'avais débarqué, au chantier de la goëlette, il y a au moins une demi-lieue. Le chemin, le long du rivage, est agréable et pittoresque, couvert d'*aïto* (*casuarina equisetifolia*), de *tomana* (*calophyllum inophyllum*), de *miro* (*thespesia populnea*), de *bouraau* (*hibiscus tiliaceus*), tous arbres magnifiques, dont le premier a souvent jusqu'à cent pieds de haut. On marche donc, là, toujours à l'ombre; l'air y est généralement frais et sans cesse embaumé des fleurs du *pandanus*, qui abonde en ce lieu; mais ce qu'on y voit aussi, et ce qui ne peut manquer d'affliger tout ami de l'humanité, ce sont les ruines partout répandues d'un grand nombre de cases, habitées, il y a peu d'années encore, par un peuple aussi nombreux que prospère, qui, là, comme en tant d'autres endroits, a disparu de la manière la plus mystérieuse, du moment où nous y avons apporté notre religion, nos habitudes et nos mœurs. Assis dans l'une de ces demeures, encore entière et presque neuve, mais

déserte, entourée des tombeaux de ceux dont la présence leur donnait, jadis, un air de vie qu'elles n'ont plus, je cherchai, pour la première fois, la cause de ce fatal et singulier phénomène moral. Je la trouvai bientôt dans le changement trop brusque des coutumes de ces peuples, à qui notre folle manie de leur inculquer, partout, sans mesure et sans choix, comme sans modifications aucunes, nos préjugés et nos idées si exclusifs en religion comme en politique, arrache bientôt les simples et pures jouissances qu'ils devaient à la seule nature, pour les plonger dans l'inaction et dans l'indolence d'une vie purement contemplative, genre de vie auquel se refusent, à la fois, et leur constitution physique, qui a besoin de mouvement, et leurs facultés intellectuelles, plus appropriées à la satisfaction des besoins matériels qu'aux spéculations de notre vaine métaphysique.

Les Indiens me tirèrent de ma rêverie, en me montrant le brick qui s'était approché de la passe. La mer était très-haute, et il y avait de la témérité à tenter le passage par un temps pareil; aussi accompagnai-je des yeux, avec inquiétude, le bâtiment, jusqu'au moment où je le vis à l'ancre dans une des places le moins dangereuses. Je retournai alors à la maison des missionnaires, où était aussi le chef, avec qui je pris un repas très-bon et assez copieux, consistant en poissons, poules, cochons, légumes, etc.

Après dîner, je proposai d'acheter la goëlette. Les conditions furent bientôt faites avec le chef, qui

exigea une somme ronde pour lui-même, et le payement de ceux qui avaient fourni le bois, les provisions; tous comptes établis d'après des billets qu'on leur avait laissés et un livre où tout se trouvait noté. La nuit vint au moment où l'affaire se terminait, et l'on soupa. Le reste de la soirée se passa, comme chez tous les autres insulaires chrétiens, en conversations qu'ils tenaient, les uns assis, les autres couchés, et dont une prière annonça la fin. Les bois de lit sont déjà en usage à Toubouaï; mais couverts de nattes au lieu de matelas. Celui qu'on me donna avait heureusement des rideaux, ou plutôt on y en avait mis, pour me garantir des moustiques, qui fourmillent à Toubouaï, de manière à ce qu'on en soit couvert à l'approche de la nuit, et qui empêchent toujours les étrangers de dormir, dans les premiers temps; mais on finit par s'y habituer.

Pendant la nuit, le vent augmentant de violence et soufflant plus directement du nord, avait rendu la mer plus difficile. Le matin, à peine pouvait-on communiquer avec le brick, quoiqu'il eût remonté jusqu'en face du village. Dans l'après-dîner, le temps devint plus mauvais encore, et la mer fut si grosse qu'elle mit le bâtiment en danger. Il avait, pourtant, deux chaînes dehors; mais, entouré de rochers, il devait les tenir si courtes, qu'il était à craindre que les ancres ne tinssent pas.

Je passai quatorze jours à Toubouaï, et j'eus, depuis, deux fois, l'occasion d'y retourner; aussi ai-je

pu l'examiner en détail. Cette île n'offre rien de bien curieux. Toutes les parties en sont très-semblables ; seulement on y trouve encore les restes du fort qu'y construisirent Christian et les autres révoltés de la *Bounty*. Un vieillard se souvenait de cette visite, mais ne put me donner aucun détail sur la cause de leur querelle avec les étrangers. Seulement il me dit que les habitans croyaient que les Anglais étaient venus là pour s'emparer de leur pays et de leurs femmes. Le port de Toubouaï est décidément mauvais. Deux fois le brick faillit être poussé sur le rocher ; mais, pour qu'on juge mieux de l'état des choses, je joins, à cette indication générale, un extrait de mon journal.

12 MAI 1830. — « Le temps était devenu, hier, de plus en plus mauvais. Le vent soufflait avec force du nord-ouest ; et la nuit s'annonçait de manière à donner des inquiétudes pour le brick ; car le rescif est si bas, qu'il ne garantit nullement de la mer, qui est épouvantable ; tandis que les rochers ou les masses de corail, dont la rade est remplie, ne permettent point de filer de la chaîne. Pendant la nuit le temps était vraiment affreux ; il tonnait sans interruption, et le vent soufflait à tout renverser. Je sortis plusieurs fois pour voir le brick, que je pus à peine distinguer, quoiqu'il fût en face de mon logement et à peu de distance. Il était extrêmement agité et semblait, quelquefois, porté sur les rochers, tant les vagues le battaient avec violence. Les vergues en étaient abattues ;

on l'avait presqu'entièrement dégréé. Par le mouvement qui régnait à bord, il m'était facile de juger qu'on n'y était pas sans craintes; et, en effet, quand l'orage se fut un peu calmé le matin, la première nouvelle que j'en reçus fut qu'il avait éprouvé plusieurs avaries plus ou moins graves. »

25 MAI. — « Nous avons enfin réussi à sortir de ce mauvais port. Nous y étions retenus depuis quatorze jours, tant pour réparer les avaries que par les vents contraires. Le 22, le capitaine, impatient de partir, avait fait lever l'ancre et était venu mouiller près de la passe, afin d'être plus à portée de profiter du premier bon vent; mais cette manœuvre faillit lui coûter son navire; car, le 23, le temps s'éleva de nouveau du nord-ouest; et, augmentant par degrés, il devint si fort, qu'hier, pendant quelque temps, le bâtiment dériva peu à peu, entraînant ses ancres. Le soir, au moment le plus critique, le navire n'étant déjà plus séparé des rochers que de sa longueur, il se présenta un grain de l'espèce la plus effrayante, venu de l'ouest, et qui semblait annoncer un naufrage inévitable. Néanmoins, il changea tout à coup les vents, qui sautèrent au sud; ce qui nous aurait permis de sortir de suite, s'il n'eût pas été trop tard, et si la mer avait été moins mauvaise. Il fallut donc encore attendre. Heureusement, ce matin, les vents n'avaient pas changé. Avant le jour, on avait commencé à lever les ancres; et, à six heures et demie, nous étions en pleine mer et hors de tout danger. On

trouva qu'une des pates de l'ancre-maîtresse avait plié et s'était redressée. Il est certain que si ce temps eût duré une demi-heure de plus, nous étions à la côte. »

On conclura de ce qui vient d'être dit, que Toubouaï n'est pas un port à fréquenter, tant à cause des hauts-fonds ou masses de corail semés dans la passe et dans tout l'intérieur du port, qu'à cause des vents qu'on y peut avoir mauvais en toutes saisons; car, depuis mai jusqu'en septembre, on y éprouve les gros temps des hautes latitudes; et, souvent, de forts coups de vent du nord et de l'ouest; tandis que, depuis novembre jusqu'en avril, on y reçoit les coups de vent de la mousson de l'ouest, qui y sont même plus forts qu'à O-taïti. C'est près de Toubouaï, qu'en janvier 1832, un bâtiment fut engagé et obligé de couper ses mâts, dans un coup de vent de l'ouest. Je donnerai donc ici, aux bâtimens, le même conseil que je leur ai donné pour Rapa, de tâcher de s'y procurer ce dont ils ont besoin, par leurs embarcations, sans mouiller. On trouve à Toubouaï, de l'eau, des végétaux, tels que des pommes-de-terre douces, des choux, des ognons, du taro; et, enfin, des cochons et des poules.

## § 3.

### ROUROUTOU ET RIMATARA.

Rouroutou et Rimatara sont situées, toutes deux, au N.-O. de Toubouaï, la première à l'est de la seconde.

Rouroutou a environ quinze milles de circuit. On la distingue à vingt-cinq milles de distance. On y trouve des ignames, des patates et des cochons. Cette île est fort difficile à aborder, même pour les plus petites embarcations. Elle n'offre aucun refuge aux navires, qui ne peuvent même en approcher sans courir les plus grands dangers, les côtes n'en étant rien moins que sûres, à cause des coraux qui commencent à les cerner de toutes parts. Rouroutou est située par 23° 27′ de lat. sud, et par 153° 6′ de long. occ.

Rimatara est petite, mais très-fertile, et peut fournir en abondance, aux navires, de l'eau et des provisions; mais elle n'a pas d'ancrage. Elle est située par 22° 38′ de lat. sud, et par 154° 22′ de long. occ.

Ces deux îles, toutes deux chrétiennes, depuis quelques années, ont éprouvé le sort commun à toutes celles qui ont subi, dans l'Océanie, des changemens de mœurs et d'habitudes, aménés par l'adoption du christianisme; mais d'une manière plus funeste encore. Leur dépopulation a été telle que, de mille à douze cents habitans qu'avait cha-

cune d'elles, il leur en reste à peine aujourd'hui deux cents; et, pour comble de malheur, par une singularité fatale, la maladie ayant frappé l'un des deux sexes plutôt que l'autre dans les deux îles, il ne se trouve presque plus que des hommes à Rouroutou, tandis qu'à Rimatara il n'y a guère que des femmes qui aient échappé au fléau.

## SECTION IX.

—

### ILES HARVEY.

A l'ouest de Rimatara et de Rouroutou se trouvent les îles de *Mangea*, *Atiou*, *Maunti*, *Mitioro*, *Aïtoutake* et *Rarotonga*, que les Anglais nomment îles *Harvey*.

De ces îles, je n'ai vu que Mangea. Elle a près de vingt milles de circonférence, est très-fertile, et offre, en provisions, toutes les ressources de ces mers. On y trouve des patates, des ignames, des bananes, etc., en abondance; mais il n'y a point d'ancrage pour les navires. Elle est située par 21° 55′ de lat. sud, et par 160° 18′ de long. occ. Le peuple qui l'habite est actif et industrieux. C'est de là que viennent ces belles haches en pierre, adaptées à leur manche avec tant d'art qu'on ne peut distinguer le bout des cordes qui les y attachent.

## SECTION X.

### ÎLE MATILDA'S ROCK OU ROCHER DE MATHILDE.

(Osnaburg (?) de Carteret.)

On se tromperait beaucoup si l'on ne croyait trouver, dans cette localité, que le rocher sur lequel se perdit, en 1792, le baleinier américain la *Matilda*, qui lui a donné le nom sous lequel elle est aujourd'hui plus particulièrement connue.

Matilda's Rock est, dans son état actuel, une île basse, boisée, et sans autres habitans, au moins visibles, que des oiseaux de mer, des tortues, des lézards, des crabes. Cette île est étendue de quinze milles de l'est à l'ouest, sur sept milles du nord au sud.

Position : par 21° 5′ de lat. sud, et 141° 5′ de long. occ.

# CHAPITRE II.

## ILES ARCHIPÉLAGIENNES.

DES îles répandues dans les parages océaniens, soit absolument isolées, comme l'île de Pâques, Pitcaïrn, Ducie, etc., soit en petits groupes, comme les îles Gambier, les îles Australes, etc.; toutes îles que la théorie nomme génériquement *Pélagiennes*, je passe aux îles réunies en plus grand nombre, et qu'elle distingue sous la dénomination aussi générique d'*Archipélagiennes* ou *Archipels proprement dits*.

Deux de ces archipels appèleront et fixeront successivement notre attention.

Ces deux archipels sont : L'*Archipel dangereux* et l'*Archipel des îles de la Société*.

## SECTION PREMIÈRE.

### ARCHIPEL DANGEREUX.

( Parata des Indiens. )

Je reviens maintenant sur mes pas, et reprends mon voyage au travers de l'Archipel dangereux pour me rendre de Pitcaïrn à O-taïti.

Le 1er mars 1829, trois jours après avoir quitté Pitcaïrn, nous vîmes une île que nous crûmes être celle de Lord Hood, et dont la vue, en conséquence, fit une vive impression sur moi (1); mais nous reconnûmes bientôt notre erreur. L'aspect de l'île que nous avions en vue est véritablement horrible. La mer s'y déploie par masses effroyables qui augmentent de volume, à mesure qu'elles approchent de terre, et se brisent ensuite sur le rescif avec une violence qui les réduit en écume lancée dans l'air comme des flocons d'une neige épaisse, semblant, à son tour, s'y résoudre en légère vapeur. Il faut avoir joui de ce spectacle pour se faire une idée de tout ce qu'il a d'imposant. Je ne l'ai vu tel que dans ces mers; mais je ne crois pas que jamais capitaine capable d'apprécier les dangers que présente l'abord d'un lieu pareil, ose même en approcher, à moins qu'un intérêt des plus pressans ne l'y contraigne. Cette île est située par 22° de lat. sud, et par 135° 50′ de long. ouest. C'est évidemment une nouvelle découverte. Je l'ai nommée l'île *Bertero*, en mémoire d'un botaniste distingué qui, après m'avoir accompagné dans un de mes voyages à O-taïti, a perdu la vie dans le voyage de retour.

Le même jour, au coucher du soleil, nous vîmes une seconde île et crûmes en distinguer encore deux autres plus loin. Le temps n'étant pas favorable aux

(1) Voir chap. Ier, section VI.

observations, nous poursuivîmes notre voyage, tant qu'on put y voir un peu; mais, à huit heures, le ciel était couvert et l'obscurité devint telle, qu'on jugea prudent de mettre en panne.

Le lendemain matin, vers cinq heures, nous nous remîmes en route. Le courant nous avait encore, dans la nuit, portés à l'ouest; car nous ne vîmes plus les îles que nous avions aperçues la veille; et le 3, au soir, en relevant la petite île de *Carisfort*, nous reconnûmes que nous avions été jetés à plus de trente milles à l'ouest. L'approche de la nuit nous empêcha encore d'examiner cette île, ainsi que celle de *Barrow*, toutes deux relevées par le capitaine Beechey et aujourd'hui correctement portées sur les cartes.

Comme j'étais pressé, je fis gouverner directement sur l'île de *La Harpe*.

Il y a deux observations générales à faire sur les habitans des îles dont se compose l'Archipel, ordinairement désigné, sur les cartes, sous le nom d'*Archipel dangereux*.

La première, est qu'ils parlent un langage totalement différent de celui d'O-taïti ou de la langue polynésienne (1), et qu'ils sont désignés comme na-

(1) Ce langage diffère, surtout sous le rapport lexicographique; car la phraséologie, les formes grammaticales en sont les mêmes que ceux de la langue polynésienne, puisqu'il connaît les duels, etc.; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, quoique ces insulaires comptent par dix, les noms de

tion, soit par eux-mêmes, soit par leurs voisins, sous le nom particulier de *Parata*, quoiqu'on les désigne aussi, quelquefois, sous le nom particulier de *Pomoutou* (1), habitans des *Iles de la Nuit* ou des *Iles mystérieuses*.

La seconde observation générale à faire sur les habitans de l'Archipel dangereux, c'est qu'ils passent, de temps immémorial, pour les plus hardis navigateurs des environs, au moyen de leurs grandes pirogues, qui, souvent, ont plus de cent pieds, et sont construites sur un plan qui les fait beaucoup ressembler à nos vaisseaux ; car ils y font une quille, une charpente intérieure, dont les membrures déterminent la forme du bâtiment, et qui, portant sur la quille, reçoivent les planches du bordage. C'est avec ces pirogues qu'ils parcourent ces mers à plusieurs

nombre, si exactement les mêmes dans toute l'Océanie, depuis les îles Gambier jusqu'à l'Archipel de l'Inde et à Madagascar, sont, chez eux, tout différens. Les nombres deux et cinq, par exemple, qui se traduisent partout, invariablement, par *aroua* et *arima*, ils les traduisent par *koïko* et par *épiko* ; antinomie explicable seulement par la manière dont ces îles auront été peuplées, c'est-à-dire au moyen de pirogues égarées, où, souvent, ne survivaient qu'un ou deux individus, d'un âge ou d'une classe peu propre à transmettre le langage. On a, en effet, trouvé en mer des enfans ; et, dans telle île, il n'y avait que deux enfans et une femme.

(1) *Po* ; nuit, obscurité, mystérieux ; *moutou*, île basse. — On verra, plus loin, que le mot *Pomoutou* paraît désigner plus particulièrement l'Archipel que les Anglais ont désigné par le nom d'Archipel dangereux.

degrés aux environs; mais, comme elles sont trop étroites pour leur longueur et pour leur hauteur, ils en attachent deux ensemble; et, alors, au moyen de la plate-forme du milieu, ils obtiennent en largeur au moins le tiers de leur longueur. Elles sont affilées aux deux extrémités, et ils ne les font point virer pour changer de direction; mais ils tournent la voile et le gouvernail. A O-taïti, on se servait, pour voyager, des mêmes bâtimens; mais on avait besoin, pour les construire, de quelques habitans des îles basses. On les appelait *pahi*, nom qui désigne aujourd'hui nos navires.

Si les habitans de l'Archipel dangereux sont hardis navigateurs, ils ne sont pas moins redoutables guerriers. Leur renommée, à cet égard, est, aussi, répandue dans toutes ces mers; d'où il suit que, depuis leurs îles jusqu'à O-taïti, il y a peu de querelles sérieuses où ils n'interviennent comme auxiliaires formidables, surtout lorsqu'il s'agit de soutenir les chefs de *Taïarabou*, partie orientale d'O-taïti.

Entre les îles dont se compose l'Archipel dangereux, et dont l'énumération complète, en la supposant possible, serait aussi fastidieuse qu'inutile, j'ai surtout étudié l'île de *La Harpe*, les îles dites *Deux Groupes* et îles voisines; l'*Ile de la Chaîne* et îles voisines; *Tiooka* avec *Oura* et îles voisines; *Maïtea*; *Matia*.

## § 1er.

### LA HARPE.

(*Bow Island* (île de l'Arc), de Cook, des Anglais ; *Heao* des naturels.)

Cette île, que les Indiens nomment *Heao*, a reçu son premier nom européen (celui de *La Harpe*), de Bougainville, qui l'a découverte ; et son second, celui de *Bow Island* ou *île de l'Arc*, par lequel elle est exclusivement désignée sur les cartes anglaises, c'est Cook qui le lui a donné.

Elle est située par 18° 26′ de lat. sud, et par 142° 45′ à 143° 18′ de long. occ. C'est assurément une des plus grandes de tout l'Archipel ; car elle a plus de trente milles de long sur cinq milles de large.

Elle est boisée du sud-est au nord-nord-ouest ; mais les côtes méridionale et occidentale ne présentent qu'un rescif nu, à peine à fleur d'eau, et dont l'approche est fort dangereuse dans les nuits obscures.

En tout semblable à l'île Lord Hood, elle est, comme cette dernière, extrêmement basse, et ne se distingue même, de six à douze milles, qu'à l'aide de quelques cocotiers, plantés de distance en distance.

Nous en eûmes connaissance, le 4 mars 1829, dans la matinée. A mesure que nous en approchions, nous découvrions la terre, qui s'étendait à l'ouest.

Quand nous en fûmes à environ un mille, nous distinguâmes deux épaisses colonnes de fumée qui s'élevaient de deux endroits différens; signe certain de la présence d'habitans qui désiraient communiquer avec nous. Le temps étant beau et le vent favorable, nous nous en approchâmes encore, jusqu'à pouvoir distinguer une douzaine d'insulaires, assis sous des arbres, en un endroit où il y avait trois à quatre cabanes.

Comme nous désirions aller à terre, nous longeâmes la côte d'assez près, jusqu'à la passe, située au nord-nord-ouest, et par laquelle des bâtimens, même de cinq à six cents tonneaux, pourraient entrer, non, toutefois, sans danger, à cause des courans; aussi, pour cette opération, est-il absolument nécessaire de bien prendre son temps et d'attendre un vent favorable et assez fort.

Vers huit heures du matin, je m'embarquai dans le canot avec M. Brock et quatre matelots que je crus, malgré l'opposition de M. Brock, devoir armer; et à chacun desquels je remis un fusil, des pistolets et un sabre. M. Brock lui-même prit une paire de pistolets, mais par pure complaisance; car il avait l'opinion la plus favorable des dispositions amicales des insulaires. Pour moi, je portais un fusil à deux coups et des pistolets. Nul doute qu'armés ainsi nous ne pussions défier bien des Indiens. Heureusement, nous n'eûmes pas à nous prévaloir de nos

forces; et, malgré leur conduite ultérieure (1), il paraît certain qu'ils n'avaient alors contre nous aucune intention hostile; sans quoi, nonobstant mes précautions, ils auraient pu, comme on le verra plus loin, très-facilement se saisir de nous.

La mer était extrêmement belle, et nous parvînmes sans peine à la passe; mais, là, tombant, tout à coup, sous l'influence des courans, notre embarcation fut emportée avec une étonnante rapidité vers l'intérieur du lac. En moins de rien, nous fûmes près d'un endroit où se trouvaient plusieurs cases, et au milieu d'une cinquantaine d'Indiens.

Le canot touchant au rivage, j'ordonnai aux matelots de rester dedans et sautai à terre, accompagné de M. Brock seulement. Les Indiens s'étaient levés à notre approche; et plusieurs hommes vinrent à notre rencontre, n'ayant pour vêtement que le maro. Ils nous conduisirent jusque près des cases, où se tenaient plusieurs femmes et des enfans; ces derniers, même des filles de huit à dix ans, absolument nus; mais les femmes portaient des nattes qui, serrées autour de la ceinture, descendaient jusqu'aux genoux, en forme de jupe. Ils nous reçurent assez bien. M. Brock, qui avait long-temps vécu à O-taïti et dans plusieurs autres îles de la mer du Sud, pouvait se faire entendre d'eux; d'autant plus qu'il connaissait déjà leur île, pour s'y être trouvé en 1825,

(1) *Voir* Partie historique.

en même temps que le capitaine Beechey, étant, à cette époque, capitaine du navire marchand anglais qui y faisait la pêche mentionnée dans la relation du commandant du *Blossom*. L'un des Indiens, qui l'avait vu dans cette circonstance, parut charmé de le revoir.

Ils nous offrirent quelques curiosités que j'échangeai pour divers objets que j'avais apportés avec moi ; mais je fus frappé de leur extrême méfiance. Ils ne lâchaient pas la moindre chose, pas même pour qu'on l'examinât, avant d'avoir reçu ce qu'ils demandaient en échange ; et je dus en conclure qu'ils avaient déjà été trompés par quelque visiteur. Ils se montraient, d'ailleurs, fort bienveillans, payant même une espèce de tribut d'hospitalité, qu'ils offraient sans rien exiger en retour, et consistant en noix de coco, seul présent qu'ils puissent faire à des étrangers ; présent qui, vu la rareté du fruit et le prix qu'en conséquence ils y doivent attacher, peut être considéré comme d'une valeur inappréciable et bien au-dessus de tout ce qu'en pareille occasion on viendrait offrir ailleurs.

Pendant que j'étais là, au milieu d'une vingtaine d'Indiens et de plusieurs femmes avec leurs enfans, je m'aperçus que tous les matelots étaient partis, avec les autres Indiens, pour aller chercher des noix de coco; et M. Brock s'étant également éloigné, je ne pus m'empêcher de concevoir quelques inquiétudes, en me voyant ainsi tout seul au milieu de

ce peuple, d'autant plus que j'avais appris que plusieurs des Indiens présens étaient d'*Amounauw*, île à huit ou dix milles au nord, et que M. Brock me les avait dépeints comme des sauvages dangereux et encore anthropophages, conquérans de l'île où nous étions. M. Brock ajoutait qu'ils y avaient commis des horreurs, en tuant et mangeant la plupart des hommes, et ne conservant que les femmes et les enfans.

Ce qui augmentait encore mon inquiétude, c'est que je ne voyais nulle part la goëlette, et que les Indiens, partis avec M. Brock et les matelots, revenaient sans aucun des miens, qui, en s'écartant ainsi, avaient joint à cette première imprudence celle de laisser leurs armes dans l'embarcation. Ne sachant que faire, je saisis un moment où les Indiens avaient l'air de se consulter; je gagnai l'embarcation, me jetai dedans, pris mon fusil sur mes genoux et rangeai les autres armes de manière à facilement en disposer au besoin.

Quand les Indiens me virent ainsi établi, ils m'invitèrent à revenir à terre, sans toutefois trop s'approcher de moi. Je ne me rendis pas à leur invitation; et, enfin, M. Brock et les marins étaient revenus. Je les fis, de suite, entrer dans l'embarcation; puis j'allai prendre congé des Indiens, à qui je payai largement leurs noix de coco, ce dont, il faut le dire, ils se montrèrent satisfaits et même reconnaissans. Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde; et, quoique la conduite imprudente des

marins m'eût donné un moment d'inquiétude, je ne puis pas dire que ma crainte fût fondée. Je dois reconnaître, au contraire, qu'ils n'ont pas manifesté les moindres intentions fâcheuses.

Les habitans de La Harpe, au nombre de trois ou quatre cents au plus, ne sont pas d'une très-haute stature. Le plus grand nombre d'entr'eux ne sont guère au-dessus de la taille moyenne; mais j'en ai remarqué trois qui mesuraient au moins cinq pieds six à huit pouces. Ils sont noirs, comparativement aux habitans des îles élevées, ce qui vient seulement de ce qu'ils sont exposés au soleil. Ils sont, d'ailleurs, bien proportionnés. Les femmes paraissent généralement moins bien; et, par comparaison, de beaucoup plus petite taille et plus noires encore que les hommes. Leur maigreur et leur air de misère (car elles sont à peine couvertes de quelques lambeaux de natte) les rendent peu attrayantes. Les enfans, cependant, sont d'une jolie figure; et l'examen attentif que j'ai fait des individus des deux sexes, m'a convaincu qu'en ôtant aux hommes leur barbe négligée et les cheveux mal peignés qui tombent en désordre sur leur front, et en laissant les femmes croître et se développer, sans les astreindre aux rudes travaux de la pêche, etc., les habitans de ces îles seraient exactement semblables à ceux des autres. Le capitaine Beechey en fait un portrait horrible. A l'en croire, ils sont aussi laids que les habitans de Malicolo; mais je crois reconnaître en eux

absolument le même peuple que celui de toutes les îles de cet Archipel. Leur laideur est de circonstance purement momentanée ; et, comme telle ou telle maladie, disparaîtrait avec sa cause, en laissant tout au plus quelques légères traces de son passage (1).

Les habitans de l'île de La Harpe ne manquent pas d'industrie ; car ils ont de grandes et belles pirogues, avec lesquelles ils se hasardent à la mer et vont jusqu'à une petite île située au nord de la leur, à la distance de trois à quatre lieues. Pour se couvrir, ils fabriquent de très-beaux tissus ; aussi m'est-il difficile de concevoir comment ils peuvent se construire des habitations aussi misérables que celles que j'ai vues dans l'île ; car, quoique bien couvertes, elles sont si basses qu'on ne peut y entrer qu'à genoux, s'y tenir que courbé et couché ; et, si je ne les avais vus s'y introduire et en sortir, je n'aurais jamais imaginé que ce fussent des demeures d'hommes.

Ils n'ont pas d'autre nourriture que du poisson, le fruit assez insipide du *pandanus*, et quelques noix de coco. En somme, la vie de ces insulaires me

(1) Il est d'observation constante qu'après quelque séjour loin de leur terre natale, de noirs et laids qu'ils paraissent être à leur arrivée, les habitans des îles basses prennent souvent un teint plus clair, des traits plus agréables et deviennent plus souples et plus agiles même que les habitans des îles élevées ; mais il est aussi de fait qu'ils sont moins robustes et moins grands que ces derniers.

paraît aussi triste et aussi pauvre que celle des Indiens de Cobija.

## § II.

### DEUX-GROUPES ET ILES VOISINES.

En quittant l'île de La Harpe, nous poursuivîmes notre voyage pour O-taïti. Nous ne rencontrâmes point d'autres terres jusqu'aux îles désignées par la dénomination de *Deux-Groupes*.

Ce sont deux îles ayant ensemble à peu près dix-huit milles de long, dans la direction du sud-est au nord-ouest, sur six de large, et séparées l'une de l'autre par un canal très-profond, mais qui n'est guère large que d'un sixième de mille. Elles sont situées par 18° 12′ de lat. sud, et par 144° 38′ de long. occ.

La plus orientale se nomme *Rouaharé*, et la plus occidentale *Maroukauw*. Cette dernière a, vers son côté nord-est, une passe praticable pour des embarcations ou pour de petits navires.

« Les vents avaient été faibles, et nous vîmes Rouaharé, le 6 mars, seulement, surlendemain du jour de notre départ de La Harpe, vers huit heures du matin. Nous en longeâmes le côté méridional; et, deux heures après, environ, nous mîmes en panne dans le canal, qui est si étroit que nous distinguâmes à la fois à terre plusieurs habitans dans les

deux îles. Dès que ceux-ci s'aperçurent que nous étions arrêtés, ils lancèrent trois pirogues, atteignirent le long du bord, en peu de minutes; et, invités à monter, tous furent, en un instant, sur le pont.

» C'étaient absolument les mêmes hommes qu'à l'île de La Harpe, et ils parlaient la même langue; seulement ils avaient arraché les poils de leur barbe, et portaient les cheveux courts, comme à O-taïti, ce qui leur donnait un air moins farouche et les faisait paraître plus agréables que les premiers. Ils n'apportaient que des coquillages et manifestèrent, d'abord, la même méfiance que les naturels de l'île de La Harpe, cachant leurs coquillages ou ne les montrant que l'un après l'autre. Ils quittèrent, pourtant, peu à peu, cet air de méfiance, et finirent par laisser examiner tout ce qu'ils avaient apporté. J'avais remis à l'un d'eux une pièce d'étoffe, en échange de coquillages. Je fus frappé de l'expression de sa joie. Il prit d'abord la pièce des deux mains, et se mit à courir et à sauter d'un bout à l'autre de la goëlette, tantôt pliant avec soin son étoffe, tantôt la dépliant, presqu'aussitôt, pour l'agiter dans l'air comme un pavillon. Il se l'attachait autour de la ceinture, et la roulait en turban sur la tête; marchait, en se donnant des airs d'importance, riait aux éclats, poussait des cris, dansait, même, avec toute la simplicité d'un enfant, prouvant par-là, mieux que tous les raisonnemens auraient pu le faire, que les hommes, dans cet état primitif, ont

l'innocence et la naïveté du premier âge, et que leur cœur est bon, quoiqu'on les voie souvent, quand ils sont mal dirigés, se livrer, partout, par ignorance ou par superstition, aux plus révoltantes cruautés.

» En moins d'une heure ils s'étaient si bien impatronisés à bord, qu'on aurait pu croire qu'ils nous connaissaient depuis long-temps. Ils allaient partout, se montraient d'une gaîté folle, aidaient les marins dans les manœuvres, toujours des plus aimables, et paraissant fort jaloux de nous plaire, mais en même temps extrêmement discrets, et évitant, avec le plus grand soin, tout ce qui pouvait les rendre importuns. Nous ayant entendus exprimer le désir de nous procurer de la nacre de perle, ils nous dirent qu'à peu de distance était une île où nous en trouverions beaucoup. Je leur fis demander s'ils voulaient nous y accompagner; ils y consentirent aussitôt. Tous voulaient rester; et, n'ayant l'intention d'en prendre que huit, j'eus beaucoup de peine à faire partir les cinq autres. En nous quittant, ils nous donnèrent la preuve qu'ils n'étaient pas tout-à-fait exempts du vice reproché, par les premiers navigateurs, à tous les insulaires de la mer du Sud. L'un d'eux prit un couteau de table, que le domestique avait apporté sur le pont pour le nettoyer; mais, aperçu par l'un des matelots, il le rendit sans difficulté et parut très-honteux.

» Il faut que ces insulaires connaissent bien peu les affections de famille, puisque, ne s'enquérant,

en aucune manière, du temps qu'ils devaient rester avec nous, ils partirent, non-seulement sans demander à prendre congé des amis qu'ils allaient quitter, mais encore sans faire le moindre signe d'adieu à ceux qui étaient sur le rivage, quoique, à en juger par leur âge, plusieurs d'entr'eux dussent avoir des femmes et des enfans; et même, bien loin de paraître s'éloigner à regret de leur terre natale et de leurs proches, ils se montraient joyeux et pleins de bonne volonté, parcourant le bâtiment, prêts à donner la main à tout le monde, ne faisant que rire, et ne se retournant pas une seule fois vers le séjour qu'ils abandonnaient si légèrement.

» Ces îles n'ont pas un seul cocotier, et je ne sais vraiment de quoi vivent leurs habitans, qui sont, pourtant, sains et robustes; mais, comme les insulaires de La Harpe, moins grands que ceux des îles élevées, moins même que ceux de l'île de la Chaîne, qui est beaucoup mieux approvisionnée, ils ne doivent avoir absolument que du poisson.

» L'île que les Indiens nous indiquaient est un peu à l'est de Deux-Groupes. Il était trop tard pour la gagner ce même jour, parce qu'il nous fallait louvoyer. Quand la nuit fut venue, nous mîmes quelque temps en panne; mais le capitaine, craignant les courans, remit à la voile, courut de petites bordées et tâcha de gagner encore à l'est; car, malgré les indications des Indiens, il croyait toujours que ce devait être l'île de la *Résolution*, par 17° 23′ de

lat. sud, et 143° 47′ de long. occ. Le matin, à neuf heures, les Indiens nous montraient l'île presqu'à notre ouest, à la distance d'environ douze milles, encore n'en pouvait-on voir que deux cocotiers, qui se trouvent sur sa partie septentrionale, et qui se dessinaient parfaitement sur l'horizon. Nous courûmes, de suite, dans la direction, par une belle brise de nord-est; mais, à peine avions-nous fait huit milles, croyant encore en être à quatre, au moins, qu'un matelot cria : Brisans! Abordant l'île du côté sud, qui n'est qu'un rescif nu, nous pensions que le côté opposé, qui est bien boisé, en était le commencement, d'autant plus que la mer ne brisait presque pas ce jour-là; aussi étions-nous venus si près du rescif, qu'il y avait à peine assez de place pour virer de bord; et, la nuit, nous nous serions infailliblement perdus. M. Brock gagna la terre, avec quelques-uns des insulaires de Deux-Groupes. Ils abordèrent directement sur le rescif (car il n'y avait alors aucune mer). Nous les vîmes tirer l'embarcation de l'autre côté du banc de corail; et, bientôt, ils étaient sous voiles sur le lac; alors nous nous éloignâmes un peu, pour revenir, comme nous en étions convenus, dans une couple d'heures.

» A peine avions-nous quitté l'île, que nous nous aperçûmes que la mer devenait houleuse, quoique le vent n'eût pas augmenté; et, en revenant au rendez-vous, nous la vîmes, de loin, briser avec fureur du même côté où, deux heures auparavant,

elle était si tranquille que, même en plein jour, nous avions failli nous perdre sur le rescif; aussi vîmes-nous, peu après, ceux des nôtres qui étaient allés à terre, tenter jusqu'à trois fois en vain de lancer en pleine mer leur embarcation, trois fois repoussée par les flots avec fureur, et trois fois comme engloutie dans l'écume. La nuit approchait. Je craignais quelqu'accident; et, pensant qu'il valait mieux remettre cette opération au lendemain, je fis faire un signal à M. Brock, et prendre le large à la goëlette. Nous vîmes bientôt qu'il nous avait compris; car il alluma, sur le rescif même, un grand feu qui, soigneusement entretenu, pendant toute la nuit, nous servit de fanal, et nous permit de nous tenir à portée de terre avec le navire. »

8 mars. — « Dans la journée d'hier j'avais déjà remarqué combien les insulaires qui nous accompagnaient nous étaient supérieurs sous le rapport de la vue. Ils virent les premiers l'île où M. Brock avait pris terre. A une distance où il nous était impossible de rien distinguer, ils nous indiquaient le point précis qu'occupait cet officier avec l'embarcation, et l'emploi de la lunette nous prouvait l'exactitude de leurs indications. Ce matin, en approchant de l'endroit où le feu brûlait encore, nous fûmes étonnés de ne voir ni l'embarcation ni nos gens. Le capitaine et moi nous prenions tour à tour la longue vue..... rien; mais nos Indiens, tous en même temps et sans la moindre hésitation, nous montrèrent l'ouest de

l'île; et quel fut notre étonnement, en dirigeant la longue vue sur ce point, d'y voir, effectivement, l'embarcation en pleine mer, mais si éloignée qu'on ne la discernait qu'à peine, même à l'aide de l'instrument. Nous gouvernâmes aussitôt sur elle; et, en moins d'une demi-heure, nos gens étaient à bord.

» M. Brock me remit quelques échantillons de nacre; mais il ne croyait pas qu'il y en eût beaucoup dans l'île, où, dans aucun cas, je ne me serais arrêté, vu la difficulté de les enlever en des lieux pareils. Il y avait aussi trouvé quatre maisons indiennes, abandonnées, à ce qu'il paraissait, assez récemment, par leurs habitans, lesquels, à en juger d'après le système de ces constructions, ne devaient pas être les mêmes que ceux des îles de La Harpe ou de Deux-Groupes; car ces demeures étaient absolument dans le goût de celles des îles de la Société, et leurs constructeurs devaient appartenir à quelqu'île à l'ouest (1).

» L'île dont il s'agit est située par 17° 32′ de lat. sud, et par 144° 35′ de long. ouest. Elle n'a guère que cinq à six milles de long sur quatre de large. Boisée

(1) A l'île de la Chaîne, ainsi que dans toutes les îles voisines, les maisons sont sur le même plan que celles d'Otaïti, quoique moins spacieuses; et comme ces insulaires vont souvent d'une île à une autre, jusque dans les environs de Deux-Groupes, où tout porte à croire qu'ils sont venus, c'étaient eux, sans doute, qui avaient visité cette île et élevé les constructions vues par M. Brock.

de son côté sud-est et nord, ses parties sud et ouest n'offrent qu'une suite de rescifs nus, qu'on distingue à peine par le beau temps, même au milieu du jour; et qui, comme ceux de la plupart des îles de cet Archipel, sont de dangereux écueils, ne permettant guère de faire route pendant la nuit, puisqu'il est des momens où, même avec la plus active surveillance, il serait impossible de les discerner et, par conséquent, d'en éviter les approches.

» L'embarcation à bord, nous nous portâmes directement sur Deux-Groupes, où nous arrivâmes vers deux heures. Nous mîmes un instant en panne près du canal qui sépare les deux îles; et, alors, nos Indiens m'invitèrent plusieurs fois à les accompagner à terre. Je leur fis dire que je ne le pouvais pas, remis à chacun d'eux quelques pièces d'étoffes, et me disposais à les faire reconduire par l'embarcation; quand, à notre grande surprise, tous, après s'être enveloppé la tête de leurs étoffes, se jetèrent à la mer, et se mirent à nager vers leur île, ce qui ne paraissait guère les embarrasser; car ils ne faisaient que rire et jouer dans l'eau. En tous cas, ces gens-là ne sont assurément pas complimenteurs; car, s'ils avaient quitté leurs femmes et leurs enfans sans les prévenir de leur départ, ils se séparèrent de nous avec tout aussi peu de cérémonie, sans se retourner une seule fois dans l'eau pour nous faire le moindre signe, nous adresser le moindre mot d'adieu et nous donner la plus légère marque d'amitié. Ils n'étaient

pourtant pas fâchés contre nous; car leurs éclats de rire, que nous entendîmes de fort loin, montraient assez leur satisfaction du traitement qu'ils avaient reçu.

» Il était à peu près trois heures quand nous quittâmes Deux-Groupes, nous dirigeant sur l'île de la Chaîne. Le capitaine, qui veillait depuis plusieurs nuits, s'était couché à six heures, croyant, d'après ce que M. Brock lui avait dit, qu'il n'y avait rien sur notre route; mais, inquiet, malgré tout (car il savait d'expérience combien ces îles sont encore imparfaitement connues), il s'éveilla vers dix heures; et, jetant un coup d'œil sur la carte, il trouva que nous devions être au milieu des îles désignées sous le nom de *Byer's Group*. Accouru sur le pont, il fit, de suite, prendre toutes les précautions possibles; mais la situation était critique; car la nuit était si obscure, qu'on ne pouvait rien distinguer. Il se croyait tout au plus dans la longitude de la plus orientale de ces îles, et s'efforça de gagner à l'est, en courant de petites bordées. Toute cette nuit se passa dans l'inquiétude; car, en supposant ces îles semblables à celles que nous venions de quitter, il eût été absolument impossible de les distinguer; aussi tout le monde à bord, sans même en excepter les matelots, généralement si insoucians, fut-il content de voir naître le jour. Nous reprîmes alors notre route; et, quoique passant exactement dans la latitude où devaient se trouver ces îles,

nous ne pûmes rien distinguer à plusieurs milles à l'entour. J'ai fait le même voyage depuis, en portant plus au sud encore, toujours sans rien voir; et je suis certain qu'elles n'existent pas en cette latitude, et qu'il y a probablement erreur d'un degré au moins. »

De Deux-Groupes nous nous dirigeâmes directement sur Anaa; mais ce ne fut que le 12 au matin que nous distinguâmes cette île, à la distance de douze milles environ; vers neuf heures nous étions déjà assez près pour voir distinctement ses groupes de cocotiers; et la fumée qui s'élevait de presque toutes ses parties, nous annonçait qu'elle était bien habitée.

## § III.

### ILE DE LA CHAÎNE ET ILES VOISINES.

( *Todos los Santos* , de Bouchea ; *Anaa* , des Naturels. )

Cette île qui, formée d'abord d'une rangée d'îlots bas et boisés de diverses grandeurs, est déjà devenue une seule et même terre, s'étend sur un espace d'au moins quinze milles de long sur cinq ou six de large, et présente, extérieurement, le même aspect que les autres îles de l'Archipel dangereux. Elle n'attira point particulièrement l'attention de Cook, le premier des navigateurs européens qui en aient eu connaissance, quoique déjà, de son temps, elle fût, peut-être, sous le rapport du nombre et du caractère de ses habitans, la plus remarquable de

tout l'Archipel. Elle n'a pas, en effet, moins de douze à quinze cents habitans, qui, grâce à leurs nombreux cocotiers, à leurs cochons et au poisson de leur mer, vivent dans l'abondance, gras, robustes et bien portans. Le sol de leur île s'améliore chaque jour. Ils y cultivent déjà le taro, quelques patates et des bananes, et ne tarderont pas à posséder la plupart des fruits des tropiques.

L'île d'Anaa est située par 147° 50′ de long. occ.

A peine étions-nous en vue d'Anaa, que quelques pirogues mirent en mer; et, vers dix heures, nous avions à bord une vingtaine d'Indiens, parmi lesquels il s'en trouvait un qui connaissait M. Brock, et qui, avec tous les autres, nous invita à venir à terre. M. Brock, que je consultai, prétendit qu'il n'y avait pas le moindre danger; que ces insulaires, qui, depuis long-temps, avaient adopté la religion chrétienne, étaient, aujourd'hui, doux et traitables et nous recevraient avec cordialité. N'ayant aucune raison de douter de l'exactitude de ce qu'il me disait à cet égard, je me laissai persuader. Vers dix heures et demie, je m'embarquai pour gagner la terre, dont nous étions, tout au plus, à un mille. Je croyais pouvoir y acheter des perles; et j'emportai une malle remplie de marchandises, emmenant avec moi mon domestique, pour me seconder en cas de besoin.

Le sol de cette île est fort élevé; et, quoiqu'elle soit de même nature que les autres îles, déjà plusieurs fois décrites, c'est-à-dire composée seule-

ment d'une lisière de terre ayant un lac à l'intérieur, cette bande de terre est si large, si élevée et tellement couverte de cocotiers, d'autres arbres et de végétaux, qu'on ne voit point le lac interne, qui, très-rétréci lui-même et peu profond, ne tardera pas à se combler en entier. A l'endroit sur lequel nous nous dirigions, la terre est un peu plus basse que partout ailleurs; et, s'échancrant un peu, forme une petite baie, où le ressac, moins fort, permet de débarquer par le beau temps, quand, d'ailleurs, on a soin de prendre les précautions nécessaires. Là s'étend aussi, au loin, un bas-fonds, où un bâtiment pourrait venir à l'ancre; mais courrait de grands dangers, s'il y était surpris par une grosse mer.

En arrivant près de terre, nous trouvâmes, sur le rivage, quelques centaines d'Indiens prêts à nous y recevoir. Plusieurs d'entr'eux s'avancèrent dans la mer; et, au nombre de je ne sais combien, saisirent notre embarcation, qu'ils enlevèrent, M. Brock et moi dedans, et nous portèrent, tout d'un temps, sous les cocotiers du rivage; réception fort brillante, mais qui n'était guère de mon goût; car l'embarcation, extrêmement légère, avait été très-exposée, pendant ce voyage, dans un élément pour lequel elle n'était pas destinée; et, de plus, les cris et le tumulte qui accompagnaient cette marche triomphante m'avaient l'air bien sauvages. Je croyais y voir une expression de contentement qui ne promettait rien de bien favorable.

Toutefois M. Brock était tranquille; et, reconnaissant qu'il était trop tard pour réfléchir, je tâchai de me tranquilliser moi-même et fis au moins bonne contenance, tout en désirant bien vivement me revoir à bord.

Les Indiens nous conduisirent, au travers d'une forêt de cocotiers, sur le bord du lac où étaient leurs demeures. Ils nous firent entrer dans l'une d'elles, qui était très-spacieuse, et où je trouvai un vieillard à la figure rébarbative et qu'on me dit être le chef. Cet homme était assis sur des nattes. Il me fit signe de m'asseoir à ses côtés, et ordonna de préparer un repas, ce qui me rassura entièrement; car je pensais qu'il n'aurait pas exercé l'hospitalité envers des gens à l'égard desquels il aurait projeté des hostilités.

Tranquillisé sur les projets des Indiens, je demandai à aller voir l'île et la parcourus sur environ une lieue d'étendue. C'était partout la même forêt de cocotiers. Dans plusieurs endroits, le terrain avait de quarante à cinquante pieds de haut; et, dans des lits ou fonds qu'ils y pratiquaient, les habitans cultivaient le taro (*caladium esculentum*). Il y avait même quelques bananiers, et plusieurs autres arbres qui m'étaient inconnus, mais que j'ai appris, depuis, être le tiaïri (*aleurites triloba*), dont le noyau leur servait jadis de lumière; le tomanou (*calophyllum inophyllum*); le bouraau (*hibiscus*), dont ils se servent pour construire leurs grandes pirogues.

Quant à des pirogues, j'en voyais partout de différentes formes et de différentes grandeurs; mais les plus considérables étaient celles qu'ils nomment *pahi* (navire), et qui ne servent que pour les longs voyages de mer. Elles sont toujours attachées deux ensemble, avec une plate-forme au milieu. Ce sont des bâtimens immenses, dont un mesurait soixante-quinze pieds de long sur vingt-huit de large. Ils sont construits sur le même plan que nos navires, avec une quille, mais rarement d'une seule pièce, et pourvus de membrures attachées à la quille, d'une manière analogue à celle dont nos constructeurs clouent les membrures de nos bâtimens. Dans cette course, j'étais accompagné d'un grand nombre d'Indiens, qui se comportaient assez bien. Dans les maisons où j'entrais, les femmes, généralement, m'offraient ou des noix de coco ou des coquillages; et, jusqu'alors, bien loin de rien voir qui pût me faire soupçonner la moindre intention de me nuire, je n'avais qu'à me louer tant de mes guides que de ceux que je visitais sur ma route. Je remarquai que les maisons étaient beaucoup plus élevées que celles des autres îles par moi visitées dans le même Archipel. Les hommes n'y portent non plus guère d'autre vêtement que le maro, et les femmes une espèce de jupe en nattes, tandis que les jeunes filles et les jeunes garçons, jusqu'à l'âge de huit à dix ans, y vont entièrement nus. Quand je revins de ma promenade, on me montra une

case où l'on disait qu'il y avait des missionnaires. Je m'y rendis, espérant trouver là des hommes un peu supérieurs à ceux que j'avais vus jusqu'alors, et qui, revêtus de plus de confiance, en raison de leur qualité, pourraient nous protéger au besoin. Je reconnus bientôt le contraire, au moins en ce qui pouvait concerner la protection. Ces missionnaires étaient misérablement logés, et les Indiens qui m'accompagnaient les traitaient avec une légèreté qui n'annonçait rien moins que du respect. Ils avaient pourtant l'air de braves gens; mais fort malheureux dans cette île, et n'y faisant guère de progrès; car, bien que plusieurs des habitans de l'île de la Chaîne, ou même presque tous, professent le christianisme et même observent le sabbat, on verra bientôt quels sont, en réalité, leurs mœurs et leurs principes, et que la religion n'est guère pour eux qu'un masque dont ils couvrent leurs vols et leurs pirateries.

Les missionnaires, après m'avoir montré qu'ils savaient former des lettres avec un crayon sur une ardoise et lire en épelant, me demandèrent d'écrire mon nom, qu'ils essayèrent en vain de déchiffrer; après quoi je les quittai, sans qu'ils m'eussent rien offert pendant ma visite; et cela, je crois, pour la meilleure raison du monde; c'est qu'ils étaient trop pauvres pour avoir rien à m'offrir.

Il était déjà tard, quand j'arrivai chez mon hôte, où le dîner m'attendait. Le menu se composait de cochons, qu'ils ont par milliers, et de poisson; mais

il n'y avait ni sel ni pain, et l'on m'offrit, pour manger avec la viande, ainsi qu'ils en ont l'habitude, des noix de coco, toujours excessivement grasses. Je refusai et demandai à retourner à bord, promettant de revenir le lendemain; car c'était un dimanche. On ne faisait rien, ce jour-là; et j'appris trop tard que, là, comme en beaucoup d'autres pays, où la religion n'est que superstition, ils croient avoir satisfait à tout en s'abstenant de tout trafic et de tout travail le dimanche; car, le repos du dimanche une fois rigoureusement observé, les actions les plus noires, le vol et même l'assassinat, ne comptent plus ou sont regardés comme indifférens. Telle n'est pas, sans doute, la morale qu'on a voulu leur enseigner; mais, à force d'insister auprès d'eux sur l'importance du sabbat, ils n'ont plus vu que le sabbat. Il en a été ainsi dans toutes les îles. D'ailleurs, observer la religion dans ses formes extérieures, était la base de leur ancien culte. Toute autre action, alors, était indifférente; les dieux ne s'en mêlaient pas ou le succès devenait la sanction divine. Leurs opinions sont encore à peu près les mêmes, à cet égard, du moins dans Anaa et dans plusieurs autres îles. Le chef se prononça nettement contre ma demande de retourner à bord; et cela, en fronçant le sourcil, et en donnant à sa physionomie, naturellement peu prévenante, une expression qui devait m'inspirer des craintes. M. Brock me rassura, toutefois, en me le peignant comme le plus brave homme du

monde, qui ne se fâchait que parce que j'avais l'air de n'être pas content chez lui. Je me laissai donc encore persuader, et envoyai l'embarcation chercher à bord du pain et quelques autres objets, comme de l'eau-de-vie, que le chef me demandait. J'invitai le capitaine à garder le canot à bord, à expédier, par une pirogue indienne, les objets demandés; et lui fis dire, en même temps, de m'envoyer chercher, sans faute, le lendemain, à midi.

Quand nos gens furent partis, je vis les Indiens se consulter, et il y eut, entr'eux et le chef, un débat assez vif. Tout cela me paraissait singulier; mais M. Brock était là pour me rassurer; et ce malheureux homme avait toujours une explication à me donner de chacune des singularités que je croyais remarquer dans la conduite des Indiens. N'ayant pas le moindre soupçon, il dissipa facilement les miens, fondés seulement sur des apparences peu certaines, à l'égard desquelles je pouvais fort bien me tromper. Cependant j'éprouvais cette sorte de malaise indéfinissable que quelques personnes regardent comme une sorte de pressentiment des malheurs qui peuvent leur arriver; et je fus comme saisi de terreur, quand les Indiens, de retour du rivage, vinrent m'annoncer que l'embarcation était partie. Regardant autour de moi, je n'y vis que des figures qui, dans ce moment, me paraissaient horribles, et qui, effectivement, avaient quelque chose de satanique. Je le pensais, dès lors; et je

ne reconnus que trop tôt combien je les avais bien jugés, en les comparant, en moi-même, au tigre en présence d'une proie qui ne peut lui échapper, et à laquelle il ne laisse quelques instans d'existence de plus, que pour mieux jouir de ses angoisses et de son agonie.

La goëlette n'étant pas très-éloignée, les Indiens en revinrent bientôt. Ils m'apportaient du pain, du vin et trois bouteilles d'eau-de-vie, que je n'eus pas besoin de remettre au chef; car il me les arracha des mains, mais seulement, je crois, dans la crainte que d'autres ne s'en saisîssent avant lui. Je pris alors quelque nourriture; mais j'étais fort tourmenté, ayant acquis la certitude que je ne sortirais pas de cette île aussi facilement que j'y étais entré. Il me tardait de voir le dénoûment de cette malheureuse affaire, quel qu'il pût être; car, en pareil cas, l'attente est toujours ce qu'il y a de plus pénible. Je ne sais trop si je devais beaucoup me réjouir d'un billet que m'écrivait le capitaine. Il avait à bord un chef subalterne qu'il gardait avec soin et qu'il menaçait de faire pendre, si l'on me faisait le moindre mal. Cette menace plaçait le pauvre diable dans une position très-fâcheuse, sans beaucoup améliorer la mienne; car le capitaine, au besoin, n'aurait pas manqué à sa parole, et je connais assez, aujourd'hui, le peuple entre les mains de qui j'étais tombé, pour être bien convaincu qu'il n'aurait pas tenu le moindre compte des dangers de son compa-

triote, sauf à venger sa mort sur les premiers blancs restés ultérieurement en son pouvoir.

Dans la soirée, les Indiens arrivèrent de toutes parts. Plusieurs étaient armés. Il n'en entra dans la maison qu'un petit nombre; mais plusieurs centaines d'entr'eux, de tout sexe et de tout âge, avaient investi la maison, et, tour à tour, venaient nous regarder, comme on fait, ailleurs, les animaux d'une ménagerie..... Il n'y avait encore rien de directement hostile dans leurs manières; mais nous étions déjà, pour eux, l'objet d'une curiosité cruelle; du moins c'est ainsi qu'aujourd'hui, que je connais leurs projets, je dois interpréter leurs conférences intimes, leurs ricanemens et ces regards féroces que tous jetaient sur nous, même les femmes; qui, partout, si douces, si conciliantes, et la consolation de l'infortune dans ces îles, comme dans tout le reste du globe, me paraissaient, ici, le plus, jouir de notre position et triompher de notre malheur. Une seule d'entr'elles (une seule!) nous donna des preuves non équivoques du plus vif intérêt. Elle revenait souvent; et son air de préoccupation, et ce regard mélancolique qui, sans le secours de la parole, exprime si bien les vrais sentimens du cœur, nous disaient assez qu'il y avait du danger et qu'elle eût voulu nous sauver, s'il eût été en son pouvoir. Elle ne se retira que fort tard et seulement quand un Indien brutal la repoussa loin de la maison. Je ne l'ai plus revue depuis; mais je lui dois la justice de

reconnaître qu'elle fut, parmi les sauvages habitans de cette île, le seul être qui parût nous plaindre et s'intéresser à notre sort; comme pour montrer que les droits de l'humanité ne sont jamais universellement méconnus même au sein de contrées les plus barbares.

La nuit venue, on se procura de la lumière, au moyen de la moitié d'une noix de coco, en forme de jatte, remplie d'une huile qui se fait avec le même fruit, et au milieu de laquelle on place, en guise de mèche de coton, un petit morceau d'étoffe d'écorce d'arbre. Plusieurs Indiens vinrent demander de l'eau-de-vie au chef, qui fut obligé de leur en donner une bouteille, puis une autre; et, déjà à moitié ivres, ils lui arrachèrent des mains la troisième et dernière, fait qui me prouvait son peu d'autorité, mais dont, sous d'autres rapports, je n'étais pas trop fâché; car ce que je craignais le plus c'était qu'il s'enivrât lui-même. Je saisis ce moment où, naturellement, je le supposais mécontent de son peuple, pour lui faire dire, par M. Brock, que si, le lendemain, il nous ramenait sains et saufs à bord, il recevrait une bonne récompense; et, entr'autres présens, un fusil et de la poudre. A ces mots, je vis sa figure s'épanouir. Il se fit répéter plusieurs fois la promesse de lui donner un fusil et de la poudre; heureuse promesse, qui, comme je l'ai su depuis, pouvait seule nous sauver! La manière dont il avait accueilli cette proposition me rassura un peu. Il promit, avec chaleur, que personne ne nous ferait de mal.

Le bruit qui régnait autour de la maison commençait à diminuer. Les Indiens se couchent de bonne heure, et presque tous s'étaient retirés, dès qu'avait paru la lumière. Il ne restait plus que quelques hommes ivres qu'on chassa plusieurs fois, mais qui revenaient toujours. Enfin voulant prier ( car ces barbares prient ), on les éloigna de force. Un des Indiens lut un passage de la Bible, qu'assurément il savait par cœur ; le vieux chef dit la prière du soir; et tous se couchèrent, plusieurs Indiens en différens endroits de la maison ; M. Brock, moi et mon domestique, près du chef, sur des nattes. Pendant quelque temps tout fut assez tranquille. Le chef, les autres Indiens et M. Brock étaient endormis; mais, moi, je ne pouvais dormir, et je m'aperçus bientôt que mon domestique était également éveillé. Vers minuit, il m'avertit que plusieurs Indiens étaient près de la maison et que le nombre en augmentait à chaque minute. Je crus que c'étaient simplement des curieux. Il en entra trois, doucement d'abord. Quand ils virent que j'étais éveillé et que je me plaçais sur mon séant, ils feignirent d'être ivres ; mais avec tant de maladresse qu'il était facile de voir que c'était un jeu joué. Plusieurs autres entrèrent ensuite, quelques-uns armés de bâtons. Craignant alors quelque violence de leur part, pendant le sommeil du chef, je secouai rudement M. Brock qui, sans le moindre souci, et ayant un peu libéralement usé de la bouteille, ronflait à mes côtés, et ne s'é-

veilla qu'après que je l'eus secoué et appelé par son nom, à plusieurs reprises. Cependant le nombre des Indiens avait encore augmenté. L'un d'eux, en contrefaisant l'homme ivre, vint plusieurs fois essayer d'éteindre la lumière, et finit par pousser la hardiesse jusqu'à donner dans le vase un coup de pied qui, heureusement, n'en renversa le contenu qu'en partie. La situation devenait de moment en moment plus critique. C'était une question de vie ou de mort; car les Indiens approchaient toujours et nous auraient infailliblement égorgés, à la faveur des ténèbres. Il fallait prendre un parti. Je me levai précipitamment, saisis un de mes pistolets, l'armai, l'appuyai sur la poitrine du plus insolent, qui faisait l'homme ivre; et criai, en même temps, à M. Brock, d'éveiller le chef. Cela fit son effet. Tous reculèrent à la fois; et l'ivrogne prétendu, pâle comme la mort, tremblait si fort, qu'il pouvait à peine se tenir debout. Le chef s'éveilla, vit, en un instant, de quoi il s'agissait; et leste encore, malgré son âge, fut, en moins de rien sur pieds, saisit un bâton, qui se trouvait près de lui, en distribua libéralement à tous les intrus sans distinction, les chassa de la maison; puis, aidé par trois ou quatre chefs subalternes, les poursuivit à quelque distance. Le reste de la nuit, nous fûmes tranquilles; mais on concevra que je n'avais guère envie de dormir. Le vieux chef même se mit à fumer et ne dormit plus; tandis que, seul de tous, l'impassible M. Brock, en moins d'un quart

d'heure, ronflait, de nouveau, à ébranler la maison.

A peine faisait-il jour, que le tumulte recommença. Les Indiens arrivaient de toutes parts; et, avant six heures, il y en eut plus de mille autour de notre résidence. Cependant le chef et un certain nombre d'autres personnes qui, toutes, je crois, avaient quelqu'autorité, les retenaient encore en dehors. A sept heures, on apporta un déjeuner, que la foule nous laissa prendre en paix; mais, aussitôt après, commença un tapage dont il serait difficile de donner une juste idée; car, comment imaginer le bruit que devaient faire mille à douze cents Indiens parlant presque tous à la fois, avec des gestes et des cris qu'il faut avoir vus et entendus pour se les figurer? Bientôt il devint impossible d'empêcher l'intrusion des Indiens. Le chef, alors, nous prenant près de lui, fit former comme un petit cercle par quelques-uns des siens, et monta, en guise de tribune, sur une espèce de petite table qui lui servait de chaise (1). Ayant demandé et enfin obtenu le silence, il adressa, de là, à son peuple, une allocution chaleureuse de plus d'une demi-heure qui, sans doute, fit son effet; car, redevenus tranquilles, les Indiens parurent disposés à trafiquer en paix. Déjà on demandait à voir les marchandises, quand, au moment même où je venais d'ouvrir la malle, survint un incident qui de nouveau gâta tout,

(1) Voyez *Mœurs*.

ramena le tumulte, et nous mit, plus que jamais, en danger. L'auteur de cet incident était un homme de cinq pieds dix pouces de haut, ne portant d'autre vêtement que la ceinture ou maro, et tatoué de manière à paraître habillé de bleu. Il connaissait M. Brock; mais, de la façon dont il le toisait, je vis bien qu'il n'était pas son ami. Cet homme, à son tour, se mit à parler. Sa voix étant bien plus forte que celle du chef, soutenue, d'ailleurs, d'une gesticulation élégante et facile, il réussit à mettre en mouvement, de nouveau, toute cette multitude, qui poussait des hurlemens mêlés de menaces, contre M. Brock, dont il s'agissait surtout. Ce dernier, loin d'être tranquille, était fort inquiet et fort pâle, pendant le discours du sauvage orateur. Cet homme avait coopéré des premiers à la capture d'un bâtiment anglais à Tiooka; et M. Brock, qui l'avait amené de là à O-taïti, l'avait accusé de ce crime par devant le vice-consul. Il était parvenu à se soustraire au châtiment mérité; mais on conçoit qu'il n'en voulait pas moins à M. Brock; aussi avait-il, à chaque instant, à la bouche, le mot de *taata ino* (méchant homme, mauvais homme). En apprenant de quoi il s'agissait, en voyant l'agitation de l'auditoire aller toujours croissant, je crus bien que c'en était fait de nous; et, ne comptant même plus sur le chef, j'armai mes pistolets de poche, déterminé à tirer sur l'orateur, dès qu'il aurait donné le signal de notre assassinat; mais, même avant la fin de son discours.

le chef, remonté sur sa chaise, lui imposa silence; et, à ma grande surprise, parvint, non-seulement à se faire écouter, mais à ramener les esprits. Cette fois, c'était évidemment de moi qu'il s'agissait; car il regardait toujours de mon côté. Tous les regards se portaient sur moi; et le mot de *taata maïtaï* (bon ou brave homme) était aussi souvent répété dans son discours que le *taata ino* l'avait été dans celui de l'autre. Après une discussion de plusieurs heures, il fut enfin décidé qu'on échangerait des perles contre mes marchandises. Pour cela, on se forma en un petit cercle autour de moi, le chef se tenant toujours à mon côté. Le premier qui m'offrit quelques perles me demandait, en échange, une brasse et soixante-six pouces d'une certaine étoffe. J'allais la lui donner; quand, au moment où je me disposais à la couper de la pièce, plusieurs m'arrachèrent cette pièce des mains. Ce fut le signal du pillage, que le chef lui-même ne put empêcher. Il paraissait même avoir sur mon sort des craintes plus sérieuses encore, ne cherchait évidemment qu'à me sauver; et, pour cela, me tenait plus près de lui. En quelques secondes, il n'y eut plus rien dans la malle; et, pendant plus d'un quart-d'heure les sauvages, hommes, femmes et enfans, se disputèrent le butin, au milieu du plus affreux vacarme, des cris les plus horribles que j'aie entendus de ma vie. Dans l'étonnement où me plongeait le spectacle singulier de la hideuse cupidité de ce peuple, j'oubliais presque, pour mieux

l'observer, tout le danger de ma situation. Peu à à peu, cependant, le tumulte s'apaisa. Plusieurs revinrent à la maison, et je craignis un instant qu'ils ne s'occupassent encore de nous ; mais, au moment où un grand nombre y étaient déjà réunis, on annonça tout à coup *taata papa* ( des hommes blancs, des blancs ). C'étaient les matelots qui venaient nous chercher. Le moment de la crise était arrivé ; et bientôt nous allions savoir si nous devions ou non sortir de l'île.

Avec ces matelots étaient revenus tous les Indiens; mais le chef, sans que je m'en fusse aperçu, s'était fait entourer d'un grand nombre d'hommes sur lesquels il pouvait compter dans cette circonstance, où il était question de nouveaux avantages; car plusieurs avaient pris part au pillage de la malle, dont le chef lui-même avait, d'ailleurs, reçu sa part, quoiqu'il eût l'air de n'y être pour rien; mais, au moment même de l'arrivée des matelots, j'avais vu mettre dans sa malle (1) plusieurs coupons de mes étoffes. Je ne voyais donc que trop bien à quels gens j'avais affaire; et tenter leur cupidité était, désormais, ma seule ressource. Je fis, en conséquence, dire au chef que j'allais partir; et le priai de m'accompagner, afin de pouvoir lui remettre, à lui-même, les objets que je lui avais promis. Il me fit signe d'attendre encore un peu; monta, pour la troisième fois, sur la

(1) *Pia*, voyez *Mœurs*.

petite table, adressa encore au peuple un discours moins long que ceux du matin, qui ne trouva point de contradicteurs; car personne n'y répondit; et nous nous mîmes enfin en route. Il voulait me remettre la malle vide; mais je lui dis qu'elle était pour lui. En chemin, je vis, de suite, que les habitans étaient divisés en deux partis; l'un, des Indiens qui suivaient le chef, et qui, heureusement, étaient les plus nombreux; et l'autre, des Indiens qui voulaient nous retenir. Ceux qui composaient le premier parti se tenaient près de nous; les autres étaient à distance et ne cessaient de pousser des cris, de nous menacer du geste; et l'un d'eux, même, lança sur nous une noix de coco, si adroitement et avec une telle vigueur, que le matelot qui la reçut dans la poitrine fut renversé comme mort. Cet incident faillit, de nouveau, nous être fatal. Il en résulta un tumulte épouvantable. Nous crûmes que les deux partis allaient en venir aux mains. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que le chef parvint à rétablir l'ordre. Dans cet intervalle, le matelot s'était relevé. Nous poursuivîmes notre marche; et, pressés par le chef, nous arrivâmes, en peu de minutes, à l'embarcadère, où nous attendait une autre, mais heureusement dernière scène. Plusieurs des gens du chef s'avançaient pour mettre l'embarcation à flot, tandis qu'un nombre presqu'égal des autres s'y opposaient formellement. Là, les uns poussant, les autres tirant, au milieu des cris, je croyais qu'à

chaque instant on allait mettre la frêle baleinière en pièces, ce qui eût été fâcheux; car, en regardant autour de moi, je n'y voyais que sauvages menaçans, dont les uns agitaient dans l'air de gros bâtons, tandis que d'autres, armés de pierres, semblaient prêts à nous assommer, tous s'entremêlant et s'animant les uns les autres par des cris affreux, sans parler des femmes qui hurlaient à quelque distance. Les gens du chef étaient pourtant parvenus à mettre l'embarcation à flot; et, alors, me poussant en avant jusque dans les brisans, l'un d'eux, qui se tenait dans l'eau jusqu'à la ceinture, me prit et me jeta dans le canot. Au même instant s'y précipitèrent le vieux chef et, avec lui, d'autres Indiens, mais en si grand nombre, que je crus un moment que nous allions couler. On s'éloigna pourtant; et, comme le capitaine, qui nous avait, depuis long-temps, aperçus, se tenait très-près de terre, il ne nous fallut que peu de minutes pour arriver à bord, où l'on me permettra de respirer un instant..... ; car, en retraçant ces scènes, je me sens agité presqu'autant du souvenir des dangers courus que du bonheur d'y avoir si singulièrement échappé, au sein de tant d'anxiétés toujours renaissantes. Il ne s'agissait rien moins, en effet (je l'ai mieux su depuis), que d'être égorgés par ces cannibales, pour assouvir ensuite leur voracité dans un de leurs horribles festins.

Arrivés à bord, M. Brock me conseilla de faire donner, à tous les Indiens qui nous y avaient ra-

menés, quelques douzaines de coups de bâton, sans en exempter même le vieux chef, malgré les promesses que je lui avais faites, prétendant que, non-seulement il n'ignorait pas ce qui s'était fait, mais encore qu'il en était probablement l'instigateur. Cette dernière inculpation ne me paraissait nullement fondée; mais qu'il eût pris au vol une part plus ou moins directe, c'est ce qui n'était pas douteux, ainsi qu'on l'a vu par l'exposé des faits. Toutefois je crus devoir tenir religieusement ma promesse, ne fût-ce que dans l'intérêt de ceux qui aborderaient après moi son île; car, si je l'avais maltraité, non-seulement un tel procédé eût détruit à l'avenir toute confiance dans la parole des blancs, mais aurait encore certainement réveillé, dans les insulaires, l'esprit de vengeance qui leur est si naturel; et malheur alors au premier étranger qui fût ensuite tombé entre leurs mains! Je le payai donc, et même largement. Il reçut tout avec la plus profonde indifférence, et ne craignit pas de demander davantage. Le besoin de nous approvisionner de cochons et de noix de coco nous contraignit à nous arrêter encore un peu; mais, dès que nous eûmes complété nos provisions, nous obligeâmes tous les Indiens à évacuer la goëlette, et je quittai cette île, que j'ai revue depuis; mais sans plus m'y arrêter.

L'île d'Anaa est assurément la plus peuplée comme la plus fertile de l'Archipel dont elle dépend. Boisée tout autour, sur une largeur de près d'un mille, son

lac interne ne communique plus nulle part avec la mer, quoiqu'il se trouve encore un ou deux endroits assez bas pour que les grandes marées les submergent. Le reste du sol est élevé, sur plusieurs points, de douze à quinze pieds. Les habitans y cultivent des plans de taro, quelques bananiers, etc., et possèdent des forêts de cocotiers. Le lac interne existe toujours; mais il n'est guère profond, se rétrécit chaque jour; et, quoique l'île ait au moins cinq à six lieues de long sur deux de large, dont le lac ou son emplacement occupe au moins les trois quarts, le bassin ne peut tarder à se combler tout-à-fait, les coraux commençant à surgir de tous côtés, à la surface de l'eau; et une masse de végétation s'y trouvant continuellement charriée par les pluies, etc. L'île de la Chaîne pourrait offrir de grandes ressources d'approvisionnement, si les habitans en étaient moins dangereux et plus sociables. Il y a des cochons, des poules en abondance; et la noix de coco, qui sert de nourriture aux animaux, quand elle est vieille, et qui, fort agréable, quand elle est fraîche, peut être aussi regardée comme un préservatif contre le scorbut; mais l'île n'a point de sources. Il est vrai qu'on peut facilement s'y procurer de l'eau par le moyen déjà indiqué ailleurs, c'est-à-dire en creusant des trous dans le sable, du côté du lac.

Dans ce premier voyage, je fis voile directement de l'île de la Chaîne pour O-taïti; mais, en d'autres traversées, j'ai vu, dans ces mêmes parages, plusieurs

autres îles dont, je crois utile de placer ici le relevé sommaire.

1. — *Nigéri* ( *Néérou* des Indiens ). Ile basse, de peu d'étendue, située par 16° 42′ de lat. S., et 145 de long. occ.

2. — *Furneaux* ( *Manoutéa* des Indiens ). Ile beaucoup plus considérable que la précédente, puisqu'elle a plus de trente milles de long. Elle s'étend de plusieurs milles plus au sud qu'elle n'est marquée sur la carte. C'est à cause de cette erreur, qu'en 1832, le brick américain la *Sultane*, s'y perdit, en courant de nuit, sur les rescifs, les bonnettes dehors, parce qu'il se croyait à plusieurs milles de terre. Quand ce bâtiment se trouva trop près du rescif pour se dégager, il fut, par un bonheur extrême, pris d'une forte lame qui le jeta dans une espèce de canal du rescif, où, quelques secondes après, il se vit, en grande partie, à sec, ce qui permit à l'équipage de gagner le rivage. Il ne savait pas où il était; et lorsque, quelques jours après, le capitaine vint à O-taïti, dans un grand canot qu'il était parvenu à sauver, il rapporta qu'il s'était perdu sur un rescif ou île nouvelle. D'après les indications données par lui, on s'y rendit d'O-taïti même, et l'on reconnut que l'île prétendue nouvelle n'était autre que l'île Furneaux. Cette île est peu boisée, et n'a aucune passe par où l'on puisse entrer de la pleine mer dans le lac interne; aussi est-il difficile d'y aborder, même avec un canot. Elle est située par 17° 10′ de

lat. sud, et par 145° 24′ de long. occ. (milieu).

3. — *Holt*, située par 16° 22′ de lat. sud, et par 145° 28′ de long. occ. (milieu); et pourvue d'une belle passe, par où les plus grands bâtimens pourraient pénétrer dans son lagon. Je n'en connais point le nom indien.

4. — *Philipps* (*Moakimoa* des Indiens), découverte en 1803 par le *Margaret*. Cette île est une des plus considérables de l'Archipel, et s'étend à plus de trente milles dans la direction du S.-E. au N.-O. Elle a, vers son côté ouest, une passe, par où des bâtimens de moyenne grandeur et des embarcations peuvent entrer dans son lac interne. Sa situation est par 16° 28′ à 16° 42′ de lat. sud, et par 145° 50′ à 146° 25′ de long. occ.

5. — *Adventure* (*Matatoua* des Indiens), découverte par Cook en 1773. Ile ronde, de peu d'étendue, située par 17° 4′ de lat. sud, et par 146° 38′ de long. occ. (milieu).

6. — *Sacken* (*Atina* des Indiens), île de forme oblongue, un peu plus considérable que la précédente, et qui s'étend de quinze milles au moins du S.-E. au N.-O. Elle a une petite passe au nord. Sa situation est par 16° 30′ de lat. sud, et par 146° 35′ de long. occ.

7. — Entre les deux îles dernièrement nommées (*Adventure* et *Sacken*), se voient trois petites îles ayant chacune son lac interne, comme toutes celles dont je viens de parler. Ce petit groupe dessine un

triangle dont la situation est par 16° 45′ et 16° 52′ de lat. sud ; et par 146° 30′ et 146° 40′ de long. occ. Elles laissent entr'elles des canaux profonds et spacieux, mais où il y aurait du danger à se trouver engagé de nuit.

8. — *Tchitschacoff* (*Fania* des Indiens), étendue de douze milles de l'est à l'ouest, par 16° 51′ de lat. sud., et 147° 12′ de long. occ.

9. — . . . . . . . (*Faïti* des Indiens), probablement la même qui a été vue en 1831 par le capitaine Ireland. Situation : 16° 7′ de lat. sud, et 147° 15′ de long. occ.

10. — *Wittgenstein* (*Farva* des Indiens). Cette île s'étend de plus de trente milles, dans la direction du sud-est au nord-ouest ; et, différente, en cela, des autres, forme presque un carré long ayant les côtés E. et O. presque en ligne droite, du S.-O. au N.-E. Elle a deux belles passes à ses deux extrémités, de sorte qu'un bâtiment peut entrer par l'est et sortir par l'ouest de l'île et réciproquement ; mais son lac étant parsemé de bancs de corail, on n'y doit aller qu'avec précaution.

Toutes les îles que je viens d'énumérer ayant été, à diverses reprises, ravagées par les sauvages de l'île de la Chaîne, qui y ont détruit la plupart des cocotiers, il s'y trouve rarement, aujourd'hui, plus de douze ou vingt personnes ; et si l'on y en voit un plus grand nombre, ceux-ci n'y résident point, et n'y viennent qu'accidentellement pour la pêche de

la nacre. Ils y vont alors dans plusieurs pirogues, et la rencontre en serait fort dangereuse, si l'on n'avait des armes à feu pour se défendre. Il existe encore quelques autres îles à l'ouest de celles que je viens de nommer. Je ne les ai point vues. Leur proximité d'O-taïti doit, d'ailleurs, faire présumer qu'elles ont été souvent visitées, et il est peu douteux qu'elles ne soient correctement portées sur les cartes; mais ayant, dans un de mes voyages, passé au nord de l'Archipel dangereux, je vis une des îles Marquises (*Nouka-Hiva* des cartes modernes). Je vis surtout *Tiooka* et *Oura*, ainsi que quelques autres îles qui, dans cette direction, forment la lisière de cet Archipel; et je crois utile de dire quelque chose de ces dernières.

## § IV.

### Tiooka et Oura,

( *Taaroa* et *Taapouta* des Indiens. )

### ET ILES VOISINES.

Quand on part de l'Amérique du Sud pour les îles de la Société, pour les îles des Amis, pour la Nouvelle-Hollande, ou même pour l'Inde, en de certaines saisons, la route la plus sûre est entre les douzième ou treizième et cinquième parallèles. Ces parages, continuellement parcourus par les bâtimens baleiniers, depuis la côte du Pérou jusqu'au 150e et 180e degré de long. occ., sont parfaitement

sûrs, jusqu'à la longitude des Marquises et bien connus au delà. Entre les dix et douzième parallèles, se trouvent aussi les brises les plus régulières; et, quoiqu'il y ait un détour à faire pour se rendre de Valparaiso à O-taïti, par cette route, il est rare que le voyage se trouve effectivement prolongé, parce qu'on rachète cet inconvénient par l'avantage d'éviter les écueils de l'Archipel dangereux, et de pouvoir, avec assez de sécurité, marcher jour et nuit; tandis qu'en plein jour, par un temps brumeux, ou pendant les nuits même les plus belles, on est toujours en danger, au milieu des îles basses situées entre les quatorzième et vingt-deuxième parallèles, ce qui ne permet pas de marcher dans l'obscurité. Je fais, de plus, l'observation que les parages au delà et hors des tropiques sont peu connus, qu'il y reste à faire bien des découvertes, et que les vents, moins réguliers, y soufflent avec force ou tombent au calme plat, de manière à contrarier beaucoup, dans toutes les saisons, le navigateur qui voudrait gagner l'Ouest par ces latitudes.

C'est cette route que je me décidai à prendre, quand, à la fin de 1830, je voulus, pour la seconde fois, me rendre de Valparaiso à O-taïti. Après avoir vu l'île de Pâques, je fis diriger plus au nord; et, passant dans le canal qui sépare l'Archipel dangereux des îles Marquises (*Nouka-Hiva* des cartes modernes), je me trouvai assez près de ces dernières pour en voir la plus méridionale, *Otahi-hoa*; mais,

comme je n'en approchai pas assez pour l'examiner par moi-même ; et, comme je n'ai vu aucune des autres îles de cet Archipel, je m'abstiendrai d'en parler sous le rapport géographique, m'en référant à ce qu'en ont dit, à cet égard, plusieurs autres voyageurs ; et renvoyant, d'ailleurs, aux parties historique et ethnographique de cet ouvrage, pour ce que j'ai pu savoir des mœurs et de l'état actuel de l'Archipel en question.

De Otahi-hoa, nous nous dirigeâmes droit sur *Tiooka* et sur *Oura*, qui sont aujourd'hui, et qui, je crois, ont toujours été la *Taaroa* et la *Taapouta* des Indiens. Nous vîmes la première dans la soirée ; et, fort heureusement, avant la nuit, qui était excessivement obscure. Pendant notre traversée du canal, le courant nous avait jetés au moins soixante milles à l'ouest ; aussi ne nous attendions-nous pas à nous en trouver aussi près, quoiqu'on eût calculé sur un fort courant. Cette île est, après l'île de la Chaîne, la mieux boisée de tout l'Archipel. Elle est, partout, garnie de cocotiers, quoique le sol en soit moins élevé, et il s'y trouve une passe, par où la mer communique avec son lac intérieur. Cette passe est assez large pour admettre des bâtimens de grande dimension ; malheureusement il se trouve, à son extrémité, un rocher de corail qui leur barre l'entrée du lac, et à peine des canots y peuvent-ils pénétrer ; mais, comme la passe est longue, des bâtimens ont souvent mouillé à son extrémité inté-

rieure, où il paraît qu'ils ne courent aucun danger. Tiooka est située par 14° 27′ de lat. sud, et par 147° 11′ de long. occ. On y trouve des cochons, de la volaille et des noix de coco.

Nous avions louvoyé quelque temps, et puis mis en panne, dans l'intention de nous tenir près de l'île, afin de communiquer avec les habitans; mais, le lendemain, il se trouva que nous étions un peu sous le vent. Je fis alors porter sur Taapouta, où j'espérais trouver de nos plongeurs. Cette île est à peu de distance de l'autre. A huit heures, nous en étions à un mille; et, bientôt après, au moment où je songeais à m'embarquer pour aller à terre, nous vîmes des insulaires venir à nous dans une pirogue. Comme nous étions alors très-près, ils furent à bord en peu de minutes. Parmi nos visiteurs, il se trouvait deux individus que je connaissais; mais point de plongeurs pour moi. Ils me dirent qu'il y avait à terre de la nacre qu'on me vendrait, si je voulais descendre; et, comme, d'ailleurs, un autre intérêt m'y appelait, je fis mettre l'embarcation à la mer, et pris avec moi les deux insulaires de ma connaissance. Devenu méfiant, depuis mon aventure d'Anaa, je fis armer les matelots et m'armai moi-même de telle sorte, qu'en raison, aussi, du peu d'habitans qu'il y a généralement dans cette île, nous ne pouvions avoir rien à craindre.

L'île de Taapouta n'a aucune ouverture par où la moindre embarcation puisse entrer dans son lac in-

térieur ; mais comme la mer était belle, nous débarquâmes facilement sur le rescif, où je fus reçu par une vingtaine d'Indiens, qui m'accueillirent avec des démonstrations d'amitié, et me conduisirent à leurs maisons, toutes construites, comme dans l'île de la Chaîne, à l'intérieur, sur le bord du lac. Là, ils me montrèrent une quantité de nacre qu'ils avaient entassée dans une de leurs habitations ; mais de qualité si inférieure à tous égards, qu'il était impossible d'en tirer aucun parti ; et, malgré mon désir de leur acheter quelque chose, malgré leurs sollicitations, je ne pus me charger de cette marchandise, et me vis forcé de leur dire qu'ils avaient travaillé pour rien.

Je ne voulus pas quitter cette île sans l'examiner un peu. Le sol en est assez étendu pour qu'on y puisse cultiver le taro, dont je trouvai des plants en divers endroits. Quoique le lac soit très-petit et déjà presque comblé, il ne s'y trouve que fort peu de cocotiers. Je présume qu'ils ont été détruits, dans cette île comme dans toutes les îles voisines, pendant les guerres de ses habitans avec les habitans d'Anaa. Elle possède, comme les autres, le fara (*pandanus odoratissimus*), et autres arbres propres à divers usages. Pendant notre promenade, les Indiens me parlèrent de canon. Je ne savais pas d'abord ce qu'ils voulaient dire, et je croyais qu'ils s'informaient s'il y en avait à bord ; mais je compris enfin qu'ils parlaient de pièces de canon qu'ils avaient à terre. Curieux de

les voir, je m'y fis conduire de suite; mais je les trouvai en tel état, qu'on ne pouvait rien distinguer. Les naturels me dirent qu'ils provenaient d'un bâtiment qui s'était perdu sur leurs côtes, il y avait bien long-temps; et, songeant, depuis, que Byron, qui, en 1765, avait visité ce groupe, qu'il nomma *King Georges*, avait trouvé à Taapouta plusieurs débris de naufrage, et que Cook avait, plus tard, trouvé, je crois, une pièce du gouvernail d'un canot portant le nom du bâtiment de Roggewein, j'ai imaginé que ce groupe pourrait bien être les *Pernicieuses* de ce dernier navigateur, et que c'est sur Taapouta que sa galère se perdit; ce qui expliquerait un peu l'obscurité de ce voyage, jusqu'à ce moment demeuré inexpliquable; et ferait retrouver, à peu près, ces îles, qu'on a, jusqu'ici, vainement cherchées.

Cette petite course à terre me prit beaucoup plus de temps que je ne pensais. Il était plus de cinq heures, que je n'étais pas encore à bord; et des Indiens étant venus avec nous, il était nuit close quand nous nous quittâmes. L'île est située par 14° 39′ de lat. sud, et par 147° 27′ de long. occ. Taapouta est si près de Taaroa, qu'elle est continuellement visitée par les habitans de cette dernière. Je crois même que les Indiens qu'on y trouve ne sont que des visiteurs de Taaroa. On y voit aussi quelquefois les naturels d'Anaa qui, d'ailleurs, se sont établis à Taaroa, et forment la majorité de ses habitans; mais ils ne s'entendent guère avec les aborigènes

de ces deux îles, qui y sont revenus d'O-taïti, depuis quelques années.

De Taapouta, nous nous portâmes sur l'île *Wilson* (*Mani* des Indiens), où, avant mon départ d'O-taïti pour Valparaiso, j'avais fait conduire quelques plongeurs qui devaient, sous la direction d'un blanc, y travailler pour mon compte, jusqu'à mon retour. Cette île n'est guère qu'à cinquante-trois milles de Taapouta; et comme nous ne voulions pas y arriver avant le matin, nous diminuâmes de voiles, pour ne faire que quatre à cinq milles à l'heure, tout au plus, ce qui, vu celle qu'il était (sept heures), quand nous avions quitté Taapouta, devait nous conduire à Mani vers six; car, déjà parvenus entre les îles de l'Archipel, nous croyions n'avoir que peu de courant; mais nous nous trompions singulièrement. Restés, par un beau temps, sur le pont jusqu'à minuit passé, nous crûmes distinguer, à quelques milles de distance, à l'avant du navire, quelque chose qui ressemblait à une île et qui se développa promptement à nos yeux. C'était *Mani*, dont, à une heure, nous n'étions plus qu'à deux milles; d'où nous dûmes conclure que le courant nous avait encore portés au moins de trente milles en six heures, ce qui était extraordinaire.

Cette circonstance nous fit prendre des précautions. La brise était bonne. Nous tâchâmes de nous maintenir jusqu'au matin; et, soit qu'il y ait des momens de variation dans l'intensité des courans,

soit que nous eussions marché un peu plus que nous ne pensions, nous reconnûmes le matin que nous n'avions pas perdu de terrain, ou que, du moins, nous n'en avions perdu que fort peu; car nous étions encore de deux à trois milles au vent de l'île.

Dès qu'il fit assez clair pour que nous pussions approcher sans danger, nous nous dirigeâmes sur l'île et la longeâmes du côté S.-E., vers six heures; mais nous n'aperçûmes nulle part aucune trace d'habitans ni de plongeurs. Au S.-O., pourtant, nous vîmes cinq ou six personnes ensemble. J'y allai de suite, moi-même, dans l'embarcation; et, arrivé tout près, je reconnus que c'étaient trois hommes, deux femmes et un petit garçon, seuls habitans de l'île. La mer étant trop haute pour pouvoir débarquer sur le rescif, et le bruit des vagues ne permettant pas de s'entendre à cette distance, je leur fis signe de venir; mais ils s'y refusèrent. Alors mon domestique, né aux Marquises, se jeta à la mer; et, traversant la houle à la nage, parvint, en peu de minutes, sur le rescif, où il se vit couvert de caresses par les Indiens, aussi doux que simples, quand les circonstances ne les font pas sortir de leur véritable caractère.

Il eut beaucoup de peine à s'arracher des bras de ses concitoyens, qui l'accablaient de questions sur son voyage, sans qu'il en pût rien tirer sur ce qui me regardait. Il resta long-temps éloigné. Mes signes d'impatience le décidèrent enfin à quitter ses

amis, et il se jeta à la mer. J'eus un moment de crainte; car il y a beaucoup de requins aux environs de cette île; mais, plongeant au-dessous des hautes vagues, et nageant comme un poisson, il fut bientôt de retour. Il m'apprit que les brigands de l'île de la Chaîne venaient de me jouer un nouveau tour. C'étaient eux qui étaient les plongeurs que je cherchais: au bout de trois semaines de travail, ils s'étaient saisis de mon embarcation et l'avaient enlevée, avec toutes les provisions, laissant le blanc, leur conducteur, garrotté dans une petite baraque qu'il habitait, après l'avoir maltraité et dépouillé de tout. Peu de jours après, une goëlette d'O-taïti, qui devait lui apporter des provisions et lui amener d'autres plongeurs, y était venue, avait enlevé le peu de nacre qu'elle avait trouvée et était retournée à O-taïti. A la nouvelle de ce nouveau désastre, je revins à bord et donnai ordre de diriger directement sur O-taïti, sans plus nous arrêter en route.

L'île Wilson ou Mani est située par 14° 28′ de lat. sud, et par 148° 30′ de long. occ. Elle a, vers l'ouest, une passe si tortueuse et si étroite, que l'entrée en est difficile et même dangereuse, à moins qu'on ne soit tout-à-fait favorisé par le vent. Cette île n'a qu'une demi-douzaine de cocotiers; et, suivant les Indiens, le poisson y est empoisonné, de manière à causer des douleurs terribles et souvent la mort, quand on en a mangé quelque temps; aussi n'y voit-on que rarement plus de six à douze

habitans. Les pirates de l'île de la Chaîne y descendent pourtant parfois ; et, quelques jours avant notre arrivée, deux pirogues, portant près de quatre-vingt personnes, s'y étaient arrêtées quelques jours. Cette île, de forme presque ronde, a environ dix lieues de circonférence; on s'y procure de l'eau, comme dans les autres îles de cet Archipel, en faisant des trous dans le sable du côté du lac.

En quittant Mani, nous longeâmes *Waterland*, île absolument pareille à Mani, et où les Indiens ne veulent pas résider, pour la même raison, prétendant même que, dans plusieurs saisons de l'année, tous les poissons y sont un poison assez subtil pour faire mourir en peu de jours. Cette île a une passe par où des bâtimens de toute dimension pourraient entrer dans le lac de l'intérieur; mais, ne produisant pas un seul cocotier, elle ne pourrait être de quelque ressource que pour le cas où il s'agirait de réparer des avaries ou de faire un peu d'eau, qu'on y trouverait par le moyen déjà indiqué pour les autres îles, c'est-à-dire en faisant des trous dans le sable du côté du lac. Sa situation est par 14° 36′ de lat. sud, et par 148° 45′ de long. occ.

A l'entrée de la nuit, nous étions en face du canal qui sépare les îles *Vliegen* (Mouches) et de *Rurick*; et, comme le temps était beau, nous poursuivîmes notre route. Le ciel très-pur permettait de distinguer les objets à une assez grande distance; mais ces îles sont si basses, que, tout en passant au milieu du

canal, large de vingt milles tout au plus, nous ne pûmes d'aucun côté apercevoir la terre. Ce passage est, pourtant, bien préférable au passage ouvert entre les îles *Palliser's*, les mêmes, à n'en pas douter, que le *Labyrinthe* de Roggewein, nom qui leur convient sous tous les rapports; car un bâtiment qui s'y trouverait engagé dans une nuit obscure y courrait les plus grands dangers.

Avant le jour nous avions franchi tous les écueils, ce que nous fit connaître une forte houle du sud, dont les îles nous avaient garantis jusqu'alors. Nous courions alors directement sur O-taïti; mais il se trouvait encore là deux îles que j'avais vues en d'autres voyages, *Maïtea* et *Matia*.

## § V.

### MAÏTEA.

( *Dezena* (?) de Quiros; le *Boudoir* de Bougainville. )

Maïtea, située par 17° 53′ de lat. S. et 150° 25′ de long. occ., est une terre très-élevée qui n'a guère que deux lieues ou deux lieues et demie de tour.

On a pris cette île pour la *Dezena* de Quiros; mais je crois cette supposition entièrement gratuite.

Elle est extrêmement fertile à l'intérieur. Le fruit à pain, le taro, les bananes, les noix de coco, ainsi que tous les autres fruits d'O-taïti s'y trouvent en abondance; et l'on y voit, de plus, plusieurs sources

d'une eau excellente; mais elle est d'un abord si difficile, que les plus petits canots n'y débarquent qu'avec peine; ce qu'ils ne peuvent faire, encore, que lorsqu'il fait beau. Je l'ai vue en 1829, et j'y ai envoyé couper du bois en 1832. Mes gens y trouvèrent des arbres si considérables, qu'il leur eût été impossible d'en opérer le transport. Les plus gros étaient tous, comme à O-taïti, près des ruines des maraïs; et leur nombre me prouvait assez que l'île avait eu jadis, un bien plus grand nombre d'habitans. Aujourd'hui il n'y en a guère que vingt ou trente en permanence. On y en voit rarement plus de cent ou deux cents; et encore ces derniers ne sont-ils, le plus souvent, que des voyageurs qui s'y arrêtent pour attendre des vents favorables.

## § VI.

### MATIA.

L'île Matia, située par 15° 53′ de lat. S., et 150° 39′ de long. occ., est très-fertile, et n'a pourtant, aujourd'hui, que très-peu d'habitans. Elle possède, vers l'ouest, une belle baie; et les bâtimens pourraient, au besoin, y reposer et y rafraîchir leurs équipages. J'ai tout lieu de penser que cette île est la même que la *Récréation* de Roggewein.

Je l'avais serrée de très-près dans un premier voyage en 1829. Le 2 novembre 1830, nous en passâmes à fort peu de distance; et, le lendemain,

au lever du soleil, nous distinguions les hautes montagnes d'O-taïti.

## SECTION II.

---

### ARCHIPEL DES ILES DE LA SOCIÉTÉ.

( *O-taïti* ou *Taïti* des naturels et des cartes modernes. )

Cet Archipel comprend neuf îles principales, occupant un espace immense en longitude occidentale et en latitude méridionale, séparées qu'elles sont les unes des autres par des canaux dont plusieurs sont d'une largeur considérable; mais j'appèlerai surtout l'attention du lecteur sur les suivantes : *O-taïti* ou *Taïti*; *Eïméo* ou *Morea*; *Raïatea*, *Tahaa*, et *Bora Bora*, que j'ai plus particulièrement connues, pour les avoir visitées dans plusieurs de mes voyages, et qui vont faire, en conséquence, le sujet d'autant de paragraphes séparés.

### § Ier.

### O-TAÏTI OU TAÏTI (1).

( *Sagittaria* (?) de Quiros; *Georges III*, de Wallis; *Nouvelle Cythère*, de Bougainville.)

J'ai fait deux voyages à O-taïti, qui a toujours été

(1) *Oteheiti* ou *Teheiti* ou *Oteheite*, *Teheite*, suivant l'orthographe anglaise.

le centre de mes opérations commerciales et des observations diverses dont cet ouvrage est le recueil. La nature des faits dont ils se composent, leur importance relative, me déterminent à les placer ici dans leur ordre chronologique. Ils en seront ainsi plus intelligibles au lecteur, en raison des circonstances locales qui se rattachent à des souvenirs placés dans un ordre invariable.

Le premier est de 1829, le second de 1830, à la date précise indiquée à la fin du chapitre précédent; et chacun d'eux fera l'objet de deux articles distincts.

## ARTICLE PREMIER.

### PREMIER VOYAGE.

### 1829.

J'arrivai à O-taïti vers la mi-mars.

« *Italiam ! Italiam !* » Pouvais-je m'écrier avec les Troyens de Virgile.

O-taïti, en effet, indépendamment même du plaisir qu'on éprouve toujours à voir le lieu de sa destination, après un long voyage de mer; O-taïti, dis-je, devait avoir pour moi bien des charmes; car j'y venais fonder un établissement de commerce et tenter des spéculations destinées à réparer de grands malheurs.

J'y entrai par la grande passe, située au nord-ouest

de celle de Papaïti proprement dite; passe spacieuse et facile, par les vents d'est; mais il arrive, néanmoins, souvent, que, lorsque le vent vient du sud-est, rejeté, en quelque sorte, d'Eïméo, il souffle de l'ouest dans la baie; tandis que, plus au large et dans les autres parties de l'île, il vente frais du sud-est. Le pilote connaît bien tout cela; il sait bien aussi qu'avec un vent alisé très-fort on a un calme plat dans l'intérieur des rescifs; aussi convient-il de l'avoir à bord, avant d'entrer dans le port.

C'est un spectacle bien imposant que la vue de cette île, quand on la serre d'assez près pour voir la mer se dérouler sur les rescifs qui l'entourent de toutes parts; et pour en distinguer, en même temps, les baies spacieuses, d'une eau calme et tranquille; les profondes vallées; les ravins, dont, en rubans argentés, descend, dans toutes les directions, une onde limpide, formant les mille petits ruisseaux qui fécondent et vivifient les terres basses; et les montagnes, enfin, couvertes, jusqu'à leur sommet, des arbres les plus majestueux.

L'Européen surpris, en contemplant, dans toute sa splendeur, le luxe des tropiques, au sein de cette île enchanteresse, s'étonne d'y voir se réaliser les plus gracieuses fictions des poëtes. Quelque pompeux que puisse paraître ce tableau, il n'a pourtant rien d'exagéré. J'en appèle à tous ceux qui ont vu O-taïti sans prévention, et qui peuvent apprécier et sentir des beautés de ce genre.

La circonstance dans laquelle j'y arrivais n'était pourtant pas des plus favorables possible à la poésie des impressions. Nous nous étions montrés devant l'île un dimanche. Tout y était d'une tristesse mortelle; et moi, qui me présentais la tête encore remplie de ces riantes images des voyages de Cook, époque où les baies fourmillaient de pirogues et le rivage de peuple, qu'on juge de l'effet, à mes yeux! Pas une pirogue....; et, si le pilote ne fût pas venu à bord, j'aurais pu croire que les habitans n'existaient plus, et que les îles étaient désertes, comme elles s'étaient vues exposées à le devenir il n'y avait que peu d'années; mais, en approchant du port d'Antonoa, la scène se modifia. Nous vîmes là, d'abord, une fort jolie maison appartenant à un Anglais, M. Bignoll; nous y vîmes aussi du monde, ce qui me soutenait un peu; et quand, plus loin, en doublant la dernière pointe, qui nous masquait la baie de Papaïti, nous aperçûmes un, puis deux, et jusqu'à six grands navires à l'ancre, ma joie fut extrême; car il y avait plus de trois mois que nous naviguions; et j'acquérais enfin la certitude non-seulement de me reposer, mais encore de me trouver en société. Ces bâtimens étaient des baleiniers. Il y avait aussi une goëlette de soixante tonneaux environ, appartenant aux missionnaires, et qui était sur son départ pour les Marquises; puis, enfin, quelques autres petits bâtimens qui appartenaient, soit à des blancs résidant dans l'île, soit à des chefs indiens.

De l'endroit où nous avions jeté l'ancre, le coup d'œil est assez beau. Nous avions devant nous, au sud-est, la terre, dont le rivage est garni de maisons, sur toute l'étendue de la baie, où elles se dessinent en demi-cercle. Elles font, de loin, un bon effet, surtout l'église, l'école et la maison du missionnaire, qui s'unissent, dans la perspective, à des groupes d'arbres magnifiques; et, quoique les premières montagnes soient, en cet endroit, un peu stériles, couronnées qu'elles sont par d'autres plus élevées, et couvertes de verdure jusqu'au sommet, le contraste même ne laisse pas que de produire un effet assez agréable. L'extrémité nord de la baie est une pointe couverte de cocotiers, au-dessous desquels se voient aussi, çà et là, quelques demeures. Au sud-ouest est une terre qui descend graduellement depuis les hauteurs jusqu'à la mer, et qui indique le canal de séparation d'O-taïti d'avec Eïméo, île à sept lieues de cette dernière, et qu'on voit dans le lointain, à l'ouest. Près de nous, au nord-ouest, nous avions cette jolie petite île, *Motou Outa*, où la reine fait presque toujours sa résidence; puis le rescif, qui s'étend depuis le nord, à la distance d'environ un mille et demi, jusqu'à perte de vue, au sud-ouest; puis, enfin, la baie même, peuplée de navires. Tout cela forme un panorama qui, dans son ensemble, serait toujours et partout plein de charmes; mais enchanteur, surtout, pour ceux qui, pour la première fois, contemplent ce genre de richesses, ces paysages et ces

scènes si différentes de nos vues d'Europe ou de tout autre pays des zones tempérées.

Comme je l'ai dit, c'était un dimanche; et, à cette époque, les ordonnances qui interdisaient, ce jour-là, jusqu'à l'usage des pirogues étaient encore, du plus au moins, en vigueur; aussi n'en vint-il que deux ou trois le long du bord. Je me croyais dans un pays de saints. La plupart des capitaines étaient pourtant venus nous rendre leur visite; et, à notre tour, le capitaine et moi, nous allâmes à bord de leurs navires. Pendant que nous étions sur le pont d'un des plus éloignés, le peuple commençait à s'acheminer vers les églises, pour le service de l'après-dîner. Je fus extrêmement étonné de voir un certain nombre de *dames* en chapeaux, et qui paraissaient fort bien mises. Le mot de *ladies*, que je leur appliquais, excita l'hilarité des capitaines. On m'apporta une longue vue; et, à l'aide de cet instrument, je m'aperçus qu'en effet les personnes que j'avais prises pour des dames élégamment vêtues étaient des Indiennes portant des chapeaux de paille; mais, du reste, pour la plupart, enveloppées de quelques étoffes sans forme ni figure; et, d'ailleurs, toutes sans bas et sans souliers. Il en était de même des hommes. Je désirais aller à terre pour voir de plus près ce bizarre accoutrement mi-européen, mi-national, qui devait donner à ce peuple un air des plus ridicule. Plusieurs personnes m'y accompagnèrent par complaisance; et, en peu de minutes, de rapides ba-

leinières nous avaient conduit au débarcadère, vers le centre de la baie.

Là, comme presque partout à l'arrivée de quelqu'étranger, nous fûmes, à notre débarquement, entourés de monde, surtout de jeunes filles, la plupart nues jusqu'à la ceinture, d'autres vêtues d'une espèce de blouse; mais presque toutes n'ayant qu'une pièce d'étoffe qui leur enveloppait les reins et descendait jusqu'au genou; et une autre négligemment jetée sur les épaules; habillement simple, mais qui, après tout, leur sied mieux que tout autre. En avançant, nous vîmes, enfin, les femmes qui avaient attiré mon attention dès le bord. Leur costume était à peu près le même : une pièce d'étoffe attachée au tour des reins, en forme de jupe, et puis une espèce de blouse ou quelque pièce d'étoffe sans coutures, leur descendant des épaules à la ceinture; avec cela d'assez jolis chapeaux ornés de rubans; mais les jambes et les pieds nus. Les hommes portaient, pour la plupart, une chemise et une pièce d'étoffe qui les couvrait de la ceinture au bas, comme les femmes; quelques-uns avaient des pantalons; mais aucun n'avait de souliers ni de bas. J'en vis aussi portant des habits qui, même, leur allaient assez bien, mais d'autres portaient des vestes et des habits militaires sur le corps nu. L'ensemble de tous ces costumes était sans goût, sans choix, mesquin, ridicule, et ressemblait plutôt à une mascarade qu'à toute autre chose. Je souffrais de les voir ainsi travestis, tandis

que leurs vêtemens d'autrefois étaient aussi élégans que riches. A quelques pas de là, plusieurs femmes, en traversant une petite rivière, relevaient leurs vêtemens, et s'asseyaient dans l'eau pour se laver le corps, montrant plus de propreté que de sentiment des convenances et de la décence (1).

Voulant aller à l'école et à l'église, nous avançâmes dans la plaine, pour prendre la route que les Anglais appellent *brome*. Là, cette route est assez belle; mais je reconnus qu'à O-taïti il est avantageux de ne porter ni bas, ni souliers; car, aux deux endroits où il fallait passer l'eau, il n'y a, pour tout pont, qu'un morceau de bois sur lequel il aurait été impossible de passer le soir.

A l'école nous trouvâmes réunis un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles, qui répétaient tous ensemble, sur un ton nasillard, des réponses de catéchisme. Je remarquai que, parmi les femmes et les jeunes filles, plusieurs étaient des connaissances intimes des personnes qui m'accompagnaient. De

(1) C'est un usage encore généralement observé à O-taïti que les femmes se mettent toutes nuës dans l'eau, et cela, souvent, en des lieux où il n'y en a guère qu'un demi-pied, et là, si elles ne se découvrent pas entièrement, au moins ont-elles grand soin de montrer qu'elles se lavent toutes les parties du corps. On les voit toujours choisir, pour faire ces ablutions, les endroits où passent beaucoup d'étrangers. J'ai demeuré long-temps en un lieu d'où je pouvais voir ce manége; et je me suis convaincu qu'il n'y a pas à O-taïti, petite fille si modeste, si religieuse, qui n'emploie ce genre de coquetterie.

l'école nous allâmes à l'église, où, comme partout ailleurs, nous étions un objet de curiosité. Il y avait déjà beaucoup de monde réuni, et le missionnaire arriva peu de minutes après notre entrée. Le service commença par le chant d'un hymne; et, pour la première fois, je fus agréablement surpris. Ils chantaient bien et très-bien même. Je remarquai plusieurs femmes qui avaient une voix douce et agréable, et qui, avec de l'exercice, auraient pu se distinguer comme musiciennes. Après l'hymne vinrent des prières, un sermon, etc.; mais ce qu'il n'y avait pas, c'était de la dévotion, de l'attention, du silence et de la modestie. Les femmes causaient et lorgnaient ou riaient avec les étrangers. Les enfans et les jeunes gens couraient et étaient continuellement en mouvement d'un côté à l'autre de l'église. Les seuls membres de toute l'assemblée qui se tinssent tranquilles étaient les dormeurs; et ces derniers n'étaient pas en petit nombre (1). Peu de momens me suffirent pour me mettre au fait de l'état de la religion dans ces îles; mais je n'avais encore aucune

(1) Au commencement de l'établissement du culte public, Pomaré, dans son zèle despotique, faisait punir et maltraiter les dormeurs, dans l'église même. Soit en raison des longueurs, soit à cause de la nature des discours, il paraît qu'il y avait peu d'office où des individus ne s'exposassent à des coups de bâton pour le plaisir de faire un petit somme. On m'a assuré que Pomaré lui-même a plus d'une fois transgressé sa propre loi; mais on ne dit pas qu'il ait jamais subi la peine de la transgression.

idée de la corruption et de l'immoralité de ce peuple, dont je ne tardai pas à recueillir des preuves trop convaincantes.

Une chose sur laquelle l'éloignement du bord m'avait aussi trompé, c'étaient les maisons, l'église et même l'école, tous bâtimens mal construits et déjà tombés en ruines. Les maisons des Indiens étaient bien pires. Toutes les maisons construites à l'européenne, et qu'on voyait dans la baie, appartenaient à des blancs; les autres, à quelques exceptions près, ne valaient guère mieux que des huttes, surtout celles qui se trouvaient un peu dans l'intérieur des terres. La plupart étaient infectes; on y eût en vain cherché un meuble, même de ceux qu'ils possédaient autrefois; et, presque partout, je trouvai les Indiens couchés, dans l'inaction ou l'indolence, soit par terre, soit sur quelques mauvaises nattes. Je ne pouvais revenir de mon étonnement, et cette seule visite à terre dissipa toutes les illusions dont je m'étais bercé.

Avant de retourner à bord, nous parcourûmes une partie de Papaïti; et la beauté du lieu me réconcilia quelque peu avec les habitans, qui, moins propres, moins industrieux, et, sous tous les rapports, moins intéressans qu'autrefois, ne paraissent pourtant pas encore malheureux, dans un pays où la nature leur procure une nourriture saine et abondante. Vers le sud-ouest, s'étend une vallée magnifique, toute plantée de beaux arbres à pain qui ga-

rantissent bien du soleil ; mais elle se termine à peu de distance par une rivière que le manque de pont ne nous permit pas de passer ; nous prîmes alors à gauche, et montâmes sur la montagne d'où nous avions la vue de tout le pays, jusqu'au delà de la pointe Vénus, et de l'île de Morea, vers l'ouest ; vue vraiment magnifique, où la baie, les petites îles, le rescif, les navires, les maisons, les plantations, les forêts, se dessinaient tous séparément à nos pieds. Je ne pensais pas, alors, que j'aurais à visiter si souvent ces mêmes lieux, non pour goûter le charme de ce riche paysage, mais pour porter au loin, sur l'Océan, des regards inquiets, dans l'espérance de voir surgir deux bâtimens que j'ai si long-temps en vain attendus. Je ne pensais pas, alors, que je viendrais là, chaque jour, des mois entiers, tressaillir à la moindre tache qui se montrait à l'horizon, à chaque voile que je distinguais au loin, pour éprouver aussitôt le chagrin toujours renaissant de m'être encore trompé ; et ainsi de journée en journée, jusqu'à ce qu'enfin la fatale vérité vînt m'apprendre d'irréparables malheurs, et que la mer avait englouti tout à la fois et ma fortune et mes amis.

En retournant sur nos pas, nous remarquâmes que le pays, quoique moins garni, est, pourtant, extrêmement riche, mais sauvage. Je ne vis presque point de plantations, et les arbres à pain même, dont l'île est couverte, sont déjà anciens ; car les Indiens n'en plantent presque plus ; mais cet abandon ne rend

peut-être ce lieu que plus beau. Partout de la verdure, des arbres, des fleurs, des fruits, depuis les montagnes jusqu'aux bords de la mer; et ce qui est surtout charmant, ce qui embellit particulièrement le paysage, non toutefois sans être incommode, ce sont ces nombreux ruisseaux, ces petites rivières qui circulent dans les plaines et les coupent dans tous les sens. Cette partie de l'île offre, au centre de la baie, un cours d'eau de cette espèce très-considérable, rapproché du débarcadère; de sorte que les navires peuvent s'y procurer, avec la plus grande facilité, une eau excellente, et autant qu'ils en peuvent désirer.

Si cette première visite à terre m'avait détrompé sur les costumes des Indiens et sur leurs demeures, la même nuit je le fus également sur cette apparente interdiction de toute communication entre les Indiens et les équipages à bord des bâtimens, surtout le dimanche; car, à peine le soir était-il venu, qu'en dépit des cris d'une sentinelle qui défendait aux femmes de venir à bord, il en vint un tel nombre, que tous les navires en étaient remplis, les unes s'y rendant à la nage, leur morceau de tapa ou jupe, dont j'ai déjà parlé, sur la tête, et qu'elles se remettaient dans les haubans; les autres y venant par des pirogues parties secrètement; mais la plupart y étaient conduites par des hommes, leurs frères, leurs amans, leurs maris ou leurs pères, qui les offraient aux étrangers. C'étaient bien de toutes les

infamies dont j'ai jamais été témoin, la plus sale et la plus honteuse. La bassesse de ces gens était révoltante; et ce désordre, qui n'a cessé d'aller en augmentant, pendant tout le temps de mon séjour dans l'île, y fut porté à un tel excès, que je ne pourrais ni le dépeindre ni même tout dire à cet égard, sans paraître calomnier les Indiens, et sans courir le risque de scandaliser plus d'un lecteur[1], dans telle des contrées où ce livre pourra parvenir. Peu de jours après mon arrivée à O-taïti, j'avais envoyé la goëlette avec des plongeurs, à l'une des îles Pomoutou, avec ordre de gagner, de là, les îles des Navigateurs, les îles des Apaï, et quelques-unes des plus orientales du groupe des Fidgi, tandis que moi, je resterais à O-taïti, pour acheter de l'arrow-root, etc. L'époque de son retour étant venue, je commençais à m'inquiéter, quand, environ trois mois et demi après son départ, j'appris qu'elle s'était perdue, et que l'équipage avait été fait prisonnier par les Indiens des Fidgi. Ce malheur me relégua dans l'île, et m'y contraignit à un séjour de plus de quatorze mois, dont je vais faire connaître les principaux incidens.

J'avais donné ordre au capitaine de la goëlette d'être de retour à O-taïti dans trois à quatre mois, au plus tard; je l'attendais donc pour cette époque et me pressais moi-même, pour préparer ma cargaison. Je me fiais toujours à ce que j'avais entendu dire de la probité et de la justice des Indiens, depuis le chan-

gement de religion; car, ce que j'avais vu du débordement de leurs mœurs me paraissait n'être que le tort de quelques individus, renfermé dans la seule localité de Papaïti. Je crus, en conséquence, pour mieux engager les Indiens à faire de l'arrow-root, pouvoir, en toute sûreté, le payer d'avance, au moins en grande partie. Pour m'aider et pour me guider dans mes opérations, j'avais un Anglais établi dans l'île depuis six ou sept ans. Il vint, bientôt, pour m'offrir leurs services, un grand nombre d'Indiens, parmi lesquels s'en trouvaient plusieurs des plus notables et des mieux famés, comme chrétiens assidus. On convint des prix, des mesures, etc., d'ailleurs conformes aux usages depuis long-temps établis dans l'île. Tous me promirent d'être exacts pour l'époque, et de m'approvisionner des meilleures qualités. Dans ce commencement d'affaires à O-taïti, j'eus occasion de les voir beaucoup, et d'observer, dans tous les détails, leurs mœurs domestiques et leurs rapports mutuels. Plus tard, je ne connus que trop bien leurs principes; mais ces essais de relations commerciales, qui, dans la suite, me devinrent si désagréables, commencèrent par des scènes burlesques et fort divertissantes. Il fut d'abord question de l'échange d'une cinquantaine d'habits et de redingotes contre de l'arrow-root. Tous voulaient en avoir. Malheureusement, quoique je les eusse fait faire pour des hommes de première taille, il y en avait peu qui pussent les mettre, ce qui ne les

empêchait pas d'essayer. Il était déjà fort singulier de les voir endosser ces habits, nus comme ils étaient, n'ayant que le maro et quelque peu d'étoffe autour des reins; et puis se promener avec importance devant la glace; mais le plus plaisant était que presque tous se trompaient en les essayant, et les mettaient de manière à ce que le dos venait sur le ventre, le collet sous le menton, ce qui les eût obligés à les boutonner par derrière; ou bien ils passaient le bras gauche dans la manche droite, ou le bras droit dans la manche gauche; ou bien, enfin, ils les mettaient toutes les deux, mais les pans en haut et le collet en bas. Moi, je les laissais faire, et il était rare qu'ils ne se trompassent pas ainsi trois ou quatre fois de suite. D'ailleurs, à la première épreuve, je riais de si bon cœur qu'il m'aurait été impossible de venir à leur aide. La plupart, s'ils parvenaient enfin à s'habiller, se trouvaient, dans leur nouvelle parure, serrés comme dans un étau; les bras presque joints par derrière, et si gênés qu'il leur aurait été impossible de porter un morceau à la bouche; ce qui ne les empêcha pas, le dimanche d'après, de paraître tous à l'église en cet équipage. J'eus pourtant quelque pitié d'eux, en les en voyant revenir. Ils suaient à grosses gouttes, et paraissaient souffrir beaucoup de cet excès de luxe et de cet étalage de richesses.

Trois mois s'étaient passés, et presque aucun de mes débiteurs ne m'avait encore payé mon arrow-root. Fatigué d'attendre, je me mis à les presser;

alors ils me contestèrent la mesure, voulant la réduire d'un grand tiers, et un Indien, qui avait acheté pour moi, et qui, loyal et droit, reprochait leur mauvaise foi à ses compatriotes, fut, pour ce fait seul, traduit par eux devant le tribunal. Je fus présent à ce singulier débat, où des juges voulaient condamner un individu, parce qu'il était juste. M. Pritchard, qui y était intéressé, achetant lui-même quelquefois de l'arrow-root, s'y trouvait avec sa femme; et comme il prit part au débat, il fut cause, je crois, que mon individu se tira d'affaire, et que les choses en restèrent là. En résumé, pas un seul, sur plus de cent vingt, ne me paya ce qui m'était dû. Plusieurs poussèrent la déloyauté jusqu'à me donner de l'arrow - root mal préparé, jusqu'à me l'apporter mouillé ou moisi; et, parmi tant de gens, au nombre desquels il s'en trouvait plusieurs des plus recommandables, comme je l'ai dit, pour leur zèle comme chrétiens et pour leur dévotion, je n'en ai pas rencontré un seul rigoureusement honnête homme, sauf l'individu déjà mentionné, qui avait fait mes achats et reçu mes marchandises; et qui, toujours juste et droit, quoique fort mauvais sujet, puisqu'il s'enivrait quelquefois et n'allait que rarement à l'église, me donna toutes les preuves possibles d'une intégrité à toute épreuve. Quand j'exposai mon affaire à M. Nott, il m'avoua franchement que les Indiens en étaient au point qu'on ne pouvait, avec sûreté, leur confier la moindre chose; et me

dit que, lorsqu'il avait besoin de passer avec eux quelque marché, il promettait bien le payement, montrait même l'objet qu'il voulait leur donner, mais ne le leur remettait jamais avant d'avoir reçu ce qu'on lui devait en retour. Tous les autres Européens me tinrent à peu près le même langage, et me blâmèrent de mon imprudence. Cette leçon me servit dans la suite, et pourra servir aux voyageurs qui viendront après moi dans ces lieux.

Les occasions multipliées que mes relations journalières avec eux m'ont procurées de les observer dans le secret de leur ménage et de leur commerce le plus intime, m'ont appris dans quel avilissement est tombé ce peuple encore doux et gai, et quelle triste vie il mène aujourd'hui. D'abord, un mal détestable, que nous lui avons transmis, est devenu si commun chez lui, qu'il n'y a pas une famille dont quelque membre n'en soit atteint, et qu'à Papaïti le plus grand nombre des habitans en est du plus au moins attaqué : puis il règne, chez tous, les jeunes gens exceptés, une malpropreté, une indolence dégoûtante. Les deux sexes, presque toujours couchés, ont un air pesant et massif; les femmes, surtout, trouvant, aujourd'hui, le moyen de se procurer des étoffes européennes, n'ont plus du tout d'occupation, ne font que rarement de l'étoffe, et seraient insupportables, dans leur inaction, si quelquefois encore elles ne se livraient à cette gaieté qui, jadis, brillait si éminemment en elles, et si elles n'aimaient encore

à jouer, à causer, à badiner et à rire. Le plus désagréable est leur entier oubli de la propreté dans leurs demeures. On a vu qu'à Papaïti la plupart des Indiens sont mal logés. La plupart même n'habitent là, et dans presque toute la partie N.-O. et N., que de mauvaises cabanes bien couvertes, mais petites et mal entretenues. Ils y mangent, y boivent, y couchent, et les infectent, en y répandant les eaux ménagères et les restes de leurs repas; abus qui, venu de l'abolition des lois d'interdit, doit être regardé comme une des raisons de leurs maladies.

La seule bonne habitude qu'ils aient conservée, est celle de maintenir la propreté sur leurs personnes, en se baignant plusieurs fois par jour; et les jeux des enfans, des femmes et des hommes dans l'eau, qu'heureusement on n'a pu interdire, vivifient seuls encore un peu ces îles, et contribuent puissamment, je pense, à leur conserver le peu de santé qui leur reste.

Une chose qui me frappa, surtout, dès que je commençai à entendre un peu leur langue, ce fut leur extrême licence dans la conversation, poussée jusqu'au cynisme le plus éhonté, et qui n'est jamais autre, même dans la bouche des femmes; car ce peuple ne s'occupe et ne parle que des plaisirs des sens, et, exprimant chaque chose par son nom propre, n'a pas la moindre idée de ces euphémismes de nos sociétés civilisées, où l'on parle à double sens, à mots couverts, ou en termes admis, de choses qui,

dites crûment, paraîtraient révoltantes et causeraient du scandale, chose que ces insulaires ne sauraient concevoir, et que les missionnaires n'ont jamais pu leur faire comprendre. Je fus un jour témoin d'une discussion qui m'en démontra la presqu'impossibilité. J'étais chez un Anglais marié à une Indienne, qui, en ma présence, dit à son mari une chose qu'une femme aurait à la rigueur pu dire ailleurs. Il s'agissait d'une autre qui avait beaucoup souffert dans ses couches, et la jeune épouse craignait également de beaucoup souffrir; mais elle en donnait clairement la raison. Son mari, tout fâché, l'accusait de grossièreté, d'indécence, quand elle, tout étonnée : « Eh bien ! répliqua-t-elle, n'est-ce pas la vérité ? » — « Sans doute, dit l'Anglais, mais il ne fallait pas » employer ces termes. » — « Quels termes faut-il donc » employer? faut-il donner un autre nom à la chose? » et, si je la pense toujours, cela ne revient-il pas » au même ? » Sa naïveté nous fit rire. Il est certain qu'ils sont encore innocens sur tout cela, et qu'ils n'y voient pas le moindre mal. On pourrait peut-être en dire tout autant de leurs actions et de leurs mœurs en général; mais il est bien fâcheux pour les missionnaires de trouver là une école de corruption qui perdra leurs enfans; car, quiconque a chez soi des servantes indiennes est sûr que ses enfans entendront un langage, et apprendront des choses dont ils seraient à peine instruits dans les lieux les plus corrompus des pays civilisés.

Environ un mois après mon arrivée, Tati, le chef de Papara, vint me voir, accompagné d'un Indien nommé Gimes, qui m'a aidé, depuis, dans mes achats d'arrow-root, et celui-là même dont j'ai déjà vanté la bonne foi. Le chef m'apportait plusieurs présens en fruits et en cochons. Il me fit demander si je voulais les accepter et être son ami. J'avais entendu dire beaucoup de bien de cet homme et j'acceptai ses offres avec plaisir. Il m'invita à venir à Papara, me promettant de m'y donner des terres, de m'y construire une maison, etc. J'ignore de quel sentiment il était mu, dans cette circonstance; mais, personnellement, il s'est toujours, dans la suite, bien comporté à mon égard. Peut-être est-il, de tous les Indiens de toutes les îles, celui dont la conduite est la plus régulière. C'est, de plus, le chef le plus distingué d'O-taïti. Il a le goût des entreprises commerciales, est doué d'une grande activité, d'un esprit juste et prévoyant; vit, plus que les autres, à la manière européenne; et, s'il eût été roi de l'île, il aurait fait faire des progrès à son peuple. A tant de bonnes qualités morales, il joint l'avantage d'être un des beaux hommes du pays, même parmi ceux de la haute aristocratie. Taille de cinq pieds dix pouces; membres bien faits et bien proportionnés; figure des plus nobles et des plus imposantes qu'on puisse rencontrer ici; front élevé, yeux plein d'expression; nez quelque peu aquilin; bouche un peu grande, mais ornée d'une denture superbe; visage rond; contenance ouverte, nonob-

stant un air sévère fait pour inspirer à la fois la confiance et le respect; car tous ses traits resp ent non pas la hauteur et l'orgueil, mais la fermet et l'habitude du commandement. Tel est l'homme qui s'offrait à moi pour ami; l'homme à qui, jusqu'à présent, je m'applaudis d'avoir accordé ce titre; l'homme que j'aime encore et dont je crois être aimé. Trop heureux, si, partout ailleurs, j'eusse rencontré, dans beaucoup d'autres, la même sincérité et le même dévoûment !

Dans les premiers temps, et dans la suite de mon séjour à Papaïti, la reine aussi venait souvent me voir; mais, quoique sa Majesté se montrât toujours personnellement aimable et bonne, sa visite ne m'était pas, toujours, des plus agréables, à cause du grand nombre de misérables des deux sexes qui l'entouraient sans cesse, et pour lesquels elle ne cessait de demander différentes choses, mais surtout de l'eau-de-vie. Il n'y avait pourtant que les *faréaréa* (dames pour accompagner), ou les femmes chargées de la distraire et de l'amuser qui entrassent avec elle. Il arrivait souvent qu'elle les faisait chanter et même danser en ma présence. Ce n'étaient pas là les fêtes brillantes des temps d'Obéria, ni les danses gracieuses des bayadères de cette époque de gloire. Les instrumens étaient tout bonnement des *jews-harps*, au son desquelles elles exécutaient des danses plus lascives qu'aimables, et il n'y avait d'intéressant, de vraiment original, que leur chant. Ces airs

o-taïtiens, en effet, sont pleins d'harmonie, et ne manquent pas de charmes, quand ils sont chantés, comme ils l'étaient, par ces jeunes filles. Je les entendais toujours avec un véritable plaisir; mais, comme je l'ai dit, le désagréable, l'inconvénient de ces visites était la présence d'un ramas de parasites de sa cour qui, s'attachant à ses pas, assiégeaient la maison où elle était. Pour se soustraire elle-même à leur importunité, elle se cachait d'eux et faisait souvent fermer portes et fenêtres; mais il n'était pas rare qu'ils ouvrissent par force les jalousies, regardant, tout au moins, par toutes les ouvertures, ce qui se passait dans l'intérieur; et le plus singulier, c'est qu'elle se formalisait et se plaignait rarement de leur manque d'égards. Le cri sans cesse répété de ces courtisans d'un nouveau genre était du rhum! du rhum! toujours du rhum! et plus on leur en donnait, plus ils en voulaient avoir. Je recevais aussi souvent par écrit, soit en son nom, soit à son insu, des demandes de cette nature. C'était une contribution à laquelle les étrangers étaient soumis en ces derniers temps; mais, sachant que les Indiens se permettaient de pareilles réquisitions sans qu'elle les eût ordonnées, je les accueillais souvent par un refus; mais quand la requête venait effectivement d'elle, ou était régulièrement faite en son nom, il devenait difficile de n'y pas obtempérer; comme aussi quand elle émanait de sa mère, de sa tante, etc., dont les visites étaient presque toujours des plus gênantes,

surtout celles de Water-vahiné, la nourrice de la reine, qui, ainsi que sa compagnie, ne se bornait pas à demander pour les autres, mais buvait elle-même jusqu'à se mettre dans un état d'ivresse à ne pouvoir bouger. Un tel ordre de choses allant toujours en empirant, aurait fini par perdre ces îles, si l'on y eût porté remède, en interdisant entièrement l'usage des boissons fortes, comme on le verra plus tard.

Ne comptant rester que peu de temps dans l'île, je dus chercher à voir tout ce qu'elle pouvait offrir d'intéressant et de digne d'être observé. Je désirais surtout voir une assemblée qui se tient annuellement vers le mois de mai. Elle réunit une grande partie du peuple; et, sans exception, tous les chefs, les représentans, les juges et autres fonctionnaires publics. J'espérais surtout y voir et y entendre mon ami Tati, dont on ne cessait de me vanter l'éloquence, ainsi que celle d'un ou deux des autres chefs.

Cette assemblée a été établie par les missionnaires, dans un but moins politique que religieux, comme presque toutes les institutions fondées depuis le changement de religion, les missionnaires prétendant ne se mêler de rien de ce qui regarde l'administration des îles. L'assemblée dont il s'agit date des temps de grande ferveur, où quelques-uns des missionnaires, trompés par les apparences, croyaient que tout ce qui était pieux serait reçu favorablement; et, se laissant éblouir par un premier succès, voyaient, dans

ces sauvages convertis, des modèles de vertu, de dévotion, et des hommes des plus dévoués surtout à tout ce qui est saint et religieux. En voici l'objet : La société des missionnaires d'Angleterre faisait encore des dépenses énormes pour ces îles, quoique le peuple y fût converti et censé chrétien. Elle avait pensé plus d'une fois à faire supporter aux Indiens les frais de mission; mais plusieurs des catéchistes d'O-taïti connaissaient déjà trop bien le caractère de leurs catéchumènes pour entrer dans ces vues; et, effectivement, à moins d'adopter les mœurs du pays, de vivre et de s'habiller comme les Indiens, la chose était impraticable. Une demeure sans meubles et la nourriture étaient tout ce qu'on leur aurait accordé; encore le dernier article eût-il quelquefois fait défaut. Quant à une taxe quelconque, il n'y fallait pas songer; car, en tout, payer n'est pas le fort des O-taïtiens. En cela, ils ne font d'exception pour personne, pas même pour ceux qui se sacrifient à leurs intérêts et au désir de leur être utiles. Ils se sont, au reste, de tout temps, montrés les mêmes sous ce rapport; et leurs anciens prêtres, afin d'assurer leur existence, avaient recours à la superstition, seul moyen de tirer quelque chose d'un peuple indifférent à tout, et trop léger pour éprouver des sentimens de gratitude. Les missionnaires eurent donc recours à un autre moyen; et, sans leur demander salaire pour ce qu'ils faisaient en leur faveur, ils cherchèrent à leur démontrer que, comme bons chrétiens, ils

devaient contribuer, pour leur part, aux dépenses que faisait l'Angleterre, afin d'amener des conversions dans toutes les parties du monde; et, à cette occasion, ils leur vantaient le mérite de tels sacrifices devant Dieu et devant les hommes, devant ces derniers surtout. Avec quel étonnement ne verrait-on pas en Angleterre le bon peuple d'O-taïti souscrire pour l'œuvre des missions, et contribuer, pour sa part, à la conversion des païens, lui qui n'était converti que depuis peu? Quel triomphe pour la société des missionnaires! Quelle gloire pour les missionnaires eux-mêmes! Quel honneur pour le peuple de ces îles! Enthousiastes par nature, les O-taïtiens s'animaient à ce tableau. Tout le monde voulait souscrire. Il ne s'agissait que d'huile de coco et d'arrow-root. On fixait, pourtant, pour la plupart d'entr'eux, la contribution à environ cinq bambous, qui, dans de bonnes dimensions, pouvaient présenter une valeur assez considérable. La première année, tout alla bien; et, pour toutes les îles, le produit de la collecte fut assez satisfaisant; mais il diminua par degrés, les années suivantes; et fut bientôt réduit presqu'à rien. Le plus singulier dans cette affaire, c'est que plusieurs des souscripteurs, regrettant leur libéralité, employèrent la ruse pour se démêler d'intrigue. Ils avaient souscrit pour cinq bambous; ils en apportèrent cinq, en effet, mais si petits qu'ensemble ils contenaient à peine ce qu'aurait contenu un seul des bambous ordinaires; et, enfin, aucune

mesure fiscale ne put prendre chez ce peuple, malgré les lettres où la société décorait, du titre pompeux de secrétaire d'état, Pafaï, qui, lui-même, ne payera, ne travaillera que mené, comme autrefois, par la crainte et par la superstition.

Je désirais donc voir cette assemblée quelle qu'elle fût, d'autant plus qu'après les affaires de souscription pour la société des missionnaires, on s'y occupe de politique. La veille du jour où elle devait avoir lieu, le 9 mai, je crois, je vis déjà plusieurs pirogues remplies de monde qui doublaient la pointe méridionale de la baie. Quelques-unes s'arrêtèrent à Papaïti; mais le plus grand nombre se dirigeait droit sur Papaoa; et, par une prévoyance tout o-taïtienne, la plupart étaient remplies de provisions, mais seulement végétales; car, pour la viande, c'était la reine qui traitait, pendant ces jours d'assemblée. J'attendais mon ami Tati; mais on vint m'annoncer qu'il était resté à Panavia, et qu'il n'arriverait que le lendemain. Effectivement, le 10, de bonne heure, il passa par Papaïti et vint me voir avec *Games* ou *Gimes*, déjà nommé, le seul Indien de l'île qui parle passablement l'anglais. Il m'engagea beaucoup à venir à l'assemblée et à dîner chez la reine, invitation qui m'avait également été faite par cette dernière, en me faisant demander, en même temps, quelques bouteilles de vin et de l'eau-de-vie. Elle m'avait fait aussi demander, par le même messager, une paire de mes souliers. Je lui envoyai une paire d'escarpins

fort légers, et qui m'étaient trop petits; et j'étais curieux de l'en voir chaussée, d'autant plus qu'elle m'avait toujours paru avoir le pied petit. Le chef Tati voulait que je l'accompagnasse; mais il était encore de trop bonne heure. Je préférai me rendre à l'assemblée dans ma propre embarcation, que je fis toutefois préparer sans délai, ne voulant rien perdre des détails de la cérémonie.

Vers dix heures, des missionnaires passèrent à cheval et au grand galop. Je crus qu'il était alors temps de partir. Il y a trois milles de Papaïti à Papaoa. J'y fus en une demi-heure.

La vue des individus dont se compose une telle assemblée est vraiment assez singulière, surtout avant que tout le monde soit bien réuni. Campés en divers endroits, sous des arbres, sous des hangars, dans des cours, etc., vifs, occupés à causer, à jouer, à faire du tapage et toujours gais, les O-taïtiens reprennent alors quelque chose de cet heureux caractère d'activité et d'enjouement qui les distinguait au temps de nos premières visites, et qu'ils n'ont pas entièrement perdu, mais qui ne se montre plus guère dans la vie triste et monotone qu'on lui fait mener.

Après avoir fait un tour pour reconnaître et examiner les différens groupes; après avoir vu Tati et sa femme, j'allai chez la reine. Les missionnaires, leurs femmes et plusieurs de leurs enfans, s'y étaient réunis; mais ni la reine, ni sa mère, ni sa tante n'y étaient encore. Les missionnaires, pour la plupart,

étaient habillés de noir. Les femmes, assises sur deux rangs, parlaient bas; et, sans la connaissance préalable que j'avais de ce qui allait se passer, sans les lazzis de quelques gaillardes d'Indiennes, suivantes de la reine, qui légèrement et élégamment vêtues, dans le goût de leur pays, passaient et repassaient souvent, égayant un peu la scène, j'aurais certainement cru qu'il s'agissait de funérailles, et que nous allions à un enterrement. Après une assez longue attente, les portes d'un cabinet s'ouvrirent, et la reine, sa mère et sa tante se présentèrent, avec de fort jolis chapeaux et habillées à l'européenne. Quelle barbarie, et comment peut-on engager ces pauvres gens à se martyriser ainsi ? La reine seule était passable. A l'âge qu'elle avait alors (environ dix-sept ans), tout sied bien aux femmes; mais les autres étaient horribles. Elles me rappelaient ces théâtres de la Flandre, où, par scrupule de religion, les femmes ne se présentent point sur la scène; et où l'on voit des charretiers représenter la plaintive Bérénice, et des forgerons la tendre Zaïre. La nourrice de la reine, surtout, qui a une figure ronde comme la lune et des formes masculines, jointes à un embonpoint démesuré, la grosse Water, avait un air si extraordinaire que, sur un théâtre, elle eût produit un effet unique, et sa présence seule aurait égayé toute la salle; mais, ici, je riais tout seul; encore fallait-il étouffer à demi mon hilarité et, en regardant la jeune reine, la

pitié qu'elle m'inspirait me rendait tout à coup mon sérieux. Gentille et même élégante dans ses manières et dans sa démarche, quand elle portait son costume national, elle avait alors l'air gêné, gauche, marchait mal, en levant les pieds, comme si ses souliers, qui étaient pourtant légers, car on lui en avait trouvé d'autres que les miens, eussent pesé plusieurs livres. Ce n'était plus la même femme. Elle semblait le sentir elle-même, et n'en paraissait pas trop contente.

L'heure de l'assemblée étant venue, on se mit en marche, d'abord la reine et toute la famille royale; puis les femmes européennes, les missionnaires et moi. De la maison au lieu où se tenait l'assemblée, il n'y avait qu'un pas. C'est un bâtiment spacieux, construit autrefois pour servir d'église. Les chefs et une grande partie du peuple y étaient déjà réunis. Il y avait une place spéciale pour la reine; et, près d'elle, étaient sa mère, sa tante, etc. Les missionnaires et leurs familles avaient également des bancs qui leur étaient destinés. Je me plaçai dans leur compagnie. La cérémonie commença, comme la célébration de l'office divin, par le chant d'un hymne, suivi d'une prière, de la lecture d'un texte de la Bible et d'un sermon. M. Daeling fit ensuite un discours pour prouver l'utilité des missionnaires et la nécessité dans laquelle se trouvait tout chrétien de contribuer, du plus au moins, à cette œuvre de charité, en aidant les sociétés d'Angleterre à multiplier les

conversions. Pour mieux le faire sentir, il traça le tableau des tourmens que s'infligent les superstitieux de l'Inde, où les veuves se brûlent, et où les fakirs s'imposent des supplices inouis. Ce discours, loin d'inspirer de la sympathie et de la pitié, ne fit qu'égayer les auditeurs. L'orateur s'étant, ensuite, avisé de leur peindre, par des gestes, la manière dont se tourmentaient ces fanatiques exaltés, en se couchant sur des clous, en s'enfonçant des crocs dans la chair, et en se faisant ainsi tourner suspendus à des roues, l'auditoire n'y vit plus que des fous qu'il aurait fallu contraindre à cesser de telles extravagances ou renfermer, et tout-à-fait indignes de pitié, de sorte que M. Daeling manqua absolument son effet. Après lui, quelques chefs parlèrent; mais la séance n'était point animée. Ils étaient revenus de leur enthousiasme. Les souscriptions n'allaient plus; et, après des répliques de quelques chefs et de quelques particuliers, l'affaire des souscriptions finit, comme elle avait commencé, par une prière.

On se retira avec un peu moins de cérémonie qu'on n'était venu. On se mêlait, et l'on causait au moins tout haut. J'aurais bien voulu donner le bras à la reine; mais les Indiens ne connaissaient pas encore cette manière de se promener, qui ne doit, probablement, son origine, dans la société civilisée, qu'aux égards que les hommes croient devoir à la débilité des femmes; considération qui, par le fait, aurait ici moins de force. Dans le cours de la so-

lennité, sa Majesté avait, pourtant, eu pour moi des attentions dont j'étais plus satisfait que les missionnaires ; car ils n'aiment pas qu'elle sorte de ce décorum froid et fatigant de nos assemblées d'Europe. Peu de temps après notre arrivée au lieu de la réunion, elle m'avait appelé d'auprès des missionnaires, où je m'étais mis, pour me faire asseoir à ses côtés. J'y restai pendant toute la séance, et elle parut se plaire à mettre un peu ma galanterie à l'épreuve. Elle avait pour éventail une large feuille de fruit à pain, non par défaut d'un autre, mais parce que celui-ci remplissait mieux ses vues. Elle le laissait tomber à chaque instant, sans jamais faire le moindre geste qui annonçât l'intention de le ramasser elle-même, comptant, apparemment, pour cela, tout-à-fait sur moi. Elle le recevait même, le plus souvent, en véritable souveraine; mais quelquefois, pourtant, elle me récompensait par un sourire. En tout, cette femme est douce et bonne; à cette époque, elle était jolie. Je n'avais point à me plaindre de ma situation, et n'avais pas même trouvé la séance longue.

Le dîner était bon, bien servi, et les missionnaires même s'y montrèrent gais, ce qui, du reste, n'est pas rare. La plupart de ceux d'O-taïti, et je leur dois cette justice, sont des hommes aimables, qui n'ont rien de sombre, et dont la réserve n'est point affectée. M. Nott est un des vieillards les plus enjoués qu'on puisse rencontrer; M. Wilson

l'homme le plus doux et le meilleur que j'aie jamais vu.

MM. Pritchard, Simson et Osmond sont des hommes de la meilleure compagnie. J'ai déjà parlé de M. Davies, qu'on ne peut apprécier que dans l'intimité.

M. Henry n'a que le défaut d'être un peu rigoriste; d'ailleurs homme juste, droit et incapable de nuire à qui que ce soit au monde; et il n'est pas jusqu'à M. Daeling, avec qui l'on pourrait se plaire, dans ses bons momens, et chez qui l'on trouve l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale, quand il n'est plus en prière (1).

Après dîner, la séance fut reprise; mais l'assemblée n'avait plus pour objet les souscriptions en faveur de la société des missionnaires. Il s'agissait de discussions politiques ou d'autres, ayant un rapport direct aux intérêts généraux de l'île. La reine y vint alors en costume national, mais qui n'est plus, pourtant, l'ancien costume. Elle avait, autour de la ceinture, une pièce de belle indienne qui lui descendait jusqu'au-dessous des genoux, en forme de jupe; et, pardessus, une blouse, serrée au cou, avec une colle-

(1) Allusion à une habitude bien connue du révérend M. Daeling, de n'ouvrir jamais sa porte à qui que ce soit et pour quelque raison que ce puisse être, quand il s'occupe de ses exercices de dévotion, habitude qui ne paraît pas très-sociale; mais dont on ne peut, pourtant, jusqu'à un certain point, faire un tort à ce digne ecclésiastique.

rette, et descendant jusqu'à près des genoux, à la manière chinoise. Ce vêtement, qui ne serre point le corps, est fort décent, et l'est même plus qu'aucun autre, qui dessine davantage les formes. C'est le plus convenable pour ce climat. Ce costume va parfaitement bien aux femmes du pays. A cette assemblée, j'eus occasion de voir Tati dans son beau. Je ne le comprenais pas assez pour apprécier son éloquence parlée; mais quelle expression dans son regard, dans toute sa physionomie! quelle mélodie dans sa voix! quel geste et quelle tenue! C'était Talma sur la scène....; mais Talma dans un de ses rôles d'éclat. Il s'agissait d'une nouvelle secte, celle des *Mamaïa*, dont il sera question dans la partie historique. On la poursuivait avec acharnement, et le nombre des adeptes avait augmenté, comme toujours, au milieu des persécutions. Tati, dans cette circonstance, leur reprochait assez justement d'avoir fomenté des troubles; et, puisqu'il y avait, disait-il, des lois qui réglaient les formes du culte et les cérémonies religieuses, il était absurde qu'eux, de leur chef, sans la sanction du plus grand nombre, prétendissent changer ces formes et établir un culte et des cérémonies nouvelles. Il leur reprochait aussi leur ignorance, leurs mauvaises mœurs; et, s'animant par degrés, il s'approchait peu à peu de ses adversaires, pendant que sa figure prenait une expression terrifiante, qui fit la plus vive impression sur toute l'assemblée; mais, surtout, quand, les yeux en feu,

les lèvres tremblantes, et avec ce son de voix qui trahissait une passion ardente et une extrême agitation, il les menaçait par un geste, qui n'était que trop expressif, de les faire jeter à la mer; je vis, non seulement ces infortunés, mais presque tout l'auditoire, reculer et frémir. C'était beau; c'était antique. Quel pouvoir devaient avoir, autrefois, des hommes de sa trempe sur la multitude, quand, en des momens de grand intérêt, ils haranguaient leurs peuples en des lieux ouverts et vêtus de costumes imposans!

Il paraît que la sortie de Tati contre les Mamaïa, n'était pas, en cette circonstance, tout-à-fait sans but, et qu'il ne se borna pas à l'expression de son ressentiment contre eux; mais qu'il voulait aussi faire impression sur quelques-uns des grands personnages présens soupçonnés de favoriser la nouvelle secte. Je crois qu'il y réussit; et que le point de vue sous lequel il avait envisagé la question, les aura fait réfléchir, en leur montrant les suites que pouvait avoir une adhésion trop ouvertement prononcée aux principes de l'hérésie combattue.

Le temps du retour de ma goëlette était arrivé; et, n'ayant encore vu qu'une très-petite partie de l'île, je désirais vivement profiter du peu de jours qui me restaient pour aller voir Tati, chef de Papara; et pour faire, ensuite, en partie, le tour de l'île. J'envoyai, en conséquence, le 25 juillet, une note au chef, afin de le prévenir que je partirais le 29 pour Papara. Deux jours après, il m'envoya son cheval, afin

de me faciliter le voyage. M. Pritchard, le missionnaire, vint aussi m'offrir le sien, que j'acceptai pour la personne qui devait m'accompagner; mais, comme Tati m'avait, en outre, expédié son canot, dans le cas où je préférerais faire le voyage par eau, je me déterminai à courir, par cette voie, les sept ou huit premiers milles, afin de voir du dehors, et à distance, les lieux que j'avais si souvent parcourus à pied. Rien au monde n'est certainement plus beau que la vue de cette île, couverte, jusqu'aux sommets des montagnes, d'une éternelle verdure. On ne peut se rassasier du spectacle de tant de richesses; et, après quatre mois de séjour, j'éprouvais encore, à chaque pas, le même étonnement et le même plaisir qu'au jour de mon arrivée.

A environ huit milles de distance de Papaïti, je me fis conduire à terre dans un endroit où les chevaux m'attendaient. De là, jusqu'à Panavia, la plaine devient plus étroite. En quelques endroits même les montagnes viennent jusque très-près de la mer, et il n'y a que très-peu d'habitations. Bientôt, au sortir de ce lieu, la plaine s'élargit de nouveau, et nous distinguâmes, à environ deux milles de distance, le village nommé Panavia, où il y a plusieurs maisons qui, de loin, sont d'un effet agréable; mais qui, vues de plus près, sont toutes en ruines et désertes. Il n'y a véritablement que celle de M. Daeling, le missionnaire, qui soit bien construite et jolie. Les missionnaires se sont encore trompés en cela. Les

maisons construites dans notre système ne conviennent point aux O-taïtiens. Ils y étouffent de chaleur; tandis que les leurs, très-bien construites, ouvertes et bien aérées, sont, par conséquent, plus saines et plus convenables pour le climat; aussi, à très-peu d'exceptions près, le style européen n'a-t-il pas été long-temps imité; et ne le fut-il jamais que pour les dehors (1). On ne se sert encore dans l'île d'aucun de nos meubles; on n'y trouve ni bancs, ni chaises, ni tables, ni aucun des objets dont nous nous servons pour notre commodité ou pour orner nos demeures. On a encore, comme au temps de la découverte, des nattes pour s'asseoir, et pour se coucher dessus; on mange encore par terre; on met encore le manger sur des feuilles d'arbres; et les naturels n'ont pas encore appris à se servir de cuillères ou de fourchettes.

En quittant Panavia, pour se rendre à Papara, on trouve, pendant long-temps encore, des demeures sur le bord de la mer; mais le pays est moins beau, et la côte moins fertile, au moins près du rivage, partout couvert d'un sable blanc; et toute la plaine même est une terre sablonneuse moins féconde que le

(1) Cette imitation de nos demeures, avec portes et fenêtres, n'a eu lieu que dans le commencement du changement de religion, parce que les missionnaires le désiraient ainsi. Depuis, aucune de celles qui tombaient en ruines n'a été rétablie. On n'en construit plus de nouvelles, et tout le monde est revenu à l'ancien système de construction.

reste de l'île. Non loin de Panavia, j'allai visiter les restes du fameux maraï d'Atahourou. On en voit encore toute l'enceinte, et un immense amas de pierres, dont quelques-unes taillées et restées debout marquent la place où s'élevait l'autel servant à l'oblation des victimes. Ce maraï était un de ceux où, jadis, on offrait le plus de victimes humaines. Il est en face de la mémorable vallée où périt Oupousara, dans la bataille qui changea l'état politique et religieux d'O-taïti et de toutes les îles environnantes. A l'intérieur se trouve le fort le plus considérable et le mieux défendu d'O-taïti, dans lequel, en 1802, plus de deux cents femmes et enfans furent impitoyablement égorgés par les gens de Pomaré; enfin, le district où j'étais, habité par les Oropaa, les plus guerriers, les plus redoutés du pays, est, sans contredit, l'un des plus renommés de l'île, sous le rapport des sacrifices humains, des guerres et des massacres, dont il a été le théâtre. Dans ce même endroit, et jusqu'en face du maraï, se trouve un passage fort dangereux, quand on fait le voyage par mer. Je faillis y périr dans une autre promenade de Papaïti à Papara. Dans ce lieu, la chaîne de corail se trouvant interrompue au dehors, s'est dirigée en deux branches vers la terre, laissant un étroit canal par où les embarcations doivent passer. Dans les grandes marées, il s'établit un courant contre lequel il est souvent impossible de remonter, et d'autant plus dangereux, qu'en de pareils momens, il règne

toujours une forte mer qui, entrant par la passe et se dirigeant en hautes vagues vers la terre, vient prendre les embarcations par derrière et les engloutit, si elles ne sont pas bien dirigées. Tel fut presque le cas où je me trouvai dans la circonstance dont je viens de parler. Ignorant le danger, et ayant absolument besoin à Papara, je poursuivis ma route, malgré les avis d'Otomi, le chef de Panavia, qui voulait que j'attendisse au lendemain. En approchant du lieu, je vis bien la mer s'y déployer d'une manière extraordinaire; et, partout, l'écume s'élancer par masses, dans les airs, sur toute l'étendue du banc du dehors qu'elle couvrait comme d'un épais brouillard; mais, étant à l'intérieur, je ne croyais pas qu'il y eût de danger, quoique mes Indiens ne cessassent de répéter : *meti rahi! meti rahi !* ( forte mer ! forte mer!.... ) En nous approchant du premier de ces petits canaux, nous sentîmes davantage l'influence du courant; et, comme, alors, nous l'avions pour nous, il n'était plus nécessaire de ramer. Nous étions emportés avec une telle rapidité, qu'en supposant que nous eussions voulu retourner, il n'y aurait plus eu moyen. Le canal même avait vraiment l'air d'une cascade; l'eau y bouillonnait, et notre embarcation, lancée comme une flèche, se vit, en moins de rien, au milieu de la large ouverture ou passe. Là, venaient du dehors de hautes vagues qui allaient se briser sur le rescif et à terre; mais qui ne pouvaient nous faire aucun mal, tant que nous n'étions pas

trop près de l'endroit où elles se brisaient. La difficulté était d'entrer dans le petit canal d'en face. Le danger était imminent ; mais il n'y avait pas à choisir. On approcha avec précaution et l'on se prépara à bien ramer. A l'entrée du canal nous nous trouvâmes arrêtés ; et, malgré les efforts de cinq rameurs, il était impossible d'avancer d'un pouce, quand une forte mer du dehors vint à notre aide, en prenant en-dessous notre embarcation, qu'elle souleva et entraîna, malgré le courant, jusqu'au milieu du canal. Dans cette nouvelle position, nous avions à craindre le moment du ressac ; cependant l'embarcation se maintint, grâces aux efforts des rameurs ; et déjà nous faisions qüelques progrès, quand, par malheur, deux des rames se brisèrent. Dans ce moment critique, les trois rameurs qui restaient ne continuèrent point à ramer. Les cinq hommes sautèrent, à la fois, dans l'eau pour se saisir de l'embarcation et la traîner, s'il était possible, jusqu'au travers du canal. Le courant était si rapide et si violent, que trois d'entr'eux perdirent pied. Pendant plus d'une minute, deux hommes seuls retinrent l'embarcation; mais n'étant pas assez forts, elle reculait, elle allait retomber dans le fort du courant, moi seul dedans, et ma perte était certaine....... Cependant, les autres Indiens avaient repris leur avantage. Se réunissant à leurs camarades, ils parvinrent à arrêter le canot, sans, toutefois, pouvoir le faire avancer; et je ne sais ce que nous serions devenus,

au moins moi, si quelques Indiens, qui nous avaient vu du rivage, n'étaient venus à notre secours. Nous étions peu éloignés de terre; l'eau était partout peu profonde dans l'intérieur du rescif; aussi leur fut-il facile de nous joindre; et, même alors, la force réunie d'une douzaine d'hommes suffit à peine pour faire remonter l'embarcation contre le courant, qui, ce jour-là, était extraordinaire. Ces passages, que les Anglais nomment *Hell's gates* (portes de l'enfer), sont souvent fort dangereux, et quantité d'Indiens y ont péri.

A mesure qu'en quittant ces lieux et ce maraï, monument lugubre de siècles d'ignorance et de barbarie, on avance sur la route de Papara, le chemin devient toujours plus difficile et plus étroit. Dans quelques endroits, il faut passer dans l'eau, les montagnes ne laissant aucun espace libre et s'élevant perpendiculairement du bord de la mer à une hauteur de plusieurs centaines de pieds. Dans d'autres, on passe sous des masses de rochers suspendus en l'air de la manière la plus singulière et la plus effrayante, et d'où une excellente eau filtre en une pluie éternelle. Ces passages s'étendent à la distance d'environ deux milles, semblent séparer entièrement Papara de l'autre partie de l'île, et le rendraient inexpugnable, s'ils étaient bien défendus.

Au-dessous de Atahourou, se prolonge, dans la mer, la pointe dite *Mara*, qui forme à peu près l'extrémité S-O. de l'île.

Là est une passe par laquelle les bâtimens peuvent entrer; mais, après l'avoir franchie, on trouve à peu de distance, à l'intérieur, un autre banc de corail qu'il est difficile de doubler par le vent d'est; ce qui oblige à passer de l'autre côté par un canal fort étroit. Au pis aller, on jette l'ancre (ce qui vaut mieux en pareil cas), quand on a dix-sept à dix-huit brasses de fond, et l'on attend un moment plus favorable pour remonter. En 1830, j'avais fait couper à Papara une certaine quantité de bois; le bâtiment qui vint pour le prendre, entra par cette passe; mais ayant, ensuite, à remonter à l'est, près de deux lieues, il ne put y parvenir en louvoyant, et les petites ancres s'étant attachées à des rochers de corail, il fut obligé de s'arrêter à peu de distance de la passe. On ne savait quel parti prendre. Remorquer avec les embarcations, était chose impossible, surtout à cause du courant qu'il y a dans plusieurs endroits. Dans cette perplexité (car ce bâtiment me coûtait cent quarante francs par jour), Tati me tira d'embarras, en venant avec son monde haler le navire, jusqu'à l'endroit où était le bois, ce qu'il fit dès le lendemain, de bonne heure, à l'aide de trois à quatre cents hommes; mais les efforts inutiles qu'on fit pour lever l'ancre causèrent tant de retard, que la journée était déjà très-avancée quand on commença l'opération. On fit passer à terre une forte corde ou un petit câble; tout le monde se mit dessus, le chef à la tête, commandant avec cette voix qu'on entendait à plus

d'une demi-lieue. Le bâtiment s'ébranla aux cris et aux chants des Indiens ; et, en moins de deux heures, il fut à l'ancre, au fond de cette belle et spacieuse baie. Il est peu d'endroits où l'on pût espérer pareille complaisance, d'autant plus qu'elle était tout-à-fait désintéressée ; et il n'y a qu'un seul district à O-taïti où le chef ait assez d'autorité pour obtenir de son peuple une telle corvée, à moins de la payer largement.

Quand on a passé la pointe de Mara, en arrivant à l'un de ces rochers d'où découlent des sources naturelles, on voit un souterrain très-curieux, creusé par la nature, et qui s'étend sous la montagne à une profondeur inconnue. Je l'ai visité dans une autre occasion, et j'y ai pénétré jusqu'à la distance d'environ cinquante toises, ayant de l'eau jusqu'aux genoux ; mais la voûte devenait déjà très-basse, et le canal toujours plus étroit. Je ne pense pas qu'on puisse aller beaucoup plus loin sans lumière ; et personne n'ose s'y enfoncer dans l'obscurité. On dit pourtant qu'en temps de guerre des personnes y ont vécu assez long-temps, ne sortant que la nuit.

Dès qu'on a franchi les passages plus ou moins difficiles, dont il a été question plus haut, la plaine s'élargit.

On trouve de nouveau des demeures le long du rivage de la mer. Le lieu est d'une beauté qui surpasse tout ce qu'on peut se figurer, et qu'il serait impossible de décrire. Nous étions encore à une

lieue de Papara; mais ayant maintenant de l'espace, nous fîmes prendre le galop à nos chevaux; et, en un instant, nous nous trouvâmes devant la demeure de Tati.

A notre arrivée, des domestiques s'emparèrent de nos chevaux. Tati et sa femme vinrent à ma rencontre, et me reçurent avec une cordialité qui me fit le plus grand plaisir. En entrant dans leur maison, j'y trouvai tout bien mieux rangé que je ne m'y étais attendu. Dans la chambre où l'on fit apporter mes effets, qui arrivèrent presque aussitôt que moi, par le canot, il y avait un bon lit, bien propre, garni de rideaux en étoffes du pays, soigneusement fermés, pour empêcher d'y entrer les moustiques, qui sont souvent très-incommodes dans cette partie de l'île. J'y trouvai aussi une cuvette, de l'eau, des verres, un essuie-main. Le tout, enfin, était en bon ordre, et d'une propreté qu'on ne trouve même pas toujours en des contrées plus civilisées.

Un repas fut promptement apprêté, à peu près dans le genre de ceux que j'avais pris à Pitcaïrn : un cochon rôti sur des pierres, de la volaille, des œufs, et tous les végétaux que produit l'île, à cette différence près qu'il y avait de bon genièvre de Hollande, qu'à la manière des marins anglais on but avec de l'eau; le tout servi suivant l'usage d'Angleterre, en changeant d'assiettes, de couvert, de couteau et de fourchette, à chaque mets. Tati et sa femme étaient là. J'ai déjà dépeint le premier. Sa femme actuelle,

fille d'un homme du peuple, est âgée de quinze à seize ans seulement, assez jolie de figure, forte et d'une haute stature; et, à ces traits, on pourrait croire qu'elle appartient à l'aristocratie de ces îles. Tati dit une prière avant de commencer; et fut très-gai pendant tout le repas. C'est, de tous les chefs, celui qui a le plus fréquenté les étrangers, et qui a les meilleures manières. Il jouit aussi de la réputation d'être bon, droit, honnête, favorable aux étrangers, et sincèrement attaché à la religion chrétienne.

Nous étions à peine hors de table, que nous vîmes les gens de mon canot arriver avec le cadavre d'un homme blanc. (J'emploie ce mot d'après les O-taïtiens, qui donnent ce nom à tout étranger qui n'est ni noir ni de couleur cuivrée.) Je reconnus, de suite, que c'était un pauvre Danois, sujet à l'épilepsie, et que j'avais vu en route. Je lui avais même dit d'attendre mon canot, qui n'était pas loin; mais il paraît qu'il avait mieux aimé continuer sa route à pied. Ses habillemens avaient été trouvés dans l'endroit où j'ai dit que la route devient si étroite, et qui semble séparer entièrement Papara de l'autre partie de l'île. Après bien des recherches, on trouva le corps à une certaine distance de la terre et à plus de dix brasses de profondeur. De forts soupçons tombèrent sur un homme et une femme qui avaient donné les premiers indices de cet accident. Ils disaient avoir vu l'homme dans l'eau, et que, peu après, il avait disparu. Tati les envoya chercher, et

M. Davies, missionnaire, se présenta aussi pour les interroger. On les fit entrer séparément; mais il paraît que rien ne vint positivement à leur charge; car, après l'interrogatoire, on leur rendit la liberté. J'ignore si d'autres recherches ont été faites; mais, d'après les contusions trouvées à la tête, on aurait presque pu croire que ce malheureux avait été victime de quelque violence. Son chapeau et quelques pièces d'argent, qu'on croyait qu'il avait eues sur lui, avaient disparu. Il se peut que ces objets lui aient été enlevés après sa mort; et il faut dire, à la louange des Indiens, que, depuis 1814, il n'y a pas eu d'exemple d'assassinat en ces îles.

Après le dîner, j'allai me promener avec Tati, pour voir quelques arbres dont j'avais besoin. Il me montra, en même temps, une immense pièce de terre qu'il destinait à une plantation de cannes à sucre, dont il voulait me faire présent, au moins du terrain. La canne est très-belle à O-taïti, et le sucre y est excellent; mais la difficulté est de trouver des travailleurs. Les habitans, qui ont gratuitement une abondante nourriture, sont trop indolens, et ont trop peu de besoins pour se soumettre à des travaux pénibles et soutenus. Ajoutez à ce premier obstacle, qu'en vertu des dispositions qui règlent les obligations à remplir pour le culte, même dans le cours de la semaine, les travaux sont fréquemment interrompus, et un chrétien rigide n'a guère à lui que deux jours sur sept.

O-taïtienne.

Tati

*Principal chef à Papara, Otaïti*

Dans cette course, qui ne fut guère que d'une heure et demie, nous trouvâmes les ruines de dix ou douze maraïs. Plusieurs avaient encore des murs de deux à trois pieds d'élévation, qui marquaient très-distinctement les enceintes, extrêmement différentes les unes des autres pour la grandeur. D'après le nombre de ces lieux, qu'on trouve par centaines dans toute l'île, on peut imaginer combien ce peuple était nombreux, avant les maladies que lui portèrent les Européens, et qui faillirent en opérer la destruction totale, l'ayant bientôt réduit à six ou sept mille âmes, qui est son chiffre d'aujourd'hui. Les restes nombreux d'autels, qu'on trouve partout, feraient aussi penser que la superstition le tenait sous le joug d'un nombreux clergé, qui, à l'aide du fanatisme, exerçait sur lui, de concert avec les chefs, le pouvoir le plus arbitraire. Tati me dit que ces autels n'avaient été dressés qu'à l'honneur de divinités domestiques ou subalternes, et qu'on n'y offrait point de sacrifices humains; mais seulement des animaux, comme des chiens, des cochons, des volatiles, soit pour des maladies, pour des blessures, etc., soit pour d'autres calamités privées.

A notre retour, nous trouvâmes la femme de Tati, qui nous attendait pour prendre le thé. A la manière dont cette O-taïtienne nous le servait, on l'aurait, à sa couleur et à sa toilette près, prise pour une Anglaise. Le service était assez joli, très-propre, et le thé de bonne qualité. Après le thé, Tati, moi et la

personne qui m'avait accompagné, restâmes à causer. La femme s'était retirée ; mais elle reparut quelque temps après. Elle avait, alors, sur la tête, des fleurs arrangées à l'ancienne mode de ces îles; ornement qui est, bien certainement, ce qu'on peut voir de plus joli. Tantôt c'est une guirlande, tantôt c'est un bouquet qui se place sur un côté de la tête. Ce sont des fleurs, de la verdure, ou, quelquefois, seulement des feuilles ou des écorces d'arbres; mais tout cela toujours artistement travaillé. Cette mode était autrefois générale ; mais quelques missionnaires, qui me paraissent trop austères, l'ont défendue, depuis, aux femmes qui vont à l'église. Je ne l'avais jamais vue suivie de l'autre côté de l'île. Il paraît qu'on est ici moins sévère, et qu'on les laisse s'orner d'une parure aussi peu coûteuse qu'elle est gracieuse et innocente. Avant de nous coucher, Tati se fit apporter la Bible, y lut quelques passages d'une des épîtres des apôtres et dit une prière ; après quoi on lui apporta encore son bon genièvre de Hollande, qu'i laimait, sans en boire beaucoup. Avant de nous retirer, il fut convenuque, le lendemain, je ferais son portrait.

Les cinq jours que j'ai passés à Papara se sont écoulés sans aucun événement bien remarquable. J'ai fait le portrait de Tati, qui ressemble assez, quoiqu'il ne se tînt pas un moment tranquille. J'ai fait aussi une course dans une des vallées, pour examiner une localité désignée comme propre à placer

un moulin à sucre. Combien cette île renferme de richesses ! Des milliers d'arbres qui produisent des fruits excellens, pour la nourriture des hommes, et les plus beaux pâturages pour les bestiaux, maintenant très-nombreux à O-taïti ; à chaque pas une eau excellente qui descend, toute l'année, des hautes montagnes, et baigne, en tous sens, ces belles plaines ; mais Papara est, sans contredit, le district le plus opulent de l'île, et celui où la fréquence des pluies rend la terre le plus fraîche et la verdure le plus belle. De la maison de Tati on a la vue la plus magnifique de cette partie. Bâtie sur une petite élévation, elle plonge, au nord, sur une riche plaine, sur de hautes montagnes, qui s'élèvent graduellement, et dont les sommets tantôt se perdent dans les nuages, qui les couvrent presque toujours, tantôt disparaissent dans la teinte bleue des lointains qui contrastent si bien avec la brillante verdure plus rapprochée de l'œil de l'observateur. A l'est et à l'ouest, on a également une petite plaine, coupée par un assez large ruisseau ; plus loin, la mer, continuellement agitée sur les rescifs ; et, de ce côté, les différentes pointes de terre, qui s'avancent à perte de vue dans les eaux, y forment la plus belle perspective. J'étais si enchanté de tant de beautés que je ne pouvais me lasser de les admirer, ce que Tati ne concevait point, quoiqu'il fût extrêmement flatté, quand je lui vantais son district. Comme j'y passai un dimanche, j'allai à l'église et j'assistai au service divin. C'est un

plaisir de voir la propreté des habillemens de ce peuple, le dimanche. Toutes les femmes sont couvertes d'étoffes blanches, fabriquées dans l'île; car, éloignées de la baie de Papaïti, où viennent tous les navires, les habitans de Papara ont bien moins d'étoffes européennes. Toutes portent aussi des chapeaux également fabriqués dans l'île avec la feuille de la canne à sucre, et qui sont assurément du meilleur goût. Quant aux hommes, ils ne paraissent pas moins bien avec leurs chemises, d'une éclatante blancheur, et des pièces d'étoffes qui leur enveloppent le milieu du corps, en descendant jusqu'aux genoux. Le chant était également très-agréable; mais les habitans de Papara en ont beaucoup moins d'habitude que ceux de Papaïti. Ce service me rappèle M. Davies, le missionnaire de ce district, à qui j'ai deux ou trois fois rendu visite. Il vit extrêmement retiré. Il possède des connaissances assez étendues, qu'il ne doit qu'à son amour pour l'étude, et à son assiduité au travail. On a de lui la grammaire du dialecte du pays, et la traduction en o-taïtien de plusieurs passages des Écritures.

Le 2 août, je partis de Maïrépéhé, dans l'intention de faire une visite au capitaine Ebrill, et d'aller, ensuite, au lac si curieux qui se trouve sur une des montagnes de l'île, à environ moitié chemin de Maïrépéhé, à l'isthme qui réunit O-taïti à Taïarabou. La route de Papara à Maïrépéhé est, l'espace d'un ou deux milles, assez belle; mais, plus loin, on doit

traverser les bois, et l'on est, à chaque pas, arrêté par une infinité de petits ruisseaux, tous sans ponts, sauf le plus grand de tous, qui traverse le village même de Papara; de sorte que ni là ni dans aucune autre partie, on ne peut voyager sans être accompagné d'une personne qui porte le voyageur sur son dos, en traversant ces nombreux courans, dont quelques-uns sont très-profonds, et parfois assez larges pour mériter le nom de rivières. En arrivant à Maïrépéhé, je fus reçu avec amitié par M. Ebrill et par sa femme. Je me voyais de nouveau, avec grand plaisir, dans la maison d'un Européen. Cette demeure, quoique construite à la hâte, en planches, est commode, et je fus charmé de la grande propreté qui régnait dans la chambre que j'occupai pendant mon séjour.

De Maïrépéhé on a une vue superbe de l'isthme et du canton appelé Taïarabou. Cette baie, la plus spacieuse de l'île, a deux entrées, dont une est très-large et facile. Il y a plusieurs endroits où les bâtimens trouvent de cinq à dix brasses de profondeur. Dans cette baie s'étendent deux petites îles qui en rendent la vue plus belle encore. Les capitaines Ebrill et Henry, dont il a déjà souvent été question, possèdent, en ce lieu, une belle plantation de sucre; mais leur profession aventureuse ne leur permet guère de la soigner, et l'indolence des Indiens les a aussi fort découragés. La situation en est, d'ailleurs, des plus favorables, près du rivage et dans un

endroit où les bâtimens pourraient venir jusqu'à la porte de leurs magasins, d'où il serait, dès lors, facile d'enlever les produits. Le capitaine a aussi établi là une demeure superbe qui, située sur la pente d'une montagne, se voit de loin en mer, et d'où l'on a, en même temps, vue sur tout le pays; mais je crains, qu'ainsi que moi dans Papara, le capitaine en soit pour ses frais; car la difficulté d'avoir des ouvriers, et l'éloignement de tout marché favorable, rendra inutiles tous les efforts des étrangers pour l'établissement de plantations dans ces îles, où le coton, l'indigo et le sucre réussiraient au mieux; et ne le céderaient, pour la qualité, à ceux d'aucune des plus riches colonies connues.

Le 10, au matin, deux des fils de Tati et six ou huit Indiens, arrivèrent. Ils devaient m'accompagner au lac. C'étaient des jeunes gens qui, préparés à faire le voyage, ne portaient que le maro. Nous partîmes dans l'après-dîner pour aller jusqu'au pied des montagnes, et à l'entrée de la vallée qui mène au lac. Nous en étions encore loin, et il était nuit quand nous atteignîmes la dernière maison de l'entrée du vallon, et où nous devions passer la nuit. Il y avait plusieurs femmes, un vieillard et des enfans; mais le maître de la maison et les autres hommes étaient absens. Néanmoins, on nous prépara, à la hâte, quelques fruits d'arbres à pain et deux poules. On me servit à la mode o-taïtienne, c'est-à-dire, le tout posé sur des feuilles vertes, et de

l'eau salée pour sauce. Nos hôtes voulaient que les fils de Tati soupassent avec moi ; mais je ne pus jamais les y décider, et ils ne mangèrent qu'après que j'eus fini, et avec les autres Indiens.

Quelque temps après le souper, une lumière fut placée au milieu de la maison, et le vieillard commença la prière du soir. Conformément à l'usage de la secte des méthodistes, à laquelle appartiennent tous les missionnaires anglais qui habitent O-taïti, les prières ne sont pas uniformes, mais se disent par inspiration et d'après les circonstances.

J'ai déjà fait remarquer, en parlant de l'assemblée générale, l'aisance avec laquelle parle ce peuple. J'eus encore ici l'occasion de le reconnaître par la prière que fit le vieillard. Qu'on se figure un homme de la dernière classe de peuple, improvisant une longue et belle prière, où les étrangers, qui s'exposent dans de longs voyages sur mer, n'étaient pas oubliés, et où il demandait avec âme, à celui qui tient notre sort entre ses mains, sa protection pour moi, dans la course que j'allais entreprendre. Singulier ordre de choses, où l'on voit tous les vices s'allier avec l'apparence de la véritable dévotion, et où il faut, de nécessité, qu'ils croient innocens les désordres de leurs mœurs, ou qu'ils soient d'indignes hypocrites !

Après cette prière, chacun se disposa à se coucher. Une demi-douzaine de jeunes garçons et de jeunes filles, dont plusieurs déjà d'un âge qui, sous ce cli-

mat, pourrait être regardé comme celui de la puberté, deux femmes de moyen âge, et le vieillard, se mirent tous sous une même pièce de tapa; les premiers entièrement nus. Les fils de Tati, et les autres Indiens, s'arrangèrent comme ils purent dans différents endroits de la maison, et moi j'en fis à peu près autant. Ayant une couverture et ma capote, j'étais, assurément, le mieux pourvu; mais, vu le manque d'habitude, peut-être pas le mieux couché. Ce n'est pas toujours pour dormir qu'on se couche à O-taïti; c'est, au contraire, généralement alors que commencent les conversations, jusqu'à ce que tous les coucheurs s'endorment les uns après les autres. Dans cette circonstance, la causerie nocturne dura beaucoup plus long-temps que je n'aurais désiré; et, si je m'étais étonné de la facilité avec laquelle le vieil O-taïtien avait improvisé des prières, j'eus aussi de quoi m'étonner de la manière dont la dévotion s'accorde, dans leurs idées, avec les mœurs les plus libres. On aura peine à croire, sans doute, que pendant une partie de cette soirée, la conversation roula sur les objets les plus grossièrement obscènes; que les femmes et les enfans y prenaient autant de part que les autres; que mon éloquent dévot se distinguait, entre tous, pour les saillies les plus indécentes, qui n'en faisaient pas moins rire aux éclats toutes les petites filles, toutes les femmes; et qui, sans ma présence, auraient, je crois, amené quelques scènes analogues à leur objet. On finit



Baie de Mairépéhé et Montagnes de Taiarabou

Arthur Bertrand, Lib. rue Hautefeuille 23

pourtant par se taire, et assez tôt encore pour me permettre de passer une assez bonne nuit, après les fatigues de la journée.

Le matin on m'éveilla. Il ne faisait pas jour; mais le déjeuner était prêt. Les hommes étaient arrivés pendant la nuit. Ils avaient aussitôt tué un cochon, qui, cuit dans un four à la manière o-taïtienne, fut servi tout entier. On m'en coupa le morceau que je désirai. Une assez bonne partie en fut mise dans des paniers pour nous servir de provisions de voyage, et le reste fut distribué aux personnes qui se trouvaient dans la maison. A peine faisait-il jour que nous nous mîmes en route, aux cris de joie de mes Indiens, que l'écho répéta plusieurs fois dans les diverses gorges de montagnes. Nous marchâmes long-temps encore dans une des plus belles vallées qu'on puisse voir, couverte, de tous côtés, de fruits à pain et d'autres arbres, et arrosée par un large ruisseau d'une eau cristalline, qui coule avec rapidité. L'œil est charmé à la vue de tant de pompes naturelles; et, à chaque pas qu'on fait au travers de cette brillante et fraîche verdure, on se sent plus convaincu que l'île d'O-taïti est un pays des plus favorisés de la nature.

A mesure qu'on avance, la vallée devient plus étroite et la route plus difficile, surtout à cause du ruisseau qui l'arrose en serpentant, ruisseau qu'il faut traverser à chaque pas, et dont la rapidité augmente à mesure qu'on s'élève vers le point où il se

change en un vrai torrent très-difficile et très-dangereux à passer.

Il y avait deux heures que nous marchions d'un bon pas, sur un sentier étroit, inégal, souvent encombré de bois et de pierres; et je n'exagère pas en disant que nous avions franchi cinquante fois le torrent. Depuis long-temps nous étions sortis de la vallée qui ne s'étend guère qu'à une demi-lieue de la maison où nous avions passé la nuit. Cette vallée se change bientôt en un étroit vallon qui, à l'endroit où nous étions alors, ne formait plus qu'une gorge de montagnes ou plutôt un ravin dont le lit du torrent occupait le milieu, laissant, de chaque côté, un étroit espace jusqu'au pied des montagnes, qui montaient perpendiculairement de trois à cinq cents pieds. Ces montagnes sont couvertes de bois et de verdure, et ont souvent, jusqu'à leur sommet, des arbres immenses, ce qui rend ce passage fort dangereux. Nous en trouvâmes plusieurs sur notre route: les uns pourris, probablement tombés de vieillesse; d'autres sains encore, paraissant avoir été entraînés par de fortes pluies ou déracinés par les vents. Nous trouvâmes aussi, de temps en temps, de petites cabanes placées en des endroits peu élevés, où les montagnes laissaient plus d'espace. Elles paraissaient avoir été l'ouvrage d'Indiens surpris dans ces endroits par de fortes pluies, qui rendent le passage du ravin impossible, et changent quelquefois cet étroit torrent en une large rivière, dont les eaux, dans la

rapidité de leur cours, entraînent tout ce qui leur fait obstacle. Nous nous arrêtâmes dans une de ces cabanes, qu'on me dit être à moitié chemin, pour prendre quelques rafraîchissemens; mais les Indiens qui les apportaient étaient encore loin en arrière. Ceux qui étaient avec moi se mirent à crier pour leur faire hâter le pas; leurs cris clairs et sonores étaient répétés par les échos de la manière la plus extraordinaire, dans toutes les directions des montagnes. Bientôt nous entendîmes aussi les cris des retardataires, pendant que mes compagnons allumaient un grand feu. L'effet de ces cris était singulier. On eût dit que des centaines de voix y répondaient simultanément. Le temps était à la pluie; les sommets des montagnes étaient couverts de nuages, et il tombait même un petit brouillard. Déjà exténué de fatigue, je ne savais si je devais poursuivre ou rebrousser chemin; mais l'idée d'être déjà si avancé dans mon voyage, et, surtout, le désir de voir le lac, me firent surmonter la fatigue, et rejeter l'idée des dangers auxquels je pourrais être exposé, s'il commençait à pleuvoir. Après une demi-heure de repos, je donnai le signal de la marche en avant, et repartis aux cris bruyans de mes Indiens.

Plus nous avancions, plus la route devenait difficile. Les montagnes étaient extrêmement près de chaque côté; et les torrens devenaient de plus en plus rapides. En plusieurs endroits, à droite et à gauche, l'eau tombait en cascade, de quatre à cinq cents pieds

perpendiculaires. Les chutes étaient insignifiantes alors; mais elles doivent être aussi belles que dangereuses, en de fortes pluies. Il y en avait d'une largeur immense, qu'on distinguait, parce que l'eau en tombait toujours, quoiqu'en petite quantité, et parce que la montagne, partout ailleurs couverte d'arbres et d'une épaisse verdure, était, là, rase et nue. Ces chutes d'eau, le bruit du torrent, ces hautes montagnes, suspendues sur nos têtes et comme menaçant de crouler sur nous, ainsi que les cris des Indiens donnaient à ce passage je ne sais quoi de triste et d'imposant. Seul au milieu de ces sauvages, le petit espace que j'avais parcouru avec eux, dans cette solitude, me semblait m'éloigner de mes amis de plusieurs centaines de lieues. L'effet le plus singulier de ces gorges de montagnes, c'est de tromper à chaque instant sur leur étendue. J'avais cru vingt fois en voir la fin, tant elles s'étaient souvent dressées devant nous, semblant interrompre la route. L'illusion était telle, que je ne voulais même pas en croire mes compagnons de voyage, et ne pouvais me détromper qu'arrivé sur le lieu même, où, à mon grand déplaisir, je reconnaissais qu'effectivement elles se prolongeaient encore, soit à droite, soit à gauche. Enfin on m'annonça que nous allions bientôt arriver. Il y avait alors, devant nous, une montagne très-rapide et haute de trois à quatre cents pieds. On me dit qu'il fallait la gravir, sans autre route qu'un sentier étroit, rapide, et rendu très-glissant par l'eau qui avait

tombé toute la journée. Heureusement qu'il y avait, de chaque côté, de la verdure et de petites branches auxquelles on pouvait sé tenir. Ce qui rendait surtout cette montée dangereuse, c'est que de grosses pierres, dont le sentier est parsemé, y étaient assez peu solides, et qu'on devait pourtant les prendre pour point d'appui. Une seule, en se détachant, eût non-seulement exposé l'homme qui aurait eu les pieds dessus; mais encore aurait pu entraîner, dans les précipices, tous ceux qui le suivaient. Toutefois, il ne nous fallut pas plus d'un quart d'heure pour gagner le sommet. Là, se trouvait un bois épais; et je ne voyais encore rien de plus. Impatient, je demandais toujours si nous n'allions pas bientôt voir le lac: quand, tout à coup, le retour de la lumière m'annonça que nous étions hors du bois; et, au même instant, le lac s'offrit à ma vue.

Rien de plus singulier que les idées qu'on se fait des objets avant de les avoir vus. S'agit-il d'une personne? On lui prête des traits analogues à ce qu'on a entendu dire de son caractère et de ses mœurs, et il est bien rare qu'on devine juste. Il en est de même des lieux qu'on ne connaît que par ouï-dire. On peut, toutefois, pour ces derniers, approcher de la vérité, quand ils sont l'ouvrage des hommes; mais on se trompe souvent quand ils sont l'ouvrage de la nature. Dans ce dernier cas, tout est toujours nouveau. En vain l'imagination se crée les lieux soit les plus char-

mans, soit les plus sauvages; elle reproduit rarement autre chose que l'image de ce qu'elle connaît déjà ou de ce qui n'existe pas, et n'approche presque jamais ni pour la beauté ni pour la majesté, des travaux si variés de la création. C'est précisément ce qui m'arriva pour ce lac.

Combien il était différent de l'idée que je m'en étais faite! Je croyais de là dominer sur une grande partie de l'île; je croyais le trouver au sommet d'un pic ou d'une montagne quelconque, formant cratère; tandis que, dominé par de hautes montagnes, ce bassin d'eau tranquille était entouré de la verdure la plus riche, d'arbres magnifiques; parmi lesquels se trouvait encore le fara (*pandanus*), qui embaumait l'air, tandis que le bananier sauvage, féhi (*musa fehi*, *Bertero*), dont le fruit est excellent, se trouvait partout sur le bord du lac et sur la pente des montagnes environnantes. Je contemplai quelque temps ce singulier site, qui, si beau et si tranquille, semble fait pour servir de retraite solitaire à quelques tendres amans fatigués du bruit et des vices de la société. Je fis faire, ensuite, un radeau de morceaux de bois qu'on trouva le long du rivage, et de quelques perches de bouraau (*hibiscus*), que mes Indiens allèrent couper; puis je m'embarquai avec trois d'entr'eux pour aller sonder. Je trouvai la descente assez rapide; et, à peu de distance du bord, il était aussi profond qu'au milieu, où la différence de profondeur n'était que de peu de chose. Nulle

part la plus grande ne passait quatorze brasses ; mais de fortes pluies doivent beaucoup en enfler les eaux, entouré, comme il l'est de toutes parts, par de hautes montagnes. Pendant que je faisais mes observations, l'Anglais qui m'accompagnait était allé à la poursuite de quelques canards qui s'étaient posés à l'une des extrémités du lac. Un rocher lui permit d'en approcher d'assez près pour en tuer deux du même coup Il fallait voir avec quelle promptitude tous les Indiens, excepté ceux qui étaient avec moi, se jetèrent à la fois dans l'eau, comme autant de chiens de chasse, à la recherche des canards, dont un n'était que blessé, et qu'ils durent poursuivre pendant long-temps, avant de l'atteindre. Après cette chasse assez heureuse, il ne me restait plus rien à voir ni à faire ; car, alors, je ne m'occupais nullement de botanique; et, comme le temps devenait de plus en plus brumeux, je proposai de manger un morceau et de partir. Comme les Indiens avaient fait cuire des bananes dès leur arrivée, et qu'il nous restait de la viande de la veille, notre repas ne fut pas long. Alors quelques-uns des Indiens demandèrent à prendre une autre route qui conduit au travers des montagnes à Papara; j'aurais bien voulu les suivre ; mais ils me prévinrent que la route était si peu tracée, si couverte de broussailles et d'arbustes, et tellement rapide, en quelques endroits, qu'elle était presqu'impraticable pour des blancs habillés et portant des souliers européens. Je repris

donc la route par où j'étais venu. Après un quart d'heure de marche, mon oreille fut frappée du son lointain de ce cri extraordinaire des Indiens, que répétaient encore, au loin, les échos des différentes gorges des montagnes. C'étaient ceux des hommes qui m'avaient quitté. Ceux qui m'accompagnaient, se tournant du côté d'où les sons étaient partis, y répondirent aussitôt par des cris tellement sonores, qu'ils étonnaient l'oreille, se répétant par secousses, et dans cent endroits à la fois, au sein des monts, tout autour de nous. Peu de minutes après, les autres y répondirent à leur tour. C'est ainsi qu'autrefois ils se donnaient des signaux en temps de guerre; et aujourd'hui encore, quand il arrive un bâtiment, le cri de *pahi* ( navire ), répété de distance en distance, l'annonce tout autour de l'île en bien moins de temps que pourraient le faire les télégraphes les mieux organisés. A l'exception de la première montagne, la descente était bien plus facile que la montée, et nous allions bien plus vite; aussi étions-nous, avant le lever du soleil, de retour à la maison, où nous avions passé la nuit précédente. Le temps était beau dans les plaines. Nous poursuivîmes notre route, et arrivâmes à Papara vers dix heures du soir. J'y trouvai mon ami Tati encore sur pied, et qui, prévoyant mon retour, avait fait préparer un excellent souper.

Ayant de justes motifs d'inquiétude sur le sort de ma goëlette, j'avais affrété celle de M. Williams,

missionnaire à Raïatéa, et l'avais expédiée pour Valparaiso, avec un chargement de nacre et d'arrow-root. C'était pendant l'absence de cette goëlette que Tati m'avait renouvelé l'offre de former une plantation, dont j'avais examiné le terrain; mais, ignorant encore le pays et le peuple, je crus n'avoir rien de mieux à faire que de l'intéresser à cette entreprise, dans la pensée qu'il aurait plus d'influence sur les Indiens, et ferait travailler à meilleur compte; et, en effet, dans le commencement, tout semblait m'annoncer que j'avais bien raisonné. Une pièce de terre de soixante-dix arpens, qu'on m'avait accordée, fut nettoyée et enclose; une grande partie du peuple de Papara y travaillait, et tout cela s'exécuta en si peu de jours qu'on aurait cru que l'opération se faisait par enchantement. Ceci terminé, la plantation de la canne était à mes frais; et, dans ce dernier intérêt, il fallait attendre la saison (mai et juin). Vers ce temps, un bâtiment qu'on m'avait envoyé de Valparaiso, et que le peuple remorqua, comme je l'ai dit plus haut, étant arrivé, je dus abandonner la place au moment où l'on commençait à planter. Je crus agir politiquement en laissant au chef des étoffes pour payer, au moins en grande partie, les planteurs; persuadé que la chose irait mieux même que si je ne l'eusse faite moi-même. Je me trompais singulièrement. Aussitôt après mon départ, toute la famille du chef vint lui rendre visite. Il fallait bien lui faire des cadeaux; et, faute d'autres,

mes étoffes y passèrent. Les planteurs, n'étant pas payés, ne travaillèrent pas avec beaucoup de zèle; et, quand, six mois après, je retournai à O-taïti, je trouvai ma plantation peu avancée, et mes marchandises gaspillées. J'en envoyai d'autres; on n'en fit pas un meilleur emploi; et, pour comble de désagrémens, on m'adressa bientôt des réclamations exorbitantes. Je tins bon le plus long-temps possible; mais, enfin, malgré l'intervention de M. Davies, le missionnaire, qui fut insulté et presque hué, je me vis obligé de payer au moins un tiers en sus de la valeur réelle de ma plantation; et (chose digne de remarque), les plus injustes envers moi, les plus insolens envers les chefs et le missionnaire, étaient justement ceux qui passent pour les meilleurs chrétiens, ceux même qui communient le plus régulièrement!

Cet établissement me fit éprouver des désagrémens de tout genre. Si je prenais des Indiens à la semaine, ils ne faisaient rien du tout, comme je l'ai déjà dit ailleurs. Des devoirs à remplir à l'église éloignaient, plusieurs jours de la semaine, ceux qui observaient la religion, et ceux-là même qui ne l'observaient pas; car c'était une excuse pour tous; et plusieurs de mes travailleurs qui, auparavant, n'allaient pas à l'église une seule fois par mois, y allaient, alors, plusieurs fois par semaine. La même chose arrivait, si je les faisais travailler à la tâche. Ils allaient si lentement, que le résultat répondait moins en-

core à mon but, ou bien ils faisaient si mal ce qu'ils avaient à faire, que les querelles ne finissaient point, et il fallait toujours finir par payer.

Une autre difficulté, qui, faute de lois et de moyens de les faire exécuter, rendra toujours une entreprise un peu considérable impossible à O-taïti, c'est que, toutes les fois qu'il s'agit de leur intérêt, ils sont positivement de mauvaise foi; et que, dans ces sortes de démêlés, les juges et les chefs sont rarement favorables aux Européens. Par exemple, ils s'étaient engagés à couper et à passer au moulin toute la canne à sucre de ma plantation; mais ils n'ont pas une seule fois rempli intégralement leurs engagemens. Quelquefois ils s'arrêtaient au tiers ou à la moitié de la besogne, et réclamaient le payement pour le tout. Le travail pressait; il fallait transiger, payer; et, malgré cela, je perdais, chaque année, la moitié non coupée à temps, ce qui empêchait la récolte de l'année suivante. De plus, comme on l'a vu, j'avais eu le tort, que je reconnus plus tard, d'intéresser le chef à l'affaire. Brave homme, et toujours disposé à me rendre tous les services qui étaient en son pouvoir, il se trouve, néanmoins, aujourd'hui, comme tous les autres chefs, dans une position telle qu'il doit, toujours et en toutes circonstances, favoriser le peuple, dans le besoin qu'il éprouve de s'y ménager des amis; ce qu'il fit souvent sans scrupule à mes dépens, usant libéralement de mes marchandises, donnant toujours quelque chose de plus

aux Indiens pour leur travail, lors même qu'il n'était fait qu'à demi, régalant tous ceux qui le visitaient, et s'enivrant plus d'une fois, noblement, dans la compagnie des siens, avec mon rhum, mon genièvre ou mon eau-de-vie; si bien qu'après des essais coûteux faits sans fruit, pendant trois années, j'ai dû abandonner l'établissement, avec perte d'au moins huit à dix mille francs.

Une longue résidence dans cette partie de l'île m'a mis à portée de reconnaître, malgré tout ce que les missionnaires m'avaient toujours dit, que les mœurs n'y étaient nullement meilleures qu'à Papaïti ou autres endroits que fréquentent les navires. Leur vie entr'eux est abominable, et cette prétendue différence avec les parties de l'île déjà citées, n'existe absolument qu'en apparence, comme on le découvre, dès qu'on vit dans leur société ou que quelque circonstance les place dans la même position que les indigènes de Papaïti, comme le fit, par exemple, la visite du bâtiment français qui vint charger mes bois et celle d'autres bâtimens en relâche à Maïrépéhé. Une anecdote assez singulière fera connaître l'état actuel de leurs mœurs et l'inutilité des lois qu'on leur a données.

Un matelot français avait obtenu les faveurs d'une femme de Papara, à condition de lui payer une piastre; et, postérieurement, n'ayant pas jugé à propos de remplir la condition acceptée, il voulut s'esquiver; mais, la femme aussi leste que lui, s'em-

para de sa veste, qu'elle refusait obstinément de rendre, quoiqu'il offrît de la payer; et des hommes étant survenus, il fut obligé de partir en manches de chemise. Le capitaine m'en parla; j'en parlai au chef. L'affaire fut portée devant les juges; développée, là, dans tous ses détails, par la femme, à qui l'on donna gain de cause; et le matelot se vit condamné, comme voleur, à payer, suivant la loi, quatre fois la valeur de l'objet volé, c'est-à-dire quatre piastres au lieu d'une, tandis que la femme fut acquittée, quoiqu'il y eût, alors, une loi qui condamnait la prostitution.... Le tout malgré le chef qui, tout honteux, me dit qu'il était parvenu à diminuer l'amende de moitié; mais j'ai appris, depuis, qu'il avait payé les deux autres de sa poche. Il en est, à peu près, de même pour l'application de toutes les autres lois, que la justice o-taïtienne interprète toujours dans l'intérêt de ses administrés. Les mœurs sont donc ici tout-à-fait ce qu'elles sont dans les autres parties de l'île.

Je ne dirai pas tout ce qui s'est passé de scandaleux à Papara pendant le séjour du navire français. Il suffira d'énoncer que, dans leur avidité pour l'argent, les étoffes ou les autres valeurs des étrangers, un petit nombre des maisons seulement s'abstint d'avoir recours à la prostitution, afin de s'en procurer. Le chef était peut-être, de tous les habitans du district, le seul qui fût au-dessus de ce vil négoce. Il ignorait, en grande partie, ce qui se passait, ou ferma les yeux

sur des désordres qu'il ne pouvait empêcher. Je sais, d'ailleurs, qu'à son insu, sa demeure même fut profanée, et que là, comme ailleurs, les femmes se sont prostituées aux Européens.

Qu'y faire ? ce furent les mœurs de tout temps dans ces îles ; on n'y remédiera jamais, et l'on a eu très-grand tort de faire des lois pour les empêcher. Qu'en est-il résulté ? En mettant à découvert des crimes qui n'en sont pas à leurs yeux, en flétrissant les coupables par des châtimens qu'ils ne croient point mériter, on les a éloignés des missionnaires et rendus à jamais leurs ennemis. D'ailleurs ces séances et ces jugemens, toujours publics, sont mille fois plus indécens, plus immoraux que les actions même qu'ils condamnent. L'erreur d'avoir confondu ces actions, indifférentes en elles-mêmes, avec les crimes réels, est la principale cause du discrédit dans lequel les lois sont tombées ; ce qui fait qu'elles se trouvent ruinées les unes après les autres, à tel point qu'en ce moment il en est fort peu qu'on respecte, et moins encore qu'on applique avec justice.

A Papara, la plupart des Indiens savent lire et écrire, grâces à l'assiduité de M. Davies, qui n'épargne ni soins ni peines pour leur donner ce premier rudiment d'éducation ; mais, quant au reste, ils sont encore moins avancés dans nos usages, dans nos arts, dans notre industrie, que ne le sont les habitans des autres parties de l'île. On ne trouve pas, dans tout le district, une seule maison construite à la manière

européenne. Celle même du chef Tati fut élevée par ou pour un missionnaire. Ce chef, d'ailleurs, ne l'habite pas; il y a quelques effets; mais il couche dans une petite cabane attenante. Les O-taïtiens ne peuvent supporter l'idée d'être enfermés. Il faut que l'air circule autour d'eux; ce qui, du reste, les rend robustes et durs à la fatigue. Ils supportent, en effet, mieux que nous, et la grande chaleur du jour et la fraîcheur quelquefois très-sensible de la nuit. Le district de Papara s'est un peu livré à la culture, n'ayant que rarement la ressource de la prostitution, si généralement pratiquée au nord-ouest de l'île. Les habitans plantent des ignames qui viennent bien chez eux, et se procurent, par ce moyen, avec les autres comestibles qui leur manquent, ceux des objets de nos arts dont ils ont strictement besoin.

Cette partie de l'île, depuis la pointe Mara (S-O.) jusqu'à l'isthme, étant la plus fertile, fut toujours la plus peuplée, et la plus puissante, avant l'époque où les bâtimens étrangers donnèrent, aux chefs des districts où ils mouillaient, des fusils, des munitions, et les aidèrent souvent en personne. C'est à Papara que vivaient Amo et Obéria, dont Tati, le chef actuel est le neveu. Papara est un lieu charmant, tranquille; et, sans le tracas que me donna ma plantation, je n'aurais probablement eu qu'à me louer de mon séjour dans cette partie de l'île; car M. Davies, qui est d'un caractère extrêmement doux, me montra toujours beaucoup d'égards et d'attentions. Le chef

m'était sincèrement attaché, et ne me refusait jamais rien de ce qu'il était en son pouvoir de me procurer. Tati est un homme doué d'excellentes qualités. Ses torts ne proviennent point de mauvaises intentions ; mais d'un reste d'ascendant des anciennes coutumes et des avis de ceux qui l'entourent, par qui, malheureusement, il se laisse souvent influencer. D'ailleurs, quoiqu'il soit le chef le plus considéré de l'île, il a, maintenant, trop peu de pouvoir pour faire tout le bien qu'il voudrait faire. La nouvelle religion, ainsi que les nouveaux règlemens, ont produit une espèce d'anarchie qui, en rendant le peuple indocile, insolent, a privé les chefs, non-seulement de leur autorité, mais encore de l'attachement et de la considération dont ils jouissaient (1).

Il est certain que c'est Tati qui, aujourd'hui, maintient l'ordre dans l'île, par la réputation qu'il a d'homme juste et dévoué à son pays. Il est presque certain que le parti auquel il se joint est le parti qui l'emporte ; ainsi, en 1832, la reine fut défaite et dut céder, quand il s'unit à d'autres chefs et marcha contre elle ; ainsi, en 1833, elle triompha, par son

(1) Tati, bien certainement, est, de tous, celui qu'on aime comme celui qu'on redoute le plus ; et, cependant, quand il était malade, pas un des Indiens de son district, qui se trouvaient alors à Papaïti, et devaient retourner à Papara, ne voulut lui apporter de médicamens avant d'avoir reçu de moi le prix de ce service.

Lafaï,
Chef à O-taïti

Adams,
seul survivant des révoltés du bâtiment de guerre Anglais Bounty trouvé à l'île de Pitcairn

appui, dans la guerre contre Tavarii, chef de Taïarabou. Ami le plus intime de Pomaré père, il aime sa fille qui lui doit, je crois, de s'être maintenue. Avec un peu d'ambition, il se serait facilement emparé du pouvoir. Il a eu raison de ne pas le faire, après la réinstallation de la famille de Pomaré, et surtout après l'accession au trône de la reine actuelle; mais il est fâcheux qu'il n'ait pas accepté, quand le roi mourant lui a offert le gouvernement. Homme distingué pour un Indien, doué d'un esprit juste, d'une volonté ferme, d'une éloquence mâle, imposant par son air, sa taille, sa figure, par son regard et par le son de sa voix, il était né pour l'empire et peut-être pour rendre son pays heureux et florissant. Son désintéressement personnel et les fausses vues qu'avaient alors les missionnaires, en l'empêchant de se mettre à la tête des affaires, ont occasionné la ruine de la contrée, l'avilissement de la nation; et rendu infructueux les travaux et le dévoûment des missionnaires eux-mêmes.

Pendant mon séjour à Papara, je fis des incursions en différentes directions, soit dans l'intérieur de l'île, à la recherche des plantes, soit à l'est ou à l'ouest, dans les plaines et le long des rivages; et j'allai plusieurs fois jusqu'à l'isthme et même jusqu'à la partie orientale de Taïarabou. Partout le pays se ressemble, quoique moins riche et moins habité, à mesure qu'on avance vers l'est. Après Maïrépéhé, on

ne trouve plus guère de villages ; on ne trouve plus, ordinairement, que des hameaux ou des maisons isolées ; et, à la mission de Taïarabou même, le nombre des habitans ne passe pas trois cents (1). De l'autre côté de Papara, la distance entre les grands villages est moindre. Assez généralement, jusqu'à la pointe de Mara, dans l'espace d'environ une lieue et demie, les habitations continuent ; et ceux qui les occupent se considèrent comme appartenant à Papara, où ils vont à l'église le dimanche. Ceux qui demeurent au delà de cette pointe vont à Panavia, à

(1) Depuis que ces notes sont écrites tout a encore changé. La dernière guerre a divisé les habitans de la péninsule de Taïarabou. Quelques-uns avaient engagé M. Osmond à changer la mission, en promettant que tous viendraient demeurer auprès de lui ; et, effectivement, on construisit là une grande église ; on l'aida dans la construction de sa demeure, qui est belle et spacieuse ; mais, ensuite, on le laissa seul, et l'on ne voit, dans son voisinage, que quelques misérables huttes élevées par des Indiens qui n'y restent que peu de temps, ou pour une saison, et toutes éparses à de grandes distances. L'école et l'église sont désertes, et la nouvelle génération manquera là nécessairement d'instruction. Il est même fort à craindre qu'elle ne reçoive que peu de notions religieuses.

Telle la position d'au moins un tiers des habitans de toute l'île d'O-taïti, et des autres îles, sauf quelques endroits extraordinairement fertiles, où se trouvent de grands villages. Partout ailleurs les Indiens bâtissent où ils ont des terres, et sont souvent si éloignés des missionnaires qu'il est impossible que les enfans aillent aux écoles. Il est même rare que, de si loin, on aille à l'église ; et il en résultera que ces habitans isolés finiront par n'avoir aucune religion.

environ trois lieues; cependant, là aussi, les habitans de toutes ces demeures éparses manquent d'instructio.ı, et finiront par perdre jusqu'aux premières notions de la religion actuelle. Affranchis de tout frein, leurs mœurs se ressentent de cette dangereuse liberté; et, la conduite des habitans de tous ces endroits est telle qu'elle était autrefois ou pire encore, peut-être; car leur ancienne religion avait, pour cet état d'isolement, des ressources que n'a pas la religion chrétienne. Le principal culte en était le culte domestique, qui permettait à chaque père de famille d'avoir son temple auprès de sa demeure, et les temples publics même, où, d'ailleurs, on ne se rendait que de temps en temps, étaient bien plus nombreux que nos églises ne le sont aujourd'hui. Là, aussi, chaque action de la vie était liée au culte par quelque cérémonie, et il n'y avait pas de risque qu'ils oubliassent une religion, où les dieux, toujours redoutés et toujours prêts à les punir, étaient aussi toujours présens à leur esprit; tandis que le système chrétien, qui n'admet guère que des punitions dans l'autre vie, les trouve d'autant plus indifférens qu'il n'y a pas, en fait, un seul Indien qui croie à notre enfer.

Je n'entre dans aucun détail sur mes différentes courses, ni sur mon genre de vie, et mes occupations pendant mon séjour dans cette île, et surtout à Papara, où j'étais le plus lié avec le chef, où j'ai fait la connaissance du vieillard qui m'a donné tant

de renseignemens sur les mœurs et sur l'état ancien des habitans, et où je me suis le plus occupé des recherches dont j'offre aujourd'hui le premier résultat au public. Le temps me manque pour des développemens que je renvoie à une autre époque; mais, afin de donner, quant à présent, une idée de ces relations, j'extrais de mon journal même les notes suivantes :

1832 (août). Papara.

« Dès le commencement de ce mois, nombre de gens étaient arrivés de toutes les autres parties de l'île pour l'assemblée publique, qui doit se tenir cette année en ce district. De grands préparatifs avaient été faits; une maison était élevée pour la reine et pour ses gens; et toutes les femmes travaillaient avec ardeur à la tapa, dont on devait lui faire cadeau à son arrivée. Elle arriva le 15, en même temps que la plupart des chefs. Il y eut, ce jour-là, un festin considérable; car, depuis que les danses ont été interdites, il ne se célèbre plus de fêtes, et l'on ne songe plus qu'à manger; mais au moins on mange bien, c'est-à-dire beaucoup. La quantité de provisions préparées pour ces jours de gala est vraiment curieuse. L'on ne voyait autre chose de tous côtés. Il y avait des fours immenses où cinq ou six gros cochons cuisaient en entier tous à la fois. Toute cette provende fut portée

devant la souveraine ou la personne chargée par elle de la recevoir et de la distribuer entre les divers convives ; mais quelle différence d'avec l'ancien usage ! Plus de cérémonies, plus de pompe. Tout est triste et monotone. On n'a même plus l'ancienne gaîté. Les mœurs et les manières sont également décolorées. La plupart des convives mangeaient comme des loups, faute probablement d'avoir rien autre chose à faire. Il me fallut bien aussi fournir mon contingent. Le soir on vint me demander du rhum, tantôt de la part de la reine, tantôt de la part de Tati ; et, après en avoir donné au moins trois galons, je ne parvins à me délivrer des importuns, qu'en refusant opiniâtrement d'ouvrir ma porte. Le lendemain je déclarai à tout le monde que je n'en donnerais plus ; mais il est difficile de refuser en pareille circonstance, et peu de jours se passaient sans que je me visse contraint d'en donner encore. »

Aout, 17. — « L'assemblée a commencé. La première question fut relative au rhum. Il ne s'agissait pas d'en abolir l'usage, mais d'en faire un monopole en faveur de la reine, qui seule pourrait en vendre. Les missionnaires même ne devaient prendre que chez elle les esprits dont ils pourraient avoir besoin, et tout le monde, capitaines, matelots et autres, ne devaient en boire que vendus par elle. Cette mesure a son origine dans la jalousie qu'ont inspirée aux Indiens quelques Anglais qui ont, par ce moyen, réalisé d'assez fortes sommes.

» Au reste, il n'y a pas de mal; cela diminuera toujours, en partie, les désordres occasionnés par les nombreuses ventes de boissons fortes à Papaïti. »

Aout, 29. — « Depuis plusieurs jours l'assemblée est finie. Tous les chefs sont partis; mais la reine et son monde sont encore ici. En passant aujourd'hui du côté de la maison qu'elle occupe avec ses femmes et ses domestiques, j'ai vu plusieurs gros morceaux de bois élevés, auxquels on suspendait de toutes parts des fehi (bananes sauvages). J'en ai demandé l'usage. On m'a dit qu'ils étaient destinés à donner de l'embonpoint à la reine et aux *faréaréa* (1).

» D'après un ancien préjugé, l'une des grandes beautés dans ces îles était, pour les femmes, d'être potelées. Pour les rendre telles on les nourrissait de popoï, de fruits, de bananes, de fruits à pain écrasés, mêlés dans de l'eau et pris dans un état presque liquide. Dans l'intervalle, tout exercice leur était interdit. Elles ne pouvaient marcher que pour aller se laver à la rivière; et, avant de reparaître en public, elles devaient être inspectées par des hommes dans un état de nudité complet; mais alors elles devenaient l'objet de l'admiration des jeunes gens, et étaient d'autant plus recherchées. Je ne dis pas qu'aujourd'hui elles seront examinées avec la même rigueur qu'autrefois ou qu'il faudra quelqu'autre autorité que leur volonté pour lever la consigne; mais, dans

(1) Suivantes de la reine; compagnes pour l'amuser

tout le reste, je crois que les choses se passeront à peu près comme jadis.

» Ces jours-ci, j'ai reçu la visite des missionnaires de Sandwich, qui sont venus voir M. Davies à Papara, et doivent aller d'ici aux Marquises, où ils sont dans l'intention d'essayer d'introduire le christianisme. J'ignore dans quel état se trouvent les mœurs et la religion aux Sandwich, tout en pensant qu'elles ne vont guère mieux qu'ici; mais ces messieurs doivent avoir trouvé assez singulier que la souveraine d'O-taïti loge pêle-mêle avec nombre d'hommes et de femmes dans la même maison. Cela doit avoir contrasté, pour eux, d'une manière assez bizarre, avec le tableau qu'a tracé M. Stuart, leur confrère, il n'y a pas très-long-temps. Quel aveuglement! Quoi! lorsque quelques heures de visite à terre, lorsque la tournée d'une seule journée, dans un seul district, ont si évidemment montré que la moralité de ce peuple n'a changé en rien; quand on le voit, malgré les chapeaux des femmes, malgré les chemises que portent quelques hommes, moins propre, moins élégant, moins décent qu'il n'était autrefois; quand on trouve, de prime-abord, ses demeures moins gracieuses, moins ornées, moins soignées, en tout, que jadis; quand les individus moins beaux, les infirmités plus nombreuses frappent partout la vue; quand enfin, on reconnaît, à chaque pas, les signes trop certains d'un état de décadence et d'avilissement, peut-on s'égarer au point de tracer de rians

tableaux, non pas du pays, toujours beau, toujours céleste et resté le même; mais du peuple qui souffre et végète, en proie aux vices, à l'ivrognerie, à tous les désordres des moeurs, à l'anarchie; du peuple accablé de maladies, qui, répandues dans toutes les classes et dans chaque famille, le menacent, si non d'une ruine totale, au moins d'une dégradation, au milieu de laquelle la peinture si flatteuse de mœurs et d'un bonheur imaginaires, dont il n'y a pas d'indices, et qui, je crois, n'existera jamais, est presque un outrage à l'humanité.

» Vers cette même époque, arriva M. Basycoat, missionnaire à Roroûtonga, qui me dit, en présence de M. Pritchard, que les Indiens de cette dernière île étaient pires encore que ceux d'O-taïti, et qui ne paraissait se louer ni de leur caractère ni de leur conduite. C'est aussi par lui que j'appris qu'une mortalité fort considérable s'était déjà manifestée dans cette île, et que la population si forte, il y a peu d'années, qu'elle ne pouvait plus y subsister, diminuait, chaque jour, par un de ces effets singuliers qui se reproduisent en tous les lieux où nous allons, et surtout dans tous les lieux où les habitans changent de coutumes et de religion.

» J'ai eu souvent à faire le voyage de Papaïti à Papara, et de Papara à Papaïti, et j'ai remarqué que ce n'est point dans les grands villages, ni même dans les grands hameaux qu'on trouve les plus jolies demeures, mais plutôt à certaine dis-

tance de ces lieux, où les propriétaires de quelque terrain se retirent avec toute leur famille. Les maisons qu'ils élèvent alors sur leur domaine même, sont, pour la plupart, spacieuses, ayant rarement moins de soixante pieds de long sur trente de large. Comme anciennement, elles sont, dans ce cas, construites avec soin et parfaitement finies. Là ils ont aussi, comme autrefois, des maisonnettes pour la fabrication des étoffes; mangent rarement dans les demeures principales; ont des avant-cours et des enclos; et, dans ces lieux retirés, seulement, on trouve encore quelques restes de leur ancienne industrie, et de leur ancienne manière de vivre entr'eux. Ces familles isolées ont ordinairement des pirogues de voyage, de pêche; des hangars pour les abriter; et l'on trouve, au milieu d'elles, un air d'aisance, de propreté qui font que ces demeures paraissent être, comparativement à la plupart des maisons des autres endroits, ce que sont nos belles fermes, comparées à la plupart des maisons de nos villages et de nos hameaux; mais ils y vivent toujours en grand nombre ensemble, couchent tous dans la même pièce; et, quoique moins corrompus que les habitans des ports, leurs mœurs ne sont pas beaucoup plus pures. On trouve plusieurs de ces habitations ou fermes, tout autour de l'île, mais surtout entre Papara et Taïarabou. Il y en a aussi quelques-unes fort élégantes entre Mara et Panavia, quoique, dans toute cette région, le terrain, comme je l'ai dit, soit bien

moins fertile ; mais, d'un autre côté, les montagnes étant à proximité, les habitans ont la ressource des féhi (bananes sauvages) qui s'y trouvent en abondance. C'est aussi le quartier du *pia*, arrow-root (*pia pinitifolia*) qui y vient mieux que dans aucun autre quartier de l'île. Pour avoir cette plante dans sa perfection et en abondance, ils mettent le feu aux autres plantes sur la pente des collines. Ces cendres, et les fréquentes pluies, font alors croître ce fruit avant aucun autre végétal, et la récolte, sans autre travail, pourrait être aussi riche qu'ils le désireraient. La fabrication de l'arrow-root est la ressource des habitans de toute cette partie de l'île, ainsi que de Panavia ; mais, ces deux dernières années, ils n'ont pu en faire que peu, tous étant forcément employés à la construction d'une nouvelle église à Panavia, bâtiment très considérable, qui plaira aux étrangers et les étonnera ; mais il faut dire un mot de la manière dont il s'est élevé.

» L'église de Panavia était tombée en ruine. Il s'agissait d'en bâtir une nouvelle. Il y a toujours, à cet égard, un peu d'émulation entre les missionnaires : c'est à qui d'entre eux aura la plus belle. On dirait que leur honneur y est attaché ; et cela fait toujours un bon effet sur les étrangers qui visitent l'île. Loin de vouloir rester en arrière de ses confrères, M. Daeling, le missionnaire de Panavia, avait la prétention de les effacer ; et entreprit, à cet effet, un travail immense, qu'il réussit à faire exécuter,

chose des plus difficiles dans ces localités; car, faire adopter un projet aux Indiens, cela ne souffre jamais aucune difficulté. Tous consentent à tout, de quoi qu'il s'agisse, fût-ce même à un travail de dix ans; et, dans leur enthousiasme, ils sont gens à le commencer sur-le-champ; mais ils l'abandonnent au bout de dix jours, peut-être au bout de dix heures, ou en moins de temps encore. Il s'agissait d'un édifice d'une grande dimension, trop grand même; et le tout en bois de tomana et d'arbre à pain, avec portes, fenêtres, bancs. Tout le monde devait remplir une tâche sous la direction du missionnaire, qui est menuisier. Il fallait couper des arbres, les scier, les débiter, les raboter, les polir; et ce district n'est pas très-peuplé; aussi, pendant deux ou trois ans, le peuple ne put-il faire autre chose. Les planches, dont on était le plus abondamment pourvu, il fallait les vendre pour se procurer des serrures, des clous, de la peinture. Sous ce rapport, la tâche était trop forte, nuisit à la population, et fut peut-être cause qu'étant près de Papaiti, où viennent les navires, plusieurs individus eurent recours à des moyens peu louables pour se procurer les étoffes et autres objets des Européens, qu'autrement ils auraient pu fabriquer eux-mêmes. Cela fit tort au négociant qui, comptant sur de l'arrow-root, pour en former en partie ses cargaisons, s'en trouva privé, parce que les Indiens, forcément occupés d'autre chose, ne pouvaient, d'ailleurs, échanger leurs den-

rées qu'avec des objets à l'usage de l'église. Je n'hésite donc pas à dire que ces édifices sont beaucoup trop considérables, trop soignés, et qu'ils pourraient être bien plus simples, sans en remplir moins leur but. Leur construction n'aurait pas, alors, les inconvéniens que je viens de signaler, et n'exciterait pas le mécontentement des Indiens qui, après de tels essais, pourraient bien ne plus être tentés d'en faire de pareils. Les églises et les maisons des missionnaires sont les édifices les plus considérables de ces îles, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que les Indiens y mettent beaucoup de complaisance, puisque pas un seul, pas même les chefs, ne fit jamais, pour eux-mêmes, ce qu'ils ont toujours fait et font encore pour leur pasteurs. Il est vrai que ces derniers dirigent les travaux, et presque tous y travaillent beaucoup de leur personne.

» De Panavia à Papaïti, il y a moins d'habitations. De distance en distance, de Papara à Panavia, la route est tracée; mais, pendant plus de la moitié du chemin, il faut marcher le long du rivage (1). D'ailleurs, partout, on manque de ponts, et il faut ôter ses bas et ses souliers, pour traverser les ruisseaux ou

(1) Les routes qu'on fait à O-taïti ont deux inconvéniens graves. Le premier, c'est que, quoiqu'on les commence assez larges, les Indiens, marchant toujours à la suite les uns des autres, dans un pays où la végétation croît si rapidement, il ne reste bientôt plus qu'un étroit sentier; l'autre, c'est que les ponts qu'on a construits sont toujours mal faits, qu'ils

avoir un Indien qui vous porte, ce qui est aussi désagréable que fatigant. Plus loin, c'est encore pire. A environ trois ou quatre milles de Papaïti, il faut traverser une flaque d'eau que les hautes marées rendent quelquefois très-profondes. Le dernier district dont il a été question, est peuplé d'un plus grand nombre de ces étrangers dans l'intérêt desquels l'établissement de ces routes et de ces ponts a surtout été projeté; cependant on ne saurait y faire un mille dans aucune direction, sans avoir de l'eau à traverser à gué, faute de ponts; et, sur la route de Panavia même, il n'y a guère de chemin tracé qu'à environ deux milles du port.

» Quatre mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée à O-taïti, et je n'avais encore rien appris de bien positif de ma goëlette; je ne doutais presque plus qu'elle se fût perdue. En partant, elle avait été d'abord à l'une des îles Pomoutou, afin d'y débarquer M. Brock, avec des plongeurs. Cet officier, ne la voyant pas revenir, près d'un mois après le temps convenu, et craignant de manquer de provisions,

croulent en peu de temps, quand ils ne sont pas détruits par les Indiens eux-mêmes, qui, n'en ayant pas besoin, sont mécontens d'avoir à les construire pour les étrangers. Ces routes et ces ponts ne se construisant, d'ailleurs, que par intervalles, et quand il y a des coupables condamnés à en faire une partie, il est bien rare qu'ils conduisent bien loin. Une partie est toujours en ruines, pendant que l'autre s'élève, et il n'y a pas, dans toute l'île, un seul chemin d'une lieue et demie seulement de distance.

surtout dans le cas où, plus tard, il se verrait forcé de prendre la mer, se décida à quitter l'île et à entreprendre, sans une trop stricte nécessité, un voyage de trois cent vingt milles dans un canot baleinier. Il s'y embarqua, lui, un Français et quatre insulaires d'O-taïti. Heureusement ils n'eurent point de gros temps et arrivèrent sains et saufs à Papaïti, à la fin de juillet. Ils avaient laissé dans l'île un autre blanc, avec le reste des plongeurs. Il s'agissait maintenant d'aller chercher ces gens, ou, du moins, de leur porter un supplément de provisions; mais il n'y avait alors, à O-taïti, aucun bâtiment. J'essayai deux goëlettes d'Indiens; elles étaient en si mauvais état et si mauvaises marcheuses, que chaque fois on dut revenir sans pouvoir atteindre l'île, qui n'est pourtant qu'à peu de distance à l'est d'O-taïti. A la seconde tentative même, l'équipage avait failli périr, le bâtiment étant à peine à flot, au moment où il eut le bonheur de pouvoir gagner un port de Taïarabou.

» Il me fallut donc abandonner le projet de faire parvenir des provisions par ce moyen, qui déjà m'avait inutilement constitué en de grandes dépenses. Vers cette époque arriva le bâtiment de guerre américain le *Vincennes*, capitaine Fench, qui, en toutes circonstances fort complaisant pour moi, offrit un passage à M. Brock pour Ouhaïné, où l'on me dit qu'il y avait une petite goëlette en bon état. J'avais, depuis quelque temps, affrété la goëlette de M. Williams, missionnaire, pour porter une cargaison

d'O-taïti à Valparaiso. J'en attendais le retour dans trois mois, et j'espérais, alors, pouvoir disposer, soit d'un autre bâtiment, soit de celui de M. Williams, pour aller chercher mon monde et ma nacre. De toutes ces espérances, pas une ne se réalisa. La goëlette du missionnaire revint, en m'apportant des marchandises et la nouvelle qu'on m'enverrait un bâtiment en décembre ou en janvier; mais M. Williams ne pouvait plus m'affréter son navire, qui, destiné à un autre voyage, ne put aller à l'île déjà mentionnée chercher mes plongeurs, ni ma nacre; et le peu de ressources qu'offraient alors ces îles fut cause que j'éprouvai le regret doublement douloureux d'abandonner tout à la fois, à une centaine de lieues d'O-taïti, ces pauvres gens et des valeurs assez considérables.

» Par le retour de Valparaiso de la goëlette de M. Williams, j'avais reçu la commande d'une partie considérable de bois, dont j'avais envoyé des échantillons au Chili. Pour la remplir, j'eus recours à Tati, qui me permit de couper dans son district ce que j'y trouverais de convenable. C'était le tomana (*calophyllum monophyllum*), que les habitans plantaient particulièrement autour des maraïs. J'en trouvai des arbres énormes, qui avaient plus de six pieds de diamètre, et souvent de trente à quarante pieds de haut, le tronc seulement. Les abattre, les transporter, ou seulement les scier, pour les rendre transportables, c'était un travail immense; mais, en

même temps, celui de tous auquel les Indiens sont le plus propres; et, je reconnus, dans cette occasion que ce peuple, avec sa patience, pourrait, malgré la faiblesse de ses moyens, mouvoir des masses considérables et même les transporter à de grandes distances. Ils tiraient de l'intérieur des forêts et amenaient au rivage, distant de plus d'une demi-lieue, des morceaux de bois pesant au moins trois tonneaux, sans autres secours que celui de leviers ou de rouleaux. Cette opération m'avait, de nouveau, mis à portée d'observer mieux les lieux et le peuple; et, ce que je remarquai surtout, ce fut leur respect superstitieux pour les anciens lieux sacrés. Je pus me convaincre qu'à l'exception du chef, il y en avait fort peu qui vissent tomber sans crainte ces arbres majestueux, témoins séculaires des cérémonies du culte aboli, de la splendeur et de la décadence d'une religion des plus remarquables; ces arbres qui seuls avaient survécu au démolissement de ces temples antiques dont ils faisaient le plus bel ornement, et dont leur chute acheva la ruine (1).

» Près d'une année s'était écoulée, et pas de goë-

(1) Quand on eut coupé les grands arbres qui ombrageaient un maraï de l'intérieur, particulièrement destiné aux chefs de Papara, et qui avait été celui de Tati même et de ses enfans, le bruit se répandit que l'eau d'une rivière voisine avait rougi, et que du sang avait jailli du tronc des arbres abattus. Qui, à ce trait, ne se rappèlerait involontairement la fiction poétique de Polydore, et ne se croirait transporté au sein de la forêt enchantée d'Armide?

lette encore.... Nous étions en mars, et on me l'avait annoncée pour décembre ou pour janvier. J'étais certain maintenant qu'elle était perdue; et que devais-je penser du retard extraordinaire de celle qu'on m'avait annoncée? La chose était d'autant plus inquiétante, que, du 19 au 21 février, nous avions eu un très-gros temps, pendant lequel un bâtiment russe, le *Crolky*, capitaine Haguemester, avait failli se perdre dans la baie de Matavaï. Ces tempêtes, parfois très-violentes, s'annoncent un peu d'avance. Déjà, le 16 février, pendant que j'étais à son bord, le temps avait été mauvais et il y avait eu une forte houle. J'avais pris la liberté de dire au capitaine, qui m'engageait à passer la nuit auprès de lui, que cette baie était fort dangereuse en cette saison, tandis qu'à Papaïti les bâtimens étaient comme dans un bassin. Il me dit qu'il ne croyait pas qu'il y eût du danger, pourvu qu'il était de bonnes ancres. Voyant les montagnes se couvrir, la mer et les vents augmenter, je préférai retourner à terre. Le lendemain, le vaisseau ne pouvait déjà presque plus communiquer avec la terre. Toujours augmentant, le 20 et le 21, le vent souffla avec une telle force, et la mer était si haute, que toute communication entre Papaïti et Matavaï était interceptée; car la pluie tombait à flots, pendant tout ce temps, et les rivières n'étaient plus guéables. Heureusement le vent tenait au nord et même au nord-nord-est. S'il eût passé au nord-ouest, rien n'aurait pu sauver le *Crolky*; et il est fort à croire

qu'il aurait péri corps et biens. La direction du vent lui permit de se maintenir; mais sa position était critique. Il avait quatre ancres dehors. Les courans causés par les eaux des rivières, et par celles de la mer, qui roulaient en grandes masses, de toutes parts, sur le rescif et se précipitaient avec violence par la passe vers l'Océan, l'avaient jeté de côté, malgré le secours de ses ancres; et il prêtait le flanc aux vagues, dont plusieurs s'y brisaient comme sur un rocher. Quand, le 22, le temps se calma, le *Crolky* était dans un état déplorable, une partie de ses haubans ayant été emportée; aussi s'empressa-t-il de partir le même jour, après avoir dégagé ses ancres, dont ses mouvemens avaient mêlé les chaînes; et il se dirigea sur la Nouvelle-Zélande, pour réparer ses avaries.

» On ne saurait trop s'étonner que les navires s'obstinent à fréquenter ce prétendu port, quand il s'y en trouve à proximité un autre si beau, offrant assez de fond et d'espace pour un bâtiment, quel qu'il puisse être. Matavaï n'est pas un port, mais une rade. Six mois de l'année, depuis novembre jusqu'en mai, un bâtiment y peut être surpris par des tempêtes qui, dans le cas où elles viennent de l'ouest, amènent une telle mer qu'il ne pourrait y résister.

» Dans mes visites à bord des bâtimens de guerre le *Vincent* et le *Crolky*, j'eus aussi occasion de voir M. Wilson, missionnaire, et sa famille, et de par-

courir un peu le beau district de Matavaï. Toute cette partie de l'île est magnifique et intéressante, surtout par les souvenirs qui s'y rattachent. C'est là que le premier vaisseau étranger apparut aux yeux d'un peuple étonné; c'est là que Wallis fut reçu et accablé de caresses par Obéréa et par ses sujets, après avoir ouvert les communications par le feu et par le carnage; c'est là que Cook vint établir des relations plus amicales et jeter les premières esquisses de ses tableaux si vrais et si agréables à la fois, qu'il peignit ensuite à grands traits, et qui font si bien connaître, avec ce beau lieu, les mœurs si extraordinaires et si nouvelles qui le caractérisaient alors; c'est de là qu'avec ses compagnons d'infortune partit Christian, pour dire un éternel adieu aux jouissances de son âge et à ce monde, où il aurait pu se rendre utile; c'est de là que la pauvre Peggy, qu'une Ariane o-taïtienne, mais qui n'eut point de consolateur, regardait l'œil sec, le cœur serré, la mort sur les lèvres, disparaître à l'horizon le bâtiment qui lui ravissait son bien-aimé (1); c'est là que débarquèrent, plus tard, ces hommes simples, mais dévoués, qui, dans leur zèle philanthropique et chrétien, vinrent, de l'autre bout de l'univers, prêcher l'Évangile et les leçons d'un dieu clément et bon, à des peuples que, malheureusement, ils ne surent pas toujours assez comprendre; c'est là que se sont passés tous

(1) Voyez Partie historique.

les principaux événemens modernes auxquels nous avons pris quelque part ; c'est là, enfin, que, dans cette excursion, ces mêmes événemens venant tour à tour se retracer à mon esprit, me portèrent, dès lors, à méditer sur les changemens extraordinaires survenus dans ces îles et sur les causes qui les ont produits.

» On trouve, dans cette partie de l'île, une vallée profonde et fertile, habitée, jusqu'à plusieurs milles dans l'intérieur, où se trouvent aussi des colonnes de basalte, dont j'approchai assez pour les voir, mais pas assez pour les examiner. Il sort de cette vallée la rivière la plus considérable d'O-taïti, qui, parcourant la plaine en divers sens, offre des perspectives et des sites pleins de charmes ; mais elle n'est pas sans danger. Dans les fortes tempêtes qui inondent les montagnes de pluies extraordinaires, elle change de lit, ravage la plaine ; et, plus d'une fois, les Indiens, surpris dans le vallon, au milieu de ces averses, ont été entraînés et ont péri au sein de ses eaux.

» Le 2 avril 1830, un brick étaiten vue Impatient de savoir s'il était enfin pour moi, je m'en allai, de suite, du côté de Matavia, où il paraissait vouloir jeter l'ancre. A peu de distance de ma demeure, j'appris que c'était un brick français, ce qui me donna de l'espoir. Peu après, je vis venir un Indien qui, de loin, leva une lettre. Le cœur me battait. Après treize mois d'attente, on peut juger combien

je désirais apprendre, enfin, s'il me serait possible ou non de retourner auprès de mes amis de Valparaiso : aussi n'ai-je jamais éprouvé une plus vive impatience que pendant le peu d'instans qu'il me fallut pour joindre cet homme. C'était un tout petit billet que j'ouvris presqu'en tremblant. Le capitaine m'annonçait qu'il était envoyé pour moi. Qu'on juge de ma joie, après plus d'une année d'attente et d'inquiétude, dans un lieu où, malgré des affaires déjà considérables, mais commencées sous de mauvais auspices, je n'avais encore aucun but bien déterminé; dans un lieu où, sans la rencontre de la goëlette des missionnaires, seul bâtiment qu'en douze mois j'eusse trouvé à affréter, j'aurais été exposé à rester sans ressources ! D'ailleurs, j'allais voir des amis et un pays que je regrettais comme une seconde patrie ; un pays que j'aurais probablement encore à quitter, mais en des circonstances plus favorables et avec des moyens plus sûrs d'en sortir, s'il arrivait que j'éprouvasse de nouveaux sinistres. Je m'acheminais lentement vers le brick, et j'éprouvais en ce moment que, quelquefois, le plaisir accable aussi bien que la douleur. Ce bâtiment était le *Courier de Bordeaux*, capitaine Moruc, qui, en me recevant, me confirma verbalement ce qu'il m'avait fait savoir par sa note. Je reçus plusieurs lettres ; tout était satisfaisant. Ceux au sort de qui le mien était lié, vivaient, se portaient bien et m'aimaient.... Je n'étais plus malheureux. »

## ARTICLE II.

### DEUXIÈME VOYAGE.

1830.

Ainsi que je l'ai dit ailleurs, nous commençâmes à distinguer les hautes montagnes d'O-taïti, le 3 novembre, au lever du soleil.

O-taïti n'avait plus pour moi l'attrait de la nouveauté ; mais un séjour de quatorze mois m'en avait déjà fait une seconde patrie. J'allais retrouver des amis, des connaissances intimes. Elle allait devenir le centre d'entreprises commerciales, conçues sur une plus grande échelle, qu'un redoublement d'énergie et de fermeté pouvait seul assurer contre les chances que ne court guère le commerce fait sur d'autres points. O-taïti se trouvait, enfin, par sa position géographique, comme par son état social, le principal théâtre de recherches et d'observations déjà commencées, et que j'allais désormais poursuivre avec une nouvelle ardeur, encouragé déjà par de premiers succès. Mon imagination exaltée souriait à tant d'objets si propres à stimuler son activité naturelle. Enthousiaste et impatient, il me tardait de toucher aux lieux où devait s'ouvrir devant moi une nouvelle et piquante carrière, dont peut-être même, sans m'en douter, je m'exagérais un peu les avantages.

Comme dans mon premier voyage, j'abordai l'île par le côté oriental. J'avais cette fois, avec moi, M. Bertero, botaniste distingué, dont j'ai déjà dit quelque chose, et dont j'aurai plus tard à dire beaucoup davantage. Afin de faire jouir mon compagnon de voyage, et de jouir moi-même de la vue de l'île, si intéressante pour quiconque ne la connaît pas encore, et qui ne l'est guère moins pour celui qui la connaît déjà, je serrai de très-près la terre, à environ douze milles au-dessus de l'isthme. Long-temps la haute terre nous cacha tout-à-fait la plaine; mais, arrivés, enfin, à un point où la partie septentrionale de l'île se trouvait à l'ouest de nous, les différentes pointes s'alongeant dans la mer, tout en s'élevant vers l'intérieur en amphithéâtre, nous pûmes admirer, tout à notre aise, la magnificence de ce paysage, à l'éclat duquel vint se joindre, bientôt, le riant aspect d'élégantes demeures groupées sur la rive, l'aspect animé de petites pirogues à la voile, dans l'intérieur des baies; mais cette richesse extraordinaire du lieu, l'exubérance de cette végétation, dont le sol est partout couvert, attiraient surtout l'attention et l'admiration de mon compagnon de voyage. Qu'il lui tardait d'explorer ces lieux enchantés! Que de découvertes il allait faire! Que de trésors il allait recueillir! Quelle source intarissable de jouissances pour un botaniste passionné comme lui! Aussi, après être resté long-temps profondément enseveli dans ses pensées, ne s'arracha-t-il à cette espèce d'extase

contemplative que pour s'écrier, tout à coup, avec l'accent animé de son pays : « Ah ! combien je vais » travailler ! Oui... je veux qu'on connaisse enfin » les richesses de l'Océanie. Je ne quitterai pas ces » lieux sans les avoir explorés, depuis les rivages de » la mer qui les baigne, jusqu'aux derniers sommets » de leurs montagnes les plus élevées ! »

Noble vœu qui promettait tout à la science, mais qu'un funeste naufrage ne devait lui permettre de réaliser qu'en partie !....

Avant d'arriver à la pointe Vénus, nous nous éloignâmes un peu de la côte, à cause d'un rescif qui, à l'est de cette pointe, s'étend à près de deux milles de terre, d'autant plus dangereux qu'il est encore caché sous l'eau. Un bâtiment baleinier avait failli s'y perdre, il y avait environ deux ans.

Après avoir doublé cette pointe, nous serrâmes de nouveau la terre, et longeâmes le rescif, indiqué, sur toute sa partie nord-ouest, par les vagues qui s'y brisent continuellement. Nous étions assez près pour voir distinctement Matavaï, et la baie où, en 1766, Wallis vint mouiller, au grand étonnement des insulaires. C'est aussi dans cette baie, ou plutôt dans cette rade, que Cook jeta l'ancre, chaque fois qu'il visita O-taïti.

Wallis, en entrant dans la passe, toucha sur un rocher ou partie du rescif qu'il nomma *Dolfin's rock*. Le rescif existe toujours et n'a même guère augmenté depuis; ce qui peut, à mon avis, s'expliquer

par sa position au centre de la passe. Là se trouve, effectivement, un courant continuel, occasionné par la rivière, en cet endroit assez considérable ; et par l'eau de la mer, qui, lancée au-dessus du rescif, dans toute la partie orientale, retourne à la mer, en suivant la passe de Matavaï.

Cette baie, peu sûre, n'est plus fréquentée que par les bâtimens de guerre, qui y sont en danger depuis novembre jusqu'en mai. J'ai parlé, dans le récit de mon premier voyage à O-taïti, des fortes avaries qu'y éprouva, en 1830, le vaisseau de guerre russe le *Crolky*.

En allant de Matavaï à la baie de Papaïti, nous distinguâmes très-bien les maisons de Papaoa, résidence de la famille royale, lieu où les bâtimens s'arrêtent d'ordinaire pour attendre le pilote. Afin de l'avoir plus tôt, nous tirâmes un coup de canon ; mais il paraît qu'il nous avait déjà vus et qu'il était déjà en route ; car, en peu de minutes, nous vîmes apparaître, à peu de distance, une baleinière; et, moins d'un quart d'heure après notre coup, le pilote indien Gimes était à bord.

Nous nous connaissions depuis long-temps ; et j'appris de lui, bientôt, tout ce qui se passait dans l'île. La reine était absente ; mais l'île était tranquille. Une goëlette, que j'avais fait construire à Toubouaï, était arrivée, etc. Cet homme a fait plusieurs voyages de mer, parle bien l'anglais, est assez bon marin. D'ailleurs, prudent et plein de sang-

froid, il n'a pas éprouvé un seul accident, depuis plusieurs années qu'il est pilote à O-taïti; et je le crois digne de la confiance des capitaines qui pourront visiter l'île.

A environ deux milles sous le vent de Papaïti est le port d'Antonoa, peu sûr et peu fréquenté; mais les bâtimens peuvent entrer par la passe de ce port et suivre, par l'intérieur du rescif, jusqu'à Papaïti. C'est ce que nous fîmes cette fois. Cela effraie un peu ceux qui ne sont pas habitués à cette route; car, semée de rochers de corail, elle paraît un labyrinthe, où l'on croirait qu'on ne peut passer; mais l'eau étant profonde tout à côté de ces rochers, il n'y a pas le moindre danger, quand le temps est beau et le vent favorable.

Les manœuvres doivent, pourtant, se faire avec promptitude, et l'homme de la barre doit être expert et attentif; car, souvent, le champ n'est pas large; et j'ai vu, plus d'une fois, notre capitaine mal à son aise, quand l'Indien, qui connaît les courans et tous les dangers, venait à raser un de ces rochers de si près qu'on eût dit qu'il y touchait. En moins d'une demi-heure nous eûmes franchi tous les écueils, et nous nous trouvâmes dans la large et belle baie de Papaïti. Là, des pirogues, parties de tous les points, se dirigèrent bientôt sur nous; et, avant que nous fussions à l'ancre, nous en avions plus de vingt le long du bord.

Je viens de dire que la reine n'était point à O-taïti.

Revenue récemment de Raïatéa, après avoir visité différentes îles, elle était alors à Charles Saunders. Son absence me contrariait; car j'avais besoin de la voir. Depuis quelque temps, par les conseils d'un Européen, elle avait renouvelé une prétention déjà manifestée il y avait quelques années. Comme souveraine des îles basses de l'Archipel dangereux, jusqu'au delà d'Anaa (île de la Chaîne), dont les habitans avaient reconnu ses lois, elle prétendait que nul ne pouvait aller à la pêche de la nacre sans son consentement, et avait adressé des instructions conformes aux habitans de ces îles, ce qui aurait mis fort en danger tout bâtiment qui s'y serait présenté sans son autorisation ou même avec cette autorisation. Le premier cas, d'ailleurs, pouvant servir de prétexte ou d'excuse à ces sauvages, un navire arrivé chez eux sans un *vea* ou envoyé de la reine, ou, tout au moins, sans une lettre d'elle, aurait, presqu'indubitablement, été attaqué et probablement pris par trahison, sans pouvoir, dès lors, espérer aucun recours à O-taïti même. Exposé à tant d'autres chances, je ne crus pas devoir braver encore cette dernière, d'autant plus que je regardais la reine comme un peu dans son droit; et tout ce qu'on pouvait lui dire c'est qu'elle devait, si on la payait, donner des garanties contre les attaques et les trahisons de ses prétendus sujets.

J'envoyai donc mon bâtiment la chercher, pensant par-là lui être agréable et en obtenir plus facile-

ment ce que je désirais. Ma maison n'étant pas encore achevée, M. Bertero voulut être de la partie, d'autant plus que ce voyage lui donnait occasion de voir un peu de la végétation d'une autre terre qu'O-taïti. Ce voyage était court; mais comme, en revenant, on a le vent contraire, on y employa huit jours.

La reine, au lieu de venir à O-taïti, se fit débarquer à Moréa, ce qui me contrariait d'autant plus qu'elle n'avait ni répondu à ma lettre, ni dit quoi que ce fût de positif au messager que je lui avais envoyé. Il me fallut donc lui écrire de nouveau; car mes affaires ne me permettaient pas d'aller la trouver moi-même. Cette fois, elle me répondit, et voici sa réponse, que je transcris ici, comme un document assez curieux. Cette lettre pourra donner une idée des prétentions presque toujours exagérées de ces peuples, lorsqu'on sollicite auprès d'eux quelque faveur; prétentions dont, heureusement, ils ne tardent pas à rabattre; et, le plus souvent, pour tomber dans l'extrême contraire. Elle fera connaître aussi le style et la formule *apostoliques*, que tous ont adoptés et qui ne varient jamais.

Tahiti, 1er décembre, 1830.

« Monsieur Moerenhout,

» Salut à vous, de par Dieu, par notre seigneur Jésus-Christ!

» Ceci est ma parole à vous. J'ai consenti à votre demande (*parau*, parole, discours), que vous m'a-

vez adressée (ou écrit); j'ai consenti à votre demande; votre désir est accompli. Que le bâtiment fasse voile pour des perles. Ce sont là mes paroles à vous. Donnez-moi de l'argent pour les premiers plongeurs (pour les perles pour lesquelles on a plongé (1)). Donnez-moi aussi de l'argent pour celles pour lesquelles vous allez faire plonger. Le désir de Water (*ouata*) (2) est que vous donniez de l'argent pour moi. Mille piastres (5000 fr.) pour cette fois; également mille piastres pour la précédente. Ce sont là mes paroles à vous.

» Salut à vous de Jésus mesi,

» *Signé* POMARÉ. »

Ces prétentions absurdes ne m'effrayaient point. Je connaissais mon monde et j'avais du temps; car ma nouvelle goëlette était arrivée. Je trouvai qu'il y avait encore beaucoup à faire. Je commençai de suite mes préparatifs pour envoyer, à la pêche de la baleine, le brick dans lequel j'étais venu. J'engageai, en même temps, plusieurs charpentiers pour travailler à ma goëlette, qui devait aller au Chili, aussitôt qu'elle serait achevée.

Je remarquai avec étonnement tous les changemens qui s'étaient opérés partout, non-seulement depuis ma première visite, mais même depuis mon

(1) Celles que j'avais déjà envoyées.

(2) Le régent; du mot anglais *water*, eau.

départ pour le Chili, dans une courte absence de quatre mois. Le commerce des îles s'étendait graduellement. Je lui avais moi-même imprimé quelque mouvement, par la construction d'une goëlette, l'armement d'un baleinier, le nombre de gens, tant blancs qu'Indiens, que j'avais employés à une plantation, à faire de l'arrow-root, de l'huile de coco; à couper et à préparer une cargaison de bois à O-taïti, à Eïméo et même à Maïtéa. Les petits bâtimens et les plongeurs que j'avais envoyés aux îles Pomoutou, pour pêcher de la nacre; ceux que j'avais envoyés pour avoir de l'écaille de tortue; ceux que j'avais expédiés pour le Chili et reçus en retour; mes affaires avec presque tous les habitans les plus notables d'O-taïti, avec les navires qui les visitaient, et qui, maintenant, devenaient chaque jour plus nombreux; tout cela avait déjà donné à cette localité une importance qui y attirait des étrangers de toutes les classes, surtout des forgerons, des charpentiers, des tonneliers, des marins; et, malheureusement aussi, plus encore de vagabonds, de déserteurs, de mauvais sujets, chassés de leurs navires, et qui, tous, pourvu qu'ils sussent s'occuper, trouvaient facilement à vivre en ce lieu, où, du reste, ils faisaient beaucoup de mal; car tous étaient des ivrognes, des gens querelleurs, donnant l'exemple d'une corruption inouïe et d'une vie horrible, même parmi les Indiens.

Ce qui était surtout pénible à voir, c'était leur penchant général pour un vice qui, jadis, leur

avait déjà causé tant de maux, au point de les menacer d'une ruine totale. Je veux parler de l'ivrognerie et de l'amour pour les boissons fortes. Plus les visites des navires se multipliaient, plus les cabarets se multipliaient aussi; et tous faisaient de bonnes affaires. Le marin, après un long voyage, aime à s'égayer, plus excusable, peut-être, qu'un autre, de se livrer à quelques excès de ce genre, après des privatious et des souffrances prolongées; aussi, là, comme ailleurs, aussitôt débarqué, ne songeait-il plus qu'à s'amuser, buvant, chantant, dansant même.... chose en soi assez naturelle; mais les Indiens, hommes et femmes, aussi désœuvrés que lui, prirent bientôt part à ces excès, et la vie la plus licencieuse et la plus désordonnée fut la suite inévitable du rapprochement d'hommes tels que les marins et de gens aussi peu scrupuleux que les insulaires. Alors aussi les charpentiers, les forgerons, les tonneliers, gens qui auraient pu faire du bien, se mirent tous à tenir des cabarets. Ils affectaient l'indépendance; se livraient tous, sans exception, à des désordres horribles; et, quand il y avait dix à douze bâtimens dans le port, ce n'étaient que rixes, combats, cris, tapage, au point qu'une personne décente osait à peine sortir de sa maison; et il n'était pas rare d'être insulté jusque dans sa demeure (1).

(1) Je me suis vu souvent insulté par ces misérables. Sur ma plainte, les Indiens les condamnaient, les chassaient du quartier et voulaient même les exiler, tandis

Ces excès des étrangers ne laissaient pas d'avoir une influence très-fâcheuse sur les Indiens, qui, comme toutes les nations dans leur état, ne sont que trop portés à l'ivrognerie; aussi ne vit-on bientôt plus, partout, que des ivrognes, à toute heure, de tous côtés, de jour et de nuit, femmes ou hommes, indifféremment. L'argent reçu en échange de provisions fournies, gagné par le travail, et même par la prostitution, était également dépensé en liqueurs fortes. Ces excès devinrent tels, que, s'il n'y avait pas eu de saison où les navires ne viennent qu'en petit nombre, il serait devenu impossible de vivre en ce lieu (1).

que d'autres personnes, celles mêmes qui auraient dû, les premières, demander l'expulsion de pareilles gens, mais qui en avaient besoin pour des travaux, obtenaient leur grâce; et l'impunité augmentait leur insolence, au point qu'il fallait quelquefois avoir beaucoup d'empire sur soi-même pour maîtriser sa colère, pour ne pas s'oublier sérieusement. J'étais un jour assis, avec M. Bertero, à la porte de ma maison. Un charpentier anglais, sans s'arrêter, et comme on peut bien le croire, sans aucune provocation, se mit à nous apostropher de la façon la plus grossière. Je lui ordonnai de s'éloigner; il me répondit par de nouvelles injures. Enfin, poussé à bout, M. Bertero court à l'Anglais, la canne à la main; et, d'un coup, l'abat à ses pieds. Il se releva, se mit à courir, poursuivi par son adversaire. Un second coup l'abattit encore, ce qui se renouvela trois fois; quand, enfin, près de la rivière, une nouvelle atteinte le jeta dans l'eau; mais alors j'étais parvenu à retenir mon ami, qui, sans mon intervention, l'aurait infailliblement assommé.

(1) Vers cette époque, consulté un jour par M. Nott, sur les mesures à prendre pour prévenir ces désordres, je lui expri-

Dans un tel état de choses, on pourra juger de ce que devait être la morale. Toutes les lois tombées dans le mépris; partout une licence effrénée. Les femmes allaient librement à bord des navires, le jour comme la nuit; et, vers le soir, on les voyait s'embarquer par troupes avec les marins, ou conduites à bord en pirogues par leurs pères, leurs frères, leurs maris, devenus eux-mêmes des agens de prostitution. Les filles de l'âge le plus tendre étaient vendues aux étrangers par leurs parens, souvent même par leur mère; et devaient, de gré ou de force, se livrer à la débauche. Elles arrivaient de toutes les parties de l'île à Papaïti, et la corruption y était cent fois plus générale, plus positive, plus répandue dans toutes les classes, qu'au temps même où ils professaient une religion qui permettait ces excès, regardés par eux comme naturels et sans conséquence.

A cette même époque, un autre événement vint menacer la religion, et peut-être ces îles d'une ruine totale.

En revenant de Raïatéa, la reine, mal conseillée, s'avisa de prétendre à une réception conforme aux

mai l'idée que la meilleure était de prohiber toutes les liqueurs fortes; et cela, pour tout le monde. J'offris même d'y consentir le premier, et de n'en plus boire ni importer; mais ce projet ne fut exécuté que beaucoup plus tard, quand l'ivrognerie eut causé des maux irréparables, et fait commettre jusqu'à des meurtres et des suicides.

anciennes coutumes; cérémonie qui, accompagnée des scènes les plus licencieuses, aurait porté le dernier coup aux mœurs, à la religion, et aux institutions nouvelles du pays; car, après cela, rien n'eût fait scandale. Les cérémonies les plus obscènes reparaissaient, et le christianisme tombait infailliblement.

Quand cette étrange nouvelle parvint à O-taïti, elle y fit un effet unique. Les missionnaires effrayés employèrent toute leur influence pour prévenir ce coup. Heureusement pour eux, il y avait, dans cette réception, qu'exigeait la reine, des choses qui menaçaient encore plus l'autorité des chefs que les mœurs et la religion. Il s'agissait d'une profession ouverte d'infériorité, d'une soumission humiliante, auxquelles ils n'étaient plus habitués, auxquelles tels d'entr'eux n'auraient jamais consenti, prêts à périr mille fois, plutôt que de s'y réduire. Le principal entre ces derniers était Tati, ancien rival de la maison de Pomaré, qu'il avait pourtant protégée dans ces derniers temps. Son indignation fut extrême; aussi, par une exception qu'on n'avait pas encore vue à O-taïti, depuis l'établissement de la nouvelle religion, il convoqua une assemblée de son peuple, lui fit part du message qu'il venait de recevoir, et lui déclara son intention de s'y opposer jusqu'à la mort. Au même instant, des *vea* ou envoyés partirent pour tous les districts de l'île; et l'on convoqua à Papaïti une assemblée générale, où Tati, Itoti, Pa-

faï, Otomi, et d'autres chefs, arrivèrent à la fin de décembre, 1830.

L'affaire était sérieuse. A Eïméo se trouvaient, avec la reine, Mahaïné, chef de Ouhaïné; Tomata, chef de Raïatéa, et d'autres qui paraissaient être pour elle; et tout semblait menacer d'une guerre d'autant plus chanceuse pour les chefs d'O-taïti et pour les missionnaires, que, dans cette dernière île, se trouvait la secte des Mamaïa, déjà très-nombreuse, et disposée, ne fût-ce qu'en haine des missionnaires, à embrasser le parti de la reine. Après quelques discussions, il fût décidé qu'on enverrait à la reine un *vea* ou ambassadeur, pour l'engager à se désister de ses prétentions et à revenir à sa résidence d'O-taïti. Pendant l'absence du *vea*, les chefs restèrent en conférence à Papaïti. Trois d'entr'eux paraissaient parfaitement d'accord; mais il y en avait d'autres sur qui l'on ne pouvait pas trop compter. Heureusement que les trois ou quatre que j'ai nommés restèrent unis, et leur fermeté détourna le coup fatal qui pouvait ruiner la contrée.

L'envoyé des chefs revint le 1er janvier. Il paraît qu'il n'avait pas été trop bien reçu. D'après ce qu'il avait appris, la réception de la reine, à l'ancienne manière, avait eu lieu à Moréa, et la cérémonie avait été, comme autrefois, accompagnée de danses et de représentations indécentes (1). Le *vea* avait

(1) Pendant cette cérémonie, on offrait au souverain une grande quantité d'étoffes. Dans une scène, de jeunes femmes

demandé à la reine, de la part des chefs, si elle voulait rompre avec les lois et les institutions dont elle avait juré le maintien à O-taïti. Sa réponse, à ce qu'il paraît, avait été évasive, et laissait les chefs dans l'incertitude. Croyant que ces difficultés provenaient, en grande partie, des conseillers qui l'entouraient, ils se décidèrent à une démarche des plus hardies. Il fut résolu qu'on enverrait des juges à la résidence actuelle de la reine; qu'on ôterait à Mahaïné, le titre de chef de Moréa, qu'il portait toujours; qu'on ôterait leurs charges à tous les autres moteurs présumés du désordre, et qu'on ferait, en même temps, dire à la reine que les chefs d'O-taïti ne croyaient pas qu'elle eût d'elle-même demandé cette cérémonie, ce mode de réception, contraire aux lois; mais, qu'en tout état de cause, elle ne devait pas s'attendre à les obtenir dans O-taïti; et qu'ils s'y opposeraient même par la force, si la force devenait nécessaire.

Les choses restèrent quelque temps dans cet état. Les chefs s'étaient retirés; mais, de toutes parts, on se préparait à la guerre, ce qui suspendit un moment les autres désordres. On ne buvait plus; on

se présentaient enveloppées dans ces étoffes, de manière à ce qu'on les vît à peine. Après quelques paroles et quelques gestes qu'accompagnait la musique, des hommes saisissaient le bout de l'étoffe qui enveloppait chacune de ces femmes, et les faisaient tourner comme des toupies, jusqu'à ce qu'elles restassent entièrement nues; et, dans cet état, elles continuaient la représentation.

ne voulait plus que des fusils, de la poudre et du plomb.

Vers le milieu du mois, la reine revint à O-taïti. Elle descendit à Papaïti ; et, au lieu de venir à la maison qu'elle possède en ce district, et qui est, en quelque sorte, un édifice public, où se tiennent aussi les assemblées, elle alla loger chez les Mamaïa, ou les nouveaux sectaires, ce qui montrait bien sa prédilection pour eux et le danger que courait la religion chrétienne. Les membres de cette nouvelle secte étaient les seuls qui, jusqu'alors, à O-taïti, eussent offert de la recevoir avec le cérémonial qu'elle exigeait. Après son arrivée, M. Bertero et moi allâmes la voir. Elle nous reçut bien ; mais nous arrivions en un mauvais moment ; car, presqu'au même instant, se présentaient chez elle, Water, sa femme et d'autres, à la vue desquels commencèrent les plus tristes lamentations. La reine, sa mère, Water, sa femme, et presque tous les individus présens se mirent à pleurer et à sangloter si horriblement et si long-temps, que nous fûmes obligés de nous retirer sans avoir vu la fin de cette scène de douleur.

L'état des choses devenait, de jour en jour, plus inquiétant, et nous avions souvent de fausses alertes. On parlait de troupes de Moréa qui devaient venir attaquer Papaïti, dont un fils de Tati était gouverneur. Une nuit, une de ces alertes fut même assez sérieuse. Vers dix heures, on vit tout à coup briller des feux dans les montagnes de Moréa, et d'autres feux s'allu-

mer presqu'aussitôt à O-taïti. Les chefs et la majeure partie de la population étaient sur pied. M. Bertero vint me voir et resta avec moi assez tard dans la nuit; mais, rien ne paraissant, tout le monde prit enfin le parti de se retirer.

La question de la réception n'était pourtant pas encore décidée; et, vers la fin de janvier, une assemblée générale fut convoquée à Papaoa. Les chefs vinrent de nouveau, d'abord à Papaïti. Tati et Itoti en partirent le 26, vêtus de redingotes de drap rouge. C'était la première fois que je les voyais dans ce costume. Pafaï était resté avec le peuple de..... qui, d'après une convention entre les chefs, était, à ce qu'il paraît, venu en masse et armé, jusqu'à une petite distance de Papaoa, pour prévenir toute surprise de la part des gens de la reine et des étrangers; car elle avait alors, avec elle, beaucoup de monde de Ouhaïné, de Raïatéa, etc.; et l'on savait, en outre, qu'elle avait pour elle une partie des habitans de Taïarabou, dont plusieurs avaient passé par Papaïti, armés de piques et de fusils. Tati avait défendu aux siens d'apporter leurs armes; mais la plupart les tenait prêtes, à peu de distance. C'était une journée importante et dont tous les habitans attendaient avec anxiété l'issue.

Rien de plus singulier que cette assemblée, où les partis discutaient armés et prêts à en venir aux mains. Il y eut pourtant beaucoup d'ordre. L'assemblée était grave, et la vue en était même imposante. Les chefs

habillés de rouge, cette multitude revêtue de costumes bizarres et armée encore plus bizarrement de fusils, de pistolets, de lances, de massues; et, au milieu de tous, la jeune reine et quelques femmes. Les discours étaient graves et modérés. Tati n'éclata que contre ceux qui avaient donné des conseils pernicieux; mais il ménagea évidemment la reine; toutefois il finit son discours en lui adressant la parole, et en lui demandant quelles étaient ses intentions, et si elle voulait la guerre. Pour la première fois, elle osa parler elle-même, et parvint à dire, quoiqu'avec l'accent de la plus vive émotion, qu'elle ne voulait point la guerre, ce qu'elle répéta deux fois; mais en fondant en larmes et sans pouvoir prononcer un mot de plus.

Cette assemblée, l'une des plus curieuses qui se fût jamais tenue à O-taïti, finit heureusement sans accident. Le même jour, Tati partit, chacun des chefs se retira dans son district; mais, le lendemain, on apprit qu'une partie de Taïarabou, sous les ordres d'un chef nommé Tavarii, avait présenté l'hommage contraire aux lois et aux dernières conventions. Ceci renouvela soudain la querelle. Peu de jours après, Tati, Itoti, Otomi et Pafaï, ayant uni leurs forces, marchèrent contre Taïarabou, afin de destituer ce chef et d'autres qui avaient transgressé la loi. Ceux-ci, se trouvant trop faibles pour résister, se sauvèrent auprès de la reine. On voulut que cette dernière les livrât; mais elle s'y refusa. Les mêmes troupes qui

avaient marché contre Taïarabou vinrent aussitôt à Papaïti, pour attaquer la reine. Aidée par trois ou quatre cents étrangers, et par le parti de Taïarabou, elle se mit sur la défensive, et semblait, à son tour, défier les chefs.

Telle était la situation de l'île, quand arrivèrent un bâtiment de guerre et un transport anglais, portant le peuple de Pitcaïrn, événement dont il sera question dans l'histoire de cette dernière île. Cette circonstance était heureuse pour la reine; elle l'était pour tous les résidens européens qui pouvaient, dès lors, compter sur quelque protection, si l'on en venait aux mains, comme tout devait maintenant le faire craindre.

Les chefs arrivèrent le 20 mars, avec leurs armées. Le premier fut le fils de Tati, gouverneur de Papaïti, qui s'établit au centre de la baie, juste devant ma porte. Sa troupe n'était pas nombreuse; mais elle était bien armée de fusils, de sabres, etc. Ses guerriers marchaient sur deux rangs de dix à douze hommes de front et en bon ordre. Dès qu'ils furent arrivés à leur station, tous s'assirent à terre, mais en gardant leurs rangs dans le plus profond silence. Il n'y avait absolument que les officiers qu'on entendît parler. Ensuite vinrent Otomi et Tati. Leurs troupes étaient beaucoup plus fortes, se composant, pour le moins, de mille à douze cents hommes. Ils gardaient le même ordre. Les officiers portaient, pour la plupart, des plûmes sur la tête. Otomi était

habillé de rouge; il était coiffé d'un ornement en plumes, très-riche, et qui lui tombait des deux épaules par derrière, jusqu'à la moitié du corps. Tati, toujours simple et grand, ne portait aucun ornement; mais son air était grave, son maintien noble. Il y avait quelque chose de pénible à voir, à la tête de ses troupes, ce noble guerrier, déjà très-âgé, et sur le point d'exposer une vie qui, dans ces derniers temps, avait été si constamment utile à son pays.

Quelques momens s'étaient écoulés depuis que ces chefs s'étaient établis avec leurs troupes autour de ma maison, quand arrivèrent Pafaï et Itoti, suivis d'environ quatre cents hommes, et qui avaient hardiment traversé le district de la reine, pour joindre leurs alliés. Tous ces gens étaient bien armés et la plupart avaient des fusils. Ces deux derniers chefs étaient très-noblement vêtus. Pafaï, l'un des plus beaux hommes de ces îles, avec de larges pantalons et une veste courte, une ceinture où il tenait ses pistolets et d'où pendait un beau sabre, avait quelque chose d'asiatique. Son frère, habillé presque de même, mais beaucoup plus délicat, était pourtant également bien. Une chose remarquable, c'est qu'avant de s'approcher, ces troupes accomplissaient un cérémonial militaire fort analogue à celui qui s'observe en Europe, en pareil cas. Dès qu'elles furent à demi portée de fusil, Tati, qui s'était avancé seul de quelques pas, leur cria de s'arrêter, leur de-

manda qui elles étaient, et ce ne fut qu'après leur réponse qu'il leur dit d'avancer.

Quelque temps après que les troupes se furent installées, dans un ordre parfait, près du rivage, au centre de la baie, les chefs se rendirent seuls, à quelques pas, dans une grande maison, où se tiennent toujours les assemblées. Ils y étaient à peine quand on vit les troupes de la reine déboucher par la pointe la plus septentrionale de la baie, et s'établir à environ un mille de distance de l'endroit où étaient les chefs. Elle avait tout au plus cinq cents hommes, et n'aurait jamais pu tenir. A peine la reine elle-même eut-elle paru, qu'elle fut saluée de vingt et un coups de canon par le bâtiment de guerre; et le capitaine descendit pour lui rendre une visite. Elle refusa toujours de livrer les principaux coupables; mais elle offrait sa tante et autres, qui étaient également au nombre des instigateurs de l'affaire; et consentait à se désister publiquement de ses prétentions, à l'égard des cérémonies déjà mentionnées, promettant soumission aux lois. Quelque temps après, elle vint dans l'embarcation du bord du bâtiment de guerre, accompagnée du commandant et de plusieurs officiers. Avant de débarquer, il fallut accomplir la même cérémonie qu'avec les troupes. Tati s'avança sur le bord de la mer, à quelque distance de l'endroit vers lequel elle se dirigeait, et lui cria qu'elle pouvait débarquer. Son premier mouvement fut de la saluer; mais, se

retirant aussitôt, il refusa opiniâtrément de la voir, ce en quoi les autres chefs l'imitèrent. Ils exigeaient, avant tout, que les coupables leur fussent livrés. Le commandant, cherchant à accommoder la chose, vint alors voir les chefs ; mais ils tinrent ferme, lui firent entendre qu'ils étaient fâchés de ne pouvoir le satisfaire, mais que les intérêts de leur île exigeaient qu'ils ne cédassent point ; et la reine dut se retirer, sans même avoir obtenu une entrevue.

Le soir venu sans que rien fût encore décidé, la reine, inquiète, envoya, à minuit, M. Henry fils, pour sonder, en secret, Tati, sur ses intentions, et sur celles des autres chefs. Il répondit que son projet était de l'attaquer au point du jour. A cette annonce, elle s'embarqua avec tous ses gens ; et, le lendemain, au lever de l'aurore, on vit une quantité de pirogues remplies de monde, autour de la petite île du centre de la baie, et déjà en route pour Moréa. Les chefs la jugeant alors assez humiliée, accédèrent à ses dernières propositions, lui abandonnèrent ses protégés ; et, pour la forme, condamnèrent les autres coupables. Toutefois ils partirent sans la voir. On dit qu'elle ne cessa de pleurer pendant toute la journée.

Une chose remarquable dans cette affaire, c'est l'ordre qui régna partout deux jours et une nuit, temps où les armées furent à Papaïti, en vue l'une de l'autre. Pas un Indien, pas un des chefs ne toucha, dans cet intervalle, à la moindre boisson forte ; ce qui me prouva qu'au besoin ces hommes-là savent,

peut-être mieux que nous, commander à leurs passions. J'admirais aussi la manière dont les soldats gardaient leurs rangs, mangeant même sans les quitter, excepté les hommes de corvée, chargés d'aller chercher des provisions et de les faire cuire. La nuit, même ordre, de tous côtés; pas le moindre bruit, sauf celui que faisaient les *raauti* ( espèce de *watchmen* (1) militaires ), qui, de part et d'autre, ont pour fonction d'engager les guerriers à se montrer confians, courageux et prêts au premier signal. Cette infatigable activité, qu'on m'avait si fréquemment vantée, me démontra que leur mode de surveillance vaut au moins celui de nos armées. Ces gens ne cessaient de s'interroger et de se répondre pendant toute la nuit, faisant continuellement le tour du camp, de sorte qu'il eût été de toute impossibilité à l'ennemi d'en approcher sans être aperçu. L'observation d'une discipline et d'une subordination si sévères, était un objet déjà fort curieux; mais, ce qui ne l'était pas moins, c'était de voir, le lendemain, à la première annonce de la paix, toute cette multitude se débander en confusion; et, peu de minutes après, amis et ennemis, mêlés et confondus, rire et causer le plus franchement et le plus cordialement du monde. Cependant ils ne buvaient point, parce que l'usage des boissons leur était encore in-

(1) Usage anglais. — Les *watchmen* sont des agens de surveillance nocturne.

terdit. Quel ne devait pas être, jadis, le pouvoir des chefs, si, aujourd'hui encore, ils sont si rigoureusement obéis, en des momens d'urgence?

Huit mois s'étaient passés depuis ces événemens. Tout avait repris son train ordinaire à O-taïti, et nous étions tranquilles, sans que les habitans des îles occidentales fussent venus nous attaquer, comme M. Williams paraissait le craindre (1); au contraire, il éclata, dans ces îles, des troubles qui dégénérèrent bientôt en une guerre sérieuse entre les anciennes maisons rivales de Raïatéa, de Tahaa et de Bora-Bora, comme on le verra dans la partie historique de cet ouvrage.

(1) M. Williams, missionnaire à Raïatéa, avait pris un peu vivement le parti de la reine, auquel appartenaient les chefs de Raïatéa et d'Ouhaïné; ce qui, même, avait un moment excité le mécontentement des chefs o-taïtiens et amené des discussions entre lui et ses confrères d'O-taïti. Cet événement, comme tant d'autres circonstances qui l'avaient précédé, m'a prouvé qu'il n'y a rien de vrai dans ce qu'on a dit, jusqu'ici, en Angleterre, que les missionnaires ne se mêlent point des affaires politiques. Ils s'en mêlent, en effet, en toute occasion; le plus souvent, ils font très-bien de s'en mêler; mais devraient, ne fût-ce que par prudence, le faire avec plus de modération, de circonspection, ou plutôt moins impérieusement, se bornant à donner privément des avis et non pas des ordres publics. Leur présence trop assidue aux assemblées, la part souvent trop active qu'ils prennent aux discussions, ne paraissent être ni dans leur mission, ni dans leur compétence. Ils se sont fait par-là un tort considérable; car on leur attribue, de suite, et, la plupart du temps, avec raison, l'établissement de toutes les mesures, quelles qu'elles soient.

A Ô-taïti, si convenablement située pour la relâche des bâtimens baleiniers, le nombre des navires qui venaient reposer leurs équipages, renouveler leurs provisions et faire de l'eau, augmentait tous les mois; et, de plus, les travaux qu'on y faisait, un commerce plus régulier, établi pour la pêche de la nacre, tout cela vivifiait l'île et commençait à mettre des sommes en circulation; mais les désordres moraux n'avaient pas diminué. De nouveaux cabarets s'établirent, de toutes parts, autour de la baie, et même dans les autres parties de l'île. Au premier lieu, la baie de Papaïti, il y avait, pendant une grande partie de la nuit et chaque dimanche, un tapage infernal; et, tous les jours, des combats sanglans entre les marins. L'ivrognerie et la débauche se généralisèrent tellement qu'elles menaçaient l'île de la replonger dans un état moral pareil à celui qui existait dans les temps les plus barbares de l'ancienne religion. Il y avait même, déjà, des vols et des assassinats. Des Indiens avaient forcé les magasins de M. Pritchard; d'autres, ayant attaqué deux jeunes marins, les avaient dévalisés, et si fort maltraités, qu'ils en avaient laissé un pour mort sur la place. M. Bertero le traita et lui sauva la vie; mais il resta sourd d'un coup qu'il avait reçu sur la tête.

J'ai dit que huit mois s'étaient écoulés depuis ces événemens. Il y avait, aussi, déjà près de sept mois que M. Bertero était parti dans une goëlette que j'a-

vais envoyée au Chili, et je commençais à m'inquiéter sur son sort, quoiqu'il fût possible qu'on l'eût vendue ou qu'on lui eût donné une autre destination, avant de la renvoyer à O-taïti. En novembre, 1831, deux bâtimens se présentèrent devant le port. Je reconnus de suite, que l'un était le brick le *Napoléon*, que j'avais envoyé à la pêche; l'autre était un bâtiment français, l'*Adhémar*, de Bordeaux. Je me rendis à son bord sitôt qu'il fut à l'ancre. Il venait de Valparaiso. Je demandai, en tremblant, des nouvelles de ma goëlette. Elle n'était point arrivée. Quel coup! Un bâtiment neuf, une riche cargaison, point d'assurance; et puis, Bertero, mon digne, mon noble ami Bertero! c'était donc là sa destinée; la récompense de son zèle; le résultat de ses travaux! Pour tombe, les abîmes de l'Océan! Puis le capitaine, l'équipage, tant de malheureux, jeunes encore, pour la plupart, tous avaient péri! Accablé de cette fatale nouvelle, je m'en retournai aussitôt à terre, pour m'enfermer et pleurer, pendant plusieurs heures, la perte de mon malheureux ami et de tant d'autres infortunés.

M. Bertero, membre de l'Académie de Turin, était né en cette ville. Destiné à la médecine, il prit du goût pour la botanique. Parti, jeune encore, pour les Indes occidentales, où il resta plusieurs années, il en rapporta en Europe de riches collections, qui le firent connaître, et son nom prit place parmi ceux des plus savans voyageurs. Après un

court séjour en France et dans sa patrie, il voulut visiter d'autres pays lointains, afin d'y continuer ses recherches, plus par goût pour la botanique, et par le désir d'être utile à la science, que par besoin de la gloire. Le pays qu'il destina d'abord à servir de théâtre à ses travaux, fut le Chili, où il arriva en 1828. Là, se mettant aussitôt à l'œuvre avec ce zèle infatigable qui le distinguait, il explora une grande partie de la république, visita Juan Fernandez, et envoya en France d'immenses trésors botaniques, et un très-grand nombre de plantes nouvelles. Je lui fus présenté en septembre 1830, peu de temps après son retour de son voyage de Juan Fernandez. Je lui parlai des îles polynésiennes, de leur riche végétation; et, comme il avait l'intention de faire quelque nouveau voyage, je lui offris un passage à O-taïti. Pour son malheur, pour celui de la science et pour le mien, il l'accepta. Nous partîmes le 28 du même mois, et arrivâmes à O-taïti, le 3 novembre. J'ai décrit son brûlant enthousiasme, à l'aspect des trésors que son nouveau séjour promettait à la science. Enchanté des lieux, charmé des découvertes qu'il y faisait, quoiqu'il eût bientôt reconnu que la végétation y est plus riche que variée, il y commença ses recherches avec une ardeur infinie, et forma des collections immenses, depuis notre arrivée jusqu'au 9 avril, époque où il quitta O-taïti, tant à cause des troubles continuels qu'il y avait alors dans cette île, qu'à cause de la nouvelle de la révolution de France,

que nous venions de recevoir. Je l'engageais à attendre quelques mois encore l'arrivée d'un autre bâtiment plus grand, plus commode..... Ce fut en vain. Une fatalité le pressait de partir. Le 9 avril, je l'embrassai et le quittai vivement ému. Il ne l'était pas moins. Quelqu'analogie de goûts, de caractère, nous avait intimement liés. Que de promesses de nous écrire, de nous joindre en Europe! Que de charmans projets, qui ne devaient point se réaliser! Assis sur le rivage, je contemplai le bâtiment aussi long-temps qu'il put s'apercevoir, et rentrai le cœur gros, comme si j'eusse déjà pressenti quelque chose de funeste. Le bâtiment devait toucher à Raïatéa, d'où M. Bertero m'écrivit pour me parler de plantes qu'on lui avait apportées, et qu'il ne connaissait pas, exprimant le regret de n'avoir pas à sa disposition ses livres et autres objets, et ajoutant que, peut-être, il resterait dans l'île. Quel malheur qu'il ne s'y soit pas décidé! Mais son heure était venue. Le bâtiment quitta Raïatéa vers le milieu d'avril, et l'on n'en a plus entendu parler. J'ai visité, depuis, plusieurs îles, les seules où, s'il s'était sauvé, j'aurais pu le rencontrer. Il ne me reste pas le moindre doute qu'il ne se soit perdu en pleine mer, et qu'il n'ait péri corps et biens. Pendant son séjour à O-taïti, M. Bertero ne s'occupait pas seulement de plantes. Comme médecin, il y rendait de grands services, toujours prêt à donner les secours de son art à quiconque venait les solliter; mais, s'il était plein du désir d'être utile, il n'ai-

mait pas qu'on le dérangeât sans nécessité. Extrêmement vif, il lui arrivait même souvent de s'emporter, ce qui donnait lieu à des scènes assez singulières, que les habitans citent encore. Les Anglais se souviennent avec plaisir de sa réponse à l'un de leurs compatriotes, qui voulait se faire saigner. Cet homme était grand buveur, et passait rarement une journée sans s'enivrer. Encore un peu chancelant, il vint, un jour, voir M. Bertero, dans un moment où celui-ci était très-occupé, et lui demanda, en français, langue qu'il parlait bien, de le saigner ou plutôt de lui tirer un peu de sang. M. Bertero leva la tête, le regarda fixement, et lui dit : «Si vous connaissez quel-» qu'un qui puisse vous tirer tout le rhum que vous » avez bu, allez le trouver ; puis, après, revenez à » moi, et je vous tirerai du sang. » L'Anglais, stupéfait, ne savait que répondre. Il se retira, et raconta lui-même partout l'anecdote. Plus tard, pourtant, il fut saigné ; et toute l'île connut bientôt le caractère du docteur, qui, à ses vivacités près, était véritablement aimable et bon, aimé de tout le monde, des blancs comme des Indiens. Le brick le *Napoléon* étant revenu de la pêche, j'en avais donné le commandement au capitaine Ebrill, et je venais de l'expédier pour le Chili. Dans cet intervalle, M. Doursther, consul de Hollande à Valparaiso, était arrivé et repartit pour les îles basses, où lui arriva l'aventure dont j'ai rendu compte ailleurs. Dans l'impossibilité de mettre son navire en état de reprendre la mer,

on l'avait vendu publiquement à O-taïti, pour la modique somme de 8,500 francs. Il est vrai que, dans ce pays, où il est si difficile et souvent impossible de se procurer ce qui manquait à ce bâtiment, il ne valait peut-être pas davantage ; et je sais que le capitaine Ebrill, qui l'acheta, ne fit point une belle affaire (1). Cet événement me mit à portée de recueillir une preuve de plus de l'étrange manière dont la justice est administrée dans ces îles. Le bâtiment ayant été pillé par les brigands de l'île de la Chaîne, j'invoquai, dans cette circonstance, l'intervention de la reine d'O-taïti, en vertu des conventions faites avec elle, avant le départ du bâtiment, lui rappelant qu'elle m'avait donné une lettre d'autorisation

(1) Ce bâtiment, assuré en Angleterre, ne fut point payé, pour quelque vice de forme dans la police, ou d'après le rapport du capitaine, qui, resté, par hasard, en route, dans une île, après sa délivrance, prétendit que M. Doursther n'avait point le droit de vendre en son absence ; mais les véritables causes de sa colère étaient son intention de le faire acheter indirectement pour son compte, et sa jalousie contre le capitaine Ebrill. Cet homme nous était fatal. C'était le second bâtiment qu'il nous perdait ; et cela, par sa faute et par défaut de surveillance. Quant à M. Doursther, lésé dans ses intérêts, il fut encore traité d'une manière qui devait exciter son indignation. Seul des hommes du bord qui l'eût défendu au péril de sa vie, il s'était vu sur le point de le reprendre ; ou s'était montré, tout au moins, assez courageux pour en faire la tentative, s'il avait pu saisir ses armes, quoiqu'il soit assez probable qu'il eût succombé... Qu'on juge de l'effet que devait produire une subtile chicane sur un homme de cette trempe, après une conduite aussi honorable ?

pour aller à la pêche. Elle promit de faire restituer les effets volés, et de punir les coupables. Une de ses goëlettes partit, en effet, pour Anaa. A son retour, Pafaï, Water et autres, m'apportèrent, comme en triomphe, trois vieux habits, deux malles vides, le diplôme de M. Doursther; mais, ce qu'il y avait de pis, c'était de voir se promener librement à O-taïti des gens qui avaient pris part au pillage; et, dans cette affaire comme dans tant d'autres du même genre, dont j'avais été témoin, je reconnus qu'il n'y avait aucun fonds à faire sur la justice des Indiens, les bâtimens de guerre pouvant seuls les mettre à la raison, et leur donner des leçons devenues nécessaires, pour la sûreté de ces mers et dans l'intérêt du commerce (1).

En janvier, 1832, les bruits de guerre reprirent cours. La jeune reine était séparée d'un mari qui l'avait quittée, et qui habitait l'île de Tahaa, dont il était chef, tandis qu'à O-taïti il n'était absolument que le mari de la reine. Elle demandait à faire un autre choix. Les chefs, pour prévenir au plus tôt le retour des conséquences inévitables de son isolement, songèrent à obtempérer à ses vues. C'était là une véri-

(1) Le *Challenger*, capitaine Freemantle, qui arriva peu de temps après, reprocha durement cette conduite à la reine, la força de faire justice dans un autre cas; et sa visite fit d'autant plus de bien, que, dans son impartialité, il traita sévèrement des blancs, qui, en grande partie cause de ce désordre, se croyaient à l'abri de toute poursuite.

table violation des lois, et quelques-uns des missionnaires regardaient la chose comme contraire à la religion; toutefois, les chefs, plus forts et plus capables de juger de ce qui convenait au bien et à la tranquillité de l'île, tranchèrent la question, et la reine fut remariée à un jeune homme, fils d'un chef d'Ouhaïné, ou plutôt à un enfant, puisqu'il n'avait que quinze ans. Ceci occasionna quelques rumeurs parmi les fanatiques et des gens qu'avaient animés des propos indiscrets, tenus par des blancs, à Moréa. Plusieurs osèrent s'y déclarer contre ce mariage; mais des juges y allèrent, les condamnèrent et les punirent. D'autres mécontens se prononcèrent à Taïarabou. Tati s'y transporta pour les juger; et Tavarii, ce protégé de la reine, dont j'ai parlé dans une première occasion, ne craignant pas, cette fois, de se déclarer contre elle, insulta Tati, qui se trouvait là presque seul, et poussa l'audace jusqu'à le menacer de le faire lier. A l'ouïe de cette nouvelle, toute l'île, en moins de rien, fut en mouvement. La reine écrivit à Tati pour lui exprimer ses regrets de ce qui venait de lui arriver; mais, par une bizarrerie qui n'était que trop dans son caractère, elle chercha, de nouveau, à protéger cet homme, quoique, dans cette circonstance, il l'eût positivement offensée.

Des préparatifs de guerre se firent alors de toutes parts. Les chefs, cette fois, avaient pris la résolution de punir les coupables; mais on s'aperçut bientôt que la nouvelle secte avait beaucoup de part à cette

révolte, ainsi qu'aux dernières guerres de Tahaa et de Raïatéa. Plusieurs des autres districts s'étaient, en conséquence, unis aux insurgés de Taïarabou; un district voisin avait aussi pris parti pour eux; et l'un des fils de Tati même venait d'embrasser leur cause. Il y eut à Papaoa une nouvelle assemblée, où les gens de Pafaï et d'Itoti arrivèrent armés. Sans vouloir rien écouter, ils marchèrent tout droit sur Papara. Ce mouvement donna quelqu'inquiétude. On ignorait l'intention de ces guerriers, marchant ainsi armés, sans leurs chefs. On craignait qu'ils se livrassent à des excès. M. Pritchard accourut bride abattue à Papaïti; M. Henry s'y présenta également, tout hors d'haleine, tant pour prévenir les habitans que pour tâcher d'arrêter ces furieux; mais ils étaient déjà loin, et n'avaient insulté personne. On apprit bientôt qu'ils avaient agi ainsi par ordre supérieur; et, pourtant, on craignait encore que cette troupe et ses chefs ne rejoignissent les insurgés de Taïarabou. Ces craintes n'étaient pas fondées. Ils restèrent toujours sans reproche. Les armées marchaient maintenant pour se réunir à Papara et pour aller de là attaquer Taïarabou, si les rebelles ne se soumettaient pas et ne livraient pas les coupables. Tavarii et les Mamaïa, se voyant trop faibles, eurent recours à la trahison. Ils feignirent de se soumettre, et consentirent à se voir punis; mais à peine une partie des armées des chefs se fut-elle retirée, qu'ils attaquèrent le reste. Toutefois, ceux qui étaient déjà en mar-

che, revenant à la hâte, on culbuta les insurgés. Il y eut trente et quelques hommes de tués et un plus grand nombre de blessés. On poursuivit les fuyards pendant quelque temps; mais, ensuite, les chefs firent suspendre les hostilités. Cette échauffourée coûta quelques bestiaux à M. Orsmond, alors missionnaire à Taïarabou; car les Indiens, à défaut d'ennemis, avaient tiré sur les vaches, dont ils avaient, d'ailleurs, besoin pour se nourrir.

Pendant que ces choses se passaient à Taïarabou, nous étions à Papaïti dans des alarmes continuelles. Nous savions que le désordre serait extrême, si l'avantage restait aux Mamaïa. Le pillage et le meurtre auraient été la conséquence de leur triomphe. Pour prévenir le premier danger, nous mîmes nos effets les plus précieux à bord du bâtiment du capitaine Ebrill; pour nous préserver du second, nous nous armâmes jusqu'aux dents; et je crois que les Indiens auraient long-temps réfléchi avant de venir nous attaquer; mais peut-être aurions-nous eu plus à craindre de nos amis que de nos ennemis, au moins quant au pillage. Tavarii ou les Mamaïa vainqueurs, les troupes des chefs auraient opéré leur retraite de notre côté, et auraient probablement enlevé tout ce qu'ils auraient trouvé à leur portée, afin de le leur soustraire. Peu nombreux comme le sont encore les blancs à O-taïti, leur position serait bien critique, en de pareils momens, sans les navires qui, maintenant, se trouvent, en tous temps, sur la rade.

Dans cette affaire, Ariipaïa, dite aussi Pomaré Vahiné, cette femme qui, dans la guerre de 1815, s'était déjà montrée si courageuse, venait encore de se distinguer. Elle avait suivi les troupes; et, vêtue en amazone, armée d'un sabre et de pistolets, commandait les soldats de la reine. Elle était dans la partie de l'armée qui se retirait, lorsqu'arriva la nouvelle de la trahison des ennemis; et quand on annonça qu'ils avaient attaqué l'arrière-garde. Aussitôt il y eut quelque apparence de désordre, et les troupes étaient prêtes à fuir, quand Ariipaïa, avec sang-froid et fermeté, leur ordonna de marcher en avant, en donnant l'exemple; et, de tous les chefs, il paraît que ce fut elle qui se tint le plus près de l'engagement. Ce combat rétablit la tranquillité. Bientôt toutes les troupes revinrent. Quand celles de la reine passèrent par Papaïti, ce fut un jour de distribution pour nous. Plusieurs chefs se présentèrent. Il fallut leur donner du rhum à tous. Les derniers furent la reine-mère, Ariipaïa, Pafaï et plusieurs autres. En de pareils momens, il est difficile de refuser. Ils burent toute une carafe, et puis demandèrent encore une bouteille, qu'ils voulaient emporter et que je leur donnai, heureux d'en être quitte à si bon compte. Pendant qu'ils étaient chez moi, nombre d'Indiens se tenaient aux fenêtres, en demandant leur part. On leur en passait quelques verres qu'ils saisissaient avec la plus grande avidité. De là ils allèrent à d'autres maisons où les, choses se

passèrent de même ou à peu près. Ce sont là les contributions d'O-taïti ; mais une chose étonnante, c'est qu'en de pareils momens, et souvent dans l'ivresse, il ne se commette pas plus de désordres. Il n'y en a peut-être pas un exemple; et ce peuple singulier continue à donner la preuve d'une douceur de caractère qui n'a peut-être nulle part sa pareille.

Les principaux coupables étaient le chef Tavarii, et les deux prophètes ou inspirés, Toutouaï et Vaïpaï. Le vieux chef Vaïatua était aussi compromis ; il fut même, à ce qu'il paraît, une des principales causes de cette guerre; et cela, pour une raison qui mérite d'être citée.

Le missionnaire Crook, voulant se retirer à la Nouvelle-Hollande, vendit tout ce qu'il possédait ou l'échangea contre de l'huile de coco. Le vieux chef avait acheté une embarcation ou tel autre objet, qui, après livraison, ne lui parut point tel qu'il s'attendait à le trouver. Il alla voir le missionnaire. On s'échauffa. Le vieillard vendit son achat et reprit son huile. Quelques jours après, il fut accusé par le missionnaire d'avoir repris plus d'huile qu'il en avait donné ; et, celui-ci poursuivant cette affaire avec chaleur, le chef dut venir devant des juges, qui, sur la plainte de M. Crook, le condamnèrent. Il paraît que, dès lors, cet homme, soit qu'il fût effectivement innocent, soit qu'il s'indignât de ce que le missionnaire avait osé le poursuivre comme coupable de vol, jura haine implacable aux blancs; et déclara qu'il

ne dormirait tranquille que lorsqu'il aurait allumé le feu de la guerre civile, et fait triompher la nouvelle secte. Il tint parole et faillit réussir dans son projet. Il excita Tavarii à recevoir la reine selon les anciennes coutumes; le fit se déclarer contre le mariage de la reine; engagea les Mamaïa à s'unir à Taïarabou; et, quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, il déploya, dans cette affaire, une adresse et une activité qui montrent que le sentiment de la vengeance est une des plus violentes passions que connaissent ces insulaires.

Tati avait empêché de poursuivre les vaincus dans les montagnes, ce qui prévint l'effusion de beaucoup de sang; mais laissa échapper un grand nombre de coupables. Les vingt ou vingt-deux insurgés restés sur le champ de bataille étaient tous des hommes du peuple. Toutefois on se saisit de Tavarii et des deux inspirés (1), qui, avec quelques autres, furent condamnés à l'exil; jugement mis à exécution, malgré les sollicitations de la reine; et tous furent transportés à Matéa, île aujourd'hui presque déserte, mais fertile, et où ils devaient trouver tout ce qu'il faut pour vivre dans l'abondance. La cérémonie de ce jugement mérite quelques détails. C'était une trop belle occasion d'observer les mœurs pour ne pas m'y rendre. Les chefs se rendirent à Papara, le 3 mars 1833,

(1) On dit que ces *braves* gens priaient chaque jour Jésus-Christ d'exterminer les missionnaires et tous les Chrétiens.

afin de prononcer la sentence. On reconnaissait qu'ils y mettaient de l'importance. Tous étaient habillés de rouge. La plupart des missionnaires s'y trouvaient avec eux. Il y avait beaucoup de monde. La reine, sa mère, sa tante, y étaient, et je ne fus pas médiocrement surpris de voir Mahaïné, chef de l'île d'Ouhaïné, non-seulement siéger parmi les juges, mais encore présider le tribunal. C'était un compliment que les chefs d'O-taïti lui faisaient, en cette circonstance. Cette séance s'ouvrit encore par des prières que, sur l'invitation des chefs, récita l'un des missionnaires; puis l'orateur de la reine se leva, et livra, en son nom, les coupables aux juges. L'un des magistrats fit alors un court rapport de l'affaire, donna lecture de l'acte d'accusation, et la discussion commença de suite. L'un des fils de Tati figurait parmi les accusés. Ceux-ci n'avaient point d'avocat et devaient se défendre eux-mêmes.

Le premier orateur qui parla fut Pafaï, chargé de remplir les fonctions du ministère public. Son discours fut aussi brillant qu'adroit. Il traça un tableau énergique des maux que les accusés avaient faits à leur pays; des maux bien plus grands qu'ils pouvaient lui faire encore; et, finissant par démontrer que le premier devoir de la souveraine était de respecter les lois, il l'engagea à ne point s'opposer à leur exécution, dans cette circonstance. « Emparez-» vous-en (des lois), disait-il, en fermant le poing » avec force, serrez-les bien dans la main; serrez-les

» bien, répétait-il, pour qu'elles ne vous échappent
» pas. Elles sont votre sauve-garde. Tant que notre
» pacte social, tant que nos lois existeront, Pomaré
» sera souveraine et respectée. » Ce discours était vraiment beau et d'un ordre supérieur aux allocutions ordinaires; plein de raisonnement, plein de vues sages, qui, bien développées, produisirent un excellent effet, même sur la jeune reine. L'orateur chargé d'exprimer sa pensée reconnut la vérité de ce qui venait d'être dit, et déclara qu'elle n'avait d'autre désir que de maintenir les lois, le bon ordre, et de faire le bonheur de l'île.

Tati brilla moins ce jour-là, et son infériorité relative s'explique peut-être naturellement par la circonstance que son fils était sur le banc des accusés. Néanmoins, dans un discours peu long, mais énergique, il développa tous les maux qu'avaient causés, depuis quelque temps, les principaux coupables, et établit combien il était nécessaire de faire un exemple, afin de ne pas laisser échapper ceux qui avaient fait tant de victimes. En ce moment, un homme fort suspect, nommé Mato, appartenant à la nouvelle secte, véritable sauvage, ne demandant que le désordre, et capable de tout, osa l'interrompre; ce qui, tout naturellement, amena, de la part de l'orateur, une de ces sorties uniques, dont j'aurais désiré que pussent être témoins ceux qui se destinent à l'exercice de la parole. « Est-ce bien toi,
» toi, Mamaïa, s'écria-t-il, en se tournant brus-

» quement vers l'interrupteur, qui oses m'interrom-
» pre et élever la voix en ce lieu ? Qui es-tu, et de
» quel droit as-tu pénétré jusqu'à nous ? Viens, ap-
» proche ; car, si tu dois parler, c'est ici, sur ce banc,
» parmi les coupables, qu'est ta place. Nous man-
» querions notre but, si nous te laissions échapper.
» Tu es l'un des premiers que la loi doit atteindre. »

Les débats terminés, et les accusés reconnus coupables par les divers districts, Mahaïné se leva. Après un court préambule, ayant fait lever les accusés, il les appela par leur nom, et prononça leur jugement. Cinq furent condamnés à l'exil ; les autres à des travaux; et les chefs ne se séparèrent qu'après l'exécution du jugement.

Cette assemblée aurait fait honneur à des peuples plus avancés dans la civilisation ; et montre qu'O-taïti, retenu en arrière par des circonstances que je n'ai pu assez développer, est mûre pour un meilleur ordre de choses.

Après cet événement, il ne se passa plus rien de bien remarquable à O-taïti, jusqu'à mon prochain départ de cette île. Mes affaires m'appelant, de nouveau, au Chili, je fis un troisième voyage à Valparaiso ; et, de retour encore à O-taïti, je trouvai, enfin, qu'on en était venu à une mesure qu'on aurait dû adopter déjà depuis plusieurs années. Quelques-uns des missionnaires avaient reçu des reproches et éprouvé des calomnies de la part de gens qui semblaient ne pouvoir se rendre coupables de ce crime envers eux,

après en avoir été reçus avec hospitalité, et s'être vus comblés d'égards et d'attentions par eux et par leurs familles. Cette circonstance inspira aux missionnaires l'idée d'établir dans l'île une *Société de tempérance.* Ils signèrent les premiers l'acte d'association; le firent signer à un grand nombre de chefs et d'Indiens; et obtinrent, ce qui valait mieux, ce qui était plus positif, la prohibition de la vente du rhum et des esprits en général, soit pour de l'argent, soit par échange, contre des provisions. Je reconnus, dès lors, avec bonheur, les heureux effets de la nouvelle loi; car, par elle, la paix et la tranquillité renaîtront à O-taïti. Les étrangers sobres se porteront à peu d'excès; et l'Indien, si doux par caractère, n'insultera plus personne. Les mœurs même en tireront avantage; car, si l'ivrognerie n'était pas la cause de l'immoralité de ce peuple, elle l'était au moins du scandale que causaient, partout, des hommes et des femmes dans un état d'ivresse à ne connaître aucune honte, au point qu'on les voyait souvent marcher sur le rivage, ou se rouler, entièrement nus, dans les sables et dans la boue.

Je ne terminerai pas cet article sans y joindre une observation propre à prémunir le lecteur contre les impressions que pourraient lui avoir laissées quelques-unes des remarques précédentes, malheureusement trop bien fondées, sur le scandale de la vie des étrangers, l'ivrognerie et l'inconduite des marins, le mauvais exemple de leurs querelles, surtout le diman-

che, pendant les offices, le relâchement des mœurs d'une grande partie des Indiens et leurs excès en tout genre. En prenant ces remarques trop à la rigueur, et en les généralisant trop, il en tirerait les inductions les plus graves contre le véritable état social de ces îles; mais ce serait une erreur. En effet, l'ordre et la tranquillité ne cessaient pas d'y régner; les affaires n'en allaient pas moins leur train; les navires n'obtenaient pas moins facilement des provisions, et tout ce dont ils pouvaient avoir besoin; les propriétés n'en étaient pas moins assurées; et les excès partiels restaient rarement impunis; au point qu'un chef, d'ailleurs aimé de tous, et orateur de la reine, fut très-long-temps suspendu de ses fonctions, pour avoir fait un peu de bruit chez moi, un jour qu'il se trouvait ivre. La fortune et la vie des individus n'étaient donc, en effet, nullement exposées par ces désordres individuels; mais il n'en était pas moins temps d'en arrêter le cours, en ce que leur continuité ne pouvait manquer d'avoir des suites fatales; et je le répète, en finissant.... La prohibition des boissons fortes me paraît devoir infailliblement rétablir la paix extérieure, et sauver au moins l'apparence pour les mœurs. Elles ne cesseront pas, à la vérité, d'être toujours, au fond, très-relâchées; mais elles gagneront à cette mesure, devenue d'une indispensable nécessité, pour prévenir le retour des scandales, sans que, néanmoins, ce peuple ait jamais senti ni suivi la morale de la religion qu'on lui enseigne.

## § II.

### EÏMÉO.

( *Santo Domingo*, de Bonechea; *York*, de Wallis ; *Moréa* ou *Mourea*, des Missionnaires. )

Le 9 avril, 1830, nous quittâmes O-taïti, et réussîmes à sortir du port, après trois jours de vaine attente, le vent soufflant directement dans la baie. J'avais à visiter plusieurs îles, dont j'ai déjà décrit ailleurs quelques-unes. J'allai d'abord à Eïméo ou Moréa, que je n'avais pas encore vue, quoiqu'elle ne soit qu'à sept lieues d'O-taïti. L'endroit où j'avais affaire était la baie du nord-ouest de l'île. Le vent était favorable pour entrer; mais, à peu de distance, dans l'intérieur, il y a un banc de corail qui barre l'entrée; de sorte qu'on est obligé de louvoyer pour l'éviter et pour gagner le fond de la baie, où se trouve un bon mouillage. Je ne sais comment cela se fit; mais je crois que ce fut parce que le vent nous manqua tout à coup.... Nous dûmes venir à l'ancre, en dehors du banc dont je viens de parler, par dix-huit brasses; endroit fort dangereux, et d'où il était difficile d'appareiller.

Cette baie est excellente, quand on peut doubler le banc, ce qui, le plus souvent, n'est, à ce qu'il paraît, pas très-pénible. Elle est spacieuse; et, de

plus, pittoresque. A l'ouest, le rivage, garni de demeures, ressemble à celui de Papaïti; à l'est, s'élèvent des montagnes couvertes d'une riche végétation; et au fond, s'étend une plaine qui, montant graduellement, se termine par des montagnes des plus singulières. Ce sont des pics qu'on prendrait pour des châteaux ou des forts surmontés de tours; excellent signal de la mer pour reconnaître l'entrée de la baie; mais cette localité a l'inconvénient de nourrir un tel nombre de moustiques, que, les premières nuits, il est impossible de dormir, même à bord; aussi ne la connaît-on guère, aujourd'hui, que sous le nom de *Baie des Moustiques*.

Dès notre arrivée dans le port, M. Simson, missionnaire en cette île, et directeur du pensionnat établi là pour l'instruction des enfans des missionnaires, sous le nom pompeux d'*Académie de la mer du sud*, vint à bord pour nous indiquer la route que nous avions à suivre, afin d'entrer en sûreté dans la baie. Quand le brick eut jeté l'ancre, je me rendis à terre avec lui; et vis, en passant, l'église qui, construite de blocs de corail, est, à la fois, la plus jolie et la plus solide de ces îles. Une allée assez agréable conduit de l'église à la maison du missionnaire, également spacieuse et belle; et l'on traverse un beau jardin, avant d'arriver à la maison même, qui se montre favorablement, en raison de sa situation un peu plus élevée. En entrant, il me présenta à son épouse, que je connaissais déjà;

femme, ainsi que lui, fort instruite, de bonne compagnie et très-aimable. Comme il était encore de bonne heure, M. Simson me fit faire un petit tour pour me montrer une plantation qu'il avait formée, et d'autres endroits dignes de remarque. A quelque distance derrière sa maison, nous arrivâmes en un lieu où, sur un courant d'eau assez considérable, se voyaient encore les indices du moulin d'une mécanique à filature qu'on avait dû abandonner, parce que les Indiens, ne voulant point travailler, ne pouvaient se familiariser avec ce genre d'industrie. On ne saurait croire dans quelles étranges erreurs on tomba, de toutes parts, sur ce qu'il convenait d'établir chez ce peuple, dans les premiers temps de sa conversion au christianisme. Les missionnaires et ceux qui les secondaient en Angleterre, modelaient, à tort et à travers, gouvernement, lois, institutions, arts, sciences, fabriques, etc.; non pas sur les besoins de ce peuple dans son état, sous son climat, avec ses mœurs et ses habitudes; mais sur ce qu'ils avaient sous les yeux en Europe; et cela, sans une seule exception, pour tous leurs établissemens. Dans ce cas se trouvait leur manufacture de coton. Comment pouvaient-ils songer à établir, dans ces îles, des manufactures d'une étoffe dont la consommation y est si peu considérable, que l'échange de quelques provisions leur en procure facilement au delà de ce qu'il leur en faut? et certes, ils ne pouvaient pas en espérer l'exportation. Ces industriels imprudens en furent

donc pour leurs frais de machines et d'entretien d'une ou deux personnes chargées d'en enseigner l'usage. Il en fut ainsi de plusieurs autres choses ; car il vint également une personne pour montrer la culture du sucre, circonstance qui a profité à quelques missionnaires et à d'autres blancs; mais dont les Indiens n'ont jamais tiré le moindre avantage.

Je restai trois jours dans Eïméo, à cause du mauvais temps, qui ne permettait pas au bâtiment d'appareiller. J'eus peu d'occasions de voir le peuple ; mais je sais que ses mœurs sont les mêmes que celles d'O-taïti, qu'il visite à chaque instant. Le dernier jour que je passai à terre, j'eus le plaisir d'y voir le capitaine Waldegrave, commandant de la frégate de guerre la *Seringapatnam*. Il avait été à Pitcaïrn, et m'apprit qu'Adams était mort cinq à six jours après mon départ; mais, au reste, il avait trouvé la petite colonie dans l'état le plus satisfaisant.

Le sol et les productions d'Eïméo ou Moréa, nom sous lequel cette île est aujourd'hui plus généralement connue, sont les mêmes que ceux d'O-taïti; mais avec moins de richesse et de perfection.

Entourée d'un rescif comme O-taïti, Eïméo possède plusieurs très-beaux ports ; et, comme elle, a, partout, une eau excellente. Beaucoup plus coupée de vallons, elle offre des ravins, des précipices, des sites, des vues des plus bizarres et des plus pittoresques. Elle a, dans son intérieur, un lac assez consi-

dérable par où l'on peut traverser l'île, pour en visiter plusieurs parties, sans être obligé d'en faire le tour, comme à O-taïti. Elle était autrefois très-peuplée, comme O-taïti; mais ayant éprouvé les mêmes vicissitudes, le même sort, elle n'a guère, aujourd'hui, que douze à quinze cents habitans.

## § III.

### RAÏATÉA, TAHAA, BORA BORA.

De Moréa, nous nous dirigeâmes droit sur Raïatéa, *Princesa* de Bonechea, *Ulitea* de Cook. Le 26 avril, étant près de cette île, nous vîmes, en même temps, Ouhaïné, Tahaa, et Bora Bora; mais les vents avaient été légers, ces deux derniers jours, et nous ne pûmes entrer. Le lendemain, nous eûmes presque calme plat; de sorte que nous ne pûmes que vers le soir franchir la passe du nord-est, qui, resserrée entre deux petites îles, offre, d'abord, un coup d'œil fort agréable. De là, on découvre, de suite, les premières maisons du village, assez considérable, parce que tous les habitans de l'île y sont réunis. Raïatéa, quoique pourvue de belles plaines, n'a pas l'air de richesse d'O-taïti ni d'Eïméo. Les montagnes, qui semblent ne former qu'un seul pic, ont un aspect stérile. Ce n'est qu'en approchant de la terre qu'on reconnaît qu'il y a des plaines couvertes d'arbres et de verdure, et que cette île, quoique réelle-

ment inférieure à O-taïti et à Eïméo, pourrait nourrir une nombreuse population.

Raïatéa est, après O-taïti, l'île la plus considérable du groupe. La baie, où les bâtimens viennent mouiller, n'est pourtant pas des meilleures. Il y a grand fond, et il s'agit de bien choisir, à cause de nombreux lits de corail, qui se trouvent au fond même, à une distance considérable de terre. Pour le reste, la baie est sûre et l'on y obtient avec facilité de fort bonne eau.

Peu d'instans après notre débarquement, j'allai voir la reine d'O-taïti qui habitait alors Raïatéa, avec sa mère, ses femmes, quelques chefs, et ce qu'on peut nommer sa cour. Elle était logée dans la maison de Tamatoa, chef de l'île. Comme ancienne connaissance, je fus bien reçu. Elle me fit aussitôt asseoir à côté d'elle, sur un canapé; et ordonna d'apporter des fruits et des rafraîchissemens. Je restai quelque temps dans sa compagnie; je parcourus avec elle la maison, dont elle me montra les différentes pièces, (car cette maison est construite dans le style européen, divisée en plusieurs chambres (1), et pourvue

(1) A Raïatéa et dans les autres îles, pas plus qu'à O-taïti, les Indiens n'aiment les demeures closes. Cette maison, construite pour Tomatoa, était rarement habitée par lui. Je trouvai sa femme et toute sa famille dans une maison ancienne, fort jolie, mais ouverte de toutes parts. C'est, d'ailleurs, une question si, même pour les mœurs, ces anciennes demeures ne conviennent pas mieux que les autres. S'il n'y régnait pas une décence austère, au moins, dans ces derniers temps et même toujours, était-il bien rare qu'on s'y livrât

de fenêtres à carreaux); puis je retournai à bord, après l'avoir invitée, de la part du capitaine, à venir dîner avec lui le lendemain.

Il était trop tard pour aller, ce jour-là, voir M. Williams, le missionnaire. J'y allai le 17, au matin. Je le trouvai avec sa femme, qui était un peu malade; et tous deux me reçurent avec bienveillance. Là, comme dans toutes les îles où j'avais été, je trouvai que les missionnaires avaient eu soin de se bien loger. Sa demeure est spacieuse et me paraît avoir près de cent pieds de long. Elle est située sur la pente d'une colline. Il y fait frais; et, indépendamment de la vue de la baie, on y jouit de celle d'une grande partie de l'île de Raïatéa même, et des autres îles, dans le lointain. Il y a aussi de fort beaux jardins. Je déjeunai chez lui; je l'accompagnai ensuite à l'école, à l'église; et, en marchant le long du rivage, je remarquai que la terre y est bien moins fertile qu'à O-taïti. Toute la base de la plaine me parut de corail; et, quoiqu'il y ait, de tous côtés, des plantations de taro, etc., qui, bien encloses, donnent à l'ensemble un aspect de civilisation, on n'y remarque pas cette belle verdure, cette extrême abondance, ces ruisseaux limpides d'Otaïti. Il y a

publiquement à des plaisirs pour lesquels on se cache ailleurs; car ces maisons ouvertes y mettent obstacle; tandis que nos petits appartemens ont, partout, dans ces îles facilité la prostitution et la corruption.

même ici, de tous côtés, des eaux croupissantes qui infectent l'air, et doivent, ce me semble, occasionner bien des maladies (1). L'école était bien suivie; et, le dimanche d'après, l'église était pleine de monde; ce qui tient à des mesures un peu tyranniques, qui ont leurs inconvéniens, et que bien des personnes pourraient blâmer.

A Raïatéa, comme dans toutes les îles, le peuple vivait épars. Il n'y avait que peu de villages; mais on trouvait, partout, des hameaux, des fermes, habitées par leurs propriétaires (*ratitas*), qui avaient avec eux leur famille et les gens attachés à leur service. Lors du changement de religion, on voulait à toute force, non-seulement instruire tous les Indiens dans la nouvelle doctrine, mais encore leur apprendre à lire, afin de pouvoir leur faire mieux connaître les devoirs des chrétiens et la morale de la Bible, ce que le protestant regarde comme d'une nécessité plus absolue que n'est le baptême chez le catholique. Par malheur, l'isolement de ces demeures rendait ces études impraticables; car l'Indien ne pouvait venir, chaque jour, de plusieurs lieues. Alors, on força les indigènes à tous se réunir dans un

(1) Une des choses qui étonnèrent M. Bertero, et qui lui parurent inexplicables, c'est qu'à O-taïti même il y a beaucoup de ces marécages toujours si dangereux sous ces climats, sans, néanmoins, y déterminer ces fièvres si pernicieuses à Batavia, et dans presque toutes les îles des deux Indes. A O-taïti je ne me suis jamais aperçu qu'il s'exhalât de ces lieux la moindre mauvaise odeur.

même endroit. C'est à cette cause qu'il faut attribuer l'établissement dans Ouhaïné, dans Raïatéa, dans Bora Bora, de ces villages si agréables à la vue, et qui, nouveaux et bâtis sous la direction des missionnaires, expliquent la surprise des navigateurs, et leurs rapports favorables des progrès en civilisation, et de l'amélioration de l'état des peuples de ces îles. S'ils avaient eu le temps de voir, ils auraient bien modifié leurs louanges, et les auraient peut-être changées en blâme; car, quel a été le véritable résultat de ces mesures? Ç'a été d'éloigner, comme aujourd'hui à Raïatéa, les parens de leurs enfans, les serviteurs de leurs maîtres; de tout isoler, de tout séparer; et, par-là, de diminuer les affections, et de rendre ces gens vraiment malheureux, sous prétexte de leur donner de l'instruction. A Raïatéa, je trouvai, comme je l'ai dit, l'école bien suivie; mais, ensuite, dans les maisons, je ne vis aussi plus que des enfans; et j'appris, alors, que la plupart des familles, ayant à aller chercher leurs fruits et leurs autres alimens à de grandes distances, où étaient leurs terres, les parens et autres adultes partaient le lundi, laissant à leurs enfans des provisions pour la semaine; revenaient le vendredi soir ou le samedi matin; cuisaient, alors, la nourriture pour le lendemain, où il n'est pas permis de travailler; assistaient aux offices divins, le dimanche, et repartaient le lundi. Qu'on juge combien une pareille gêne doit causer de mécontentement. Je pense, de

plus, que les mœurs ne gagnent pas beaucoup à ces mesures. Quel abus, en effet ! Laisser toute cette jeunesse seule et souvent les femmes séparées de leurs maris, pendant plusieurs jours ou sous la direction du missionnaire, qui ne peut guère les surveiller de près, surtout la nuit et dans leurs demeures ! D'un autre côté, ceux qui vont à la provision, là, toujours seuls et hors de toute surveillance ! Il est connu qu'il se passe des choses qui n'auraient pas lieu, si ces jeunes gens restaient ensemble, en famille; et, d'ailleurs, on s'est montré trop exigeant pour l'exactitude aux offices. N'en était-on pas venu à avoir des gens armés de bâtons, qui forçaient les Indiens d'aller aux églises ?

Après avoir vu l'école, j'allai à un petit chantier de construction établi à Raïatéa. Il s'y trouvait une goëlette commencée par un charpentier anglais ; et une autre pour le roi de l'île, à laquelle il ne travaillait que des Indiens, sous la direction de M. Williams. C'était une opération immense pour ce peuple, et qui m'étonnait. Il est certain que, sous ce rapport, et pour tout ce qui regarde le progrès des insulaires en fait d'industrie et de métiers, aussi bien que pour la propagation de la religion chrétienne, aucun des missionnaires n'a fait autant que M. Williams. Raïatéa est la seule île où il y ait eu de bons charpentiers et de bons forgerons indiens. Parmi ces derniers, j'en citerai un qui a travaillé pour moi à Toubouaï ; homme fort adroit, qui fit des ouvrages difficiles, et

les exécuta avec une perfection à étonner les Européens. M. Williams, dans ses voyages, a montré autant de courage que de persévérance, et a propagé la religion dans toutes les îles environnantes. C'est à lui qu'on doit le succès obtenu, en dernier lieu, aux Navigateurs; mais il y a un reproche à lui faire; c'est qu'il est peu patient, et que son amour du bien le porte, quelquefois, à ne pas craindre d'employer jusqu'à la force, pour assurer l'accomplissement de ses vues, si la douceur ne paraît pas devoir y conduire. A Raïatéa, bien avec le roi, c'était, en quelque sorte, lui qui gouvernait, au moins pour tout ce qui regardait les ordonnances relatives à la fréquentation des écoles, des églises; à la moralité et aux mœurs, en général; aussi, fit-il tant de mécontens, que, dans les derniers événemens, dont il sera question à la partie historique, il faillit tomber victime. L'arme meurtrière était déjà levée sur sa poitrine; une seconde de plus.... et, sans l'intervention d'un autre Indien, qui détourna le coup, l'assassinat aurait été la récompense de son zèle, de son courage, de son activité extraordinaire, de ses bonnes intentions, et du bien réel qu'il a fait à la cause chrétienne et à la civilisation de ces lieux (1).

(1) Dans toutes les îles occidentales on poussa pourtant la sévérité beaucoup plus loin qu'à O-taïti; et, il faut le dire, beaucoup trop loin; car on y connut même, quelque temps, la torture, et une véritable inquisition. Si une femme était soupçonnée de quelques écarts de conduite, on lui mettait, au-

Une autre circonstance lui a beaucoup nui, ainsi qu'à la cause des missionnaires, quoique, dans tout cela, M. Williams ne soit coupable que d'un excès de zèle pour le bien de la société, et des peuples qu'il voulait convertir.

Il avait construit, à l'aide des Indiens, de petits bâtimens, dont le plus considérable était une goëlette de soixante-dix tonneaux, et qui servaient pour les voyages annuels des missionnaires aux différentes stations. C'étaient des travaux étonnans, en raison du peu de moyens et de la faiblesse des secours dont il pouvait disposer; car, pour cette goëlette, qu'il construisit à Roroutonga, il ne fut secondé que par les Indiens, qui n'avaient aucune idée de charpente ni

tour des reins, le nœud coulant d'une grosse corde, qu'on tirait par les deux bouts, et qu'on serrait jusqu'à ce que l'infortunée avouât sa faute et dénonçât son complice; genre de tyrannie dont il y a eu quelques exemples à O-taïti; et, le pis, c'est que, lorsqu'elle était convaincue, on la ta touait de certaines marques sur la figure.... On voit un grand nombre de filles et de femmes en cet état; chose horrible, pour les habitans des îles de la Société! Aussi ces marques, qu'elles emporteront au tombeau, perpétuent leur haine; et elles n'attendent que le moment de la vengeance. Je sais que les missionnaires disent que ce ne sont pas eux qui ont établi ces lois tyranniques; cela est possible; mais il est difficile de croire qu'à cette époque ils n'aient pas eu le pouvoir de les abolir ou d'en empêcher l'exécution. S'étant trompés sur l'état de ce peuple, ils n'avaient, dans le principe, pas trop exagéré le bien du changement qu'ils avaient opéré; et, quand ils découvrirent leur erreur, ils voulaient, à tout prix, arrêter le cours des désordres renaissans. Voilà le mot de l'énigme.

de forge, et il est vraiment surprenant qu'il ait pu achever pareille entreprise; mais on lui reprochait (et les Indiens le croyaient) d'en avoir retiré de grands avantages; ce qui n'est pas. Je sais qu'il ne vendit pas ce bâtiment ce qu'il lui avait coûté, sans compter son travail personnel, et la peine inouie qu'il avait eue à le finir et à le charger; mais cela fit causer; et puis il y avait un autre inconvénient. Ces bâtimens le constituaient toujours en dépense. Il fallait des marchandises, de l'argent; il fallait payer, recevoir les marchandises qu'on portait aux îles visitées, celles qu'on en rapportait. Tout cela avait un air de commerce qui excitait des jalousies, et les Indiens le croyaient tellement riche, que ceux de Bora Bora et de Tahaa disaient, dans cette dernière guerre, que s'ils pouvaient s'emparer de Raïatéa, ils jetteraient toutes les étoffes du pays à la mer, pour s'habiller des belles étoffes européennes dont la maison de M. Williams était remplie. Rien, dans la plupart des îles, n'a plus nui que cette apparence de négoce à la cause des missionnaires. Il vaudrait donc infiniment mieux qu'ils n'eussent point de bâtimens pour leur compte; et je crois même que, pour se maintenir comme missionnaires, il faudra qu'ils s'interdisent le commerce; car on pourrait justement reprocher à quelques-uns de s'y être livrés avec trop d'ardeur (1).

(1) Il faut, pourtant, convenir que leur position est bien pénible. Sans perspective pour leur famille, dans un pays où ils

Le lendemain, la reine et toute sa cour vinrent à bord; mais on obtint qu'il ne descendrait, avec elle, dans la cabane, que sa tante et un ou deux chefs. Ce dîner fut agréable. La reine se comporta bien; mais les autres convives burent un peu trop largement, surtout de l'eau-de-vie; et étaient un peu plus que gais, avant de quitter la table. La reine aime beaucoup le pain. Tout le temps que le brick fut là, elle envoyait, chaque matin, chercher sa part de ce qui s'en faisait à bord. Nous allions aussi souvent la visiter à terre; et, pendant tout notre séjour, nous n'eûmes qu'à nous louer de son affabilité et de la complaisance avec laquelle elle nous accueillit toujours, soit chez elle, soit en quelque autre lieu que nous la rencontrassions.

M. Williams et sa femme, de leur côté, se montrèrent on ne peut plus aimables pour moi. Ce missionnaire aplanit même quelques difficultés que j'avais avec un blanc établi à Raïatéa, et qui devait venir, avec moi à Toubouaï, pour travailler à une goëlette, dont il a déjà été question ailleurs. Gracieux et de bonne société, je n'ai eu qu'à me louer de ses égards et de

tremblent de voir leurs enfans atteindre l'âge où l'exemple de la corruption devient dangereux, et peut influer sur leur conduite pour le reste de leur vie, il est assez naturel qu'ils cherchent à se ménager quelques ressources, soit pour se retirer tous ensemble, soit pour éloigner leurs enfans du foyer de l'infection. Sous ce rapport, ils sont excusables de se livrer au commerce, s'ils ignoraient l'état des choses avant de venir aux îles.

sa complaisance, qu'il poussa jusqu'à se charger d'acheter pour moi des marchandises, pendant que j'allais visiter d'autres lieux, où m'appelaient mes affaires.

Le 20 avril, nous levâmes l'ancre, pour quitter l'île; mais il est difficile de sortir de cette baie par la passe par où nous étions entrés. Nous fûmes obligés de nous diriger sur une autre ouverture qui se trouve à l'ouest; et qui, assez éloignée, demande de l'attention, à cause des nombreux bancs de corail dont elle est semée. Nous ne pûmes la gagner, les vents devenant faibles et contraires. Il nous fallut, de nouveau, jeter l'ancre, sans prévoir quand nous pourrions partir. Je descendis avec les officiers qui allaient à la pêche, pendant que je parcourais un peu le bois. Là, le pays, sauvage et beau, entrecoupé de ruisseaux, ressemblait à quelques parties d'Otaïti, quoique, partout, le sol fût moins riche. Nous rencontrâmes aussi quelques Indiens, qui, logés dans des cabanes élevées à la hâte, venaient chercher des provisions. Ce genre de vie est vraiment misérable; et ces gens, errant ainsi, prendront, indubitablement, des manières sauvages et farouches, plutôt que de se civiliser.

Le vent, ayant tourné à l'ouest, nous levâmes l'ancre de nouveau; et, retournant d'où nous étions venus le matin, nous réussîmes enfin à sortir. Le même vent nous était favorable pour aller à Toubouaï; mais, peu certains de sa durée, nous portâ-

mes d'abord directement à l'est, passâmes près d'Ouhaïné, vîmes Charles Saunders, revîmes Moréa et O-taïti; et, delà, nous rendîmes à Toubouaï; visite dont j'ai donné les détails ailleurs.

Je ne dirai que quelques mots de Tahaa et de Bora Bora, considérées sous le rapport géographique, non qu'elles manquent d'intérêt, mais parce que je ne les ai pas personnellement visitées; et je n'en aurais même rien dit, s'il ne convenait de les rappeler, au moins, dans la partie géographique, pour l'éclaircissement des notions d'histoire que j'ai pu rassembler ailleurs sur l'une et sur l'autre.

*Tahaa*, île haute, comme Raïatéa, est entourée, comme elle, d'un rescif qui leur est commun, et qui peut avoir vingt-quatre milles d'étendue, du nord au sud, sur une largeur variant de cinq à douze milles, et parsemée de petits îlots boisés. Cook l'avait nommée *Otaha*. Les relations les plus modernes lui donnent aujourd'hui mille habitans.

*Bora Bora*, nommée *Bola Bola* par Cook, et précédemment *San Pedro* par Bonechea, est élevée, comme la précédente; entourée, comme elle, d'une ceinture de rescifs, plantée de cocotiers; et dresse, au milieu, son cône de rochers, tapissé, vers le bas, de pandanus et de cocotiers, au-dessus; ce qui l'a fait ingénieusement comparer à un bouquet, ceint d'une guirlande de verdure. Le bassin qui sépare les rescifs de l'île, présente une eau toujours

limpide et calme, comme celle d'un lac. On verra, dans les parties ethnologique et historique, le genre de célébrité qui s'attache à Bora Bora, qui, autrefois très-peuplée, n'a pas, aujourd'hui, plus de huit cents âmes.

---

# CHAPITRE III.

## OBSERVATIONS GÉNÉRALES

### SUR LA FORMATION ET SUR LES PRODUCTIONS DES ÎLES OCÉANIENNES.

Les îles océaniennes, depuis les plus rapprochées du continent d'Amérique, par 110° de long. O. environ, jusqu'à la mer des Indes, sur une latitude de trente à quarante degrés au sud et au nord de la ligne, sont de deux espèces bien distinctes. Les unes, cachées, au niveau ou à peine élevées de quelques pieds au-dessus de la surface de la mer, ne se composent que de corail, de coquilles et de sables, où semblent, d'abord, ne croître qu'à regret quelques végétaux, et présentent autant d'écueils dangereux pour les navires qui parcourent ces mers, encore si peu connues, quoique déjà si souvent explorées; les autres, s'élevant majestueusement sur les flots, et couvertes d'arbres et de verdure, depuis leurs rivages jusqu'aux sommets de leurs plus hautes montagnes, se parent, au contraire, de tout ce que la nature possède de richesses et de charmes; aussi, tandis

que les premières offrent à peine le plus strict nécessaire à un grand nombre d'êtres de notre espèce, qui y végètent dans l'ignorance et dans la misère; les secondes, dans le luxe de leur fertilité, prodiguent, sans travail et sans peine, à leurs heureux habitans, une nourriture abondante, les fruits les plus exquis; et deviennent, presque toutes, pour eux, la source de jouissances inépuisables, de véritables paradis terrestres.

Que les premières de ces îles ont surgi du fond de la mer, et se forment de bancs de corail, de coquillages, etc., élevés des profondeurs inconnues de cet océan jusqu'au-dessus de ses eaux, c'est un fait incontestable.

Pour reconnaître, à chaque pas, cette formation graduelle, il suffit de parcourir l'archipel Dangereux, et les autres parties de l'Océan Pacifique. Là, c'est un rocher encore enfoncé sous l'eau de plusieurs pieds, et même de plusieurs toises, mais dessinant, déjà, un rudiment de l'île, du genre de celles dont les parties extérieures se forment les premières, et qui se ménagent des lacs internes, quand elles sont parvenues au-dessus des eaux; ici, c'est un rescif, soit nu, soit à fleur d'eau, dans l'intérieur duquel des bancs de sable commencent à s'entasser, de distance en distance. D'autres îles s'entourent, déjà, de ces bancs de sable; déjà les parties intermédiaires de leur rescif nourrissent quelques plantes, tandis que des îles plus anciennes sont entièrement cou-

vertes d'arbres et de verdure; et l'on en voit, enfin, dont les lacs intérieurs même, depuis long-temps comblés, ne forment plus qu'une terre solide, apte à la culture, et présentant, quelquefois, une végétation assez riche.

Le plus souvent, néanmoins, ces îles ne sont, absolument, qu'un banc de corail plus ou moins large, qui, prenant une forme quelconque, mais presque toujours ovale, et dirigée d'est en ouest, semble enclore une partie de la mer, laissant quelquefois (mais rarement) des ouvertures par où, soit une embarcation, soit même un navire, peut pénétrer dans le lac. Quelques-uns de ces bancs ou rescifs, nom que je leur donnerai dans la suite, s'étendent, comme on l'a vu, à de grandes distances, et laissent des lacs superbes à leur intérieur; mais leur largeur dépend entièrement du temps écoulé depuis leur formation; car, dans les îles nouvellement formées, et encore sans verdure, la ceinture est toujours étroite; tandis qu'une fois au niveau de l'eau, la mer brisant continuellement dessus, les vagues jettent à l'intérieur des sables, des coquillages et les débris même du rescif qu'elles battent sans cesse. Il se forme, à l'intérieur, des bancs que le balancement des eaux du lac augmente encore, dans sa partie interne, en y entassant, surtout du côté opposé aux vents alisés, des sables, des coraux et des coquillages morts ou pulvérisés; tandis qu'au dehors, le rescif même s'élargit par de nouveaux rangs de corail, placés à côté des

anciens ; et qui, s'étendant à leur tour, garantissent les parties formées les premières, lesquelles, élevées encore (on ne conçoit pas trop par quel moyen), finissent par se trouver parfaitement à l'abri des flots, et ne tardent pas à se couvrir d'arbres et de verdure. La première plante qu'on y rencontre est le *fara* (*pandanus odoratissimus*), qui, poussant au milieu des sables et des pierres, revêt, le premier, ces tristes lieux de sa belle verdure et embaume l'air de ses parfums. Cet arbre croît et se multiplie rapidement, quoiqu'on ne puisse concevoir de quoi il se nourrit, au milieu de ces débris de corail et de ces sables arides ; mais, dès qu'une fois il a couvert une île, et que son épais feuillage et ses fruits tombés, détériorés par les eaux pluviales, se sont mêlés aux sables et aux coraux dissous, tout change promptement d'aspect. La terre, devenue plus féconde, nourrit, alors, d'autres végétaux, entre lesquels on distingue l'*ourou* (*surcana*); le *tuhenou* (*tournefortia*); le *aruhaï* et le *nau* (*achyranthus* et *lepidium*); l'*aretou nonoha* (*papyrus odoratus*); plusieurs fougères et même le *bouraau* (*hibiscus tiliaceus*); le *miro* (*thespesia populnea*); le *tomanou* (*calophyllum inophyllum*). Tous ces végétaux paraissent y multiplier rapidement, ainsi que le cocotier, qu'on trouve presque partout où il y a des habitans.

Ces îles, pour peu qu'elles soient habitées, semblent pouvoir s'améliorer et devenir propres à la culture de plusieurs fruits de ces climats. C'est ainsi

qu'à Taboutaa et à Taaroa ( Tiooka de Cook ), les naturels sont, depuis quelques années, parvenus à cultiver le *taro* ( *caladium esculentum* ), et qu'en d'autres îles de l'archipel Dangereux, ils possèdent des bananiers et des pommes-de-terre douces.

Néanmoins, ces îles ne peuvent guère devenir fertiles, tant qu'elles ne présentent qu'une bande de terre toujours exposée à l'invasion des sables, qui, poussés par les vents, rendent nuls tous les efforts des habitans dans l'intérêt de la culture. Plusieurs d'entr'elles sont, aussi, exposées à des inondations, pendant les gros temps. Ainsi, en 1822, dans celle de la Chaîne et dans plusieurs autres des environs, la végétation fut presqu'entièrement détruite. Les habitans s'en virent, même, en danger de périr sous les flots, qui, par un coup de vent de l'ouest, s'élevèrent à une hauteur effroyable, et faillirent en submerger plusieurs (1). C'est donc seulement quand les lacs internes se sont entièrement comblés,

(1) Dans ces coups de vent, qui ne sont très - violens que tous les huit à dix ans, la mer est plus dangereuse que les vents même, au moins à O-taïti et dans les îles plus orientales. J'ai vu, à l'île de la Chaîne, des pierres énormes, qu'en 1822, elle avait roulées à plusieurs toises dans l'intérieur. Elle y détruisit toutes les demeures et causa des ravages dont le seul souvenir fait encore frémir les Indiens. A O taïti, en janvier 1832, il s'éleva, tout à coup, une mer effroyable qui, roulant par-dessus le rescif, en masses semblables à des montagnes, inonda une partie des terres, du côté N.-O. Le vent ne se fit sentir que six heures après, et fut un des plus violens dont on se souvienne en ces lieux.

et quand le tout forme un terrain solide, que ces îles deviennent propres à la culture ; car, alors, la mer, ne pouvant plus rien charrier vers leur centre, y élève, en général, tout autour, des digues de sable, de corail mort, etc., qui garantissent d'autant mieux l'intérieur ; et, dans ce cas-là même, elles ne sont jamais parfaitement sûres, avant que le corail y ait constitué (comme il y en a plusieurs exemples dans la longitude orientale), une seconde ligne de circonvallation, placée à quelque distance en dehors de la première, et ménageant, entre deux, des espaces ou lacs d'eau salée. L'île se trouvant alors bien garantie de l'invasion des sables et de la mer, le terrain s'améliore rapidement, et devient propre à la culture de presque toutes les plantes de ces régions. Il n'est pas rare de voir des formations de cette dernière espèce abonder en arbres à pain. Il est aussi à remarquer que leurs terres intérieures, c'est-à-dire, celles de leurs parties où se trouvaient les lacs, sont généralement bien plus fertiles que les terrains de la première ligne de corail et de sables qui constitue leur sol primitif; car les détritus de bois, de feuilles et de toute espèce de végétaux charriés dans les lacs, y forment une sorte d'engrais ou de terreau bien autrement saturé de principes fécondans que peuvent l'être les sables arides qui couvrent les rescifs des îles le plus nouvellement formées.

Quant aux animaux qu'on trouve dans ces îles basses, ils sont très-peu nombreux. Le premier,

qui se voit partout, est une espèce de crâbe de terre de très-grande taille, qui vit sous les débris de corail et dans le sable; puis l'espèce bien connue, vulgairement nommée l'*hermite Bernard*. Cet animal a toujours quelque coquillage qu'il traîne à sa suite, et dans lequel il se retire, en cas de besoin et à l'approche d'un ennemi. Il vit aussi en des trous, dans le sable et dans la terre; on le trouve dans les îles les plus stériles. Il paraît ne se nourrir que de débris de poissons et de verdure.

La même espèce existe à Pitcaïrn, où elle se loge souvent dans des noix de coco, faute de coquillages. Il y a aussi de petits lézards, de deux ou trois espèces différentes et des plus brillantes couleurs; des araignées et souvent des rats, quoiqu'il ne s'y en trouve pas dans toutes les îles. Celles où sont des lacs ou des réservoirs d'eau douce et de la verdure, possèdent quelques oiseaux de terre, comme deux espèces de pigeons assez grands, et une tourterelle verte dont le roucoulement ressemble à celui de la tourterelle d'Europe. Je note encore un petit oiseau que son instinct et son chant rapprochent beaucoup de l'alouette; mais si dépourvu de moyens de voler, qu'on ne conçoit pas comment il a pu arriver. Il cherche à s'élever dans l'air, en chantant; mais à peine y a-t-il monté de quelques toises, qu'il est forcé de redescendre; et, quand on le poursuit, il court plutôt qu'il ne vole. Il y a des bécasses de grande taille et d'un goût exquis. Pour les oiseaux

de mer, ils pullulent dans toutes les îles désertes. Au beau temps, on les y voit s'ébattre; et ils y remplissent l'air de leurs cris, souvent des nuits entières. Le plus intéressant, parmi leurs différentes espèces, est une sorte d'hirondelle de la taille d'un pigeon et d'une blancheur éblouissante, avec un bec assez long et de très-grands yeux. On en trouve beaucoup dans toutes ces localités; et, comme elle ne va guère qu'à quelques milles en mer, sa rencontre en troupes nombreuses est, pour le navigateur, un signe certain de la proximité de la terre.

Le poisson y abonde; mais il est nécessaire de le bien connaître. Plusieurs espèces sont des poisons. Il paraît même que, dans certains endroits, il y en a fort peu dont on puisse se nourrir sans danger. Il y a aussi une grande quantité de crustacés assez bons à manger, et les tortues fourmillent dans quelques localités. Quant à l'eau, toutes en ont de plus ou moins bonne, et qu'on trouve en faisant des trous dans les sables de l'intérieur, à quelques pieds du lac.

Les autres îles de cet océan sont presque toutes très-élevées. Plusieurs même sont à pic, et n'ont que peu ou point de terres basses, comme Pitcaïrn, les Marquises, les Navigateurs, etc. D'autres ont des plaines spacieuses, comme les îles de la Société, les îles des Amis, les îles Fidgi, etc. Toutes paraissent n'être que les sommets de grandes montagnes. Soit que leurs bases portent toutes sur un même sol, autrefois à découvert, soit qu'elles aient toujours été

les seules parties élevées au-dessus du niveau de l'Océan, elles ne semblent nullement nouvelles, comme les îles basses dont j'ai parlé; et, quoique de formation secondaire, leur revêtement de terre végétale, et la richesse de leur végétation, donnent lieu de les croire très-anciennes.

Mais, parmi ces îles élevées, il en est plusieurs qui sont, comme les îles basses, entourées de rescifs, tout en possédant, ainsi que je l'ai dit, de belles et fertiles plaines, étendues depuis le pied des montagnes jusqu'à la mer. Ces plaines ne sont pas aussi anciennes que le milieu et les parties hautes et me paraissent avoir été formées de la même manière que les îles basses. Telles sont les plaines des îles Gambier, des îles de la Société, des îles des Amis, des îles Fidgi, des îles Sandwich et de la plupart des plus grandes de l'Océanie. Là se trouve, presque toujours, une double ligne de corail ou deux rescifs; l'un près de la terre, qui termine la plaine, et distant d'un quart de mille à deux milles du pied des montagnes; l'autre, à une distance presqu'égale du premier; et qui, plus au large, forme la barrière où la mer se brise. Ils laissent entre eux des espaces formant, comme aux îles basses, autant de lacs ou bassins, dont les uns, très-profonds, peuvent être parcourus, en toute sûreté, par les Indiens avec leurs pirogues, et offrent, souvent, d'excellens ports pour les navires; tandis que les autres, déjà encombrés par le corail qui s'y agglomère en masses

épaisses, ainsi que par les pierres et la terre que les nombreuses petites rivières et les eaux pluviales ne cessent d'y charrier, livrent à peine passage aux plus petites pirogues, et sont sur le point de se combler tout-à-fait, comme on le voit sur plusieurs points d'O-taïti, et de former, à leur tour, de larges et fertiles plaines.

Il paraît donc certain que, pour toutes celles de ces îles qui ont cette double ligne de corail ou de rescifs, celui du dehors est nouveau, et que le plus rapproché de terre, bien plus ancien, formait, autrefois, les limites de la mer. En plusieurs endroits, à O-taïti, on longe le rivage depuis Papaoa, au nord, jusqu'au delà de Maïrépéhé, au sud, à la distance de quarante-cinq à cinquante milles; on marche, presque partout, sur un rescif qui, tantôt en partie, tantôt entièrement couvert de sables et de terres, est, néanmoins, toujours facile à distinguer, et se compose, absolument, de la même pierre ou du même corail compact que le rescif extérieur.

Ces parties de terre, dont la base est du corail, se signalent partout, à O-taïti, par un terrain ingrat, tandis qu'au delà, jusqu'au pied des montagnes, le sol s'améliore et devient d'une fertilité qui n'a peut-être rien de comparable au monde. C'est un sable mêlé d'argile que des pluies fréquentes et un grand nombre de petites rivières, qui coupent les plaines dans tous les sens, fécondent, en l'arrosant et en le rafraîchissant sans cesse.

Ces plaines me paraissent donc avoir été ce que sont, aujourd'hui, les espaces compris entre les extrémités des plaines ou le premier rescif, jusqu'au rescif du dehors, je veux dire des lacs ou des bassins, qui, à la longue, se sont comblés ou emplis de corail, de coquillages qui y croissent, de terres et de pierres que les eaux y ont accumulées, de même que se combleront les lacs ou bassins nouvellement formés, et ceux qui se formeront dans la suite.

La diversité des rescifs de différentes îles, et même des rescifs de diverses parties d'une même île, démontre positivement que c'est ainsi que se constituent ces plaines, autour des îles hautes; car, dans tous les endroits où le rescif du dehors est élevé ou déjà depuis long-temps formé, de manière à bien défendre l'intérieur des efforts de la mer, à peine trouve-t-on quelque chose du rescif rapproché de terre, alors, non-seulement couvert de sables et de terres, mais encore, en partie, dissous; et, là, le terrain des plaines est riche et couvert de végétaux de toute espèce, tandis qu'au contraire, le rescif intérieur est à découvert, le terrain des plaines plus stérile, en proportion du plus ou moins d'abaissement du rescif externe; ou, en d'autres termes, en proportion du temps depuis lequel il s'est formé. C'est ainsi qu'à Toubouaï, par exemple, le rescif extérieur étant très-bas et la mer passant continuellement par-dessus, en plusieurs endroits, celui d'auprès de terre est en-

core, en grande partie, à découvert (1); et cette localité accuse d'autant mieux ce genre de formation, que les plaines, depuis le rivage jusqu'au pied des montagnes, y sont encore couvertes de corail, répandu, de distance en distance, à la surface du sol ou à peu de profondeur; qu'en général, l'eau y est saumâtre, que le terrain y est ingrat, et qu'il y a même encore de petits lacs d'eau salée.

Il est donc certain que les plaines rapprochées des hautes terres, de même que les îles basses, si nombreuses dans cet Océan, se sont formées seulement par le corail, qui croît et s'entasse depuis les abîmes de la mer jusqu'à la superficie de ses eaux; et que de nouveaux bancs de corail continuent à s'élever, donnant naissance à de nouvelles îles et étendant les îles déjà formées. C'est encore là un fait qui me paraît hors de doute; car je le vois aux îles des Amis, aux îles Fidgi et ailleurs, où quelquefois, de banc en banc ou de rescif en rescif, le corail s'étend jusqu'à cinquante et même jusqu'à cent milles de la terre, devenant, alors, d'autant plus dangereux que les bancs extérieurs sont moins élevés, et que, souvent encore cachés sous les eaux, ils forment des écueils

(1) A l'est de la pointe Vénus, dans l'île d'O-taïti, il s'élève un nouveau rescif, déjà, sur quelques points, assez considérable pour mettre les bâtimens en danger. Là se trouve également, près de terre, un banc de corail ou rescif de bien plus ancienne formation.

presqu'inévitables pour les navires qui approchent de ces îles.

J'en conclus qu'il est sûr, quoique la marche de ce travail soit lente, que ces différentes îles et ces divers groupes finiront, avec le temps, par s'unir, et formeront un vaste continent sur les débris d'un plus vaste encore, peut-être, existant jadis, d'après les traditions des habitans, et qu'ont détruit des déluges ou des commotions volcaniques.

Un fait aussi singulier que celui de voir ces terres nouvelles sortir du sein de la mer, ou s'élever de toute la profondeur de ses abîmes par l'action d'un être en apparence aussi faible, aussi petit et aussi peu agile que le polype, devait nécessairement inspirer autant d'étonnement que d'admiration, et méritait trop l'attention des savans pour ne pas devenir un des objets spéciaux de leurs recherches. Aussi a-t-il donné lieu à différentes hypothèses, surtout sur la manière dont les polypes peuvent surgir du fond de la mer, et donner à leurs constructions les formes qu'affectent les rescifs, tant ceux qui composent les îles basses que ceux qui entourent les îles élevées.

Forster, le compagnon de voyage de Cook, et qui, le premier, étudia ces lieux avec toute la précision d'un observateur aussi exercé qu'ardent, crut que, partant d'une même base ou tronc, les coraux s'étendaient par branches sous la forme d'une coupe dont les bords, plus élevés, se présentaient les pre-

miers, vérifiant en grand ce que l'on voit quelquefois en diminutif, pour certaines espèces de coraux. Cette hypothèse lui expliquait la forme de ces îles, et la raison pour laquelle ces corps avancés ou rescifs s'élevaient toujours avant les parties intérieures.

Le capitaine Beechey repousse cette idée, ainsi que celle de tous les naturalistes qui pensent que les lithophytes ne s'élèvent (j'ignore pour quelle raison) que de cinq cents pieds, tout au plus. Sans combattre cette opinion par les mêmes argumens, je me contenterai de remarquer que si cette hypothèse est la vraie, ces îles doivent être bien fragiles; que si elles ne s'enfoncent pas, ce dont il n'y a jusqu'ici aucun exemple, elles devraient certainement être flottantes, car leur base devrait infailliblement se briser; que si telle est, en effet, la manière dont elles se sont élevées, la profondeur où les polypes commencent leur travail doit être immense et presque incalculable; et, en dernier lieu, puisque nulle part, dans les baies, on ne rencontre de structure pareille; puisque, jamais, les coraux ne s'élèvent de la sorte, à moins que ce ne soit en plantes isolées de deux à trois pieds de diamètre au plus, à leur sommet, leurs branches se brisant, d'ailleurs, comme leur base, au moindre froissement, il n'est nullement probable qu'un tel phénomène se reproduise en grand dans les abîmes de la mer.

Le capitaine Beechey croit, au contraire, que les coraux surgissent ainsi parce qu'ils ont pour fondement

les bords de volcans ou de cratères souterrains. De là vient, à son avis, que les rescifs s'élèvent les premiers, et que ces îles affectent des formes rondes, ovales, etc. Sans nier absolument la possibilité que la chose puisse se passer de la sorte, je dirai que l'admission de cette hypothèse devrait faire supposer un nombre de volcans et des cratères d'une dimension dont aucune terre connue n'offre d'exemples; et, de plus, les rescifs qui environnent les îles hautes, s'élevant de la même manière que ceux des îles basses, et se formant à chaque instant, les uns au dehors des autres, indiquent assez que la présence de bords d'un cratère n'est pas nécessaire pour expliquer comment des bancs de coraux s'élèvent perpendiculairement, en murs isolés; mais il est, ce me semble, des faits plus simples, qui expliquent mieux pourquoi les dehors des bancs de coraux s'élèvent plus vite que le centre. Voici comment je le conçois:

Quand des bancs de corail, de coquillages, etc., se posent sur quelque partie de terre sous-marine et y forment comme un lit, ils doivent être, d'abord, assez unis; mais, dès l'instant que le tout, cessant de s'élargir, commence à s'élever, la partie extérieure, recevant toujours, de la haute mer, plus d'agrégats que l'autre, doit nécessairement paraître la première; ce qui arrive d'autant plus infailliblement, que les polypes se fixent et prennent racine sur n'importe quel objet solide, au fond des eaux. C'est ce qu'on voit partout, soit dans les baies, soit dans les lacs où les

bancs de corail, qui viennent d'une profondeur moindre, ont, comme les autres et pour les mêmes raisons, leurs extrémités toujours plus saillantes; et, s'ils s'élevaient d'une plus grande profondeur, ils reproduiraient le même phénomène, en se changeant en rescifs pourvus de lacs intérieurs (1). C'est pour cela que, dans les îles où les rescifs sont encore nus et par conséquent nouvellement ou, pour mieux dire, moins anciennement formés, les lacs sont quelquefois d'une grande profondeur; mais diminuent, ensuite, rapidement; car, le rescif une fois rendu au niveau de la mer, le corail ne s'élève plus; et, battu par la mer, il se consolide et devient comme une pierre compacte sur laquelle, tant à cause de son élévation que parce que la mer s'y brise continuellement, rien ne peut plus se fixer. Alors le vide du milieu se remplit d'autant plus promptement que la mer, comme je l'ai déjà dit, roulant continuellement au-dessus du rescif, ne cesse de jeter à l'intérieur des débris de corail et mille autres objets, et que le corail, les coquillages surtout, y croissent avec une rapidité extraordinaire. Alors, diminuant continuellement de profondeur, des bancs de sable s'entassent et devien-

(1) La preuve que les rescifs extérieurs s'élèvent les premiers, parce que les polypes, les rencontrant, s'y attachent avant de pouvoir atteindre les autres parties, c'est que les côtés au vent de ces rescifs sont toujours les plus avancés, les courans et les vents y apportant plus d'objets qu'ailleurs. Ils devancent même toutes les autres parties des îles.

nent, de plus en plus, larges à l'intérieur du rescif, comblent des lacs entiers, et la terre avec la verdure remplace partout la mer. C'est ainsi qu'avec le temps se forment des îles ayant pour base des masses solides de corail et de coquillage; c'est ainsi que se couvrent d'arbres et de verdure des lieux où, jadis, roulaient, sans interruption, les vagues de cet immense Océan.

Un autre point sur lequel on a beaucoup raisonné, quoique d'une manière moins variée, c'est celui des ouvertures ou passes qui existent dans les rescifs. Une opinion assez générale, au moins pour les îles élevées, c'est que ces passes ont pour cause la présence de l'eau douce; ce qu'on prouve en disant que, dans les rescifs des îles élevées, ces ouvertures se trouvent toujours devant de larges vallons, et, par conséquent, dans le courant et sous l'influence des plus fortes rivières; mais, ce me semble, quoique, certainement, les coraux ne viennent point dans l'eau douce, la présence de ces mêmes ouvertures dans les rescifs des îles basses prouverait surabondamment que la qualité et l'influence de l'eau douce ne peut déterminer, en rien, ces interruptions dans les lits de corail. Il me paraît bien plus naturel de les attribuer à la violence des courans, qui ne permettent pas aux polypes de se fixer. En effet, lorsqu'une chaîne de corail surgit, soit en pleine mer, pour former une des îles basses, soit autour des îles élevées, si quelque partie de cette chaîne est en arrière,

soit par suite de l'inégalité des terres sous-marines, soit en raison d'une position qui s'oppose à leur accroissement plus rapide (1), toute l'eau que la mer jette au-dessus des parties plus élevées s'y porte et y forme des courans, contre lesquels souvent les bâtimens même lutteraient en vain et qui ne permettent plus aux polypes de s'y attacher. Ces ouvertures restent long-temps intactes, et se remplissent d'autant moins promptement, qu'elles sont moins profondes, et que les courans y deviennent plus forts. On conçoit, dès lors, pourquoi ces passes, dans les rescifs qui entourent les îles élevées, sont, le plus souvent, en face des rivières, qui augmentent les courans et les rendent plus constans.

C'est donc plutôt la présence que la qualité de l'eau douce qui les occasionne; fait d'autant plus évident, qu'à la distance où sont ces passes des rivières, l'eau douce a perdu sa qualité, et n'empêcherait certainement pas les polypes d'y croître, puisqu'on les trouve partout près de terre, non loin des nombreuses petites rivières, et même en des endroits où l'eau n'est que saumâtre.

J'ai parlé des animaux des îles basses. Je n'ai guère autre chose à dire de ceux des terres élevées, si ce n'est qu'on a trouvé le chien, le cochon et des poules

(1) Ces ouvertures ou passes, dans les îles basses, sont presqu'invariablement sous le vent, ce qui prouverait encore que le plus ou moins de rapidité de la croissance des rescifs dépend entièrement de leur situation.

à O-taïti et dans plusieurs autres îles. On y trouve aussi quantité de petits oiseaux, qui sont bien plus distingués pour la grâce de leur chant que pour l'éclat du plumage, par une exception remarquable à ce qui a lieu sous cette zone, où l'on sait que les oiseaux, en général, compensent, par la richesse de leur parure, l'infériorité de leur chant. J'ajoute qu'on n'y trouve ni oiseaux de proie terrestres ni perroquets, ce qui pourra paraître assez singulier (1); de plus, les seuls animaux ou reptiles venimeux qu'on y rencontre sont les scorpions et les centipes ou scolopendres; encore n'y sont-ils pas nombreux, et la morsure de l'une ni de l'autre espèce n'est pas dangereuse.

Quant au règne végétal, je ne puis mieux le faire connaître qu'en donnant la liste des plantes que j'ai envoyées en France, et qui sont déposées au Jardin du Roi, à Paris (2).

(1) C'est à l'île de Rouroutou, par 23.27 de lat. et par 153.6 de long. occ., qu'on trouve le premier perroquet. Il y est de petite espèce, mais d'un beau plumage. A partir de là cet oiseau augmente en nombre à mesure qu'on avance et qu'on approche de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Guinée ou de l'Inde. Les oiseaux de ces îles seraient-ils venus de ces continens ou grandes terres, et y en aurait-il si peu en ces îles, à cause des vents alisés, qui les empêchent de gagner à l'est; ou ces mêmes vents, soufflant si souvent avec force, auraient-ils dépeuplé ces lieux de leurs habitans ailés, en les emportant au large et à l'ouest ? Ceux qu'on voit en mer semblent venir à l'appui de cette dernière opinion.

(2) Nous renvoyons, en forme d'appendice, à la fin de

Ces plantes furent recueillies, pour la plupart, d'après la note que m'avait laissée, en partant, l'infortuné Bertero, et c'est à lui seul qu'est dû l'honneur de ces découvertes.

Plusieurs de ces îles ont différentes plantes et fruits qu'elles possèdent seules, et la végétation y varie, en général, d'après la fécondité du sol, et en raison de leur situation géographique; mais à moins qu'on ne s'élève en latitude jusqu'à la Nouvelle-Zélande, par exemple, ou qu'on n'avance à l'ouest jusqu'aux îles Fidgi, où déjà se trouvent la noix muscade et autres plantes de l'Inde (1); O-taïti seule donne, à peu d'exceptions près, tous les végétaux des îles environnantes, au moins depuis Gambier jusqu'aux îles des Amis, et depuis Laïvavaï jusqu'aux Marquises; mais, comme je l'ai dit dans un rapport à l'une des Sociétés savantes de France, les autres îles n'ont pas tous les végétaux d'O-taïti, et souvent tous y sont moins

l'ouvrage, cette nomenclature, qui, revue, corrigée et considérablement augmentée, par M. Guillemin, formera une flore complète d'O-taïti. *Note de l'éditeur.*

(1) Ce fruit (la noix muscade) y est sauvage et de mauvaise qualité; mais il est toutefois étonnant que ces îles semblent former comme une ligne de démarcation; tout y porte le caractère distinct d'un changement qui devient plus positif, à mesure qu'on avance vers l'ouest. En effet, aux Fidgi, si près des îles des Amis, les hommes, les oiseaux, la végétation, sont, déjà, plus ou moins différens; et c'est jusque-là que s'étendent ces noirs aux cheveux crépus ou race Papou, qu'on ne trouve nulle part plus loin dans ces îles, ni au continent de l'Amérique, comme il sera dit ailleurs.

forts, les arbres moins majestueux, moins productifs, et leurs fruits moins savoureux. Ainsi à Gambier, à Laïvàvaï, à Toubouaï, etc., l'arbre à pain est bien moins grand qu'à O-taïti, et n'y donne, non plus, qu'une seule récolte par an; à Pitcaïrn, par 25° sud, on ne le trouve que d'une seule espèce; il y est plus faible encore et ne s'y reproduit que spontanément, sans qu'on ait pu en augmenter le nombre, en le plantant; et, enfin, aux îles de Pâques et de Rapa, par 27° de latitude sud, ce fruit n'existe déjà plus. De même, Pitcaïrn est la dernière île en latitude sud, où l'on trouve encore l'*ouhui*, l'igname (*Dioscorea alata*), le *pia* (*Tacca pinnatifida*), le *hoari*, le cocotier (*Cocos nucifera*), le *méia*, la banane (*musa*); comme Rapa est l'île la plus méridionale où se trouve le *taro* (*Caladium esculentum*), le *ti* (*Dracœnæ species*); et l'île de Pâques la dernière où se trouve le *to*, canne à sucre (*Saccharum officinarum*). Cette île aussi, avec les parties septentrionales de la Nouvelle-Zélande, offre les dernières *oumera*, pommes-de-terre douces. Enfin, l'*auté* (*Broussonetia papyrifera*), dont toutes les îles employaient l'écorce à la fabrication des étoffes, se voit, pour la dernière fois, aux îles de Pâques, de Pitcaïrn et de Rapa; mais ne présente là, comme plusieurs autres plantes, que des tiges minces et peu élevées, tandis qu'à O-taïti il s'élève souvent en arbre magnifique.

# DEUXIÈME PARTIE.

## ETHNOGRAPHIE.

Prêt à entrer dans le détail des notions de premier intérêt que j'ai pu obtenir sur les peuples polynésiens, relativement à ce qui concerne, par exemple, leur cosmogonie et autres traditions, ainsi que leur religion et leur état ancien, peut-être conviendra-t-il d'indiquer les principales sources où je les ai puisées.

J'ai long-temps vécu familièrement, à Papara, avec le chef Tati, dont le père avait été grand-prêtre; et qui, lui-même, dans sa première jeunesse, avait officié aux autels; Tati, d'ailleurs, le neveu d'Amo, Arii rahi ou roi de l'île, à l'époque de la visite de Wallis. Ce chef devait, à tous ces titres, avoir beaucoup de souvenirs et de connaissances positives, et connaître parfaitement les usages anciens, tant publics que privés du peuple. Je lui dois une foule de détails et de renseignemens nouveaux sur tous ces objets. Cependant il me manquait, surtout à l'égard de la religion, bien des documens que je savais exister

et que je cherchais en vain. Tati lui-même me parlait souvent d'un vieillard jadis prêtre et *harepo* à Raïatéa, lequel connaissait, disait-il, les anciennes traditions, tout ce qui regardait le culte et l'état du peuple aux époques les plus reculées. Déjà, plusieurs fois, j'avais désiré voir ce vieillard; mais il n'avait répondu qu'avec froideur à toutes mes sollicitations, paraissant peu disposé à me communiquer des connaissances que lui seul, peut-être, possédait encore dans cette île; et ce ne fut qu'à force d'importunités que je réussis, enfin, à le faire parler. Ce moment fut pour moi un moment d'extase. Je reproduis ici les particularités de cette communication, telles que me les présente l'extrait suivant de mon journal. Ce sera, tout naturellement, la préface de cette seconde partie de l'ouvrage, où je traite surtout des sujets dont les matériaux m'ont été fournis par cet homme extraordinaire.

*Extrait de mon journal.* (1831.)

« Septembre. — Mécontent du messager que j'avais envoyé au vieux prêtre et qui n'était pas encore revenu, mécontent du prêtre même, qui, probablement n'avait pas voulu venir, je m'étais retiré de bonne heure, et j'allais me coucher, quand quelques coups, frappés à ma porte et les mots de : « *Mater* (1)

(1) *Mater* pour *master*, mot anglais, pour *monsieur*.

*Moerenhout, haré maï na!* (Monsieur Moerenhout, venez donc!), » m'annoncèrent le retour de mon Indien. Je courus ouvrir, espérant voir, enfin, cet homme dont on m'avait tant parlé; mais mon messager était seul..... Désappointé autant qu'on puisse l'être, je le reçus rudement et le poussais dehors par les épaules, quand, avec cette patience et cette égalité d'humeur qui caractérisent tous ces insulaires, il me dit, en souriant : « *Haréuna, mater Moerenhout haïté oé éréri.* » (Un moment monsieur Moerenhout, ne vous fâchez pas.) » Et, en même temps, il tira, de dessous sa tapa, une grande feuille de bananier, chargée de caractères d'écriture. Je crus que c'était quelque lettre de change tirée par mon vieux prêtre, et à laquelle il fallait faire honneur, pour le décider à venir. Je me trompais. En approchant de la lumière la feuille qu'il m'envoyait, j'y lus ces paroles : « Il était : Taaroa était son nom; il se tenait » dans le vide. Point de terre, point de ciel, point » de mer, point d'hommes. Taaroa appelle; mais » rien ne lui répond; et, seul existant, il se changea » en l'univers..... »

» Frappé de ce langage si nouveau, et que je m'attendais si peu à trouver dans ces îles, je relus plusieurs fois ce singulier écrit. J'étais si agité que je pouvais à peine poursuivre. J'en vins à bout, pourtant, et trouvai tout aussi sublime. Ébloui de cette étonnante découverte, je ne savais ce que je faisais; mais, dans mon enthousiasme, il me semblait voir

se lever tout à coup, de devant mes yeux, le voile qui, jusqu'alors, m'avait dérobé le passé et ce qui, depuis si long-temps, était l'objet de mes méditations et de mes recherches. Aussi, à peine avais-je examiné le peu de lignes écrites, avec un bâton, sur cette feuille, que j'ordonnai le départ. Mon Indien, qui avait vu mon agitation, me regardait fixement, et je dus lui répéter mon ordre; mais, quand il eut, enfin, reconnu que je parlais sérieusement, au point de me fâcher de son inaction, il alla chercher du monde. Il était neuf heures du soir. Mes gens tardaient à venir, et moi je brûlais d'impatience. Ils me demandèrent beaucoup d'argent; mais je ne marchandai pas, tant j'étais occupé de ce que j'avais vu, de ce que j'espérais découvrir; aussi le marché fut-il bientôt conclu. Tout fut prêt en un instant; et, en moins d'un quart d'heure, j'étais sous voile, dans une pirogue indienne.

» Ces insulaires, superstitieux au delà de toute expression, sont les plus grands poltrons du monde, pendant la nuit; ils ne font pas un pas hors de leurs demeures, sans être en nombre ou avec des blancs. Alors, surtout, ils sont sans crainte; car ces derniers, n'ayant point peur des esprits, sont supposés invulnérables, et les revenans n'osent pas les approcher. C'était là l'une des raisons qui avait tant accéléré mon départ. Ne voulant point rester seuls sur le rivage, ils firent leurs préparatifs avec une promptitude qui ne leur est pas ordinaire. Le mât

fut fixé, la voile ajustée, la pirogue lancée, à l'instant où j'étais prêt moi-même; et, pour la première fois, depuis mon établissement dans l'Océanie, je pus partir sans attendre mes conducteurs.

» Il est singulier de courir ainsi, pendant une belle nuit, le long de cette terre. Souvent on peut se tenir à l'intérieur des rescifs; et, alors, la mer étant calme et unie comme une glace, ce serait une des plus belles navigations qu'on pût se figurer, sans les nombreux rochers qui demandent beaucoup d'attention; mais, de l'endroit d'où je partais pour me rendre à la demeure de mon vieux prêtre, il faut gagner la pleine mer; et les Indiens, ayant l'habitude de se tenir au plus près des rescifs, on est incessamment ballotté par les vagues, qui se poursuivent en longs sillons, se brisent, avec fracas, sur les rochers tellement rapprochés, qu'à chaque instant on croirait y voir entraîner ces frêles embarcations; ce qui effraie toujours les novices, surtout dans l'obscurité; mais j'avais l'expérience de ce manège et j'étais tranquille. — Quand nous eûmes couru environ deux milles, il s'offrit à nous une passe très-étroite et dangereuse, par où les Indiens voulaient entrer; mais la mer étant belle et le vent léger, je les fis continuer en dehors. J'eus à m'en féliciter; car, bientôt après, je jouis de l'un des plus beaux spectacles que l'imagination puisse se peindre. La lune se levait derrière les montagnes de la péninsule de Taïarabou; et, après avoir in-

sensiblement éclairé l'horizon, elle versa tout à coup sa lumière argentée sur les eaux tranquilles des baies qui s'étendaient devant nous, sur les pics et les sommets des montagnes d'O-taïti, sur le haut des cocotiers qu'agitait la brise de nuit (car nous n'étions pas loin du rivage); et sur ces vagues, qui, s'élevant en arcs, peints de mille couleurs, se brisaient ensuite, avec le bruit du tonnerre, contre le rescif, dispersés en écume blanche, à quelques pas de nous, au milieu des écueils! Dans la disposition d'esprit où je me trouvais alors, ce que je venais d'apprendre des traditions de ces insulaires, l'objet de cette course nocturne, le spectacle qui m'entourait, cette nuit si tranquille, ce lieu si beau, si singulier, ces Indiens isolés au milieu de la plus immense des mers; tant d'objets divers se présentaient à la fois à mon esprit; et la confusion de mes pensées me faisant oublier où j'étais, je m'écriai avec force : « Ah! si j'allais enfin apprendre à quoi tout ceci doit son origine!... » Cette distraction fit son effet. Les Indiens, se regardant d'abord, se mirent bientôt à rire; en quoi, malgré mon enthousiasme et les dispositions sérieuses où je me trouvais, je ne pus m'empêcher de les imiter; ce qui fit diversion, et amena du babil; car on avait, jusqu'alors, gardé le plus profond silence.

» Nous étions entrés par la passe de Maïrépéhé, au sud-est de l'île, et nous courions le long du rivage d'assez près pour distinguer, de temps en temps,

quelques demeures indiennes et de la lumière. Les sourds mugissemens des vagues, maintenant brisées au dehors et à plus d'un mille et demi de nous, interrompait seul le silence de la scène, en se joignant au léger bruit du sillage de notre pirogue, ainsi qu'au bruit plus léger encore des feuilles des cocotiers, agitées par la brise et dont plusieurs, plantés sur le bord de la mer, étaient si près de nous qu'on distinguait leurs longues ombres semblables à des spectres, et qu'on les voyait agiter leurs corps amincis et leurs grosses têtes sur le sable du rivage.

» Nous étions loin encore ; mais les Indiens, sensibles à la fraîcheur du matin, saisirent leurs pagaies et firent, avec une rapidité extraordinaire, voler sur les flots notre légère embarcation. Malgré leurs efforts, nous n'arrivâmes qu'à quatre heures passées au lieu de notre destination. Là, les aboiemens des chiens ayant éveillé les habitans, en leur annonçant notre approche, deux ou trois d'entr'eux vinrent sur le rivage, au moment où nous y abordions. Quand ils surent de quoi il s'agissait, ils allèrent, en toute hâte, prévenir le vieillard, qui vint lui-même à ma rencontre, et me conduisit à sa demeure, située à quelques pas du débarcadère. Tout le monde y était déjà sur pied. Tout le monde vint me recevoir avec cette cordialité qui n'existe peut-être que chez des peuples encore sauvages.

» En approchant de la lumière, je le reconnus, et

me souvins de l'avoir vu, une ou deux fois, chez Tati. Sa figure n'était pas belle; mais une haute stature, un front élevé, un regard de feu, une démarche noble, malgré son âge, un air d'autorité, qui se manifestait, en lui, dès l'abord, sans altérer en rien sa bonté et sa bienveillance pour tout ce qui l'approchait, montraient assez que ce n'était pas un homme ordinaire et que, doué de talens distingués dans son pays, il appartenait aussi à cette classe seule apte, jadis, à remplir les hautes fonctions sacerdotales et d'où sortaient les Arii rahi ou rois.

» Quand il était venu à ma rencontre, il n'avait qu'une natte roulée autour des reins, et tout le haut de son corps, ainsi que la tête, était nu; manière assez générale d'aller, surtout la nuit; mais qui, jadis, était la marque la plus flatteuse d'attention qu'on pût donner, soit à des chefs, soit à ceux dont on recevait une visite. Dans la maison, il se couvrit, fit placer plusieurs nattes les unes sur les autres, et m'invita à me coucher. Craignant, vu son âge, de le déranger, je m'enveloppai dans mon manteau, je me couchai; et, contre mon attente, en peu de minutes, je m'endormis d'un si profond sommeil, que, le lendemain, je ne m'éveillai qu'à huit heures.

» Toute la maison était debout à mon réveil. Il paraît même qu'on ne s'était pas couché, après mon arrivée; mais on avait gardé le plus profond silence, pendant que je dormais. A peine étais-je sur pied, que le prêtre vint à moi; et, me tendant la main,

me répéta que j'étais le bien venu. Je reconnus bientôt que sa réception ne devait pas se borner à des paroles. Un petit cochon rôti, plusieurs poissons, enveloppés dans des feuilles, cuits sur des pierres chaudes, et qu'on m'apporta pour déjeûner, me prouvèrent que, conformément à leurs anciennes lois d'hospitalité, ces braves gens avaient été à la pêche et n'avaient fait que travailler, depuis mon arrivée dans la maison, afin de me procurer le repas de bien-venue.

» On pourrait s'étonner que l'avidité presque générale qu'ils montrent pour les objets appartenant aux blancs, et cette cupidité sordide qu'ils manifestent presque toujours dans tous leurs trafics, n'aient pas fait perdre aux Indiens ce goût de l'hospitalité, le seul presque de tous leurs anciens usages qu'ils aient conservé intact. Un Indien reçoit-il un étranger, il ne peut s'empêcher de lui offrir ce qu'il a de mieux; à tel point que, n'eût-il qu'un seul cochon, une seule poule, il les tuerait pour traiter son hôte, et mourrait de honte, s'il devait le laisser partir sans lui avoir donné au moins un bon repas. Dans ce but, non-seulement il sacrifie ce qu'il a chez lui, mais n'épargne ni temps ni travail; et, faute de mieux, toute une famille irait pêcher et travaillerait la nuit entière, afin de présenter, le lendemain, un banquet à ceux que le hasard ou le choix a conduits chez elle.

» Suivant la coutume du pays, des feuilles vertes de

l'arbre à pain et de bouraau (*hibiscus*) furent donc étalées devant moi. On m'y servit le déjeûner. On me trouva aussi un couteau et une fourchette. Il y avait de l'eau et du lait de coco, le tout en des jattes faites avec la noix de ce dernier fruit; et ce genre de service de table, si différent de celui des contrées plus civilisées, ne laisse pas d'être attrayant par sa propreté, et n'a, certainement, rien de désagréable pour l'homme qui, instruit à se plier aux circonstances, sait s'accommoder de mœurs et de coutumes simples, sans blâmer, à tort et à travers, ce qui diffère de ce qu'il a vu chez lui, par la seule raison de cette différence même.

» Le vieillard s'assit à côté de moi, découpa lui-même le cochon; puis, baissant la tête, il dit à haute voix et d'un ton pathétique une courte prière(1), à laquelle toutes les personnes présentes répondirent : *Amen !* Et nous commençâmes le repas.

Impatient d'en venir au sujet qui m'amenait, je saisis la première occasion de le remercier de ce qu'il m'avait envoyé, et de lui dire combien cela m'étonnait et me paraissait beau. « Beau! me dit-il, en me regardant avec surprise; vous l'avez trouvé beau ?....

(1) L'usage de prier avant le repas, que ces insulaires observent si exactement, d'après les prescriptions de la religion chrétienne, a, de tous temps, existé chez eux. On le suivait bien plus rigoureusement encore, sous l'empire de leur ancienne religion. On n'oubliait jamais de prier au lever, avant le repas et au coucher; et l'on devait même implorer les dieux pour quelque autre action que ce pût être.

» Vous n'êtes donc pas de la même religion que les mis-
» sionnaires ? » — « Pardon, lui répondis-je... mais,
» partout, nous servons le même Dieu. Taaroa ou
» Jéhova, ne sont que des noms. La Divinité est tou-
» jours la même. » — « Ah ! pourquoi vos devanciers
» n'ont-ils pas pensé comme vous ? Nous aurions
» gardé la religion de nos pères ; en la modifiant et
» en en corrigeant les abus, nous aurions conservé
» nos anciennes coutumes, notre gouvernement, et
» ne serions point tombés dans cet état de dégrada-
» tion où, sans religion, sans gouvernement, sans
» caractère national, nous avons contracté tous les
» vices des étrangers, sans adopter une seule de leurs
» vertus et sans conserver les nôtres.... Ah ! mon ami !
» oui... c'est ainsi que je veux vous nommer, » ajouta-
t-il, en me tendant la main et serrant affectueu-
sement la mienne, que je lui abandonnai. — « Mon
» ami !... quelle plaie vous avez rouverte ! dans quel
» état mon pays est-il tombé ? O O-taïti ! *Ahouaï !*
» *ahouaï ! ahouaï* (1)*!* »

» Pendant ce discours, sa figure s'était animée ; son regard, qui m'avait déjà étonné autrefois, jetait des flammes ; mais il avait fini par tomber dans un accablement dont l'expression m'étonnait d'autant plus,

(1) Cri de détresse des îles de la Société. Ce discours est, sinon littéralement, du moins en substance, celui que m'ont tenu, non-seulement le vieux prêtre, mais encore nombre de chefs et autres personnes des plus capables de bien juger de l'état actuel des choses.

sur cette figure énergique. Il m'était facile de reconnaître que j'avais affaire à un homme supérieur, capable de juger des événemens, et qui sentait fortement l'état et le malheur de son pays. Après quelques minutes, il leva la tête, montra son visage, qu'il avait, jusqu'alors, caché dans ses deux mains; et je le vis essuyer, furtivement, avec ses doigts, des larmes, qu'il cherchait à me dérober. Attendri moi-même, je lui tendis la main, à mon tour. Alors, nous sortîmes ensemble, au grand air; mais en gardant le silence. Il me conduisit à quelques pas de sa maison, où se trouvaient les ruines d'un ancien maraï. Là, ayant un peu changé d'humeur, il me dit : « Vous allez » vous moquer de moi... vous allez trouver tout cela » bien absurde, bien ridicule !.... » Et, de nouveau, j'eus beaucoup de peine à le rassurer sur mon opinion, et à lui faire réciter quelques passages de la cosmogonie du pays. Il commença par un chant d'aréoïs, auquel je ne compris rien; ensuite il récita ce qu'il m'avait envoyé la veille; puis d'autres choses.... Mais je reconnus bientôt la difficulté d'écrire tout cela; car il ne pouvait réciter que de suite et en déclamant; et, alors même, sa mémoire le trahissait souvent. Si je l'arrêtais pour écrire, il ne savait plus rien, ne pouvait poursuivre, et il fallait recommencer. Ce ne fut donc qu'à force de répétitions que je parvins à jeter sur le papier les détails qu'on va lire. C'était long et fatigant pour lui, surtout; car je n'y réussis qu'après plusieurs jours de séances. Il eut

même la complaisance de venir chez moi pour m'en entretenir.

» C'est à lui que je dois toutes les traditions relatives à la cosmogonie, etc. C'est lui qui est mon garant et mon autorité relativement à tous les détails suivans, sur ce qu'étaient ces peuples au temps de la découverte, et sur ce qu'ils peuvent avoir été à des époques antérieures, auxquelles il est impossible de remonter.

---

# CHAPITRE PREMIER.

## LANGUE.

L'un des faits qui étonnèrent le plus les premiers navigateurs appelés à parcourir le grand Océan, est la conformité des dialectes dans toutes les îles.

L'O-taïtien qui accompagna Cook s'entretenait facilement, dès son arrivée à la Nouvelle-Zélande, avec les habitans de cette terre, au point de pouvoir soutenir une controverse théologique avec quelques-uns de ceux qui abordèrent les vaisseaux anglais. Le dialecte de Tongatabou diffère moins encore de celui des autres îles; les habitans de Sandwich, des Marquises et d'O-taïti s'entendent en peu de jours; et des navigateurs qui ont visité l'île de Pâques, avec des Indiens de Sandwich, des îles des Amis, de la Nouvelle-Zélande, d'O-taïti et des îles intermédiaires, m'ont tous assuré, comme j'en ai moi-même fait l'expérience, que ces individus s'entendaient parfaitement avec les habitans de cette île isolée et éloignée de douze à treize cents milles de toute île habitée,

connue jusqu'à ce jour. Il n'est donc pas douteux que les habitans des îles en longitude occidentale n'aient tous la même origine. Pour mieux le prouver encore, je citerai quelques-unes des règles fondamentales de leur syntaxe et des formes de leur phraséologie, qui, tout en démontrant l'identité de leur berceau, donneront une idée du génie si sublime, dans leur simplicité toute primitive, de ces dialectes parlés par tant de peuples, qui vivent à des distances si considérables des autres; mais, si ces dialectes ont beaucoup de rapports entr'eux, ils en ont aussi quelques-uns avec celui des Malais. C'est un fait incontestable; l'analogie de leurs noms de nombre suffirait pour le prouver. Il y a aussi quelques rapports entre plusieurs des usages des Indiens de l'Océanie et ceux des Indiens du continent de l'Amérique, sans que ni l'une ni l'autre de ces analogies puisse être regardée comme démontrant positivement l'identité de leur origine.

Ce chapitre se divisera tout naturellement en deux sections, dont l'une réunira les principales règles grammaticales de la langue océanienne générale, en prenant pour type celle d'O-taïti, dont tous les autres idiomes de l'Océanie ne sont que des dérivés plus ou moins directs; et établira, par le fait, la parfaite identité de ses formes et de son génie avec ceux de chacun d'eux. La seconde section, en appuyant les principes énoncés dans la première, aura pour but spécial de présenter quelques observations et

quelques exemples propres à donner une idée sommaire du caractère général de la prose et de la poésie, dans la langue océanienne.

## SECTION PREMIÈRE.

### GRAMMAIRE.

Cherchons d'abord à prouver que les habitans des îles de l'Océan pacifique en longitude occidentale ont tous la même origine et appartiennent à la même famille.

Première preuve, tirée de l'analogie de leurs noms de nombre :

| NOMBRES. | O-TAÏTI. | NOUVELLE-ZÉLANDE. | SANDWICH. | ILES DES AMIS. |
|---|---|---|---|---|
| 1 | Atahi | Katihi | Akahi | Taha |
| 2 | Aroua | Kaoua | Aroua | Oua |
| 3 | Atoura | Katodou | Atorou | Tolou |
| 4 | Acha ou Ema | Kaua | Ahaa | Fa |
| 5 | Arima | Kadima | Arima | Nima |
| 6 | Aono | Kaoni | Aono | Ono |
| 7 | Ahitou | Kawitou | Ahitou | Titou ou taitou |
| 8 | Avoarou | Kavadou | Avarou | Valou |
| 9 | Aiva | Kaiwa | Aiva | Aiva |
| 10 | Aahourou ou oumi | Kanga ou ondou | Oumi | Tongo foula |

Et comme ils comptent par dizaines, ils continuent ainsi : *ahourou matahi*, onze ou dix et un ; *ahourou maroua*, douze ou dix et deux ; *troua ahourou*, vingt ou deux fois dix ; *étorou ahourou*, trente ou trois fois dix, et ainsi de suite jusqu'à cent, mille, etc.

Outre la parfaite identité du système de numération dans toutes les îles, les noms des objets les plus généraux ou les plus usuels n'y diffèrent non plus que par la manière de les prononcer ; tels sont :

| TERMES GÉNÉRAUX ET USUELS. | O-TAÏTI. | AUTRES ILES, NOUVELLE-ZÉLANDE, SANDWICH, ETC. |
|---|---|---|
| Mort | *Maté* | *Malé* |
| Eau | *Val* | *Wai* |
| Terre | *Fanna* | *Fonna* |
| Dieu | *Atoua* | *Otoua* |
| Parent | *Médoua* | *Modoua* |
| Homme | *Taata* | *Kanaka* et *Tangata* |
| Femme | *Vahiné* | *Wahiné* et *Fifiné* (1) |
| Poisson | *Ia* | *Ika* |
| Cochon | *Bouaa* | *Bouaka* |
| Oiseau | *Manou* | *Manou* |
| Hameçon | *Matau* | *Maton* |

(1) Exception. Femme se dit *pehaa* dans l'île d'Opara.

Mais, sans multiplier les citations, celles qu'on vient de voir devant suffire pour prouver l'analogie des dialectes de ces îles les uns avec les autres, je passe à une règle qui caractérise très-particulièrement leur langue commune, c'est-à-dire à l'usage du duel pour les pronoms, usage commun à toutes les îles, sans exception aucune, et que les Indiens observent avec une exactitude qui rend la pratique de leur langage très-difficile pour les étrangers.

En voici la forme :

SINGULIER.

*Van*, je ou moi.
*Oé*, tu.
*Oïé*, il, elle.

DUEL.

*Taua*, nous deux, toi et moi.
*Maua*, lui et moi.
*Oroua*, vous deux.
*Raua*, eux deux.

Il en est de même pour le possessif.

*Na* ou *no taua*, le nôtre (de soi et de moi).
*Na* ou *no maua*, le nôtre (le tien et le mien).
*Na* ou *no oroua*, le vôtre (à vous deux).
*Na* ou *no rava*, le leur (à eux deux).

Je donne cette règle comme générale et applicable à toutes les îles; car les formes qui désignent le duel ne diffèrent effectivement que par la prononciation, comme on le reconnaîtra par les exemples suivans :

| Désignation des pronoms. | O-taïti. | Nouvelle-Zélande. | Sandwich. |
|---|---|---|---|
| Je | *Van* | *Ahou* | *Wan* |
| Tu | *Oé* | *Koé* | *Oé* |
| Il, elle | *Oïa* | *Ia* | *Oïa* et *Ia* |
| Toi et moi | *Taua* | *Kaua* | *Kaua* |
| Lui et moi | *Maua* | *Maua* | *Maua* |
| Vous deux | *Oroua* | *Koroua* | *Oroua* |
| Eux deux | *Kaua* | *Raua* | *Raua* |

Il en est de même de tous les autres mots ; mais, quand le fait ne serait pas aussi rigoureusement exact, l'accord d'un si grand nombre, l'accord des pronoms et autres règles qui caractérisent si particulièrement leur langue commune, ne suffiraient-ils pas pour prouver que ces peuples appartiennent tous au même corps de nation ?

Outre les formes de duel que je viens d'indiquer, la langue océanienne a encore d'autres formes qui signifient *deux* ou *plus de deux*. Ce sont des particules ( *na* , *mau* , *tau* , ) ajoutées aux noms, et qui en déterminent le pluriel ; car les noms , en eux-mêmes, n'ont rien qui en marque le nombre ou le genre , et le premier ne se connaît que par les particules précitées, *na* , *mau* , *tau* , auxquelles il faut joindre *poué* et *houi* , comme :

*Ia*, poisson ; *na ia* , des poissons ( deux au plus ).

*Ofai*, pierre ; *na ofai*, des pierres, id.
*Roa*, une mouche ; *na roa*, des mouches, id.

Le pluriel, entièrement illimité, se forme en ajoutant *mau*, comme :

*Mau taata*, des hommes, sans nombre et plus de deux.
*Nau fétia*, des étoiles, id. id.

*Tau*, quoiqu'indéfini, semble n'indiquer qu'un petit nombre, comme :

*Tau taata*, quelques hommes, trois ou un petit nombre d'hommes.

Le genre ne se distingue qu'en ajoutant *tam*, homme ou mâle (de l'espèce humaine); et *vahiné*, femme; et *oni*, mâle ; *oufa*, femelle, pour les animaux.

EXEMPLES :

*Médoua*, un parent ou parente.
*Médoua tam*, parent, homme, père, etc.
*Médoua vahiné*, parente, mère, etc.
*Médoua hovai*, beau-père ou belle-mère, indistinctement.
*Médoua hovai tam*, beau-père.
*Médoua hovai vahiné*, belle-mère.
*Manou oni*, oiseau mâle.
*Manou oufa*, oiseau femelle.

Il y a, pourtant, quelques exceptions, comme :

*Paha*, verrat.
*Mati*, truie.
*Touaué*, un frère.
*Touahiné*, une sœur.

*Tamaroa*, un petit garçon.
*Potii*, une petite-fille.

La langue n'a point de cas; ou, du moins, les cas, si elle en admet, ne se distinguent pas dans les noms même; mais elle y supplée, comme plusieurs autres langues, par de petits mots qu'elle place devant les noms.

EXEMPLES :

| | |
|---|---|
| Nominatif. | TÉ *haava*, le juge. |
| Génitif. | NO TÉ *haava*, du juge. |
| Datif. | I TÉ *haava*, au juge. |
| Accusatif. | TÉ *haava*, le juge. |
| Vocatif. | ETÉ *haava*, ô juge. |
| Ablatif. | I TÉ *haava*, du juge. |

Le pluriel se forme en ajoutant *mau*, comme :

TÉ MAU *haava*, les juges, etc.

Les noms adjectifs, comme les substantifs, n'ont rien qui détermine leur genre, et l'on dit :

*É. taata* MAITAI, bon homme.
*É. vahiné* MAITAI, bonne femme.
*É. taata* INO, méchant homme.
*É. vahiné* INO, méchante femme.

Mais le nombre, dans les adjectifs, se détermine souvent comme il suit :

*É. taata maitai*, bon homme.
*É. taata* MAITATAI, de bons hommes.
*É. taata ino*, méchant homme.
*É. taata* IINO, de méchans hommes.

*É. raau rahi*, un grand arbre.
*É. raau* RARAHI, de grands arbres.

Quant aux verbes, voici ce qu'en dit la grammaire o-taïtienne, publiée par les missionnaires.

Les verbes o-taïtiens sont actifs, passifs et neutres; mais indépendamment de ces trois caractères, la plupart ont un *causatif* actif et un *causatif* passif. Tous les verbes réguliers actifs peuvent donc être conjugués de quatre manières différentes :

1° *Ité*, savoir.
2° *Faaité*, faire savoir.
3° *Ité hia*, su.
4° *Faaité hia*, mettre en état d'être su.

La forme causative d'un verbe résulte de l'addition à ce verbe des syllabes *faa*, *haa* ou *ta*.

Son passif se forme en y ajoutant *hia* ou *a*.

Pour en former le passif causatif, on le fait précéder de *faa*, *haa* ou *ta*; et suivre de *hia*.

Les verbes neutres et presque tous les noms peuvent être changés en verbes actifs causatifs, en mettant avant *faa*, *haa* ou *ta*; et en verbes passifs causatifs, en y ajoutant *hia*, comme *maté*, mort ou être mort; *haa maté*, occasionner la mort; *haa maté hia*; être amené à l'état de mort.

Les verbes ont trois personnes au singulier, *van*, *oé*, *oié*; quatre au duel, *taoua*, *maoua*, *oroua*, *raoua*; trois au pluriel, *tatou* ou *matou*, *outou* et *ratou*.

| | |
|---|---|
| Singulier | *Té haapii néi van*, j'enseigne.<br>*Té haapii néi oé*, tu enseignes.<br>*Té haapii néi oié*, il ou elle enseigne. |
| Duel | *Té haapii néi taoua*, moi et toi enseignons.<br>*Té haapii néi maoua*, moi et lui enseignons.<br>*Té haapii néi oroua*, vous deux enseignez.<br>*Té haapii néi raoua*, eux deux enseignent. |
| Pluriel | *Té haapii tatou* ou *matou*, nous autres (trois au plus) enseignons.<br>*Té haapii outou*, vous (trois au plus) enseignez.<br>*Té haapii ratou*, ils (trois au plus) enseignent. |

Les verbes ont les modes suivans :

*Té parau néi*, parler ici ; *a parau*, pàrler ou parlé ; *ahiri parau, é parau a dou van*, si j'avais quelque chose à dire, je parlerais. Ainsi, une sorte d'*infinitif local*; un *infinitif ordinaire* et un *participe passé*, ayant la même forme; et un *conditionnel présent*.

Il y a quatre temps, savoir :

Le présent. — *Té papai néi au*, j'écris ou je suis écrivant.
L'imparfait. — *Fé papai va vau*, j'écrivais ou j'étais alors écrivant.
Le parfait. — *I papai na vau*, j'écris ou j'ai écrit.
Le futur. — *É papai au*, j'écrirai.

Ces quatre temps se distinguent de la manière suivante :

1° le présent, en mettant *té* avant le verbe, et *néi* entre le verbe et le pronom ;

2° L'imparfait, en mettant *fé* avant le verbe, et *ra* à la place de *néi* ;
3° Le parfait, en mettant *i* avant le verbe, et *na* après ;
4° Le futur, en mettant *é* avant le verbe.

## SECTION II.

—

## LITTÉRATURE.

Le dialecte des îles de la Société est celui qui paraît différer le plus de ceux des autres îles. Il semble avoir subi de grands changemens. Il est plus doux, plus abondant; en général, les mots en sont plus harmonieux et plus courts; néanmoins, il a encore tant d'affinité avec les autres, que peu d'heures suffisent à un O-taïtien pour entendre et même pour parler les dialectes de Tongatabou, de la Nouvelle-Zélande, des Marquises, de Sandwich ou des autres îles situées en longitude occidentale. Un examen attentif ferait reconnaître que le dialecte de chacune de ces îles est en rapport direct avec l'état du peuple qui l'habite.

C'est ainsi que le *k* et le *w*, consonnes dures, dominent chez les sauvages habitans de la Nouvelle-Zélande, des îles basses de l'Archipel dangereux, aux Marquises, aux Sandwich même, et notamment dans toutes les îles où les peuples sont anthropophages et se font continuellement, la guerre pour s'entre-

dévorer; tandis que ces lettres entrent rarement dans le langage des peuples de Tongatabou, par exemple; et sont, ainsi que le *ng* nasal et le *g* (1) même, entièrement bannis des dialectes des voluptueux habitans d'O-taïti et autres îles de la Société. C'est ainsi qu'homme fait *kanaka* aux Sandwich, aux Marquises; *tangata*, à Tongatabou et dans plusieurs autres îles; *taata* aux îles de la Société. C'est ainsi qu'*iko*, poisson, et *ariké* ou *aiki*, principal chef, mots usités dans toutes les îles, font *ia* et *arii* à O-taïti; de même que *bouaka*, cochon, fait *bouaa* dans cette dernière île (2).

Cette langue et ses différens dialectes ont le caractère de naïveté enfantine qu'on trouve dans tous les dialectes connus, tant pour la force que pour la précision; ils paraissent, néanmoins, n'exprimer qu'avec difficulté les plus simples abstractions; et doivent, afin d'y parvenir, avoir recours à des images physiques; mais cet inconvénient les embellit, en les enrichissant de figures et d'emblêmes, dans leurs moindres applications. Ce sont, à chaque ins-

(1) La lettre *g* n'existe, dans ces dialectes, qu'autant qu'elle a le son du *g* espagnol ou hollandais, et devrait entrer dans plusieurs mots o-taïtiens où les Anglais la représentent par *h*; comme *tahoa* (envieux), qui devrait s'écrire *tagoa*.

(2) Les O-taïtiens seraient, à ce compte, pour l'Océanie, ce que les Attiques et les Ioniens étaient pour l'ancienne Grèce; et, en suivant cette idée, les habitans de Sandwich, de la Nouvelle-Zélande, etc., en seraient les Doriens et les Eoliens.

tant, des allégories, des métaphores; et, quoique les comparaisons y soient toujours tirées d'objets présens et communs, cette manière de s'exprimer ne laisse pourtant pas que d'être très-poétique. C'est ainsi qu'un chef, dans une assemblée publique à O-taïti, répondit aux Européens qui leur reprochaient leur vie licencieuse : « Vous attendez de nous plus » qu'il n'est raisonnable d'attendre d'un peuple dans » notre état. Elevés dans des coutumes et des usages » contraires aux vôtres, il n'est pas facile de rompre » avec eux. Voyez ces cocotiers sur nos rivages. » Enracinés par le temps, ils résistent aux vents » et aux tempêtes; c'est en vain que la mer les bat » presque continuellement, depuis nombre d'an- » nées; ils ne succomberont qu'à la longue, et quand » le temps et la mer auront détruit jusqu'à leur der- » nière racine. Il en est de même de nous. Nos cou- » tumes et nos vices, fortement enracinés, ne peu- » vent être détruits que peu à peu; et ce ne sera » qu'à la longue que, semblables aux cocotiers, ils » tomberont et seront oubliés. »

Un autre, dans une discussion importante, pour rendre ses frères attentifs à l'objet de son discours : « Apportez ce panier de vivres, leur disait-il : met- » tez-le au milieu de nous, pour que chacun puisse » voir ce qu'il contient, et que personne ne vienne » dire, après, qu'il ne veut pas du lot qui lui tombe » en partage, parce qu'il n'aura pas vu ce qu'il y » avait pour tous. »

Et plus récemment encore, quand la reine était sur le point de faire la guerre à quelques chefs, l'un d'eux, dont la famille a presque toujours été la rivale et l'égale en pouvoir de la famille régnante, s'écriait avec indignation : « Quoi ! elle-même veut » reprendre ces lances encore fumantes, du sang de » nos pères, mais que la nouvelle religion, qu'elle » veut détruire, enterra dans le tombeau de l'oubli ! » Ne craint-elle pas qu'indignées, les ombres de nos » parens ne sortent du séjour obscur, pour nous re» procher que leur mort n'a pas encore été vengée? »

C'est ainsi qu'ils s'expriment toujours, et que tous les objets s'animent autour d'eux; et cela, partout, indifféremment; et cela, dans toutes les classes du peuple; car il est à remarquer que, depuis le premier des chefs jusqu'au dernier des sujets, tous, pour avoir la permission de parler en public, doivent observer, avec exactitude, les règles de leur langage et savoir employer, dans leurs discours, toutes les nuances qui peuvent les embellir, au risque de se rendre ridicules et d'être même hués pour la moindre faute de syntaxe ou de rhétorique; ce qui, au reste, n'arrive guère à ceux qui osent parler, parce que, presque sans aucune exception, ils possèdent parfaitement leur langue, et sont riches, éloquens, souvent nobles dans leurs expressions. Ainsi, naguère, à l'île de Moréa ou Eïméo, un homme du commun s'écriait, dans une prière : « Jéhova, ô mon Dieu ! fais que » ta parole, portée sur les ailes du vent, descende

» sur tous les pays, et soit annoncée et reconnue chez
» tous les peuples de la terre ! »

Mais c'est surtout dans les discussions publiques sur la guerre, dans les harangues des chefs ou des généraux à leurs armées, que se reproduisaient ces élans d'une éloquence vraiment entraînante. La passion et le besoin du moment leur inspiraient, sans doute, ces traits de feu par lesquels ils savaient si bien communiquer à leur auditoire et leur ardeur et leur ressentiment; mais leurs comparaisons n'en étaient pas, pour cela, moins justes; et leurs images, prises dans la nature et parmi les êtres et les objets qui les entouraient, témoignaient toujours de la plus grande justesse d'esprit et de l'instinct d'observation le plus délicat. Quelques exemples en feront mieux juger que tout ce que j'en pourrais dire.

1er Exemple. « *Tapéa toutouau maité.* »

« Que le guerrier saisisse son arme et la tienne
» ferme, comme le toutouau. »

Le *toutouau* est un gros crabe qui, lorsqu'il a saisi quelque chose, ne lâche jamais prise, à moins qu'on ne lui casse les pattes ou qu'on ne le tue.

2e Exemple. — « *Bouraau tu aivi ïa taata.* »

« Que ferme comme le bouraau soit le guerrier
» devant l'ennemi. »

Le *bouraau* (*hibiscus*) est un arbre qui croît sur les

hauteurs, arbre au bois dur et qui plie dans tous les sens; mais que ni vent ni tempête ne peuvent rompre ni déraciner.

3e Exemple. — « *É taata ra, ę toréa mata » héré.* »

« Que le guerrier ait l'œil du toréa, pour éviter
» les piéges de l'ennemi. »

Le *toréa* est un joli petit oiseau qui court sur le rivage, et qu'on ne peut plus attraper, quand il est une fois parvenu à se soustraire au piége où il s'était laissé surprendre.

4e Exemple. — « *É taata ra é ono arai ava.* »

« Que le guerrier qui défend son poste, le dé-
» fende avec la fureur et la fermeté de l'ono. »

L'*ono* est un poisson terrible dont l'attaque est aussi redoutable que celle du requin, puisqu'il coupe d'un seul trait la jambe d'un homme. Quand il se place dans une des ouvertures des rescifs, il attaque indistinctement tout ce qui s'y présente, hommes et poissons; et le seul moyen de le déloger est de le mettre à mort.

C'étaient les *raauti* (orateurs), chargés d'encourager les combattans, et dont j'aurai occasion de parler ailleurs (1), qui faisaient, surtout, usage de

(1) Voyez *Guerre et Paix*.

ces expressions; et leurs discours se distinguaient, quelquefois, par des traits d'une noble mais sauvage éloquence, qu'il serait difficile de rendre dans une autre langue.

L'éloquence était aussi honorée chez ces insulaires que chez aucun autre peuple de la terre. Ils avaient des maîtres de rhétorique et des écoles où l'on enseignait l'art de parler; et il paraît que l'éloquence était si nécessaire aux chefs, qu'en manquer c'était être privé des moyens de gouverner; et, aujourd'hui encore, quand ils parlent de tel de leurs anciens chefs, il est rare qu'on les entende dire : « c'était un homme puissant, un grand guerrier; » mais, laissant de côté tout ce qu'il a fait, pour ne voir en lui que le célèbre orateur, ils diront avec emphase : « *Taata » paraparau maitai !* C'était un homme qui parlait bien ! »

Si l'éloquence était en honneur chez ces peuples, la poésie n'était pas moins une passion pour eux; mais, notamment, pour les habitans des îles de la Société, de tous, sans doute, les moins barbares et les plus portés à tous les genres de plaisirs. Ils en faisaient usage dans toutes leurs fêtes et dans toutes leurs solemnités. Ils avaient leurs bardes et leurs ménestrels voyageurs, animant de leurs accens, de leur musique et de leurs danses, et leurs fêtes et leurs festins. Ils prenaient pour sujets de leurs chants, tantôt les exploits de leurs dieux ou héros déifiés, tantôt leurs guerres ou les hauts faits de leurs chefs régnans,

tantôt les avantages physiques ou les vertus de quelque autre personne présente; mais, bien plus souvent encore, ils ne chantaient que l'amour et ses plaisirs, improvisant avec une extrême facilité. Cook nous apprend qu'il fut lui-même l'objet de leurs chants, dans une de leurs fêtes; et, encore aujourd'hui, quoique les missionnaires, par une austérité malentendue, interdisent cette sorte de divertissemens dans le peu d'occasions qui s'en présentent, on trouve partout des Indiens toujours prêts à improviser des chants analogues aux circonstances (1).

Les rapports existant entre le langage et les mœurs des habitans des différentes îles de l'Océan pacifique, semblent se reproduire dans le caractère de leur poésie et de leurs chants. Ainsi les cannibales de la Nouvelle-Zélande ne chantent que la guerre et la vengeance; leur musique, toujours montée sur un mode de terreur, ne respire que le carnage et les combats, tandis que les voluptueux habitans d'O-taïti et autres îles de la Société ne chantent que le plaisir et l'amour. Il y avait, dans les poésies légères de ces derniers peuples, une douceur, une simplicité touchantes. Les exemples que je vais citer en donneront quelque idée, quoiqu'il soit impossible d'en rendre toute la naïveté dans une langue européenne.

(1) Ce qu'lis ſont aujourd'hui ne peut pourtant pas se comparer à leur poésie d'autreſois.

*Plaintes de jeunes femmes dans une des scènes des Aréoïs.*

PREMIÈRE.

« Vous, légères brises du sud et d'est, qui vous
» joignez pour vous jouer et vous caresser au-dessus
» de ma tête ! hâtez-vous de courir ensemble à l'autre
» île ; vous y verrez celui qui m'a abandonnée, assis
» à l'ombre de son arbre favori. Dites-lui que vous
» m'avez vue en pleurs à cause de son absence. »

DEUXIÈME.

« C'est ici, c'est à cette pointe, qui s'allonge dans
» la mer, que celui qui m'a abandonnée me promit
» de l'amour. O mes jeunes compagnes, qui voyez
» mes pleurs ! aidez-moi à ramasser des herbes
» marines ; je veux lui en former des chaînes, s'il
» revient en ces lieux. »

Mais un morceau des plus pathétiques est celui que m'a remis M. Orsmond, missionnaire. C'est un serviteur qui regrette son maître tué dans une bataille. Voici l'exposé du fait :

Un parti de l'île de Moréa ou Eïméo, commandé par le chef *Noho*, vint attaquer *Taïarabou*, fut vaincu ; et, des têtes des morts, le vainqueur, *Uéré*, construisit un *ahou* (enceinte de maraï). Le chant peint le serviteur voulant visiter ce triste lieu.

» *Oua tai tirétiré té ouriri i paé tahatai téi*
» *té ahou poo téi té roua taata i té vai iti Tapéna*
» *na roui au i arohai, i té toréa iti é horo i*
» *manoua, té ouriri iti i té outoua aré o Noho é*
» *no té oré a fatou ! té ori haéré noa néi È tai rii*
» *faa o i moua vaa téi maéré tou-noa, é notéra,*
» *manou iti, té imi aroha iau, É Nohoé é*
» *Nohoé.* »

« Courait devant moi sur le rivage le pluvier, près
» du *ahoupoo* (1), près du tombeau des hommes,
» près de la petite rivière *Tapéna*; car, la nuit pas-
» sée, je traînais ma douleur, accompagnée des
» cris plaintifs du petit toréa (2), qui courut vers
» *Manoua* (3), le petit pluvier de la maison de
» *Noho*, hélas ! je n'ai plus de maître.... J'allais et
» errais au hasard.... Il y a de la mer, qui brise, et
» empêche ma pirogue d'entrer à *Maretau naa* (4);
» il n'y a que le petit oiseau, qui, affligé comme
» moi, cherche en moi de l'amour. O *Noho !* ô
» *Noho !* »

Mais toutes ces poésies, qui doivent être du plus touchant intérêt pour les Indiens, perdent, en grande partie, leur charme, pour un étranger ignorant l'événement auquel elles se rapportent; et sont, pres-

(1) *Ahou*, mur; *poo*, tête.

*Toréa* oyez page 410.

(3) Lieu où se donna la bataille.

(4) Nom d'un lieu où une pirogue peut difficilement aborder.

que toujours, inintelligibles pour lui, à cause des noms de personnes, des noms de localités qu'il ne connaît pas, et des nombreux sous-entendus qu'il ne peut suppléer.

En général, les dialectes océaniens, dont les mots sont tous composés de voyelles, prêtent beaucoup à la poésie, particulièrement ceux des dernières îles, qui seraient très-harmonieux, s'ils étaient moins monosyllabiques, et si tous leurs mots, sans exception, ne commençaient et ne finissaient pas par une voyelle, ce qui ramène trop souvent ces chutes un peu monotones : *a*, *éé*, *i*, *o*, *u*.

Je borne ici cette analyse de la grammaire et de la littérature o-taïtiennes, considérées dans leurs formes les plus générales et dans leur génie; en rappelant ce que j'ai dit ailleurs, que ces formes et ce génie se reproduisent, à peu de choses près, dans tous les idiomes océaniens. Ce peu de détails suffira pour le petit nombre de lecteurs curieux de s'en faire une idée, et ne paraîtra que trop long à la majorité; mais, voulant traiter de l'origine et de l'antiquité de ces peuples, je ne pouvais passer absolument sous silence les bases et les principes de leur langage, qui peuvent expliquer à la fois, et telles de leurs coutumes encore existantes et celles qui n'existent plus pour eux que dans le souvenir.

# CHAPITRE II.

## RELIGION.

Après leur langue, qui, chez ces peuples, comme chez tous les autres, est l'origine et la clef de toute civilisation, et qui, par conséquent, a dû être l'objet de mes premières recherches, je passe à l'exposé de leur système religieux; et, au milieu de toutes les difficultés que présentent l'obscurité et l'incertitude de leurs traditions à cet égard, grâce aux enseignemens de mon vieux prêtre, je crois être parvenu à m'en faire quelque idée. Ce sont ces enseignemens mêmes que je transmets aujourd'hui au public, sans y faire d'autres changemens que ceux que rendent absolument nécessaires l'ordre et l'enchaînement des idées.

### I. DOGMES.

Deux idées, qui dominent toutes les autres, et auxquelles toutes les autres semblent se rattacher sur cette matière, frapperont l'observateur attentif et consciencieux des habitudes religieuses de ces peuples.

La première, c'est l'ascendant universel que prennent ces mêmes habitudes sur leur existence. Chez eux, en effet, toutes les actions de la vie publique et de la vie privée, toutes les pensées, tous les discours se rapportent à la religion, bien ou mal conçue ; chez eux, la divinité se montre incessamment dans tous leurs travaux comme dans tous leurs plaisirs, et préside indéfiniment à tout, sans que leurs mœurs en restent, pour cela, moins étrangères aux lois de l'humanité et de la pudeur ; singulière anomalie, bien digne de l'attention des philosophes ; car les peuples océaniens sont, peut-être, les seuls qui en présentent l'exemple !

La seconde est cette monstrueuse alliance du panthéisme le plus absurde et le plus grossier avec le spiritualisme le plus délicat et le plus pur ; alliance qui nous offre en eux, presque simultanément, des êtres à peine dignes du nom d'homme, par les froides atrocités dont nous les voyons se rendre coupables, et les êtres les plus doux, comme les plus hospitaliers ; brisant leurs idoles et tombant à genoux devant leurs prêtres ; confians à l'excès ou soupçonneux outre mesure ; capricieux, légers, inconséquens, féroces, comme par boutades ; bons par instinct et par entraînement ; n'ayant de l'homme que la taille et les forces, quand l'esprit et le cœur restent presque toujours ceux de l'enfant ; anomalie encore, sans doute, et non moins singulière que celle que je viens de signaler ! Mais quelles spécu-

lations philosophiques l'expliqueront jamais, à moins qu'on n'y voie un effet nécessaire de l'imperfection même de leur système social, ce qui, peut-être, ne fait que reculer la difficulté au lieu de la résoudre; car ne pourrait-on pas, alors, toujours se demander pourquoi les peuples les plus civilisés sont encore si loin d'être des hommes?

Quoi qu'il en soit, qui aurait jamais cru que chez des nations le plus souvent aussi barbares que celles qui habitent les îles de la mer du Sud, se retrouverait, dans tous ses développemens, ce dogme si ancien d'un dieu unique, âme universelle, qui donne la vie et l'intelligence à tout ce qui existe; d'un dieu en même temps effet et cause, actif et passif; en même temps matière et moteur de la matière; tout lui-même et dans tout; en un mot, créateur et créature, source infinie de toute vie, de tout mouvement, et de toute action; qui eût jamais soupçonné, dis-je, l'existence d'un tel dogme, chez des peuples que nous appelons sauvages? Mais, écoutons le vieux prêtre, mon respectable instituteur. Voici comment il s'explique sur la cosmogonie, l'éternité de la matière, l'immortalité de l'âme et la vie future, ainsi que sur la théogonie de ses compatriotes.

# SECTION PREMIÈRE.

---

## COSMOGONIE.

### § Ier.

#### DÉFINITION DE TAAROA, DIEU CRÉATEUR.

*Parahi; Taaroa té ïoa;*
Il était (ou il y avait); Taaroa était son nom;

*roto ïa té aéré;*
il se tenait dans le vide (ou l'immensité);

*aita fenoua, aita rai,*
point de terre, point de ciel,

*aita tai, aita taata;*
point de mer, point d'hommes;

*tïaoro Taaroa i nïa*
appelle Taaroa, mais rien ne lui répond,

*fouariro noa ihora oïa i té ohé naréa éi*
et seul existant il se changea en l'univers (1).

*Té toumou Taaroa;*
Ces pivots, axes ou orbites, c'est Taaroa;

*te papa*
les rochers, les fondemens, c'est lui;

(1) En d'autres îles on disait : « Il appelle à l'Est, rien » répond; il appelle au Nord, rien répond; il appelle à » l'Ouest, rien répond; il appelle au Sud, rien répond. Seul » existant, etc. »

*Taaroa té oné.*
Taaroa est le sable, atômes ou élémens.

*Toro Taaroa in naïo.*
C'est ainsi que lui-même s'est nommé.

« Il était : Taaroa était son nom ; il se tenait dans le vide. Point de terre, point » de ciel, point d'hommes. Taaroa appelle ; mais rien ne lui répond ; et, seul exis- » tant, il se changea en l'univers. Les pivots sont Taaroa ; les rochers sont Taaroa ; » les sables sont Taaroa : c'est ainsi que lui-même s'est nommé. »

*Obs.* — On voit, par ce fragment, que la matière et tout ce qui compose l'univers faisaient partie de la divinité.

*Taaroa téi té ao*
Taaroa est la clarté, le jour ou l'intelligence ;

*Taaroa téi réto*
Taaroa est le centre, est en toute chose, le principe de tout ;

*Taaroa té nahora*
Taaroa est le germe, le propagateur ;

*Taaroa téi raro*
Taaroa est la base ou le soutien ;

*Taaroa té taïi* (1)
Taaroa est l'incorruptible ;

*Taaroa té paari*
Taaroa est le fort (2) ;

*fanau fénoua hoaïi*
qui créa la terre ou l'univers,

(1) Ce mot indique, dans son sens propre, les parties les plus dures d'un objet, comme le cœur d'un arbre, etc. ; mais on le prend au figuré pour peindre l'habileté, la sagacité, la prévoyance, etc.

(2) Prévoyant, au figuré.

*hoaïi noui raa*
univers ou création grande et sacrée;

*éi paa* (1) *no Taaroa*,
qui n'est que le corps ou la coquille de Taaroa;

*té ori, ori ra fénoua.*
c'est lui qui l'agite (ou vivifie) et en fait l'harmonie.

« Taaroa est la clarté; il est le germe; il est la base; il est l'incorruptible, le » fort, qui créa l'univers, l'univers grand et sacré, qui n'est que la coquille de Taaroa. » C'est lui qui le met en mouvement et en fait l'harmonie. »

## § II.

### CRÉATION.

Ensuite, le dieu, s'adressant aux matières, comme les pivots, les rochers, les sables, les élémens, qui, comme on vient de le voir, font partie de lui-même, les appelle, pour les unir et en former la terre; mais les matières refusent de s'unir; alors il crée les cieux, la lumière et le mouvement.

*É té toumou, é té papa*
Vous, pivots, axes ou orbites! Vous, pierres, rochers ou fondemens!

*É té oné* *o o*
Vous, sables, élémens ou atômes! Nous sommes.

*O-toina mai pohïa téi fénoua*
Venez, vous qui devez former cette terre!

(1) *Paa* veut dire, surtout, un *œuf*; mais il signifie aussi, quelquefois, le corps ou les parties extérieures d'un objet.

*pohïa popohïa ; aita ïa é fariré.*

Il les presse, les presse encore; mais les matières ne veulent pas s'unir.

*Toro o hitou té rai épau maua*

Alors, de sa main droite, il lança les sept cieux, pour en former la première base.

*Fanai ai té rai pau mouri*

et la lumière est créée ; l'obscurité n'existe plus.

*Mataroa épau roto, pau ahai té pautia*

Tout était aperçu, l'intérieur de l'univers éclaire.
Le dieu resta ravi en extase à la vue de l'immensité.

*Épau noho*

Est finie l'immobilité, ou le mouvement est créé ;

*épau va aréré*

est fini l'office des messagers ;

*ëté va oré roréo*

est fini l'emploi de l'orateur ;

*é faa ité toumou,*

sont fixés les pivots, les axes ou orbites ;

*é faa ité papa ;*

sont placés les fondemens, les rochers ou les pierres ;

*é faa oné*

sont posés les sables, atômes ou élémens ;

*fa opïa rai,*

les cieux l'entourent (ou tournent autour) ;

*a toto té rai,*

les cieux se sont élevés ;

*ïa hohonou*
la mer est dans ses profondeurs ;

*épau fénoua no hoaïi.*
est achevée la création de l'univers.

« Vous, pivots ! vous, rochers ! vous, sables ! Nous sommes...... Venez, vous qui » devez former cette terre. » — Il les presse, les presse encore ; mais ces matières » ne veulent pas s'unir. Alors, de sa main droite, il lance les sept cieux, pour en » former la première base, et la lumière est créée ; l'obscurité n'existe plus. Tout se » voit : l'intérieur de l'univers brille. Le dieu reste ravi en extase, à la vue de l'im- » mensité. L'immobilité a cessé ; le mouvement existe. La fonction des messagers est » remplie ; l'orateur a rempli sa mission ; les pivots sont fixés ; les rochers sont en » place ; les sables sont posés. Les cieux tournent ; les cieux se sont élevés ; la mer » remplit ses profondeurs ; l'univers est créé. »

## § III.

### NAISSANCE DES DIEUX ET DES HOMMES.

Ensuite, on voit personnifiés la terre, la mer, l'air, etc., avec qui le dieu s'unit et engendre : car les élémens et la matière sont toujours représentés comme *femelle* ou *mère*, tandis que Taaroa est le *mâle* ou *père*, qui, s'unissant avec les différentes parties de l'univers, les féconde. Parmi les idées qu'ils avaient sur ce qui produit chacun des élémens, on remarquera qu'ils croyaient que l'homme était né de la terre.

*Taoto aéra Taaroa i té vahiné*
Dormait Taaroa avec la femme,

*ohina toua tai té ioa fanau aéra ana*
ohina, déesse du dehors ou de la mer, se nomme ; d'eux
sont nés :

*éoa ouri, éoa téa, oua.*
nuages noirs, nuages blancs, pluie.

« Taaroa dormait avec la femme qui se nomme déesse du dehors (de la mer),
» d'eux sont nés les nuages noirs, les nuages blancs, la pluie.

*Taoto aéra Taaroa té vahiné toua*
Dormait Taaroa avec la femme, déesse de l'intérieur

*outa té ioa fanau aéré ana*
ou de la terre, se nomme; d'eux sont nés :

*o té aa toro i outa*
premier germe ou racine qui pousse sous la terre;

*héemaira mouri té toupou toupou oura té fanoua*
est né. après, tout ce qui croît ou s'étend au dessus de la terre;

*Heemaira muri té ohou tia maoua téi oa*
est né, apres, le brouillard ou vapeur des montagnes;

*héémaira mouri o aito té bouai téi oa;*
est né, après, le fort ou le brave est son nom;

*héémaira mouri évahiné ovaha haa méa téi oa.*
es née, après, la femme, la belle ornée, ou l'ornée pour plaire se nomme (1).

« Taaroa dormait avec la femme qui se nomme déesse du dedans (de la terre);
» d'eux est né le premier germe. Est né ensuite tout ce qui croît à la surface de la
» terre. Est né ensuite le brouillard des montagnes. Est né ensuite celui qui se nomme
» le fort (ou le brave). Est née ensuite celle qui se nomme la belle (ou l'ornée
» pour plaire). »

(1) Ceci est obscur; mais le prêtre à qui je dois ces traditions prétendait que c'est la naissance des premiers humains; d'ailleurs tous croyaient que nous étions nés de la terre.

*Taoto Taaroa té vahiné ohina toua nia téi oa.*
Dormait Taaroa avec la femme ohina déesse de l'air se nomme.

« Taaroa dormait avec la femme qui se nomme déesse de l'air. »

*Fanau aéra énoua énoua téi oa*
Sont nés d'eux : l'arc-en-ciel, cela se nomme.

*Héémaira mouri, tou oro marama tei oa.*
Est né, après, le luisant ou la clarté de la lune, cela se nomme ;

*héémaira mouri o ourau ra oua toto.*
Sont nés, après, nuages rouges, pluie rouge.

« Est né d'eux ce qu'on nomme l'arc-en-ciel. Est né ensuite ce qu'on nomme la » clarté de la lune. Sont nés ensuite les nuages rouges, la pluie rouge. »

*Taoto aéra taaroa té vahina ohina toua raro, téi oa.*
Dormait Taaroa avec la femme ohina, déesse du dedans, du sein de la terre se nomme.

*Fanau aéra, oté Fatou* (1) *moe nourou téi oa.*
Est né d'eux : le bruit souterrain ou repos interrompu se nomme.

« Taaroa dormait avec la femme qu'on nomme déesse du dedans (du sein de la » terre). Est né d'eux ce qu'on nomme le bruit souterrain. »

*Taoto aéra Taaroa té vahiné ovaa outou.*
Dormait Taaroa avec la femme dite au delà de toute terre.

*tono tono raa i t nouou atoua*
D'eux sont nés les dieux suivans :

*étono Téiri émoa ia*
envoya Téiri, et c'était sacré ;

(1) Téfatou ou Fatou était le génie ou l'intelligence qui animait la terre.

*étono Téfatou, émoa ïa.*
envoya Téfatou, et c'était sacré;

*étono roua noua émoa ïa*
envoya Rouanoua, et c'était sacré;

« Taaroa dormait avec la femme dite au delà de toute terre. D'eux sont nés les » dieux suivans :
« Elle enfanta Téiri et il était dieu.
» Elle enfanta Téfatou et il était dieu.
« Elle enfanta Rouanoua et il é ait dieu. »

*téi moua iri té atoua Roo aravi na é éroto épou fanau ouporou.*
Quand le dieu Roo, saisissant ce qu'il y avait dedans, sortit, par le côté, du sein de sa mère.

« Alors le dieu Roo, saisissant ce que renferma t le sein de sa mère, en sortit par » le côté. »

La légende parle ici de la naissance de Roo et de l'état dans lequel il se trouvait alors; mais en termes qui ne peuvent se traduire. Elle entre dans de longs détails sur son enfance, jusqu'à ce qu'il puisse se lever, marcher et courir, et continue par la naissance des autres dieux :

*Vévétïa té vahiné a ti fao fao.*
Accouche ensuite la femme de ce qu'elle contenait encore;

*Haéréa mai ai i rapaé iropou*
et pour cela sortit ce qui était encore enfermé :

*énouaé,*
l'irritation ou présage des tempêtes;

*toua*,
la colère ou l'orage ;

*toua matoui*,
la fureur ou un vent furieux ;

*toua roa roa vau*,
la colère apaisée, ou la tempête calmée.

« La femme accoucha ensuite de ce qu'elle contenait encore ; il en sortit ce qui
» s'y trouvait encore renfermé :
« L'irritation (ou présage des tempêtes), la colère (ou l'orage), la fureur (ou
» un vent furieux), la colère apaisée (ou la tempête calmée). »

La légende finit par ces mots :

*Ava té toua arii o roo na véa*
Et la plante (ou source) de ces esprits est dans le lieu d'où
sont envoyés les messagers.

« Et la source de ces esprits est dans le lieu d'où sont envoyés les messagers. »

## SECTION II.

---

### ÉTERNITÉ DE LA MATIÈRE, IMMORTALITÉ DE L'AME ET VIE FUTURE.

De leurs idées sur la création et sur la divinité, en général, considérée comme présidant au maintien de l'ordre, dans l'univers formé par elle, et comme en garantissant l'harmonie, il est naturel de passer à ce que nous présentent leurs traditions sur l'éternité de la matière, l'immortalité de l'âme et la vie future, ces grands dogmes de presque toutes les re-

ligions, qui, reconnus ou non par toutes, ont toujours et partout donné lieu à tant de disputes.

§ Ier.

ÉTERNITÉ DE LA MATIÈRE.

J'invoque encore ici le témoignage direct de mon vieux prêtre. Il me citait, comme preuve et comme garant des opinions de l'Océanie sur cette première question, si controversée, le dialogue suivant entre *Téfatou* ou *Fatou* et *Hina* (les Génies de la Terre et de la Lune) :

*Parau toura Hina Téfatou,*
Disait Hina à Fatou :

*éori ori oé i té taata*
faites revivre (ou ressusciter) l'homme après sa mort,

*parau toura Téfatou*
Répond Fatou :

*aita vau té ori ori*
Non, je ne le ferai point revivre.

*épohé té fénoua*
Mourra la terre ;

*épau té aéré, épau ité*
mourra la végétation ; elle mourra,

*ai hïa i té taata*
ainsi que les hommes qui s'en nourrissent ;

*épau té repo*
mourra le sol qui les produit ;

*épau té fénoua, éoré té fénoua*
mourra la terre ; finira la terre ;

*eoré roa a tou,*
elle finira pour ne plus renaître jamais.

*Té parau maira Hina atira.*
Répond Hina : cela suffit ;

*maoti tau té ori ori*
faites comme vous voudrez. Moi, je ferai

*atou té marama ora toura*
ressusciter (ou revivre) la lune. Et ce qu'avait

*ta Hina pohé a toura*
Hina continua d'être. Périt (ou s'anéantit)

*ta Téfatou o té taata*
ce qu'avait Fatou. L'homme dut mourir.

« Hina disait à Fatou : Faites revivre (ou ressusciter) l'homme après sa mort. »

« Fatou répond : Non, je ne le ferai point revivre. La terre mourra ; la végétation » mourra ; elle mourra, ainsi que les hommes qui s'en nourrissent ; le sol qui les » produit mourra. La terre mourra, la terre finira ; elle finira pour ne plus » renaître. »

« Hina répond : Faites comme vous voudrez ; moi je ferai revivre la lune. »

« Et ce que possédait Hina continua d'être ; ce que possédait Fatou périt, et » l'homme dut mourir. »

## § II.

### IMMORTALITÉ DE L'AME ET VIE FUTURE.

Il paraît certain que les promesses de la religion n'allaient pas pour eux au delà de la vie présente; qu'ils n'avaient qu'une idée vague d'une autre vie; et que, n'admettant généralement ni peines, ni ré-

compenses à recevoir après la mort, la plupart d'entr'eux mouraient sans crainte et sans espoir.

Ils croyaient, pourtant, qu'il leur survivait quelque chose qu'ils nommaient *varoua* ( esprit, âme ou vie ); mais il serait assez difficile de dire au juste quelle idée précise ils s'en faisaient, et jusqu'à quel point ils étaient d'accord ou fixés à cet égard. Il paraîtrait que ce *varoua* ( cet esprit, cette âme ), ils l'accordaient non - seulement à l'homme, mais même encore aux animaux, aux plantes, à tout ce qui végète, croît ou se meut sur la terre ; ce qui, d'ailleurs, était parfaitement conséquent à leur grand principe panthéistique, en vertu duquel l'être intelligent communique une partie de son être à tout ce qui a mouvement ou vie dans l'univers. Il s'unit, en effet, comme on l'a vu plus haut, à Hina de l'intérieur ( le sol ou la terre ); et, par suite de cette union, tout ce qui germe dessous s'étend ou s'émeut sur la terre, de sorte que les plantes naissent, comme l'homme, de cette mère commune et du dieu, ou de la terre et de cette intelligence universelle.

Ils ne confondaient pourtant pas les idées au point de ne faire aucune différence entre les âmes, croyant ces âmes parfaites en raison proportionnelle du degré d'action, de mouvement ou d'intelligence, qu'annonçaient les objets vivifiés par elles; et, comme partout ailleurs, l'homme était la plante céleste. Il figurait au sommet de l'échelle des êtres d'ici-bas,

occupant le premier rang sur la terre, seul approchant de la perfection, et mêlé, quelquefois, avec les esprits supérieurs et divins.

D'après une de leurs traditions, l'un de leurs dieux communique du feu à tout ce qui existe. Il en donne aux pierres, aux plantes, au bois, et le tire de différentes parties de son corps. Il finit par en donner à l'homme, mais il le tire de sa tête. D'après cette doctrine, on peut s'étonner de les voir, tout en baissant, comme nous, la tête, pour penser et pour réfléchir, placer le siége de la pensée et de la mémoire dans le ventre ou dans la poitrine; mais surtout dans le ventre; car, lorsqu'on leur demande où est l'âme, leur réponse est toujours, « *I roto té obou* », qui ne peut s'entendre et se traduire que par le ventre ou les entrailles. Ils ne conçoivent ni ne peuvent admettre que le cerveau puisse être le principe de la pensée, ni le cœur, le siége des sentimens, des affections. Ils en donnent pour preuve l'agitation du *obou* (des entrailles) dans le désir, la crainte et toute autre forte émotion de l'homme.

Toutefois, à la mort, les âmes retournaient à leur source; et l'âme de l'homme, comme celle des plantes, se rendait en ces lieux incertains, *Po* (la nuit, l'obscurité, les ténèbres), où étaient nés et qu'habitaient les dieux et autres esprits.

Cependant, quoique presque tout, sur la terre, eût une âme, il n'y avait que l'homme qui, dans cette vie comme dans l'autre, fût passible de punitions, et

exposé au courroux et à la vengeance des dieux ; car les dieux causaient ses souffrances et ses peines, comme ils lui procuraient ses plaisirs et son bonheur. Parmi ces châtimens, les maladies et autres punitions corporelles étaient le plus redoutées, et c'était aussi le mode de châtiment et de vengeance le plus généralement adopté par les dieux.

Il y avait cependant aussi une sorte d'enfer ou plutôt de purgatoire, où les âmes des coupables souffraient pour les crimes ou pour les fautes d'ici-bas. Ces punitions, toujours uniformes, étaient des plus singulières, et feraient regarder les âmes océaniennes comme un peu corporelles.

Les âmes des trépassés, aussitôt après leur sortie des corps auxquels elles avaient appartenu, se rendaient en un lieu sur lequel ils n'étaient pas bien d'accord, et dont le nom variait dans presque toutes les îles, mais dont la destination était partout la même. C'était le lieu du jugement, où se décidait la question de leur innocence ou de leur culpabilité.

A O-taïti, c'était une petite éminence à l'ouest de l'île. Là, se trouvaient deux rochers ou pierres, sur l'une ou l'autre desquelles les âmes, en s'envolant, après avoir quitté les corps, allaient se poser. Si elles se posaient sur la pierre de droite, c'était preuve d'innocence et elles étaient admises, aussitôt, dans le lieu nommé *Po* (l'obscurité ou la nuit), rendez-vous général des esprits; mais, si elles se posaient sur la

pierre de gauche, c'était preuve de crime; et, dès lors, elles devaient être punies et purifiées, avant de se voir admises dans l'empire des morts déjà mentionné.

Ces punitions n'étaient rien moins que d'avoir la chair grattée sur tous les os, opération qui avait lieu par le ministère des Oromatouas, ou dieux domestiques, dont il sera question plus tard; et qui se faisait lentement, répétée jusqu'à trois fois.

Après avoir subi ce châtiment, les âmes étaient considérées comme pures et reçues au foyer commun, d'où elles revenaient souvent visiter leurs parens et amis sur la terre.

Les seuls crimes pour lesquels on fût puni, soit dans ce monde, soit dans l'autre, étaient la non observation des rites sacrés, la négligeence et le mépris pour les dieux et pour les autels. Les hommes, qui se sentaient coupables de ces fautes, négligaient rarement d'essayer d'apaiser les dieux pendant la vie; autrement, s'ils étaient surpris par une maladie, ils l'attribuaient au courroux des dieux. Ils succombaient, alors, presque toujours à leurs craintes et à leurs angoisses; persuadés que les dieux les attendaient, comme ferait chez nous le diable, et même, impatiens, « *ounouhi té varoua* » (arrachaient l'âme du corps), ils se lamentaient, priaient, voulaient se réfugier au pied des autels, envoyaient faire des offrandes, et mouraient, généralement, en présentant à leur famille et à leurs amis l'horrible spectacle

des derniers momens de ces malheureux à qui une imagination exaltée, ou de vrais remords de conscience font prévoir, après leur mort, des supplices éternels. Ces circonstances étaient rares, mais effroyables, le moribond appelant à grands cris les prêtres, qui là, comme partout ailleurs, pouvaient seuls sauver le coupable, en apaisant les dieux; et là, comme partout ailleurs, recevaient, le plus souvent, des mains de l'agonisant, tout son bien et celui de sa famille, pour la seule promesse du pardon de ses fautes et l'exemption du terrible châtiment.

Avec une sorte d'enfer moins terrible que le Tartare des anciens, et qu'on ne peut, pour l'horreur des supplices, comparer en rien à notre enfer, ils avaient un ciel, *Rohoutou noa noa* (le Rohoutou parfumé), séjour de la lumière et des jouissances, qui, dans son genre, surpassait l'Élysée des Grecs, le ciel même de Mahomet, ne le cédant à aucun des séjours de délices ou de récompenses inventés par les fondateurs des diverses religions de la terre. Là, le soleil brillait du plus vif éclat, l'air était embaumé et toujours pur; là, ni vieillesse, ni maladies, ni douleur, ni tristesse; là, des fleurs toujours fraîches, des fruits toujours mûrs, une nourriture savoureuse et abondante; là, des chants, des danses, des fêtes sans fin, et les plaisirs les plus ravissans, près de femmes éternellement jeunes, éternellement belles. Le Rohoutou noa noa était situé dans l'air, au-dessus d'une haute montagne de Raïatéa; mais invisible aux mortels.

Les âmes de tous ceux qui en avaient obtenu l'entrée y étaient conduites, après la mort, par *Onroutataé*, le Mercure ou le Caron du système. Quoique principalement destiné aux initiés ou membres de la société des Aréoïs, dont il sera question ailleurs, il était, pourtant, accessible aux amis des chefs et autres individus, sous la condition de faire aux dieux des offrandes et des cadeaux aux prêtres, dont les prières pouvaient transporter les âmes des lieux de ténèbres, *Po*, ou empire des morts, au *Rohoutou noa noa*, séjour de la lumière et des jouissances; mais il en coûtait si cher, que le peuple ne nourrissait aucun espoir de jouir jamais des plaisirs de ce céleste séjour. Il arrivait, cependant, quelquefois, que des morts qui avaient laissé beaucoup de bien, revenaient auprès de leurs parens ou héritiers, pour leur commander de remettre le tout aux prêtres et aux dieux, afin d'obtenir leur admission. Ce ciel et la crainte des punitions après la mort procuraient d'immenses revenus aux prêtres, et faisaient passer entre leurs mains une grande partie de la fortune des particuliers.

Mais, si peu de fidèles avaient l'espoir d'être admis au ciel, le nombre de ceux qui craignaient des punitions après leur mort était moins considérable encore; d'abord parce que peu d'entr'eux transgressaient les lois sacrées; et, en second lieu, parce qu'il y avait toujours, pendant la vie, moyen de s'arranger avec les dieux.

Le dogme de l'immortalité de l'âme avait, pour

les Océaniens, autant et plus que pour les autres peuples, quelque chose de consolant; car les âmes, telles qu'ils se les figuraient, pouvaient encore voir et sentir, quoique séparées du corps, et conservaient des sentimens bienveillans pour ceux avec qui elles avaient été unies et qu'elles avaient aimés ici-bas. Ils ne quittaient pas, pour toujours, en mourant, ceux qui leur étaient chers, puisqu'ils avaient la certitude de revenir sur la terre et de continuer d'errer au milieu des objets de leur tendresse; et, d'ailleurs, le lieu même où ils allaient n'avait rien de révoltant, ni d'effroyable; c'était l'empire des morts, la résidence des esprits, où ils devaient, comme chez toutes les nations où cette croyance est admise, revoir ceux dont ils avaient pleuré la perte et s'unir à eux.

Bien loin donc que la mort les séparât à jamais de leurs parens, de leurs enfans et de leurs amis, elle les réunissait, au contraire, à tous ceux qu'ils regrettaient, et ne faisait ainsi qu'augmenter le nombre des gardiens des survivans.

## SECTION III.

—

### THÉOGONIE.

J'en viens aux notions que leurs légendes, et ce que j'ai pu recueillir de leurs traditions, par mes con-

versations avec leurs chefs, leurs prêtres, et surtout avec l'homme respectable, dont j'ai déjà parlé, m'ont permis de réunir sur le personnel de leurs dieux, tous nés de Taaroa ou créés par lui ; de Taaroa, le dieu suprême, ou plutôt leur dieu unique ; car tous les autres semblent guère n'être, comme dans plusieurs des autres polythéismes connus, que des figures et des images sensibles des attributs infinis réunis dans sa personne divine.

Ces dieux sont en très-grand nombre ; et chacun d'eux est ou paraît avoir été l'objet de légendes d'un goût des plus singuliers et des plus bizarres, qui, toutes, ont, plus ou moins directement, trait au développement et à l'application des phénomènes physiques et astronomiques, cachés en elles sous un sens allégorique des plus difficiles à pénétrer aujourd'hui, et presqu'entièrement ignoré même du plus grand nombre des Indiens, qui n'y voient plus que le récit véridique de la vie et des actions merveilleuses de leurs divinités et de leurs héros déifiés.

J'essaierai d'en donner une liste plus ou moins complète, liste, il faut le dire, un peu sèche par sa nature, et plus curieuse, en raison de sa nouveauté, que véritablement utile, du moins quant à présent, à cause du défaut absolu de lumières où nous nous trouvons sur le vrai sens des faits légendaires qui s'y rapportent ; mais il faut remarquer, d'abord, en général, l'empire indéfini que les Océaniens accordaient à l'intervention divine. Chez eux, en effet, sans par-

ler des conjonctures capitales, comme installation d'un chef, commencement ou issue d'une guerre, maladie ou mort de leurs proches, etc., point d'actions, point de travail, point d'entreprise, point d'événement, qui ne fussent attribués aux dieux, soumis à leur inspection ou faits sous leurs auspices. Ils ne coupaient pas un arbre pour construire une pirogue ou une maison, avant d'avoir été, la hache à la main, au maraï, en prévenir les dieux, et sans leur apporter le premier morceau enlevé à l'arbre, avant de l'abattre en entier. Quand une pirogue était achevée, on ne pouvait l'enlever du chantier qu'après des prières faites aux maraïs et en présence d'un prêtre, marchant à la tête de la procession qui l'apportait pour la lancer à l'eau; car elle ne devait toucher la terre qu'après avoir été lancée ou consacrée à la mer. Ils ne recevaient pas un ami sans avoir, préalablement, offert aux dieux une partie de l'ordinaire qu'ils voulaient lui présenter; et pas un étranger, sans leur consentement. Chez eux, point de danses, point d'exercices, point de plaisirs, point de réjouissances publiques ou privées qu'avec l'approbation des dieux. Il n'est pas jusqu'aux étoffes qu'ils fabriquaient, aux présens qu'ils recevaient, dont une partie ne dût leur être offerte. Enfin, craignant toujours et rencontrant partout leurs divinités, ils ne vivaient ou n'agissaient que sous leur influence; et quoiqu'un tel système ne dirigeât ni leurs mœurs, ni leur morale (car, chez eux, rien qui ressemblât

à la morale et aux mœurs), toujours est-il certain qu'il n'y eut jamais, dans aucun pays, de religion plus positivement dominante que celle de ces îles, et qui, plus qu'elle, liât l'homme dans toutes les circonstances de la vie.

Pour énumérer leurs dieux, il faut commencer par mettre hors de ligne Taaroa (1), le dieu suprême, existant par lui-même, créateur de l'univers et des autres dieux, principe de tout, trop grand, trop fort au-dessus des choses de ce monde, pour se mêler de son gouvernement; à ce titre, véritable dieu des Épicuriens, et dont les attributs généraux se résument dans ce fragment déjà cité de la cosmogonie océanienne :

« Les pivots sont Taaroa; les rochers sont Taaroa;
» les sables sont Taaroa; Taaroa est la clarté; il est
» le germe; il est l'incorruptible, le fort, qui créa
» l'univers, l'univers grand et sacré, qui n'est que la
» coquille de Taaroa. C'est lui qui le met en mouve-
» ment et en fait l'harmonie. »

(1) J'ai long-temps cru que le mot *Taaroa*, qui, dans plusieurs îles, se prononce *tangaroa*, dérivait du mot *taata* ou *tangata*, homme, syncopé, et auquel on avait ajouté l'adjectif *roa*, grand; *taaroa* voulant dire, alors, *grand homme;* mais il paraît que ce mot est composé de *taa*, loin, étendu; et de *roa*, très, signifiant ainsi *très-éloigné* ou *très-étendu.* L'étymologie des noms, qui pourrait conduire à tant de découvertes curieuses sur l'archéologie de ces peuples, s'est presqu'entièrement effacée. Les naturels même l'ont perdue, et la plupart des noms de leurs divinités n'ont plus de signification connue.

Les êtres surnaturels, tous plus ou moins directement émanés de lui, et tous reproduisant quelqu'un des attributs qui constituent son essence, semblent pouvoir se diviser en deux grandes classes générales, savoir : les Atouas et les Tiis.

## § Ier.

### ATOUAS.

Par une exception remarquable, parmi ceux d'entr'eux qui professaient ou qui professent encore une espèce de polythéisme, leurs *Atouas* ou dieux, quoiqu'absolus dans leurs volontés, n'avaient point inspection sur la conduite ou les actions privées des hommes. Ils n'étaient satisfaits d'aucune, et ne s'offensaient que de celles qui pouvaient leur porter préjudice, comme de les mépriser, de ne pas se soumettre aux ordonnances sacrées, de retenir les offrandes et sacrifices, etc. On pouvait, du reste, voler, assassiner, commettre mille horreurs, mille injustices... peu leur importait; ces crimes n'étaient pas de leur compétence; ou, s'ils s'en mêlaient, c'était pour les favoriser, puisqu'on faisait des offrandes à *Hiro*, dieu des voleurs, pour le succès de vols projetés, et à d'autres dieux, pour le succès de projets plus noirs encore. Les dieux étaient donc, en quelque sorte, les complices de tous les crimes ; car rien ne s'entreprenait sans les consulter, sans leur faire des offrandes, et toute réussite sup-

posait toujours leur sanction. Quelques faits paraîtraient pourtant annoncer qu'ils désapprouvaient quelquefois les crimes et les injustices. Ainsi, à l'installation d'un *arii rahi* ou roi, ce personnage, pour se purifier des crimes dont il avait pu se rendre coupable, devait se soumettre à une espèce de baptême, encore peut-être cela n'avait-il lieu que pour les crimes qu'il avait commis à leur insu.

On peut juger, par là, de ce que devaient être autrefois les principes de ces Indiens. Pour eux, réussir était tout; car la conscience ne parle pas, où l'on est élevé sans préceptes de morale et sans alarmes pour la vie à venir. Ces insulaires avaient fort peu à craindre, même les punitions d'ici-bas. Ils ne redoutaient guère que les représailles; mais, permises, elles étaient terribles; et, sauf les crimes commis avec l'approbation des chefs, l'appréhension des poursuites des offensés les empêchait beaucoup de se faire du mal entr'eux. Que devait-il donc arriver d'actions indifférentes en elles-mêmes? Ne serait-ce pas là qu'il faudrait chercher la source de leur immoralité?

Mais si les Atouas ne punissaient pas les actions coupables pour ces actions même, c'est-à-dire le vol par horreur du vol, l'assassinat par horreur de l'assassinat, et ainsi des autres crimes, du moins punissaient-ils sévèrement toute action faite sans qu'ils en eussent été prévenus ou sans qu'elle leur eût été soumise; et ils étaient même, à cet égard, tellement

jaloux de leurs priviléges, qu'ainsi qu'on l'a déjà vu, et qu'on le verra encore, la moindre circonstance de la vie appelait leur intervention et devait avoir lieu sous leurs auspices.

Il paraîtrait qu'il y avait deux espèces d'Atouas ou dieux, les Atouas proprement dits et les Oromatouas.

### A. Atouas *proprement dits.*

Cette première classe de dieux était composée de tous ceux qui étaient l'objet du culte public. C'étaient les dieux nationaux. On peut les diviser eux-mêmes en deux espèces, dont la différence était marquée par le degré de leur influence et de leur autorité comparatives : les Atouas proprement dits supérieurs, et les Atouas proprement dits inférieurs.

#### A.) Atouas *proprement dits supérieurs.*

Le titre que je leur donne atteste seul leur prépondérance dans le gouvernement de l'univers, où chacun d'eux représentait l'un des attributs du dieu suprême, auquel il devait son autorité spéciale, en vertu d'une sorte de délégation.

Les dieux supérieurs résidaient dans les cieux, et en occupaient les divers étages ; car, ainsi que chez les hommes, il y avait, chez les dieux, une hiérarchie régulière de pouvoirs, distingués, comme sur la

terre, par la magnificence et l'éclat de leur résidence.

Ces cieux, absolument indépendans du Rohoutou noa noa, séjour des élus, dont il a été déjà question, et de quelques autres endroits, comme le *Mérou* et le *Téméané*, où se rendaient les âmes à la mort; ces cieux, dis-je, étaient au nombre de sept, et se nommaient *terai toué tai*, *terai toué roua*, etc., c'est-à-dire, premier ciel, second ciel, et ainsi de suite, jusqu'à six. Le septième était *terai ama ma tané*, la *bouche de tané* ou l'ouverture, la porte de l'extrémité, par où entrait la lumière. Les détails de la vie et des actions des dieux qui résidaient dans les cieux paraissent, évidemment, avoir rapport à des régions supérieures; mais, comme je l'ai déjà fait remarquer, ces détails sont, aujourd'hui, presqu'entièrement inintelligibles; car, bien que ces traditions fussent régulièrement récitées par certains prêtres aux grandes fêtes, dans le silence des nuits obscures, en temps de guerre, à la mort d'un chef, ou dans toute autre circonstance de deuil ou de tristesse, il est certain que ceux-là même qui les récitaient ne les entendaient, depuis long-temps, plus guère, même pour le sens littéral, et se trompent particulièrement aujourd'hui sur leur sens allégorique, qui, appartenant à une autre ère, a cessé, tout naturellement, d'être accessible à leur intelligence.

Tous les Atouas supérieurs étaient fils ou petits-fils de Taaroa.

Taaroa eut pour femme *Feu feu maïteraï*, et eut d'elle :

I. *Oro*, le premier, le plus puissant des dieux, après son père, et qui eut, lui-même, pour fils :

1. Tétoi mati.
2. Ourou tétéfa.

II. *Raa*, qui eut pour femme *Ohotoupapa*, laquelle donna naissance à

1. Tétoua ourou ouroi.
2. Féoito.
3. Téhéiné roa roa.
4. Teu rai tia hotou.
5. Témouria.

III. *Tané*, qui eut pour femme la déesse *Patifouiréi*, laquelle donna naissance à

1. Peurourai.
2. Piata houa.
3. Piatia roroa.
4. Parara ili mataï.
5. Patïa taura.
6. Tané haériraï.

IV. *Roo.*
V. *Tiéri.*
VI. *Téfatou* ou *Fatou.*
VII. *Roua noua.*
VIII. *Toma haro.*
IX. *Roua.*

Il y avait encore un grand nombre d'autres dieux du premier ordre, parmi lesquels, selon quelques personnes, se trouvent plusieurs de leurs chefs déifiés; ce qui ne me paraît pas bien sûr; car les informations les plus exactes que j'aie pu prendre, et mes recherches les plus scrupuleuses sur les anciennes coutumes de ce peuple, à cet égard,

m'ont fait reconnaître que l'apothéose, en supposant même quelle existât, y était fort rare. Il est prouvé que les chefs les plus célèbres d'il y a quatre ou cinq générations au moins, ne figuraient pas dans la liste des dieux; mais tous y rattachaient leur origine; et je ne doute point que l'ensemble de leurs légendes, ou la vie et les actions de leurs dieux, s'il était possible d'en avoir des traductions fidèles, ne présentassent un ordre d'idées bien différent de l'exposé d'actions humaines et des exploits de leurs chefs (1). Parmi ces dieux, les plus remarquables, et ceux qui recevaient un culte, étaient :

Otïa.
Tané (autre que celui déjà nommé).
Moé.
Toupa.
Panoua, leur Esculape.
Téfatou tiré.
Téfatou toutau.
Peuvai.

(1) M. Orsmond, le seul des missionnaires anglais, résidant en ces îles, qui ait fait une étude approfondie de la langue ancienne, et qui m'a quelquefois aidé pour le sens des mots, dans les traditions, s'occupe, en ce moment, de la traduction de leurs chants et de leurs poésies. Ce recueil, qui lui demandera beaucoup de travail, parce que, depuis vingt ans, la langue a tellement changé que les Indiens eux-mêmes n'entendent plus ces poésies; cet ouvrage, dis-je, sera intéressant, sous plus d'un rapport. Non-seulement, en effet, il donnera des éclaircissemens sur ces peuples, mais encore il révélera au monde littéraire une littérature tout-à-fait nouvelle, dont les produits sont d'autant plus difficiles à rendre, que, remplis de noms de personnes et d'allusions locales, ils consistent, en quelque sorte, plus en images qu'en paroles.

| | |
|---|---|
| Manou. | Faatoué. |
| Haaana. | Téa houi mavé. |
| Paumouri. | Rïi. |
| Rima roa. | Mahoui, le vent d'est. |
| Fatoa. | Hiro, dieu des voleurs, etc. |

Parmi ces dieux, il se trouvait des Hercules et des géans, dont les exploits ne le cédaient en rien à ceux des héros fabuleux de la Grèce, de l'Inde, de l'Egypte et de tant d'autres nations, en supposant même qu'ils ne les surpassassent point tous. *Tiéri*, *Rimaroa*, *Oroo*, *Téfatou*, *Rouanoua* avaient rempli leur vie laborieuse d'actions d'éclat chantées par les prêtres; mais toutes disparaissent devant celles de *Rïi*, de *Mahoui* et de *Rou*. Le premier sépara les cieux et la terre, en étendant ceux-ci comme un rideau. Le second tira la terre du fond des eaux; et, quand les hommes souffraient de l'éloignement du soleil, quand ils vivaient tristement plongés dans une obscurité profonde, quand les fruits ne mûrissaient plus, il arrêta cet astre et régla son cours, de manière à ce que la nuit et le jour fussent de même durée; et *Rou*, le dieu des vents, mais principalement du vent d'est (*maoaé*), fit gonfler les eaux de l'Océan, brisa la terre qui était avant *fénoua noui* (grande terre ou continent d'une seule pièce), et ne laissa que les îles actuelles.

Leurs géans n'étaient pas moins extraordinaires. *Rouanoua*, ou la tête chauve, était une espèce de monstre si laid qu'il se cachait le jour dans la mer, et

ne sortait, pour voir sa femme, que dans le cours des nuits obscures; et si grand, qu'on lui coupa, sans pouvoir le tuer, plusieurs morceaux de la tête gros comme des rochers. *Fanoura* était d'une si belle taille, que sa tête touchait aux nues, tandis que ses pieds posaient au fond de la mer. La taille de *Fatauhoui* était telle que des pirogues ne pouvaient le contenir; quand il voulait voyager, il lui fallait des radeaux composés de plusieurs centaines d'arbres. Ces deux géans allèrent ensemble à *Eiva*, terre aujourd'hui inconnue, pour combattre le monstre *bouaa hai taata* (le cochon qui dévorait les hommes), la terreur de tous ceux qui abordaient cette île. *Fatauhoui* se sauva à son approche; mais *Fanoura* l'attaqua, le vainquit, et s'empara aussi de l'île, après avoir tué trois des quatre chefs, géans comme lui, qui se la partageaient, le quatrième n'étant parvenu à s'échapper qu'en se précipitant dans la mer et en se changeant en serpent.

*Hiro*, le dieu des voleurs, était également d'une stature et d'une force prodigieuses. Pour s'amuser, il faisait, avec ses doigts, des trous dans les pierres les plus dures. Il délivra une vierge retenue dans un lieu enchanté, gardée par des géans qui tuaient quiconque en approchait. *Hiro* s'y rendit, malgré les prières de son père, arracha, d'une seule main, les arbres qui tenaient le lieu enchanté; et, ayant, par-là, rompu le charme, attaqua et tua ensuite les deux gardiens, *Taupiri* et *Mariva*. Il était

aussi grand voyageur. On le dépeint saisissant sa pagaie et ses armes, et se préparant pour un long voyage dont on ignore le but, mais qui paraît être la recherche du *maro ourou* (ceinture rouge) ce symbole de la divinité et du feu. Accompagné de plusieurs guerriers et de ses chiens, il s'embarque sur le *pahi* (1), navire qui, construit exprès pour l'expédition, était d'une dimension extraordinaire. Le récit de ses courses, où il se voit reçu tantôt en ami, tantôt en vainqueur, offre des scènes de fêtes et de combats variées et pleines de mouvement. Il parcourt différentes îles; mais, non content de ses pérégrinations terrestres, il descend, chaque nuit, accompagné de ses chiens, sous les eaux de la mer, pour combattre des monstres et des géans; prouesses qui font frémir ses amis pour lui, mais dont il revient toujours plus dispos et plus rayonnant de gloire. Au milieu d'une de ces courses périlleuses, il s'était endormi dans une grotte. Les dieux des ténèbres, ses ennemis, profitant de son sommeil, soulevèrent une violente tempête, dans l'espoir de faire périr son navire et ses gens. En butte à la violence du vent, le navire ne se gouvernait plus au milieu des vagues courroucées, qui, s'entassant les unes sur les autres comme des

(1) Les *pahi* étaient de grandes pirogues doubles qui se construisaient particulièrement à l'île de la Chaîne et autres îles basses de l'Archipel Dangereux. Elles avaient une quille, des membrures, etc., étaient souvent longues de cent vingt pieds, et ne servaient que pour les voyages de long cours.

montagnes, menaçaient, à chaque instant, d'engloutir ses guerriers consternés. Ils passèrent cette nuit affreuse dans la terreur et dans la plus profonde obscurité; mais, au point du jour, quand ils se croyaient prêts à périr, *Hiro*, fort heureusement éveillé par l'un de ses chiens fidèles, reparut à la surface des ondes; son aspect seul calma la tempête, et dissipa ses ennemis avec les ténèbres. Rejoignant alors son navire et ses compagnons, il fit voile au lever, du soleil; et, bientôt, arriva sain et sauf dans une des îles de la Société, où l'on voit encore trois montagnes, qu'on nomme le *navire*, la *pagaie* et les *chiens* de *Hiro*.

Voici maintenant un exploit qui ne le cède, assurément, en rien à ceux que je viens de citer; mais, cette fois, je cite un texte :

« Ra raau Mahoui Tané vaa, évaa tou tou fau
» éhou ma ouno ématau té tau oua téa, éréa au-
» rorou hina hina té toi, éau pourou mau ma éa
» rai inou véroi ïa oté rai, étou atoura iraro i ohaïi.
» Iai té néi ïa oté révamara té *toumou*, mara té
» fatou ermana té atoua Taaroa! Té noui maratïa é
» téina. Téina ai ai té *toumou té fanoua*, éavé
» moua ou toutou étou émouri ohaïi tai fai té tau
» té maïtiti mouria fénou, manaoua été fatou éa ti
» to rima; émau fénoua no té réva. Oua pouta oopita
» té oua tou matau. Mahoui té aroura tana ïa rai, ta
» fairai ïa té réva a houti. »

« Mahoui va lancer sa pirogue. Il est assis dans le
» fond. L'hameçon pend du côté droit, attaché à sa

» ligne, avec des tresses de cheveux; et cette ligne et
» le hameçon qu'il tient à sa main, il les laisse descendre dans la profondeur ou l'immensité de l'univers (*ohaïi*), pour pêcher ce poisson (la terre).
» Il élève les pivots (les axes ou orbites); il élève la
» terre, cette merveille du pouvoir de Taaroa! Déjà
» vient la base (les axes ou orbites); déjà il sent le
» poids énorme du monde. La terre (*Téfatou*) vient.
» Il l'a tient à la main, cette terre, encore perdue
» dans l'immensité; elle est prise à son hameçon.
» Mahoui s'est assuré ce grand poisson, nageant dans
» l'espace, et qu'il peut à présent diriger à volonté. »

Dans la suite du morceau, que je possède en grande partie, mais que je dois avouer ne comprendre, tout au plus, que dans son ensemble, et dont je ne puis, pour le moment, donner une traduction exacte, la terre est dépeinte en désordre et inculte, les êtres y souffrent et tout y languit dans la confusion et dans l'obscurité. Mahoui, après avoir pêché, arrêté et dirigé la terre, arrête aussi le soleil et en règle le cours, de manière à ce qu'avec la chaleur et la lumière, naissent, sur le globe, la fertilité, l'abondance et le bonheur (1).

(1) Les habitans des îles Sandwich disaient que le soleil s'étant retiré à O-taïti, Mahoui, enjambant de ces premières îles jusqu'aux îles de la Société, obligea cet astre à retourner dans l'autre hémisphère.

B.) Atouas *proprement dits inférieurs.*

Outre ces grands dieux, qui étaient comme les habitans des régions supérieures, surveillans invisibles des êtres et des productions de la terre, ils comptaient un nombre infini d'autres divinités locales, dont les unes résidaient dans les eaux, les autres dans les bois, au sommet des montagnes, au fond des précipices ou sur les rochers escarpés. Ils avaient, comme les anciens Grecs, leurs Oréades, leurs Naïades, leurs Dryades, leurs Sylvains et leurs Faunes; mais, renchérissant, à cet égard, sur tous les peuples de la terre, non contens d'attribuer à chaque objet, à chaque substance, à chaque lieu, une intelligence, un gardien, qui s'y tenait et l'administrait, chaque situation, chaque état, chaque travail de l'homme avait sa divinité tutélaire et protectrice. On conçoit sans peine quelle puissance et quel intérêt de mouvement et de vie devait donner, en ces lieux enchantés, à tous les objets, la nature ainsi divinisée. Ce devait être absolument le polythéisme grec, avec quelqu'énergie de plus, peut-être, en raison de la plus grande élévation de la température. L'Océanien, en effet, n'était plus seul dans ses bois ni sur ses rochers. L'écho, c'était un dieu qui répondait à son appel; le tonnerre, c'était *Oro* en courroux, et l'éclair n'était que l'éclat de ses yeux. Le vent déchaîné, la terre tremblante, les flots soulevés, c'était *Rou*, c'était *Mahoui* furieux. Il n'y avait pas jusqu'au son de

l'arbre excavé, jusqu'au léger bruissement des buissons qui ne fussent autant de divinités présentes, qui, l'œil constamment attaché sur lui, pouvaient, suivant ses œuvres, le récompenser ou le punir.

Chacune de ces divinités avait à remplir quelque fonction particulière. Les unes veillaient au développement des plantes, les autres assuraient la maturité des fruits. La pluie, le vent, le chaud et le froid étaient occasionnés par elles. La terre et ses productions étaient sous leur garde, comme aussi les hommes et les animaux, indépendamment de la surveillance qu'elles exerçaient sur les professions et sur les entreprises quelconques. Voici quelques-unes des plus connues des divinités de cette espèce.

. I. *É. Atoua maho*, dieux requins, patrons des navigateurs, sorte de *Dioscures*, qu'on invoquait avant d'entreprendre un voyage de mer.

1. Roua hatou.
2. Famoa.
3. Pohou.
4. Faahoué.
5. Papïi.
6. Faamauri.
7. Hau.
8. Ohotou.
9. Ohoua.
10. Faacou.
11. Éato.
12. Pounachou.

II. *É. Atoua pého*, dieux et déesses des vallons, présidant à l'agriculture :

1. Toahiti.
2. Pouhouitou.
3. Pipi.
4. Raaou.
5. Hééché maraï.
6. Té vahiné maninia.
7. Pa vahiné maniraro.
8. Poua roa toui hono.
9. Pé vahiné réouroui amoa.
10. Mai éiti péi fanoua.
11 Péépééti.
12 Péé pou hou.
13. Péé pou térona.

III. *É. Atoua no té oupaoupa*, dieux patrons des artistes dramatiques, chanteurs et chorégraphes. ( Ces dieux présidaient, en effet, aux *paoupa*, jeux scéniques, espèce d'opéra, avec paroles, musique et danses) :

1. Ouiataétai.
2. Péémata faarouvïa.
3. Raro féïa poua.
4. Pahou vaitou.

IV. *É. Atoua noté ravaoi*, dieux présidant à la pêche, ou patrons des pêcheurs :

1. Tohoura.
2. Opou.
3. Fétou médoua.
4. Parai mavété.
5. Timavi.

V. *É. Atoua raaou paou maï*, dieux de la médecine :

1. Tama.
2. Paaroa toui hana.
3. Oïtiti.
4. Oréaréa.

VI. *É. Atoua no apa*, dieux à qui l'on faisait des offrandes pour se garantir des enchantemens et des maléfices des sorciers :

1. Roo.
2. Témarou.
3. Ouira.
4. Témata.
5. Téroué harou atai.

VII. *O Fanou*, dieu des faaabou ou laboureurs; planteurs d'ignames, taro, etc.

VIII. *Tané ité haa*, patron des charpentiers, constructeurs de maisons, de pirogues, etc.

IX. *Minia et Papéa*, patrons des couvreurs.

X. *Matatini*, patron des faiseurs de filets.

## B. Oromatouas.

Cette seconde classe des dieux se composait de tous ceux qui étaient l'objet d'un culte privé. C'étaient les dieux *domestiques*, les dieux *lares*. Il paraîtrait qu'il y en avait de deux espèces : les Oromatouas proprement dits, et ceux que je désignerai par le nom générique de *Génies*, faute de pouvoir leur donner un nom spécial.

### A.) Oromatouas *proprement dits*.

Les Oromatouas proprement dits, à la différence des Atouas, souvent méchans et vindicatifs, se montraient, la plupart du temps, bienveillans et paisibles; mais, néanmoins, toujours rigides. Ils maintenaient la paix dans les familles, et punissaient de maladies et d'autres maux les moindres disputes ou dissensions domestiques, frappant indistinctement les querelleurs eux-mêmes, leurs enfans et les personnes qui leur étaient le plus chères.

Les Oromatouas proprement dits, chargés des intérêts des familles, et qui, à ce titre, sont assez bien désignés pour nous par la dénomination de dieux lares, pourraient, tout aussi convenablement, être regardés comme les dieux mânes (*dii manes*).

1° Les *varoua taata*, âmes ou esprits des hommes et des femmes morts dans chaque famille;

2° Les *ériorïo*, esprits des enfans morts en bas âge ;

8° Les *pouara*, esprits des enfans qu'on tuait à leur naissance, et qu'on supposait revenir dans le corps des sauterelles.

### B.) Génies.

Ces Génies étaient une espèce de dieux tutélaires que chacun prenait à sa fantaisie, sans choix, sans distinction, sans motif au moins apparent de préférence, parmi les êtres quelconques qui s'offraient à sa vue, depuis le vil reptile qu'il écrasait sous les pieds, jusqu'au requin vorace qui l'attaquait au sein des flots. Dès qu'il avait ainsi choisi l'un de ces êtres, reptile, poisson ou autre animal, les animaux domestiques exceptés, l'objet de son choix devenait, aussitôt, pour lui, un objet de vénération, auquel il confiait ses craintes, qu'il consultait sur ses projets, et dont il attendait, surtout, ces secours, ces petits avantages, ces petites jouissances de tous les jours qui faisaient tout le charme de sa vie. Dès lors cet objet était, à ses yeux, l'image symbolique de la divinité, ou plutôt la divinité elle-même.

Quelle peut être l'origine de cette étrange coutume, dont les Indiens même ne donnent aucune raison ? Je n'ai pas encore pu la découvrir. Ce n'était ni le respect que quelques sectes de l'Inde professent pour tous les animaux, ni l'adoration générale de

quelques-uns, comme chez les Égyptiens. C'était la vénération personnelle de tel ou tel individu pour tel ou tel animal, tandis que ses compatriotes méprisaient ce même animal, ou, tout au moins, le regardaient avec indifférence, non sans avoir, de leur côté, fait choix de tel autre, dans le même but et sous les mêmes restrictions.

Je ne vois que deux explications plus ou moins plausibles de ce culte singulier. La première est qu'ils croyaient que plusieurs animaux, sinon tous, avaient reçu l'existence par transformation ou métamorphose; et leurs légendes, ainsi que leurs *péhés*, ou chants sacrés et historiques, rappellent mille circonstances, où tantôt leurs dieux de toute espèce, tantôt les hommes se changent ou sont changés en poissons ou autres animaux; mais, si telle était l'origine de la coutume indiquée, la vénération pour ces animaux, au lieu d'être constamment individuelle, n'aurait-elle pas été générale et indifféremment appliquée à tous les êtres? La seconde explication à donner, peut-être, de l'objet qui nous occupe, c'est que les Océaniens avaient effectivement quelqu'idée de la métempsycose indienne; car, non-seulement des hommes pouvaient être inspirés par les dieux, mais encore l'esprit des dieux pouvait passer dans le corps des animaux, ce qui avait lieu, par exemple, relativement aux requins, qu'on n'adorait certainement pas pour eux-mêmes, mais parce qu'ils étaient animés de l'esprit des dieux dont ils portaient les noms. Parmi

les hommes aussi, l'esprit d'un mort revenait souvent dans le corps même de l'animal qu'il avait révéré pendant sa vie. Quand un Indien était malade, l'approche du poisson, de l'oiseau ou du reptile, objet de son adoration, annonçait infailliblement sa mort. C'était son dieu qui venait recevoir son esprit. Quand, après son trépas, son ancien fétiche se rapprochait des lieux qu'il avait habités, ce n'était plus le dieu du défunt, mais bien son esprit, qu'on y voyait reparaître; et, dans ce cas, il n'était pas rare de voir des mères, à qui la mort avait enlevé leurs enfans, s'approcher, avec tendresse, de ces prétendus esprits des objets de leurs regrets, leur parler, les nourrir, les inviter à revenir souvent, et ne s'en séparer qu'en versant des torrens de larmes.

Quoique la croyance en cette transmigration ne fût pas générale, elle pourrait bien avoir occasionné les égards qu'ils montraient aux êtres vivans en général (1). Il n'est même pas impossible que cette croyance, qui nous semble aujourd'hui dégradante et ridicule presqu'à l'égal du fétichisme africain, ait eu, primitivement, un but aussi louable qu'utile; car des siècles d'ignorance et de barbarie ont pu faire dégénérer en superstitions absurdes telles institutions

(1) La douceur avec laquelle ils traitaient tous les animaux était vraiment remarquable; car, s'ils en tuaient un grand nombre pour s'en nourrir, au moins n'en maltraitaient-ils aucun, poussant la générosité jusqu'à laisser vivre même les plus incommodes, comme les rats, etc.

établies, à des époques inconnues, dans des vues raisonnables d'ordre et de bien-être social (1).

Or, quelle qu'elle soit aujourd'hui, cette pratique a, dans le fond, produit beaucoup de bien en ces îles; car, indépendamment même de ce qu'on lui doit l'extrême douceur avec laquelle leurs habitans, sous tant d'autres rapports si barbares, traitaient tous les animaux, elle les fit s'abstenir, non-seulement de tout meurtre inutile, mais encore de ces cruelles jouissances qu'on cherche si communément à se procurer ailleurs, en poursuivant, tourmentant et dérangeant, en pure perte, dans leurs plaisirs et dans leurs amours, tant d'être innocens et paisibles, qui, sans jamais nous faire le moindre mal, animent et égaient de leur présence les scènes parfois monotones de notre vie, charment notre vue par l'éclat de leur parure et notre oreille par leurs concerts.

## § II.

### Tiis.

Les Tiis étaient fort nombreux. Ils étaient fils de Taaroa et de la Lune (Hina).

(1) Pour peu qu'on songe à l'état dans lequel s'est souvent trouvé ce peuple, état dont il a conservé le souvenir, il est certain que, sans cette espèce de vénération, il eût, en des momens d'une affreuse disette, détruit tous les animaux; et peut-être même les privations qu'il a éprouvées, quand il était trop nombreux, expliquent-elles pourquoi il se trouve aujourd'hui si peu d'animaux dans l'Océanie.

C'étaient des esprits inférieurs aux dieux qui, d'après la cosmogonie et l'usage qu'on faisait de leurs images, servaient, en quelque sorte, d'intermédiaire et de ligne de démarcation entre les êtres organiques et les êtres inorganiques, dont ils indiquaient et maintenaient, contre toute usurpation, les droits, les pouvoirs et les prérogatives.

Je reproduis ici, telle qu'elle m'a été donnée, la légende qui paraît renfermer l'histoire de leur naissance, en même temps que l'indication des noms et des attributions de plusieurs d'entr'eux.

Taaroa dormait avec la Lune, et d'eux naquit Tii.

Tii dormait avec la femme Ani (désir, souhait).

D'eux sont nés :

Désir de la nuit; désir du jour, désirs des dieux, désirs des hommes.

(Surveillans de la mort, de la vie, des intérêts des dieux, des intérêts des hommes.)

Sont nés après :

Tii de l'intérieur,
Tii du dehors,
Tii des sables et rivages,
Tii des roches et parties solides.

(Surveillans des animaux, des plantes, de la mer, de la séparation de la terre et de la mer.)

Sont nés après :

Evénemens de la nuit, événemens du jour, l'aller et le venir, le donner et le recevoir du plaisir.

*Taoto aéra Taaroa ia Hina nou noui té marama.*
Dormait Taaroa avec Hina la grande de la lune.

*Fanau aéra Tii.*
Et d'eux naquit Tii.

*Toato ouéra Tii té vahiné ia ani.*
Dormait Tii avec la femme Ani, désir, souhait.

*Héémaira mouri, o ani té po.*

Sont nés d'eux :

Désir de la nuit.

Messager de l'obscurité, des tombeaux ou de la mort.

*O ani té ao.*
Désir du jour, messager de la clarté et de la vie.

*O ani ïé atoua.*
Désir des dieux, messagers ou surveillans des intérêts des dieux.

*O ani té taata.*
Désirs des hommes, messagers ou surveillans des intérêts des hommes.

*Humaira mouri.*

Sont nés après :

*Tii mara outa.*
Tii de l'intérieur, surveillant des animaux, des plantes, etc.

*Tii maratai.*
Tii u dehors ou de la mer.

Gardiens des poissons et de tout ce qui est dans la mer.

*Tii mara oné.*
Tii des sables et rivages, ou terres mouvantes.

*Tii mara papa.*
Tii des roches et parties solides.

Gardiens chargés de maintenir la séparation entre la mer et la terre et de prévenir les empiétemens de l'une sur l'autre.

*Houmaira mouri.*

Sont nés après :

*Oroo té po.*
Evénemens de la nuit, de l'obscurité ou de la mort.

*Oro té ao.*
Evénemens du jour ou de la vie.

*Té ori étou té ori mai.*
L'aller et le venir ou le flux et reflux.

*Té atouta té ata mai.*
Le donner et recevoir du plaisir, contentement ouj oie.

Encore des énigmes que je n'essaierai point d'expliquer. Je dirai seulement que ces esprits étaient peu respectés. Le peuple en vendait ou en brisait les images, quand il en était mécontent, ce qui n'empêchait pas qu'il ne les craignît quelquefois beaucoup. C'étaient les Tiis que les sorciers mettaient en jeu pour opérer leurs maléfices; et les Tiis auraient, en ceci, quelques rapports avec nos diables ou démons; mais l'analogie s'arrête là; car les esprits océaniens n'avaient rien, d'ailleurs, de ces esprits altiers qu'on trouve dans presque toutes les religions, et qui, se révoltant contre leur créateur, affectent le partage ou l'usurpation de son pouvoir. Ici, au contraire, les Tiis sont toujours en bonne intelligence avec les Atouas. Les images des Tiis étaient placées aux extrémités des maraïs et gardaient l'enceinte des terres sacrées. Elles se trouvaient sur les rochers, le long des rivages, pour marquer les limites de la terre et de la mer, ou, plutôt, pour maintenir l'harmonie entre les deux élémens et empêcher leurs empiétemens réciproques. Les figures colossales de l'île de Pâques, de Pitcaïrn et de Laïvavaï n'étaient autres que des Tiis de cette dernière espèce. Elles n'avaient été sculptées dans de si grandes proportions et élevées avec tant de travail qu'après quelqu'événement remarquable qui mit ces îles en danger; peut-être immédiatement après ce déluge qui détruisit la grande terre, et dont on trouve partout quelque souvenir (1).

(1) Il paraît qu'il y a eu de ces figures colossales dans pres-

## II. CULTE.

J'ai établi que la première divinité du pays était Taaroa ; et, comme on l'a vu, l'idée qu'on s'y en faisait était grande, noble, et se rapprochait beaucoup de celle que se font, aujourd'hui, presque tous les peuples polythéistes d'une première divinité ou d'un dieu qui, non-seulement existe par lui-même, créateur de l'univers et de tout ce qui existe ; mais qui est aussi le père de tous les dieux et le chef de leur hiérarchie. J'ajoute que les Océaniens croyaient Taaroa trop au-dessus des choses de ce monde pour qu'il daignât se mêler de son gouvernement, ou s'intéresser au sort des hommes ; et, comme ils n'attendaient de lui ni faveur, ni disgrâce, ni punition, ni récompense, ils ne lui dédiaient point de temples, ne lui consacraient point d'autels, et peu d'entr'eux lui rendaient un culte, quoique tous s'empressassent de célébrer à l'envi sa gloire, sa puissance et ses œuvres. C'était le dieu d'Épicure chanté par Lucrèce.

Ce que j'ai à dire ici du culte océanien ne se rap-

que toutes les îles ; mais détruites ou presque tombées en ruine, avant la visite des Européens. On n'en a trouvé, jusqu'à présent, que dans l'île de Pâques, dans l'île de Pitcaïrn, dans l'île de Laïvavaï, et dans quelques îles plus occidentales. Ce sont les statues de Laïvavaï, presque aussi grandes que celles de l'île de Pâques, qui ont fait reconnaître que ces images ne représentaient que des Tiis.

portera donc aux divinités océaniennes, qu'abstraction faite de Taaroa ; et, comme ces divinités étaient d'espèces bien différentes, nous devrons aussi reconnaître deux cultes bien distincts : l'un public, rendu aux *Atouas* ou dieux nationaux ; l'autre privé ou particulier, rendu aux *Oromatouas* ou dieux domestiques. Les premiers avaient des maraïs ou temples qui renfermaient leurs images et qu'habitaient les desservans de leurs autels. Les seconds n'avaient, le plus souvent, pour temples, que les demeures des particuliers, et pour prêtres les pères de famille.

Si les Océaniens avaient un ciel et une sorte d'enfer, dont les prêtres, ainsi qu'on l'a vu, se prévalaient, comme partout ailleurs, pour s'approprier les biens des crédules ; au moins l'esprit de mysticité n'existait-il pas parmi eux. Là, point de ces dévots fanatiques qui s'imposent des gênes ou s'infligent des supplices, pour mieux plaire aux dieux et s'élever au premier rang des élus. Par un esprit et d'après des principes tout opposés, les élus étaient, là, ceux qui jouissaient le mieux de la vie. Ils ne connaissaient pas ces absurdes doctrines par lesquelles certains hommes repoussent les dons de la nature ; et, s'interdisant toute jouissance, portent la folie jusqu'à promettre de ne jamais se livrer à celles-là même que la nature commande le plus impérieusement. Chez eux, jouir c'était plaire aux dieux ; profiter de leurs dons, c'était leur en témoigner sa gratitude ; et, non-seulement leurs divinités permettaient les plaisirs ; mais

encore c'était toujours après des sacrifices, des offrandes, des prières, et, sous leurs auspices, que se célébraient les fêtes, et qu'ils se livraient aux plaisirs, sans en excepter aucun; aussi ne concevaient-ils rien au rigorisme des autres cultes, rien à leurs simagrées mystiques. Les épreuves d'un fakir de l'Inde les auraient fait frémir; les vœux de nos moines et de nos religieuses les auraient fait sourire de pitié; ou, plutôt, les uns et les autres leur auraient paru également atteints de folie, ou possédés de quelque esprit malveillant. Ils n'avaient donc rien de cette triste austérité, ne concevant pas que le célibat, les jeûnes, les abstinences et les macérations puissent rendre un mortel plus parfait et plus cher aux dieux. Néanmoins, dans les grandes maladies ou à la mort d'un chef, il était défendu de faire du feu ou de préparer le manger pendant le jour; mais c'était plutôt une interdiction de tout travail qu'une ordonnance de jeûne.

Si leur religion les affranchissait de l'abus des martyrs, des vierges et des saints, elle ne tomba que trop souvent dans l'excès opposé; car, dans leur état d'indépendance absolue, ne reconnaissant aucun frein, puisque ni dieux ni lois ne réglaient leurs devoirs et leurs délassemens; les premiers, au contraire, sanctionnant tous leurs excès et leur permettant de s'y livrer sous leurs auspices, ces peuples ne devaient savoir où s'arrêter; et leurs plaisirs, au lieu d'être délicats et voluptueux, dégénéraient souvent, de

toute nécessité, en débauches des plus grossières.

Les devoirs de l'homme envers les dieux étaient donc plutôt fastidieux que sévères et préjudiciables; rien de plus facile que d'éviter de les offenser. Sacrifices aux temples, observance rigoureuse des rites et des ordonnances sacrées, attention continuelle où soumission dans toutes les actions, c'était là tout ce qu'ils exigeaient impérieusement; et le moindre oubli exposait les contrevenans aux châtimens les plus sévères. Pour le reste, la conduite et les actions des hommes leur étaient absolument indifférentes. Non-seulement la probité, la bonté ou les autres vertus n'étaient pas exigées par les dieux, mais encore elles paraissaient de peu de valeur auprès des hommes; au moins pour tout ce qui regarde leurs plaisirs. Les mots *mœurs* ou *moralité des actions* n'avaient point là de sens; et, quels que fussent, en cela, leurs torts, hommes ou dieux ne s'en offensaient et ne s'en scandalisaient pas plus les uns que les autres.

## SECTION PREMIÈRE.

—

### CULTE PUBLIC OU NATIONAL.

Ce culte, rendu au nom de tous, aux dieux de la nation tout entière, et où il s'agissait d'un intérêt

général, du bien-être d'une forte majorité ou même de la masse du peuple; ce culte, qui avait pour but de se rendre les dieux favorables, de désarmer leur colère ou de les remercier de leurs faveurs en des circonstances solennelles, comme une guerre, une paix, une alliance, la naissance d'un chef, son avénement au pouvoir, une disette, etc.; ce culte, dis-je, était rendu à tous les dieux; mais, surtout, dans les îles de la Société, à Roo, à Tané, à Téiri, à Téfatou, à Rouanoua, à Tahahiti, à Rimora, à Faataï, à Rouatratou, à Fatoa, à Oro.

Il doit être considéré sous trois rapports bien tranchés : son matériel, son personnel, son cérémonial.

## § Ier.

### Matériel du culte.

Je range sous ce titre tout ce que j'ai pu recueillir de notions sur les *Maraï*, les *Fata* et les *Toos*.

### A. Maraïs (1).

Les Maraïs étaient leurs temples, lieux ouverts, espèce d'arène en forme de parallélogramme, formée d'un mur de pierre de quatre à six pieds de haut, et terminée, à l'une de ses extrémités, par un immense

(1) *Moraïs* dans tous les voyageurs qui m'ont précédé; mais je crois plus exacte la dénomination que j'adopte ici.

amas de pierres de forme pyramidale, moins long que large.

L'enceinte de ces temples singuliers était généralement assez grande pour contenir des maisonnettes destinées à renfermer les images et à loger les prêtres et gardiens. Dans quelques-uns, la pyramide qui les terminait n'avait pas moins de trois cents pieds de large, environ, sur cent vingt de long, à sa base, et près de soixante de haut; mais diminuait graduellement de la base au sommet, toujours plus en longueur qu'en largeur, les plus grandes n'ayant qu'environ douze pieds de long sur deux cents de large à leur extrémité supérieure.

Ces temples, tout simples et tout grossiers qu'ils étaient, se composant en entier de pierres ramassées au fond du lit des rivières, et de morceaux de corail taillés avec plus ou moins de soin, étaient, néanmoins, construits avec beaucoup de symétrie et de régularité. Il paraît aussi que, bien que le tout ne se composât que de pierres superposées, les insulaires, ignorant la manière de cimenter leurs constructions, la masse en était assez solide pour durer un grand nombre d'années, et même des siècles, s'il faut en croire les Indiens. Les pyramides étaient pourvues de degrés aux quatre côtés. Les images se plaçaient sur leur sommet, où les prêtres officiaient dans les grandes solennités.

Chaque district ou chaque principal chef avait au moins un de ces temples, qu'on peut nommer *pu-*

*blics* ou *nationaux*, et où l'on adorait les Atouas, sous le nom collectif de *Témaaro*. Il y en avait souvent plusieurs dans le même district; car on en érigeait dans toutes les circonstances importantes, comme, par exemple, à l'occasion d'une guerre, d'une grande victoire, de l'installation d'un arii rahi, principal chef ou roi de toute une île; et les Indiens prétendent que, dans ces derniers cas, le nombre des assistans était si considérable, qu'en apportant chacun seulement une pierre, il s'y en trouvait assez pour construire les temples et les pyramides les plus considérables. Si ce fait, dût-on même y voir quelque peu d'exagération, donne une idée imposante de leur antique splendeur et de l'état florissant de leur population dans ces temps reculés, d'autres de leurs traditions, relatives au même objet, n'offrent que trop la triste preuve de l'acharnement avec lequel ils combattaient et de leur férocité d'alors, puisque l'une d'elles rapporte qu'à la suite d'une bataille, les morts se trouvèrent en assez grand nombre pour que les vainqueurs pussent former, des têtes des vaincus, le mur d'enceinte d'un grand Maraï.

Les lieux où ils construisaient leurs Maraïs publics, étaient, généralement, près du rivage et isolés. Ils les entouraient des arbres les plus majestueux qui cachaient à la vue ces sanctuaires de la divinité, en les couvrant de leur ombrage. Les arbres dont ils entouraient les Maraïs étaient le tamanou ( *calo-*

*phyllum inophyllum*), le miro (*thespesia populnea*), et surtout l'aito (*casuarina equisetifolia*), dont les feuilles, agitées par le vent, produisent un fort sifflement qu'ils attribuaient aux dieux. Ces arbres, comme tout ce qui se trouvait dans les limites indiquées par les images des Tiis, étaient sacrés, et les fruits ne pouvaient en être cueillis et mangés que par les prêtres. Il était rare qu'il y eût des habitations dans le voisinage; et, sauf les jours de fêtes ou pendant les cérémonies religieuses, il y régnait, toujours, un silence imposant, que n'osaient interrompre pas même les gardiens et les prêtres qui demeuraient dans l'enceinte. Personne n'y entrait, non plus, sans nécessité, et tous gardaient le silence le plus religieux en passant auprès, se découvrant le corps jusqu'à la ceinture, long-temps avant d'en approcher.

Les autres Maraïs, quoique beaucoup plus petits, étaient tous construits sur le même plan, et si nombreux, qu'il y en avait dans toutes les directions, dans l'intérieur des îles et aux environs des demeures. Ceux des chefs, quoique privés, étaient toujours des lieux imposans, commandant le respect et vénérés par le peuple. Les femmes ne pouvaient pénétrer dans aucun Maraï, pas même dans ceux qu'on appelait Maraïs domestiques, comme en possédaient presque toutes les familles; et cela, sous peine de mort; ou, si leur présence devenait indispensable, comme lors de certaines cérémonies, dont il sera

parlé plus loin, on couvrait la terre d'étoffes sur lesquelles elles devaient marcher ; car leur moindre contact aurait souillé la sainteté du lieu.

Tels étaient ces temples, imposans par leur simplicité même, et plus respectés du peuple que ne le sont nos églises ou nos temples les plus magnifiques, en quelqu'autre pays du monde que ce puisse être. Ceux des particuliers servaient aussi, souvent, de cimetières, et n'en inspiraient que plus de respect ; mais, dans les Maraïs publics, on n'enterrait guère que les victimes et quelquefois les prêtres, couchés dans la tombe sur le ventre, de peur que, tournés de l'autre côté, leur regard ne fît mourir les arbres et tomber les fruits.

## B. Fata.

Les Fata étaient les autels placés devant et dans l'enceinte des Maraïs, et servant à placer les victimes offertes aux dieux. Ils n'avaient rien de bien particulier pour la construction, si ce n'est que leur forme ne se rapprochait, en rien, de celle que les anciens donnaient aux leurs, et de celle que nous donnons aux nôtres. C'était une espèce de plate-forme en bois, montée sur quatre piliers, et plus ou moins ornée, suivant les circonstances.

Les Fata *toupapau* ou autels pour les morts, élevés dans les Maraïs des particuliers, se distinguaient des autres, en ce qu'ils étaient couverts d'une

petite toiture destinée à défendre des injures de l'air les cadavres qu'on y déposait.

## C. Toos.

Les Toos étaient les images des Atouas. Ces images, devant lesquelles les prêtres déposaient les offrandes, faisaient les prières et présentaient les victimes, se conservaient avec le plus grand soin dans les Maraïs. Taillées en pierre ou en bois, c'était, comme art, tout ce qu'on pourrait imaginer de plus ridicule et de plus grossier. Les premières, en effet, n'étaient, le plus souvent, qu'une colonne ou un bloc triangulaire, couvert d'étoffes. Les secondes étaient des morceaux de bois évidés en dedans, et n'ayant presque ni forme ni figure, ou présentant des traits horribles, les jambes et les bras monstrueux, ou seulement indiqués. En somme, les images des Atouas étaient travaillées avec bien moins de soin que celle des Tiis, leurs inférieurs, dont quelques-uns, comme gardiens, devaient se trouver autour des temples. La raison en est que les images n'étaient pas les vrais emblèmes de la divinité. Dans plusieurs îles, il n'y en avait même pas; et, là où il y en avait, comme à O-taïti, elles n'étaient que le tabernacle où se déposait ce qui représentait partout les dieux ; c'est-à-dire les plumes rouges, le *maro ourou* et autres objets du même genre, les seuls symboles véritables de la divinité, la représentant seuls, dans toutes les îles.

Ce *maro ourou*, image de la divinité et du feu, était une ceinture ou plutôt un suspensoir de plusieurs pieds de long et artistement travaillé, avec des plumes rouge, jaune, et bleu ou noir. Les douze premiers membres ou grands-maîtres des douze loges d'Aréoïs (voyez plus bas), pouvaient seuls le porter; et le *arii rahi*, roi ou chef suprême, le portait aussi, mais seulement dans quelques occasions solennelles, comme le jour de son installation. Le *maro ourou* avait la propriété de rendre inviolable et sacrée (*moa*), et d'égaler presque aux dieux la personne qui en était revêtue. Il joue, dans toute l'Océanie, un rôle des plus singuliers. Il en est question dans presque tous les chants relatifs aux dieux. Nous avons vu *Hiro* parcourir la terre pour le chercher. Dans un autre chant, *Hina* (la lune) pleure sa perte; et ce chant, dont je possède quelques fragmens, paraît avoir de grands rapports avec le chant égyptien, où Isis pleure la mort et va à la recherche d'Osiris, son époux. On ne saurait croire combien ils se donnaient de peine pour obtenir ces plumes rouges, emblèmes de leurs dieux. Ils ne tuaient point les oiseaux auxquels ils espéraient les soustraire; mais, les guettant nuit et jour, ils s'efforçaient de les surprendre, pour leur arracher ces plumes, et leur rendaient ensuite la liberté, dans l'espoir de les rattraper, quand les plumes arrachées auraient repoussé. En avoir beaucoup était une fortune, quoiqu'elles n'eussent aucune vertu avant d'a-

voir été offertes aux dieux, ou avant que les prêtres les eussent rendues sacrées par des cérémonies et des prières aux Maraïs; aussi tous ceux qui possédaient ces objets précieux ne manquaient-ils pas de les porter aux temples à de certaines époques; et là, les remettant aux prêtres, ils recevaient, en échange, un certain nombre de celles qui avaient déjà été consacrées, et qu'on retirait, à cet effet, de l'intérieur du Too ou de dessus le Too même. Il y avait peu d'individus qui n'eussent en leur possession quelques-unes de ces images. Ils les révéraient et les gardaient avec le plus grand soin, dans leurs demeures ou dans leurs Maraïs, et les portaient avec eux en mer, en voyage et dans tous les lieux où il y avait des dangers à courir. Aussi précieuses pour eux que le sont les reliques pour quelques-uns d'entre nous, ils en faisaient le même usage. Elles garantissaient leurs possesseurs des maladies, des périls et des enchantemens.

Ils confondaient souvent les objets les uns avec les autres, ce qui vient, probablement, du peu de fixité de leurs idées. Ainsi ces plumes rouges, quoique unanimement reconnues pour l'emblème des *Atouas* ou dieux, semblaient également représenter les *Oromatouas* ou dieux *lares*, sinon, plutôt, l'ensemble de leurs divinités ou esprits de *Po*, puisqu'ils nommaient indistinctement ces touffes de plumes *atouas* ou *oromatouas;* et, dans ce cas, leur culte ne paraissait être souvent que celui des morts; mais quels

que fussent ces objets, ils en attendaient le plus grand secours; car, menacés d'un danger quelconque, ils couraient les chercher, croyant que leur présence suffisait pour les en garantir; et, en mer, à l'approche d'une tempête, ils les tendaient du côté de l'horizon d'où venait l'orage, et lui ordonnaient de se retirer, soit au nom de ces signes, soit au nom des divinités que ces signes même représentaient.

## § II.

### Personnel du culte.

Je renferme, sous ce titre, tout ce que j'ai à dire de tous les ministres des autels, quels qu'ils fussent, et qu'il faut distinguer en trois classes principales, aussi différentes par leurs droits que par leurs fonctions : les *prêtres*, les *inspirés* ou *prophètes* et les *aréoïs*.

### A. Prêtres.

Toute question politique de guerre ou de paix, toute entreprise relative au bien de l'état ou du peuple en général, aussi bien que la moindre action des particuliers devant être soumises à l'inspection comme à l'approbation préalables des dieux, et ne pouvant avoir lieu que sous leurs auspices, les cérémonies et services faits aux Maraïs devaient être extrêmement fréquens; et, vu leur longueur, d'une fatigue ex-

trême pour les officians. Sous ce rapport, l'exercice du sacerdoce, en dépit des immenses prérogatives qu'on y avait attachées, devait être bien pénible. Contraints d'assister à tout, sans même être exempts des dangers de la guerre, les prêtres menaient, en effet, une vie d'activité à la fois corporelle et mentale, qui, sous ce climat, et vu le caractère d'indolence de ces nations, devait être la pire de toutes les souffrances, dont l'équivalent, s'il existait, ne pouvait se trouver pour eux, au milieu même de l'opulence et des plaisirs des sens, que dans les jouissances de l'ambition et de l'orgueil satisfaits.

Les places des prêtres étaient héréditaires comme celles des chefs, ou, plus exactement, comme toute fonction et emploi publics. Jaloux de leur autorité, les premiers d'entr'eux appartenaient toujours à la haute aristocratie, et jouissaient d'un pouvoir presqu'égal à celui des rois ou des chefs suprêmes. Ministres de divinités cruelles, il était rare qu'ils annonçassent autre chose que des calamités ou la mort; aussi le fidèle ne les voyait et ne s'en approchait-il qu'avec crainte et respect; sachant trop bien qu'un signe, un mot qui leur déplaisait était un arrêt de mort; car, non-seulement ils annonçaient les sacrifices exigés par les dieux, mais encore on les croyait maîtres d'ôter la vie, quand bon leur semblait; et, telle était l'autorité de leurs menaces, que les personnes qui en étaient l'objet périssaient effectivement toujours. Était-ce simplement l'effet de la peur et de la

crédulité, ou bien avaient-ils des poisons ou autres moyens de destruction employés par eux dans ces circonstances? Je n'ai pu le savoir. Les Indiens croyaient (et plusieurs le croient encore aujourd'hui) que les dieux vengeaient ainsi leurs ministres offensés. Sans vouloir décider une question délicate, qui les inculperait gratuitement peut-être, il me suffira de faire observer qu'ils connaissaient plusieurs poisons, et qu'ils fixaient quelquefois, avec précision, l'époque à laquelle leurs menaces devaient ressortir leur effet. Dans les derniers temps, aux îles de la Société, ils avaient beaucoup perdu de leur influence, s'étant laissé surprendre et supplanter par les inspirés et les sorciers, dont il sera question bientôt; mais, dans les autres îles, prêtres, sorciers, inspirés, étaient unis et appartenaient tous au même corps.

Indépendamment de ce que la personne du prêtre était sacrée, indépendamment de ce que la superstition l'investissait d'une puissance qui partageait, en quelque sorte, le gouvernement entre l'autorité politique et l'autorité sacerdotale, pour prévenir des collisions dangereuses entre ces deux pouvoirs qui tiraient leur force de leur union, on avait soin d'investir, presque toujours, du sacerdoce suprême, un frère ou un proche parent du chef. Souvent même le gouvernement était purement théocratique, ainsi qu'on le verra plus loin.

Les prêtres possédaient encore des prérogatives dont ne jouissaient pas même les principaux chefs,

comme la polygamie, établie en leur faveur. La bigamie était permise aux hommes dans toutes les classes; mais, du moins aux îles de la Société, le roi lui-même n'épousait que deux femmes, tandis que les prêtres pouvaient en avoir jusqu'à douze. Ils vivaient aussi riches et pourvus abondamment de tout ce qui était nécessaire à la vie; car le peuple, craintif et crédule, ne manquait pas de leur apporter une grande partie de ce qu'il possédait. Les chefs même n'étaient pas sans appréhensions à leur égard. Ayant toujours besoin de leur ministère, et les croyant intimes avec les dieux, ils redoutaient leur influence, et évitaient, avec le plus grand soin, tout ce qui aurait pu les indisposer; aussi, après un bon succès à la guerre, par exemple, payaient-ils largement l'intervention des prêtres auprès des dieux et leurs prières, tandis que, de son côté, le peuple les récompensait de ce qu'ils avaient déjà fait, et de ce qu'ils devaient faire encore, parce que, seuls, ils pouvaient obtenir des dieux la continuation de leurs faveurs et la défaite totale de l'ennemi.

Si les Maraïs étaient nombreux, le nombre de leurs desservans était bien plus considérable encore. Il n'y avait, néanmoins, dans chaque district, qu'un seul *faaoua pouré*, grand-prêtre ou souverain sacrificateur, chargé de présider aux grandes solennités, aux cérémonies importantes, et d'offrir les victimes humaines aux dieux; mais le clergé du temple national de chaque district se composait, de plus :

1° D'un *amoi toa*, gardien des images;

2° D'un *pouré*, prêtre subalterne;

3° D'un certain nombre d'*opou noui*,
mot désignant toutes les personnes employées à l'entretien et au service du Maraï, qui consistaient à dresser les *fata*, autels, à enterrer les restes des victimes, etc., etc.

Les prêtres seuls pouvaient entrer en tout temps dans les Maraïs, manger de la chair des animaux offerts en sacrifice, et des fruits des arbres renfermés dans les limites des temples ou de la terre sacrée. Dans cette religion, comme dans beaucoup d'autres, le clergé entier, sans en excepter ses membres de la dernière classe, porteurs de quelque emblème ou signe sacré, obtenait, toujours, plus ou moins de témoignages de cette vénération et de ce respect voués, presque partout, par le peuple à tous ceux qu'il croit en commerce plus ou moins intime avec la Divinité ou honorés de sa faveur. Il en était ainsi dans nombre de circonstances; entr'autres quand le *pouré*, prêtre de seconde classe, parcourait les districts annonçant le *tabou*, quelque fête ou quelque cérémonie, couvert seulement de feuilles de coco ou d'un morceau d'étoffe qui avait enveloppé ou touché les images des dieux. Tous alors, même les chefs, devaient tomber le visage contre terre sur son passage, et personne n'eût osé prononcer une seule parole, aussi long-temps qu'on entendait ses cris.

### B. Inspirés ou Prophètes.

Les dieux n'étaient pas représentés seulement par des plumes rouges, par le *maro ourou*, par d'autres objets analogues, comme nous l'avons vu plus haut. Ils avaient aussi des *toos* ou images animées; car l'homme osait, quelquefois, simuler la Divinité et se faire appeler *dieu*. Ces représentans des dieux étaient, par avance, ou devenaient, au besoin, des inspirés, espèces de prophètes, assez semblables aux *Voyans* des Hébreux. Leur fait n'était pourtant pas l'apothéose pendant la vie; car, bien que nommés dieux, ils n'étaient, effectivement, que l'emblème des êtres surnaturels dont ils portaient le nom, mais tellement identifiés avec eux, que leurs deux substances se confondaient en une seule. Leur extérieur ne cessait pas d'être celui de l'homme; mais, tant que durait l'inspiration, leur esprit était divin; et, par conséquent, leurs paroles, leurs actes, étaient ceux des dieux mêmes.

Il y avait toujours, dans toutes les îles, quelqu'individu représentant ou personnifiant la Divinité. Quelquefois c'était l'arii rahi ou le roi lui-même; mais, plus souvent encore, c'était soit un prêtre ou chef subalterne, soit un individu quelconque; car il ne paraît pas qu'on tînt beaucoup à la qualité sociale du *vice-dieu*. A Raïatéa, le principal chef, Tamatoa, souvent a reçu l'hommage du peuple, en qualité de

dieu ; et, à O-taïti, on a vu, depuis 1800 jusqu'à l'époque de l'adoption du christianisme, l'inspiré Tini obtenir, des chefs comme du peuple, une espèce de culte. On portait devant lui les victimes soit, sur le champ de bataille, soit dans les Maraïs ; et cet imposteur, qui même avait pris le nom du dieu dont il prétendait recevoir l'inspiration, pouvait seul, en temps de guerre, passer impunément d'un camp à l'autre, et traverser, sans crainte, les rangs des ennemis les plus exaspérés. Aux Marquises, et dans plusieurs autres îles, ces usages existent encore. Il s'y trouve, presque toujours, des individus qui, constamment inspirés, prennent le titre d'Atouas et reçoivent des sacrifices en cette qualité.

Les sorciers, aussi nombreux là qu'ailleurs, car là, comme ailleurs, l'effronterie multiplie les fripons, en raison directe du nombre des dupes que l'ignorance leur prépare ; les sorciers, dis-je, étaient souvent dans le même cas, c'est-à-dire momentanément inspirés par les Tiis ; à cette différence près, néanmoins, que les inspirés par les dieux étaient des objets de vénération dont on recherchait les faveurs, à qui les femmes du premier rang ne dédaignaient pas de prodiguer des caresses, et souvent leur personne (car leurs embrassemens passaient pour être ceux de la Divinité même ); tandis que les sorciers, n'éprouvant ces paroxismes que quand ils voulaient opérer leurs enchantemens ou maléfices, n'occasionnaient qu'éloignement, crainte et terreur.

D'autres cas, encore, étaient ceux où les prêtres ou sorciers faisaient passer quelqu'esprit étranger dans le corps de ceux qu'ils voulaient perdre ou punir. L'état de ces enchantés était exactement celui de nos démoniaques. Les prêtres employaient, à cet effet, les Oromatouas ou dieux lares; et les sorciers employaient les Tiis. L'effet, dans l'un et l'autre cas, était à peu près le même. Comme pour nos démoniaques, leurs actions et leurs paroles étaient attribuées à l'esprit qui les possédait. Ils avaient des attaques, des convulsions; et, vrais objets d'horreur et de pitié, mouraient, presque toujours, au milieu des plus affreuses souffrances. Tout délire, toute agitation, tout violent accès de fièvre, de même que la folie, la démence ou la plus terrible des frénésies, étaient attribués aux dieux ou à l'influence de quelqu'esprit; mais, le plus souvent, aux enchantemens des sorciers ou à la malice des prêtres ou inspirés. Il était rare que leurs menaces ou leurs enchantemens produisissent des effets aussi terribles; mais ils amenaient fréquemment ces maladies lentes de mélancolie et de découragement, toujours mortelles. Les premières, plus rares, devaient donc être ou des maux naturels, semblables à ceux des autres pays, ou l'effet de poisons. Les missionnaires, qui habitent depuis long-temps ces îles, et qui ont été témoins de ces scènes, croient que c'étaient de vrais démoniaques, et que les dieux ou les Tiis qui les possédaient n'étaient autre chose que nos diables.

Cependant, les prêtres, au moins dans les îles de la Société, s'étaient laissé supplanter; et ces rôles étaient, la plupart du temps, joués par des individus étrangers à leur ordre, quoiqu'eux-mêmes continuassent à s'en servir, dans l'occasion. D'autres, comme je l'ai déjà dit, les jouaient avec plus d'adresse. Inspirés en permanence ou du moins périodiques, comme les prêtresses de Delphes, ils l'étaient à volonté, pouvaient, presqu'en tout temps, rendre leurs oracles, représentaient le dieu et en prenaient souvent le nom. Un individu, dans cet état, avait le bras gauche enveloppé d'un morceau d'étoffe, signe de la présence de la Divinité. Il ne parlait que d'un ton impérieux et véhément. Ses attaques, quand il allait prophétiser, étaient aussi effroyables qu'imposantes. Il tremblait d'abord de tous ses membres, la figure enflée, les yeux hagards, rouges et étincelant d'une expression sauvage. Il gesticulait, articulait des mots vides de sens, poussait des cris horribles qui faisaient tressaillir tous les assistans, et s'exaltait parfois au point qu'on n'osait pas l'approcher. Autour de lui, le silence de la terreur et du respect..... C'est alors qu'il répondait aux questions, annonçait l'avenir, le destin des batailles, la volonté des dieux; et, chose étonnante! au sein de ce délire, de cet enthousiasme religieux, son langage était grave, imposant, son éloquence noble et persuasive.

Ces scènes d'inspiration étaient les plus concluantes de toutes; car, alors, les paroles de l'inspiré, ou du

prêtre qui en jouait le rôle, etaient regardées comme celles du dieu même. Quel que fût l'ordre donné, l'on y obtempérait presque toujours sur-le-champ, sans que personne, non pas même les chefs, osât s'y opposer. On a vu, à la demande des dieux, le peuple courir spontanément aux armes, entraîner ses souverains malgré eux, faire la guerre à tel district sans la moindre provocation, et commettre, sur le territoire ennemi, des excès que n'eût pas même justifiés une déclaration de guerre en règle, croyant, de bien bonne foi, obéir à la Divinité, quand, très-probablement, il n'était que l'instrument aveugle de l'animosité et de la vengeance des prêtres ou de l'inspiré.

Qu'elle fût réelle ou jouée, cette sorte d'extase influait puissamment sur les paroles et sur les dispositions intellectuelles de l'inspiré. C'est ce dont ne permettent pas de douter les déclarations conformes des Indiens et autres personnes. On a vu, souvent, des individus qui n'annonçaient, jusqu'alors, ni talens, ni éloquence, parler, pertinemment, tout à coup, dans leur délire convulsif, des choses les plas importantes, et traiter, souvent avec faconde, dans ce langage hyperbolique et figuré, distingué du languge vulgaire et que les chefs et les orateurs possédaient seuls, après l'avoir appris dès l'enfance, les questions les plus délicates et les plus ardues, auxquelles on les supposait étrangers. Cette merveilleuse facilité s'éclipsait en eux, à ce qu'il

paraît, avec les transports et l'enthousiasme qui l'avaient fait naître, et, s'il faut en croire plusieurs témoins oculaires, des inspirés qui, durant des guerres, s'étaient distingués par leur bravoure, par leur sagacité, et surtout par l'éloquence la plus entraînante, une fois rentrés dans leur état habituel, ont, en un instant, perdu ces qualités éminentes, sans jamais les retrouver ensuite, quelqu'occasion qui se présentât de les exercer de nouveau. Je renvoie aux physiologistes l'explication de ces étranges anomalies, en doutant toutefois un peu que l'état actuel de la science leur permette d'en rendre un compte satisfaisant.

## C. Aréoïs.

(Mystères de Oro.)

Il y avait, dans presque toutes les îles, une société dite des *Aréoïs*, *Arekoïs*, etc., suivant la différence de prononciation du même mot dans chaque dialecte. Cette société semble n'avoir été autre chose que l'initiation aux mystères du dieu nommé *Oro*, dans les îles de la Société, *Mahoui* aux Marquises, et peut-être autrement ailleurs, mais que je crois désigner partout le soleil.

Je réunis sous quatre chefs principaux l'ensemble des renseignemens qu'il m'a été possible de me procurer sur cette singulière corporation, fort analogue, ce semble, aux anciennes associations d'Eleusis en

Grèce, et de Saïs en Egypte (mystères de Cérès et d'Isis), et peut-être aussi, du moins sous quelques rapports, à telles de nos sociétés secrètes du moyen-âge ou modernes, comme nos francs-maçons, etc. J'en exposerai successivement l'origine, l'organisation, les mœurs et le but, au moins présumé.

A). Origine de la société des Aréoïs.

Il serait impossible de fixer l'époque de l'établissement de cette société, qui, disent les insulaires, date du moment où il y eut des hommes; mais voici ce que je trouve dans leurs légendes.

Oro, fils de Taaroa, le dieu créateur, et le premier des dieux après son père, voulant se choisir une compagne parmi les mortelles, descendit du *Terai touétai*, ou *premier des cieux*, sur le *Païa*, montagne élevée de l'île de *Bora Bora*, où habitaient les déesses *Téouri* et *Oaaoa*, ses sœurs, à qui il confia son projet, et qu'il pria de l'accompagner, pour l'aider dans sa recherche d'une épouse digne de lui. Ils descendirent aussitôt au milieu du brouillard du *anoua noua* (arc-en-ciel), que le dieu avait placé dans les cieux, et dont une extrémité reposait au sommet du mont Païa, et l'autre sur la terre. Cachés sous des formes humaines, Oro, en jeune guerrier, et ses deux sœurs en jeunes filles, ils parcoururent les différentes îles, donnant partout des fêtes, surtout des fêtes de l'espèce de celles qu'on

appelait *opéréa*, qui rassemblaient toutes les femmes; mais ce fut en vain. Le dieu, parmi les nombreuses filles de Taata (les filles de l'homme), n'en voyait aucune qui lui plût. Les divinités se fatiguaient de l'inutilité de leurs recherches, et se disposaient à retourner au séjour suprême, quand, enfin, elles virent à *Vaitapé*, dans l'île de Bora Bora, une jeune fille, d'une rare beauté, qui se baignait dans un petit lac, nommé *Ovai aïa*: Oro, charmé, dit à ses sœurs d'aller la voir, pendant qu'il remonterait à leur demeure, au sommet du Païa.

En approchant, les déesses la saluèrent, louèrent sa beauté, et lui dirent qu'elles venaient d'Avanau, district de Bora Bora, et qu'elles avaient un frère qui désirait s'unir à elle. *Vaïraumati* (c'était le nom de la jeune fille), examinant avec attention les étrangères, leur dit: « Vous n'êtes point d'Avanau; mais, » n'importe.... Si votre frère est arii (chef), jeune et » beau, il peut venir, et Vaïraumati sera sa femme. »

Téouri et Oaaoa remontèrent aussitôt au Païa, pour faire connaître le résultat de leur démarche à leur frère, qui, replaçant le anoua noua (l'arc-en-ciel), descendit à Vaitapé. Là, il fut bien reçu par son amante, qui avait dressé un *fata* (table ou autel), chargé de fruits, et une couche formée des étoffes les plus riches et des nattes les plus fines.

Oro, charmé de sa nouvelle épouse, retournait chaque matin au sommet du Païa et redescendait chaque soir, sur l'arc-en-ciel, chez Vaïraumati. Il

resta long-temps absent du *téraï* (ciel), *Orotétéfa* et *Ouréléfa*, ses frères, descendus, comme lui, du céleste séjour par la courbe de l'arc-en-ciel, après l'avoir long-temps cherché dans les différentes îles, le découvrirent enfin, avec son amante dans l'île de Bora Bora, assis à l'ombre d'un arbre sacré. Ils furent si frappés de la beauté de la jeune femme, qu'ils n'osèrent approcher de leur frère et d'elle sans leur offrir quelque présent. A cet effet, l'un d'eux se changea en truie, l'autre en *ourou* ou plumes rouges; et, redevenant aussitôt eux-mêmes, quoique la truie et les plumes restassent, ils approchèrent des nouveaux mariés, ce présent à la main. La même nuit, la truie mit bas sept petits, qui furent divisés ainsi:

*Bouaa té vaa pou*,
cochon pour sacrifier aux dieux;

*bouaa maro ourou té Aréoïs*,
cochon du ceinturon rouge des Aréoïs;

*bouaa té haré roa*,
cochon pour les étrangers ou convives;

*bouaa fatouré no té vaïhiné*,
cochon des fêtes en l'honneur de l'amour;

*té vai bouaa*,
deux cochons pour multiplier l'espèce;

*tei té fatou boua aa iho*,
cochon de la maison ou pour être mangé.

En ce temps, Vaïraumati se trouva enceinte et le dit à Oro. Le dieu prit aussitôt le second cochon,

*bouaa maro ourou*, et se rendit à Raïatéa, au grand Maraï, ou temple de *vapoa*. Là, il trouva un homme nommé *Mahi*, à qui il remit le cochon et lui dit :

*Mau maitai oé ténéi bouaa,*
Prenez et gardez bien ce cochon,
*bouaa Aréoïs, bouaa ra,*
cochon des Aréoïs, cochon sacré,
*bouaa no té maro ourou, éi Aréoïs*
cochon du ceinturon rouge, soyez (ou je vous fais Aréoïs).
*Oé i ié ao ouei, fanau tana*
en ce monde, je suis père
*vau iho té Aréoïs*
et ne puis plus être Aréoïs.

Mahi alla voir le chef de Raïatéa, à qui il dit ce qui lui était arrivé ; et, ne pouvant garder ces objets sacrés, à moins d'être l'ami d'un chef, il lui dit :

*Té oa nau opoi no oé té*
Mon nom sera le vôtre
*oa no oé pomai ouau.*
et votre nom sera le mien.

Le chef accepta, et ils prirent en commun le nom de *Taramanini.*

Il y a plusieurs versions de cette tradition ; mais toutes s'accordent à dire que ce fut Mahi qui établit les Aréoïs ou les mystères d'Oro.

On dit aussi qu'Oro, retournant auprès de Vaïrau-

mati, lui déclara qu'elle accoucherait d'un fils, qui se nommerait *Hoa tabou té rai* (l'ami sacré des cieux), mais que, pour lui, son temps était venu, et qu'il devait la quitter. Se changeant alors en une immense colonne de feu, il s'éleva majestueusement dans l'air jusqu'au-dessus du *Piriviré*, la plus haute montagne de Bora Bora, où son épouse éplorée et le peuple saisi d'étonnement, le perdirent de vue. On dit enfin que son fils *Oa tabou té rai* (l'ami sacré des cieux) fut un grand chef qui fit beaucoup de bien aux hommes, les délivra de nombre de maux, par son ascendant sur son père et sur les autres dieux; et qu'à sa mort il rejoignit son pere au *Téraitouétai* (céleste séjour), où Oro fit également monter Vaïraumati, qui prit rang parmi les déesses.

B.) Organisation de la société des Aréoïs.

Il paraît que la société fut, dès son origine, divisée en douze loges, qui eurent pour chefs ou grands-maîtres, les douze *taata hoa aréoïs* (hommes amis aréoïs), dont voici les noms, avec l'indication de la résidence particulière de chacun d'eux. C'étaient :

*Tara manini*, à Raïatéa;
*Pouna roun*, à Bora Bora;
*Alaé*, à Nouhouiné;
*Tauraa toua*, à Eïméo;
*Temai atéa*, à Charles Saunders;
*Moutahaa*, à Tahaa :

| | |
|---|---|
| *Nouatoua*,<br>*Mauroura*,<br>*Téraaroa*,<br>*Maouaroa*,<br>*Nita*,<br>*Paa*, | à O-taïti. |

Ces noms antiques se sont conservés jusqu'aux derniers temps; car les principaux personnages de ces diverses localités les portaient encore en 1814, lors de l'introduction du christianisme.

Outre ces douze grades supérieurs, dans les douze principales loges de la société, il y en avait plusieurs autres, auxquels chacun des initiés pouvait prétendre, et qui n'étaient pas en rapport avec la classe du peuple à laquelle le récipiendaire appartenait; mais se réglaient sur le temps pendant lequel il avait été simple membre, et d'après des qualités personnelles, comme celle d'orateur, de chanteur ou de poëte. Ils ne montaient donc que graduellement en dignité; et, dans un pays où le gouvernement se montrait si despotique, et où les prétentions de l'aristocratie étaient si démesurées, il est curieux de voir tolérer une société, qui non contente de reconnaître l'égalité pour toutes les classes, savait aussi récompenser les talens.

Le grand principe de l'égalité fléchissait pourtant en faveur des premiers chefs ou *arii*, qui, s'ils voulaient être initiés, étaient, généralement, admis et élevés, de prime-abord, aux premiers grades, sans

jamais se voir soumis aux nombreuses épreuves par où les autres devaient passer; mais si les chefs, ici comme ailleurs, passaient sur le règlement et les formalités, du moins les hommes du commun pouvaient-ils, avec le temps, parvenir au même grade qu'eux.

Ces différens grades se distinguaient par le tatouage et les parures. Il y en avait sept, savoir :

1° *Avai parai* ou *avai tatau*, jambe tatouée;

2° *Outioré*, les bras tatoués, depuis les mains jusqu'au haut;

3° *Narotéa*, les deux côtés du corps tatoués;

4° *Noua*, les épaules tatouées;

5° *Otoro*, une ligne au côté gauche;

6° *Ohémara*, les chevilles des pieds tatoués;

7° *Poo faaréaréa*, les apprentis.

Il y avait, de plus, un nombre d'aspirans ou de gens des deux sexes qui suivaient partout les Aréoïs, les servaient, préparaient leur nourriture, les secondaient dans leurs occupations, et participaient à leurs fêtes et à leurs banquets, mais seulement comme domestiques, sans être initiés, et sans jouir de la considération et du respect qu'on avait pour leurs maîtres.

Il en coutait beaucoup pour être admis, et les formalités de la réception ne le cédaient nullement à celles qu'il faut remplir dans les sociétés secrètes les plus célèbres qu'on ait connues. Il ne s'agissait de rien moins que d'être inspiré par les dieux ou

plutôt véritablement énergumène. La société était sous le patronage du dieu Oro; les membres en étaient tous considérés comme des êtres supérieurs, des favoris des dieux, à telles enseignes qu'ils avaient, après leur mort, un ciel ou paradis à eux, d'où, le plus souvent, le reste du peuple était exclus. Il n'est donc pas fort extraordinaire qu'un homme qui prétendait à l'honneur de s'y voir affilié, dût, si je puis ainsi dire, être en état de grâce et choisi par les dieux. Aussi le récipiendaire était-il habillé et paré de la manière la plus bizarre, les cheveux couronnés de fleurs et frottés d'une huile odoriférante, le corps et la figure peints de jaune et de rouge. Dans cet équipage, il se précipitait au milieu de l'assemblée des sociétaires, s'y roulait en furieux, criait et faisait toutes les démonstrations d'un homme en délire. Telle était la première démarche à faire pour être admis; et, peu après, le premier Aréoïs, à qui, dès ce moment, il se trouvait attaché, l'appelait par son nom, lui disant d'un ton amical et comme pour l'apaiser : « *Manau*, *manau*, *haré mai*. Vous êtes » des nôtres, vous êtes des nôtres, venez! » Mais il devait, ensuite, se soumettre à bien d'autres épreuves; et il ne pouvait être initié qu'après avoir montré des mois entiers, et même des années, toute la patience possible, une soumission aveugle, un respect et un attachement inviolables pour la société et pour ses membres.

La réception se faisait toujours pendant des as-

semblées générales ou de grandes fêtes. Là, tous les sociétaires réunis, le candidat était présenté par le premier des Aréoïs, au service et à la personne duquel il avait été attaché jusqu'alors. Il devait être couvert d'une étoffe que portaient seulement les affiliés; il avait, de nouveau, la tête couronnée de fleurs et parfumée d'huiles odoriférantes, la figure et le corps peints de jaune et de rouge. On lui demandait, d'abord, s'il voulait être Aréoïs, et s'il consentait à détruire les enfans que sa femme pouvait encore avoir. S'il répondait affirmativement, il recevait un nouveau nom, et on lui faisait répéter ces mots obscurs et mystérieux : « *Moua tabou tama-*
» *poua* (nom d'une montagne et du district qui se
» trouve au pied de cette montagne, à Ouhiné):
» montagne sacrée et terre d'en bas; *manouna té*
» *arii térai*, front majestueux du roi des cieux, je
» suis un tel (il se nommait) et Aréoïs. » Il saisissait alors l'étoffe qui couvrait la femme du grand-maître ou premier des Aréoïs; et, dès ce moment, il était initié et membre de *poofaaréaréa* ou de la septième classe.

Les initiés restaient, ordinairement, très-long-temps dans cette dernière classe, où ils apprenaient les chants, les danses, les combats et la représentation des scènes sacrées et profanes qu'exécutaient tour à tour les derniers membres de cette singulière société.

Pour monter en grade, ils avaient à remplir de nouvelles formalités et à subir des cérémonies nou-

velles, non moins nombreuses que celles de leur réception. Il fallait, d'abord, des assemblées de plusieurs loges, où les premiers Aréoïs, aussi bien que les postulans, paraissaient dans les costumes et avec les ornemens déjà décrits; mais, cette fois, la demande devait être faite aux dieux ou à Oro, la divinité tutélaire de la société, qui sanctionnait l'élévation de chaque membre dans les différentes classes; et, pour cela, il fallait des prières et des offrandes. La consécration commençait par une scène remarquable, l'invocation du *bouaa ra* (cochon sacré); et puis, au Maraï, celle de Taramanini, qui était, avec Mahi, comme on l'a vu, le premier Aréoïs à Raïatéa. On se rendait ensuite au Maraï du district, où la cérémonie s'ouvrait par l'onction, que faisait le chef des Aréoïs, en versant l'huile sacrée sur le front de chacun des candidats. Un petit cochon, tenu par eux, était alors égorgé sur l'autel, et offert aux dieux, au milieu de longues prières. Le sacrifice accompli, le principal Aréoïs criait à haute voix : « Consentez-vous, dieu » Oro ! qu'un tel (son nom) soit élevé à tel grade? » (le grade). » Un prêtre répondait affirmativement pour le dieu; ensuite le sociétaire élevé en grade recevait les marques de tatouage qui distinguaient tous ceux de la classe où il venait de passer. Les mêmes cérémonies avaient lieu à chaque promotion nouvelle.

C.) Moeurs des Aréois et infanticide légal.

On a vu, dans Cook, la description de la société des Aréoïs, dont la prostitution était le principe, et l'infanticide l'obligation; où le nom de mère, partout si révéré, était en mépris, et devenait une cause de reproche pour la femme coupable de ne vouloir pas immoler le fruit de ses entrailles. Elle en était honteusement chassée. Les monstres qui composaient cette infâme société en étaient venus à regarder le massacre et l'assassinat comme des actions méritoires; et l'humanité, la tendresse maternelle même, comme des faiblesses dignes de mépris. Quand un chef ou arii était Aréoïs, son premier fils était conservé; mais tous les autres tombaient en sacrifice. La prostitution, les danses et les représentations indécentes n'étaient que pour la dernière classe. Les grands Aréoïs étaient plutôt des personnages graves et réservés.

Qui croirait que d'aussi révoltantes institutions devaient trouver leur origine et leur soutien dans la religion d'un pays? Il en était pourtant ainsi chez les Aréoïs. On ne peut penser sans frémir à cette terrible loi, qui ordonnait aux initiés le massacre de tous leurs enfans, sans en épargner un seul. Dans toutes les classes du peuple il en fut tué un nombre considérable; mais il se peut que ces massacres aient eu pour origine une impérieuse nécessité. A l'époque

où Cook visita ces îles, elles fourmillaient d'habitans. Qu'aurait-ce donc été avec d'autres mœurs et moins de barbarie, et s'ils avaient laissé la vie à tous les enfans? La nourriture n'aurait pas long temps suffi; et, probablement, les maux occasionnés, jadis, par l'excès de la population, comme la famine, les guerres, les massacres, l'anthropophagie même, peut-être, leur auront fait adopter ce remède presqu'aussi affreux, et à nos yeux plus cruel et plus horrible que ces maux, dont nous n'avons pas été témoins. La généralité de ces meurtres révoltans, pratiqués, de temps immémorial, dans presque toutes les îles, me ferait croire qu'ils ont eu, partout, une même cause, et qu'en ces lieux, d'une étendue bornée, où la nature ne suffisait plus au grand nombre de leurs habitans, ceux-ci ont enfin étouffé les cris du sang, et sont convenus d'égorger leurs enfans à la naissance, pour n'avoir pas à s'entr'égorger ou à s'entre-dévorer plus tard entr'eux.

On vient de voir que quand un chef était Aréoïs, son premier fils était épargné; mais que tous ses autres enfans subissaient la loi commune. Les premiers Aréoïs ne tuaient que leurs premiers fils et toutes leurs filles: les autres enfans males étaient épargnés.

Le soin même qu'on avait de mettre l'enfant à mort au moment de sa naissance, et avant que sa vue pût éveiller la tendresse des parens, paraît venir à l'appui de mes conjectures; car, si l'enfant vivait une demi-heure ou moins encore, il était sauvé. Il en est

de même de la coutume d'immoler beaucoup plus d'enfans du sexe féminin que d'enfans de l'autre sexe; coutume qui semble bien positivement indiquer qu'on avait principalement en vue de prévenir l'augmentation de la population. Toutefois plusieurs autres raisons en ont été données. La première, assez probable, est que cet usage doit son origine aux prétentions de l'aristocratie, qui, plus entichée de sa prééminence et de sa supériorité sur les autres classes, que ne le fut jamais noblesse dans aucun autre pays du monde, ne pouvait souffrir de postérité issue des gens du commun; et, en effet, les enfans qu'un chef avait d'une femme du peuple étaient tous, sans exception, immolés à leur naissance. D'autres croient que la difficulté d'élever des enfans du sexe féminin, a, la première, établi cette barbare coutume; mais la principale et la plus palpable des raisons qu'on en peut donner et que semblent appuyer les Indiens eux-mêmes, c'est que ces cruautés ont d'abord été commises pour conserver la beauté des femmes. Ne pensant qu'au plaisir et tombés dans un état de brutale débauche, il ne serait pas étonnant que de pareilles mœurs les eussent conduits à de tels excès; et que, dans l'état d'avilissement où l'on retenait les femmes, qui n'avaient plus rien à espérer, quand elles avaient perdu le pouvoir de leurs attraits, elles eussent préféré la mort de leurs enfans au soin de les élever et à la perte de leur beauté. Quant à moi, quoiqu'il en puisse avoir été ainsi, dans les derniers

temps, lorsque leurs cœurs étaient endurcis par une longue coutume, je crois qu'aucune de ces raisons n'aurait été assez forte pour étouffer la voix de la nature; que cet usage ne peut avoir été consacré que par la nécessité la plus impérieuse; qu'il remonte aux époques les plus reculées, aux temps où il devint indispensable d'arrêter les progrès de la population; mais je reprendrai cette question ailleurs, et je l'appuierai de faits qui ne laisseront pas douter que ces révoltantes cruautés aient eu pour cause l'excès de la population et le manque absolu de nourriture.

Quoi qu'il en soit, je crois que les désordres des mœurs des Aréoïs, et leur culpabilité relativement au massacre des enfans, ont été exagérés, et qu'ils n'étaient pas aussi dépravés que quelques auteurs l'ont prétendu; car il est certain que, dans les premières classes, ils étaient graves et discrets, ne se permettant aucune liberté avec leurs femmes; et que les représentations, les danses et la vie de leur dernière classe, et des nombreux domestiques des deux sexes qui s'attachaient à eux, n'étaient pas aussi indécentes que celles du reste du peuple.

D'ailleurs, dans tout cela, la différence des manières de voir fait seule le scandale. Pour eux, on ne peut le nier, ils étaient innocens au milieu de leurs désordres, et peut-être même dans leurs crimes.

### D.) But de la société des Aréoïs.

S'il est difficile de connaître l'origine de la société des Aréoïs, perdue dans la nuit des temps, il l'est bien plus encore de se faire une idée précise du but que se proposaient les fondateurs de cette société.

C'était bien certainement une institution religieuse, établie dans des vues d'ordre et d'utilité, et qui ne devait point son établissement au hasard; mais le mystère l'enveloppe encore, et probablement l'enveloppera toujours; car, à mesure que les traditions s'affaiblissent et s'effacent par le changement des mœurs, il devient plus difficile d'en saisir et d'en pénétrer le secret.

Sans qu'ils fussent exclusivement prêtres ni laïques, nous voyons les Aréoïs jouir et se prévaloir, tour à tour, dans le monde, des avantages et des privilèges attachés à ces deux états. Comme prêtres, inviolables, sacrés et favoris des dieux, qu'ils semblent même, souvent, représenter sur la terre; comme laïques, applaudis et prônés dans tous les lieux où les conduit leur humeur inconstante et vagabonde, et partout amenant, sur leurs traces, les plaisirs, les fêtes et les jeux. Tantôt, comme les Bardes et les Scaldes de l'antiquité gauloise et scandinave, ils célèbrent, en des hymnes inspirés, les merveilles de la création, la vie et les actions des dieux; tantôt, émules de nos troubadours et de nos ménestrels, ils traduisent,

en des chants qui ne sont rien moins que sévères, et en des scènes dramatiques plus voluptueuses qu'édifiantes, les mœurs et les habitudes si faciles d'une nation que l'ignorance entière des principes de la morale et l'extrême chaleur du climat, n'entraînent que trop naturellement vers les plaisirs des sens. Le serment qu'ils faisaient dans la cérémonie de leur initiation, de détruire leurs enfans nés ou à naître, nous montre en eux de vrais bourreaux, ministres aveugles d'une raison d'état monstrueuse; en les voyant vénérés presqu'à l'égal des dieux par tout un peuple enthousiaste, nous nous demandons si ce ne sont pas, en effet, des êtres supérieurs à l'humanité; leurs jeux scéniques, enfin, leurs danses, leurs profanes accens, ne nous y font plus voir que d'insoucians épicuriens, fort peu jaloux de leur dignité d'homme, et ravalés, souvent, au-dessous de nos derniers histrions. Que penser et que conclure, au milieu de tant de faits divergens et contradictoires, sinon que l'institution des Aréoïs de l'Océanie, du moins tels que nous les voyons aujourd'hui, offre, avec tant d'autres institutions répandues sur la surface du globe, une preuve de plus de la bizarrerie de l'esprit humain? Mais, au milieu de tant d'incertitudes, en me renfermant dans les faits, je ne doute pas que chanter la création et les dieux ne fût un de leurs principaux objets; et, quant à leur usage de tuer leurs enfans, je le regarde comme purement borné, quant aux lieux, aux îles de la Société; et, pour la

date, il me paraît relativement moderne, ce que je tâcherai de prouver ailleurs. Les Aréoïs avaient cela de commnn avec les *Harépo*, que l'erreur d'un seul mot ou d'un seul vers dans leurs récits et dans leurs chants aurait fait suspendre les fêtes. Aussi exigeait-on d'eux, comme des Harépo même, une étude approfondie, et la plus parfaite connaissance de ces chants et de ces traditions, avant de leur permettre d'entrer en exercice. En conséquence, tout candidat qui prétendait aux honneurs de la profession, était préalablement examiné en public par les maîtres de l'art. Le moindre mécompte, la plus légère hésitation, le faisait non-seulement refuser avec dédain, mais encore huer par le peuple et par les examinateurs. En revanche, une connaissance parfaite de ces poëmes, et de ces chants sacrés, n'élevait pas seulement l'heureux adepte aux premiers honneurs parmi les hommes, mais encore en faisait un être sacré pour tous, et un favori des dieux (1).

A O-taïti et dans les autres îles de la Société, où règne une éternelle abondance, les fêtes des Aréoïs étaient presque continuelles; mais, dans les autres

(1) Toute erreur, toute maladresse était de mauvais augure chez ces peuples. Le prêtre qui se trompait dans l'ordre de ses prières cessait aussitôt le service. Un coup maladroitement porté par un ouvrier, ses outils usés du mauvais côté, ou un trou percé à contre-sens suffisaient non-seulement pour arrêter momentanément un travail, mais pour faire abandonner la construction d'une maison, d'une pirogue, etc., l'accident ne fût-il arrivé qu'au moment d'achever l'ouvrage.

îles, ils avaient des époques de réjouissances et d'autres de tristesse, qui semblent mieux faire comprendre le but de leur institution. Ainsi, aux Marquises, ils sortaient de leur retraite vers octobre, pour célébrer le retour de Mahoui, qui, là, n'est, certainement, que le soleil. Ils lui offraient aussi les prémices, vers décembre, comme ils les offraient à Oro, à O-taïti, et au même dieu ou à d'autres dans les autres îles; fêtes toutes établies pour célébrer le retour du dieu qui ramène la fertilité et l'abondance, et pour le remercier de ses bienfaits. Ces fêtes duraient jusqu'en avril et jusqu'en mai, suivant la situation ou le climat; et, alors, il y avait une autre cérémonie qui ne laisse plus de doute sur le but des premières. C'était la célébration du départ des dieux pour le séjour des morts ou de l'obscurité. Cette cérémonie et les fêtes qui l'accompagnaient, avaient lieu dans quelques-unes des îles de la Société et dans presque toutes les autres. On se rendait alors aux Maraïs, et l'on priait les dieux de revenir promptement du séjour de l'obscurité ou de la mort (*Po*) au *Rohoutou noa noa*, séjour de la lumière et de la vie (1).

Tant que duraient ces fêtes, toutes les popula-

(1) Les particuliers, en sortant des temples publics, allaient à leurs Maraïs privés, où ils enterraient leurs proches. Là, ils accomplissaient la même cérémonie, priant les âmes des morts de revenir promptement du séjour des ténèbres au *Rohoutou noa noa*, ciel des Aréoïs.

tions, même les plus sauvages, suspendaient souvent leurs éternelles hostilités, surtout au temps des prémices et du *mava raa matahiti*, fin de la saison de l'abondance. Dans cette dernière, la plus pompeuse de toutes, tous les habitans d'une même île se rendaient fréquemment au même lieu pour célébrer par des festins, des danses, des chants, des assauts et des combats, les derniers bienfaits et le départ de leurs divinités. Après ces fêtes, aux Marquises et en d'autres îles, les Aréoïs prenaient le deuil, suspendaient tous leurs amusemens, se retiraient chez eux pour pleurer l'absence ou la mort de leur dieu; et restaient là, comme je l'ai dit, jusqu'à l'équinoxe du printemps, où ils sortaient de nouveau de leur retraite, afin de célébrer le retour de Mahoui ou le soleil. En conséquence, il me paraît clair que, quoiqu'ils n'adorassent pas directement le soleil et les autres astres, leur culte n'était pourtant guère que le sabéisme ou l'adoration de l'univers visible et animé, comme tout, d'ailleurs, le prouvera dans la suite.

## § III.

### Cérémonial du culte.

Les cérémonies du culte étaient extrêmement nombreuses et compliquées. L'aptitude toute particulière qu'en demandaient, de la part des fonctionnaires ecclésiastiques, l'intelligence et la pratique,

n'était sans doute pas une des moindres raisons qui assuraient tant de considération aux prêtres.

Je ferai connaître successivement ce que j'ai pu connaître de leur *liturgie*, de leurs *sacrifices*, *offrandes*, *oracles* et *augures*, de leurs *fêtes* et du *tabou*.

### A. Liturgie.

Leur liturgie se composait d'une foule de longues prières, des éternels catalogues de leurs divinités, de légendes et de traditions sans fin, le tout conçu dans un langage métaphorique et obscur, qui demandait une mémoire prodigieuse et une très-longue pratique; les Indiens, toujours préoccupés de l'idée de l'intervention divine, ne cessant d'y voir quelque chose de mystérieux et de surnaturel. Ils avaient des *ouhous* et des *tarotoro* (prières et invocations), et des *hamori* (adorations et louanges), toutes d'une longueur démesurée; aussi, quoiqu'ils fussent plusieurs et se relevassent, quand les cérémonies se prolongeaient, ils avaient pour guides, dans l'ordre de leurs exercices, des faisceaux de petits bâtons de différentes grosseurs et de différentes dimensions, qu'ils tiraient du paquet, et mettaient de côté, à mesure qu'ils finissaient une oraison ou prière (1); mais si, malgré

(1) C'est, à peu près, l'équivalent des *chapelets* dont se servent, dans leurs exercices de piété, les chrétiens catholiques romains, les mahométans, etc., etc.

cette précaution, il leur arrivait de se tromper le moins du monde, en quoi que ce fût, ils devaient s'arrêter aussitôt; et l'office se trouvait suspendu, quels qu'en eussent été les préparatifs et quelle qu'en pût être l'importance; car c'était le pire de tous les mauvais augures. La nécessité de tant de ponctualité les rendait extrêmement attentifs, et les obligeait, eux ou toute autre personne chargée de réciter les prières, les légendes ou les traditions, à s'exercer continuellement; car des erreurs réitérées leur auraient bientôt fait perdre tout crédit, à quelque classe qu'ils appartinssent et quel que fût, d'ailleurs, leur emploi. C'est peut-être à cette exigence d'une si rigoureuse exactitude que sont dues la conservation et l'uniformité de leurs traditions, lesquelles, bien que remontant à des époques inconnues, se retrouvent, néanmoins, encore dans presque toutes les îles, plus ou moins altérées par le temps, mais presque partout parfaitement identiques, quant au fond et quant à la forme. Ces traditions sacrées se retrouvaient, à tout moment, dans la bouche des membres de la société des Aréoïs, qui en animaient les fêtes publiques, aux charmes desquelles elles concouraient si puissamment; et dans la bouche de tous les prêtres nationaux, qui les reproduisaient au milieu des nombreuses cérémonies du culte public; mais c'était aux *Harépo* que le dépôt en était spécialement et officiellement confié.

Les fonctions de ces *Harépo* (promeneurs de la

nuit), consistaient, en effet, à perpétuer ces traditions sacrées ou celles d'un ordre supérieur; aussi devaient-ils les avoir étudiées et les connaître beaucoup mieux que tous les autres. Dans les occasions solennelles, ils les récitaient, en se promenant lentement, la nuit, autour des Maraïs et autres lieux consacrés, d'où leur nom; et telles étaient la précision et l'exactitude exigées dans leur récit de ces poëmes sacrés, que, s'ils se trompaient d'un seul mot ou hésitaient un seul instant, ils discontinuaient aussitôt, retournaient chez eux; et, si leur promenade avait eu pour objet quelqu'entreprise à laquelle ils voulaient intéresser les dieux, cette erreur seule suffisait pour la faire abandonner sans retour; car on n'en croyait plus le succès possible. Rien de plus étonnant que la mémoire de ces hommes récitant, mot pour mot, des nuits entières, ces antiques traditions, dont la traduction, pour ce qui en reste (car elles sont aujourd'hui la plupart incomplètes et tronquées), demanderait un travail assidu de plusieurs années (1). L'emploi des harépo, comme tout autre emploi ecclésiastique, civil ou militaire dans l'Océanie, se transmettait des pères aux enfans; et leurs fils y étaient exercés dès l'âge le plus tendre; ceux d'entre eux

(1) Les hommes de lettres qui pensent que les poëmes d'Homère n'ont pu être composés à une époque où l'art d'écrire était encore ignoré, reconnaîtraient leur erreur en entendant ces insulaires répéter leurs chants et leurs légendes sacrées.

qui étaient doués d'une excellente mémoire pouvaient seuls y réussir. Ils croyaient la mémoire un don des dieux; mais, avec cette opinion, ils en professaient une autre bien singulière. A leur avis, la science s'acquérait sans travail et comme par infusion. Ils allaient jusqu'à prétendre que, sans ce moyen, un enfant n'acquérait jamais les talens de son père. Aussi, quand un de ces hommes fameux par leurs lumières dans les anciennes traditions était au lit de la mort, on surveillait avec soin ses derniers momens; et, à l'instant où il expirait, plaçant sur sa bouche la bouche de celui de ses enfans qui devait lui succéder, on faisait comme aspirer à ce dernier l'âme du moribond, au moment où elle allait quitter son corps, pratique qui se renouvelait à tous les âges. Ils étaient bien convaincus que tous leurs savans en cette matière (l'archéologie des traditions) devaient leurs connaissances à l'emploi de ce moyen, tout en avouant qu'ils n'en étudiaient pas moins, pour cela, nuit et jour.

Le prêtre en fonction, ainsi que toute personne qui approchait du Maraï, devait avoir la partie supérieure du corps découverte jusqu'à la ceinture; et son habillement se composait seulement de nattes belles et fines qui le couvraient depuis le milieu du corps jusqu'au-dessous du genou. Pour réciter les prières ils mettaient un genou en terre ou se tenaient assis les jambes croisées sur une large pierre, vers le milieu de l'enceinte, appuyés contre une colonne

de quatre à cinq pieds de haut, placée là tout exprès. En priant, ils avaient la figure tournée vers la pyramide aux images, et y portaient quelquefois leurs regards, quoique, généralement, ils tinssent la tête inclinée, non par dévotion ni par humilité, mais pour n'être pas distraits pendant leur fatigante récitation.

Le même cérémonial s'observait dans les moindres Maraïs, et pour tous ceux qui venaient prier aux temples. Les femmes même se découvraient le corps jusqu'à la ceinture, quoiqu'elles ne s'adressassent aux dieux que du dehors de l'enceinte, et souvent d'assez loin, ne pouvant fouler le sol de ces lieux sacrés.

A. Sacrifices, offrandes, oracles et augures.

Il y avait peu de cérémonies qui n'exigeassent des sacrifices et des offrandes. C'était le seul moyen de plaire aux dieux.

Les victimes humaines étaient portées mortes au Maraï, dans des paniers fabriqués avec des feuilles de cocotiers. Elles étaient rarement très-mutilées; mais présentaient toujours un aspect horrible; car on les regardait comme d'autant plus agréables aux dieux, que le sang en découlait avec plus d'abondance. Quant aux autres victimes, comme les cochons, les chiens, les poules, souvent on les égorgeait sur l'autel, au commencement ou dans le cours du service; d'autres fois on les offrait sans les tuer; et, dès lors, consacrées

aux dieux, elles couraient en liberté jusqu'à de grandes solennités ou autres cas urgens, qui obligeaient à consommer le sacrifice. Après le service, toutes les victimes étaient posées sur le *fata*, ou enterrées comme on le verra plus loin.

Taaroa seul excepté, on offrait des victimes à tous les Atouas; mais aux îles de la Société, le plus craint, et par conséquent le plus honoré de tous, c'était Oro, le dieu que vénéraient particulièrement les Aréoïs, et considéré comme le patron de ces îles.

Chaque chef, dans ses guerres, recherchait avec empressement sa protection. C'était à qui lui immolerait le plus de victimes. On lui en présentait dans toutes les solennités, et surtout à la veille d'une guerre. Quand on appréhendait une rupture, le grand-prêtre, presque toujours frère ou proche parent du chef, s'enfermait seul dans le Maraï. Il y passait une partie de la nuit à prier, y dormait, et prétendait que les dieux lui communiquaient leurs volontés dans des songes. Sitôt que cette volonté lui était connue ou qu'il se sentait inspiré par les dieux; (comme il affectait souvent de l'être), il se mettait à hurler, à sonner d'une espèce de trompe faite du plus grand coquillage (*murex*) qu'il fût possible de trouver, et sur le sommet duquel on perçait un trou, à quoi s'adaptait un bambou de deux à trois pieds de long, qui servait d'embouchure, et au moyen duquel on en tirait un son fort, mais sombre et grave, bien plus propre à inspirer la terreur que la gaieté.

Les prêtres battaient aussi d'une caisse dite *sacrée*, et jetaient, par des bruits lugubres, l'alarme et la consternation parmi le peuple; car, le plus souvent, c'était signe que les dieux exigeaient des victimes humaines, toujours au nombre de sept, quand il s'agissait d'une guerre. Le chef devait les procurer, et avait là, dans les mains, un terrible moyen de se venger de quiconque avait osé lui déplaire. Ce n'étaient pourtant pas toujours les ennemis du chef qui tombaient victimes; il y avait des cas où les dieux en demandaient tant, que ces derniers ne pouvaient suffire; ou, comme il arrivait plus souvent encore qu'ils s'étaient soustraits par la fuite, on prenait, pour les remplacer, les premiers venus dans la classe du peuple; d'où il résultait que telles familles, dont quelque membre avait été désigné pour victime, se trouvaient fréquemment vouées à une destruction totale. Cette proscription s'étendait même quelquefois sur des districts entiers, qui avaient été vaincus.

En des cas urgens, certains chefs faisaient immoler jusqu'à leurs meilleurs amis, et croyaient ces douloureux sacrifices les plus agréables à leurs dieux; mais ces cas étaient rares. Les hommes très-avancés en âge étaient toujours choisis de préférence à tous autres; par le motif que, se trouvant plus près du terme de leur existence, on avait moins de raison de les ménager.

Ordinairement les victimes étaient frappées à l'improviste; mais, quelquefois, on leur annonçait

leur sort dans une forme d'autant plus horrible qu'elle était plus simple. Le principal chef envoyait à des chefs subalternes un ou plusieurs petits cailloux. Ceux-ci comprenaient, de suite, que ce funeste message demandait autant de victimes qu'il y avait de petites pierres, aussitôt présentées par eux à ceux à qui ils les avaient peut-être destinées par avance; et, plus souvent encore, aux premiers venus, jeunes ou vieux indistinctement, en cas d'urgence. Le malheureux qui recevait ce signe fatal, arret de sa mort, répondait *voti* (cela suffit, ou j'y consens); et il était tué, soit à l'instant même, soit peu de temps après, à l'improviste. J'ajoute qu'il était rare que les victimes ainsi désignées cherchassent à se soustraire à la mort par la fuite, quoique souvent on leur laissât encore la liberté.

Presque partout les sujets montraient une soumission aveugle aux ordres de leurs chefs ainsi libellés.

Aux Fidgi, un chef condamne un Indien à être étranglé, et l'envoie dans tel ou tel endroit attendre son exécution. Le condamné, qu'on peut bien nommer ici le *patient*, s'y rend seul et y attend quelquefois des heures ou des jours entiers, avant qu'on daigne venir exécuter sa sentence.....

Le bourreau manque à la victime. Phénomène moral, inoui peut être dans les annales de l'humanité! Cette étrange abnégation de soi-même, véritable triomphe du *droit divin*, non moins extraordinaire, mais plus noble et plus touchante que

l'obéissance passive des esclaves baisant lâchement le lacet du Padisha, peut-elle s'expliquer autrement, dans les deux cas, que par l'ascendant indéfini des préjugés religieux sur l'esprit et sur le cœur de l'homme ?

On a vu que les victimes humaines étaient portées mortes aux Maraïs. Le grand-prêtre les offrait solennellement soit aux dieux, soit à leurs images, d'autant plus agréables, d'ailleurs, aux divinités, qu'elles étaient, à la fois, moins mutilées et plus sanglantes.

Les sacrifices humains étaient, en général, présidés par le principal chef, à qui, dans ce cas, le grand-prêtre offrait un des yeux des victimes, en l'approchant de sa bouche, que ce dernier ouvrait comme pour avaler l'offrande; mais le prêtre, la retirant au même instant, l'ajoutait au reste des corps morts étendus dans le Maraï et qu'on y laissait jusqu'à ce que tous tombassent en putréfaction. Ne dirait-on pas, malgré l'horreur que montrent les habitans des îles de la Société pour l'anthropophagie, que cet œil offert au chef en est quelque reste ? Aussi paraît-il démontré qu'à une époque quelconque l'anthropophagie a été généralement pratiquée dans toutes ces îles.

Après ces terribles cérémonies, le prêtre annonçait la volonté des dieux, et si la guerre projetée devait ou non réussir. On peut, sans trop se compromettre, supposer que ces oracles étaient toujours conformes à la politique du chef, qui, ne disposant

d'aucune force armée régulière, dépendait entièrement, dans ces conjonctures, des chefs subalternes et des riches propriétaires, qu'il lui fallait bien consulter, et qui, s'il n'avait eu l'appui des prêtres et des dieux, ne lui auraient été que trop opposés. Il dépendait donc, surtout, du clergé par les prophéties; aussi, appartenant à la même classe, la haute aristocratie, les deux corps étaient-ils étroitement unis pour diriger ensemble, à l'aide des cérémonies et des pratiques religieuses, la multitude et la moindre classe des chefs.

Rendre les oracles, interpréter les réponses et publier les volontés des dieux, était, en conséquence, la partie la plus importante de l'office du clergé. C'est en cela que les chefs lui étaient surtout soumis et avaient le plus grand besoin de son appui, afin de se rendre favorables les dispositions de leurs alliés nécessaires; car, non-seulement ce qui avait rapport à la guerre ou à la paix, mais encore toute question relative au bien-être de la communauté, devait être soumise aux dieux; et, dans les contestations, les décisions des dieux pouvaient seules aplanir les difficultés et mettre d'accord tout le monde.

Il y avait différentes manières de recevoir les réponses des dieux ou l'expression de leur volonté; mais l'usage le plus général était d'en être instruit en des songes, en dormant au temple. D'autres fois, le prêtre allait simplement au Maraï, où, après des prières et des offrandes, il s'adressait à l'image, pour

lui soumettre la question discutée. Le sifflement des vents, les cris des oiseaux, étaient, alors, le plus souvent, pris et interprétés pour ses réponses.

Enfin, il n'était pas rare que, dans des cas plus importans, la fraude directe se joignît à l'imposture, et que des prêtres cachés répondissent pour les dieux; mais, outre ces moyens, ils avaient encore celui de l'inspiration, dont j'ai parlé plus haut, et des oracles rendus par les inspirés, sans parler des augures qu'ils obtenaient en consultant, dans les victimes, au moment de la mort, l'état des entrailles ou d'autres symptômes, ce qui avait lieu surtout quand on voulait s'assurer du succès d'une guerre projetée.

### C. Fêtes.

Le culte comportait un grand nombre de fêtes, toutes célébrées avec plus ou moins d'éclat.

Les unes étaient périodiques et régulières, célébrées partout et aux mêmes époques, les autres accidentelles, et dépendant des circonstances et des événemens journaliers.

#### A.) Fêtes périodiques.

Il y avait, par an, quatre fêtes trimestrielles ou célébrées tous les trois mois, au renouvellement de chaque saison, et dont chacune, à ce qu'il paraît, était précédée d'une cérémonie dont on pourrait con-

jecturer le but, quoique les Indiens n'en donnent aucun, se bornant à dire que c'était le *paa atoua*, *le renouvellement de la coquille du corps ou de ce qui couvre les dieux*.

Les idoles étaient alors tirées de leur sanctuaire (maisonnette où elles étaient à couvert au Maraï), et portées à l'air et au soleil. On les dépouillait des vieilles étoffes qui les couvraient; et, après les avoir bien frottées et bien nettoyées, on les oignait d'huile sacrée, et on les enveloppait d'étoffes nouvelles, avant de les replacer sur l'autel et de leur offrir de nouveau des prières et des sacrifices.

Ces quatre fêtes paraissent n'avoir été rien autre chose que les fêtes des quatre saisons de l'année; car on les célébrait régulièrement au commencement de chacune de ces saisons. La première, au commencement d'octobre, celle du printemps; la seconde, vers décembre ou janvier, celle de l'été ou des prémices; la troisième, vers mars et avril, celle de l'automne; et la quatrième en juin, celle de l'hiver, la saison du deuil ou du départ des dieux.

C'était dans ces fêtes que les propriétaires de plumes rouges allaient les échanger, contre celles prises de dessus l'image; car, à ces époques, comme dans la nature, tout se renouvelait autour des idoles; tout, même les fatas (autels), où l'on posait les victimes, et les branches et festons dont les Maraïs étaient ornés.

Dans chacune de ces fêtes, non-seulement il y

avait des prières et des sacrifices, mais encore elles étaient toujours suivies d'un festin donné aux assistans, dans l'enceinte du Maraï. Les prêtres n'offraient aux dieux qu'une partie des cochons et des fruits présentés aux temples, en ces occasions; et le reste était consommé par eux et par les fidèles, après le service.

La première de ces quatre fêtes était assez insignifiante aux îles de la Société; car, on y était encore dans la disette; mais aux Marquises, comme cérémonie religieuse, c'était une des principales; car, célébrant alors le retour de *Mahoui* ou du soleil, le prêtre allumait le feu au Maraï avec le *maro ourou*, ceinture sacrée, emblème, dans toutes ces îles, de la divinité et du feu céleste; et les Aréoïs ou initiés aux mystères du dieu, sortaient de leurs retraites et recommençaient leurs réjouissances.

Le temps qui s'écoulait depuis cette première fête jusqu'à celle de la fin de mai ou du commencement de juin se nommait *wotapau wau fanoua*, aux Marquises, *tetau auhouné*, aux îles de la Société; c'est-à-dire, dans l'un et l'autre dialecte, *saison de fête et d'abondance;* mais il n'avait guère ce caractère que vers décembre, dans les dernières îles.

Quand, aux mois de novembre et de décembre, nommés *tetaï* (saison du dehors ou de la mer), s'ouvrait la pêche des bonites ou scomber, le premier jour, une seule pirogue pouvait aller à cette pêche, et le produit en était tout entier consacré aux

dieux. Ce jour était aussi tabou, c'est-à-dire *sacré*. Personne ne pouvait approcher du rivage, ni faire de feu, cuire les mets, ni manger avant le coucher du soleil. On ne pouvait ni construire des pirogues ou des maisons, ni fabriquer des étoffes, des nattes ou des filets; en un mot, tout travail était interdit, et c'était un jour de silence et de dévotion.

Tant que durait l'absence des pêcheurs, les prêtres se tenaient en prières à tous les Maraïs; et les subalternes d'entr'eux étaient occupés, dans le principal, à le nettoyer, à l'orner de branches, de verdure, y dressant un *fata* ou autel, destiné à recevoir les prémices de la pêche. Le soir, à son retour, la pirogue se tenait dans l'eau près du rivage, jusqu'à l'arrivée des prêtres, qui, après quelques prières et cérémonies, permettaient aux pêcheurs de descendre et de leur apporter le produit de leur travail du jour, qui, quel qu'il fût, devait être porté en totalité au Maraï. Là, après de nouvelles prières, deux ou trois des plus gros poissons étaient placés sur le fata; et les autres, on les consumait tous et entièrement, sur un brasier allumé devant l'autel.

Cette première pêche était pour les dieux; la seconde était pour l'Arii ou chef; et le troisième jour, seulement la pêche était ouverte pour tout le monde, et pouvait aller pêcher qui voulait.

Mais les deux fêtes religieuses les plus brillantes étaient la fête des *prémices* et de la *saison de fer-*

*tilité*, qu'ils appelaient *la fin* ou *la clôture de l'année*, ou *les adieux aux divinités et esprits*.

Dans la première de ces deux fêtes, célébrée vers décembre ou janvier, on apportait aux dieux les prémices de tous les fruits, de tous les comestibles et même ceux de l'industrie.

Qu'une île fût soumise à un seul chef, ou reconnût l'autorité de plusieurs, toutes hostilités étaient suspendues pour célébrer, au même lieu, cette fête, vraiment splendide, dans plusieurs des localités fertiles.

Le jour fixé, il se faisait de grands préparatifs dans tous les districts, qui, en cette occasion, rivalisaient à qui ferait le plus d'offrandes aux dieux, afin de mériter leurs faveurs. De belles pirogues neuves, des nattes, beaucoup d'étoffes, des fruits à pain, des bananes, des noix de cocos, des cochons, des chiens, de la volaille, etc., étaient apportés en quantité par chaque tribu; et, quoique ces présens fussent particulièrement confiés à la garde des prêtres et des chefs, la population entière des districts, hommes et femmes, les accompagnait, ordinairement, et les suivait, jusqu'au lieu désigné comme théâtre de la fête.

La fête se donnait toujours aux environs du principal Maraï de l'île. Ceux qui en étaient éloignés prenaient leurs mesures pour s'en rapprocher à temps; mais personne ne devait arriver sur la place que le jour même de la cérémonie.

Ce devait être un beau spectacle que celui de ces nombreuses pirogues cinglant, de toutes parts, à pleines voiles, remplies de peuple, et de chefs revêtus de leurs riches et imposans costumes. Chaque district amenait quatre pirogues neuves, à titre d'offrande. Elles précédaient la flottille et portaient les autres objets destinés aux dieux ; en abordant au rivage, elles étaient reçues par les prêtres, qui accomplissaient plusieurs cérémonies préparatoires à la suite desquelles le chef et le peuple pouvaient débarquer ; et les pirogues étaient présentées, avec leur contenu, à l'Arii rahi ou roi, qui les recevait en dépôt, mais sans toucher à rien.

Quand tous les districts, sans en excepter même celui du chef suprême, avaient réuni leurs contingens respectifs, le grand-prêtre du lieu se présentait et donnait l'ordre d'apporter le tout au Maraï. Il précédait la marche, accompagné des prêtres de tous les districts, tous en habits pontificaux, c'est-à-dire enveloppés de leurs plus belles nattes ; mais, pourtant, nus jusqu'à la ceinture, marchant en rang et sonnant de leurs trompes ou grands coquillages, ajustés à l'extrémité d'un bambou ; musique plus bruyante qu'harmonieuse, qui accompagnait toutes les processions dans les fêtes religieuses et quelquefois les marches militaires.

Arrivés au Maraï, toutes les offrandes se déposaient dans l'intérieur de l'enceinte, et les prêtres commençaient le service, qui consistait en action

de grâces, et dans la récitation d'autres longues prières; après quoi le *taau a pouré*, ou sacrificateur du lieu, offrait une petite quantité de chacun des fruits et autres comestibles aux dieux, le plaçait sur le fata et annonçait que le reste était au roi.

Cette annonce à peine terminée, le peuple, se pressant autour du Maraï, demandait à grands cris le reste des fruits. On envoyait une députation au chef; et, si ce dernier consentait, comme il paraît qu'il le faisait toujours, à ce que le peuple enlevât la portion des comestibles dont les dieux ou les prêtres ne voulaient pas, il envoyait son *vea* ou ordonnance, qui, après en avoir prélevé une partie pour le chef et pour ses convives, annonçait qu'on pouvait prendre possession du reste. La multitude s'élançait, alors, dans l'enceinte du Maraï, pour se saisir des fruits, des cochons, des poules, etc., qu'elle se disputait et s'arrachait, au milieu des cris les plus horribles; véritable scène de sauvages qui, pourtant, finissait sans accident, sans blessés, ni morts.

Ce mode de partage était, sans doute, fort inégal; mais c'était, à ce qu'il paraît, le souvenir d'une barbare coutume; et, la cérémonie faite, le tout se partageait avec assez d'exactitude entre les intéressés.

Un repas général suivait toujours cette cérémonie; et, vu l'abondance des provisions, le plus souvent, la fête durait plusieurs jours. Tout cela semble assez étranger à la religion; car, à l'exception des chants religieux, qui précédaient toujours les représentations

des Aréoïs, le temps se passait en banquets, danses, courses, assauts, combats, etc. ; et l'on ne songeait à se séparer que quand les provisions baissaient.

Tous se retiraient, alors, peu à peu, par petites troupes, sans ordre, ni régularité ; aussi leur départ, sans cesser d'être, attendu leur grand nombre, un spectacle vif et animé, n'avait plus rien du coup d'œil qu'offraient leurs flottilles, à l'arrivée, quand des centaines de pirogues réunies se montraient à la fois dans le lointain, et approchaient, cinglant à pleines voiles, dans l'ordre le plus parfait.

Les mêmes cérémonies avaient lieu dans toutes les îles ; et, quoique les anthropophages n'eussent pas l'usage des sacrifices humains, ils en offraient un à cette occasion, apparemment comme avant-coureur de leurs horribles jouissances.

La dernière fête, célébrée dans les momens de la plus grande abondance, était surtout brillante ; et, quoiqu'elle commençât par des services aux Maraïs, et qu'elle dût, sans aucun doute, son origine à la religion, c'était, dans ces derniers temps, bien plutôt une fête nationale qu'une cérémonie religieuse. Les festins et les jeux suivaient toujours les sacrifices et les cérémonies aux Maraïs, et paraissent en avoir toujours fait partie essentielle. Cette fête, dans ses effets, avait un rapport singulier avec celles des jeux olympiques et des mystères d'Herta, des anciens Germains ; car, ainsi que dans ces derniers, presque toutes les îles suspendaient leurs hostilités pour la

célébrer. Des banquets, des courses, des jeux, des combats, en étaient presque le seul objet; et l'on a vu, tout récemment encore, les belliqueux habitans des Marquises, qui sont continuellement en guerre, suspendre aussi, momentanément, leurs sanglantes luttes et leurs éternelles inimitiés, pour fraterniser quelques jours et pour célébrer, par des danses et par des jeux, dont tous sont si avides, cette heureuse époque de leur année.

Comme, dans toutes ces occasions, on faisait de grands préparatifs, surtout en provisions (car des populations entières affluaient sur le même point); aussitôt après une courte cérémonie au Maraï, commençaient les repas, les jeux et les divertissemens, qui seront décrits ailleurs, comme exercices profanes (1).

Leurs jeux n'avaient probablement rien de cet éclat, dont la poésie des Grecs, plus encore que leur histoire, a doté nos souvenirs.

Cependant leurs exercices et leurs évolutions militaires, leurs combats avec lances et javelines, leurs luttes, leurs courses à pied, ou dans leurs élégantes pirogues, au milieu de beaux bassins formés par les rescifs de corail, leurs danses et représentations, leurs habillemens, leurs marches, leurs processions, et surtout ce concours d'une multitude immense, devaient donner à leurs fêtes, avec un appareil de ma-

(1) Voyez *Mœurs et usages*, t. II.

gnificence et de pompe au moins relatives, un air de plaisir et de vivacité que rarement peut-être on a surpassés en d'autres pays.

A leur retour de ces fêtes, les prêtres de chaque district allaient aux Maraïs prier les dieux de revenir bientôt du séjour de l'obscurité, *Po*, au *Rohoutou noa noa*, Rohoutou parfumé ou séjour de lumière et de jouissances; et chaque particulier en faisait autant, dans chaque Maraï privé ou Maraï des Oromatouas.

C'était alors aussi que les Aréoïs suspendaient leurs fêtes, et se retiraient chez eux pour pleurer l'absence des dieux.

Toutes ces fêtes étaient relatives aux diverses saisons de l'année.

Les cérémonies aux Maraïs n'avaient tout au moins d'autre objet que d'obtenir des dieux la fertilité et l'abondance, dans des saisons tardives et de disette. Traitant aussi, parfois, leurs dieux comme il faut, trop souvent, traiter les hommes, ils cherchaient à gagner leur faveur par des motifs d'intérêt personnel. « Dieux ! » leur disaient-ils de temps à autre, en n'apportant, alors, aux Maraïs que des fruits verts et autres comestibles de qualité inférieure....
» Dieux ! c'est là tout ce que nous avons maintenant
» à vous offrir; mais faites promptement mûrir les
» fruits, et donnez-nous une abondante récolte......
» Nous vous en apporterons les prémices et tout ce
» que nous aurons de mieux. »

### B.) Fêtes accidentelles.

Après les fêtes et cérémonies qui revenaient à des époques fixes, je dois parler des fêtes de circonstance, qui n'avaient rien de régulier, quoiqu'elles fussent très-fréquentes. Presque toutes se rapportaient surtout à leur état constant de guerre et de trouble; mais, comme je les décris ailleurs, plus en détail, je n'indiquerai ici que celles qui étaient d'un usage presque général.

On a déjà vu qu'à la seule appréhension de la guerre, des victimes humaines étaient offertes aux dieux; mais, outre ces victimes, le plus souvent, la tête ou le corps des ennemis tués dans les combats leur étaient également offerts, et le premier prisonnier l'était toujours.

C'était à qui le porterait mourant au Maraï ou devant le dieu de la guerre, si cette image accompagnait l'armée. On commettait sur sa personne les plus révoltantes cruautés, les chances de succès plus ou moins favorables se mesuraient sur le degré de ses angoisses et de ses souffrances.

Ces barbares coutumes rendaient leurs guerres bien plus meurtrières et bien plus cruelles. Ils se battaient en désespérés; car tomber entre les mains de l'ennemi, c'était la mort, et une mort bien plus cruelle que celle même du combat.

Quand la paix avait été conclue, ou du moins,

quand, sur le champ de bataille même, ils étaient convenus des préliminaires, le vainqueur ou les chefs des deux partis ordonnaient à leurs guerriers de se rendre chacun à sa demeure, et d'y préparer de l'étoffe et des pirogues pour le jour de l'*Oroa no té pouré arii* (fête des prières des chefs), espèce de *Te Deum* ou d'actions de grâces, où, les dieux, ne démentant jamais leur caractère, exigeaient encore du sang humain, avant de promettre ou de sanctionner une paix durable.

Le jour de cette cérémonie arrivé, les chefs et le peuple de chaque district venaient au rendez-vous en de nombreuses pirogues, toutes ornées de pavillons, de guirlandes et de fleurs, et précédées de la pirogue sacrée qui contenait la victime humaine, des cochons morts, un amas d'étoffes, et que conduisaient les prêtres et autres fonctionnaires attachés aux Maraïs, en sonnant de leurs trompes, tout le long de la route. Arrivés au débarcadère, toutes les pirogues se tenaient dans l'eau à une petite distance du rivage. Le chef et les prêtres venaient au devant d'elles avec le *eutou*, c'est-à-dire quelques plumes prises sur l'image du dieu, un petit cochon et des feuilles vertes, et leur adressaient un discours de félicitation, auquel les arrivans répondaient, en leur offrant, pour le dieu, le *rou ourou*, c'est-à-dire la pirogue, la victime et le reste des offrandes. Ils ne pouvaient débarquer qu'après l'accomplissement de ce cérémonial.

Ce premier jour se passait en cérémonies et en repas; mais, le lendemain, au lever du soleil, partaient les *veas* (ordonnances), avec les pirogues sacrées qui n'avaient pas été tirées de l'eau; car elles ne pouvaient toucher que la terre sacrée des Maraïs ou être déposées que là. Ils étaient suivis des canots des chefs, ceux-ci des canots du peuple; et, comme dans toutes les solennités de ce genre, ce grand concours, ces nombreuses pirogues, les chefs, les prêtres, les Aréoïs, tous en grand costume, ne laissaient pas que de présenter un aspect imposant. Arrivées près du Maraï, les pirogues sacrées, avec tout leur contenu, étaient portées dans l'enceinte sans toucher la terre; et, là, les victimes humaines, dont il n'y avait jamais moins de quatre, étaient déposées devant l'image du dieu de la guerre. La plus grande partie du reste de la cérémonie consistait en prières. Vers la fin, un des prêtres arrachait un œil à chaque victime, le posait dans des feuilles vertes sur l'autel, et en enterrait un sous le *té fâré é mahaa* (sanctuaire des dieux), petite maisonnette construite le jour même, et soutenue par un seul pilier, ayant pour base le corps d'une des victimes humaines.

On plaçait, alors, dans cette maisonnette, l'image du dieu, ainsi que les *apapia monou faïtou* (pavillons d'union), petits pavillons rouges qu'apportait au bout d'un bâton chacun des chefs qui avaient été en guerre; et le tout était confié au soin du *tiao*

*moy*, gardien du temple (celui qui dort avec les dieux).

Quand un chef voulait envoyer un secours en troupes à un autre, il devait y joindre au moins une victime humaine, comme garant de sa sincérité; car c'était comme une promesse faite devant les dieux qu'il resterait fidèle à la cause de celui qu'il offrait de secourir, et qui se serait bien gardé d'accepter son secours, sans cette garantie barbare, mais sacrée. Quand de pareils secours étaient envoyés à un chef, il venait toujours au devant de la pirogue qui contenait la victime humaine. Cette pirogue s'arrêtait d'abord, comme dans toutes ces cérémonies, à une petite distance du rivage, où le chef et les prêtres du lieu venaient la recevoir avec le *taata mea roa* ou *grand homme de bananes*, bananier enveloppé comme une victime humaine, et auquel on joignait des plumes rouges, un petit cochon, des feuilles vertes. Ils déposaient le tout par terre sur le rivage, devant les hommes qui montaient la pirogue sacrée, en leur adressant de longs discours. Alors les arrivans, y compris le prêtre et le *vea*, ambassadeur ou ordonnance, débarquaient, apportant le *oro oüa mano*, image du dieu Oro, formée de quelques plumes rouges attachées sur l'*iri*, l'oreiller de bois (1). Ils déposaient ces objets devant le chef et les prêtres, en faisant connaître d'où ils venaient.

(1) Voir *Mœurs et usages*, tom. II.

en même temps que le motif de leur arrivée ; et, quoique ces allocutions et ces cérémonies fussent peut-être les plus longues et les plus ennuyeuses dans ce genre, tous devaient prendre patience, et personne ne pouvait débarquer avant que les *veas* ou ordonnances du chef du lieu eussent amené la pirogue sacrée au Maraï; mais une fois cette pirogue hors de vue, ou seulement à terre, les étrangers pouvaient débarquer et se voyaient admis avec confiance.

Il y avait plusieurs autres occasions où l'on offrait des sacrifices humains, comme à l'installation d'un nouveau chef, dans certaines visites, etc., toutes choses qui avaient lieu sous les auspices des dieux, comme j'aurai occasion de le dire plus tard.

## D. Tabou.

Outre l'obligation imposée à tous de reconnaître, en toute occasion, l'influence et l'autorité des dieux, à la sanction desquels ils devaient soumettre toute leur conduite, il existait, dans toutes les îles, une institution des plus remarquables ; institution religieuse dans son origine et dans sa forme, mais éminemment politique dans ses effets et dans ses résultats; institution qui, ainsi que je crois l'avoir dit ailleurs, n'a guère d'analogue au monde que l'interdit des anciens Hébreux, avec lequel elle avait plus d'un rapport.

Je veux parler du *Tabou*. Le Tabou était une loi, une ordonnance ou une publication du grand-prêtre, en vertu de laquelle tel ou tel objet était sacré ou interdit. Tantôt il s'agissait d'empêcher de toucher à tels arbres, à tels fruits, à du poisson, etc.; tantôt il avait pour objet d'initier, si l'on peut ainsi dire, ou même de faire participer à la nature des dieux ces mêmes objets, et surtout certaines personnes, leur assurant ainsi le respect et la vénération. Tels étaient, par exemple, les idoles, les maraïs, les sépultures, les prêtres, les chefs et leurs demeures, des districts et des îles entières, comme Tonga, aux îles des Amis, qui est *Tonga tabou* ou Tonga *sacrée*.

Le Tabou, quoique toujours ordonné par les prêtres, n'était, pourtant, rarement établi qu'à la demande des chefs; et cette singulière coutume est bien, sans exception, je crois, le plus adroit et le plus puissant des moyens que l'imposture sacerdotale ou le despotisme politique aient jamais inventé pour soumettre ou tyranniser le peuple dans toutes les classes; car, absolu dans ses volontés, enfreindre ses moindres prescriptions, c'était s'exposer à la mort, ou, tout au moins, à des châtimens sévères, infligés par les dieux. Ainsi, par exemple, le goître, peu fréquent en ces îles, était surtout considéré comme une punition du ciel, pour avoir enfreint le Tabou; l'homme frappé de cette maladie y devenait un objet d'horreur et d'éloignement, comme les lépreux l'étaient chez les Juifs, et, parmi nous, au moyen âge; ainsi,

encore, les maladies quelconques, dont les transgresseurs étaient attaqués, avaient, aussi, pour cause la transgression de cette loi; et, bientôt découragés, se croyant rejetés à la fois des dieux et des hommes, presque tous succombaient à leurs remords et à leurs craintes. Grâces au Tabou, les imposteurs qui servaient les cruelles divinités de ces îles étaient parvenus, autant et mieux que dans aucune autre religion connue, à faire passer leurs moindres volontés pour les volontés des dieux.

Le Tabou n'admettait aucune restriction; il s'appliquait à toutes choses; et si, le plus souvent, ses ordonnances n'étaient que l'expression de la volonté des chefs, eux-mêmes, pourtant, y étaient soumis quelquefois, comme lorsqu'on voyait des *arii tabou* (chefs sacrés), rester sous son influence, plusieurs jours et même des mois, dans une inaction absolue, jusqu'à ne pouvoir se servir de leurs mains pour manger, nourris alors, comme de petits enfans, par des mains étrangères.

Mais, si cette singulière application du Tabou les empêchait, parfois, d'être eux-mêmes, la gêne momentanée qu'ils en éprouvaient n'était qu'un bien faible désavantage, en comparaison de l'autorité qu'ils lui devaient; car, non-seulement, ils faisaient exécuter, par le Tabou, leurs ordres les plus injustes et les plus despotiques, mais encore cette même loi, souvent, les élevait au rang des dieux, et les faisait adorer comme tels par le peuple. Malheur à l'Indien

de leurs sujets, quelle que fût, d'ailleurs, sa position sociale, qui, dans un jour de malheur, se serait permis, envers eux, la moindre désobéissance, le moindre oubli de ce respect religieux qu'ils étaient, alors, en droit d'exiger! La mort expiait son crime.

Le Tabou était la seule police de ces îles; et, quoique, le plus souvent, il ne frappât que pour satisfaire aux caprices et conformément aux vues politiques des chefs, il avait aussi, pourtant, quelquefois, pour but le bien de la communauté, comme, par exemple, quand il interdisait toujours aux femmes et même aux hommes, dans certaines occasions, la chair de cochon, les anguilles, les tortues et autres comestibles d'un usage dangereux; mesure salutaire, qui paraît n'avoir pas été établie au hasard.

Telle était encore, en des momens de disette, ou lorsqu'on appréhendait une mauvaise récolte de fruits à pain, la défense de toucher à d'autres fruits, bananes sauvages, ignames, etc., qui croissent spontanément dans les montagnes, afin de les laisser intacts pour le moment des plus grands besoins; mesure qui a, probablement, plus d'une fois, préservé les habitans des horreurs de la famine. Tout cela, néanmoins, était porté à l'excès, dans les derniers temps; et, à vrai dire, quel que puisse avoir été le but du Tabou, dans son origine, le bien du peuple ne paraissait plus guère être son objet; au contraire.... Il n'agissait plus, la plupart du temps, que pour le soumettre à l'obéissance la plus aveugle et la plus

absolue, ou pour le punir et le tyranniser arbitrairement. Ainsi, par le Tabou, tel individu ne pouvait sortir de sa maison pendant tel nombre de jours, ni faire de feu, ni manger qu'avant le lever ou après le coucher du soleil; ainsi, les obligations envers les prêtres et les chefs, les travaux publics, comme construction de Maraïs, d'édifices à l'usage de tous, de maisons pour les chefs et pour les prêtres, tout était fixé par le Tabou; et dans une forme tellement impérative qu'il n'y av... pas de résistance possible. Bien certainement aucune loi humaine n'eut jamais, en aucun pays, le pouvoir que les ordonnances sacrées avaient dans ces îles.

Les femmes en éprouvaient surtout les rigueurs. Tout leur était interdit ou défendu; car, non-seulement elles ne pouvaient manger de plusieurs plats; mais, dès leur enfance, elles ne pouvaient toucher au manger des hommes, pas même à celui de leur père, frère ou enfans mâles; et nourries seules, enfans, elles devaient, devenues grandes ou arrivées à l'âge de maturité, préparer pour elles-mêmes, et prendre leurs tristes repas à l'écart, hors de la maison paternelle. La loi n'en exceptait pas même les femmes mariées, qui n'auraient osé toucher d'un plat cuit au brasier ayant servi à préparer le manger de leurs maris ou de leurs fils; aussi, séquestrées dans leurs propres demeures, en butte au mépris de tous les hommes, esclaves de leurs maris et de leurs enfans, objets de réprobation pour les dieux, on al-

lait, dans plusieurs îles, jusqu'à les exclure de toute fête, de toutes réjouissances et de tous festins; certains lieux, comme les Maraïs, leur étaient fermés; et elles traînaient leur triste existence au milieu des privations et des douleurs, condamnées aux travaux les plus pénibles de la vie.

La barbarie a, sans doute, amené l'extrême rigidité de ces ordonnances à l'égard des femmes; peut-être en a-t-elle changé le caractère et le but primitifs. Ce qui le ferait croire, c'est leur plus ou moins de rigueur prouvée, en raison de l'état social relatif des habitans des différentes localités; puisqu'à O-taïti, tout en maintenant une distinction entre les deux sexes, elles leur permettaient de s'unir souvent, dans les fêtes et dans les festins; et que les femmes des premiers Aréoïs pouvaient même manger avec les hommes et des mêmes mets.

## SECTION II.

### CULTE PRIVÉ OU DOMESTIQUE.

Du culte des Atouas proprement dits ou dieux nationaux, composé de cérémonies accomplies dans l'intérêt du grand nombre ou du peuple entier, je passe au culte privé rendu aux Oromatouas ou dieux domestiques, qui, pour laisser fléchir leur colère ou pour accorder leurs faveurs, exigeaient aussi des prières, des offrandes et des sacrifices.

Nous avons vu qu'ils avaient plus particulièrement la surintendance des détails les plus minutieux de la vie intérieure, confidens nécessaires et témoins quelquefois utiles de plus d'une faiblesse, dont la crainte qu'ils inspiraient prévenait les effets ou le retour. Le culte qu'on leur rendait était donc confiné, le plus souvent, dans les foyers domestiques ou dans les petits maraïs particuliers, qui servaient aussi de cimetières; ce qui ne veut pas dire, que les particuliers, même dans leurs besoins les plus intimes, n'eussent pas souvent recours aux prêtres des temples nationaux. Il y avait même peu de cérémonies privées auxquelles ces derniers ne dussent intervenir d'une manière plus ou moins directe, comme nous en trouverons plus d'une preuve dans la suite de ces études; et, en cela, le système religieux de l'Océanie n'avait rien qui le distinguat des autres.

Entr'autres pratiques du culte domestique, je rapporterai, surtout, ici, celles qui avaient lieu dans quelques-unes des circonstances les plus graves et les plus importantes, sans doute, de la vie individuelle, la naissance des enfans, par exemple, les maladies, la mort et les funérailles. On s'étonnera, peut-être, de ne trouver, dans cet énoncé, aucune indication relative aux mariages, sur lesquels, dans tous les temps et dans tous les lieux, tous les peuples de la terre semblent avoir, avec le plus de sollicitude, appelé la sanction divine; mais, par une anomalie qui

n'est qu'apparente, et qu'expliqueront, en leur lieu, mes remarques particulières sur les mœurs de l'Océanie, la religion demeurait partout absolument étrangère à la formation du nœud conjugal.

## § Ier.

### Naissance des enfans.

Il y avait d'abord, à la naissance d'un enfant, une espèce de tabou ou restriction sur les parens. Une petite cabane était construite à peu de distance de la maison. La mère s'y retirait avec son enfant, et personne qu'elle et son mari ne pouvait y entrer, ou, si quelque proche parente voulait voir l'enfant, elle n'était admise dans la maisonnette qu'en se dépouillant, à l'entrée, de tous ses habits. La mère même, pendant tout le temps qu'elle nourrissait son enfant dans cette cabane, avait des habillemens de nourrice qu'elle devait quitter pour en sortir. Elle les reprenait en y rentrant. Elle ne pouvait, aussi, plus rien toucher ni se servir de ses mains que pour donner à son enfant les soins nécessaires. D'autres femmes venaient, régulièrement, la faire manger, et lui mettaient, comme aux enfans, la nourriture dans la bouche. Cette interdiction durait de six semaines à deux mois, jusqu'après l'accomplissement d'une autre cérémonie, nommée *oroa*, qui avait lieu, pour toutes les classes, de la manière suivante :

Les parens faisaient, d'avance, provision d'une certaine quantité de tapa, étoffe du pays, et d'un bon nombre de cochons. Tout cela prêt, ils fixaient le jour de la cérémonie et y invitaient les Aréoïs, les chefs du district et leurs proches. Le jour venu, on tuait les cochons, on ordonnait un repas, et l'on disposait les étoffes en deux parts égales, dans la maison, avant d'avertir les convives, qui ne devaient pas avoir à attendre, mais trouver, à leur arrivée, tout préparé pour le gala projeté.

Les plus empressés étaient toujours les Aréoïs. Ils venaient la figure peinte de rouge et de blanc, des plumes sur la tête, tout couverts de fleurs et d'ornemens, et choisissaient l'un des deux lots d'étoffes; après eux venaient les chefs, qui prenaient le lot restant. On apportait ensuite les cochons rôtis, et un bon repas commençait la cérémonie.

Dès que le père et la mère voyaient venir les Aréoïs et autres convives, ils prenaient une grande pièce d'étoffe, quelques feuilles de miro (*thespesia populnea*), une dent de requin, et partaient, avec leur enfant, pour le Maraï.

Arrivés près de l'enceinte, le mari étendait la pièce d'étoffe dans l'intérieur, pour que la femme pût marcher dessus; car elle ne devait pas fouler la terre de ce lieu sacré. Ils s'approchaient ensemble, marchant sur l'étoffe, de l'autel intérieur, où les attendait un prêtre, qui, dès qu'ils étaient assis avec leur enfant, commençait le service par invoquer les

dieux à haute voix Au milieu de ces prières, et à un signal donné, la mère, tenant son enfant élevé d'une main, se frappait la tête de l'autre, avec la dent de requin, jusqu'à ce qu'il coulât en abondance, de ses blessures, du sang, qu'elle recevait soigneusement sur les feuilles de miro. Passant ensuite l'enfant et la dent meurtrière au mari, celui-ci faisait comme elle. Le prêtre venait, alors, recevoir ces feuilles ensanglantées, les disposait sur l'autel devant l'image des dieux, et la cérémonie finissait par cette offrande et quelques courtes prières; mais les parens, en retournant à leur demeure, avec l'enfant, laissaient au Maraï la pièce d'étoffe, qu'on brûlait ou qu'on détruisait, dans la crainte que quelque femme ne vînt à toucher le côté qui avait été en contact avec la terre sacrée.

En l'absence des parens, et souvent toute la journée, les Aréoïs donnaient de leurs représentations et chantaient les travaux et les actions des dieux. Toute cette cérémonie, tant au Maraï que dans l'intérieur domestique, n'avait d'autre but que d'assurer la protection des dieux à l'enfant; et si ses parens faisaient tant de dépense pour bien traiter les Aréoïs, c'est que, les regardant comme les favoris des dieux, ils croyaient que leur présence porterait bonheur au nouveau-né.

Il y avait une cérémonie toute pareille, mais pratiquée seulement pour les enfans des chefs, lors de la circoncision, qui était d'un usage général en Océanie.

On ne coupait point le prépuce ; on se contentait d'ouvrir la peau ; et ce n'étaient pas les prêtres qui faisaient l'opération, mais des hommes du commun, dont c'était la profession, comme il y en avait pour le tatouage, etc.

## § II.

### Maladies.

Ces peuples avaient, en général, une grande peur des esprits, et redoutaient beaucoup la vengeance des morts, qui, dans leur conviction, pouvaient leur faire beaucoup de mal. Ceux de tous qu'ils craignaient le plus étaient les enfans morts après la cérémonie que je viens de décrire. Ils craignaient surtout, qu'irrités contre leur mère, ils ne se vengeassent de toute sa famille ; et les femmes, appliquant adroitement ces préjugés à leur propre défense, dès qu'elles se voyaient maltraitées, soit par leur mari, soit par leurs autres enfans, ne manquaient guère de les menacer d'aller insulter l'esprit de l'enfant mort ; ce qui leur épargnait bien des mauvais traitemens ; car l'effet de ces menaces pouvant compromettre toute la famille, ordinairement tous les membres intercédaient pour rétablir la paix dans le ménage. Le même procédé amenait le même résultat dans les querelles de tous les autres parens ; car la moindre dispute, la moindre parole dure suffisait pour faire

tomber un individu dans la disgrâce des Oromatouas ou dieux domestiques; et pour attirer sur lui et sur tous ses parens des maladies et autres malheurs; aussi n'y avait-il, entr'eux, que peu de querelles; et, généralement, ils se traitaient avec douceur et affabilité, de sorte que cette utile croyance des Oromatouas, qui n'était rien autre chose que l'adoration des morts, suppléait, en quelque façon, chez ce peuple, d'ailleurs si barbare, à son manque absolu de sensibilité et de sentimens affectueux.

Les maladies et les autres maux qui affligeaient une famille étaient donc supposés venir, soit des dieux domestiques, parce que les membres de la famille ne vivaient pas bien entr'eux, soit des dieux nationaux, pour négligence de leur culte, pour infraction du tabou, ou bien par suite de la vengeance de quelqu'ennemi secret. Il n'y avait de mort naturelle que celle que quelqu'accident avait causée, comme la mort à la guerre, et encore l'attribuait-on souvent aux dieux.

On croyait aussi que les sorciers pouvaient infliger des maux, et même occasionner la mort de ceux dont on poursuivait la vengeance. Cette opinion était générale dans les îles; et, voici, comme cela se pratiquait aux îles de la Société.

Quand quelqu'un voulait se venger secrètement d'une personne, il songeait toujours à lui donner une maladie ou la mort. Pour ce faire, il tâchait de se procurer de ses cheveux ou des fleurs qu'elle

avait portées dans ses oreilles, de la salive de sa bouche, de l'étoffe ou un objet quelconque qui avait touché son corps. Munie de ces objets et de quelques présens, elle se rendait chez un des sorciers nommés *nanatiaa*, et les lui remettait, en lui faisant connaître, mais très-confidentiellement, le nom de l'individu dont elle voulait se venger. Le sorcier, si le présent lui plaisait, prenait les objets que lui présentait son client, les mettait dans un petit sac où il tenait les images et autres symboles de ses divinités ou *Tiis*, et promettait d'essayer le pouvoir de ces derniers (1). Le lendemain il faisait, en terre, un trou dans lequel, après quelques prières et quelques contorsions, il enterrait à la fois son sac, ses divinités et le reste. Quelque temps après, car il lui fallait toujours du temps, au retour de la personne qui l'employait, le sorcier allait écouter, près du trou dans lequel il avait enterré son sac. Le plus souvent, il disait ne rien entendre encore: ce qui lui

(1) Les sorciers s'étaient emparés de ces divinités subalternes, pour en faire les instrumens de leurs maléfices. C'était au moyen des Tiis qu'ils prétendaient découvrir les maladies et autres maux qui tombaient sur des familles; et c'était par eux qu'ils les occasionnaient souvent eux-mêmes; usurpant, ainsi, au nom des Tiis, le pouvoir que les prêtres prétendaient exercer au nom des Atouas. Ces enchanteurs faisaient ici, par l'intermédiaire des Tiis, ce que les nôtres font par l'intermédiaire des diables ou démons; de sorte qu'il serait assez difficile de dire en quoi, sous ce rapport, les Tiis différaient des Atouas.

procurait, généralement, de nouveaux présens; mais, s'il avait réussi, il disait entendre, *loto te varoua* (l'âme ou l'esprit pleurer).

Il paraît qu'alors il avait effectivement réussi à rendre sa victime malade ou même à la faire mourir, suivant le désir de celui qui l'employait; et cela, soit par le poison, soit par l'effet de la frayeur, en faisant savoir indirectement à la personne prétendue ensorcelée qu'un ennemi avait des moyens de lui nuire (1). L'ensorcelé pouvait pourtant détourner l'effet du maléfice, soit par des sacrifices faits aux dieux, soit par des présens offerts au sorcier même qu'employait son adversaire, quand ce sorcier lui était connu; double supposition que faisait toujours sa dupe, trompée dans ses espérances; et dont il était lui-même trop heureux de se prévaloir, en cas de non succès, sauvant ainsi l'honneur de sa profession aux dépens du sien propre, tactique qui est, du reste, un moyen de fortune aussi adroit qu'aucun autre, et non pas seulement en Océanie.

Si les Océaniens pouvaient donner des mala-

(1) Il y avait quantité d'autres sorciers pour différens cas. Il y en avait quelques-uns dont les intentions étaient bonnes et dont l'imposture était innocente; ceux, par exemple, dont la vocation consistait à renouer les affections et à ramener les inconstans. Ces enchanteurs se nommaient *orou*, et n'étaient pas les moins employés. Ils cherchaient également à se procurer quelques objets qui eussent servi à la personne infidèle, et la cérémonie était à peu près la même que celle que je viens de décrire.

dies par maléfice, ils pouvaient aussi découvrir les prétendus auteurs de ces sortiléges, c'est-à-dire ceux qui avaient employé les sorciers ; car ces derniers, quoiqu'ils fussent les véritables auteurs du mal, se trouvaient, sous la protection de leurs divinités, à l'abri de toutes poursuites. Dans ce but, les intéressés s'adressaient à d'autres enchanteurs nommés *téhoua toutéra*. Voici comment, en ce cas, les choses se passaient aux îles de la Société.

Quand il se trouvait dans une famille un malade, dont l'état donnait des craintes sérieuses, on prenait des feuilles de miro, et une plume rouge qu'on suspendait à la porte de la maison, avant d'aller avertir le *téhoua toutéra*. Quand celui-ci arrivait et voyait ces feuilles et la plume, il prenait les allures d'un possédé, marchant à grands pas, faisant des contorsions et des grimaces épouvantables. Dans cet état, il accusait souvent le père, la mère ou d'autres membres de la famille d'avoir causé la maladie par leurs dissensions ou par leur négligence envers les dieux. Il leur ordonnait d'aller prier et faire des offrandes aux Maraïs; il ordonnait aussi, parfois, quelques remèdes ; il avait une grande influence sur l'esprit des malades; mais, dans les cas graves, comme, par exemple, s'il s'agissait d'une maladie dangereuse ou d'un trépas, attribués à quelque ennemi, on faisait des présens au *téhoua toutéra*, pour l'engager à découvrir le coupable. Le *téhoua toutéra* se mettait, alors, à réciter des prières et à se promener aux

environs de la maison, où l'esprit du défunt lui apparaissait; et, d'après son appel, il jugeait si c'étaient les dieux ou quelqu'ennemi qui l'avaïent fait mourir. Dans ce dernier cas, il y avait d'autres cérémonies, à la suite desquelles, se prétendant inspiré, il nommait, au milieu du délire et de l'exaltation, l'auteur réel ou prétendu de la mort, presque toujours victime, alors, des poursuites de la famille du défunt, qui, non contente de l'avoir personnellement puni, portait, quelquefois, la vengeance jusqu'à massacrer ou faire mourir secrètement ses enfans et ses proches.

La plupart des maladies étaient, néanmoins, attribués aux Oromatouas mécontens; et l'on se bornait à les prier plus régulièrement; mais si le cas était assez grave pour qu'il fallût appeler le *téhoua toutéra*, et si celui-ci accusait quelque membre de la famille, les lamentations de l'accusé étaient extrêmes; il pleurait et priait nuit et jour, offrait tout ce qu'il possédait, et il n'était pas rare de le voir aller, une corde au cou, au Maraï, se jeter à terre, devant les images des divinités, en s'écriant : « O dieux ! » prenez-moi pour victime; mais guérissez celui » dont j'ai causé la maladie. Je vous ai offert mes » étoffes, mes poules, mes cochons; à présent, je » viens moi-même devant vos autels, la corde au » cou, comme j'y amenais les victimes. Acceptez, » ô dieux ! ce dernier sacrifice, signe de mes sincères » regrets, et rendez la santé et le bonheur à ma fa-

» mille. » Si l'accusé était une femme, elle devait adresser la prière en dehors du Maraï.

Voici ce qui se pratiquait, généralement, lors de la maladie d'un Arii ou principal chef.

Dès qu'on apprenait qu'un principal chef était malade, tous les membres de la famille accouraient, de toutes les parties de l'île apportant des étoffes et autres présens.

Autant en faisaient les amis de la maison et les principaux parmi le peuple de son district. En entrant dans la chambre du malade, ils se traînaient vers sa couche en gémissant, déposaient chacun une pièce d'étoffe à ses pieds, et se mettaient à sanglotter, à se lamenter, à se déchirer la tête et le corps, avec des dents de requin. Ces démonstrations se renouvelaient sans cesse, et s'animaient d'autant plus que la maladie prenait un caractère plus grave; cas où le peuple entier venait ainsi se lamenter près de la demeure du malade; et c'était alors à qui se maltraiterait le plus, pour prouver la force de sa douleur.

Comme pour tout autre malade, une des premières précautions à prendre était de consulter les sorciers; mais, en des maladies sérieuses, et surtout quand on craignait qu'elles ne fussent l'effet de l'inimitié, on avait également recours aux prêtres, pour obtenir des dieux la guérison du malade et le châtiment de celui qui avait occasionné la maladie.

Alors, tous les Maraïs de l'île étaient nettoyés et

ornés de branches vertes, ainsi que les fatas, et les prêtres étaient nuit et jour en prières. Si, malgré tout cela, la maladie faisait des progrès, il y avait des jours de jeûne, et de prières générales pour tout le peuple, et l'on voyait, souvent, les membres de la famille du chef suprême, ses amis, les gens de sa maison, se traîner, une corde au cou, aux Maraïs, s'offrir aux dieux en sacrifice; et, dans la consternation universelle, ce n'étaient que pleurs, gémissemens, offrandes et prières.

Peu de pays présenteraient l'exemple d'une affliction ou d'un intérêt au moins apparens, pareils à ceux qui régnaient là, dans ces occasions.

Tous ces maux étant attribués soit à l'influence des dieux, soit à d'autres causes surnaturelles, il était rare qu'on administrât des remèdes, sinon pour des blessures et des maladies de la peau. Dans tout autre cas, ils n'étaient soutenus qu'au moral, et ne recevaient quelque soulagement que de la confiance qu'ils avaient dans le pouvoir des prêtres et des sorciers; mais la manière de pleurer un chef ou d'autres malades avant leur mort n'était guère propre à leur donner du courage; et les cris, ainsi que les lamentations dont on les étourdissait, s'ils étaient pour eux des preuves d'intérêt, ne pouvaient guère, d'ailleurs, que les incommoder et aggraver leur mal.

## § III.

### Mort, funérailles, sépulture.

Comme dans tous les pays du monde, le moment qui brise les liens des familles, en leur enlevant leur chef ou des membres, était une occasion de regrets; mais peut-être l'expression de la douleur n'est-elle nulle part aussi énergique qu'elle l'était chez ces insulaires; et nulle part le culte des morts n'avait un caractère plus imposant et plus solennel.

### A. Mort et funérailles.

C'était peu que des larmes, des sanglots et des gémissemens pour la perte d'un parent, d'un enfant ou d'un proche. L'effusion du sang, et les plus horribles blessures semblaient seules pouvoir donner quelqu'idée de leur profonde affliction. Dès qu'un Indien avait rendu le dernier soupir, et souvent même avant qu'il eût cessé de vivre, sa maison retentissait de cris et de lamentations. Les membres de sa famille entouraient sa couche en désespérés, hors d'eux-mêmes, s'arrachant les cheveux, se frappant toutes les parties du corps avec des dents de requin; mutilés et sanglans, présentant un spectacle plus dégoûtant et plus hideux encore, peut-être, que vrai-

ment triste, pour des yeux qui n'en auraient pas l'habitude.

La chambre mortuaire était toute tapissée d'étoffes qui la rendaient plus sombre; et là, pendant deux ou trois jours, venaient encore se joindre à la famille les amis et voisins, pour pleurer et répéter les scènes sanglantes dont je viens de parler; car chacun apportait une pièce de tapa, qu'il plaçait près du mort, et se mettait tout aussitôt à se frapper le corps avec quelqu'instrument tranchant; ce qu'on nommait *tai hiaa toupapau*.

Pendant ces deux ou trois jours de deuil domestique, quelques hommes s'employaient à dresser, dans le Maraï ou cimetière de la famille, un fata *toupapau* (autel pour le mort), où l'on devait placer le cadavre immédiatement après l'accomplissement des cérémonies intérieures. C'était une sorte de petit échafaud monté sur quatre piliers, élevé de six à sept pieds, et comme d'un petit toit, destiné à mettre le corps à l'abri des intempéries.

Quant le mort était placé dessus, non contens de l'avoir pleuré dans l'intérieur, ses parens venaient encore le pleurer auprès du fata, en y apportant, pendant six semaines ou deux mois, chacun une partie de leurs repas. Plusieurs même employaient encore à des démonstrations plus éclatantes de leur affliction, un pleureur de profession, nommé *haïva toupapau* (pleureur sacré), visitant, chaque jour, le mort pendant plusieurs semaines, et nourri, tout

ce temps, aux dépens de la famille de ce dernier. Le dépôt fait du corps sur le fata et l'embaumement commencé, l'haïva était invité à commencer ses visites. Son costume était un des plus riches connus en ces îles. Il portait d'abord le *parai*, espèce de tiare, que portaient aussi les chefs dans les occasions solennelles; et qui, formé de plumes de différentes couleurs, divisées en rayons comme l'arc-en-ciel, qu'il imitait, et tout couvert de coquillages, était une des plus élégantes, comme des plus imposantes parures dont s'ornassent les chefs et les autorités du pays.

Le parai des haïvas était aussi le plus grand et le plus beau pour la variété et la richesse des plumes. L'haïva portait, encore, un habillement d'étoffe jaune et noire, dont le derrière, tout couvert de grandes coquilles de nacre bien polies, se nommait *éroupé*, et dont le devant, nommé *houpé*, se composait de plusieurs pièces, d'un travail aussi précieux que singulier, savoir:

1° Deux grandes écailles de nacre bien polies, qui couvraient la figure en forme de masque, n'ayant que deux trous en face des yeux, et à quoi étaient attachées quantité de plumes rouges de l'oiseau des tropiques, divisées en autant de rayons au-dessus de la tête.

2° Au-dessous, une planche mince, couverte de plumes de différentes couleurs, et ressemblant assez, pour la forme, au hausse-col en croissant des officiers français, mais beaucoup plus grande et ornée, à ses

deux extrémités, d'une touffe de plumes noires et d'autres touffes de la même couleur qui, attachées à un fil, tombaient en guirlandes de chaque côté.

3° Au milieu du corps, au-dessous du croissant, un filet entièrement formé de petits morceaux de nacre mince comme du papier, et d'environ un pouce de long sur un sixième de pouce de large, attachés les uns sous les autres, par du fil, qui passait dans les petits trous percés à leurs deux extrémités.

Revêtu de ce bizarre costume, il s'armait du *pacho*, espèce de sceptre de plusieurs pieds de long, arrondi vers la poignée, plat à l'autre bout, garni, d'ailleurs, à son extrémité, d'un faisceau de plumes et de dents de requin, sur chaque côté. Sorti ensuite de sa demeure, accompagné d'une foule de petits garçons tout barbouillés de couleur ou de boue, il courait dans tout le district autour des Maraïs, frappant rudement tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin; aussi, tous se retiraient-ils à son approche, qu'annonçait, de loin, le bruit des coquillages dont il était couvert, et le claquement du *tété*, espèce de castagnettes, instrument formé de deux écailles de nacre qu'il heurtait l'une contre l'autre, dans la paume de la main.

Après avoir ainsi parcouru les lieux les plus habités du voisinage de la demeure du défunt, il finissait par se rendre, toujours accompagné de son étrange cortége, près du fata toupapau, où le mort était ex-

posé; puis, après en avoir fait plusieurs fois le tour, après s'être déshabillé et lavé, il terminait sa journée en prenant, avec sa suite, sa part d'un bon repas, qu'on avait toujours soin de tenir à leur disposition.

Ce haïva représentait l'esprit du défunt, mais n'était pas, comme on l'a cru, inspiré par lui. La cérémonie, qui n'avait d'autre but que d'honorer les morts, durait aussi long-temps que les parens voulaient payer et nourrir le fonctionnaire et sa suite. Ils croyaient ou feignaient de croire que plus la chose durait, plus le défunt devait être content d'eux.

Mais, s'il y avait tant de cérémonies à la mort du dernier des Indiens, pour peu qu'il eût une famille, c'était bien autre chose à celle d'un chef; car, alors, le deuil était général, et l'on se disputait à qui donnerait les marques les plus signalées de sa douleur; aussi les scènes qui s'y renouvelaient à chaque instant, pendant trois jours, offraient-elles le spectacle le plus hideux qu'il soit possible d'imaginer. Ce n'étaient que cris, hurlemens, plaies, blessures, et sang coulant à flots sur la couche et sur le corps du défunt. Outre ces lamentations, dans sa demeure même, pendant ces jours de *émoé* (deuil), il était défendu de faire du feu ou de manger avant la nuit. Le peuple entier les passait dans la dévotion, les prières, les pleurs. C'était alors aussi que les femmes s'unissaient pour chanter, la nuit, leurs hymnes de mort,

partie du cérémonial de beaucoup la plus touchante, la seule qui portât ce caractère.

Quand, après trois ou quatre jours, le corps d'un chef était placé sur le fata toupapau, que je nommerai ici le sanctuaire des morts, puisque les prêtres et les chefs pouvaient seuls y entrer, et que personne n'en approchait sans se découvrir le corps jusqu'à la ceinture ; il y avait, indépendamment de la visite ordinaire de l'haïva toupapau ou pleureur sacré, quelques nouvelles scènes de barbarie, dont la principale, aux îles de la Société, était la suivante :

Le jour même où le corps était placé sur le fata, l'enceinte était entourée par les gens de sa maison et du district où il avait résidé, tous bien armés. Peu après venaient ceux du district le plus voisin (composé d'alliés et d'amis), également armés, et qu'on nommait *éotahaas* ou pleureurs. Arrivés assez près des gardes du corps pour s'en faire entendre, ils demandaient à être admis pour pleurer leur chef, faveur qui leur était toujours refusée. Il s'ensuivait aussitôt un combat, où, généralement, plusieurs guerriers étaient blessés ou frappés de mort. Si les *éotahaas* étaient vainqueurs, comme il paraît qu'ils ne manquaient jamais de l'être (car ce combat, quoiqu'il coûtât souvent la vie à un certain nombre d'individus, n'était, pourtant, au fond, qu'une affaire de forme), les partis s'unissaient et recommençaient, de concert, les scènes de sang déjà décrites.

Il y avait encore aux funérailles des chefs, dans

toutes les îles, des combats, des assauts avec armes, des luttes corps à corps, ainsi que plusieurs autres cérémonies superstitieuses, entr'autres celle où un prêtre faisait, dans la terre, un trou où il prétendait enterrer le ressentiment du défunt contre sa famille; car on supposait toujours ou que la famille n'avait pas fait assez pour détourner la maladie ou que la maladie avait pour cause le mécontentement des dieux contre quelqu'un de ses membres. Il s'agissait donc ici d'apaiser les mânes et d'obtenir que le mort ne se vengeât pas des survivans.

Il serait impossible de mentionner toutes leurs cérémonies en l'honneur des morts, et plus encore de citer toutes les cruautés qu'ils commettaient et les tourmens qu'ils s'infligeaient, en témoignage de leurs regrets. L'usage en était universel dans les îles, variant seulement pour le choix et le genre de supplices, partout, en quelque manière, conforme à leur état de plus ou moins grande barbarie. Il n'y avait, d'ailleurs, rien de bien fixe à cet égard. Il paraît qu'ils se maltraitaient partout en proportion de leur exaltation ou de leur délire; sauf, pourtant, la coutume invariable et constante de se déchirer les chairs avec la dent de requin, coutume générale; de se couper une phalange du doigt, comme à Tongatabou ou de se casser une dent à la mort d'un chef, comme aux îles Sandwich. Pour le reste, ils semblaient rivaliser à qui commettrait froidement le plus de révoltantes atrocités..... De tout cela,

que conclure ? On en conclurait assez naturellement, ce me semble, qu'en Océanie, comme en beaucoup d'autres pays, toutes ces scènes de deuil et d'affliction, dégénérées en pratiques barbares, attestaient plus d'ostentation, plus d'affectation que de sincère douleur, de regret véritable de la mort du défunt; et que là, comme partout ailleurs, la dévotion pour les morts croissait en raison directe de la vanité des vivans.

### B. Sépulture.

J'ai dit ailleurs que les chefs et beaucoup de familles avaient, sur leurs domaines, de petits Maraïs ou temples domestiques, servant particulièrement au culte des Oromatouas.

On a vu aussi que l'enceinte de ces petits Maraïs servait de cimetière aux diverses familles auxquelles ils appartenaient; et qu'à la mort de chacun de leurs membres, elles y faisaient, en conséquence, dresser un fata toupapau ou autel de mort, destiné à l'exposer, pendant quelque temps, à tous les regards, préalablement à son enterrement, quoique les femmes, et même quelquefois les hommes, fussent souvent enterrés sans cette cérémonie ; mais, qu'on enterrât le corps avec ou sans exposition sur le fata, dans tous les cas, la fosse était peu profonde. On y descendait le corps dans une posture inclinée, les

mains attachées sur les genoux ou sur les jambes, quelquefois enveloppées d'étoffes.

Quand, ce qui était le cas le plus ordinaire, on devait le placer sur le fata toupapau, on avait un moyen d'en empêcher la putréfaction. C'était d'en faire sortir les intestins par l'anus et d'étaler le reste à l'ardeur du soleil, au milieu du jour, en le préservant de l'humidité pendant la nuit; procédé dont il résultait une prompte dessiccation qui le conservait intact pendant assez long-temps. On prenait aussi, quelquefois, la précaution de le frotter d'une huile odoriférante, et même de le remplir d'étoffes imbibées de cette même huile; ce qui se faisait avec plus ou moins de soin et se pratiquait toujours pour les chefs.

Il n'y avait ordinairement que le corps d'enterré au Maraï. Au bout de quelque temps, quand, en dépit même de toutes les précautions prises, le corps commençait à dépérir, on en séparait la tête; et, après de nouvelles prières et de nouvelles cérémonies, on la portait dans des cavernes inaccessibles et secrètes, situées au haut des montagnes, et qu'on appelait *anaa*; après quoi le cadavre était enterré dans le Maraï. Quelquefois, pourtant (et cela avait lieu surtout pour les chefs et pour les premières familles), le corps, bien enveloppé d'étoffes, était porté tout entier dans ces sépulcres, où ils étaient à l'abri de toute insulte, la situation de l'anaa de la famille n'étant connue que du chef de la famille même et

de son garde-mânes. Le garde-mânes remplissait, auprès de chaque première famille, un emploi très-important et héréditaire. Il était chargé de veiller à la conservation des restes enterrés au Maraï; et, de plus, connaissant seul, de tous, la caverne funéraire qui renfermait les têtes de tous ces morts de la famille, il était, comme gardien et défenseur des dieux mânes, redouté de toute cette famille et des chefs. La moindre insulte faite à lui ou à ses enfans, par un membre quelconque de la maison qu'il servait, pouvait attirer sur elle des maladies ou d'autres maux. Ainsi, la superstition même empêchait souvent les grands de faire du mal, ou du moins leur faisait craindre, plus qu'à personne, de se voir en butte à la vindicte divine ou aux manéges secrets de leurs ennemis. Il est vrai, d'un autre côté, qu'ils avaient, proportionnellement à leur rang, des ressources et des moyens refusés au vulgaire, pour détourner la vengeance des hommes ou conjurer la colère des dieux.

Une dernière remarque mettra fin à ces observations; c'est que la conservation des morts dans les anaa n'était pas, dans toutes les îles, un droit et un privilége exclusivement affecté aux chefs et aux familles nobles; car, dans quelques-unes, on les conservait indistinctement. Je m'en réfère, à cet égard, à ce que j'ai dit (partie géographique), en rendant compte d'une visite faite aux îles Gambier (1). J'y ai

(1) Voyez pages 99, 100, 101, 102.

trouvé des momies dans presque toutes les grottes et dans presque tous les creux de montagnes. L'une de ces cavernes, d'environ soixante pieds de profondeur, en renfermait jusqu'à douze, dans les différentes cavités des roches. Toutes étaient enveloppées d'étoffes, liées de bandages et de cordes; et les deux que j'ouvris un peu, pour les mieux examiner, paraissaient bien conservées.

### III. Résumé et conclusion.

Tel est le tableau que m'a présenté l'ensemble des dogmes religieux et du culte des habitans des îles de l'océan Pacifique, du moins d'après l'idée qu'ont pu m'en donner, jusqu'à ce jour, les recherches et les observations auxquelles je me suis livré sur cette matière.

L'étude du système religieux de l'Océanie, si piquant et si original par la singularité de plusieurs des aperçus qu'il présente, m'a conduit à une conclusion morale de la plus haute importance pour l'histoire philosophique de l'humanité; c'est qu'en dépit même de ses bizarreries locales, il est susceptible d'une interprétation qui lui est commune avec la plupart des autres systèmes religieux les plus célèbres du monde ancien et moderne, et s'y rattache, d'ailleurs, par plusieurs faits des plus analogues, si non tout-à-fait identiques; d'où résulterait, au besoin, une démonstration de plus de cette

vérité depuis si long-temps devenue triviale, qu'à de très-légères nuances près, les hommes sont toujours et partout les mêmes.

### A. Commentaire interprétatif du système religieux de l'Océanie.

Une observation générale m'a frappé dans tout le cours de ces recherches, et frappera aussi le lecteur, dans les résultats que je lui en présente. Les dogmes religieux et les formes du culte peuvent varier et varient, en effet, du plus au moins, d'une île à une autre; mais c'est toujours et partout la même cosmogonie, plus ou moins nettement exprimée; mais, toujours et partout, c'est Taaroa, le dieu suprême, le dieu créateur, dont on connaît le nom jusqu'à la Nouvelle-Zélande, et dans les îles basses de l'Archipel Dangereux, où se conservent quelques faibles notions de ses œuvres ou de la création. Pour le reste, les habitans de ces îles font, en quelque sorte, exception à ceux des autres. Les premiers, dans leur état barbare et perpétuellement en armes, vivent presqu'étrangers à toute société, et n'admettent, en conséquence, que peu d'idées de religion; les derniers, végétant, séparés de l'univers entier, le plus souvent par petites troupes, sur leurs îles de corail et de sable, où, plus nombreux, ils ne pourraient subsister, y demeurent presque sans autels, sans prêtres, et, pour ainsi dire, sans culte; car on

oserait à peine donner le nom de culte à quelques pratiques décousues d'une superstition grossière.

Partout ailleurs donc que sur ces points, aussi arriérés au moral qu'au physique, Taaroa, Tanéroa ou Tangaroa, est l'être suprême, le dieu créateur; et si, comme à O-taïti, des textes sublimes ne décrivent pas toujours son pouvoir, au moins a-t-il toujours les mêmes attributs. Tous ne le font pas opérer de la même manière; mais tous admettent que c'est à lui qu'on doit les cieux, la terre et tout ce qui existe. Ainsi, aux îles Sandwich, on dit que Taaroa, sous la forme d'un oiseau, déposa un œuf sur les eaux, et que cet œuf, en se brisant, produisit le ciel, la terre, etc. Cette idée, quoiqu'en apparence si conforme à celle de l'œuf du monde, trouvée chez presque toutes les nations (1), ne me paraît, pourtant, naître ici que de cette autre, plus grande, plus riche et mieux énoncée de la tradition d'O-taïti :

« *Ohaïi noui*
» Univers grand

» *raa éi paa no Taaroa*
» et sacré, qui n'est que la coquille de Taaroa;

» *té ori ori ra Fénoua.* »
» c'est lui qni le met en mouvement. »

(1) Dans l'Inde on croit que Dieu même fut le produit d'un œuf. Brama, le créateur de toutes choses, naquit d'un œuf d'or, étincelant comme mille soleils.

Il est donc probable que c'est cette expression *paa no Taaroa* ( coquille de Taaroa ), qui a donné aux habitans de Sandwich l'idée de l'œuf, dont ils croyaient que le monde était sorti. De même, ailleurs, ils disaient que Taaroa, éternel et né de lui-même, avait une *paa* ou coquille; qu'il quitta cette coquille ou enveloppe, postérieurement renouvelée, comme il arrive à certains animaux; que, dans ce nouvel état, son premier acte fut de créer Hina, et qu'ensuite, à l'aide de Hina, il créa les cieux, la terre, la mer et tout ce qui existe; mais, comme on le remarquera facilement, toutes ces absurdités ne sont que le produit de quelques notions vagues et des idées confuses qui restent partout à ces peuples de leurs anciennes et sublimes traditions. Aussi, en dépit des monstruosités et des ridicules spéculations de l'ignorance, sur des matières qu'ils ne conçoivent plus, il est certain que tout vient de la même source. Ces descriptions de Taaroa et de la création s'accordent encore assez, dans le fond, pour ne pas laisser le moindre doute que ce dieu ne fût reconnu, partout, comme l'être suprême, créateur de l'univers, et l'univers lui-même, éternel et divin dans son essence, source dont tous les êtres sont émanés, et dont les autres dieux sont seulement les créatures, les agens ou les attributs, représentant ce dieu dans ses diverses fonctions, de manière à ce que leur vie et leurs actes divers, tels que nous les offrent les fragmens des légendes sacrées

parvenues jusqu'à nous, ne soient, en réalité, rien autre chose que la suite de la création et l'exposé de l'établissement de l'harmonie entre les différentes parties de l'univers et les différens objets qui en composent l'ensemble. On pourra s'en convaincre par ce que j'ai dit, par ce que je dirai encore, dans cet ouvrage ; et cette vérité, je n'en doute pas, recevra sa confirmation de tout ce qu'on découvrira, dans la suite, du système religieux de ces insulaires, aussi imposant et aussi compliqué qu'il est encore peu connu. Ainsi, Mahoui, fixant la position de notre globe, et dirigeant le cours du soleil, complète l'œuvre de Taaroa ou du tout-puissant, qui anime les astres créés par lui, les maintenant et leur imprimant le mouvement, dans cet ordre et dans cette préternelle harmonie, première preuve de sa présence, qui força l'homme surpris d'admirer, de respecter et de craindre son pouvoir (1). Ainsi,

(1) Pour peu qu'on fasse attention à la légende rapportée dans la Théogonie, où nous avons vu le dieu Mahoui pêcher la terre à la ligne, loin de voir là une action purement humaine, on reconnaîtra bien vîte qu'il y est question d'un fait d'un ordre supérieur. A mon avis, en effet, Mahoui ne peut être ici que le soleil ou quelque chose de plus encore, un pouvoir qui fixe les globes, les dirige et les met en harmonie. Ce dieu était, comme Taaroa, connu dans toutes les îles ; mais le peuple, qui n'entend plus rien à ces traditions, les défigure presque partout, par des contes absurdes. C'est ainsi qu'aux îles des Amis, ignorant le sens allégorique et prenant tout à la lettre, ils disent que le dieu Mahoui, ayant tiré

encore, *Roua taboua noui té touma* (*Roua* grand est l'origine), qui préside à la naissance des étoiles, et dont il sera question ailleurs, est identique à Taaroa, avec lequel les Indiens le confondent même souvent, en lui attribuant, comme au dernier,

la terre du fond de l'Océan, en une seule masse, la tenait suspendue à une corde; mais la corde cassa, et la masse, brisée dans sa chute, forma, de ses éclats, leurs différentes îles, qui seraient retombées au fond de la mer, si le même dieu ne s'était, en toute hâte, glissé dessous pour les soutenir. Il est encore là; et les habitans croient que les tremblemens de terre, assez fréquens chez eux, sont occasionnés par lui, quand, épuisé de fatigue, il fait passer les îles d'une épaule sur l'autre. Dans ces conjonctures, ils frappent la terre de leurs massues, pour le contraindre à rester tranquille. Les habitans font la même chose dans un grand nombre d'autres îles. La même observation se présentait partout. Si plusieurs n'avaient pas ces traditions régulières, elles y suppléaient par des contes du genre de celui que je viens de citer, et qui, répandus parmi le vulgaire, se conservaient mieux, ayant toujours un rapport plus ou moins direct avec le fond des traditions. On disait partout, par exemple, que Mahoui régla, jadis, le cours du soleil; et aux îles Marquises, comme dans les autres, on célébrait, vers l'équinoxe ou dans les premiers jours d'octobre, en l'honneur de cet événement, une fête où les prêtres portaient le *mara ourou* (ceinture rouge), singulier symbole de la divinité, dont on se servait pour allumer le feu sacré des sacrifices; ce qui ferait croire que le *mara ourou* signifiait encore le soleil ou le feu céleste. A cette époque, aussi, les initiés aux mystères de Mahoui, aux Marquises, répondant aux mystères d'Oro, des îles de la Société, sortaient de leur retraite ou lieu de deuil, et recommençaient leurs fêtes en l'honneur de leur dieu.

la création de l'univers. *Roua*, en effet, n'est là, positivement, que le ciel; et, sous un autre nom que celui de Taaroa, indique la même puissance créatrice (1). Ainsi *Rii*, comme Brama, sépare les cieux et la terre; ainsi *Oro* se voit, comme Mahoui, comme Roua, investi du pouvoir créateur ou régénérateur, et la même puissance est alternativement accordée à chacun des autres dieux principaux.

Ces récits monstrueux, et le ton des légendes qui les contiennent, n'ont, évidemment, aucun rapport avec des actions humaines; et les personnages qu'on y voit figurer ne sont ni des chefs, ni des héros, comme on l'a cru jusqu'ici. Il est bien plus probable, ainsi que je tâcherai de le prouver plus clairement ailleurs, que si Taaroa lui-même ne représente pas le ciel, tous les autres dieux sont l'emblème des pouvoirs de la nature, tels que les différens élémens, les astres, mais surtout le soleil, dont l'action, l'influence, décrites d'une manière obscure, et représentées sous des noms bizarres, sont, néanmoins, assez nettement énoncées pour n'être pas méconnues. L'ensemble de ces traditions ne me laisse, personnellement, aucun doute à cet égard;

(1) Il paraît même que ce dieu était aussi, quelquefois, pris pour le soleil; car, dans la division de leur année, ils nommaient leur été, c'est-à-dire la saison où le soleil parcourt le tropique du capricorne, *roua roa* (grand roua); et *roua poto* (petit roua), désignait leur solstice d'hiver.

car quelle autre interprétation pourrait-on en donner (1) ?

Il résulte aussi de la manière dont ils ont dépeint leur principal dieu, que celui-ci forme les deux grandes causes déjà mentionnées, l'une *active*, l'autre *passive*, ou l'âme et le corps ; l'une spirituelle et cachée, l'autre matérielle et visible ; en un mot, la matière, et ce qui anime la matière ; et, de cette idée de co-existence de deux principes qui sont dieu, et dont se composent tous les objets qui constituent l'ensemble de l'univers, ils ont fait deux êtres distincts. L'un, âme, vie ou partie intelligente de la divinité, représenté sous le nom de Taaroa, est mâle ; l'autre, purement matériel et constituant comme le corps du même dieu, femelle, désigné sous le nom de *Hina* ; tous deux concourant à la formation des choses ; tous deux composant, par leur union, tout ce qui existe dans l'univers.

Il est remarquable, sans doute, que suivant, en cela, les traces de différens peuples anciens, ils aient pris, pour causes passives, la terre et les élémens ; puis qu'ils y aient compris la lune, avec laquelle le dieu s'unit ; puis, enfin, qu'ils aient vu, dans cet astre, le terme des êtres périssables, ou plutôt des choses éternelles : car, quoiqu'ils y eussent remarqué des changemens continuels, le retour et la succession de

(1) *Voyez*, en particulier, la légende de la pêche de la terre par Mahoui, Cosmogonie, pages 449 et 450.

ses phases ne la leur faisait pas moins mettre au nombre des choses éternelles; et elle ne mourait que pour se reproduire, à perpétuité; au moins paraît-il en être ainsi, d'après le dialogue entre *Hina* et *Fatou*, ou entre la lune et la terre. « *Ce que pos-* » *sédait Hina continua d'être*, etc. »

De cette conformité de leurs idées avec celles de grandes nations de l'antiquité, qui plaçaient la génération ou l'être femelle, là même où se trouvait une apparence de déclin, ou une altération continuelle de parties, on pourrait conclure qu'en Océanie, comme chez ces mêmes nations, la cause de génération ou l'être mâle, était là même, où tout paraît inaltérable et éternel; et que si la lune, la terre et les élémens étaient la cause passive ou femelle, Taaroa ou l'être actif ou mâle, n'était, probablement, que le ciel, le firmament, et, surtout, le soleil; d'où résulterait, en conclusion générale, que la religion océanienne, ainsi qu'on a cru le remarquer chez presque tous les peuples de la terre, n'était autre que l'adoration des forces de la nature, et surtout de l'astre bienfaisant qui féconde et vivifie l'univers.

Plusieurs faits viennent à l'appui de cette supposition. En effet, voulant unir les pivots, les pierres, les sables, le dieu les presse et les presse encore; mais en vain; les matières ne veulent point s'unir....... Alors, de sa main droite, il lance les sept cieux. La lumière et le mouvement sont créés; tout se co-

ordonne et le monde existe. C'est donc à la présence des cieux qu'on doit, sinon l'existence, du moins l'harmonie de l'univers; et, si, dans l'obscure théogonie de Sanchoniaton, on a cru qu'Ouranos et Ghê n'étaient que le ciel et la terre, que doit-on croire de Taaroa et de Hina? Taaroa s'unit avec Hina de l'air, et d'eux naissent l'arc-en-ciel et la clarté de la lune; il s'unit avec Hina du dehors ou la mer, et d'eux naissent les nuages et les pluies; il s'unit avec Hina de l'intérieur, et d'eux naît tout ce qui croît, vit ou se meut sur la terre. Qui ne reconnaît, dans ces opérations diverses, l'action du soleil sur la matière et sur les élémens; et, dans tout ce qui naît de l'union de Taaroa et de Hina, l'influence continuelle que le soleil exerce sur la terre, la lune, les élémens, etc. (1)?

(1) Hina est le nom sous lequel sont toujours représentés, dans la nature, les élémens et la matière, ou la partie femelle; la cause passive avec laquelle Taaroa s'unit et engendre. Qu'on examine maintenant, avec attention, le résultat de cette union, et l'on reconnaîtra tout aussi clairement, que Taaroa, quoique peint ici comme dieu créateur de tout ce qui existe, ne représente pourtant, ici, que les cieux ou plutôt le soleil, dont la légende décrit, évidemment, l'influence et les effets sur les élémens et la matière, comme cause active ou mâle; en effet, Taaroa s'unit avec *Ohina toua tai*, Ohina, la déesse du dehors (la mer), et d'eux naissent les nuages et la pluie; il s'unit avec *Ohina toua outa*, Ohina, la déèsse de l'intérieur (la terre), et ils produisent, d'abord, le germe, puis tout ce qui croît, vit ou se meut sur la terre: il s'unit avec *Ohina toua nia*, ou l'air, et d'eux naissent l'arc-en-ciel, la clarté

On remarquera également que Hina ne représente jamais autre chose que la terre, la lune, la matière et les élémens, c'est-à-dire l'eau et l'air; et ne désigne nulle part, ni le soleil, ni les autres parties des cieux, ne concourant point, d'ailleurs, à la formation des principaux dieux. Ceci ne démontre-t-il

de la lune, etc. Il s'unit avec *Ohina toua raro*, le centre de la terre; ce qui, quoique plus obscur, doit désigner les feux souterrains, comme semblent au moins l'indiquer les ronflemens de Fatou, le dieu qui naît de Taaroa et de cette dernière déesse, lesquels indiquent, selon les Indiens, ce bruit précurseur des orages, des éruptions volcaniques, et des tremblemens de terre.

Il n'est pas probable qu'on puisse jamais rien tirer de très-satisfaisant de documens aussi incomplets et aussi énigmatiques que les deux dernières de mes citations cosmogoniques. Cependant la naissance de l'irritation, de la colère, de la fureur, etc., pourrait bien, comme le pensait même le prêtre indien qui m'a communiqué cette légende et tant d'autres, avoir rapport aux saisons, et indiquer l'origine du vent, des tempêtes, de la pluie et de l'hiver; comme, en d'autres légendes, l'espérance, la joie, l'abondance et le contentement, naissant également de Taaroa et d'une déesse, signifiaient, peut-être, le printemps, la chaleur, la récolte, etc.

Je doute peu que ces fragmens n'aient quelque rapport avec l'état de l'atmosphère, et ne soient une description plus ou moins exacte, quoiqu'équivoque, de ses mouvemens, aux diverses époques de l'année. Les légendes et traditions officielles sont, aujourd'hui, presque toutes inintelligibles, il est vrai; et la plupart de ceux même qui en ont conservé le souvenir ne comprennent plus les allégories qu'elles renferment; mais il n'en est pas de même de certains chants et récits des prêtres, des chefs et même du peuple, moins graves, mais non pas moins accrédités, sur la vie et les ac-

pas que le ciel est Taaroa lui-même ; que les Atouas ou dieux, nés de lui, représentent aussi le ciel, et font partie de l'être intelligent et spirituel ?

Ce commentaire, qui pourra paraître aussi long que peu fondé, n'a pourtant pas été fait au hasard. Les traditions que j'ai données, et d'autres que je possède, mais que je ne puis donner encore, sont,

tions de leurs dieux ; et qui, souvent, aident à expliquer les traditions devenues obscures. Ainsi, dans un de ces contes, il est dit que *Roo*, dont le nom même signifie *messager*, quoique Dieu lui-même, n'est pourtant que le messager des dieux (espèce de Mercure), parcourant les cieux avec la vîtesse du vent; et que lui, *Tiéri*, *Téfatou* et *Roua noua*, se trouvaient aux quatre coins de l'univers. De là nous pourrons conclure, que la femme *Vaa outou* (au delà, au dehors de toute terre) est l'air, avec lequel Taaroa s'unit pour l'animer ; et que les dieux qui naissent de cette union sont les divers effets de l'atmosphère mis en mouvement, comme la légende semble aussi l'indiquer ; car le dieu *Roo*, qui sort, par le côté, du ventre de sa mère, est dépeint, à sa naissance, immobile ou bougeant à peine ; puis il se lève, se tient debout, marche, tombe, se relève, court ; puis naissent les autres dieux, ou *Énouaé*, *Taïa toua matai*, *Toua roa roa vau*, c'est-à-dire, l'irritation, la colère, la fureur ; et la fureur diminuant, ou, en d'autres termes, les vents frais, l'orage, la tempête et la tempête calmée.

C'est probablement ainsi que, dans toutes leurs légendes, ils cachaient, sous des allégories, les différens effets des forces de la nature ; c'est ainsi que la vie et les noms de leurs dieux ne signifient que les élémens, et les astres, comme l'air, le feu, la terre, l'eau, le soleil, la lune, ainsi que le prouveront, ultérieurement, plusieurs autres faits que je donnerai à l'appui d'une hypothèse qu'on a pu trouver, jusqu'ici, un peu hasardée.

pour moi, la preuve certaine que telle est la marche du système religieux de l'Océanie, où chaque dieu est, en effet, la description de quelque partie de l'univers, accompagnée de l'énonciation plus ou moins distincte de ses rapports avec toutes les autres; et cela, graduellement, depuis les objets les plus imposans de la nature matérielle, jusqu'à ses plus minutieux détails. Il est étonnant, sans doute, que dans ce culte, qui paraît si conforme à tous les cultes rendus à l'univers-dieu, on ne trouve, nulle part, de vestiges des deux principes, ni de ces combats entre les ténèbres et la lumière, la vie et la mort, ou, en un mot, entre les diables ou démons, et les anges ou dieux. Quoiqu'ils eussent le même système dont on suppose que ces fictions sont nées ailleurs, c'est-à-dire, par exemple, le départ et le retour de leur dieu (le soleil), qu'ils pleuraient même dans une certaine saison, soit comme absent, soit comme mort; il paraît qu'ils n'avaient pas l'idée de ces combats entre les esprits de ténèbres, et le dieu bienfaisant de la lumière et de la vie; au moins n'ai-je rien trouvé, jusqu'ici, qui puisse faire supposer ou faire croire, qu'ils eussent même des diables et des démons. Leurs dieux étaient bien *Fanau po* (nés de la nuit); mais cette expression, interprétée dans le génie de leur langue, ne s'entend que d'une origine considérée comme inconnue aux hommes. Cependant, les habitans des Marquises croyaient que leurs îles avaient été construites par les esprits ou

divinités de la nuit, ou au moins pendant la nuit; mais que, surpris par le jour ou le soleil, ils durent quitter si brusquement leur travail qu'ils ne purent compléter la construction de la dernière, restée, depuis lors, imparfaite, et, conséquemment, toujours inculte et déserte. De pareils contes se trouvent également à O-taïti et dans toutes les autres îles. On ne saurait nier qu'ils ne se rattachent, en quelque chose, au même système, puisque, sans présenter ces combats entre les deux principes, base de toutes les religions de la terre, ils constatent, pourtant, le triomphe de la lumière sur les ténèbres; et j'y verrais une preuve de plus que le soleil était la première de leurs divinités.

### B. Rapports du système religieux de l'Océanie avec ceux des autres peuples.

Indépendamment des rapports généraux qu'on a pu remarquer, dans le cours de ces études, entre la religion des habitans de l'Océanie, considérée sous le double point de vue de leurs dogmes et de leur culte, et celle de plusieurs autres peuples, il s'en trouve encore, dans les annales traditionnelles des populations de la mer du Sud, qui, à quelques modifications près, semblent destinées à se reproduire chez eux ainsi que partout ailleurs, comme pour témoigner invariablement d'une communauté d'origine et de destinée, partage de chacune des races

humaines primitives, quelles que soient, aujourd'hui, leur excentricité relative, et les distances qui les séparent, sur le sol de leur commune patrie. Tels sont, par exemple, ces aventureuses merveilles de leurs géans et de leurs héros, et ce déluge aussi inexplicable qu'inexpliqué par la physique, mais dont les traces ne se retrouvent pas moins dans les souvenirs du monde entier. Dans leurs chants sacrés si nombreux, les Océaniens en ont plusieurs qui présentent des analogies frappantes avec l'Héracléide, les Dionysiaques, les Argonautiques; et qui, tous, paraissent, comme ces derniers, n'être que la description du cours et des révolutions du soleil. Fanaura, Fataü houi, Hiro, etc., sont les Hercules, les Bacchus et les Jasons de la mer du Sud. On a vu le second combattre le cochon anthropophage, et Hiro délivrer une vierge. C'est surtout ce dernier, Hiro, quoique divinité secondaire, dont le voyage présente une analogie frappante avec l'expédition et les voyages des paladins de l'antiquité grecque; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est leur description d'un déluge qu'ils placent, comme tous les autres peuples du monde, à la suite de leur système cosmogonique et théogonique; et qui, s'il a vraiment existé quelque part, pourrait bien avoir eu lieu dans cette partie du globe, où, sur une si immense étendue d'Océan, on ne trouve plus que çà et là quelques points ou faibles parties de ce qu'ils prétendent avoir été anciennement une grande terre. Ainsi qu'en

mainte autre circonstance, ils diffèrent, du plus au moins, sur les détails de ce phénomène, dont la tradition n'était point récitée avec celles de la cosmogonie et des faits historiques, et s'était probablement perdue, avec et comme tant d'autres; mais au moins s'accordaient-ils sur la cause, l'attribuant tous au courroux des dieux. Tous disaient aussi que la mer, sortie de son lit et montée jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, occasionna la destruction de leur terre, sans que, nulle part, il soit question des eaux pluviales. Dans cet événement, ils eurent aussi leurs Noé, dont les uns se sauvèrent sur des pirogues, tandis que d'autres, protégés par les dieux, trouvèrent leur salut sur quelques points de la terre où les eaux n'arrivèrent pas; mais voici comme ils racontent ces faits.

Les hommes, ayant cessé de remplir leurs devoirs envers les dieux, ces derniers décidèrent de détruire leur asyle et de les faire périr. A cet effet, *Rou*, dieu des vents, déchaîna les tempêtes, et les vents soufflèrent avec une telle fureur, que la mer, sortie de son lit, s'éleva de manière à submerger entièrement l'habitation des hommes. Ses vagues roulaient librement au-dessus du sommet des plus hautes montagnes. Une seule famille échappa à cette destruction; et cela, suivant quelques-uns, à l'insu des dieux. Elle se trouva, par hasard, à la mer, dans une pirogue, tandis que les autres, surprises par les eaux, furent submergées et se noyèrent toutes. Quand

la tempête se fut calmée, et quand la mer, qui avait considérablement baissé, laissa voir quelque terre à sa surface, les seuls humains épargnés débarquèrent à l'une des îles de la Société, où leur premier soin fut de construire un Maraï, et de rendre grâce aux dieux de leur conservation. Il n'est pas dit que cette arche contînt tous les animaux; mais les insulaires croient que c'est cette famille qui repeupla la terre. A O-taïti, l'on dit également que les dieux en courroux soulevèrent les eaux, tout en secouant la terre sur ses bases; et ce récit est fait avec une énergie qui semble annoncer un événement dont ces îles n'offrent plus d'exemples. Pendant que le vent soufflait avec fureur, et que les eaux s'élevaient avec une rapidité effroyable, la terre tremblait, des flammes en sortaient de toutes parts, des masses de rochers, lancées dans les airs, retombaient comme une pluie à la surface. Dans l'horreur de pareilles scènes, les hommes coururent, les uns vers les montagnes, les autres vers les Maraïs, pour implorer la clémence des dieux; mais tous furent écrasés par les rochers, enveloppés par les vagues, qui les atteignaient dans leur course, ou engloutis par la terre, qui s'enfondra sous leurs pieds; et il n'y eut, non plus, d'épargné qu'une seule famille, qui, ayant gravi le sommet d'une haute montagne, y resta saine et sauve au milieu des ruines, des quartiers de rochers, et des pierres

qui pleuvaient de toutes parts autour d'elle, avec un bruit terrible.

Une version plus répandue du même fait est celle de *Roua hatou.* Ce dieu, espèce de Neptune, dormait au fond des mers, dans un endroit qui lui était consacré.

Un pêcheur commit l'imprudence d'y aller pêcher, et son hameçon, s'étant accroché aux cheveux du dieu, le dieu fut éveillé. Furieux, il monta à la surface, pour voir qui avait eu l'audace de troubler ainsi son sommeil; et, quand il vit que le coupable était un homme, il décida, aussitôt, que toute la race humaine périrait pour cette insulte. Par cet esprit de justice qui distingue assez ordinairement les dieux d'un grand nombre de peuples, les innocens furent punis, et le seul coupable fut aussi le seul épargné. Le dieu lui dit d'aller, avec toute sa famille, sur le *Toa marama*, qui, d'après les uns, est une pirogue, d'après les autres, une île ou une montagne, mais que je nommerai *arche*, remarquant seulement que *Toa marama* signifie guerrier de la lune, ce qui me fait supposer que l'arche quelconque et l'ensemble de l'événement du cataclysme ont quelque rapport avec la lune. Quand le pêcheur et sa famille se furent rendus à l'endroit indiqué, les eaux de la mer commencèrent à monter; et, couvrant jusqu'aux montagnes les plus élevées, firent périr tous les êtres, à l'exception de ceux qui étaient sur ou dans

le *Toa marama*, et qui, plus tard, repeuplèrent les îles ou la terre.

On remarquera que, malgré quelque différence dans les détails, la cause de l'événement et l'événement sont partout les mêmes : la destruction de la terre et des hommes, occasionnée par le courroux des dieux ; mais ce ne sont plus là que des contes, dont la variété même autorise à n'y voir que les débris de quelque tradition riche d'un sens caché, et qui donnerait, probablement, un tout autre résultat, si l'on pouvait la trouver et l'entendre. Il en est de même de bien d'autres faits ; car il n'y a que les traditions en vers récitées par les harépo (promeneurs de nuit), qui fussent authentiques et invariables, au point de ne différer nulle part d'un seul mot, et dont l'ensemble, si l'on peut jamais l'obtenir, donnera seul une idée juste et distincte de l'ancienne religion de ces insulaires.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE

## DU PREMIER VOLUME.

### PREMIÈRE PARTIE.

Pages.

CHAPITRE II.



CHAPITRE III.



## DEUXIÈME PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.



CHAPITRE II.



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Joseph FLOCH, Maître-Imprimeur à Mayenne. 6-1-1959

# VOYAGES

AUX

# ILES DU GRAND OCÉAN.

# VOYAGES

AUX ÎLES

# DU GRAND OCÉAN,

CONTENANT

DES DOCUMENS NOUVEAUX

SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE,
LA LANGUE, LA LITTÉRATURE, LA RELIGION, LES MOEURS, LES USAGES
ET LES COUTUMES DE LEURS HABITANS;

ET

DES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LEUR COMMERCE,
LEUR HISTOIRE ET LEUR GOUVERNEMENT, DEPUIS LES TEMPS LES PLUS
RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

PAR J.-A. MOERENHOUT,
Consul général des Etats-Unis aux îles Océaniennes.

Ouvrage orné d'une carte et de planches lithographiées.

TOME DEUXIÈME.

REPRODUCTION DE L'ÉDITION
PRINCEPS DE M. DCCC. XXXVII
PAR LA LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT

ADRIEN MAISONNEUVE

11. RUE SAINT-SULPICE - PARIS (VIe)

# TABLE

## DES MATIÈRES.

## TOME PREMIER.

## TOME II.

FIN DE LA TABLE.

# VOYAGES

AUX

# ILES DU GRAND OCÉAN.

## DEUXIÈME PARTIE.

### ETHNOGRAPHIE
( Suite de la ).

## CHAPITRE III.

### MOEURS.

Division générale du chapitre, en raison du double point de vue sous lequel se présente la matière : MOEURS PUBLIQUES, MOEURS PRIVÉES.

#### I, MOEURS PUBLIQUES.

Quel que soit le degré de civilisation d'un peuple, sa vie publique se compose, nécessairement, des

relations réciproques, plus ou moins directes, des gouvernés avec leurs chefs, et des chefs avec les gouvernés; relations qui, en raison de leur nature, sont, alternativement, religieuses et politiques, suivant qu'elles se rattachent aux intérêts de la religion ou à ceux du gouvernement.

Chez des nations constituées comme celles dont nous nous occupons, où la religion est la première, pour ne pas dire la seule base de toutes les institutions, les relations du peuple avec ses chefs religieux ou prêtres, doivent prédominer sur toutes les autres; elles occupent le premier rang dans sa vie publique; et l'exposé devra s'en trouver ici avant tout le reste; mais, en raison de leur intime liaison avec la religion, j'en ai déjà traité avec étendue, quand j'ai donné à ce dernier objet tout le développement qu'il mérite. Je ne rappellerai donc ici la vie publique religieuse ou les mœurs des Océaniens, dans leurs rapports avec la religion, que pour la forme et pour la régularité du travail.

### A. Moeurs religieuses.

( Voyez tome I, pages 462 et seqq., la partie du chapitre de la *Religion*, spécialement consacrée au *Culte*. )

### B. Moeurs politiques.

Je passe à l'exposé de la vie publique et politique

des Océaniens, ou de léurs mœurs, dans leurs rapports avec le gouvernement. La nature même des objets qu'embrasse cet article en détermine la division en deux sections distinctes, dont l'une traitera de l'administration et l'autre de la guerre et de la paix, les deux rapports les plus généraux qui puissent lier politiquement un peuple avec ses chefs, et des chefs avec leur peuple.

## SECTION PREMIÈRE.

—

### ADMINISTRATION.

Je divise cette section en deux paragraphes, dont le premier présentera le tableau de la hiérarchie des pouvoirs politiques, considérés dans leur extension et dans leur caractère, sorte de résumé du droit public de l'Océanie ; et le second, celui du cérémonial auquel les chefs devaient la sanction de leurs pouvoirs même ; cérémonial qu'on doit regarder comme l'une des institutions fondamentales de la constitution des peuples océaniens ; puisqu'aux conséquences de cette institution ils ont dû leur existence comme nation, leur indépendance et leur gloire ; avantages qui se sont tous évanouis pour eux, dès que les circonstances l'ont ébranlée et en ont entraîné la chute.

## § Ier.

### Hiérarchie, étendue et caractère des pouvoirs politiques.

Tous les habitans des îles que j'ai mentionnées avaient une sorte de gouvernement féodal, une aristocratie établie de temps immémorial, et dont les membres nombreux ne cessaient de se disputer l'autorité suprême. Chaque île, quelque petite qu'elle fût, était divisée en deux ou en plusieurs districts, dont chacun avait toujours son chef indépendant ou momentanément tributaire des autres. La chance seule des combats soumettait une île à la loi d'un seul ou la divisait entre plusieurs; mais en rien ni jamais ces gouvernemens n'étaient bien stables; et, les îles Sandwich exceptées, on n'a trouvé nulle part, chez ces insulaires, des dynasties régnant sur toute une île, pendant un grand nombre d'années. Chez les plus sauvages, comme à la Nouvelle-Zélande, ou chez tous ceux qui étaient encore cannibales, ces chefs n'avaient guère d'autre prérogative que celle de conduire le peuple à la guerre; et, là, sans la bravoure personnelle, un chef n'aurait pas long-temps commandé. Ce n'était pourtant pas de ce fait seul que les chefs tiraient leur autorité; car, d'abord, cette autorité était héréditaire, et puis, quelque sauvages qu'ils fussent, ils en étaient pourtant déjà venus à

appeler à leur secours la superstition et le fanatisme. Ainsi, à la Nouvelle-Zélande, aux Marquises, comme aux îles de la Société et aux îles Sandwich, la personne des gouvernans était sacrée; ainsi, les gouvernans étaient considérés comme les protégés et les favoris des dieux (1).

Chez les moins barbares, comme aux îles de la Société, à Tongatabou, aux Sandwich, etc., dont les habitans n'étaient plus cannibales (2), les principaux chefs avaient, sur le peuple, un pouvoir presque absolu, quoique ce même pouvoir ne fût pas toujours respecté des chefs subalternes. Dans ces localités on se rapprochait davantage du système féodal, tel que nous le concevons en Europe, surtout aux îles Sandwich, où le peuple était esclave, comme dans tous les lieux où ce système a été en vigueur; puisque, dans ces dernières îles, les chefs disposaient pres-

(1) Il n'en était pourtant ainsi qu'à l'égard de leurs subordonnés; car, dans les batailles, le peuple cherchait toujours à frapper le chef ennemi plutôt qu'aucun autre. Néanmoins, à la Nouvelle-Zélande, quand un parti vainqueur a frappé de mort le chef du parti vaincu, ordinairement il cesse le combat et suspend le carnage, persuadé que ce trépas seul a fait assez de mal à ses adversaires; et, effectivement, dans toutes ces îles, la mort de son chef dans le combat est regardée comme le plus grand malheur qui puisse arriver à un peuple, parce qu'on y voit la preuve de l'abandon des dieux. Aux Sandwich, la vie des chefs prisonniers était généralement épargnée.

(2) Aux îles des Amis et aux îles Sandwich, il y avait encore des exemples d'anthropophagie, exercée sur les prisonniers de guerre.

qu'arbitrairement de la vie et du peu de bien de ceux qui leur étaient soumis. Il ne paraît pourtant pas que, nulle part, des lois positives leur assurassent le droit de vie et de mort; mais, dans les trois groupes immédiatement cités, ils n'en jouissaient pas moins de fait, au moyen du fanatisme et de la superstition. Le cruel usage des sacrifices humains, dont il a déjà été question, était la base et servait d'appui à leur pouvoir. Les dieux, la terreur du peuple, étaient toujours favorables aux chefs; et, quand un malheureux déplaisait à ces derniers, il était sûr de tomber leur victime.

Un autre appui de leur pouvoir, et qui les investissait indirectement du droit de vie et de mort, dans toutes les îles, c'était l'usage du *Tabou*, ou de la loi qui rendait un objet interdit ou sacré.

J'ai déjà fait connaître, en parlant de la religion (1), ce singulier usage, en partie politique, au moins dans quelques-uns de ses effets, mais éminemment religieux dans son origine, non moins que l'interdit des Hébreux (2), avec lequel il avait des rapports frappans qui n'ont point encore été signalés, quoique méritant assurément toute l'attention du philosophe et du moraliste. Quoi de plus singulier, en effet, que l'analogie de cette partie de la loi de Moïse, écrite à l'extrémité la plus occidentale du

(1) Voy. tome I, page 528 et seqq.

(2) Lévit. XXVII.

continent asiatique, avec la coutume universelle et constante de ces peuples, que de vastes mers relèguent, en les séparant de tous les autres, à l'extrémité opposée du monde? Sans vouloir reproduire, à cet égard, tous les détails où je suis entré sur le Tabou, considéré surtout comme institution religieuse, j'en rappellerai ici, en peu de mots, l'influence politique sur le peuple. Plus que tout autre, elle semblait lier tous ses intérêts à ceux de ses chefs, qui s'en faisaient contre lui un moyen de gouvernement et de despotisme, d'autant plus efficace qu'elle donnait à leurs volontés, à leurs caprices et à leurs actes les plus arbitraires la sanction de l'autorité divine, et que, seule police de ces îles, elle se prêtait toujours facilement aux vues des premiers administrateurs; d'autant plus que, frappant indistinctement toutes les classes, sans en excepter les chefs, son impartialité même était, pour eux, un motif ou un prétexte de plus d'exercer, en son nom, sur leurs subalternes, un empire auquel ils semblaient ne pas pouvoir se soustraire eux-même; et, quoique ces derniers fussent, dans bien des circonstances, opposés aux vues de leurs supérieurs, ils n'auraient osé désobéir à des hommes qui parlaient, sans cesse au nom des dieux, puisque, quel que fût son rang, tout chef qui osait enfreindre le Tabou, s'exposait à un châtiment sévère.

Les chefs suprêmes avaient donc seuls une autorité aussi absolue; car les chefs inférieurs, ne pou-

vant guère infliger de punition, ne pouvaient, non plus, commander en maîtres, et le peuple ne les servait que volontairement là, comme aux îles de la Société, où ils n'avaient point d'esclaves. Leurs gens leur étaient, pourtant, assez généralement attachés, et il était rare qu'ils osassent leur refuser des services, qu'ils leur devaient, en temps de guerre, même sous peine de mort.

Mais, comme je viens de le dire, il y avait toujours deux ou plusieurs de ces principaux chefs dans une île; et, lors même qu'elle était soumise à un seul, le gouvernement y conservait encore les formes aristocratiques, attendu qu'elle était invariablement divisée par grands districts, dont chacun avait son chef particulier, soumis au chef général, momentanément, d'abord, et, en tout cas, d'une manière peu absolue; car il paraît qu'il avait toujours, dans son district spécial, plus d'autorité que n'en avait, sur le tout, son seigneur suzerain, devenu tel par droit de conquête (1). Le pouvoir de ce dernier devait aussi d'autant moins se consolider, que la jalousie et l'union des premiers ne lui permettait jamais d'ajouter des districts à son domaine; car, parvînt-il à enlever leur autorité aux membres lés plus obstinés, les plus séditieux de la haute

(1) Tous ces chefs de district portaient, comme le chef conquérant, le nom de *Arii*, ce qui prouve qu'ils se regardaient toujours comme ses égaux.

aristocratie, il ne nuisait jamais par-là qu'à l'individu dépossédé, dont la famille ne perdait rien de son pouvoir ni de ses droits, puisqu'un autre de ses membres prenait aussitôt la place du titulaire; et s'il arrivait que tous les membres d'une de ces premières familles, succombassent dans les combats, leurs domaines, dans ce cas-là même, ne passaient pas encore au *roi*. Il se trouvait toujours, en effet, quelque parent éloigné, ou, à défaut, un chef subalterne, ami du défunt, prêt à le remplacer, en prenant son nom et ses titres. Telle était la marche des choses aux îles de la Société, et dans presque toutes les autres. Les premières familles étaient comme autant de maisons souveraines. Quelques-unes, à la vérité, se trouvaient bien, quelquefois, par la force des circonstances, réduites à la soumission, et forcées de se reconnaître tributaires d'une plus puissante; mais on n'en vit jamais aucune aliéner tous ses droits et renoncer à tout pouvoir, excepté dans les derniers temps, où l'influence des étrangers les fit, de gré ou de force, déroger à leurs anciennes coutumes.

Outre la haute aristocratie, il y avait nombre de chefs inférieurs, espèces de *barons*, dits *tavanas*, et de grands propriétaires terriens, nommés *ratitas*; constituant, tous ensemble, la féodalité océanienne; et jouant tout-à-fait, envers les *Arii* ou chefs principaux, soit d'une partie d'île, soit d'une île entière, le rôle des barons féodaux auprès des rois de notre

Europe, dans le cours du moyen-âge. Ces *nobles* exerçaient partout une grande influence. Les principaux chefs ne pouvaient agir sans leur secours; car c'étaient eux et leurs gens qui composaient les armées; aussi, quoiqu'ils dussent le service aux *Arii*, ces derniers n'entreprenaient jamais de guerre sans les consulter.

La puissance sacerdotale était aussi très-considérable; et, quoique les prêtres ne siégeassent pas dans les conseils, et ne prissent que rarement part aux discussions politiques, ils n'en étaient pas moins redoutés des chefs; car, considérés comme ils l'étaient par le peuple, les chefs n'auraient osé les traiter avec rigueur, tandis que leur ministère leur fournissait mille moyens de nuire aux chefs politiques. L'annonce d'un funeste présage suffisait pour décourager le peuple et laisser le chef dans l'abandon aussi pouvaient-ils, sans jamais agir ouvertement ni se compromettre, se venger, même du souverain, et le perdre, presque à volonté; mais les annales océaniennes offrent peu d'exemples de mésintelligences entre le haut clergé et le chef suprême; d'autant plus que le grand-prêtre était toujours frère ou proche parent de ce chef, et qu'ils avaient, dès lors, intérêt à s'unir pour consolider leur pouvoir mutuel. Il n'était pas rare, non plus, de voir les fonctions sacerdotales et administratives réunies sur la même tête, de manière à donner au gouvernement le caractère d'une véritable théocratie; ce qui arrivait toujours, quand

un chéf mort était remplacé par un frère ou proche parent investi déjà des fonctions sacerdotales, et qui, bien que devenu *Arii* ou principal chef, n'en continuait pas moins à présider aux cérémonies religieuses les plus importantes.

Toutes les places, depuis celles des *Arii* ou princes, des *tavanas* et des *ratitas*, jusqu'à celles des moindres autorités, étaient héréditaires; et cela, depuis les fils ou les filles jusqu'à la parenté la plus éloignée (1).

Les terres et biens que possédaient les barons et les nobles inférieurs n'étaient pas considérés comme *bénéfices*, octroyés par le prince, et ne lui revenaient ni en cas de déshérence, ni pendant la minorité de leurs titulaires (2); et il ne pouvait, sous aucun

(1) Malgré le mépris généralement professé pour les femmes, la noblesse était si engouée de sa supériorité, que, s'il arrivait qu'une fille fût le seul rejeton de telle ou telle noble famille, cette fille héritait de la souveraineté, dans le seul but de l'y conserver. On la mariait dès qu'elle était en âge; mais sans que son mari prît le titre d'*Arii* et eût la moindre part à l'autorité, à moins qu'il ne fût lui-même le fils d'un chef principal. Dès qu'un fils était issu du mariage, c'était ce fils qui prenait le titre d'*Arii*, comme on le verra plus loin. Si le père n'était qu'un chef subalterne, et que la mère appartînt à la haute aristocratie, alors elle était régente. Nous trouvons quelque chose de fort analogue à ces institutions politiques dans quelques-uns de nos états européens, comme l'Angleterre, le Portugal, etc.

(2) Ainsi, dans l'Océanie, point de *garde noble*.

prétexte, les confisquer pour les ajouter à ses domaines. Ces propriétés étaient considérées comme privées et inviolables, quoiqu'une grande partie de leur produit fût toujours réclamée ou enlevée arbitrairement pour l'*Arii*, dont les revenus n'étaient pas fixes, et consistaient en ce qu'il recevait de ses sujets ou parvenait à leur soustraire (1).

Les propriétés foncières étant la principale, ou, pour mieux dire, l'unique richesse de ces peuples, le plus ou moins d'autorité des chefs dépendait toujours de la quantité et de la qualité de leurs terres; aussi, plus ils pouvaient nourrir de monde, plus ils étaient sûrs d'avoir des sujets. De là, le soin extrême que prenait chaque famille d'assurer l'indivisibilité de ses biens, pour perpétuer son pouvoir, et l'introduction d'une sorte de loi de majorat, d'une reconnaissance tacite du droit d'aînesse; ou, pour mieux dire, la coutume de ne reconnaître qu'un héritier pour les biens et pour les titres; car il arrivait aussi, souvent, que c'était un fils adoptif au lieu de l'aîné de famille, qu'on reconnaissait comme

(1) Il y avait pourtant des confiscations permises. C'étaient celles qu'exerçait un chef vainqueur sur tel de ses subordonnés, après sa défaite; mais ces confiscations étaient rares, parce que les sujets du vaincu ne s'attachant jamais à leur nouveau maître, elles ne faisaient guère que déterminer, sans fruit, des haines invétérées, toujours dangereuses, dans un pays où la guerre se rallumait à chaque instant.

héritier présomptif, et cela, dans presque toutes les classes de la noblesse.

Il y avait, aux îles de la Société, une singulière coutume, dont Cook fait mention, et qu'on a, depuis, trouvée la même dans presque toutes les îles. C'est la coutume en vertu de laquelle le fils, premier né d'un chef, succédait à son père, au moment même de sa naissance; ce qui était vrai jusqu'à un certain point, c'est-à-dire quant aux titres, et même quant à la considération qu'on lui accordait dès lors, lui témoignant, généralement, un respect qui allait même jusqu'à l'adoration; mais, pour l'autorité réelle, le fils ne remplaçait que rarement son père, avant la mort de ce dernier ou avant que l'âge ou des infirmités l'eussent rendu incapable de commander; cependant, le père, dès lors, paraissait effectivement ne plus exercer le pouvoir qu'au nom de son fils, qui prenait aussi le titre d'*Arii*, *roi* ou *prince*, tandis que son père, tout en gouvernant toujours, n'était plus considéré, par le peuple, que comme régent; ce qui, la plupart du temps, engageait les chefs à abdiquer, dès que leurs enfans étaient en âge de gouverner par eux-mêmes. Si l'abdiquant commandait à toute une île, il entrait dans la classe des chefs de district; mais rarement renonçait-il au gouvernement sans se réserver assez de pouvoir pour demeurer le rival dangereux de son propre fils, avec lequel il n'était pas rare de le voir postérieure-

ment en guerre ouverte (1); mais il n'en était pas moins toujours le premier à lui rendre hommage, et à donner, envers lui, l'exemple de la servitude et de la plus basse flatterie.

Je crois que cet usage, établi par les chefs eux-mêmes, ou du moins de leur consentement, n'était, de leur part, rien autre chose que le détour d'une adroite politique, calculée pour consolider d'autant mieux le pouvoir dans leur famille, en ménageant, par avance, à leurs descendans, les respects et la faveur populaires.

C'étaient d'abord des sacrifices humains pour obtenir la protection des dieux ; puis des fêtes et des réjouissances à n'en pas finir; car rien n'était négligé pour lui assurer la vénération générale. Enfant, à peine le peuple avait-il la permission de le voir. Il n'en approchait qu'en se découvrant une partie du corps, lui rendant, sous ce rapport, les mêmes honneurs qu'aux dieux même. Sa personne était sacrée, et il ne pouvait marcher qu'en des lieux sacrés, comme lui, tels que la demeure des chefs, les Maraïs, etc. Partout ailleurs, et cela, jusqu'à l'âge de

(1) Quelquefois, pourtant, les chefs abdiquaient tout pouvoir, et continuaient à vivre avec leurs enfans, dont ils étaient, alors, comme les premiers domestiques, sans même se voir toujours bien traités par eux; mais, dans tous les cas, à la mort d'un chef, l'héritier présomptif restait seul et à l'exclusion de tous les autres enfans, possesseur de tous les biens, titres et autorité du défunt.

dix-huit à vingt ans, il était porté sur les épaules de quelque serviteur, et le peuple se découvrait le corps sur son passage (1).

Mais si ce bizarre usage était une adroite politique de la part des chefs, il n'en était pas de même pour les autres classes; car on le suivait même dans les derniers rangs du peuple, où il sapait, comme par leur base, tous les liens de la société, en détruisant la première et la plus légitime de toutes les autorités, celle du père sur ses enfans. Partout, et toutes les fois qu'un homme marié devenait père d'un enfant mâle, il perdait, de ce moment, tout son pouvoir; il n'était plus que le second dans sa maison, où il finissait par devenir étranger, de jour en jour plus humblement soumis, à mesure que l'enfant grandissait, à toutes ses volontés et à tous ses caprices; et, de là, les désordres qui devaient, naturellement, naître d'une pareille coutume: des père et mère sans amour pour leurs enfans; des enfans sans respect pour leurs père et mère; les premiers détestant ces jeunes tyrans et les détruisant souvent à leur naissance; les seconds méprisant les auteurs de leurs jours, en exigeant des soins assidus, sans égard pour leur vieillesse, sans pitié pour leur misère; les abandonnant dans leurs maladies, ou, plus cruels encore, mettant eux-

(1) Aux Sandwich, aux Fidgi et dans plusieurs autres îles, les Indiens se prosternaient la figure contre terre au passage du chef suprême.

mêmes fin aux jours de ceux à qui ils devaient les leurs. Dès qu'un père ou une mère ne pouvaient plus soigner leurs enfans, ou quand l'âge ou des maladies leur rendaient nécessaires des attentions soutenues, leur sort était de mourir de misère, de faim ou de soif ou d'être enterrés tout vifs des mains de leurs enfans.

Les désordres causés par cet usage dans les classes inférieures n'empêchaient pas que l'application n'en fût, politiquement parlant, excellente; car rien de plus propre, sans doute, à en imposer à des peuples ignorans; et à consolider le pouvoir des chefs, d'autant plus que, là, l'élévation de l'enfant n'entraînait pas l'abjection du père, qui commandait long-temps encore, et quelquefois même toute sa vie. Jeunes, les chefs étaient donc, en quelque sorte, des divinités, dont on n'approchait qu'en tremblant, et avec adoration, et cela, souvent jusqu'à la mort, époque où, s'ils avaient fait quelqu'action d'éclat, ils étaient, effectivement, mis au rang des dieux. C'était là tout le secret de ce pouvoir si étonnant pour les étrangers, dont jouissaient ces chefs qu'on voyait sans armes, sans gardes, sans défense, assis, tout nus, au milieu d'un peuple farouche et barbare, obéis, néanmoins, au moindre signe, autant et plus que le plus puissant monarque des contrées civilisées.

Il paraît, cependant, que ces chefs n'étaient, pas plus que leurs dieux même, les protecteurs de l'in-

nocence ou les vengeurs des crimes; et le seul avantage qu'il semble que le peuple tirât du gouvernement était de s'unir sous lui pour faire la guerre à des ennemis communs. Dans tout autre cas, le plus fort agissait assez ordinairement avec impunité.

Il y avait, néanmoins, des circonstances où les plaintes étaient portées devant les chefs; mais il était rare qu'ils daignassent y faire droit au point de corriger les abus ou de punir les coupables, surtout s'il s'agissait de la cause du fort contre le faible; car, dans leur système de gouvernement, le peuple était toujours opprimé. On peut au moins affirmer que, dans tous les cas, leurs jugemens étaient arbitraires, et que, s'ils se montraient indifférens pour le plus grand nombre, ils punissaient, avec fureur et cruauté, la moindre offense personnelle ou le moindre tort fait, soit à eux-mêmes, soit à leurs favoris.

Indépendamment de cette indifférence pour toute querelle entre les particuliers, et pour les actions les plus infâmes, comme pour les crimes les plus atroces, quand ils n'en éprouvaient eux-mêmes aucun dommage, les chefs principaux ou *Arii* ne se mêlaient que rarement des querelles plus sérieuses des chefs subalternes, à qui ils permettaient de se faire la guerre pour la cause la plus frivole. J'ai dit que le Tabou était la seule police de ces îles; je pourrais ajouter que la représaille en était la seule justice; et dans les petites, comme dans les grandes querelles, la seule satisfaction qu'on pût espérer pour

une injure, était la vengeance qu'on en tirait par soi-même; aussi, sous cette légalité toute draconienne, la mort était-elle le châtiment des moindres offenses. Un voleur pris en flagrant délit était, presque toujours, impitoyablement mis à mort. Le viol était aussi souvent puni de mort, ainsi que l'adultère pour les femmes, quoique la dissolution des mœurs fût portée à un excès extraordinaire; ce qui doit faire attribuer ces rigueurs beaucoup moins à un sentiment de jalousie qu'à des prétentions d'autorité de la part des hommes.

On croira, sans doute, que, dans une contrée où le gouvernement et ses agens n'avaient nullement l'administration de la justice, et où chaçun s'arrogeait le droit de se venger par lui-même des moindres offenses, il ne devait y avoir que guerres, querelles, assassinats; que, suivant de tels usages, les peuples de ces îles vivaient à peine en société. Il en était, en effet, ainsi à la Nouvelle-Zélande, et en d'autres localités voisines; mais non pas à O-taïti et dans le plus grand nombre des autres îles. En dépit du droit reconnu de se faire justice à soi-même, on en était venu à admettre des espèces de lois tacites qui, en donnant à certaines actions un caractère de criminalité, ôtaient le droit de défense à celui qui les avait commises, attirant sur lui le blâme de toute la communauté, et l'abandonnant, sans secours aux poursuites, des préjudiciés. En vertu de cette convention tacite du plus grand nombre des

citoyens, plusieurs actions coupables étaient sévèrement punies, surtout le vol; car on était autorisé non-seulement à reprendre, par la force, un bien quelconque secrètement soustrait, mais encore à saisir et à tuer le voleur, fût-ce dans sa propre maison, sans que sa famille osât même s'en plaindre. Ces peuples s'étaient donc, effectivement, élevés à des idées générales de justice, et reconnaissaient à chacun un droit légitime de propriété; ce qui s'étendait jusqu'aux chefs. Ceux-ci auraient bien protégé la vie d'un de leurs favoris, poursuivi pour vol; mais ils auraient aussi fait restituer l'objet volé; ils auraient bien fait enlever un cochon, des fruits, couper un arbre sur le terrain d'un sujet quelconque (car il était également convenu qu'une partie de tout cela appartenait aux chefs) (1); mais ils n'osaient que rarement enlever le terrain même à son propriétaire. C'eût été un acte de despotisme dont l'injustice, trop flagrante, vivement sentie, aurait fait murmurer tout le monde (2).

(1) Quand un chef disait : «A qui est ce cochon, cet arbre » ou telle autre chose? Le propriétaire ne répondait jamais : » A moi; » mais : «*Notava* (à nous deux), ou à toi et à moi. »

(2) Il est à remarquer que, malgré leur despotisme, et, peut-être en raison même de leur despotisme, les chefs ne négligeaient généralement rien pour se maintenir en bonne intelligence avec leurs sujets, dont ils avaient si grand besoin dans leurs fréquentes guerres. Un Indien, injustement traité par son chef, menaçait de le quitter, et il était rare que ce

Les représailles ou les poursuites extra-judiciaires, de l'offensé contre l'offenseur, étaient donc les seules coutumes légales reconnues dans ces îles, avant l'introduction du christianisme; et il paraît que c'en était assez, en raison de leur peu de propriétés, pour maintenir, chez ces peuples, une certaine harmonie qui ne le cédait pas à l'ordre que les contrées civilisées doivent à leurs lois écrites. Il paraît même que, sauf quelques barbares coutumes, comme le mauvais traitement des femmes, le massacre des enfans, des vieillards et des malades, les sacrifices humains, leurs cruautés en temps de guerre, tous faits odieux pour nous, sans doute, mais qui, autorisés par l'usage constant ou par les lois du pays, ne peuvent leur être imputés à crime, il paraît, dis-je, que, sauf ces atroces coutumes, il y avait, chez eux, proportionnellement moins de vols, moins d'assassinats, etc., que dans les pays où des lois positives et une police

dernier ne cherchât point à l'adoucir, et à le retenir à son service. Il y a quelque chose d'assez touchant dans ces menaces d'un simple Indien à son chef, qui sembleraient prouver que ce dernier était bien plutôt le père que le maître despotique de ses sujets. « Tu es fâché contre moi, disait un » Indien que je connais, aujourd'hui vieillard, et à qui son » chef avait enlevé le peu de terrain qu'il possédait. Hé bien ! » je quitterai la terre où mes pères sont morts pour les tiens, » et j'irai mourir, avec mes enfans, chez des étrangers, tes » ennemis ! » Son chef, ému, se retira sans répondre; mais, le endemain, il fit remettre à l'Indien, avec d'autres présens, deux fois plus de terre qu'il ne lui en avait enlevé.

vigilante poursuivent les criminels. Quant à leurs lois religieuses, j'ai déjà dit, ailleurs, que leurs dieux n'avaient point inspection sur les actions des hommes, à moins qu'elles ne fussent commises à leur préjudice. Ils ne fixaient pas plus le droit de propriété que tout autre droit; ils ne favorisaient que les chefs et les prêtres; et, dans tout le reste, par une exception dont aucun autre système religieux ne présente d'exemple, les lois religieuses semblaient être plutôt protectrices que vengeresses des crimes cachés.

## § II.

### Cérémonial de la consécration des pouvoirs politiques.

En tenant compte de tout ce qui a été dit sur le caractère de droit divin imprimé, par la loi générale des îles océaniennes, à leurs pouvoirs politiques, on ne s'étonnera pas d'y retrouver ce même caractère énergiquement reproduit jusque dans les formes matérielles de leur consécration; mais ici les intérêts profanes et les intérêts sacrés s'unissent plus intimement que jamais, de telle manière qu'il serait assez difficile de les détacher les uns des autres, ou, pour appliquer ici l'une des expressions favorites des publicistes européens, de séparer le trône de l'autel. Si donc, parmi les détails qui vont faire

l'objet de cette section, il s'en trouve un grand nombre qni ne se rapportent pas moins aux usages religieux qu'à la politique proprement dite, il faudra bien que le lecteur en pardonne le déplacement, justifié par l'impossibilité de les ramener à leur titre spécial, sans rompre le fil des idées et sans démembrer les matières.

Nous avons vu que les peuples océaniens célébraient, par de grandes fêtes, et par de grandes réjouissances, l'avénement à la vie de tout être destiné à leur donner des lois; mais c'était bien autre chose encore, quand l'abdication ou la mort du chef suprême appelait à exercer le pouvoir son successeur, reconnu par le peuple. Les fêtes qui se célébraient alors ne le cédaient en rien, pour la pompe et pour l'éclat relatifs, aux sacre et couronnement des plus puissans de nos rois d'Europe.

A peine avait-on décidé l'établissement du nouveau chef dans l'exercice de ses fonctions, que l'on commençait à travailler au *maro ourou*, sorte de bandage de quatre à cinq pouces de largeur et très-long, orné des plumes les plus rares; et à un autre ornement de tête, nommé *taoumata*, fait avec des feuilles de coco, entremêlées de plumes. Ces deux ornemens, représentant le sceptre et la couronne des autres pays, comme insignes de l'autorité souveraine, étaient gardés, nuit et jour, par un homme appelé *tiaï hiava ;* et les chefs de tous les districts devaient

envoyer toutes les plumes rouges qui étaient en leur possession.

Pendant qu'on travaillait à ces insignes de la *royauté*, plusieurs victimes humaines étaient offertes aux dieux. La première, *taata no té mau ratiti*, l'homme pour unir les plumes ; la seconde, *taata no té pioura*, l'homme pour coudre ; et la troisième, *taata no té pourérei*, l'homme pour les prières. Il y en avait encore d'autres, comme celle qu'on plaçait sous le pilier qui soutenait une petite maisonnette dite *faré manaha*, où l'on déposait l'image du principal dieu, pendant qu'on travaillait au *mara ourou.*

Outre ces préparatifs et l'envoi de plumes rouges par les chefs, ceux-ci étaient encore astreints à l'obligation de construire, dans chaque district, quatre pirogues qui étaient censées devoir appartenir au nouveau chef. La première s'appelait *morimoi* (pour dormir); la deuxième, *maihii* (couverture); la troisième, *héroihi* (lit), et la quatrième, *fara atoua* (maison des dieux). Nombre de gens travaillaient à les sculpter, etc., etc., de même qu'à préparer les habits et ornemens des divers chefs et des prêtres.

Quand tout était prêt, on fixait le jour de la cérémonie; mais, avant tout, on portait autour de l'île, et l'on présentait à tous les *Arii* ou principaux chefs, deux pavillons, drapeaux ou bannières représentant les deux chefs, celui qui abdiquait et celui qu'on allait sacrer. Les recevoir, c'était reconnaître le nouveau chef; les refuser ou les déchirer, c'était lui re-

fuser obéissance, ou, en d'autres termes, lui déclarer la guerre.

Le jour de la cérémonie arrivé, des milliers de pirogues, remplies d'Indiens, et ornées de fleurs, de guirlandes et de drapeaux, arrivaient de tous les points de l'île. Les chefs et les prêtres de chaque district venaient, tous en grand costume, dans les quatre pirogues nouvelles dont j'ai déjà parlé, débarquaient près du Maraï; et, de là, se rendaient à pied à la demeure du nouveau chef, où le peuple était assemblé depuis le point du jour. Quand tous les principaux personnages étaient arrivés, le nouveau chef sortait de chez lui, couvert de riches vêtemens, entouré de tous les dignitaires de l'île, et précédé des principaux Aréoïs, vêtus d'une manière extraordinaire, la figure et le corps peints, et la tête ornée des plumes les plus rares. Accompagné de ce cortége, il se rendait au Maraï. Tous, hommes et femmes, à son passage, se découvraient le corps jusqu'à la ceinture. Quelle que fût l'affluence du peuple, il n'y avait jamais ni bruit ni confusion, tous suivant en bon ordre, et grdant le silence le plus profond et le plus respectueux. Arrivé au Maraï, entièrement orné, dans la circonstance, de fleurs et de branches verdoyantes, le *roi* entrait, avec quelques-uns des principaux chefs et les premiers Aréoïs, dans l'intérieur, où s'étaient réunis d'avance le sacrificateur et d'autres prêtres, tous dans leur costume de cérémonie, qui étaient des vêtemens et des espèces de diadèmes couverts de

plumes et de coquillages des plus rares. Des nattes du plus beau travail avaient été étendues par terre, près de l'autel; et, là, le nouveau chef s'asseyait seul, auprès de l'image du dieu, tandis que les autres chefs et les Aréoïs s'asseyaient du côté opposé à l'autel, où des nattes avaient été aussi placées à cet effet.

Tout le monde assis, et l'ordre établi dans l'intérieur, plusieurs prêtres sortaient, et sonnaient des trompettes aux quatre coins du Maraï, pendant que l'un d'eux en faisait plusieurs fois le tour, en battant d'une caisse dite *sacrée*, afin de prévenir le peuple que le nouveau chef était au Maraï, et que la cérémonie allait commencer. Alors la multitude, réunie, dans toutes les directions autour du temple, s'asseyait par terre et gardait, plus que jamais, un profond silence.

Aussitôt que les prêtres qui avaient donné le signal de la cérémonie par le son des trompettes et du tambour étaient rentrés dans le temple, on plaçait une victime humaine morte devant l'image du dieu. Le roi et les prêtres commençaient, alors, des prières et des chants, espèce de récitatifs, qui duraient quelquefois très-long-temps; après quoi le grand-prêtre s'approchait de la victime humaine et lui arrachait les deux yeux, dont il déposait le droit devant l'image du dieu, et offrait le gauche au roi, qui ouvrait la bouche comme pour l'avaler; mais le prêtre le retirait de suite, pour le joindre au reste du corps, comme il a déjà été dit ailleurs.

Après ces cérémonies, l'image du dieu était posée sur un brancard soigneusement sculpté, dans toutes ses parties, par les meilleurs artistes; et, précédé de cette image, portée par des prêtres, le nouveau chef, assis lui-même sur les épaules de quelques chefs subalternes, partait en procession pour le rivage, où se trouvait la pirogue sacrée, accompagné, comme à son départ, de chez lui, des chefs et des Aréoïs, suivi de la multitude du peuple; et tous précédés par les prêtres, qui sonnaient de leurs trompettes, battaient de leurs tambours et dansaient devant leur divinité.

Quand on était arrivé à la pirogue sacrée, ornée, dans cette occasion, de fleurs et de branches vertes, on y plaçait l'idole; puis on ôtait ses vêtemens au nouveau chef, que le grand-prêtre conduisait tout nu dans la mer, où le peuple croyait que les *atoua mao* (les dieux requins) venaient le caresser et le laver. Peu de temps après, il revenait près du grand-prêtre, qui l'aidait à monter dans la pirogue sacrée, lui ceignait, autour des reins, le *maro ourou*, et autour de la tête le *taoumata*, signes de souveraineté, et le conduisait sur l'avant de la pirogue, pour le montrer au peuple, lequel, à cette vue, rompait son long silence, et faisait aussitôt entendre, de toutes parts, le cri mille fois répété de *maéva arii! maéva arii!* (vive le chef! vive le chef!)

Quand le tumulte de ce premier moment d'allégresse était un peu passé, on plaçait le roi sur le lit

sacré où avait été posée l'image du dieu, quand on était venu du Maraï, et on le ramenait au Maraï en procession, à peu près dans l'ordre suivi pour en venir. Les prêtres portaient l'image du dieu, des chefs portaient le roi. Comme en venant, les prêtres ouvraient la marche, avec leur musique et leurs danses ; et le peuple suivait, mais se livrant, alors, à toute sa joie, et ne cessant de crier : *Maéva arii ! maéva arii !*

De retour au Maraï, l'idole était replacée sur l'autel, et la fête finissait par une scène qui devait en ravaler singulièrement la solennité, et dont le simple exposé ne pourra que blesser étrangement la délicatesse européenne. Le chef ou roi, placé sur des nattes, près de l'image du dieu, y recevait ce qu'ils nommaient le dernier hommage du peuple. C'étaient des danses et des représentations de la plus choquante saleté, de l'obscénité la plus grossière, où plusieurs hommes et femmes, entièrement nus, entouraient le roi, et s'efforçaient de le toucher des différentes parties de leur corps, au point qu'il avait peine à se préserver de leur urine et de leurs excrémens, dont ils cherchaient à le couvrir. Cela durait jusqu'à ce que les prêtres recommençassent à sonner de leurs trompettes et à battre de leurs tambours, ce qui était le signal de la retraite et de la fin de la fête. Le roi retournait alors à sa demeure, accompagné de sa suite.

Ces cérémonies n'avaient lieu que pour des chefs à

qui toute une île était soumise ou qui commandaient à plusieurs. Elles se renouvelaient pour leurs successeurs, soit à leur mort, soit à leur abdication; mais comme cette élévation au suprême pouvoir était censée être ordonnée par les dieux, le chef qui, le premier, voulait parvenir à cette dignité pour lui-même et pour sa famille, devait, afin de l'obtenir, quel que fût, d'ailleurs, son pouvoir, avoir recours aux prêtres; car, lors même qu'il avait soumis par les armes tous ses rivaux, il ne pouvait obtenir d'eux la reconnaissance de son autorité, tant que le grand-prêtre ne l'avait pas proclamée comme la volonté divine. Cette proclamation se faisait en envoyant un héraut porter un drapeau dans tous les districts; et, si c'était un chef puissant, d'ailleurs soutenu par le haut clergé, il était rare que les autres chefs osassent lui refuser leur hommage.

Il y avait encore d'autres cas où, après de longues guerres, quand tous les partis commençaient à se fatiguer de leurs fureurs, quelques prêtres, pour mettre fin à de sanglantes querelles, proposaient de créer un chef supérieur au roi. On choisissait, alors, quelque jeune chef, agréable à tous les partis, et chargé, comme dictateur, de remédier aux calamités publiques. Dans ce cas, la cérémonie de consécration était la même que pour les circonstances ordinaires, et c'était toujours à l'autorité religieuse qu'il devait la sienne et le respect qu'on lui portait.

La Nouvelle-Zélande fait, sous beaucoup de rap-

ports, exception à tout ce qui vient d'être dit d'O-taïti et des autres îles plus orientales. L'état de féroce barbarie de ses habitans, n'y permet guère d'autre autorité que celle du chef de famille; et ils ne s'unissent ni ne se soumettent à un autre chef qu'autant qu'ils admirent son courage, et dans l'espoir qu'ils pourront, sous lui, mieux se venger de leurs ennemis. Quant à leurs propriétés, ils n'avaient, avant la visite des Européens, que leurs armes, leurs femmes et leurs enfans, qu'ils défendaient toujours jusqu'à la mort, se vengeant toujours par eux-mêmes de quiconque osait y porter atteinte. Élevés au sein de la guerre et du carnage, ennemis de presque tout ce qui les entourait, les sauvages habitans de cette île vivaient même trop peu en société pour s'attacher à un culte, ou pour respecter des dieux et leurs ministres. Aussi ne trouverait-on, dans toute l'Océanie, aucune localité où les prêtres eussent moins d'influence sur le peuple qu'à la Nouvelle-Zélande; et l'on pourrait presque dire que le plus grand nombre des habitans vivaient sans religion et sans culte, et souvent même ne reconnaissaient aucune autorité. Leur loi était la force; leur justice, la vengeance; et l'on peut avancer qu'ils étaient et sont encore, comme le démontrera surabondamment la suite de cet ouvrage, les plus barbares et les plus sauvages de tous les peuples dont nous nous occupons.

Il y avait encore, sans doute, outre la Nouvelle-Zélande, plusieurs autres îles où les usages que j'ai

mentionnés différaient, surtout sous le rapport du cérémonial, et cette observation est, d'ailleurs, applicable à beaucoup d'autres, de celles dont j'aurai à parler ultérieurement; mais nulle part la dissemblance n'est complète, et il se trouve partout quelqu'indice des usages religieux, politiques, civils ou militaires, dont j'ai déjà parlé ou dont il sera question plus tard; et, dans plusieurs des îles, tels de ces usages se rapprochent et se ressemblent tellement, qu'on serait tenté de croire que les diverses tribus qui les pratiquent encore, ne sont qu'à peine détachées de la grande nation à laquelle ils appartenaient.

## SECTION II.

---

### GUERRE ET PAIX.

Tous ces peuples étaient très-fréquemment en guerre; et, aujourd'hui même, encore, ceux de la Nouvelle-Zélande, des îles des Navigateurs, des Marquises, etc., ne sont presque jamais en paix. Les premiers, quittant leurs demeures et marchant sous un chef, vont, de temps à autre, à des centaines de milles dans l'intérieur, guerroyer, de peuplade en peuplade, sans autre but que de massacrer, de faire des esclaves et de se repaître de chair humaine. Les seconds sont, comme autrefois, les habitans des îles de la So-

ciété, continuellement en armes, les principaux chefs d'une même île se disputant le pouvoir souverain ou bien des chefs inférieurs se battant pour les causes les plus frivoles, sans que les *Arii* ou chefs principaux daignent s'en mêler. Quant aux derniers, les hommes des Marquises, quoiqu'ils ne soient guère moins barbares que ceux de la Nouvelle-Zélande, ils ne se font, le plus souvent, qu'une guerre d'escarmouches, ou de surprises; car il ne s'agit, la plupart du temps, pour eux, que de se procurer, aux dépens de l'ennemi vaincu, les élémens d'un repas de cannibales. Ils ont, pourtant, des forts et marchent quelquefois en nombre pour se livrer bataille.

A O-taïti, et dans les autres îles de la Société, les guerres se faisaient aussi, le plus souvent, par surprise et sans déclaration préalable; aussi arrivait-il, parfois, que le plus fort était détruit par le plus faible. Comme dans les autres îles, ils ne jouissaient que rarement d'une longue paix. L'ambition des premières familles, la possession des meilleures terres, la nécessité de pourvoir aux premiers besoins même du moment, dans la classe des chefs inférieurs, étaient les causes les plus ordinaires de leurs fréquentes ruptures. Dans la saison où le fruit à pain abonde sur les terrains bas, les habitans des hauteurs et des vallons en descendaient ou en sortaient souvent pour enlever, de vive force, ce fruit aux habitans des riches plaines; et, souvent, à leur tour, en temps de disette, ces derniers attaquaien

les habitans des montagnes pour leur enlever le *féhi* (*musa féhi*, Bertero), et autres fruits, produit spontané des lieux élevés; mais c'étaient là, comme je l'ai déjà dit, des guerres ou de petits combats partiels entre des chefs subalternes, appartenant souvent aux mêmes districts, et auxquels les *Arii* restaient, le plus souvent, étrangers. Cependant, lorsqu'il y avait deux, trois ou plusieurs de ces derniers dans une même île, il arrivait souvent qu'ils se prévenaient de leurs intentions hostiles, soit par des menaces, soit par des préparatifs ostensibles. Dans ce dernier cas, les futurs combattans commençaient par envoyer à tous les chefs leurs vassaux ou leurs alliés, le *rahiri arii* (une branche de cocotier) ou une branche de *miro* (*thespesia populnea*), signe connu de tous, long-temps à l'avance, ce qui n'empêchait pas le *véa* ou héraut, qui en était porteur, de les instruire des projets du chef. Recevoir cette branche, c'était se montrer prêt à le soutenir, ou, du moins, à se rendre au conseil; c'était se soumettre. La refuser, au contraire, c'était se révolter ou déclarer la guerre. Quand un *Arii* s'était ainsi assuré de ses partisans, il convoquait une assemblée; et là, soit en secret, soit publiquement, la guerre était discutée.

Ces assemblées se tenaient, généralement, en plein air. Les chefs s'y présentaient en *auhaana* ou *costume d'assemblée*, nattes d'un travail fini qui enveloppaient la ceinture et qui descendaient jusqu'au-dessous des genoux. Les *ratitas*, possesseurs de vastes

propriétés territoriales, espèces de petits barons, dont j'ai déjà parlé, y siégeaient avec leurs supérieurs; et, sûrs qu'on avait besoin de leur secours, ils ne craignaient pas d'y donner leur opinion. Le plus souvent, le pour et le contre y étaient discutés avec clarté, chaleur et, éloquence; et quelque belliqueuses que fussent, en général, les dispositions du peuple, il arrivait, pourtant, que l'avis de la majorité des chefs inférieurs forçait, parfois, l'*Arii* de renoncer à ses projets.

Pendant ces discussions, soit que ce fussent les principaux chefs d'une même île qui se préparassent à la guerre, soit qu'il fût seulement question de se liguer ou de s'unir, sous un chef commun, pour la faire à une autre île, des sacrifices humains étaient offerts aux dieux, et les prêtres rendaient des oracles; car on comptait particulièrement sur les dieux. Ces oracles étaient, toutefois, presque toujours conformes à la politique du chef; et c'était surtout dans ces occasions que ce dernier avait besoin du sacerdoce. Quelqu'opposés, en effet, que les *ratitas* fussent à la guerre, il était rare qu'ils résistassent à la volonté des dieux, et nul n'aurait refusé de marcher, quand les sacrificateurs avaient promis la victoire; mais ceux-ci avaient, de leur côté, grand soin de n'être pas trop explicites, dans la crainte de se compromettre, surtout s'il y avait, à la guerre, une opposition trop positive. D'ailleurs, ils ne manquaient pas de ressources : ou les dieux ne s'étaient pas expliqués, ou

leur réponse était équivoque; et la demande de nouvelles victimes était, presque toujours, le résultat de fortes dissidences d'opinion dans le conseil. Si, au contraire, la guerre était décrétée et si les augures étaient favorables, le *véa* ou héraut allait dans les différentes parties du district engager chacun à s'y préparer. Au jour fixé, chaque chef arrivait, avec son contingent, au lieu du rendez-vous, et l'*Arii* ou le général qui le remplaçait, prenait le commandement de l'armée, tant de terre que de mer; car, le plus souvent, les combats se donnaient près du rivage; et, alors, on se battait également à terre et en pirogues.

L'uniforme ou tenue militaire des chefs était assez imposant. Depuis l'*Arii hito*, nom que prenait le principal chef, s'il commandait son armée en personne, jusqu'aux *tavanas* et *ratitas*, tous portaient divers ornemens qui leur donnaient un air très-martial. Le premier portait l'*oro oro*, l'*ataro*, l'*oura*, tous ornemens de plumes, disposées en espèce de bouquets ou de guirlandes qui lui couvraient toute la tête, en tombant souvent, par derrière, jusqu'à la moitié du corps. Il se couvrait la poitrine du *taumi*, formé aussi de plumes, de coquillages et quelquefois de perles; et s'entourait la ceinture de nattes ou d'étoffes des plus belles. Les tavanas et les moindres chefs, de leur côté, avec le *parai* ou le *fau*, espèce de bonnet, également formé de plumes et de coquillages, et qui avait souvent de deux à

trois pieds de haut; portaient, comme le chef supérieur, le *taumi*, ornement de la poitrine; et mettaient quelquefois, par-dessous, le *tipouta*, vêtement pareil au *poncho* des Américains du Sud, fait, pour les chefs, soit de nattes, soit d'une étoffe jaune ornée de très-belles fleurs rouges. Quant aux simples soldats, ils se couvraient, aux îles de la Société, d'une manière qui semblait n'annoncer guère de bravoure; car chaque homme marchait au combat muni du *tai*, sorte de turban, formé d'une pièce d'étoffe roulée plusieurs fois autour de la tête; du *moiho*, pièces d'étoffe ou nattes, enveloppant la ceinture et descendant jusqu'aux genoux; fréquemment passées au nombre de trois ou quatre les unes sur les autres, et enfin du *tipouta*, espèce de *poncho* déjà indiqué, qu'ils mettaient souvent au nombre de six à sept par-dessus le reste; tous vêtemens dont le poids énorme leur permettait à peine de se mouvoir; mais au moyen desquels une grande partie de leur corps se trouvait à couvert des coups de leurs armes du temps.

Mais cette manière de se cuirasser n'était guère en usage qu'aux îles de la Société. Presque partout ailleurs ils marchaient au combat entièrement nus, sauf la ceinture et les parties naturelles. Quant aux ornemens, c'étaient partout quelques plumes flottant sur la tête, afin de distinguer les chefs; et, pour le reste de l'armée, les peintures les plus bizarres, de rouge et de noir, mélangés quelquefois d'une manière horrible, ou bien uniquement

leur tatouage, comme à la Nouvelle-Zélande, aux Marquises, etc., ce qui ne les rendait pas moins imposans. Leurs armes étaient l'*ofai maa* (la fronde), le *maéhaé* (le javelot), l'*omoré* (la massue); dans quelques endroits, de longues lances; et, à la Nouvelle-Zélande, l'*onora*, espèce de casse-tête en pierre (1).

Le mode d'attaque et de défense différait d'une île à l'île voisine. Voici ce qui se pratiquait, à cet égard, aux îles de la Société et dans plusieurs autres.

Quand les troupes de différens partis, unis pour la même cause, s'approchaient, le capitaine ou général de chacun des deux corps sortait des rangs; et, s'avançant de quelques pas au devant de sa troupe, se faisait reconnaître à l'autre, comme venant combattre avec lui l'ennemi commun, complimentait son frère d'armes et l'invitait à s'approcher. Ces précautions n'étaient jamais négligées.

La jonction opérée, les troupes marchaient en rangs et sans confusion. Chaque division avait son général et sa bannière. Cette bannière était ordinairement, dans les grandes querelles, un drapeau blanc ou colorié. Il arrivait aussi que l'image du dieu de la guerre accompagnait l'armée. Dans les combats de mer, elle figurait sur les pirogues sa-

(1) Le nom de ces armes différait dans plusieurs îles; et, de plus, quelques îles y en joignaient d'autres, comme le *paoha*, espèce d'épée des îles Sandwich.

crées. Dans les combats sur terre, cette image était portée et gardée par des prêtres.

Dès que les armées ennemies se trouvaient en présence, les troupes prenaient position, et tout le monde, excepté les chefs et commandans, s'asseyait par terre. Il faut remarquer qu'ils savaient se former en colonnes, gardaient des lignes de bataille et connaissaient les corps de réserve. Les harangues étaient en usage chez tous ces insulaires. Chaque chef supérieur, avant de donner le signal du combat, adressait à ses guerriers des discours généralement éloquens, analogues aux circonstances, et roulant presque toujours sur le mal que l'ennemi leur avait fait précédemment, soit à eux, soit à leurs parens, comme le moyen le plus propre de réveiller en eux l'esprit de vengeance, si violent chez tous ces sauvages. Ils ne manquaient pas, non plus, de s'efforcer d'exciter leur courage en leur rappelant leurs hauts faits dans les guerres antérieures (1).

Au moment de livrer bataille, des hommes isolés sortaient des rangs pour défier les plus braves d'entre les ennemis. Ces champions s'approchaient en dansant, en brandissant leurs armes, et se parlaient même souvent avant de commencer le combat. Ils citaient leurs actions de valeur, montraient leurs blessures, et donnaient toutes les preuves possibles de leur

(1) Voyez, *Langue*, ce qui a été dit de l'empire de l'éloquence chez ces insulaires.

adresse et de leur bravoure, pour intimider leurs adversaires. Ces combats particuliers, à quoi se bornaient souvent leurs batailles, n'étaient pourtant, quelquefois, que le prélude de l'engagement général. Ils se livraient en présence des deux armées, qui s'animaient à cette vue, au point qu'impatientes elles fondaient bientôt l'une sur l'autre, en poussant des cris affreux et avec la plus grande animosité.

Ces batailles, extrêmement meurtrières, ne pouvaient jamais être de longue durée, et se décidaient bientôt pour l'un ou pour l'autre parti. Il arrivait, néanmoins, que le parti contraint de céder, ayant à proximité des forts ou des positions où il pouvait se rallier avec avantage, le conflit durait plusieurs jours, au bout desquels les deux armées, exténuées de fatigue et affaiblies par des pertes plus ou moins considérables, sollicitaient toutes deux la paix, ou se retiraient, en remettant les combats à d'autres temps; mais si l'affaire avait lieu dans les plaines, loin de leurs forts et de tout endroit où ils pussent se rallier, après une défaite, dès qu'un des deux partis avait le dessus, le carnage était affreux; car la retraite s'opérait, généralement, dans le plus grand désordre, et l'usage était de ne pas faire quartier, pendant la chaleur du combat; aussi la seule ressource qui restât alors aux vaincus était, ou de gagner leurs forts, toujours situés en des lieux inaccessibles, ou de se sauver dans les bois et sur les montagnes de l'intérieur; mais, en tout cas, leurs

pertes étaient immenses, puisque, le plus souvent, leurs femmes et enfans étaient mis à mort ou restaient exposés à toute la brutalité des farouches vainqueurs. On a vu, dans O-taïti et dans des îles des environs, des cas d'extermination totale. A Sandwich, quoiqu'ils ne fussent, en général, ni moins barbares, ni moins cruels que les sauvages des autres îles de l'Océan Pacifique, ils avaient un établissement digne de l'homme, et qui aurait fait honneur à notre espèce, même en des pays plus civilisés. C'étaient des lieux de refuge où se retiraient, au besoin, non-seulement les femmes et les enfans, mais encore les guerriers même, après une défaite; et les jours du plus dangereux des ennemis y étaient respectés, s'il en pouvait gagner l'enceinte sacrée, aux quatre coins de laquelle, en temps de guerre, comme pour mieux en assurer l'efficace, flottaient continuellement des drapeaux destinés à l'indiquer aux malheureux poursuivis par des adversaires dont il n'y avait, d'ailleurs, à attendre aucune grâce. C'est, sans doute, un phénomène moral bien remarquable, chez un peuple si arriéré et si barbare, que l'existence d'une institution si éminemment philanthropique, si digne d'être imitée par tous les peuples de la terre.

Quand les armées restaient en présence sans en venir aux mains, les troupes passaient la nuit et dormaient sur la place, en gardant leurs rangs et leurs armes. Quelques soldats seulement avaient la per-

mission de sortir des rangs, afin d'aller chercher et préparer les vivres pour eux-mêmes et pour ceux qui ne pouvaient quitter leur poste. Le plus profond silence régnait dans ces armées. Personne n'y pouvait parler qu'à voix basse, sauf les principaux chefs; et, dans chaque corps, un homme appelé *raauti*, dont l'emploi était aussi singulier que fatigant; car, pour preuve de sa vigilance, il devait ne cesser de parler ni nuit ni jour. Ces *raauti* étaient aussi, outre les avant-postes et autres factionnaires, des espèces de surveillans de tous, ou plutôt des orateurs officiels rappelant incessamment aux troupes leur devoir, la faiblesse et l'injustice de l'ennemi; infatigables dans l'exercice de leur emploi, travaillant sans relâche à soutenir le courage des leurs, en s'efforçant d'augmenter leur haine et leur mépris pour ceux qui leur étaient opposés.

Avant l'arrivée des Européens, les combats de terre étaient très-rares entre des armées un peu nombreuses, au moins aux îles de la Société; et c'était presque toujours par des combats de mer qu'on y décidait les grandes querelles. On y avait des bâtimens destinés uniquement à cet usage. C'étaient d'immenses pirogues, attachées ensemble deux par deux, et laissant entr'elles une large plate-forme susceptible de contenir de cent cinquante à trois cents combattans. Dans ces combats, plus meurtriers encore que ceux de terre, les guerriers faisaient preuve de cette bravoure exaltée qu'on trouve chez presque toutes

les nations sauvages, quand une noble confiance en leur valeur leur fait aimer à lutter à force égale contre l'ennemi, dans des combats particuliers.

Dans ces combats, livrés, le plus souvent, sur de grandes baies, à l'intérieur des rescifs, celui des deux partis qui se tenait sur la défensive, rangeait ses pirogues en ordre de bataille, c'est-à-dire sur trois lignes. A l'avant de chacune des pirogues de la première ligne, un homme se tenait debout, sans armes, mais des cordes à la main; et, en arrière, dans l'intérieur ainsi que sur la plate-forme, étaient rangés les combattans, équipés comme il a été dit précédemment, et armés de frondes, de lances et de massues.

L'ennemi rangé, équipé et armé, absolument de la même manière, entrait dans la baie, dont rarement on lui disputait l'entrée, quelque facile que fût cette opération, et calquait toutes ses dispositions sur celles de son adversaire. Toutes ces dispositions terminées, les deux premières lignes de chaque parti s'ébranlaient et s'avançaient l'une sur l'autre, jusqu'à ce que les pirogues se touchassent par leur avant, qui se projetait en pointe, et où se trouvaient les hommes armés de cordages, lesquels se les passaient aussitôt, et dont chacun tâchait d'attacher la pirogue ennemie à la sienne, de manière à ce qu'il fût impossible de les séparer sans couper les amarres; ce qui, du reste, n'était pas chose facile dans la chaleur du combat et avec les instrumens imparfaits qu'ils pos-

sédaient alors. Quand toutes les pirogues étaient bien amarrées, les hommes aux cordages se retiraient de l'avant sur les plates-formes, avec le reste des combattans. Le signal du combat se donnait, et tous s'élançaient sur la pirogue ennemie, dans la ferme résolution de vaincre ou de mourir.

On peut facilement se faire une idée de ce que devait être le carnage en de pareils combats, où, dans l'impossibilité absolue de battre en retraite avec les pirogues, il ne restait aux vaincus d'autre ressource que de sauter à la mer, ce qui les exposait sans défense aux coups presque toujours mortels des javelots et des lances; aussi était-il fort rare qu'un petit nombre de ces derniers échappassent, puisque, parmi les vainqueurs même, rarement, dit-on, un quart revenait en vie ou survivait à ses blessures.

Le plus souvent ces batailles, comme celles de terre, se bornaient à ces combats particuliers ou partiels, et un échec dans cette première action était presque toujours le signal de la retraite pour le parti auquel appartenaient les pirogues vaincues. Si les agresseurs étaient vaincus, ils tâchaient de gagner au plus vîte la sortie de la baie, qui, généralement étroite, les exposait beaucoup. Quelquefois, pourtant, leur retraite s'opérait tranquillement; mais, d'ordinaire, saisis d'une terreur panique, ils se sauvaient en désordre; et, alors, l'ennemi, les serrant de près, en faisait un horrible carnage, quoiqu'il

poussât rarement sa poursuite jusqu'en pleine mer. Si, au contraire, les assaillis avaient le dessous, il leur était plus facile d'échapper et de se rallier à terre, parce que leur fuite même les rapprochait de la côte. Quelquefois aussi les pirogues des lignes de réserve venaient au secours des premières, quand elles les voyaient sur le point de plier. Il y avait alors un engagement général qui durait souvent plusieurs heures, mêmes des journées entières; et, dans ces occasions, le carnage était tel, qu'au rapport des Indiens, le quart des combattans survivait rarement aux affaires de cette espèce, attendu qu'on n'y faisait point de prisonniers.

Le nombre des pirogues de la première ligne était indéterminé, deux, trois ou un très-grand nombre, suivant la force des puissances belligérantes. Ceux qui les montaient étaient des guerriers d'élite, qui, pour la plupart, s'étaient déjà signalés dans d'autres combats; aussi les armées se reposaient-elles entièrement sur leur valeur et sur leur adresse, et regardaient-elles, en général, leur cause comme perdue, si ces *aïto*, braves (nom qu'ils leur donnaient), étaient battus; à moins que la bataille ne se donnât sur terre et sur mer; car, alors, les pirogues avaient soin de serrer la côte, où elles pouvaient, au pis-aller, débarquer leur monde et se voir soutenues par les troupes de terre. Dans ces conjonctures, il y avait des combats partiels qui, après avoir, souvent, duré plusieurs jours, finissaient

par un engagement général, ou, plus ordinairement, par la retraite des deux partis, soit qu'ils eussent essuyé quelque perte sérieusc, soit que la chose tirât en longueur, de manière à lasser leur constance. En pareil cas, ils se retiraient presque toujours sans se faire de proposition de paix, et c'est ainsi que des districts étaient presque continuellement en guerre, sans en venir que rarement aux mains, ou sans pouvoir se vaincre, quand ils se livraient à des combats, ce qui ne faisait qu'augmenter leur inimitié et envenimer leur haine. Aussi ces longues querelles ne finissaient-elles presque jamais que par l'entière destruction de l'un des deux partis.

Quand un parti vaincu dans un combat de terre ou de mer s'était réfugié dans ses forts, la majeure partie du butin, fait sur le champ de bataille ou dans les maisons abandonnées par les vaincus, était remise aux prêtres des dieux qui avaient favorisé les vainqueurs, tant pour récompenser ces ministres de ce qu'ils avaient obtenu des dieux la victoire, que pour les engager à en obtenir, par la continuation de leurs prières, la destruction totale de l'ennemi; car les dieux décidant de tout, le bon et le mauvais succès leur étaient également attribués. Ils étaient mécontens des vaincus, et, pour cela, les accablaient du poids de leur colère, tandis que les vainqueurs prenaient le titre pompeux de combattans sacrés; mais c'était surtout aux prêtres qu'ils croyaient devoir la victoire; et un fait singulier, qui prouve bien

l'ignorance et la superstition de ce peuple, en même temps que l'adresse de son clergé, c'est que, quand les dieux avaient agi contre un parti, le peuple seul en était la cause, tandis que toutes les faveurs et toute la protection qu'ils accordaient étaient toujours dues aux prières et aux efforts des ministres des autels (1).

Comme ces peuples, au moins ceux des mêmes îles, adoraient, aussi, la plupart du temps, les mêmes divinités, et attachaient une plus grande vertu à l'une qu'à l'autre des images qui les représentaient, il arrivait que la possession de telle de ces images était considérée comme une grande faveur, et devenait, souvent, la cause des combats les plus opiniâtres, ceux qui les possédaient y mettant tout leur espoir et préférant presque toujours la mort à leur abandon. Quand donc il arrivait qu'une pareille image se trouvait au pouvoir des vaincus dans un fort, les assiégeans, pour engager l'esprit divin à quitter leurs

(1) Il serait difficile de décider si les prêtres de ces îles étaient fourbes ou de bonne foi, dans les pratiques de leur ministère et dans leur commerce avec les dieux. Ce qu'il y a de certain c'est qu'ils étaient stricts observateurs des rites et cérémonies de leur culte, et qu'en des mómens critiques, comme la veille d'une bataille, ils passaient souvent des nuits entières en prières, et se mettaient, par des cris et des contorsions, dans cet état d'exaltation où l'homme peut bien se tromper lui-même, se persuader qu'il pénètre l'avenir et prendre les égaremens de son esprit et les rêves de son imagination pour des avis des dieux.

ennemis et à venir avec eux, lui apportaient des offrandes le plus près possible, en criant de toutes leurs forces, afin de se faire entendre du dieu, que ces offrandes étaient là pour lui, et que d'autres, bien plus considérables, lui étaient destinées, s'il voulait abandonner le parti de leurs adversaires et passer dans le leur. Ils venaient même, quelquefois, y sacrifier des prisonniers; car le sang humain était considéré comme l'offrande la plus agréable aux divinités. Les assiégés, de leur côté, quand ils n'avaient pas l'image auprès d'eux, usaient des mêmes moyens.

J'ai dit, plus haut, que ces forts occupaient des lieux inaccessibles; mais il était rare qu'ils fussent long-temps et opiniâtrement défendus; et presque jamais on ne les prenait de vive force, ce que l'on considérait comme impossible; mais on les prenait assez fréquemment par stratagème ou par la négligence de leurs gardiens, l'un des traits du caractère de ce peuple étant de ne pouvoir persévérer dans rien de ce qui demande de l'activité et de la suite, non pas précisément par paresse ou par indolence, mais parce que cet état d'indifférence, qui le dispense de s'inquiéter de rien, a tant de charmes pour lui, qu'il préférerait la mort à une vie de périls et d'alarmes continuels. Le plus ordinairement, au bout de quelques jours de siège, les assiégés demandaient la paix, qu'on leur accordait presque toujours; car les assiégeans étaient aussi peu constans que leurs adver-

saires. Il y a, néanmoins, des exemples de sièges soutenus des années; mais c'était en des cas de vive animosité, quand ils avaient pour chef un homme d'un caractère opiniâtre, ou bien quand ils avaient, en d'autres occasions, fait au parti vainqueur tant de mal, qu'ils n'avaient lieu d'en attendre ni grâce ni merci.

Pendant ou après le combat, tout le temps que durait la guerre, les prisonniers, hommes, femmes ou enfans, étaient presque tous impitoyablement massacrés; et l'usage était de leur couper la tête, qu'on portait en triomphe au Maraï. Les corps des vaincus restaient exposés sans sépulture sur les champs de bataille; mais ceux du parti vainqueur étaient enterrés, quelquefois avec leurs armes; et l'on élevait, au-dessus, des amas de pierres pour consacrer leur souvenir et pour reconnaître la place où ils étaient tombés.

J'ai dit pour quels faibles motifs ces peuples se faisaient la guerre; ils en avaient de plus frivoles encore, nés de leur superstition et de leur foi aveugle dans les inspirations et dans les inspirés, soit par l'esprit de quelque chef mort, soit même par celui d'un dieu. Un homme, même du commun, se croyant ou feignant de se croire dans cet état, se levait, poussait des hurlemens affreux, faisait des contorsions et des grimaces effroyables, et parlait au nom de l'esprit inspirateur. Cet esprit ordonnait-il de faire la guerre à tel ou tel chef? Il arrivait, fré-

quemment que le peuple se rangeait sous ses ordres et marchait immédiatement au combat ; et, (chose aussi constante que remarquable ! ) des hommes ainsi disposés se battaient presque toujours en désespérés, et inspiraient, la plupart du temps, du courage aux leurs et des terreurs paniques aux ennemis.

L'ascendant de ces inspirés à l'improviste n'amenait pourtant que rarement des guerres, même entre de petits chefs; mais il y en avait d'autres qui étaient, en quelque sorte, permanens, ou restaient, au moins, en cet état tout le temps des grandes guerres entre des chefs supérieurs. Ces inspirés, peu nombreux, formaient à O-taïti une espèce de collège ou corporation, dont quelques membres avaient un pouvoir considérable; et, quoique liés avec les prêtres, les avaient, pour ainsi dire, supplantés dans leurs fonctions d'augures, en temps de guerre. Quand donc il se trouvait un de ces hommes à l'armée, c'était lui qui rendait les oracles, fixait les jours de bataille; et, quand il parlait au nom d'*Oro*, le dieu de la guerre, on lui offrait, comme au dieu même, les trois premiers prisonniers et autres victimes.

Lorsqu'un Indien se disait en cet état (inspiré par *Oro*, dieu de la guerre), il s'enveloppait, ordinairement, un bras dans de l'étoffe, d'une manière bizarre et reconnaissable, signe qui lui donnait droit aux faveurs des femmes. Il pouvait en avoir jusqu'à douze, nombre également accordé aux prêtres, ainsi

qu'on l'a vu plus haut. Ces femmes restaient avec lui aussi long-temps qu'il demeurait dans cette exaltation délirante, et se livraient avec ardeur à ses embrassemens, les prenant pour ceux du dieu même qui l'inspirait. Aussi cette espèce de sigisbéïsme féminin était-il brigué même par des femmes du premier rang; mais toutes le quittaient, dès qu'il revenait à lui, et que l'esprit du dieu était censé l'avoir quitté lui-même.

Presque partout ces insulaires observaient, avec le soin le plus scrupuleux, toutes les cérémonies de leur culte pendant la guerre. Espérant tout de la protection des dieux, ils n'entreprenaient rien sans les consulter, et attendaient, avec anxiété, les annonces des prêtres et autres devins. A O-taïti et dans les îles voisines, ces derniers, presqu'à volonté, enflammaient de courage et d'ardeur une armée ou la plongeaient dans l'abattement. L'influence des inspirés sur les combattans était bien plus forte que celle des prêtres. Ceux-ci, en consultant les cieux, les victimes, leurs songes, laissaient souvent des incertitudes; tandis que l'annonce de l'inspiré était toujours aussi positive que véhémente. Ses cris, ses traits animés et souvent horribles faisaient, sur les troupes, un effet que rien ne pouvait arrêter; et quand un de ces énergumènes criait : Aux armes ! et annonçait la victoire, les troupes, les chefs, tous, en quelque façon, remplis de son enthousiasme, s'élan-

çaient sur l'ennemi avec tant de fureur, qu'il était rare qu'on pût résister à ce premier choc.

Pour rétablir la paix entre deux armées en présence, qui ne pouvaient se vaincre, ou à qui de grandes pertes faisaient désirer la fin d'un conflit gratuitement acharné, des envoyés s'approchaient de l'armée ennemie une branche verte à la main, symbole avec lequel on les laissait passer. Arrivés devant le chef ennemi, ils faisaient connaître les termes et conditions de l'arrangement projeté. Si les propositions étaient acceptées, il arrivait souvent que les chefs des deux partis s'unissaient en présence des deux armées et concluaient la paix sur le champ de bataille. D'autres fois les envoyés convenaient des conditions; les armées se retiraient, et les chefs s'assemblaient ensuite, pour lever toutes les difficultés; mais quand un parti avait été vaincu, était assiégé dans ses forts ou errait dans les montagnes, la paix n'était pas si facilement conclue. La commission de son envoyé était alors extrêmement périlleuse. La vie de ce plénipotentiaire n'était assurée que lorsqu'il avait été vu par le chef ennemi, muni de la branche verte, symbole de la paix; chacun, avant, ayant le droit de le tuer, quoique ce droit fût rarement exercé; mais, dès que le chef l'avait vu, sa personne était sacrée, inviolable, sous la protection des dieux, à qui s'offrait la branche verte, qu'il avait portée; et quiconque,

alors, osait attenter à ses jours, était lui-même puni de mort.

A la conclusion de la paix entre deux *Arii* ou principaux chefs, il y avait, de nouveau, plusieurs cérémonies aux Maraïs, des victimes, des actions de grâces; puis, pour preuve de l'union, le grand-prêtre prenait deux pavillons rouges représentant les deux chefs ou partis qui avaient été en guerre. Il en unissait les deux bouts et les déposait devant l'image du dieu de la guerre; après quoi commençaient les fêtes et réjouissances, qui duraient plusieurs jours, ou ne finissaient, pour ainsi dire, jamais; car, dès que la paix lui était rendue, ce peuple ne pensait plus qu'au plaisir.

Tout ce qui vient d'être dit ne s'applique, à la rigueur, qu'aux îles de la Société, peut-être à celles des Navigateurs, à quelques autres des environs; et, sous quelques rapports, aux îles Sandwich. Partout ailleurs, surtout dans les lieux dont les habitans étaient anthropophages, quoiqu'ils eussent les mêmes superstitions, des augures, des présages, des inspirés, etc., l'état de guerre conservait, jusqu'à la conclusion de la paix, quelque chose de sombre et de barbare; puisqu'aux Marquises, par exemple, les partis la discutaient toujours armés et prêts à combattre. Dans les fêtes qui la suivaient, il n'était pas rare qu'ils portassent, comme ornemens, les trophées de leurs sanglantes victoires, comme les crânes, les mâchoires des ennemis qu'ils avaient vaincus et dévorés.

Là, au lieu des scènes et des danses voluptueuses d'O-taïti et des autres îles de la Société, ce n'étaient qu'exercices, évolutions, marches militaires; et, chez ces barbares, toujours méfians, toujours sur leurs gardes, les réjouissances d'une paix éphémère n'étaient que l'image de leurs éternels combats.

### II. MOEURS PRIVÉES.

Quand Wallis, Bougainville, Cook et les autres navigateurs qui ont visité les îles de l'Océanie dont je m'occupe, publièrent leurs ouvrages, l'étonnement fut extrême; car, décrivant ce qu'ils avaient vu des peuples de ces îles, sans connaître les raisons de leur conduite, et sans pouvoir se l'expliquer, il se trouvait, dans la peinture de ce mélange d'élégance et de rudesse, de douceur et de cruauté, quelque chose d'aussi inexplicable, pour les détails, que l'ensemble en était intéressant. Ces relations offrent, en effet, des scènes dont le charme et la nouveauté surpassaient tout ce qu'on avait vu, jusqu'alors, dans les descriptions des découvertes, soit du continent de l'Amérique, soit de tout autre pays ou de tout autre peuple du monde. Néanmoins ces voyageurs, ne faisant guère que passer au milieu de ces populations diverses, et les jugeant, trop souvent, d'après la réception qu'ils en avaient reçue, il est naturel de supposer qu'ils en ont

également exagéré les vices et les vertus. Ces mêmes voyageurs, ayant séjourné plus long-temps chez les peuples dont la bonté naturelle, les mœurs aussi sociales que singulières, l'extrême passion pour les plaisirs et pour la volupté, avaient plus d'attraits pour les étrangers, ce que ceux-ci exagèrent, surtout, c'est leur prétendu bonheur, au point de confondre toujours tous les états et toutes les situations, sans tenir compte des nuances qui distinguent la plus haute civilisation de la plus grande barbarie; de sorte qu'en en raisonnant d'après eux, on en est venu à conclure, avec les avocats de la vie sauvage, que l'homme est d'autant plus heureux qu'il se rapproche plus de ce qu'on est convenu d'appeler l'*état de nature*.

Si la question n'était depuis long-temps décidée, les cruautés déjà décrites, et celles que j'aurai encore à décrire, y répondraient, sans doute; car le moyen de concevoir du bonheur là où ne se trouvent ni affections durables, ni véritable sensibilité; là où l'on égorge sans pitié des êtres partout ailleurs regardés comme les objets les plus chers d'attachement et d'amour, des êtres que la brute même défend indistinctement jusqu'à la mort? Le bonheur absolu, tel que nous le concevons, n'existait donc pas dans l'Océanie; et cela est si vrai que l'homme le plus insensible, le plus barbare de nos contrées, n'aurait pas voulu acheter les plaisirs des sens et la volupté au prix des massacres et des assassinats sans nombre que ces Indiens commettaient tous les jours,

avec la plus inconcevable indifférence, sur leurs pères et sur leurs enfans.

Cependant, tout est relatif; et si l'homme civilisé ne peut admettre de bonheur réel avec des mœurs aussi féroces, cela ne prouve pas, qu'élevé dans de pareilles idées, le sauvage ne puisse être heureux. Son bonheur, sans doute, ne sera pas celui d'un être tendre, sensible et affectionné; tous ses plaisirs seront purement matériels; mais, coulant ses jours au sein de ces plaisirs, sans inquiétude et en paix, avec une conscience qui ne lui reproche point des cruautés introduites par la nécessité, ordonnées, sanctionnées par la religion, et avec lesquelles une longue habitude ne l'a que trop familiarisé, pourquoi sa félicité ne serait-elle pas parfaite, surtout en des lieux où, comme aux îles de la Société, la nature lui prodigue gratuitement tous ses biens; en des lieux où, tout-à-fait étranger à nos douleurs morales, ne connaissant qu'un petit nombre de nos maux physiques, il peut savourer, sans aucun souci, les délices d'une vie indolente et voluptueuse, et se livrer, sans scrupule, à tous les plaisirs des sens, particulièrement à ceux de l'amour, qui, sous l'influence d'un climat ardent, semblent être l'unique objet de sa pensée et le seul besoin de sa vie?

Il serait, en effet, impossible de se figurer un concours de circonstances plus favorables à la félicité matérielle que celles que présentent ces lieux enchanteurs; et, certainement, rien de plus aisé, pour

les aborigènes de ces îles que de goûter le bonheur, si tout n'avait été détruit par la guerre, les massacres et mille autres horreurs dont l'homme seul est capable, que l'homme seul invente, comme à plaisir, pour ruiner son propre bien-être, en contrariant les vues bienveillantes de la nature. En paix, si leurs cœurs n'eussent pas été fermés à tout sentiment de bonté, d'affection et de pitié, la situation de ces insulaires pouvait faire envie au reste de l'univers. Initiée aux jouissances de l'âme, leur vie simple, s'aidant de leurs arts enfans et d'inventions très-bornées, mais suffisantes aux lieux qu'ils habitent, pouvait leur assurer des biens inconnus aux autres hommes, et plusieurs de ces îles seraient devenues, pour leurs habitans, l'Eden des premiers humains.

Tels qu'on les a trouvés, ils jouissaient encore, en temps de paix, d'un bonheur peu commun en d'autres pays. Sans cesse aiguillonnés par des plaisirs de toute espèce, leur vie n'était pas l'inactive indolence de plusieurs autres nations indiennes, qui végètent et croupissent dans la paresse et dans la misère. L'insulaire du Grand-Océan voulait et savait jouir de la vie; et, quoiqu'ennemi du travail, peut-être n'y avait-il pas, sous les tropiques, de peuple si occupé que lui; aussi, par un singulier contraste avec sa gravité et ses barbaries, pendant la guerre, à peine la paix lui était-elle rendue, que les exercices gymnastiques, la danse, les chants, les

fêtes, occupaient presque tout son temps; et, alors, il ne pensait plus qu'aux plaisirs.

Les mœurs, dans toutes ces îles, étaient extrêmement licencieuses, et les plus sauvages même semblaient chercher quelque dédommagement à leur misère dans les plaisirs de l'amour; mais les excès de leurs habitans semblaient, toutefois, suivre, en cela, une sorte de graduation relative à la différence de climats des localités; car, à la Nouvelle-Zélande, par exemple, on était bien moins dépravé que dans les îles situées sous les tropiques; et, aux îles des Amis (latitude de 22 degrés sud, environ), on l'était bien moins que dans les plus rapprochées de la ligne. Dans ces dernières, et dans toutes les tropicales, presque toutes les classes du peuple se livraient aux excès les plus révoltans. La prostitution des femmes à plusieurs hommes y était la passion dominante. A Toubouaï, à Libouaï, qui ne sont fréquentées que depuis peu, les femmes étaient presqu'en commun. Aux Marquises, une seule femme a souvent jusqu'à vingt amans; et, aux îles basses de l'Archipel Dangereux, la corruption était aussi scandaleuse, pour ne pas dire plus. L'infanticide légal existait également dans toutes ces îles, et je n'exagère pas en disant qu'on n'y conservait, nulle part, plus d'un tiers des enfans du sexe féminin. Mais les îles de la Société sont, de toutes, celles où les mœurs étaient réellement les plus dépravées. O-taïti, surnommée la Nouvelle-Cythère, a

montré dans quels excès peuvent tomber des peuples ignorans, qui n'ont point à enchaîner ou tout au moins à régler leurs passions. Incapables de s'arrêter à des plaisirs simplement voluptueux, les O-taïtiens se livrent bientôt aux aberrations les plus étranges; et dans leur satiété, voulant raffiner sur les plaisirs, ils en viennent infailliblement aux plus monstrueuses débauches.

Tel était, effectivement, l'état des peuples dans ces dernières îles, où c'était peu de chose que d'ignorer la décence et de se livrer publiquement aux plaisirs de l'amour. N'est-il pas étonnant qu'avec de pareilles mœurs et tant de barbarie, ces insulaires aient conservé leur gaieté, et, de tous les peuples de la terre, soient, peut-être, les plus portés à toutes les sortes de plaisir? N'est-il pas étonnant qu'on les voie, quoiqu'ennemis du travail, vifs, animés, aimer le mouvement, et ne manifester aucun penchant pour la mélancolie? On pourra bien les trouver, en effet, assis, oisifs, des heures entières; mais jamais seuls, jamais immobiles ou dans un état de contemplation comme le mélancolique et doux Péruvien, comme le sombre et taciturne habitant du nord de l'Amérique. Ils rient toujours, au contraire... Ils rient, ils jouent ou conversent avec des gestes si précipités, qu'un étranger, qui ne saurait pas leur langue, pourrait croire qu'ils se disputent et qu'ils sont prêts à se battre, quand ils ne font que traiter amicalement les sujets les plus indifférens. Ils sont espiègles

et badins; aiment beaucoup la plaisanterie, qu'ils mêlent aux sujets les plus sérieux, connaissant bien tout le pouvoir d'un ridicule jeté sur un ennemi; mais, dans leurs conversations familières, cette plaisanterie, toujours en rapport avec leurs mœurs, est souvent de la plus insigne obscénité.

Je passe de ces généralités au tableau de leur manière d'être, telle qu'elle était dans les intervalles de paix que leur laissaient leurs habitudes guerrières; et j'expose successivement ce que j'ai appris de leur éducation, de leurs mariages et de leur état sanitaire.

## A. Éducation.

Là, comme dans tous les pays du monde, les mères étaient chargées des premiers soins à donner à leurs enfans; mais, sous cet heureux climat, nus et couchés libres sur la verdure ou sur des nattes, les enfans donnent à leurs mères bien moins de peine qu'en d'autres pays, où des variations constantes de température et de rudes hivers exigent, pour le maintien de leur santé, tant et de si minutieuses précautions. On a vu plus haut, à l'article *Religion*, les gênantes restrictions imposées à une mère pendant plusieurs semaines, après la naissance de son enfant; mais ce n'était là qu'une épreuve passagère. L'abondance de bon lait et de fruits ou de végétaux, qui, réduits en pâtes molles et presque liquides,

présentent une nourriture des plus convenable et des plus saine, même pour des enfans en bas âge, facilitait beaucoup le travail de les élever, comparativement du moins à ce qu'il coûte de temps et de fatigues en d'autres pays et sous l'empire d'autres mœurs; car, alors, il ne présentait plus guère d'autre embarras que l'embarras résultant de l'usage invariablement établi partout, de nourrir et d'élever séparément les garçons et les filles.

Une coutume fort singulière, et que je crois devoir mentionner ici, c'était celle de comprimer et de pétrir, en quelque sorte, la tête et la figure d'un enfant nouveau-né. S'il appartenait à un chef, et que ce fût un garçon, on lui pressait le sommet de la tête, et l'on tâchait de lui donner un front proéminent, étroit d'en haut; mais, dans tout autre cas, sans tenir compte de son sexe et de sa condition sociale, on lui aplatissait le derrière de la tête et le nez; car un nez plat était une grande perfection et une beauté chez les femmes. Ces formes, au reste, différaient, suivant les goûts. Il y a, dans l'île de la Chaîne, des familles entières dont chaque membre a, derrière la tête, une grosse bosse que sa mère ou sa nourrice ont pris la peine de lui ménager, peu de temps après sa naissance. Dans toutes les îles, les femmes, immédiatement après l'accouchement, sont conduites à l'eau pour s'y baigner, et l'enfant nouveau-né est aussi lavé dans l'eau froide.

Leurs enfans des deux sexes sont exercés, de très-

bonne heure, aux diverses occupations, soit domestiques, soit extérieures, qui constituent leur existence industrielle.

Les filles, sans jamais être forcées de travailler, se plaisent à suivre leurs mères, pour apprendre à préparer les écorces d'arbres qui servent, comme on le verra plus tard, à fabriquer les étoffes et les nattes. Il y en a quelques-unes élevées avec beaucoup de soin et très-sévèrement surveillées par leurs parens, qui ne négligent rien pour ajouter, le plus possible, aux avantages qu'elles peuvent avoir reçus de la nature. On ne les laisse jamais s'exposer au soleil; elles ne se baignent jamais qu'à l'ombre; elles ne quittent jamais leurs père et mère, au moins jusqu'à leur mariage, qui, dans ce cas, a même rarement lieu tant qu'elles sont fort jeunes, et jamais qu'avec des jeunes gens choisis par les parens; ce qui pourrait faire croire que, sous ce rapport, les insulaires ont quelqu'instinct de l'honnêteté; mais eux-mêmes semblent prendre à tâche de repousser cette idée, et soutiennent n'avoir ici d'autre but que d'augmenter ou de conserver la beauté de leurs filles.

Quant aux garçons, ils apprennent à lancer des dards, à jeter des pierres, s'exerçant à la lutte, à la course, et ne négligeant rien pour devenir un jour capables de défendre leurs droits et de tenir tête à un ennemi. On leur enseigne, généralement, la fabrication des armes, la construction des pirogues et des maisons, et le cérémonial religieux aux Maraïs. Ils

ne sont, dans tout cela, pas plus contraints que les jeunes filles, et ne s'occupent guère, au moins aux îles de la Société, que suivant leur caprice ou leur goût; mais les exercices des armes, chez un peuple guerrier, sont toujours de vrais plaisirs qu'ils n'embrassent qu'avec trop d'ardeur.

Là, comme partout ailleurs, les enfans se livrent à mille jeux divers, avec cet abandon, cette franchise d'un être que rien au monde n'inquiète ni ne gêne; mais ce qui leur plaît le plus c'est de jouer dans l'eau. Sous ce climat de feu, l'eau, pour eux, est un second élément, où ils passent au moins un quart de leur vie. A peine délivrée, la mère porte son enfant à la rivière; et, depuis lors, jusqu'au moment où il peut se gouverner seul, elle l'y lave plusieurs fois par jour; aussi les enfans, en général, savent-ils nager presqu'aussitôt que marcher.

Les parens n'ayant aucune autorité sur les enfans, et, d'ailleurs, plusieurs actions, cachées avec soin en d'autres pays, n'étant, ici, ni indécentes ni honteuses, les enfans sont présens partout, et souvent connaissent certains plaisirs secrets long-temps avant de pouvoir les goûter eux-mêmes. Il en est de même de toute chose. Les enfans prennent part à toutes les conversations, à tous les divertissemens, à toutes les fêtes; ils apprenaient surtout, dès leur plus jeune âge, ces chants et ces danses lascives, si célèbres chez ce peuple, leur amusement continuel et leur distraction favorite.

### B. Mariage.

Il n'y avait pas chez les Océaniens, quoique, le plus souvent assez formalistes, de convention plus simple que le mariage, d'ordinaire environné, par les autres nations, dans l'intérêt de l'ordre social, de tant de réserves, de cérémonies et de conditions plus ou moins restrictives et plus ou moins gênantes. Cette sorte d'antimonie s'explique peut-être tout naturellement chez eux, par le fait seul de l'extrême facilité, ou plutôt de l'extrême dissolution de leurs mœurs, qui devait les porter à écarter des rapports sociaux à établir entre les sexes, tout ce qui en fait la garantie et la sûreté morale dans la société; mais qui ne pouvait être, à leurs yeux, qu'un obstacle à la satisfaction de leurs passions toujours exaltées.

Je considérerai ici le mariage sous le rapport de ses formes et conditions, et sous le rapport de l'état social des femmes qui en reconnaissaient les lois.

## SECTION PREMIÈRE.

—

### FORMES ET CONDITIONS DU MARIAGE.

Les deux sexes se mariaient jeunes, c'est-à-dire, en général, entre douze et seize ans. Par une singu-

larité remarquable, dans ce pays où toute action, quelque peu importante qu'elle fût, était soumise à des rites, le mariage seul était affranchi de toute sanction religieuse. Ce n'était qu'une convention entre les père et mère, le futur et la future. Quand un jeune homme se présentait pour demander une jeune fille en mariage, il apportait quelques présens, des cochons, des étoffes, etc. S'il plaisait, et qu'on agréât sa recherche, un lit était dressé, de suite, dans la maison du père de la fille, et il passait cette nuit-là même avec celle qui, de ce moment, devenait son épouse. Le lendemain, de bonne heure, on tuait des cochons, et l'on invitait quelques amis et quelques voisins à une petite fête de famille. Le jeune couple restait, ordinairement, deux ou trois jours dans la maison des parens de la fille; puis le mari emmenait sa femme de la maison de son père dans celle du sien, où il y avait une autre fête ou repas; et c'était tout.

Ces mariages, si facilement conclus, se rompaient, à ce qu'il paraît, avec non moins de facilité; car les époux restaient ensemble tant qu'ils continuaient à se plaire l'un à l'autre; se quittant dès qu'il leur en prenait envie. S'ils se séparaient, après avoir eu des enfans, ce qui n'arrivait que rarement, les choses s'arrangeaient toujours de manière à ce qu'il n'y eût pas de disputes; car, dès sa naissance, un enfant appartenait, en vertu d'une convention générale, ou au père ou à la mère; et, conformément à cette

convention, suivait l'un ou l'autre, quand ils venaient à se séparer. Cette convention était fondée sur ce qu'en naissant, l'enfant prenait le nom de quelque membre de sa famille, soit paternelle, soit maternelle, et appartenait à la famille dont il avait reçu le nom. Les séparations étaient plus communes, peu de temps après le mariage; ce qui rendait très-indépendantes les femmes qui, dès lors, n'étaient plus soumises ni au contrôle de leurs parens ni à celui de leurs maris, dont, en dépit du relâchement des mœurs, plusieurs étaient très-jaloux. La jalousie des hommes n'était, néanmoins, le plus souvent, qu'une jalousie d'autorité, et il n'y entrait aucune idée de vertu ni d'honneur.

Ce qu'ils exigeaient, c'était que leurs femmes ne disposassent pas spontanément d'elles-mêmes, tandis qu'ils ne se faisaient aucun scrupule de les livrer à un ami, à un étranger, les forçant même à céder aux caresses du premier venu pour de l'argent, quelques présens ou l'espoir d'un gain quelconque. Il n'y avait, à cet usage, qu'un petit nombre d'exceptions. Rassasiés de leurs femmes, ils ne voulaient plus que de l'autorité. Le partage de leur possession n'avait rien qui leur répugnât, et la façon dont ils en disposaient, n'impliquait, à leurs yeux, à ce qu'il paraît, ni honte, ni bassesse. D'un autre côté, il s'en fallait de beaucoup que les femmes fussent exemptes de jalousie. Quelques-unes suivaient leurs maris partout, ne les laissaient pas un moment

seuls; et, au moindre soupçon, se lamentaient et se livraient à des démonstrations qui auraient pu faire croire à un amour et un à attachement des plus sincères; mais il n'en est pas moins vrai que, le plus souvent, pas une de ces femmes, en apparence si passionnées, n'était réellement fidèle à l'époux dont le moindre écart paraissait tant la désespérer; et, ne sachant sur qui se venger, elle s'oubliait, souvent, jusqu'à se maltraiter elle-même. Ici, comme en bien d'autres pays, l'amour-propre blessé entrait pour beaucoup dans la jalousie des femmes. Ce n'était pas leur attachement pour leurs amans ou pour leurs maris, mais l'idée d'avoir une rivale préférée, qui causait tout leur désespoir; je ne veux pas dire, toutefois, qu'il n'y eût pas quelques exceptions, et que quelques-unes ne fussent pas capables d'attachement et du plus sincère amour; mais, ce dont je crains d'être sûr, c'est qu'aucune n'était constante de sa propre volonté. Les séparations réelles ne pouvaient guère avoir lieu que par consentement mutuel; car, en principe, le mari seul, ayant le droit de répudiation, pouvait ramener sa femme chez lui par la force, si elle l'avait quitté sans son consentement. Il arrivait souvent que la femme se sauvait du domicile conjugal et qu'elle y était ainsi ramenée. Il n'était pas moins fréquent qu'après avoir vécu séparés quelque temps, les époux se rapprochaient; car, tant qu'ils n'avaient pas contracté d'union nouvelle, ils restaient mari et femme. Les écarts de conduite n'a-

menaient que rarement des séparations; les hommes lespunissaient ordinairement par des coups chez leurs femmes, sur lesquelles ils avaient aussi droit de vie et de mort; et il arrivait qu'ils les tuaient, en cas d'adultère. Il y avait peu de jeunes épouses qui n'eussent leurs momens d'oubli; et, si elles gardaient quelque réserve avant leur mariage, elles savaient bien, en général, regagner le temps perdu, aussitôt qu'elles étaient mariées, et surtout quand elles étaient séparées de leurs maris; car toutes se livraient d'autant plus volontiers au désordre des mœurs, qu'il n'en résultait pour elles aucun préjudice, les plus éhontées trouvant des maris tout aussi bien que les autres. Je crois même que les soins que certains parens prenaient de l'éducation de leurs filles, avaient surtout pour but de se ménager les moyens de disposer plus avantageusement d'elles. Là, comme partout ailleurs, en effet, chaque individu avait l'ambition de s'élever, par des mariages, au-dessus de sa classe; et la beauté, la fraîcheur des femmes pouvaient, plus qu'aucune autre considération, amener ce résultat. Ce peuple était sensible aux avantages extérieurs, mais indifférent à la vertu; du moins n'ai-je rien trouvé chez lui qui pût faire penser qu'on tînt, presque nulle part, compte de la bonne conduite, au contraire...... Il paraît démontré que, sous le rapport des plaisirs et de l'amour, les droits des maris seuls réservés, ils ne connaissent ni bonne ni mauvaise conduite.

J'ai déjà dit que les mariages ne recevaient aucune sanction religieuse. Les dieux, les prêtres, les sorciers ne s'en mêlaient point. Aucun contrat, pas même verbal ; la promesse même de fidélité, ainsi que celle de vivre toujours ensemble, n'étaient que tacites ; mais, ce qu'il y avait de pis, c'est que les premiers intéressés étaient fort peu consultés, ces unions se faisant rarement d'après le choix des jeunes gens, arrangées qu'elles étaient par les pères et mères ou autres parens, des mois et souvent des années avant d'être conclues. A cet égard, on le reconnaît, l'état sauvage ne restait pas en arrière de la civilisation.

Les Polynésiens tenaient beaucoup à la proportion des rangs dans leurs mariages, et toute l'aristocratie se serait opposée à l'union d'un noble avec une plébéïenne, et réciproquement. Il arrivait même souvent que, pour éviter des mésalliances, un frère et une sœur se mariaient. Ces mariages entre frères et sœurs ou autres proches parens n'étaient point communs, et répugnaient aux insulaires ; aussi n'avaient-ils guère lieu que lorsqu'un intérêt politique les rendait absolument nécessaires. La bigamie était généralement permise dans toutes les îles et la polygamie pour quelques classes. Néanmoins, un homme avait rarement deux femmes, ou cela n'arrivait que quand la première, âgée et craignant la répudiation, permettait à son mari, pour se maintenir auprès de ses enfans, d'en épouser une seconde, ordinaire-

ment plus jeune. Le plus souvent, en pareil cas, les deux femmes vivaient en bonne intelligence. La réciprocité de cette loi n'existait point pour les femmes : il n'était pas rare qu'elles vécussent avec plusieurs hommes, mais c'était un concubinage. A O-taïti, les chefs avaient rarement plus d'une femme ; en d'autres îles, ils en avaient plusieurs ; aux Fidji, quelquefois jusqu'à deux ou trois cents. Presque partout les prêtres pouvaient en avoir jusqu'à douze.

A la Nouvelle-Zélande, la convention du mariage, sans être plus solennelle qu'en d'autres îles, est pourtant accompagnée d'une singulière circonstance : le futur y doit enlever sa future, soit par force, soit par adresse, lors même que le mariage est convenu. Dès qu'il est question d'un mariage, la jeune fille est surveillée avec le plus grand soin par toutes les familles de sa parenté, qui se disposent à la défendre avec vigueur ; mais, comme il est de l'honneur du jeune homme de l'enlever à main armée, il arrive souvent qu'il est fort maltraité dans ses entreprises, et ne peut même réussir à l'obtenir. Alors il a recours aux stratagèmes ; car, de toute façon, pourvu qu'il l'enlève de la maison de ses parens, et l'ait un seul instant en sa possession, l'usage n'en exige pas plus ; et, de ce moment, elle lui appartient de droit.

Aux Fidji, îles à l'ouest des îles des Amis, cette cérémonie, toute simple qu'elle est, se conclut, pourtant, sous des auspices horriblement barbares.

Quand un Indien désire prendre une jeune fille pour sa compagne, il va voir son père ou son frère avec une dent de baleine, ou d'autres présens qu'il lui offre. Si ce dernier consent à lui accorder la fille, ce qu'il indique en cassant en deux un petit bâton dont il remet une moitié au jeune homme, la fille est appelée; son parent la prend par la main et la présente au futur en prononçant ces terribles paroles : « Voici ma fille ( ou ma sœur ); je vous la donne.
» Elle est votre propriété ; vous pouvez en faire ce
» que bon vous semblera. J'espère qu'elle vous don-
» nera beaucoup d'enfans qui seront des guerriers
» (ou, si c'est un chef à qui l'on parle), de puis-
» sans chefs comme leur père; mais si, au contraire,
» vous en étiez mécontent, vendez-la, tuez-la,
» mangez-la, vous en êtes le maître absolu. »

On a déjà vu que le fils succédait au père en autorité, même dès son enfance; aussi étaient-ce les frères qui disposaient de leurs sœurs, et c'était à eux plutôt qu'à ses père et mère qu'on devait s'adresser pour obtenir une fille en mariage. On a vu aussi que le nouveau marié emmenait toujours sa femme à la demeure de son père, coutume qui ne contribuait pas peu à augmenter le nombre de ceux qui vivaient sous un même toit, où se trouvaient quelquefois douze à vingt personnes mariées, formant, avec leurs familles respectives, une nombreuse société, dont les divers membres ( il faut le dire à leur honneur), s'aidant mutuellement à se procurer leur

subsistance, vivaient presque toujours en bonne harmonie, et passaient leur vie dans l'abondance, au sein des plaisirs et des fêtes.

## SECTION II.

---

### ÉTAT SOCIAL DES FEMMES.

On a déjà vu et l'on verra encore, plus tard, à combien de restrictions légales, plus ou moins pénibles, les femmes étaient soumises, dans une foule de circonstances; mais ce que leur état avait de plus fâcheux, c'était cet avilissement où elles se trouvaient plongées dans les moindres transactions de la vie, et dont ne pouvait les affranchir même le titre, ailleurs sacré, d'épouse et de mère. Ainsi, par exemple, le mari ne pouvait se servir d'un jatte, si la femme l'avait touchée; ainsi la femme ne pouvait s'approcher ni de son mari ni de ses fils, pendant leur repas, et se voyait exclue de tout lieu sacré, partout méprisée, partout regardée comme impure, quand l'homme seul était noble et souvent l'égal des dieux. Encore ce préjugé était-il bien moindre à O-taïti que dans quelques autres îles, où, réduites au dernier degré d'abjection, elles étaient condamnées au plus cruel esclavage, aux plus douloureuses hum liations, aux plus rudes travaux de la vie. Ainsi jamais

de paix, de trève, de repos pour les pauvres Indiennes des îles basses. On les verra, des journées entières, tantôt briser péniblement le fruit du fara (*pandanus*) pour en extraire le noyau ; tantôt, dans l'eau jusqu'à la ceinture, exposées nues à l'ardeur d'un soleil brûlant, et les pieds déchirés par le corail, chercher des coquillages, du poisson, dont les rebuts leur seront accordés à peine, quand les hommes, leurs maîtres brutaux, daigneront les leur jeter, après en avoir avidement dévoré les morceaux d'élite. Et qu'une épouse, qu'une mère ne s'avise pas de toucher à la moindre partie de la triste nourriture qu'on lui abandonne comme à regret, avant qu'un époux barbare, avant que des fils dénaturés aient tout-à-fait assouvi leur gloutonnerie. Une punition des plus sévères, ou même un traitement plus atroce, serait le prix de son audace.

M. Doursther, consul hollandais à Valparaiso, a vu, pendant qu'il était prisonnier chez les sauvages de l'île de l'Arc, une pauvre femme outrageusement maltraitée pour avoir cédé à la faim et avoir mangé quelques - uns des noyaux du *pandanus* qu'elle s'occupait à concasser depuis plusieurs heures. Des femmes encore fabriquent des nattes, préparent des étoffes, tissent le *maro* (ceinturon) pour leurs indolens et indignes maîtres. Il faut dire aussi qu'il est peu d'îles où il y ait tant de misère, et que, partant, le sort des femmes s'adoucit en raison de la fertilité des lieux ; car il est

certain que, dans ces îles favorisées, comme celles de la Société, des Navigateurs, des Amis, où l'abondance ramenait à chaque instant des fêtes qui unissaient les deux sexes dans les mêmes amusemens, les mœurs s'étaient adoucies; et la femme, nécessaire et participant à ses plaisirs, cessait d'être l'esclave de l'homme, pour redevenir sa compagne. Aux îles Gambier, où les mœurs, en général, sont beaucoup meilleures que dans les autres îles, les familles paraissent beaucoup plus unies. Les hommes n'y ont qu'une seule femme[1], semblent lui être attachés et la traitent bien. Dans mes courses sur cette île, je n'ai rien vu qui puisse en faire accuser les indigènes de mener une vie déréglée. Il n'y a point, jusqu'ici, d'exemple qu'ils aient cherché à prostituer leurs femmes aux étrangers; au contraire...... J'ai remarqué que, pendant que nous étions à l'ancre devant l'île Elson, ils avaient envoyé toutes les jeunes femmes à Péard (la plus grande des îles du groupe), et qu'il ne restait à portée que des enfans et des femmes déjà parvenues à un certain âge. En résumé, dans toutes les îles où les droits naturels des femmes étaient du plus au moins reconnus, les travaux étaient aussi partagés. La femme n'y sortait point des attributions de son sexe; et, si elle y était encore soumise à quelques restrictions, si la loi la dégradait et la soumettait à l'homme, ce sont là des institutions, qui, en d'autres temps, peuvent avoir eu un but raisonnable et dont on a barbare-

ment abusé, mais nécessaires, peut-être, dans ces climats, pour le maintien de la paix et du bonheur de ce peuple; question, d'ailleurs, impossible à résoudre dans l'état actuel de nos connaissances, et que des découvertes ultérieures pourront, seules, nous mettre à portée de décider.

### C. Vie domestique.

J'arrive à cette partie de mes études polynésiennes qui n'est, sans doute, ni la moins neuve, ni la moins originale; car, bien que le public européen en ait déjà pu prendre quelqu'idée dans les écrits de plusieurs de mes devanciers, voyageurs ou missionnaires, mon expérience personnelle a dû me présenter, sur la vie intime du pays, bien des détails entièrement nouveaux, ou me présenter des choses déjà connues sous un jour tout-à-fait neuf; encore le cadre de cet ouvrage ne me permettra-t-il d'offrir, en quelque sorte, de tout cela, qu'une sorte de résumé étendu, une espèce de tableau d'ensemble.

J'appelle successivement l'attention du lecteur sur l'emploi le plus ordinaire du temps chez ce peuple singulier; sur ses travaux, offrant implicitement des détails relatifs aux principaux procédés, et aux résultats les plus importans de son industrie, dans ses branches principales; et, sur leurs plaisirs, partie

de ces recherches qui, vu leur caractère, ne sera la moins développée.

## SECTION PREMIÈRE.

---

### UNE JOURNÉE DANS LA POLYNÉSIE.

Laquelle de nos langues européennes serait assez naïve en images et en expressions pour peindre avec vérité une journée indienne à O-taïti? Détails si simples! suite d'occupations si peu importantes; et, en quelque sorte, si enfantines! ou plutôt mouvemens continuels d'allée et de venue, quelques-uns réguliers, la plupart sans but, tous sans un grand intérêt particulier et intéressans, seulement, dans l'ensemble, en ce qu'ils révèlent une existence que, pour bien la définir, il faudrait nommer essentiellement nonchalante et sans destinée; existence où l'homme, exempt de soucis, d'inquiétudes, goûte, en plein, le bonheur de ne penser à rien, ou du moins à rien de bien sérieux; et se trouve, par-là même, naturellement disposé plutôt à jouir, à s'amuser de toutes choses, qu'à s'affliger ou à se chagriner d'aucune; aussi, dans la tranquillité d'esprit dont ils jouissaient à un si haut degré, nos Polynésiens avaient-ils toujours le rire sur les lèvres, connaissant à peine la mauvaise humeur, qu'amènent,

trop souvent, parmi nous, les contrariétés de la vie; et, comme leur état social ne présentait, non plus, les guerres exceptées, que peu de circonstances où ils eussent intérêt à se nuire, ils ne connaissaient presque jamais que des sentimens d'affabilité et de bienveillance, toujours remplis, les uns pour les autres d'égards, de prévenances et de bonté.

Le matin tous se levaient au point du jour; et, après une courte prière, cheminaient lentement, enveloppés dans leur *ahou taoto*(couverture de nuit) vers la rivière; seuls, quelquefois, mais, plus souvent, en sociétés plus ou moins nombreuses, toutes animées de cet esprit de douceur, caractère distinctif de l'O-taïtien, dont le salut est toujours amical; et il était rare qu'on n'y vît pas déjà briller quelque saillie de cette franche gaieté, naturelle aux habitans de toutes les îles de la Polynésie. Là, assis sur leur séant, ils prenaient tout le temps nécessaire pour se bien-laver, quoique l'ablution se bornât, alors, à celle des mains, de la figure, et à se rincer la bouche. S'ils étaient en compagnie, ils causaient pendant tout le temps. Les mères y venaient avec leurs enfans, et les lavaient, dès leur plus tendre enfance, à l'eau froide, qui l'est extrêmement, le matin, à O-taïti. De retour au logis, chacun nettoyait sa natte, la pliait, la roulait; et, bien amarrée, la suspendait à quelque paroi de la maison. La première chose, ensuite, était de s'habiller. Les femmes se paraient de quelques fleurs, et puis on mangeait, s'il restait

quelque chose de la veille, ce qui manquait rarement. Les alimens étaient bientôt partagés entre tous sans querelle, et, aux rites près, sans la moindre préférence. Si rien de pressant n'était à faire, ou s'il n'y avait pas de travaux de rigueur, comme il arrivait quelquefois, tous, assis au grand air, devant les demeures ou sous des arbres, restaient à flâner, les hommes et les femmes toujours ensemble, s'amusant à quelque jeu, ou, le plus souvent, ne faisant que causer; car la causerie était leur fort, le babil le plaisir de tous, sans que personne s'en lassât jamais; mais là, par une exception peut-être unique, point de médisance, de critique amère, de méchanceté, parmi les femmes. Elles aimaient le badinage, les mots pour rire, même aux dépens de personnes, soit présentes, soit absentes; mais elles ignoraient la satire, incapables de jamais chercher à faire du mal; et l'épigramme, très-commune, souvent très-piquante, n'avait dans leur bouche, d'autre but que de provoquer la gaieté; mais la gaieté pure, innocente et sans malice.

La toilette, quoique simple, était là, comme dans tous les pays du monde, une affaire de première importance, surtout pour les femmes, dont l'instinct, si la race humaine en possède un qui lui soit propre, est certainement de se parer et de chercher à plaire; et, comme ailleurs encore, elles en parlaient long-temps d'avance. La danse, les fêtes passées ou à venir, étaient aussi des sujets fréquem-

ment reproduits, avec d'autres non moins frivoles; mais qui, occupant toutes leurs pensées, pouvaient seuls les intéresser. Si la conversation venait à tarir, la ressource était, quelquefois, la danse; mais, bien plus ordinairement le chant, qu'on préférait à tout le reste, la conversation exceptée; ensuite mille petits jeux, mille enfantillages communs aux deux sexes. Ils passaient de la sorte des matinées entières, goûtant, jusqu'à un âge avancé, les plaisirs de l'enfance, dont ils avaient l'innocence, la grâce et la gaieté; puis venaient les repas et la toilette, dont il sera parlé plus loin. Ainsi, sans jamais rien faire, ils n'étaient pourtant jamais inactifs; et, dans leur extrême vivacité, toujours en mouvement, souvent désœuvrés, jamais paresseux; et bien moins encore sombres, taciturnes et mélancoliques.

Quand il y avait des travaux, ils commençaient aussitôt après ce premier déjeûner. Chacun, alors, allait s'occuper de celui qui lui était propre. Les femmes retournaient préparer des écorces d'arbres, faire de la tapa, des nattes; et une certaine classe, sans distinction de sexe, les prisonniers, s'il y en avait, recueillaient les provisions, le bois, et faisaient la cuisine. Quant aux hommes libres, ils vaquaient à la fabrication des armes, des filets, des pirogues, des maisons, dont tous les matériaux ne se trouvaient qu'au fond des vallons, ou sur les hautes montagnes; puis à la construction,

à la fréquentation des maraïs, et à leurs exercices militaires.

On voit, par-là, qu'aux îles de la Société, les hommes n'étaient pas moins occupés que les femmes; et que si les travaux des O-taïtiens, rarement rudes, ne leur étaient presque jamais, alors, imposés par une obligation rigoureuse, au moins étaient-ils fort éloignés de cette indolence et de ce désœuvrement absolu qui font la vie de presque tous les Indiens et des autres peuples encore rapprochés de l'état de nature.

Les O-taïtiens n'avaient, le plus souvent, qu'une seule grande maison pour plusieurs familles; et, là, ils se réunissaient, le jour, pour causer, pour se divertir, mais surtout le soir, la crainte des revenans et la superstition leur faisant aimer à se trouver, alors plusieurs ensemble, pour s'encourager ou se tranquilliser mutuellement. Aussi, dès que le soir approchait, on allumait une espèce de flambeau que composaient les noyaux du tiairi (*aleurites triloba*), enfilés sur une baguette fichée en terre, ou dans un des piliers de la maison; car, quoiqu'ils fabriquassent de l'huile, ils n'avaient pas encore appris à l'employer comme luminaire; et, dans toutes les îles, on ne s'éclairait qu'avec ces noyaux, dont il fallait une immense quantité.

Le soir, donc, de bonne heure, tout était paix en dehors de ces demeures, où les Indiens n'osaient plus se hasarder de peur des esprits, et parce qu'ils

croyaient que leurs parens morts venaient errer autour des maisons, et les visiter dans l'obscurité des nuits.

Dans l'intérieur même des maisons, sauf quelques conversations ou chants historiques, tout, était tranquille; et, quel que fût le nombre de maisons formées en bourgs ou en villes, et de ceux qui habitaient sous le même toit, il y régnait toujours une religieuse tranquillité, que n'interrompaient jamais des querelles, des cris, des combats, si communs ailleurs (1). Aussi les hameaux les plus retirés de nos campagnes européennes pourrait-ils seuls donner quelqu'idée de la profonde paix qui régnait toujours la nuit chez ces insulaires.

Quelquefois, pourtant, ils se livraient encore à leurs plaisirs favoris dans leurs demeures; et, comme la danse était toujours accompagnée de chant, le chant, aussi, l'était de danse ou de mimique. Ils se trouvaient rarement plusieurs ensemble, sans qu'il y eût quelque danse ou quelque représentation dramatique, exercices pour lesquels la jeunesse était passionnée, au point de ne s'en lasser jamais. En général, pourtant, c'étaient des hommes déjà âgés qui chantaient, ou plu-

(1) Leurs plus grandes querelles avaient pour objet la délimitation des terres; et, comme ils n'avaient ni écrits, ni rien qui pût témoigner pour les temps reculés, ces disputes étaient éternelles et des plus acharnées.

tôt récitaient sur un ton grave, pendant que les femmes chantaient en effet, et battaient des mains en mesure. C'était dans ces occasions qu'on exerçait les enfans, qui, jusqu'à l'âge de dix à douze ans, exécutaient toujours tous nus. Des nattes étaient alors disposées, soit isolément, soit plusieurs les unes sur les autres, d'après la qualité ou le rang des individus. Les chefs, avec leurs femmes, couchaient tout-à-fait séparés, ou du moins un peu à l'écart des autres, et avaient souvent, soit des bois de lit élevés d'un pied on d'un pied et demi, soit nombre de nattes propres à rendre leur couche plus molle et plus commode que les autres; mais, pour le reste des habitans, ils couchaient tous à côté les uns des autres, quelque nombreux qu'ils fussent; les enfans, filles et garçons, tous nus et couverts par une même pièce d'étoffe; les autres, chacun dans son *ahou taoto* (drap de lit ou étoffe à dormir). Quant aux non mariés, ordinairement les filles couchaient d'un côté, et les garçons de l'autre, quoique ces dispositions fussent rarement ordonnées, et dépendissent de leur volonté.

Quand ils étaient couchés, commençaient la conversation, les contes et les récits poétiques. La conversation, pour la plupart du temps confuse, s'ouvrait sur différens points à la fois et sur divers sujets; mais, quand quelqu'un racontait ou récitait quelque chose, lui seul parlait, et tous les autres l'écoutaient en silence, rarement endormis, pour peu que le

conteur sût se faire écouter. Ils avaient des contes comme ils avaient des poésies de tout genre, tristes, horribles ou burlesques. Dans ce dernier genre, on n'observait pas toujours une sévère décence; mais plusieurs savaient conter avec grâce, et faire rire aux larmes leur auditoire, déjà naturellement si gai. Les hommes doués de ce talent étaient, comme les poëtes, très-recherchés. Le plus souvent, ils voyageaient, non-seulement bien venus, mais encore invités et demandés dans tous les endroits où ils allaient. Il était, en conséquence, assez rare que leurs auditeurs s'endormissent de bonne heure; mais quand enfin venait le moment de se livrer au sommeil, les dieux qui présidaient à tout, et qu'ils redoutaient tant, n'étaient pas oubliés; et, avant de s'endormir, ils ne manquaient jamais de les implorer. Aussi, dès que les contes et les récits avaient cessé, et qu'on avait commandé le silence, tous se mettaient, ou les jambes croisées, ou sur un genou; et, la tête inclinée, ils commençaient, à voix basse, des prières dont voici une formule :

*Fouatoua toua*
Sauvez-moi ! sauvez-
*toua é ahiahi é*
moi ! Il est soir; il
*ahiahi a té atoua.*
est soir des dieux.

*Éara mai iaou é té*
Surveillez près de moi, ô mon
*Atoua ! é tiai mai*
Dieu ! près de
*iaou, é taa fatou !*
moi, ô mon Seigneur !
*Éara iaou i té toumoo,*
Gardez-moi des enchantemens,
*i té aiaaé, i té totoo*
de la mort subite, de mauvaise conduite,
*é i té ahoua*
de souhaiter du mal, ou d'être
( de maudire )
*rarai, i té apa horéa,*
maudit, des secrètes menées
*i té otia fénoua*
et des querelles pour les limites des terres.
*Éi haou no rapaé roa*
Que la paix règne loin autour de nous,
*É té Atoua éara i té*
ô mon Dieu ! Gardez-moi contre le
*raé hiéhié té maro*
guerrier furieux, de celui qui erre
*tairi té*
furieux, se plaît à effrayer, dont
*paparia taréi tara*
les cheveux sont toujours hérissés.
*To hou maouri ora Iaora*
Que moi et mon esprit vivent

*vau i téié néi arii*
et reposent en paix cette nuit,
*É té Atoua !*
ô mon Dieu !

« Sauvez-moi ! sauvez-moi ! c'est le soir des dieux.
» Veillez près de moi, ô mon Dieu ! près de moi, ô
» mon Seigneur ! Gardez-moi des enchantemens, de
» la mort subite, de mauvaise conduite, de maudire
» ou d'être maudit, des secrètes menées et des que-
» relles pour les limites des terres. Que la paix règne
» au loin autour de nous, ô mon Dieu ! Gardez-moi
» du guerrier furieux, qui se plaît à semer la ter-
» reur, et dont les cheveux sont toujours hérissés !
» Que moi et mon esprit vivions et reposions en
» paix, cette nuit, ô mon Dieu ! »

## SECTION II.

—

### TRAVAUX.

Distribution naturelle de la matière en trois paragraphes, basée, pour l'homme, sur la nécessité absolue de satisfaire à ses trois premiers besoins : le logement, l'aliment et le vêtement ; première origine de toute industrie, qui ne diffère que du plus

ou moins entre les peuples dits civilisés, et les peuples appelés sauvages.

L'étude de l'industrie des Polynésiens, du moins dans ce que j'en ai observé et connu, offre un *mezzo-termine* aussi piquant que rare, entre la grossièreté des peuples les moins avancés de l'ancien et du nouveau monde, et les raffinemens du luxe, devenus des besoins pour les vieilles nations des deux hémisphères.

§ Ier.

## Logement et ameublement.

Rien de plus convenable, d'abord, que leurs demeures, pour le pays où ils sont appelés à vivre. Ce n'étaient pas, en effet, de misérables huttes mal construites, en forme de cône, comme on en trouve généralement chez les nations sauvages.

C'étaient des maisons spacieuses, élevées avec assez de régularité, et couvertes de toits de feuillage artistement travaillés, qui les mettaient bien à couvert des fortes pluies. Ces maisons étaient de différentes formes; celles de forme oblongue, dites *faré-poté*, étaient les plus communes. Ils commençaient toujours la construction d'une maison par élever le faîtage, pièce de bois de dix à douze pouces de long sur quatre ou cinq d'épaisseur, soutenue par deux ou plusieurs piliers de bois, proportionnés au faîtage ou à l'édifice qu'ils voulaient construire.

Quand le faîtage et les piliers de soutien étaient élevés et bien affermis, ils plaçaient, tout autour, d'autres piliers plus ou moins distans les uns des autres, suivant l'étendue qu'ils voulaient donner à l'édifice. A la partie supérieure de chacun de ces derniers, se trouvait une entaillure où se fixait et s'encastrait fortement un autre morceau de bois plat ou planche. Toute cette charpente, ainsi montée, bien débitée, bien jointe et proprement travaillée, généralement en bois d'arbre à pain, indiquait la forme que devait avoir la maison. Après l'avoir amenée à cet état, ils y plaçaient des chevrons de trois à six pouces de circonférence, sur une longueur proportionnelle, toujours faits de branches de *bouraau* (*hibiscus*), dont le bois jeune est extrêmement léger, et croît en longues et belles perches. Ils les dépouillaient de leur écorce ; et, après les avoir, quelque temps, laissé tremper dans l'eau, les mettaient en place sans y rien faire autre chose que des entailles aux deux extrémités, où ils devaient porter sur le faîtage et sur le bordage des piliers de dehors. Ils les prenaient assez longs pour que, placés de chaque côté du toit, ils se croisassent au faîtage, où ils étaient fortement liés ensemble.

Mais, ce qu'il y avait de mieux dans ces demeures, c'était la couverture ou toit qui se faisait, dans l'antiquité, et qui se fait encore, avec les belles feuilles du fara (*pandanus odoratissimus*). On mettait d'abord, pendant quelques jours, tremper ces feuilles

dans l'eau, d'où on ne les retirait que quand elles étaient souples et très-maniables, les frottant ensuite une à une, sur un bâton planté en terre, pour les rendre plus unies, bien égales et bien plates. On les pliait alors en double sur des baguettes très-minces et de plusieurs pieds de long; et, pour mieux les y assujettir, les deux bouts de chaque feuille ainsi pliée étaient encore attachés, un peu au-dessous, par de petits bâtons tenant lieu d'épingles. Quand les feuilles avaient subi cette préparation, pour les placer sur les chevrons, les couvreurs commençaient par le bas du toit, et couchaient chaque baguette ou rangée de ces feuilles, qui, quoiqu'en double, avaient encore deux à trois pieds de long, un pouce et demi ou deux pouces au-dessus les unes des autres, formant de la sorte une toiture aussi épaisse que solide. Lorsqu'ils avaient garni, du haut en bas, les chevrons d'une de ces couches, qui pouvait bien avoir à peu près neuf pieds de longueur, et l'y avaient bien attachée avec des cordages, qu'ils y passaient au moyen d'une aiguille de bois, ils descendaient pour en placer à côté une autre qu'ils joignaient à la première, de telle façon qu'il était impossible de l'en distinguer; aussi ces toits garantissaient bien des pluies, duraient sept à huit ans, et même étaient fort jolis à voir, surtout en dedans. Leur partie supérieure, laissant une ouverture où il pouvait pleuvoir, était toujours couvert d'*arétou noncha* (*papyrus odoratus*), artistement tissé et si fermement attaché,

que non-seulement le vent ne pouvait l'enlever, mais qu'il tenait même les deux parties du toit parfaitement unies par leur sommet. La partie inférieure des chevrons des édifices publics ou des maisons des chefs était toujours chargée d'ornemens ou décorée de toiles peintes.

Très-souvent les maisons étaient habitées en cet état, ouvertes de tous côtés; d'autres fois (et c'était un usage assez général) on plantait, tout autour, des baguettes de roseaux ou de bonraau, très-rapprochées les unes des autres, et laissant seulement une ouverture pour la porte. Cette clôture ne pouvait guère défendre les habitans des inclémences de l'air, ni les dérober à la vue; mais elle était d'un très-joli effet, et une maison indienne construite sur ce plan ne devait pas mal ressembler aux grandes volières qu'on trouve quelquefois dans les parcs de notre aristocratie. En hiver, ou dans les mauvais temps, ils plaçaient assez généralement, tout autour, des nattes ou des feuilles de cocotier. Plusieurs aussi avaient des entourages ou enclos de palissades en bois d'arbre à pain ou des haies de branches de bouraau. Dans l'intérieur de ces maisons, le sol était aplani avec soin ou semé partout d'herbes sèches. Souvent on le couvrait de belles nattes, surtout dans les maisons des chefs; mais cet usage était peut-être plus généralement pratiqué aux îles des Amis, à Sandwich et en d'autres îles qu'à O-taïti et aux îles de la Société.

Il y avait des maisons de différentes dimensions;

mais, comme, presque toujours, plusieurs familles se réunissaient sous le même toit, la plupart étaient spacieuses, et celles des chefs avaient souvent de deux à trois cents pieds de long. Les autres avaient rarement moins d'*oé oumi té ano*, un dix de brasse ou soixante pieds de long. Elles n'étaient moindres que dans le cas où leurs habitans se trouvaient momentanément épars ou ne résidaient que provisoirement dans un lieu; mais, quand ils stationnaient, ils unissaient toujours leurs efforts pour se construire de bonnes et grandes demeures.

Le mobilier de ces maisons ne consistait guère qu'en meubles de première nécessité; et, quelquefois, en instrumens de musique et autres objets d'amusement ou en pièces d'étoffes et nattes suspendues au haut des poutres et bien amarrées, de crainte des voleurs; car c'était là leur principale richesse; mais ce qu'on trouvait partout c'étaient des lances, des frondes, des javelots, des massues et autres instrumens de guerre, toujours à portée et entretenus avec le plus grand soin; puis des lits ou nattes à dormir dessus; le *touroua* ou *touauroua* ou coussin, si l'on peut nommer ainsi un morceau de bois creusé, muni de pieds comme une table, où ils posaient la tête pendant le sommeil; des filets, des lances à pêcher, et tout ce qui sert à la pêche; l'*iri* ou chaise, le *papahia* et l'*oumité;* le premier (le papahia), espèce de mortier où ils faisaient leur popoï, en y brisant, avec un pilon de pierre, différens fruits ou

végétaux; le second (l'oumité), servant de plat dans les fêtes ou assemblées, et quand il y avait beaucoup de monde réuni. Ils avaient aussi des calebasses contenues dans des filets, où ils conservaient leur eau à boire; des noix de cocos bien polies, les unes coupées à moitié, les autres entières, et qu'ils employaient en guise d'assiettes, d'aiguières à laver des mains, ou saucières à contenir de l'eau salée, ou autres sauces, dont ils assaisonnaient leur poisson, leur viande, etc.

Le touroua, l'iri, le papahia et l'oumité, se posaient ou se suspendaient en divers endroits de la maison; les calebasses, noix de coco, etc., se mettaient, en des paniers, au fata, ou pilier de bois dressé à cet effet au milieu de chaque habitation. Qu'il y eût un luxe relatif dans ces objets, si simples, c'est ce qui n'est pas douteux. Tous étaient si propres, si brillans, si ornés, si finis, polis avec tant de soin; chaque pièce, soit armes, soit ustensiles de pêche, ou de cuisine; les tables, les chaises, etc., tout était conservé, rangé avec tant d'ordre et de symétrie, qu'une maison indienne ainsi meublée, et le pavé couvert de belles nattes, ne devaient pas laisser d'étonner, de plaire et d'annoncer, en même temps, l'aisance, l'ordre et le bonheur.

La confection de ce peu d'objets devait leur coûter une peine infinie, à en juger par l'imperfection de leurs outils et de leurs moyens de travail. Point de scies ni de haches de fer pour abattre les arbres ou couper les bois; pas d'autres haches ou d'autres

herminettes pour les tailler, les creuser, les débiter, que des haches et des herminettes de pierre ; et, pourtant, tous ces meubles étaient tirés d'un seul bloc. L'oumité qui, dans les maisons des chefs, avait souvent de dix à douze pieds de long, de forme oblongue et creusé en dedans comme une pirogue, était toujours d'un seul morceau de *tomanou* (*calophyllum inophyllum*) bois dur, extrêmement difficile à travailler. Il en était de même de l'iri ou chaise, qui avait, souvent, plus de quatre pieds de long, deux de large et trois ou plus de haut ; car, formant une courbe et s'élevant considérablement aux deux extrémités, elle était du même bois et ne pouvait être tirée que d'un tronc immense. Ces chaises ainsi courbées, et ayant les quatre pieds assez près du centre ne servaient que pour une seule personne ; aussi ne les trouvait-on de cette grandeur que chez les chefs, où les dimensions en étaient, en quelque sorte, proportionnées au rang et au pouvoir de leurs propriétaires. Les autres plus petites et qui souvent n'étaient pas courbées, ressemblaient plus à de petites tables qu'à des chaises. Elles étaient construites de la même manière que les touroua et les papahia ; mais fréquemment d'autres bois. Les bois dont les Indiens se servaient pour la confection de leurs meubles, sont le tomanou (*calophyllum*), le miro (*thespesia populnea*), le tau (*cordia sebestena*), et quelquefois le poua (*crataora religiosa*), tous bois extrêmement jolis et égaux à

tous ceux qu'emploie l'ébénisterie européenne.

Les armes étaient faites avec l'aïto (*casuarina equiseti folia*); aux îles basses, elles l'étaient avec l'écorce des cocotiers (*cocos nucifora*), tout aussi dure que l'aïto. On trouvait encore, dans toutes les maisons, le *pia*, espèce de malle, singulièrement fabriquée. C'était un morceau de bois de trois à quatre pieds de long sur environ douze pouces de diamètre, quelquefois carré; mais, le plus souvent, cylindrique. Ce morceau de bois était évidé en dedans par les deux extrémités et par une autre petite ouverture d'environ six pouces, pratiquée au centre, jusqu'à ce qu'il se trouvât réduit à l'épaisseur d'environ un demi-pouce. Alors on le polissait avec soin; et on y ajoutait, à l'extérieur, comme ornement, des têtes ou autres figures, ajustées et attachées, à l'aide de cordages, avec autant d'adresse que de solidité. La confection d'un tel meuble, vu l'imperfection de leurs outils, devait leur coûter plus de temps, de soins, et leur demander plus de patience que n'en exigerait, de l'un de nos ouvriers, le plus magnifique et le plus compliqué de nos contrées. Chaque Indien, père de famille, devait, pourtant, avoir une de ces malles. Il n'était rien sans cela, et l'on se passerait plus facilement ici de tiroirs ou de commodes que, là, l'on ne se serait passé de ces malles. Elles avaient, sur la petite ouverture du milieu, un couvert qui ne fermait qu'au moyen d'un morceau de bois. On y

serrait les outils propres à fabriquer les filets et à coucher le feuillage sur les toits; les pioches, les pelles et autres instrumens aratoires; les cordages, les hameçons et mille autres petits objets, dont on avait besoin à chaque instant, et qui, sans cette précaution, indépendamment de ce qu'on ne les aurait jamais eus sous la main, se seraient égarés ou auraient pu être volés.

Outre ces maisons principales, où les familles s'assemblaient le jour et couchaient la nuit, ils avaient encore, en général, à peu de distance, deux ou trois maisonnettes où se faisait la cuisine, où l'on mangeait et où l'on fait la tapa, étoffe du pays. Dans les maisonnettes où les femmes faisaient la cuisine et mangeaient avec leurs filles, elles gardent aussi toute la vaisselle à leur usage, les jattes, les calebasses, etc.; car aucune femme ne pouvait se servir des mêmes ustensiles que les hommes; et sa nourriture ne pouvait être cuite au même feu. On voyait pourtant des hommes du peuple faire la cuisine pour les deux sexes, mais à des feux différents; et ils ne touchaient pas aux mets destinés aux femmes.

Ils pouvaient aussi aller chercher pour elles le fruit à pain, du taro, des féhi, etc., mais ils ne pouvaient, alors, charger ces fruits sur les épaules, comme ils en avaient l'habitude, et devaient les porter sous le bras; ce qui était extrêmement fatigant; aussi peu d'entr'eux leurs rendaient-ils ce service; encore les hommes n'avaient-ils qu'aux îles

de la Société cette condescendance et mille petits égards pour un sexe traité, partout ailleurs, avec mépris, et devant souvent faire tout le travail des hommes. Ces prescriptions, quoique très-gênantes, avaient, pourtant, des résultats très-convenables dans ces climats, et chez un peuple naturellement aussi peu soigneux que peu ami de l'ordre et de la propreté. Ces défenses sévères de mêler le manger et les ustensiles de cuisine ou de table, leur en faisait prendre un soin extrême; et, comme ils devaient toujours les mettre de côté, pour qu'ils ne s'égarassent pas, et pour que les enfans ne pussent y toucher, ces objets étaient toujours bien lavés et bien nettoyés à la fin de chaque repas, avant d'être suspendus, soit au fata dans la maison, soit à un pilier dans les maisonnettes.

D'ailleurs, ces maisonnettes séparées pour manger contribuaient beaucoup, je crois, à la propreté et à la santé de ce peuple, en conservant ses principales demeures propres et en bon état; car se lavant les mains à chaque instant, pendant le repas, et jetant tout par terre, l'eau de leurs diverses ablutions, ainsi que les os et autres restes, les lieux où ils mangent sont toujours, après le repas, sales et humides.

## § II.

### Alimens.

Libres de soins, et n'ayant presque jamais de tra-

vail pressé, susceptible d'être commencé ou fini à une époque déterminée, il n'est pas étonnant que les Polynésiens n'eussent pas d'heures fixées pour leurs repas; et l'on peut dire qu'ils mangeaient quand ils avaient faim, souvent cinq ou six fois dans la même journée. Cependant ils cuisaient rarement plus de deux fois par jour; l'une dans la matinée, de neuf à onze heures; et l'autre de quatre à cinq, le soir, ne dérogeant à cette règle que dans les grandes disettes, ou quand tout était en abondance; mais, je le répète, ces cas étaient rares; car l'extrême disette ne se faisait presque jamais sentir; et, dans les temps d'abondance, leur indolence ne leur permettait guère de cuire plus de deux fois, si ce n'est dans les maisons des principaux chefs.

Les Polynésiens ne se nourrissaient presque que de végétaux et de poissons, ne mangeant que très-rarement de la viande. Toutes les espèces de poissons qu'on offrait aux dieux, ainsi que la viande, en général, la volaille exceptée, étaient défendues aux femmes; mais on avait une telle abondance de végétaux et de poissons, qui n'étaient pas taboués (défendus) ou sacrés (*moa*), qu'elles ne manquaient pas de nourriture. Dans l'antiquité, avant la découverte ou avant que les blancs eussent influé sur leurs coutumes et sur leurs habitudes, ces peuples prenaient un soin extrême de leurs champs, de l'arbre à pain et de tous les autres végétaux. Ils nettoyaient leurs terres, et plantaient continuelle-

ment de nouveaux arbres, etc.; aussi ne manquaient-ils jamais de vivres, quelque nombreux qu'ils fussent, à moins que les fureurs de guerres prolongées ne les portassent à détruire mutuellement leurs plantations, leurs récoltes, et à ravager leurs champs, ou quand, après la perte d'une bataille, ils étaient obligés de se tenir en grand nombre, et pendant long-temps, cachés dans les hautes montagnes.

### A. Nourriture végétale.

Les plus importans à connaître entre les végétaux dont se nourrissaient tous les habitans des îles de la Société et de presque toutes les îles élevées du grand Océan, étaient les suivans : 1° Le Maïoré (*artocarpus*), arbre à pain dont ils avaient beaucoup de variétés, et qui, bien cultivé, donnant jusqu'à quatre récoltes par an, satisfaisait presque seul à tous leurs besoins. 2° Le taro (*caladium esculentum*), qui croît sans culture dans les montagnes d'O-taïti, et de plusieurs autres îles, et se nomme alors mapura, mais vient bien mieux dans les terrains continuellement baignés par une eau courante. C'est le fruit le plus généralement cultivé dans toutes les îles. Il est blanc, farineux, et ne le cède en rien à nos pommes-de-terre, mais ne se conserve que douze ou quinze jours. Les plus gros fruits du taro ne pèsent pas plus de cinq livres.

3° L'ouhi ou houhoui (*dioscorea alata*), ignames, qui croissent spontanément dans les montagnes de presque toutes les îles ; mais s'améliorent beaucoup par la culture. Ce fruit, très-farineux, comme le taro, ne le cède, pour le goût, ni au taro même ni à nos pommes-de-terre ; mais il a l'avantage de pouvoir se conserver toute une année. Chacun de ses fruits pèse généralement de cinq à vingt livres. Il était peu cultivé aux îles de la Société, et ne se trouve en abondance que dans les îles plus occidentales.

4° Le féhi (*musa fehi*, Bertero), espèce de bananier sauvage, mais dont le fruit s'élève droit du milieu de l'arbre, au lieu de prendre par en bas, comme ceux des autres bananiers. Il est d'une couleur rougeâtre et très-bon à manger, quand il est bien mûr et cuit. Ce fruit, qui vient abondamment dans les montagnes d'O-taïti et d'autres îles de la Société, est la principale ressource, quand manque le fruit de l'arbre à pain.

5° L'apé (*caladium costatum*), espèce de taro, mais très-insipide au goût, et qu'on ne mange qu'à défaut d'autre nourriture.

6° L'apéréo (*apereoa esculenta*), dont on mange aussi la racine. Ils en possèdent une variété nommée *maota*, dont la racine est beaucoup plus grosse que celle de l'espèce principale.

7° L'hoi (*dioscorea bulbifera*), qui atteint la gros-

seur du taro. Ce fruit est excellent; mais il faut le mettre d'abord tremper aumoins un jour.

8° Le *patara*, genre nouveau de cucurbitacée. C'est, de tous les fruits de ces îles, celui qui, pour la forme comme pour le goût, se rapproche le plus de la pomme-de-terre. Il croît spontanément et en abondance, dans les parties les plus élevées des montagnes.

9° Le *pohoué*, convolvulacée dont le fruit est bon à manger.

10° Le nahé (*angeopteris erecta*), dont on mange la racine, qui est dure, fibreuse et insipide; et dont on ne se sert que dans les momens de grande disette.

11° Le mapé ou mararé (*inocarpus edulis*), fruit ressemblant à la châtaigne, et qui n'est pas moins bon à manger.

12° Le ti (*dracæna terminalis*), dont on mange la racine.

13° Le pia (*lacca pinnatifida*), qui croît spontanément et en grande quantité dans presque toutes les îles élevées. Le fruit de cet arbre ressemble beaucoup à la pomme-de-terre; mais, avant qu'on puisse le manger, il doit être réduit en farine, ce qui demande beaucoup de travail. Voici, en peu de mots, comment s'en opère la manipulation.

Quand le fruit est mûr, on le met tremper dans de l'eau douce, et on en enlève la peau, avec un coquillage, puis on le lave de nouveau, et on le

réduit en une masse, en le grattant sur un morceau de corail, sur un bâton plat, couvert de petits cordages, ou sur tout autre objet propre à tenir lieu de râpe. Ensuite, en prenant la pulpe avec la main droite, et en versant continuellement de l'eau dessus avec la gauche, on la passe au travers d'une espèce de tamis fait d'une toile assez fine, qui entoure le bas des cocotiers. Tamisée dans cette toile, elle coule en une eau épaisse et blanchâtre, qui, reçue dans une pirogue, y dépose une pâte épaisse. Cette pâte, lavée à plusieurs reprises, se sèche sur de l'étoffe du pays, et donne une farine blanche, analogue à la cassave, substance très-nourrissante et agréable à manger de différentes manières.

14° L'haari (*cocos nucifera*), cocotier, arbre superbe, qui croît si bien dans toutes les îles, qu'il y atteint, souvent, jusqu'à quatre-vingts pieds de haut. Il porte des fruits verts et mûrs pendant toute l'année. Le lait ou jus qu'en contient le fruit est excellent à boire; et la pulpe qui enveloppe intérieurement le fruit même est très-bonne à manger, mince et molle, quand elle est fraîche; mais dure et épaisse, quand elle vieillit. On fait de l'huile avec la pulpe des fruits déjà vieux; mais, anciennement, on ne s'en servait guère que pour la mêler avec d'autres fruits ou pour préparer les différens mets. On la cuisait aussi sur le feu, pour l'emporter dans des voyages de mer. Dans cet état, elle occupait moins de place que le fruit entier, et pouvait se conserver

des mois et même des années. Ce fruit est, avec le poisson, la seule nourriture des habitans de plusieurs des îles basses. A O-taïti, il y en a d'immenses plantations. Les cocotiers sont, en général, si abondans sur toutes les îles situées sous les tropiques, et dans quelques-unes des îles basses, qu'ils suffiraient presque seuls à la subsistance de leurs habitans. On a déjà vu, ailleurs, à combien d'usages divers ils appliquaient la coque de cette noix, qui leur servait en même temps de jattes, de plats, de bouteilles, etc.

15° Le to (*saccharum officinarum*), canne à sucre, qu'ils cultivaient dans plusieurs îles.

16° Le méïa (*musa*) : bananes. Ils en avaient plusieurs variétés. Ils cultivaient ce fruit autour de presque toutes les demeures, et plusieurs espèces en croissaient spontanément dans les vallées et sur les montagnes.

17° L'ahéïa (*Eugenia malaccensis*), forme d'une petite pomme; très-belle couleur; goût agréable, mais un peu fade.

18° Le nono (*morinda utrifolia*), fruit de la grosseur d'un citron, mais d'un goût peu agréable et qu'on ne mangeait que rarement.

19° L'houi (*spondias dulcis*), grand arbre, et qui donne un fruit dont le goût tient de celui de la prune et de l'abricot, d'une belle couleur jaune, de forme oblongue et de la grosseur d'une pomme. Ce fruit ne le cède à aucun de nos meilleurs fruits européens.

20° Le para (*marattia fraxinea*), fruit de la grosseur d'une pomme, qui ne croît que sur les hautes montagnes, et dont le goût a quelque analogie avec celui de la pomme-de-terre; mais qui est dur et coriace.

On a depuis introduit, dans les îles, un grand nombre d'autres fruits ou légumes, comme l'orange, le citron, le limon, la gouyave (*psidyum pyriferum*), le ninita carita, la papaye, le tapo tapo (*anonatripetala*), le fara (*bromelia ananas*); les melons, le maïs, les oignons, les choux et autres; mais, de toutes ces productions nouvelles, aucune n'est cultivée par les Indiens. Il y a aussi à O-taïti quelques plants de tamarin et de café.

On voit que la plupart de ces plantes sont indigènes, et viennent spontanément, quoique plusieurs soient cultivées.

### B. Nourriture animale.

On a vu que les Indiens se nourrissaient particulièrement de végétaux; mais quelques animaux paraissaient aussi sur leur table, des cochons, des chiens, de la volaille, et surtout des coquillages et du poisson, qui se trouvait, partout, dans leurs îles, en telle quantité et tellement varié, pour les espèces, qu'on en ferait facilement l'objet d'une étude toute spéciale, dont les circonstances ne m'ont laissé ni le temps ni les moyens; aussi me bornerai-je à

constater ici le fait, sans entrer, à cet égard, dans aucun détail particulier; mais plusieurs de mes lecteurs ne verront pas sans quelque intérêt des notions assez développées sur les diverses sortes de pêches usitées chez ces peuples, non moins ichthyophages que frugivores.

J'ai peu de choses à dire du genre de pêche dans lequel les femmes étaient appelées à seconder les hommes, qui, pour la plupart du temps, au moins dans les îles de la Société, se livraient exclusivement à cet exercice. Les femmes, cependant, en certaines saisons, allaient à la pêche, soit la nuit, dans les rivières, armées d'un morceau de bois en forme de sabre, et d'une torche ou flambeau, pour tuer des anguilles et autres poissons d'eau douce; soit aux embouchures des rivières, avec des paniers ou petits filets, pour prendre de très-petits poissons qui, dans certains temps, viennent par bancs dans les endroits où l'eau douce et l'eau salée s'entremêlent; et, là, se tenant des semaines entières à l'abri des poursuites des autres poissons, y deviennent une proie facile pour l'homme, leur ennemi non moins redoutable.

Les habitans de toutes les îles polynésiennes, ou du moins ceux des îles de la Société, étaient d'excellens pêcheurs, et, je ne crains pas de le dire, aussi adroits et aussi exercés qu'aucun autre peuple de la terre.

Il faut noter d'abord, qu'ils savaient, comme le font certaines nations de l'Amérique continentale,

enivrer le poisson, au moyen de quelques-uns de leurs végétaux, tels que le nora (*aphrosia piscatoria*); le noutou (*barringtonia speciosa*); et l'éréva (*cerberia*), qui, jetés dans l'eau, le frappaient d'une espèce d'étourdissement, et le faisaient, en peu de temps, surnager comme mort à la surface.

Quant aux pêches proprement dites, ils en avaient un grand nombre, dont quelques-unes fort ingénieuses; mais dont le détail pourrait paraître fastidieux; aussi me bornerai-je à décrire ici les trois principales, c'est-à-dire la pêche au hameçon, la pêche au filet et la pêche au dard ou à la lance.

### 1° *Pêche au hameçon.*

Leur manière de pêcher à la ligne différens poissons était la même qu'en Europe, à cette différence près que leurs hameçons étaient toujours faits avec de la nacre de perle ou avec des os, qu'ils étaient en forme de poisson, et qu'on s'en servait sans appât pour quelques poissons, quoiqu'on y en adaptât pour certains autres.

Leurs hameçons étaient de diverses dimensions, quelques-uns extrêmement petits; d'autres, servant à prendre les bonites, les dauphins, et faits avec de la nacre en la forme de poisson volant. Les plus grands, ayant souvent plus d'un pied de long et construits avec soin, en aito (*camarina*), bois dur, fort et pesant, ne servaient qu'à prendre les requins.

Pour prendre des bonites, ils allaient hors des rescifs et en pleine mer, sur des pirogues disposées à cet effet. Ces pirogues étaient doubles, de moyenne grandeur, ayant entr'elles, vers le milieu, un panier alongé, en roseaux, espèce de réservoir, où ils mettaient les poissons, à mesure qu'ils en prenaient. Sur l'une des deux pirogues, et, plus souvent, entre les deux, il y avait une longue perche de bois en S, dont la partie la plus grosse portait et était liée sur un morceau de bois traversant horizontalement la pirogue, mais de manière à pouvoir jouer et se mouvoir, soutenue, d'ailleurs, par un autre morceau de bois ou planche d'un pied ou d'un pied et demi, placé perpendiculairement. A l'extrémité de cette perche inclinée vers la mer, était attachée une touffe de plumes pour imiter les oiseaux de mer; puis une ligne de même longueur que le hameçon de nacre, rasant la surface de l'eau, s'y plonge ou se relève alternativement, avec la pirogue. Le poisson, trompé par la couleur brillante, la forme et le mouvement du hameçon, s'y élance, dès qu'il le voit, et croit saisir sa proie, quand il ne saisit, en effet, que l'appât le plus illusoire et le plus perfide que l'homme ait jamais inventé. Dès qu'il est pris, on tire des cordes qui, attachées à l'extrémité de cette perche et tenues par une partie des pêcheurs, le relèvent et l'amènent, alors facile à saisir. Cette pêche était presque toujours abondante, et d'autant plus aisée, que les

oiseaux de mer guident vers les endroits où se tiennent les poissons.

Il y avait un autre genre de pêche à l'hameçon, où l'on se servait des pirogues simples et les plus légères. Là, un bambou de quatorze à seize pieds de long, auquel la ligne était attachée, remplaçait la perche dont j'ai parlé. Quand on voyait des bonites ou des dauphins, l'un des pêcheurs élevait le bambou de manière à ce que l'hameçon vînt toucher la surface de l'eau, pendant que les autres pagayaient de toutes leurs forces. Alors, le hameçon glissant et sautant sur la vague, imitait si bien la proie en fuite, que le poisson trompé manquait rarement de le poursuivre et de s'en emparer.

Toutes ces lignes, de même que celles avec lesquelles ils pêchaient à de grandes profondeurs, étaient fabriquées avec le *roa boehmeria*, tressé à la main ou roulé sur le genou; cette tresse est d'une force telle, que presque rien ne peut la casser, et que le fil le plus mince amènerait le poisson le plus fort et le plus robuste.

### 2° *Pêche au filet.*

Leurs filets (*oupéa*) étaient de différentes espèces, de diverses grandeurs, et se travaillaient comme en Europe. Ils les fabriquaient avec l'écorce du mati (*ficus tinctoria*), ou avec celle du *roa boehmeria*, qui, quoique tordues seulement avec la main sur le

genou, procuraient un fil fin, uni et solide. Ils en fabriquaient des filets d'une grandeur considérable, auxquels presque tout un district devait travailler, et faits, par conséquent, par pièces détachées qu'on apportait dans la maison du chef ou propriétaire, et qui, là, étaient joints et unis ensemble. Ils se servaient, en guise de liège, du bois léger des jeunes branches du bouraau; et, à défaut de matières plus pesantes, des pierres leur servaient pour le bas.

Je ne parlerai pas de leur manière d'employer leurs filets, à peu près en tout pareille à celle d'Europe; mais cette pêche, qui durait toute l'année, était extrêmement suivie et profitable en certaines saisons. Ils prenaient alors tant de poisson, qu'il était impossible de tout consommer.

### 3o *Pêche au dard ou à la lance.*

La sorte de pêche la plus générale, comme la plus recherchée dans ces îles, celle à laquelle l'Indien s'exerçait dès son enfance, et qu'il aimait encore dans l'âge de caducité, c'est la pêche au dard ou à la lance, chacun ayant l'ambition d'y exceller; aussi n'y a-t-il, en aucun autre pays, rien qu'on puisse comparer à leur adresse à cette pêche. Le poisson, venu à la portée de leur lance, était une proie assurée; et il était rare qu'ils le manquassent, tant qu'il n'était pas hors d'atteinte. Leurs lances étaient faites du bois de l'aito (*casuarina*). Ils en avaient à une,

à trois et à plusieurs pointes ; mais elles avaient rarement plus de douze à quatorze pieds de longueur. Les lances à une pointe n'étaient que le bois même bien affilé. Les lances à trois pointes se faisaient en attachant au bout trois petits morceaux de bambous pointus, un peu écartés les uns des autres à leur extrémité. Il en était de même de celles qui avaient plus de trois pointes. Jadis cette arme ne les quittait presque jamais, et l'Indien en voyage, marchant le long du rivage, sa lance à la main, était rarement embarrassé pour son repas, sûr de trouver de quoi se nourrir pendant la journée.

Ils ont différentes manières de pêcher à la lance. Dans la journée, c'est principalement sur le rescif du dehors qu'ils s'en servent. Là, debout sur le devant des rochers de corail, où les vagues qui viennent s'y briser, les mouillent souvent jusqu'à la ceinture, ils surveillent, la lance à la main, le poisson que la lame apporte, et que leur œil exercé aperçoit à l'instant, quoique nageant au milieu d'une houle écumante. Ils le manquent rarement, quand il vient à leur portée ; et, s'ils l'atteignent, la même houle leur apporte et la lance et le poisson.

Mais le plus beau moment, le moment le plus singulier de cette pêche, est celui qui les rassemble, la nuit, dans leurs petites pirogues ou sur les rescifs, avec de grandes torches en feu, formées de bottes de roseaux secs bien amarrés. Spectacle unique, en effet, que celui de ces figures nues por-

tant des centaines de flambeaux, et se mouvant, comme des spectres, en tous sens, dans leurs immenses baies! Ceux du rescif sont, ainsi que dans la journée, perchés au devant des rochers de corail, tenant d'une main la torche allumée, qu'ils agitent, et, de l'autre, la lance, prêts à frapper le poisson que cette lumière attire; mais la partie la plus pittoresque du tableau, c'est le côté des pirogues où chaque pêcheur nu ou n'ayant qu'un ceinturon, se tient debout sur l'avant de sa chétive barque, la torche enflammée dans la main gauche, et, dans la droite, la lance, prête à frapper, tandis qu'une autre figure, nue comme lui, assise dans le fond, pagaye de toute sa force. Cette scène, vraiment théâtrale, est bien au-dessus de toutes nos représentations de magie, de sorciers, d'enfer ou de diables; et, quand une de ces pirogues vient à ranger le rivage, qu'illumine, en jets éclatans, cette lumière à la fois répercutée sur ces hommes nus et armés, sur la pirogue, sur les arbres et sur tout le site environnant, en laissant, par intervalles, de larges masses d'ombre, et des espaces plongés dans l'obscurité la plus profonde, c'est un effet si neuf, si singulier, si extraordinaire, si frappant, qu'on ne saurait ni le dépeindre, ni décrire l'impression qu'il produit.

Il y avait des pêcheurs de profession ayant leurs rites et cérémonies, ainsi que leurs dieux tutélaires comme on l'a vu à l'article *Religion*, quoiqu'on puisse dire que tous s'occupaient plus ou moins

de la pêche, et que la pêche à la lance était commune à tous ; mais les chefs s'y montraient les plus adroits, et avaient la prétention d'y exceller. La pêche, en général, était, d'ailleurs, une espèce d'amusement ou de récréation pour eux, soit qu'ils pêchassent à la ligne en pleine mer, au filet dans les lacs ou baies, ou à la lance sur les rescifs. Rien de plus animé que le départ, pour une de ces excursions, d'un chef armé de lances et de dards, et qu'accompagnait une multitude de ses gens, au milieu des cris de la foule. Les chefs n'y allaient guère que quand la pêche était abondante; aussi, à leur retour, chacun, indistinctement, venait-il chercher sa part, et ces jours de pêche étaient autant de jours de fêtes. La pêche était une occupation presqu'entièrement réservée aux hommes, comme la fabrication des étoffes et des nattes l'était aux femmes exclusivement. C'était le plus fatigant de tous les travaux; car elle tenait les travailleurs dehors, la nuit; les exposait à l'ardeur du soleil, pendant le jour ; et, de plus, ils devaient souvent plonger, pour recueillir des coquillages, dans les cas où le poisson était rare.

### C. Cuisine.

A la suite de ce que j'ai pu savoir sur le choix de leurs alimens, viennent tout naturellement se placer les notions recueillies sur leur manière de les préparer; et l'on en pourra conclure que leur industrie

culinaire, sans être peut-être aussi développée que la nôtre, n'était pourtant pas aussi imparfaite qu'on serait d'abord tenté de l'imaginer.

Toutes les substances dont ils se nourrissaient, comme leurs fruits, du moins pour la plupart, ainsi que la volaille, les cochons, etc., étaient cuits avant de paraître sur la table; à l'exception de quelques poissons, qu'ils mangeaient crus, en les trempant, à chaque bouchée, dans de l'eau salée, qui, à défaut de sel, était l'assaisonnement de tous leurs mets. Aux îles Sandwich, où ils avaient du sel, ils le mangeaient presque à pleine main; à la Nouvelle-Zélande, ils n'en mangent pas du tout, et ne veulent pas même se servir de l'eau salée, en usage dans presque toutes les autres îles. Leur manière de cuire, la seule et la même dans toutes les îles, était simple; mais excellente. Ils se servaient de fours construits au fur et à mesure des besoins, et dont ils trouvaient les matériaux partout; car quelques pierres, des feuilles ou de la verdure quelconque étaient tout ce qu'il leur fallait. Ce qu'ils voulaient cuire étant prêt, ils faisaient, dans la terre, avec le premier morceau de bois venu, un trou d'environ un pied de profondeur qu'ils remplissaient de bois, auquel ils mettaient le feu, après l'avoir couvert de pierres.

Le bois consumé, et les pierres bien chaudes, ils mettaient dessus ce qu'ils voulaient cuire, couvrant le tout de feuilles vertes et de terre. L'expérience

leur avait appris combien de temps il fallait laisser les objets ainsi couverts ; et, quand ils les retiraient, ils étaient toujours bien cuits ; la viande savoureuse et tendre, et nullement inférieure à ce qu'elle aurait pu être, cuite dans nos poêles ou nos meilleurs fours. Ce mode de cuisson était le seul qu'ils connussent dans toutes les îles ; cependant ils faisaient quelquefois cuire, dans la flamme, le fruit à pain, le féhi et autres bananes. Préalablement à la cuisson, ils grattaient, à l'extérieur, le fruit de l'arbre à pain, le coupaient en deux ou en plusieurs morceaux et en enlevaient la pulpe. Ils en faisaient autant du taro et des ignames. Quant au tioo (conserve de fruit à pain), au poisson et à la volaille, on les enveloppait dans des feuilles vertes. Les cochons et les chiens se cuisaient en entier, après avoir été vidés et nettoyés avec soin. Ils avaient différentes manières de préparer leurs fruits, et les mêlaient souvent pour varier leurs plats ; mais le fruit de l'arbre à pain était, de tous, le plus estimé, et, toujours, aux îles de la Société, la nourriture principale. Ce fruit ne se conserve pourtant pas dans son état naturel, et se gâte au bout de deux ou trois jours de cueillette ; mais les Indiens avaient trouvé des moyens de le conserver. D'abord ils le laissaient dans le four, auquel ils pratiquaient une petite ouverture, afin d'en tirer la quantité nécessaire pour les besoins de chaque jour. Dans cet état, le fruit de l'arbre à pain se nommait *opio*, et pouvait se conserver deux ou trois semaines ; mais non sans

perdre, alors, beaucoup de sa qualité. Ceci, d'ailleurs, ne se faisait que vers les derniers jours des saisons de grande abondance, parce que, devant alors cueillir une grande quantité de fruits mûrs, ils les auraient perdus, s'ils ne les avaient ainsi préparés. Ces fours de conservation étaient immenses. Comme, pour les construire, ils se réunissaient plusieurs familles des mêmes districts, on cuisait à la fois des milliers de fruits; et, tant qu'ils duraient, il y avait des fêtes et des réjouissances. Une manière plus générale d'en tirer parti, c'est d'en faire un aliment qu'ils nommaient *tioo*, fort aimé d'eux, quoique d'un goût aigre, et qui peut se conserver toute une année ou même plus. A cet effet, on pratique, dans la terre, de grands trous, dont on couvre le fond et les côtés avec de l'arétou nonoha (*papyrus odoratus*), des feuilles de l'oboui seitaminée, du ti (*dracœnæ species*) ou autre verdure. On y met le fruit à pain, gratté et coupé en deux, après en avoir enlevé le cœur, comme on fait pour le cuire, et on le recouvre d'herbes ou de feuilles et de pierres. Dans cet état, il fermente au bout de très-peu de jours. On tasse alors le tout, avec les pieds, en montant dessus, et l'on en fait une pâte solide, qu'on laisse dans ce trou, couvert de feuilles, de pierres et de terre, où elle se conserve très-bien, pour les temps de disette ou de guerre. Afin de le manger, il faut aussi le cuire; ce qui se fait, comme pour les autres mets, dans des fours de pierres chaudes, et en l'envelop-

pant en des feuilles, par morceaux d'environ deux livres.

Quant aux mélanges de ces différens fruits, ils les variaient presqu'à l'infini; mais les plus ordinaires étaient celui du pia avec la banane, de la banane avec le fruit à pain, etc.; toutes combinaisons formant des pâtes très-agréables à manger, quand elles sont cuites. De même étaient leurs popoi, qui sont différens fruits, mûrs ou cuits, brisés et mêlés ensemble avec le lait de noix de coco ou avec de l'eau seulement, et qu'ils faisaient assez liquides pour pouvoir les boire.

## § III.

### Vêtement.

Si les Polynésiens étaient agréablement et commodément logés; s'ils ne manquaient presque jamais de nourriture; et si, même, ils se procuraient, presque sans travail, des alimens, le plus souvent, non moins abondans que délicats; leur industrie manufacturière ne faisait pas non plus défaut à la nécessité qu'éprouve l'homme de se préserver, par le vêtement, sous quelque latitude qu'il habite, des alternatives du chaud et du froid. A cet égard, comme aux autres, ils avaient même su joindre, jusqu'à un certain point, les intérêts du

luxe à ceux de la commodité, n'oubliant pas plus qu'ailleurs que la coquetterie est aussi une sorte de besoin pour l'homme; de manière qu'après avoir exposé les procédés, aussi simples qu'ingénieux, par lesquels ils se procuraient les étoffes nécessaires pour se vêtir, j'aurai à présenter quelques détails assez piquans, peut-être, sur la toilette polynésienne.

### A. Habits.

Les nattes flexibles et les légères étoffes qu'ils étaient parvenus à fabriquer de l'écorce de plusieurs de leurs arbres, leurs étaient plus que suffisantes pour se préserver des inclémences de l'air, sous un climat constamment si doux. La confection de l'un et de l'autre de ces objets restait entièrement dévolue aux femmes. C'était leur plus grand travail aux îles de la Société, des Amis, des Navigateurs, de Sandwich, etc.

La fabrication de la tapa était d'autant plus rude, qu'une pièce, une fois commencée, devait s'achever presque sans la moindre interruption; et il paraît que le maniement prolongé du pesant maillet a coûté la vie à plusieurs d'entr'elles.

Voici comment les Polynésiennes confectionnent ces étoffes.

Après avoir détaché des arbres qui la fournissent, et qui seront mentionnés plus bas, l'écorce propre à

fabriquer leurs étoffes, elles la mettent tremper dans l'eau de rivière, jusqu'à ce que le premier épiderme dur et vert se détache aisément de la partie fibreuse de l'intérieur, qui est mince et blanche, selon la nature des arbres dont elle provient. L'intérieur de l'écorce ainsi détaché, elles l'étendent sur la verdure en fils de peu de largeur, mais bien rapprochés les uns des autres, ou prennent soin de les tenir partout à la même épaisseur, et de leur donner une fois la largeur et la longueur que doit avoir la pièce qu'elles ont à fabriquer. Ces fils restent quelque temps en cet état, afin d'en dissiper l'humidité; et cette seule opération suffit pour les joindre ensemble, de manière à ce qu'ils ne fassent qu'un tout déjà susceptible de se plier et d'être apporté dans les ateliers ou maisonnettes, où s'achève la fabrication.

Là, sont disposées des pièces de bois carrées, de vingt à trente pieds de long, sur environ sept à dix pouces d'épaisseur, et un peu évidées par en bas, de manière à ne porter sur la terre que par leurs extrémités.

Ces pièces de bois, qu'on pourrait nommer métier, puisqu'elles servent, en effet, à la fabrication des étoffes, sont toujours tirées du mara (*cephalanthus*), qui est jaune, dur et très-sonore. Quand l'écorce fibreuse est apportée à l'atelier dans l'état précédemment décrit, les ouvrières en couchent l'une des deux extrémités, dans toute sa largeur, sur le métier; et, après l'avoir un peu mouillée, se mettent

à la battre dans toute son étendue, avec une sorte de maillet carré, de douze à quatorze pouces de longueur sur deux et demi à trois d'épaisseur, sillonné, sur ses quatre faces, de petites lignes peu profondes et d'une dimension inégale, c'est-à-dire plus minces sur une face que sur l'autre, et diminuant ainsi, graduellement, sur chacune de manière à devenir aussi délicates que le fil le plus délié. Les ouvrières battent ainsi la pièce, en longueur et en largeur, commençant par le côté du maillet pourvu des rainures les plus larges et les plus profondes, et continuant ainsi, successivement, jusqu'aux plus fines, et là se termine le travail.

Quand une pièce d'étoffe était ainsi achevée (car je parle ici plutôt d'une industrie passée que d'une industrie encore bien active), on la portait avec soin sur quelque gazon, et on la mettait sécher au soleil, ce qui, sous les tropiques, ne demandait pas beaucoup de temps; puis, roulée et enveloppée, on la suspendait aux poutres ou toits des maisons, pour s'en servir au besoin, soit comme habillement, soit comme présent à faire dans les noces, dans les cérémonies, etc., aux chefs, aux prêtres, aux sorciers, etc.

Chaque famille avait, comme je l'ai dit, une de ces maisonnettes où les femmes s'occupaient de cette fabrication; mais il y avait, de plus, dans chaque district, des espèces d'ateliers publics, maisons spacieuses où une immense quantité de ces étoffes se fabriquait à

l'occasion des fêtes, des visites des Aréoïs, d'un principal chef ou d'autres solennités. Là, les femmes se réunissaient souvent au nombre de deux ou trois cents. Les provisions leur étaient alors apportées par les hommes, qui même, en pareil cas, faisaient la cuisine; car les ouvrières, commençant des pièces de six à sept cents pieds de long sur dix à douze de large, n'avaient ni trève ni repos. Le bruit étourdissant des maillets se faisait entendre dès le matin, de bonne heure, pour ne cesser que tard, dans la soirée; mais leurs travaux, quoique fatigans, étaient plutôt agréables que pénibles pour elles; car, dans l'heureuse disposition d'esprit de ce peuple, la gaieté et les plaisirs régnaient au sein même de la fatigue, si bien que toutes ses occupations se changeaient, en quelque sorte, en plaisirs. Ainsi, fort souvent, les fabricantes de tapa ne travaillaient qu'au milieu des rires, des chants et des danses; et, comme il y avait de l'émulation entr'elles, l'achèvement de chaque pièce devenait l'occasion d'une scène d'allégresse, où celles qui venaient de la finir poussaient des cris de joie, et se mettaient à chanter et à danser autour de l'atelier de celles de leurs compagnes qui n'avaient pas encore rempli leur tâche. Tableau charmant, sans doute, qui pourrait faire croire que l'âge d'or des poëtes n'est pas tout-à-fait une fable !

Les arbres dont l'écorce était propre à faire de la tapa étaient :

1° Le maïoré ( *artocarpus incisus* ), dont on

ne prenait, à cet effet, que les jeunes branches ;

2° L'aoa ou ora ( *ficus prolixa* ) ;

3° Le mati (*ficus tinctoria* );

4° L'auté ( *broussonetia papyrifera* ).

Le maïoré et l'auté se travaillaient seuls et produisaient de très-belles pièces blanches; mais on les mélangeait pour en faire une espèce d'étoffe à jour ou mousseline de qualité supérieure. Le mélange du maïoré et de l'ora, de l'ora et du mati, en produisait aussi de fort belles, mais de couleur terne.

Les Polynésiens avaient différentes sortes de teintures végétales. Ainsi, de l'intérieur de l'écorce du tiaïri ( *aleurites triloba* ), ils tiraient une espèce de gomme ou couleur très-épaisse d'un rouge foncé, dans laquelle ils trempaient l'étoffe fine faite avec les branches du maïoré, ce qui lui donnait la consistance d'une toile cirée, et la rendait même, quelque temps, imperméable à la pluie. Ainsi, encore, du suc blanc du fruit du mati ( *ficus tinctoria* ), et des feuilles du tou ( *cordia sebestena* ), ils obtenaient une très-belle couleur rouge, et en tiraient une autre, mais plus obscure, de l'écorce de l'aïto ( *casuarina equisetifolia* ). L'écorce du nono ( *morinda citrifolia* ), et les feuilles de l'obuiscitaminée, leur fournissaient un très-beau jaune, mais peu solide, qu'ils prétendaient améliorer, en y ajoutant le fruit râpé du tomanou (*calophyllum inophyllum*). Souvent ils mêlaient ensemble plusieurs autres

plantes, qui donnaient à leurs étoffes, soit une bonne odeur, soit des couleurs variées. Ils faisaient aussi fréquemment usage de l'éréa (*curcuma longa*), dont ils se servaient dans toutes les îles, non seulement pour teindre leurs étoffes, mais aussi pour se peindre le corps et la figure.

Outre qu'ils donnaient une couleur unie à des pièces entières, ils en avaient de nuancées, et d'autres où, sur un fond jaune, ils plaçaient des guirlandes de fleurs, ou autres dessins d'un beau rouge, produisant un très-bel effet. Ces étoffes de luxe n'étaient portées que par les chefs, les prêtres et leurs femmes, et s'employaient, surtout, pour une espèce d'habillement, nommé tipouta, qui, comme le poncho des Américains, beaucoup plus long que large, et ayant, au milieu, un trou propre à laisser passer la tête, tombe sur le devant, et sur le derrière du corps, en descendant jusqu'à la moitié des jambes, et couvre les épaules, mais laisse les bras libres et à découvert. La confection des étoffes de cette espèce demandait beaucoup plus de soin que celles des autres. Elles étaient beaucoup plus épaisses; car, souvent, on mettait deux ou même trois pièces les unes sur les autres, pour n'en faire qu'une seule, en les battant avec le maillet, après les avoir mouillées, de la manière décrite plus haut. Quant aux dessins ou aux fleurs, leur application demandait plus d'attention que d'art; car, dès qu'une pièce était fabriquée, teinte en jaune et bien tendue, on

prenait des fougères ou d'autres herbes ou feuilles à jolis dessins; on les imbibait de couleur rouge, on les étendait sur la pièce, on les y pressait doucement avec la main, et la couleur s'imprimant, sans peine, sur l'étoffe encore molle, reproduisait correctement la forme de la feuille ou de l'objet qu'on y avait ainsi étendu.

La fabrication de tous ces produits étant entièrement abandonnée aux femmes, les épouses des chefs présidaient toujours à leur confection. Non contentes d'y travailler elles-mêmes, elles avaient encore, pour la plupart, la prétention d'exceller, surtout, dans la fabrication des étoffes plus précieuses, comme les étoffes nuancées et les étoffes ornées de fleurs, dont je viens de parler. Dans les momens de travail public, quand plusieurs centaines d'ouvrières devaient se réunir en un même atelier, elles étaient aussi toujours présentes; et, cela, depuis le commencement jusqu'à la fin des opérations, aidant à préparer l'écorce, à l'unir; travaillant, en général, en personne, à la plus grande pièce. Lorsque tout était fini, toutes se mettaient à chanter, à danser, et un bon repas faisait oublier les fatigues de ces corvées, d'ailleurs si joyeuses.

Les nattes aussi étaient fabriquées par les femmes. Celles qu'on faisait avec l'écorce des jeunes branches du bouraau (*hibiscus*) étaient d'un tissu très-fin. Cette écorce, après avoir été bien trempée et bien lavée, se grattait avec beaucoup de soin, sur une

petite planche, au moyen d'un coquillage, tant pour l'amollir que pour la rendre mince, et en faire sortir la partie gommeuse, avant que de la travailler; aussi ne l'employait-on que pour la confection des tipouta, et autres vêtemens des chefs. Celles qui servaient de voiles de pirogues ou de coucher, étaient faites de diverses autres écorces, et même des feuilles du jeune fara (*pandanus*), également préparées dans l'eau, grattées et amollies; mais demandaient moins de travail. Toutes étaient faites à la main, quelques-unes ornées de différens dessins, et souvent d'un tissu si fin et si régulier, qu'on pourrait le comparer à celui des produits de nos meilleures fabriques.

Ces étoffes et les nattes ne servaient que de vêtemens le jour, de coucher ou de couverture la nuit. Les étoffes étaient indifféremment à l'usage des deux sexes; mais, comme vêtement, les nattes n'étaient portées que par les hommes. On ne pouvait aller à l'eau ni avec les nattes, ni avec les étoffes, parce que les nattes étaient d'une trop grande valeur pour ne pas les ménager, et parce que l'étoffe tombait en lambeaux, comme du papier, au moindre contact de l'humidité. Il fallait donc se dépouiller de tout vêtement pour se baigner ou pour aller dans l'eau; et c'est en cet état de nudité complète que les femmes, sans même excepter la reine, préparaient l'écorce pour la confection des objets dont je viens de parler.

## B. Toilette (*tatouage*).

J'ai déjà signalé plusieurs fois l'effet pittoresque de leurs costumes d'apparat, dans les fêtes et dans les réunions publiques. Il faut rappeler ici un usage, bien souvent décrit par les voyageurs; usage existant dans toutes les îles, excepté dans celle de Rapa, et dans un petit nombre d'autres. Je veux parler du tatouage ou coutume de s'imprimer des marques dans la peau avec une liqueur d'un bleu foncé, exprimée du noyau du fruit du tiaïri (*aleurites triloba*) brûlé. Le tatouage ne différait que par le genre des dessins. Ils recevaient, pour la première fois, ces marques, à l'âge de puberté; et, depuis, dans tous les âges, suivant les circonstances, leur rang et leur conduite. A la Nouvelle-Zélande, par exemple, les dessins indiquent les différentes tribus, de manière qu'on pourrait dire que, là, le peuple ou les vassaux portent les signes de leur vassalité, et les chefs leur écusson sur la figure; car c'est la figure qui, à la Nouvelle-Zélande, est le plus tatouée. Pour les femmes, le tatouage n'était, presque partout, qu'un ornement; mais, pour les hommes, c'était, souvent, un signe de distinction, le souvenir d'un haut fait, l'attestation d'une bravoure extraordinaire; ou il avait pour but de perpétuer la mémoire d'un ami, d'un enfant, d'une mère ou de quelqu'événement glorieux ou funeste, soit qu'ils s'y fussent signalés

eux-mêmes, soit qu'ils y eussent perdu quelqu'objet digne de leurs regrets.

Aux îles de la Société ils recevaient le tatouage beaucoup plus jeunes qu'en d'autres îles; du moins les jeunes filles étaient-elles obligées de l'y subir de fort bonne heure, non que des rites les y contraignissent, mais seulement pour ajouter à leur beauté; car, là, point de beauté parfaite sans ces ornemens. C'était de huit à dix ans que commençaient, pour elles, ces pénibles opérations, cause de douleurs si aiguës, que quelques-unes même y succombaient, quoique le tatouage n'eût lieu que par courtes séances, pour ne pas trop fatiguer les pauvres patientes. Pendant l'opération, elles étaient entourées de leurs mères et d'autres femmes qui les maintenaient, les encourageaient, les battaient, même, pour les rendre dociles, et les faisaient rester immobiles, pendant que le *tahoua* ou artiste (car c'est bien ainsi que je dois le nommer), imprimait, sur leur personne, ses fantastiques, mais toujours gracieux dessins. Aux îles de la Société, les femmes étaient tatouées aux mains, au bas des jambes, aux pieds, aux cuisses et aux hanches; mais jamais sur d'autres parties du corps. On commençait par les cuisses; et les jeunes filles ne s'habillaient guère qu'après avoir reçu les premières de ces marques; car, avant, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de neuf à dix ans, elles allaient entièrement nues.

Le tatouage différait par le genre des dessins et

par les parties du corps où les marques en étaient imprimées. A la Nouvelle-Zélande, c'étaient des lignes minces, mais très-régulièrement dessinées, et qui, souvent, couvraient toute la figure, tandis qu'ils en traçaient rarement sur les autres parties du corps; ces dessins, d'un genre tout particulier, ne ressemblent pas mal aux ornemens des colonnes de quelques ordres d'architecture.

Aux Marquises, le tatouage s'imprime toujours en larges lignes traversant horizontalement le corps et la figure, comme autant de rubans blancs; et, là, des chefs ou des guerriers distingués en ont, souvent, le corps entièrement couvert, même jusqu'aux oreilles, aux lèvres et aux yeux. Ils ne peuvent réussir à se défigurer de la sorte qu'au prix de tourmens affreux; car, quoiqu'ils ressemblent alors à des nègres, ce n'est pourtant plus le même aspect. Il y a dans la contenance d'un homme ainsi tatoué, quelque chose qui repousse et fait horreur. C'est le sauvage inhumain dans son appareil le plus hideux; c'est le barbare cannibale, sous son point de vue le plus dégoûtant; c'est un tigre, un monstre qui fait frémir, qui boirait du sang humain, et qui dévorerait des chairs palpitantes.

Aux îles Gambier, le tatouage, qui est beau, ressemble à celui des Marquises; mais il est en lignes moins larges et mieux dessinées. Plusieurs en sont tout couverts; et, à distance, on les croirait habillés. Cependant ils se surchargent beaucoup moins que les

chefs, et les guerriers des îles Marquises ; car, très-peu d'entr'eux ont des marques sur la figure, et leurs femmes ne sont que rarement tatouées. J'en ai vu pourtant quelques-unes qui avaient des lignes au bas des jambes et près des mains. Comme dans plusieurs autres îles, ils ne reçoivent ces marques qu'à l'âge de puberté, par petites parties, et à longs intervalles ; mais il paraît qu'ils continuent à en recevoir à tout âge ; aussi les vieillards en sont-ils plus couverts que tous les autres.

Aux îles de la Société, les figures, moins prodiguées, étaient disposées avec plus de goût. Ils imitaient souvent des objets de la nature, des animaux, des poissons et même des hommes. Uu Indien d'O-taïti vit une fleur de lys sur la boussole du bâtiment français l'*Adhémar*. Après l'avoir soigneusement examinée, il s'en alla et revint, peu de temps après, avec un autre Indien qui portait cette figure imprimée sur le bras et parfaitement imitée. Ni là, ni dans les îles environnantes, pas la moindre trace de tatouage sur la figure ; aux îles basses de l'archipel Dangereux, tout le corps, la figure exceptée, en est souvent couvert ; mais sans ordre et sans régularité.

L'instrument avec lequel s'imprimaient ces marques était extrêmement simple, ne consistant qu'en un tout petit fragment d'os, rarement long de plus d'un demi-pouce, de la forme d'une herminette, et ayant pour manche un bâton de longueur proportionnée. Ce petit instrument avait, au tranchant,

trois à cinq petites pointes ou dents, avec lesquelles se faisaient les piqûres dans la peau. Le *tahoua* (l'artiste), trempait ces pointes dans la liqueur bleue, les adaptait aux dessins qu'il avait préalablement tracés avec du charbon ou autre chose, et frappait légèrement dessus avec un autre petit bâton. Les dents pénétraient dans la peau, et la liqueur circulait dans les piqûres qu'elles avaient faites, piqûres qui, toutes légères qu'elles étaient en apparence, n'en restaient pas moins absolument indélébiles.

## SECTION III.

---

### PLAISIRS.

J'ai déjà peint ces insulaires comme grands causeurs, vifs, animés et amis de la société. On les a vus chercher et trouver des distractions et des occasions de réjouissances jusque dans leurs travaux, en apparence les plus pénibles; aussi pouvait-on presque dire que, dans son cours ordinaire, leur existence n'était qu'une fête.

J'exposerai successivement ici leurs amusemens domestiques, les plaisirs plus brillans que leur procurait la grande société des Aréoïs, et enfin leurs réjouissances publiques.

## § Ier.

### Fêtes de famille ou de districts.

Si quelques heures d'un travail forcé, si les rites d'une religion quelquefois un peu exigeante, séparaient momentanément les amis, les maris, les enfans et les femmes, quand il n'y avait point de restrictions, et dès qu'ils pouvaient quitter ces occupations rarement pressantes, ils se hâtaient de se réunir, non-seulement entre membres d'une même famille, mais encore plusieurs familles d'un même village ou d'un même bourg, sur un même point ou dans la même demeure. Là, après les repas, et lorsqu'ils n'avaient plus rien à faire, le son du *vivo* (flageolet), le son du *péhou* (tambour), les mettait bientôt tous en mouvement. Ils ne tardaient pas à commencer leurs *péhés* (chants), leurs *oris* (danses), et passaient ainsi, presque chaque jour, des heures entières à se divertir et à goûter, dans leur heureuse insouciance, ces brillans plaisirs pour lesquels ils étaient si passionnés. Les enfans prenaient part, dès l'âge le plus tendre, à chacun de ces exercices, et souvent y remplissaient, conformément aux mœurs nationales, des rôles de la plus choquante indécence, aux acclamations et au grand amusement des personnes plus âgées.

A O-taïti, et dans les îles environnantes, ce qu'ils

aimaient le plus au monde, c'étaient la danse, le chant et les représentations. L'harmonie nasale de leur *vivo*, dont on jouait avec le nez, ou le bruit insignifiant de leur *péhou*, suffisait pour les faire tressaillir; et, dès qu'avec accompagnement de ces instrumens, on entonnait un de leurs airs favoris, leur figure s'animait, et tout leur corps, s'agitant en un mouvement mesuré, indiquait assez l'impression de plaisir qu'ils avaient reçue. Leurs exercices de ce genre commençaient par deux ou quatre personnes vêtues, quelquefois, jusqu'à la ceinture; mais, en d'autres danses, impatiens et suivant la pantomine des acteurs, plusieurs des spectateurs s'élançaient tour à tour sur la scène. Tout habillement alors devenait superflu, le tout s'exécutant dans un état de nudité complète. Acteurs et spectateurs, tous paraissaient alors atteints de folie, et représentaient, souvent, comme les Aréoïs, des scènes dont nos mœurs permettent à peine l'indication. On les voyait alternativement danser et gesticuler des mains et des bras. Les femmes chantaient et les hommes récitaient sur un ton passionné, à l'unisson, en mesure, formant comme la base des chants féminins, tandis que le flageolet et le tambour accompagnaient le tout. Les danses, en général, se nommaient *oris* ou *faupas*, quand elles étaient accompagnées de musique.

Les principales étaient :

1° *Oupépéhé*, danses et chants de femmes, avec accompagnement de tambour. Il n'y avait qu'un

homme et une femme qui chantassent. Toutes les autres femmes ne faisaient entendre qu'une espèce de sifflement, en accord avec le chant. Cette danse s'exécutait en état de nudité complète.

2° *Mamaha*, danse d'hommes et de femmes, au son du tambour. Les danseurs étaient aussi tous nus.

3° *Éhoura*, espèce de représentation où les acteurs s'habillaient derrière un rideau. Les hommes ouvraient la scène, en appelant à plusieurs reprises, et d'un ton passionné, les femmes qui arrivaient, bientôt, habillées avec beaucoup de recherche, la tête ornée de fleurs, les cheveux tressés et inondés d'huile et de parfums. Elles entraient et sortaient à chaque instant, incessamment appelées par les hommes, dont les gestes, les mouvemens, les paroles, exprimaient l'impatience, et qui semblaient tressaillir de plaisir à la vue de leurs amantes. Ils aimaient beaucoup cette espèce de représentation, pendant laquelle les musiciens étaient assis sur une élévation. Cet exercice ressemblait au *heiva*, et à plusieurs autres danses des Aréoïs, accompagnées de pantomimes et de paroles.

Il y avait encore le *mamoua*, le *maoupépé*, et plusieurs autres, mais si obscènes, qu'il est de toute impossibilité de les décrire.

Ainsi, enclins aux plaisirs, ils saisissaient toutes les occasions de s'en procurer. Dans tous les districts, il y avait presque journellement des réunions et des danses où les femmes se rendaient parées, ornées de

d'un cri sauvage, qui glace de terreur leur adversaire, et fait tressaillir de joie les gens de leur parti, à qui il annonce qu'ils vont se repaître du sang et de la chair d'un ennemi (1).

(1) Un Anglais, vieillard qui habite actuellement l'île de Toubouaï, et qui, il y a près de vingt-cinq ans, a résidé, plusieurs années, aux Marquises, m'a raconté qu'un soir, pendant qu'il était là, nombre de femmes pêchaient aux lumières, comme c'est l'usage dans toutes les îles, quand, tout à coup, on entendit ce cri trois fois répété de l'ennemi. Saisies de frayeur, toutes se sauvèrent à terre, où les hommes furent aussitôt réunis et prêts à eombattre. Chaque père, chaque mère, appelait ses enfans à haute voix. Le tumulte, la consternation étaient extrêmes. On s'aperçut bientôt qu'une femme manquait. C'était la fille unique du principal chef. D'abord, un morne silence ; puis, le cri des guerriers qui, hurlant de rage et brandissant leurs armes, demandaient à marcher aussitôt pour la délivrer, s'il en était temps encore, pendant que les femmes, qui entouraient la malheureuse mère, faisaient entendre ces lamentations particulières à ces îles, quand le sang coule avec les larmes, et qu'au milieu des plaintes et des sanglots, elles se déchirent le sein, se meurtrissent le corps, comme hors d'elles-mêmes et dans le plus affreux désespoir. La même nuit, le père, à la tête de tout son peuple, marcha contre l'ennemi, pour lui proposer la paix, s'il épargnait sa fille, ou pour lui déclarer une guerre à mort, dans le cas contraire. Il était trop tard ; elle n'existait plus.

Peu de jours après, quelques guerriers du malheureux père se glissèrent dans les bois, et parvinrent à saisir deux jeunes filles, qui se baignaient. Ils les amenèrent au chef. Elles étaient extrêmement jeunes; et, versant des torrens de larmes, demandaient à genoux la vie ; mais ni la jeunesse, ni la beauté, ne touchent ces barbares dans leur soif de vengeance. Il balança, pourtant, quelques minutes ; mais il finit par or-

Et qu'arrive-t-il, quelquefois, quand des peuplades vaincues doivent abandonner leurs femmes et leurs enfans à l'ennemi, qui, comme je l'ai dit ailleurs, les massacre presque toujours impitoyablement?

Dans ces horribles extrémités, on a vu les femmes s'unir et courir toutes ensemble sur l'ennemi, saisir le bras des hommes, embrasser leurs genoux, verser des larmes, et mettre en usage tout ce que la jeunesse, la beauté, le malheur et la faiblesse ont de plus éloquent, pour toucher les cœurs. Dans leur détresse, leur langage présentait tout ce que le sentiment et le désespoir ont de plus attendrissant; elles les imploraient au nom de leurs mères, de leurs amantes, de leurs sœurs, de leurs filles; promettaient d'être leurs épouses, leurs servantes, de se consacrer entièrement à leur bonheur; et, quand rien de tout cela ne pouvait les toucher, on les a vues, souvent, déchirer leurs vêtemens, se mettre nues devant ces monstres, dans l'espoir d'émouvoir leurs sens, à défaut de leur cœur; et, la mort sur les lèvres, parler la langue de la volupté et de l'amour. Eh bien! il était rare qu'une seule fût sauvée....; et, s'il en échappait quelqu'une, c'était effectivement toujours quand leurs sens, émus des

donner de leur couvrir la tête avec des étoffes, et les guerriers qui les avaient surprises les assommèrent à coups de massue.

charmes de la jeunesse et de la beauté, leur promettaient plus de plaisir dans les bras de leurs victimes, que ne leur en aurait donné le sang versé pour satisfaire leur vengeance. Encore, ces cas étaient-ils fort rares; car, dans l'état d'exaltation et d'ivresse mentale où ils se plongeaient toujours, avant d'engager le combat, ils y apportaient la fureur du tigre; et à leur sanguinaire coutume venait se joindre la superstition. Attendris et peut être disposés à la clémence, ils voyaient leurs pères revenir du séjour des morts, pour leur reprocher une faiblesse, et les punir eux-mêmes de n'avoir point vengé leurs mânes plaintifs. Il en résultait des scènes affreuses. Les plus endurcis frappaient leurs captives sans les écouter; les autres, partagés entre la soif de la vengeance, la superstition, la pitié, et plus souvent encore leurs désirs, avaient quelquefois de longues conversations avec elles, jusqu'à ce qu'enfin, entraînés, soit par leur passion dominante, la vengeance, soit par la superstition, ils saisissaient ces malheureuses par un bras, leur ordonnaient de fermer les yeux, et les assommaient de leurs massues ou leur perçaient le sein de leurs javelots.

Ces cruautés, heureusement, étaient peu fréqnentes, parce qu'il n'arrivait guère à un parti vaincu de ne pouvoir pas se retirer dans ses forts, où il était rare encore qu'on allât l'attaquer, quand une fois il y avait pris refuge.

Cependant elles avaient lieu; et ces dernières

scènes, quelque cruelles, quelqu'atroces qu'elles paraissent, ne se passaient qu'en des îles où semblaient s'annoncer quelques progrès vers un état moins sauvage, comme aux îles de la Société, etc., où le cannibalisme avait cessé.

Partout ailleurs, si la mort n'était pas la suite immédiate de la capture, il n'y avait là ni sentiment de pitié, ni désir de sauver un malheureux prisonnier; c'était un calcul, un acte de prévoyance plus horrible, peut-être, que toutes les cruautés imaginables. Ils ne les gardaient que pour les dévorer, plus tard, dans leurs festins de cannibales. D'autres, enfin, (et c'est, encore aujourd'hui, l'histoire d'un grand nombre de ces petites îles basses, qui couvrent toute l'étendue de l'océan Pacifique sous les tropiques), ne pratiquaient pas seulement toutes ces cruautés; mais, vivant presque sans chef et sans lois, continuellement en guerre de district à district, de famille à famille, d'homme à homme, se disputant, chaque jour, la nourriture de la journée, leur corps déchiré par les armes, le nombre des cicatrices dont tous étaient couverts, attestaient assez combien, souvent, ils devaient payer cher leur triste subsistance; et comme, là, tout se décidait par la force, la force seule y commandait.

Hideux tableau qui justifierait, s'il était possible, la triste et désolante doctrine de Hobbes, sur l'homme en état de nature!

Telle paraît avoir été l'Océanie tout entière;

telles sont, encore aujourd'hui, ces innombrables petites îles basses de l'Océanie, qui couvrent toute l'étendue du grand Océan, sous les tropiques; les îles *King's mill's group* et tant d'autres, qui s'étendent depuis un peu au delà de la longitude de Tongatabou jusqu'aux Mariannes.

## SECTION II.

—

### ÉTAT PRÉSUMÉ DES POLYNÉSIENS ANTÉRIEUREMENT A LA DÉCOUVERTE.

L'état que je viens de peindre paraît bien avoir dû être celui de l'homme sortant des mains de la nature, avant que le temps et les besoins eussent développé son intelligence, et l'habitude de la société, sa sensibilité et ses affections; mais, pour appliquer cette idée générale aux Polynésiens, en particulier, l'origine de ce peuple se perdant au milieu de la nuit des âges, il semble, d'abord, assez difficile de déterminer, d'une manière bien positive, si, à l'époque de la découverte, il était dégénéré d'un état de civilisation plus ou moins avancé, ou si, au contraire, il a toujours été, soit dans l'état de barbarie où on l'a trouvé à cette même époque, soit

dans un état pire encore, dont quelques îles, comme O-taïti, etc., sortaient alors à peine, marchant, peu à peu, pour la première fois, dans une voie d'amélioration. Ces deux hypothèses sont également admissibles; et, pour arriver à une solution satisfaisante de la question, peut-être faudrait-il, en thèse générale, examiner, d'abord, si des peuples civilisés peuvent tomber dans un état d'avilissement, tel que celui dans lequel on a trouvé ces insulaires, et par quels événemens; puis si ces événemens ont eu lieu dans la Polynésie; ou bien si une société d'hommes, supposée brute et sauvage, a pu traverser des siècles en restant, du principe de son existence jusqu'aux derniers temps, aussi stationnaire que paraissaient l'être les Polynésiens à l'époque de la découverte; toutes recherches de beaucoup au-dessus de mes forces, et qui m'entraîneraient, d'ailleurs, loin du but que je me propose dans cet ouvrage; mais, abstraction faite d'aussi profondes investigations, l'histoire seule paraît nous offrir l'un et l'autre de ces cas. En Asie, plusieurs peuples, aujourd'hui presqu'aussi barbares que nos insulaires, étaient encore, il y a peu de siècles, au rang des peuples civilisés; tandis que d'autres peuples d'Afrique et d'ailleurs, trouvés il y a des milliers d'années, dans un état sauvage, qui n'offrait même, alors, pas le moindre indice de civilisation, sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient à ces époques reculées, ce qui prouverait bien, que les circon-

stances locales, et peut-être son organisation physique et intellectuelle, peuvent également faire passer l'homme d'un état de splendeur à un état de décadence ou le laisser éternellement enseveli dans l'ignorance et dans la barbarie.

Pour arriver, de suite, de ces généralités à ce qui concerne plus particulièrement les Polynésiens, je dirai qu'en dépit dc toutes apparences contraires, et malgré la certitude acquise que des milliers d'années doivent s'être écoulés depuis que ces peuples vivent dans la plus profonde abjection, on trouve, parmi eux, des faits qui semblent indiquer quelques restes de mœurs moins grossières, et qui feraient croire qu'une suite d'événemens, dont eux-mêmes ignorent une grande partie, et sur lesquels on ne peut que former des conjectures, les a plongés dans la dégradation où nous les voyons aujourd'hui.

Leur cosmogonie est un de ces faits; leur cosmogonie, dont, ailleurs, j'ai donné quelques notions, et qui se trouve si conforme dans toutes les îles. Ce n'est pas l'homme appelé primitif, l'homme ayant toujours vécu dans la plus grossière barbarie, ou qu'y ont plongé les circonstances; ce n'est pas un tel homme qui réfléchit ainsi sur la nature des dieux, sur la création du monde, sur la formation de tous les êtres. Ces spéculations ne sont pas de l'état sauvage, et accusent évidemment les opinions traditionnelles d'un peuple plus civilisé; mais, d'un autre côté, ces

traditions, le seul de leurs monumens qui paraisse avoir traversé des siècles de barbarie, portent l'irrécusable empreinte de la plus haute antiquité. Le fonds, la forme et l'extrême élévation de ces traditions, prises dans leur ensemble, ne sont pas seulement de beaucoup au-dessus de ce que peuvent être capables de produire des peuples réduits à l'état où l'on trouva ces insulaires; ils sont encore, ce me semble, avantageusement comparables à tout ce que d'autres nations ont écrit de plus sublime sur la création. Aussi, quoiqu'on ne retrouve, chez les Polynésiens, que peu d'autres traces d'une antique civilisation, ne peut-on se refuser à la reconnaître dans ce seul fait. Le légendaire, quel qu'il soit, a décrit le Créateur et ses attributs; mais, quel homme ne reconnaîtrait, dans le passage suivant, le langage d'un enthousiaste, qui, frappé des merveilles dont il est entouré, admire l'œuvre d'un être tout-puissant, en sent la grandeur, et s'élève jusqu'à lui par ses propres idées ?

On a déjà vu ce passage; mais il est si beau, et présente, d'ailleurs, une si forte preuve de ce que j'avance, qu'on me pardonnera de le reproduire ici.

Dieu, voulant former la terre, s'adresse à ce qui doit la composer :

« Vous, pivots ! vous, rochers ! vous, sables ! Nous » sommes..... Venez, vous qui devez former cette » terre. » —Il les presse, les presse encore; mais ces » matières ne veulent point s'unir. Alors, de sa

» main droite, il lance les sept cieux, pour en for-
» mer la première base, et la lumière est créée;
» l'obscurité n'existe plus. Tout se voit; l'intérieur
» de l'univers brille. Le dieu reste ravi en extase,
» à la vue de l'immensité. L'immobilité a cessé; le
» mouvement existe. La fonction des messagers est
» remplie; l'orateur a rempli sa mission; les pivots
» sont fixés; les rochers sont en place; les sables
» sont posés. Les cieux tournent; les cieux se sont
» élevés; la mer remplit ses profondeurs; l'univers
» est créé. »

Quelqu'obscures que soient encore quelques-unes de ces phrases, ce n'est pourtant pas là le langage d'un barbare dansant sur le rivage en agitant ses armes, pour défier son ennemi; c'est celui d'un Zoroastre, d'un Pythagore, d'un philosophe solitaire, qui, après avoir long-temps médité sur les merveilles de la nature, y reconnaît l'œuvre d'un dieu créateur; c'est, enfin, celui d'un théïste, qui, découvrant Dieu dans ses œuvres, s'est élevé à la plus sublime des religions, à la connaissance et à l'adoration d'un être tout-puissant.

Mais, indépendamment du passage cité, qui n'a reconnu, dans l'ensemble des fragmens de la cosmogonie polynésienne, le sabéisme, ce culte si ancien, trouvé, dans le principe des religions, chez presque tous les peuples de la terre? Les messagers de la nuit, les messagers du jour, ceux-ci chargés de surveiller la terre, ceux-là de surveiller les mers; l'union de

Dieu avec les divers élémens ; leurs idées sur ce que ces élémens produisent, leurs idées sur la lune et sur la terre et tant d'autres..... Tout cela prouve invinciblement que le sabéisme a existé chez eux ; qu'ils ont possédé des connaissances dont ils conservent encore de vagues souvenirs, sans plus les entendre ; ayant, d'ailleurs, comme tant d'autres peuples, pris probablement, dès long-temps, ces êtres figurés et symboliques, pour des êtres réels et des dieux, ainsi que leurs mouvemens et leur influence pour leurs actions et leur pouvoir.

En supposant même qu'on se trompât sur l'esprit de ces antiques traditions, du moins y découvre-t-on, partout, des idées qui, loin de pouvoir appartenir à des nations sauvages, ne sauraient être le fruit que de raisonnemens des plus profonds, et d'une philosophie dont l'existence est impossible à supposer ailleurs que chez des peuples parvenus au plus haut degré de civilisation. On s'en convaincra, non-seulement par leur système de la création ; mais encore par toutes les idées nettes et claires qui s'y rattachent dans les traditions, et surtout par la description de Taaroa ou du dieu créateur. Quelle idée donnent-ils, en effet, de cette première divinité, sinon la plus grande que l'esprit humain s'en puisse faire ? Un être incréé, existant par lui-même ; souveraine intelligence, qui donne la vie et le mouvement à l'univers ; souverain maître de la nature, dont toutes les substances, tous les êtres émanent, dont

émane la hiérarchie même des dieux ; des dieux qui, tous, jusqu'aux plus puissans, jusqu'aux plus redoutables et aux plus redoutés d'entr'eux, régnant, par sa volonté seule, sur les diverses parties de l'univers, ne sont jamais, quoiqu'associés à sa nature et à son pouvoir, que des subalternes ; et que des intermédiaires, de l'homme à lui, qu'il peut anéantir comme il les a créés.

Tel est Dieu; mais la manière dont ils concevaient l'univers ou le monde dans son principe ne peut être, non plus, l'opinion de barbares inconséquens et irréfléchis. Taaroa était seul. Il n'y avait ni ciel, ni terre, ni mer, ni hommes. Il y avait la matière ; les pivots, les pierres, les sables existaient et faisaient partie de la divinité ; mais ils existaient désunis, sans ordre, sans mouvement ou dans un état d'immobilité. Le dieu, voulant former l'univers et tirer le monde du chaos, appelle les élémens pour les unir; immobiles, inanimés et sans vie, les élémens ne répondent pas à son appel. Alors, de sa main droite, il lance les sept cieux. La force de l'impulsion crée le mouvement avec la lumière ; et, aussitôt, la nature est vivifiée par le feu céleste et mise en activité. Tout se compose, se forme, s'organise ; les cieux s'élèvent et tournent autour de la terre ; les pierres se rangent en couches ; les sables sont placés ; la mer entre dans ses profondeurs ; le feu et le mouvement établissent la plus parfaite harmonie ; et l'univers est créé.

On sent, de reste, combien toutes ces combinaisons sont hors de la portée des peuples dans l'état barbare; mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est la conformité de tout ce système avec celui de plusieurs peuples anciens, et surtout avec celui de l'Inde. Brama, comme Taaroa, est l'être suprême qui créa, et qui est lui-même tout ce qui existe. Ses sectateurs l'ont peint également en termes sublimes; et, suivant la remarque d'un auteur moderne, sans le dégrader, comme les divinités inférieures, par des contes et par des fables absurdes (1). Tel est bien Taaroa, dont la vie et les actions consistent à créer l'univers dans son ensemble, à s'unir avec les élémens et la matière, pour produire les êtres secondaires et tout ce qui existe dans la nature. Aussi rien d'extravagant dans les traits descriptifs des attributs et des travaux de ce dieu, qui, les exposant d'une manière à la fois simple et solennelle et souvent sublime, sont assez peu figurés pour qu'on les comprenne, pour la plupart, sans difficulté; tandis que les légendes des autres divinités, si elles cachent un sens, comme je le crois, sont au moins autant d'énigmes peu faciles à deviner, et dont plusieurs même répugnent plus encore par la bassesse des actions et du langage que par leur extravagance et leur extrême merveilleux.

Une seconde preuve de l'antiquité des Polyné-

(1) Frédéric Stroberi, *The world in miniature.*

siens se tirerait des connaissances qu'ils ont dû avoir en astronomie. Ces connaissances semblent même avoir été assez étendues. Pour le prouver, je pourrais rappeler les fêtes périodiques des Aréoïs; je pourrais dire qu'ils n'ignoraient pas la cause de la clarté de la lune qu'ils croyaient, d'ailleurs, être un globe à peu près pareil au nôtre habité comme notre globe, et riche en productions analogues aux siennes, sans parler même de l'idée qu'ils paraissaient avoir de la distance de ce satellite à la terre (1); mais la preuve la plus positive de ce que j'avance à cet égard, serait le fragment suivant, trouvé dans la Polynésie; et où je crois voir un système raisonné d'astronomie, d'après lequel on pourrait penser que la marche régulière des corps célestes leur était connue.

Ce fragment est fort énigmatique. Je me bornerai, pour le moment, à en citer quelques phrases textuelles, qui donneront, tout à la fois, une idée et des difficultés qu'en présente l'explication, et du parti qu'on en pourra tirer, quand des découvertes ultérieures auront démontré qu'une telle conception ne peut être un simple jeu de l'imagination exaltée, et

(1) La semence de l'arbre ora (*ficus prolixa*) leur avait été, disaient-ils, apportée de la lune par un pigeon blanc. Il lui avait fallu deux lunes afin d'y aller, et deux pour en revenir, et il n'avait plus de plumes, lorsqu'il retomba sur la terre. Cet oiseau est, de tous ceux qu'ils connaissent, celui qui passe pour avoir le vol le plus rapide.

doit se rattacher à un ordre d'idées dont la suite suppose un certain degré de réflexion et d'aptitude aux plus hautes spéculations de la science.

LA NAISSANCE DES ÉTOILES.

*Roua , touboua noui ,*
Roua , grande est
*té touma a noho i té*
l'origine (1) , dormait avec sa
*vahiné ia éréëré fanoua :*
femme la terre ténébreuse :
*fanaou aéré tana arii éoné*
d'elle sont nés son roi , le sol ;
*héémaira lé Atoua é*
est né après lui le dieu
*hiahi héémaira té toua*
soir ; sont nés depuis nuages
*é ata oua fauroué atoura*
obscurs ou ténèbres ; mais ici
*o roua touboua noui ia*
Roua répudia
*vahiné.*
cette femme.

« Roua (grande est son origine), dormait avec sa femme, la terre » ténébreuse ; elle donna naissance à son roi , le sol, puis au cré- » puscule , puis aux ténèbres ; mais , alors , Roua répudia cette » femme. »

(1) On confondait souvent ce dieu avec Taaroa , et quelques-uns disaient que c'était lui qui avait créé le ciel, la terre, etc.

*O Roua touboua noui*
Roua Touboua, grande
*té toumou a noho i té*
est l'origine, dormait avec la
*vahiné ia taonoui fanaou*
femme grande réunion ; sont nés
*aaéra tana arii o fétou*
d'elle, sont rois ; l'étoile
*hééemaira toua o marama*
est venue, et puis la lune,
*é fatou o faiti* (1).
l'étoile faïti.

« Roua (grande est son origine), dormait avec la femme dite » grande réunion. Elle donna naissance aux reines des cieux, les » étoiles, puis à l'étoile faïti. »

*Té arii o marairéa*
Le roi, les cieux dorés (jaunes),
*a noho Fanoui é té vahiné*
dormait avec sa femme Fanoui.
*ia fahi arii fanaou aéra*
Le seul roi est né d'elle
*ana arii o faouroua*
sont rois Fauroua (2)
*o Faouroua noui nané i*
Fauroua ou étoile du matin, grande

(1) C'est, je crois, l'étoile du soir.
(2) C'est, je crois, l'étoile du matin.

*vanaa i té po ma té ao*
c'est elle, donne des décrets à la nuit et au jour,
*i té fétou ma ma té*
aux étoiles, à la
*marama, té ra ma*
lune, au soleil, et
*té avéia.*
sert de guide aux marins.

« Le roi des cieux dorés, le seul roi, dormait avec sa femme
» Fanoui. D'elle est né l'astre Fauroua, le roi Fauroua, qui donne
» des lois à la nuit et au jour, aux étoiles, à la lune, au soleil et sert
» de guide aux marins. »

*O fanou i tahatoa i té*
Il fit voile du côté ganche 'vers le
*arii o apatoa a noho*
roi nord dormait
*i té vahiné ia roua*
avec sa femme le guide
*o méré té avéia fanaou*
des marins est né
*aéra taoua arii o naounou*
d'elle sont rois étoile
*oura o naounou oura é hiti*
rouge. Cette étoile rouge qui luit
*mai i té ahiahi té*
le soir à double
*mataroua o fétou oura*
figure étoile rouge

n'étaient point d'usage aux îles de la Société, et il n'y en avait que dans les grandes fêtes et dans les réjouissances publiques. Elles avaient pour but, comme la course à pied, quelque pavillon, dont s'emparait le vainqueur. Toutes les pirogues, quelles que fussent leurs dimensions, pouvaient entrer en lutte; mais jamais plus de deux à la fois, depuis les plus petites, pagayées par deux individus seulement, jusqu'aux pirogues doubles, qui l'étaient souvent par douze à vingt. Le signal du départ donné, les embarcations rivales étaient suivies d'un grand nombre d'autres qui devaient constamment se tenir en arrière; ceux qui les montaient poussaient des cris et tâchaient d'encourager, chacun les joûteurs de son parti, de même que la multitude qui se tenait sur le rivage, ou s'efforçait d'y suivre, en courant, la direction des pirogues. Ce tumulte allait toujours croissant, jusqu'au moment de l'arrivée, moment où partait un cri perçant des vainqueurs, et de tous ceux de leur parti, qu'ils répétaient jusqu'à trois fois, en levant les bras et en agitant, dans l'air, des pavillons, leurs lances et autres objets. Ces démonstrations se répétaient pour chacun des couples engagés dans le concours; et au plaisir qu'ils semblaient prendre à ce divertissement, on s'étonne qu'il ne fût pas plus généralement répandu. Aux îles des Amis, les pirogues concouraient aussi à la voile. Ces joûtes étaient d'autant plus brillantes, qu'elles avaient lieu par un temps calme et serein, et que les baies spacieuses,

formées par les rescifs de corail qui entourent toutes ces îles, sont autant de bassins naturels, les plus propres du monde à ce genre d'exercice (1).

5° Les *fatiti raa moa* ( combats de coqs ), comme chez les Malais des îles de la mer des Indes. Les combats de coqs étaient un de leurs plus grands amusemens. Les étrangers, qui apportaient des coqs pour combattre dans les fêtes, étaient entretenus et bien traités par ceux qui avaient de ces animaux, qu'ils réservaient surtout pour ces luttes. Ils ne faisaient, pourtant, pas de paris, et paraissaient ignorer l'usage de compromettre leur fortune. Dans tous les concours, les vainqueurs n'avaient pour récompense que la gloire du succèset l'approbation publique .En ce dernier cas, comme pour toutes leurs autres luttes, quand un coq était vainqueur, ceux à qui il appartenait se mettaient à danser, à chanter, et donnaient tous les signes de la plus vive allégresse. Il est étonnant que sans être mus par aucune vue d'intérêt, ils prissent tant de plaisir à cet amusement; mais il y en avait peu pour lesquels ils fussent aussi passionnés, et le guerrier n'était pas plus fier de sa

(1) Les habitans des îles des Amis attachaient une telle importance à la confection des pirogues destinées à concourir dans ces joûtes publiques, que celles qui, après avoir été lancées et essayées, ne répondaient pas à leur attente pour la sûreté et l'accélération de la marche, étaient immédiatement condamnées et détruites.

bravoure qu'un propriétaire de coqs ne l'était de la leur.

Ils prenaient de ces oiseaux des soins propres à faire croire qu'ils leur portaient, un attachement rarement manifesté pour aucun être, non pas même pour leurs enfans. Dans chaque maison s'élevait un pilier auquel les coqs étaient attachés avec des cordages faits tout exprès, de fibres de noix de coco, qu'ils ne pouvaient rompre; et on les y retenait sur des substances plus molles afin de ne pas blesser leurs jambes. Là, non contens de passer des heures entières à les contempler et à les caresser, leurs maîtres se seraient plutôt privés de nourriture que de ne pas donner à manger à leurs oiseaux favoris. Ils les nourrissaient toujours eux-mêmes, de fruit à pain ou d'autres végétaux, qu'ils leur mettaient dans le bec, après leur avoir appris à l'ouvrir, comme on apprend à un enfant à ouvrir la bouche, pour recevoir les alimens.

Il y avait peu de maisons où il n'y eût au moins un de ces oiseaux; chaque district en possédait toujours un grand nombre; et l'on se portait souvent des défis, non-seulement de particulier à particulier, mais de district à district, ou même d'île à île, pour des combats de coqs, qui duraient souvent plusieurs jours; car on ne les laissait se battre que le matin, de bonne heure; ou vers le soir, quand l'ardeur du soleil était passée. Les prouesses de ces vaillans oiseaux étaient rappelées et célébrées en des ballades, et

chantées comme les hauts faits des plus braves guerriers. On se souvient de combats de coqs livrés de temps immémorial, entre districts, et ils en conservent la mémoire comme celle de leurs grandes batailles.

6° Le *téa ra*, jeu des archers. L'arc s'appelle *fana*; la flèche *éoré*. Les arcs étaient faits de bouraau (*hibiscus*), mais du cœur de l'arbre, qui est à la fois très-fort et flexible. Ils avaient environ cinq pieds, étaient très-peu courbés, et plus gros au milieu qu'aux deux extrémités. Les flèches étaient de bambou; mais la pointe en était d'un bois fort et pesant, l'éïto (*casuarina*), et la corde de l'écorce du roa (*boehmeria*). C'était l'amusement favori des chefs, et celui auquel ils se livraient toujours pendant les grandes fêtes. Ils n'avaient point de but, et il s'agissait seulement, pour chacun, d'envoyer, plus loin que les autres, la flèche qu'il tirait, en mettant un genou en terre. Le lieu qu'ils choisissaient pour ces exercices était toujours quelque pointe de terre sacrée, où les premiers chefs et les membres de la haute aristocratie avaient seuls droit de se présenter. A l'entrée, on plaçait des hommes de garde, armés chacun d'une lance qu'ils croisaient en forme de barrière; et, quand un individu osait s'y présenter, sans être premier chef ou du plus pur sang aristocratique, ils gardaient leurs lances croisées, en baissant les pointes de son côté, pour marquer que l'entrée lui en était interdite; mais ils les relevaient à l'ap-

proche de toute personne de la haute noblesse.

Les femmes en étaient indistinctement exclues, quoiqu'elles eussent souvent le même amusement, mais à une certaine distance du lieu où se tenaient les chefs.

Il y avait une espèce de plate-forme en pierre, où ils montaient pour tirer de l'arc; et des jeunes gens, se tenant à l'autre extrémité, avec des pavillons blancs adaptés à des bâtons, indiquaient, par certains mouvemens convenus, la flèche qui portait le plus loin. Les flèches, fréquemment de deux pieds et demi de long, étaient aussi souvent ornées. Chaque archer en avait dix à douze dans un carquois. Le carquois était un morceau de bambou d'environ trois pieds de long sur deux à trois pouces de diamètre, bien poli, le haut et le bas ornés de sculptures, liés soit avec des tresses de cheveux soit des cordes extrêmement fines. Le couvercle en était la moitié d'une noix de coco, noir et luisant, quelquefois sculpté, et s'y attachait par des tresses de cheveux. L'arc, les flèches, le carquois étaient de vrais objets de luxe, aussi élégans que riches.

Cet amusement, si exclusif, que les rois et les grands pouvaient seuls s'y livrer, n'en était ni moins soumis à l'inspection des dieux, ni plus exempt de cérémonies. D'abord, ils devaient se rendre au Maraï, où, après quelques prières, ils dépouillaient leurs vêtemens ordinaires pour revêtir le costume d'archer, que je nommerai *sacré*, car il ne servait qu'en cette

occasion, et ils devaient le rapporter, aussitôt après l'exercice, au temple, où il était remis à un gardien, ainsi que les arcs, les flèches et les carquois. Puis, chaque archer, tous ceux qui avaient pris part à cette récréation, et qui avaient touché ces choses sacrées, devaient se laver tout le corps, avant de pouvoir reprendre leurs habillemens ou toucher à la moindre nourriture.

Ils avaient encore nombre d'autres amusemens communs, et, en quelque sorte, journaliers, ce qui n'empêchait pas qu'ils ne s'y livrassent aussi pendant ces fêtes solennelles.

Tels étaient:

1° L'*apéréa*, qui consistait à lancer une flèche à la main, et sans le secours de l'arc. Ils choisissaient, pour cet exercice, un terrain droit et uni, sur lequel il fallait donner à la flèche une direction déterminée, en la faisant, à plusieurs reprises, glisser et rebondir sur la terre, comme une pierre sur l'eau. Hommes et femmes se livraient également à cet exercice.

2° L'*ativira* (le ricochet), qui consistait à lancer et à faire glisser sur l'eau de petites pierres, ce qui se faisait près des baies, des lacs, ou des embouchures de rivières. Les pierres étaient choisies, et souvent arrondies, et préparées à cet effet. C'était à qui ferait glisser et bondir le plus loin sa pierre, sur la surface des ondes, jusqu'à ce qu'elle y disparût.... Amusement que prenaient les hommes, les femmes et les enfans.

3° L'*horoué* ou *goroué* (1), qui consistait à se laisser emporter par les vagues de la mer, en se tenant sur leurs sommets, amusement le plus agréable pour eux, de tous ceux qu'ils s'étaient créés dans l'eau. Cet exercice avait pour théâtre les ouvertures dans les rescifs, lieux où la mer brise avec le plus de fureur. Parmi tous les tours de force ou d'adresse que les hommes, en différens pays, sont parvenus à exécuter, je n'en connais pas qui surpasse celui-ci ou qui cause plus d'étonnement à la première vue. En général, ils ont une planche de trois à quatre pieds de long, avec laquelle ils gagnent la mer à une certaine distance, guettant les vagues, plongeant sous celles qui ne sont pas assez fortes, et en laissant ainsi rouler plusieurs sur leur tête, jusqu'à ce qu'il en vienne une très-élevée, que leur annoncent les cris poussés de la terre, par les spectateurs, toujours réunis en grand nombre sur le rivage. Couchés sur leur planche, ils attendent la lame; et, au moment où elle les aborde, ils se donnent un mouvement qui leur en fait atteindre le sommet, d'où on les voit aussitôt, emportés, avec la rapidité d'une flèche, vers la rive, sur laquelle on croirait qu'ils seront jetés en lambeaux; mais, quand ils en sont très-près, un petit mouvement les fait retourner et quitter la vague, qui, presqu'au même instant, se brise avec fracas sur le sable, ou sur les rochers, tandis que l'Indien,

(1) Le *g* prononcé comme en espagnol.

à flot, et sans jamais quitter sa planche, part, en riant, pour recommencer son terrible jeu. Hommes et femmes aiment à la fureur ce divertissement, et s'y exercent dès leur plus tendre jeunesse; aussi quelques-uns en acquièrent-ils une habitude qui passe toute croyance. J'en ai vu, dans de très-gros temps, sauter à genoux sur leur planche, et se tenir ainsi en équilibre, pendant que le flot les emportait avec une vîtesse effrayante.

Les femmes avaient aussi plusieurs jeux auxquels elles se livraient pendant ces fêtes. Les principaux étaient : *Éharouraapou*, *teuraa* et *éapaïra*, trois jeux de balles. Pour le premier, on se servait d'une balle faite des fibres du tronc du bananier, qui, quoique solidement attachées et tressées ensemble, étaient légères, et lui permettaient de surnager. Dans ce jeu, les deux partis se tenaient à distance l'un de l'autre, dans une plaine ou sur le rivage, la balle entr'eux, au milieu. A un signal donné, toutes partaient pour la saisir. Celle qui l'avait saisie la première, aidée par toutes ses compagnes, tâchait de la diriger vers un but indiqué, malgré les efforts du parti contraire, appliqué à la détourner à son tour; et, ainsi, elle passait, de main en main, les femmes se battant, tombant tantôt dans l'eau, tantôt sur le sable, avec des cris et un bruit épouvantable, jusqu'à ce qu'enfin l'une d'elles réussît à porter la balle au but désigné. Alors, cri de triomphe du parti vainqueur, qui revenait, en dansant et chantant, au

point de départ, pour reprendre ses rangs et recommencer.

Les deux autres jeux étaient exactement les mêmes, si ce n'est que les balles plus petites étaient poussées, soit avec le pied, soit avec un bâton de douze pouces de longueur, aplati à l'une de ses extrémités. Là, de même, cris, tumulte, culbute soit dans l'eau, soit sur le sable, les rivales plongeant dans l'une, se roulant sur l'autre, pour la saisir, souvent couvertes de boue et méconnaissables; même dénouement..... Cris de triomphe, chants et danses du parti vainqueur....; et, tout cela, souvent pendant des journées entières.

La grande affluence, dans ces fêtes, ne durait ordinairement que trois ou quatre jours. On n'y faisait guère que deux offrandes, et quelquefois, même, qu'une seule offrande de provisions; mais, en effet, assez abondante pour suffire, aux besoins, de trois ou quatre journées. Ce terme écoulé, chacun devait chercher à se pourvoir par lui-même, les Aréoïs seuls exceptés; car, tant qu'ils continuaient leurs représentations, on continuait à les nourrir, jusqu'à ce que soit la rareté ou le manque de vivres, soit d'autres causes, les engageassent à visiter quelqu'autre île ou quelqu'autre district. Les autres se retiraient peu à peu chacun chez soi. Quant aux étrangers d'une autre île, il arrivait que le chef qu'ils visitaient les nourrissait encore; quoique la coutume la plus générale fût, pour chacun, d'avoir ou de se

faire un ami, chez lequel il vivait, et était nourri pendant son séjour, à la charge, toutefois, de partager les travaux de la maison, comme d'aller aux provisions, d'aider à les préparer, etc.

Les fêtes finies, une singulière coutume qu'observaient toujours les comédiens du *fatou noté paupa*, le maître des cérémonies, et quelquefois même les Aréoïs, c'était de planter en terre un pilier qu'on appelait le *potii ino* (la mauvaise petite fille); et qu'on surchargeait de vieux morceaux d'étoffe, de paniers vides ou remplis des restes du manger, etc.; le tout au milieu des rires et des plaisanteries....; espèce de lendemain du mardi-gras; folie à laquelle ils ne laissaient pas que d'attacher quelqu'idée superstitieuse; car, s'ils étaient mal reçus dans leur station la plus voisine, c'est qu'ils avaient été suivis par le *potii ino*.

## D. État sanitaire.

Point de bonheur sans la santé! Vérité triviale, mais non moins applicable aux nations qu'aux individus. Quelle félicité peuvent goûter, en effet, fussent-elles, d'ailleurs, enrichies de tous les trésors de la nature, ces populations incessamment décimées, sur quelques points de notre globe, par les affections morbides que développent, au milieu d'elles, soit l'erreur ou la négligence d'une administration cou-

pable, soit l'inflexible loi d'un climat naturellement insalubre ?

Ici, encore, nos Polynésiens semblent n'avoir rien à demander à la Providence, prodigue de tant de bienfaits envers la plupart d'entr'eux ; et, abstraction faite même de ces plaisirs si multipliés qui les entouraient chaque jour, une circonstance qui, sans doute, contribuait beaucoup à leur bonheur, c'est l'état constamment satisfaisant de la santé publique parmi eux, c'est le peu d'infirmités dont ils avaient à se plaindre, avant que nous ne les eussions visités. Ils n'éprouvaient, alors, qu'un petit nombre de nos maladies, et nulle tradition n'atteste, dans leurs îles, l'existence et les ravages d'aucune maladie épidémique et contagieuse, avant l'apparition des Européens.

Les principales maladies dont ils étaient alors affligés, étaient des maladies cutanées, l'éléphantiasis en particulier, et toutes espèces de boutons, abcès, furoncles, ulcères, etc., la lèpre même, en quelques îles.

Ils avaient aussi et ont encore des espèces d'*albinos*. J'en ai vu dans presque toutes les îles que j'ai visitées. L'iris de leurs yeux est rouge. Ils ne supportent que difficilement la lumière du jour ; leurs cheveux sont blancs et leur peau blafarde et tachetée.

Voici les noms qu'ils donnaient aux maladies les plus communes alors parmi eux :

1° *Notaté* (phthisie ou consomption). Elle était accompagnée d'une toux. Ils croyaient ce mal con-

tagieux, et s'éloignaient de ceux qui en étaient affligés.

2° *Féfé* (éléphantiasis). Cette maladie attaque presque toutes les parties du corps, mais principalement les jambes, qui deviennent souvent d'une grosseur monstrueuse, se couvrent, avec le temps, d'ulcères, et s'ouvrent en larges plaies. Elle s'annonce et augmente par attaques, accompagnées de fièvres successivement froides et chaudes, mais toujours violentes, qui font beaucoup souffrir, et durent de trois à huit jours, jusqu'à ce que le mal descende dans la partie affligée qui s'enflamme et s'enfle, ce qui fait souffrir encore pendant quelques jours; après quoi il paraît qu'on ne souffre plus guère, et qu'on n'est incommodé que par la grosseur toujours croissante des parties attaquées.

3° *Ouné ouné*, gales ou toute espèce de maladies de la peau, accompagnées de démangeaisons.

4° *Ouna*, boutons, abcès, furoncles, etc.

5° *Hobi.* C'était la plus horrible de toutes les maladies auxquelles ils étaient sujets. La chair devient d'abord dure et insensible; puis il s'y manifeste des taches noires et ternes; et, bientôt, tous leurs os sont attaqués, particulièrement ceux des mains, des pieds et de la figure. La chair se dessèche, les doigts des pieds et des mains deviennent crochus et semblent brisés; la peau se déchire et s'ouvre en larges plaies; les os, comme moulus, se brisent en morceaux et tombent en poussière; et, se dissolvant ainsi, peu à

peu, les mains, les pieds, le nez, les yeux tirés, ils deviennent monstrueux, et meurent, généralement au bout de cinq à six années, dans un état horrible, mais sans souffrir.

6° *Érimatoua*, quand ils se croyaient sous un charme ou ensorcelés. C'était une espèce de tristesse ou de découragement, une sorte de *spleen*. Pris de ce mal imaginaire, il était rare qu'ils en échappassent. Ils avaient plusieurs autres indispositions attribuées à la même cause.

7° *Taïrétia*, mort subite, très-commune alors, extrêmement rare aujourd'hui; ce qui ferait croire qu'elle était occasionnée par le poison, dont ils connaissaient plusieurs espèces, et de très-violens.

8° *Ouha raïhi*, gonflement des testicules, sorte de sarcocèle. Cette maladie dont plusieurs sont attaqués, paraît n'être que le *féfé* (*éléphantiasis*), qui prend son siége dans ces parties; car le mal augmente, ou plutôt les testicules enflent dans le cours d'attaques accompagnées de fièvres absolument pareilles aux attaques d'éléphantiasis. Le plus souvent, il n'y en a qu'un d'attaqué; mais il s'en est présenté des cas monstrueux et tels qu'en peu d'années, les malades ne pouvaient marcher. J'en ai vu chez qui, lorsqu'ils étaient debout, ces parties touchaient à terre.

Telles étaient les principales maladies dont ils se voyaient autrefois affligés; et nul doute qu'il ne s'y joignît nombre d'autres légères indispositions. Ainsi,

leur extrême gloutonnerie, qui, dans les temps de grande abondance, dans leurs fêtes, ou dans leurs visites, les portait à surcharger leur estomac, devait leur faire éprouver, par exemple, de fréquentes indigestions, aux résultats souvent funestes. D'un autre côté, leur vie, par trop voluptueuse, et l'abus qu'ils faisaient des plaisirs des sens, les épuisaient de bonne heure, et leur causaient les maux les plus fâcheux. Toutefois il est certain qu'ils connaissaient peu des nôtres, absolument exempts de violentes endémies; et que, malgré beaucoup de marécages, malgré les terrains toujours humides où ils plantaient leur *taro*, malgré des eaux croupissantes et une chaleur excessives à l'intérieur, ils ignoraient ces fièvres malignes et intermittentes, si terribles dans plusieurs pays situés sous la même latitude. Il serait assez difficile de dire pourquoi ces îles étaient affranchies de ces fléaux, tout en réunissant tant de causes propres à les y faire naître et à les y entretenir.

Peut-être cela vient-il de ce qu'elles sont de moyenne grandeur, toujours rafraîchies par de fortes brises, et éloignées de toute grande terre du continent; ce qu'on peut regarder d'autant plus probablement comme la cause de leur salubrité, qu'en avançant seulement jusqu'aux Nouvelles-Hébrides et autres îles plus rapprochées de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Guinée, on retrouve, aussitôt, ces fièvres mortelles de Batavia, et autres contrées de l'Inde qui rendent ces îles inhabitables, même pour

les Indiens de Tongatabou et des autres îles orientales.

Depuis long-temps on connaissait le climat mortel des Nouvelles-Hébrides. Le capitaine Dillon, celui qui a découvert les restes de la Pérouse, et d'autres qui avaient aussi visité les Nouvelles-Hébrides, y avaient perdu beaucoup de monde par des fièvres violentes; mais c'est en 1830 qu'on vit un effet terrible de leur insalubrité, quand plusieurs bâtimens s'y rendirent pour recueillir le bois de sandal que le même Dillon y avait découvert. Ces bâtimens portaient à leur bord nombre d'Indiens d'O-taïti, des îles Sandwich, des îles des Amis et de Rotouma, dont les deux tiers succombèrent en peu de jours; et, dans cette malheureuse expédition, il ne mourut pas moins de mille à douze cents personnes en peu de semaines, par un naufrage, par des escarmouches contre les naturels, et surtout par les maladies. Une chose remarquable, c'est que les Indiens en étaient particulièrement atteints, et que peu de blancs en furent victimes.

Exempts de fortes épidémies, ils l'étaient également de presque tous nos autres maux. Cet état de bonne santé, qui seul constituerait le bonheur, ils le durent, particulièrement, je crois, à ce que, libres de toute préoccupation d'esprit, ils ne vivaient qu'au jour le jour, et pour le présent, non par abrutissement, mais par suite de circonstances singulières, qui, dans un des pays le plus fertile de l'univers,

les laissaient sans soins, comme sans inquiétude, pour leur subsistance. Leur existence, en effet, était plus physique, et par-là même plus saine que dans les contrées où des craintes, des inquiétudes, et surtout les travaux de l'esprit, amènent les plus grands maux et les deux tiers des maladies. Plus sensés sous leur heureux climat, ils suivaient presque littéralement, d'instinct, les préceptes d'Aristippe, considérant la sensualité et la volupté comme les jouissances suprêmes de la vie. C'est peut-être aussi à ces heureuses circonstances, et à la disposition non moins heureuse de leur caractère et de leur esprit, qui les porte toujours plutôt à rire qu'à se chagriner des événemens quels qu'ils soient, que les femmes, en y joignant la manière leste et dégagée dont elles s'habillent, doivent la facilité avec laquelle elles accouchent en ces îles; car je ne pense pas que cela provienne de quelque différence d'organisation. J'ai cru pourtant remarquer que les enfans des Indiens, quelque forts et grands qu'ils deviennent par la suite, sont, en naissant, plus petits que la plupart des enfans des blancs. Que je me trompe ou non à cet égard, il est de fait que peu de Polynésiennes meurent en couche; et cela, malgré une habitude qui paraît ne devoir pas être salutaire, celle de mener l'accouchée et son enfant à la rivière, et de les y laver l'un et l'autre dans l'eau froide, aussitôt qu'elle est délivrée.

Les enfans, en général, étaient sains et robustes, et ne souffraient point ou peu de la dentition et autres

maux, auxquels ils sont sujets en nos climats ; aussi n'en mourait-il que peu de ceux qu'on laissait vivre ; observation, d'ailleurs, applicable à tous les âges et à toutes les classes. Il s'y trouvait beaucoup de vieillards, et il paraît certain que la durée de la vie n'était pas moindre en ces îles que dans les pays civilisés, et sous les climats les plus tempérés.

Outre ces heureuses dispositions d'esprit, qui, sans nul doute, contribuaient beaucoup à les maintenir en bonne santé, ils avaient des règlemens, qui, comme on l'a vu, peuvent n'avoir été établis que pour assurer ce résultat. Leur régime de vivre leur était, d'ailleurs, tout-à-fait favorable, sous ces climats ; car, s'ils n'étaient point rigoureusement frugivores, si, partout, ils se nourrissaient beaucoup de poisson, les fruits et les végétaux n'en étaient pas moins leur nourriture principale ; et, les grandes fêtes exceptées, ils ne mangeaient que peu ou point de viande. Ils étaient, pourtant, grands mangeurs et digéraient avec facilité des quantités énormes de leurs légers alimens. C'est peut-être à cette diète et à la coutume de se baigner, plusieurs fois par jour, dans l'eau de rivière, toujours fraîche, et même froide, le soir et le matin, qu'ils devaient, leur haute stature et leur force corporelle, qui m'a toujours paru, dans la plupart des individus, égale à celle des habitans des pays froids et tempérés. J'ignore à quelle source ont puisé leurs documens, ou quels moyens ont employés ceux qui ont peint les

Polynésiens comme faibles et débiles, et ne veux pas contester ici l'exactitude de leur dynamomètre; mais, moi, pendant près de six années de séjour, j'ai eu d'autres moyens de les éprouver. C'étaient des caisses d'arrow-root, espèce de cassave, de trois à quatre cents, des barils, des sacs et des balles de toute espèce de marchandises, des pièces de bois de mille à deux mille livres, transportés de l'intérieur au rivage, par un petit nombre d'hommes. C'étaient soit des voyages de dix à vingt lieues dans des embarcations et à la rame, pendant la plus grande chaleur du jour, soit des courses dans les montagnes, où un même homme m'a porté cent fois au travers des torrens; et, par tous ces travaux, j'ai toujours vu que, tout en ayant moins d'habitude, moins d'adresse, moins d'expérience que les blancs, ils leur étaient, néanmoins, supérieurs, quand il s'agissait de lever et de charrier de pesantes masses ou de supporter des fatigues et des privations, comme le prouvera le récit de mon dernier voyage à O-taïti, fait de l'extrémité de Taïarabou à Papéiti, à une distance qui n'est pas moindre de vingt-cinq lieues. Nous partîmes à dix heures du matin, et arrivâmes à trois heures de la nuit. Mes Indiens avaient ramé pendant toute la route, et ne s'étaient arrêtés qu'environ deux heures pour se reposer et préparer quelque nourriture. Le lendemain ils ne parurent ni abattus, ni fatigués; et, certes, aucun blanc n'en pourrait faire autant, au moins dans ce pays-ci. Toutefois ils manquent de

constance. N'éprouvant pas de grands besoins, rien ne peut les engager à un travail prolongé; mais c'est de force, et non pas de constance qu'il s'agit.

S'ils avaient peu de maladies, ils n'avaient aussi que peu de remèdes. D'ailleurs, presque toutes leurs indispositions, ils les attribuaient, comme on l'a vu, bien moins à des causes naturelles qu'aux dieux, aux tiis (esprits infernaux), aux enchantemens et aux enchanteurs; aussi étaient-ce plutôt les prêtres et les sorciers que les médecins, qu'ils consultaient dans leurs grandes maladies. Ils avaient, pourtant, des espèces de médecins et de chirurgiens dans la personne de leur *taata paou maï* (hommes qui font cesser le mal); et leur *raaou paou maï* (herbes qui guérissent), représentaient une sorte de médecine. Tous leurs remèdes étaient des simples, et encore était-il rare qu'ils les administrassent autrement qu'au dehors. Dans presque toutes leurs maladies, des frictions étaient leur grande ressource, et il n'y avait que très-peu de cas où ils prissent intérieurement des médecines, quoique connaissant et employant quelquefois des purgatifs. Les frictions pour les douleurs et dans des cas ordinaires, ne se faisaient qu'avec la main et à sec; mais, dans plusieurs maladies graves, on y employait les sucs de certaines herbes, qu'on chauffait quelquefois avant de les administrer; et, comme ils n'avaient ni chaudières, ni ustensiles en métal, ils jetaient une pierre rougie au feu dans le vase qui contenait la médecine. Ils avaient

aussi l'usage des bains de vapeurs; car ils tenaient la partie affligée au-dessus de la vapeur produite par les liquides ainsi échauffés.

Nul doute que ces frictions ne fussent, dans plusieurs cas, de la plus puissante efficacité. C'étaient, généralement, les femmes qu'on employait pour cela, comme ayant la main plus douce, quoique, parfois, ces opérations fussent extrêmement rudes, jusqu'à marcher ou à sauter sur le corps du malade, quand il s'agissait de fortes douleurs de reins, etc.

Un autre de leurs grands moyens, mais dont il serait, je crois, difficile de penser autant de bien, était de se baigner dans l'eau froide. Souvent, dans les plus sérieuses maladies, au milieu de l'accès d'une fièvre ardente, on portait le malade à la rivière. C'était bien jouer le tout pour le tout; car il fallait ou guérir ou succomber. Ils prétendent que ce mode de traitement a fait des cures merveilleuses; mais je croirais bien plutôt à l'effet contraire. Ils faisaient même pis que cela, et se jetaient à l'eau, en sortant des bains de vapeurs. La manière de prendre ces bains était d'échauffer des pierres, qu'ils couvraient de feuilles, et sur lesquelles se plaçait la personne malade, bien enveloppée d'étoffes, ainsi que le four à vapeur. Les femmes s'en servaient avant et après leurs couches, mais ne se jetaient pas à l'eau aussitôt après en être sorties. Ces fours étaient dressés près des rivières ou de la mer, et les malades, comme les personnes bien portantes en Russie, se précipitaient

dans l'eau froide, en sortant, tout en sueur de ces bains, qui sont d'une chaleur excessive. Ils étaient beaucoup plus entendus, comme chirurgiens, au moins pour guérir des coups et des blessures; savaient remettre un membre cassé, et possédaient, en anatomie, des connaissances qui pourraient étonner, quoiqu'ils paraissent en avoir eu de beaucoup plus étendues encore, autrefois; car ils conservent quelques fragmens ou traditions semblant avoir appartenu à un cours complet d'anatomie; fragmens qui, tout incomplets qu'ils sont aujourd'hui, présentent la synonymie descriptive de tous les os qui composent le corps humain. Cette tradition existe, j'en suis certain, sous le titre de *tino*, du corps, mais je n'en ai été informé qu'à mon dernier voyage, deux ou trois jours seulement avant mon départ et je n'ai pas eu le temps de me le procurer.

Quant au remboîtement des membres disloqués, ils l'opéraient à force de bras, et réussissaient assez généralement à les faire rentrer dans leurs joints. Il paraît certain qu'ils ont, quelquefois, entrepris et exécuté, avec succès, la dangereuse opération du trépan; et quoiqu'il ne semble pas qu'ils aient connu l'amputation des membres, comme celle des jambes et des bras, celle d'un testicule, dans certaines maladies, était en usage, et même assez fréquemment pratiquée dans toutes les îles. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle s'exécutait avec une pierre tranchante. Ils perçaient aussi les abcès, les furon-

cles, etc., se servant de dents de requins en guise de lancettes. Ils racontent, au reste, tant de merveilles de leurs opérations chirurgicales qu'il est permis de douter de plusieurs. Il serait même ridicule d'en mentionner quelques-unes, comme celle par laquelle ils prétendent, non-seulement avoir ouvert le crâne, mais avoir enlevé des parties de la cervelle fracturées, et les avoir remplacées par les parties analogues d'un cochon tué sur la place ; ajoutant que les personnes ainsi opérées ont survécu à l'opération.

On doit, sans doute, rabattre beaucoup de leur prétendu savoir ; mais on ne peut leur refuser beaucoup d'adresse pour la guérison de simples blessures, et des connaissances assez étendues sur les propriétés pharmaceutiques de leurs plantes. Ils traitaient aussi avec succès les maux d'yeux, et guérissaient facilement la piqûre des scorpions, des mille-pieds, et même les blessures bien plus redoutables des arêtes d'un poisson très-venimeux, auxquelles une prompte application des remèdes connus pouvait seule arracher la personne blessée à une mort aussi terrible que certaine.

Les prêtres et les sorciers, dans plusieurs îles, étaient aussi, souvent, médecins, administrant alors au spirituel et au temporel. Il n'y avait pas d'accoucheurs ; mais des sages-femmes qui étaient, en même temps, des *vahiné paumaï* (femmes médecins) ; et, généralement, ordonnaient les remèdes pour les fem-

mes et pour les enfans. Telles étaient leurs ressources dans l'état morbide, quand la superstition ne s'en mêlait pas; car, alors, croyant les dieux la cause immédiate de leurs souffrances, le découragement leur était bien plus fatal que la maladie. Il est certain que, sans ces craintes puériles, les maux réels auraient tué peu de monde. Dans ces cas ils avaient recours aux offrandes, aux prêtres et aux sorciers, dont j'ai déjà décrit ailleurs le manége et la fourberie. C'est ainsi que le peuple le plus heureux du monde, par l'égalité de son humeur et l'enjouement de son caractère, un peuple vivant en des lieux aussi fertiles que salubres, était encore victime de l'imposture et de l'hypocrisie, malheureux seulement par les écarts de son imagination, et par les erreurs dans lesquelles la superstition entraîne toujours l'ignorance crédule.

### III. Résumé et conclusion.

Tel était, en général, du moins d'après les notions que j'ai pu recueillir jusqu'à ce moment, l'état moral des Polynésiens, dont je n'ai pourtant dit ni toutes les jouissances, ni toutes les privations, ni tous les vices, ni toutes les vertus. Pour se résumer à cet égard, il suffira de dire que chez eux aucun excès n'était sujet à réprobation, et qu'ils ne connaissaient, dans leurs plaisirs, ni règle, ni

mesure; qu'en cela, comme dans tout le reste, il n'y avait, pour eux, conscience ni du blâme, ni de la honte, ni même du crime, au point qu'un de leurs dieux présidait aux crimes contre nature; mais il faut tirer un voile sur ces monstruosités, appartenant à un autre peuple, à d'autres lieux, à d'autres circonstances, et si contraires à nos idées sociales que la description seule que j'en pourrais faire révolterait la délicatesse des lecteurs européens, et les scandaliserait sans fruit. En un mot, leurs mœurs, propres, je crois, à les rendre heureux, mais d'un bonheur qui n'est pas le nôtre, n'étaient, en rien, faites pour des Européens, et devaient inspirer de l'horreur même au plus dépravé des blancs d'un pays civilisé.

Leur état sanitaire était également satisfaisant, dans toutes les îles; cependant, je dois le répéter : sous d'autres rapports, il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent toutes douées des avantages dont jouissaient les îles de la Société et quelques autres. Peu d'entre elles, d'abord, étaient aussi fertiles. Ainsi, les misérables Ichthyophages des îles basses, trouvant à peine quelqu'ombrage sous leur fara (*pandanus odoratissimus*), dont le fruit insipide constitue, avec du poisson, leur seule nourriture, peuvent bien avoir des mœurs corrompues et se livrer, quelquefois, à la volupté; mais leur misère ne leur permettra pas de trouver long-temps leur félicité dans ces plaisirs. Plusieurs de ces îles possèdent, pourtant, le cocotier; quelques-unes, même, ont le taro et l'arbre

à pain, et leurs habitans vivent, alors, dans une abondance au moins relative. Le cocotier seul, avec du poisson, suffit, à ce qu'il paraît, entièrement à les alimenter; et, dans toutes les îles où cet arbre abonde, on les voit gros, gras, robustes et bien portans.

Mais, dans la plupart des îles basses, au lieu des fêtes brillantes d'O-taïti, le plus grand bonheur des habitans, souvent à demi affamés, était un festin de cannibales, ou l'inaction d'une vie paresseuse qu'ils passaient assis ou couchés sous quelqu'arbre touffu. D'autres, comme les habitans de la Nouvelle-Zélande, vivant, sans culture, sur une terre qui produit à peine quelques racines, sont aussi bien peu adonnés à la volupté, quoiqu'ils aient plusieurs danses très-lascives; mais leur plus grand plaisir c'est la guerre, c'est le carnage; et, pour eux, le souverain bien consiste à se venger, en dévorant un ennemi, qui, peut-être, en d'autre temps, a dévoré, lui-même, ou leurs aïeux ou leurs amis ou leurs enfans. Ces anthropophages sont, incontestablement, les plus sauvages et les plus barbares des insulaires; et, si quelque chose compense en eux cette rudesse de mœurs, c'est leur fierté, c'est leur amour pour l'indépendance; car, tandis que les voluptueux habitans des îles du tropique, rampaient en esclaves sous leurs tyrans politiques et religieux, les intraitables habitans de la Nouvelle-Zélande connaissaient à peine un supérieur; et, s'ils daignaient suivre à la

guerre un plus vaillant qu'eux, pour combattre l'ennemi, au moins ne se seraient-ils jamais abaissés jusqu'à l'appeler soleil, source de la vie, maître des hommes, dieu, même, comme il arrivait communément aux îles de la Société, de Sandwich et des Amis. Isolés et concentrés en eux-mêmes, à peine consentaient-ils à une soumission temporaire; et, dans le sentiment de leur dignité, ils seraient morts plutôt que de descendre à flatter ou à élever au-dessus d'eux, pour un seul instant, tout autre que le plus brave. Abstraction faite de l'extérieur, du langage et de quelques rites religieux, ils n'avaient aucune analogie avec les hommes de la même race qui habitent les îles plus septentrionales; et, sous l'empire de mœurs si différentes, ils ne devaient plus chercher les mêmes plaisirs; aussi leurs fêtes étaient-elles du sang, du carnage, des banquets affreux, auxquels on exerçait les enfans, comme, dans O-taïti, on les exerçait à la danse et au chant; mais j'ai reproduit, ailleurs, quelques traits de leurs mœurs si dures et de leur misérable vie. Ce que je remarquerai ici, c'est que, quoique exposés à toutes les fatigues et à toutes les souffrances d'une vie guerrière et presque nomade, sur une terre inculte, et sous un climat très-rigoureux en hiver, ils étaient presque tout-à-fait exempts de maladies, et toujours sains et robustes de corps, se montrant, malgré leur misère, de même que les Ichthyophages de l'archipel Dangereux, très-attachés au séjour de leurs îles, où,

malgré tous les avantages qu'on pouvait leur offrir ailleurs, ils revenaient toujours avec le même empressement et le même plaisir.

Sauf ce sentiment de patriotisme, qui leur était commun avec les Nouveaux-Zélandais, les mœurs et les habitudes du peuple d'O-taïti, et de la plupart des peuples des autres îles de la Société ou îles voisines, présentaient un contraste parfait avec celles de la Nouvelle-Zélande. On a vu les O-taïtiens passer leur vie au milieu de fêtes, dont la guerre même n'arrêtait que fort peu le cours; car il était rare qu'ils s'attaquassent dans leurs districts; et, souvent, pendant des années entières, leurs combats se bornaient à quelques rencontres ou escarmouches, où rarement il y avait des hommes tués. Jouir était leur seul objet. Le contentement et la joie régnaient partout chez eux; partout, on n'entendait que des chants; on ne voyait, partout, que des festins, des danses, des représentations. Ils poussaient la passion de ces plaisirs jusqu'à en introduire l'image dans leurs travaux et dans leurs occupations journalières. Ainsi, les hommes pagayaient leurs pirogues en mesure, au chant joyeux de l'un des rameurs, avec lequel les autres faisaient chorus, par intervalle; ainsi, les femmes fabriquaient leurs étoffes, aux accords harmonieux de chœurs souvent accompagnés de danses; car il suffisait qu'elles fussent réunies trois ou quatre pour ne plus travailler qu'en chantant, et marquant la mesure avec le pesant maillet dont elles battaient

tantôt l'étoffe couchée sur le métier sonore, tantôt la paume de la main gauche, pendant qu'une ou deux des ouvrières exécutait, avec légèreté, quelques mouvemens voluptueux, et reprenait, aussitôt, son travail, sans jamais perdre la mesure; changeant en plaisirs, par une sagesse bien digne d'être partout imitée, des travaux auxquels, sans cela, peut-être, en raison de leur indolence naturelle, ils ne se seraient livrés qu'avec répugnance et dégoût.

Sous l'empire de pareilles mœurs et quand il était en paix, ce peuple était donc parfaitement heureux, si, par ce mot, on entend jouir et être satisfait; et telle était la situation des habitans du plus grand nombre des îles; car ces fêtes, ces réjouissances se retrouvaient également aux îles de Sandwich, aux îles des Navigateurs, aux îles des Amis, et même aux Marquises; et, dans les trois premiers groupes, pour la pompe des fêtes, des revues, des manœuvres et des évolutions navales, des marches et des danses guerrières, pour la magnificence des costumes, ils surpassaient même O-taïti et les îles environnantes; mais, à l'exception des îles des Navigateurs, il n'y avait pas un seul groupe qui jouît d'autant de fertilité, d'autant d'abondance que les îles de la Société. A des peuples pourvus de si nombreux avantages, combien la patrie devait être chère! Car, quels liens plus forts, pour nous attacher à la patrie, que ce premier bonheur, ces premières affections, ces premiers plaisirs de

notre enfance, qui nous rappellent, sans cesse, aux lieux où nous les avons goûtés ? Et ces douces illusions, on peut dire qu'elles étaient pour eux toujours vivantes. Quant aux plaisirs, en effet, encore enfans, même dans l'âge avancé, ils se livraient à toute espèce de jeux avec l'ardeur d'êtres sans soins, sans inquiétudes, qui n'ont rien à redouter, affranchis qu'ils sont même du besoin de penser à rien, oubliant le mal dès qu'il est passé; et, sûrs, pour le présent, de ne pas manquer du nécessaire, l'avenir n'était rien à leurs yeux. Aussi libres, contens, ne désirant presque rien de plus que les biens qu'ils possédaient et dont ils savaient jouir, leurs îles étaient, pour eux, l'univers. Ils les aimaient à l'adoration, et tout le luxe, tous les spectacles, toutes les froides jouissances des pays civilisés, ne les leur rendaient que plus chères, ne les faisaient que plus regretter de ceux d'entr'eux que la curiosité ou d'autres causes en avaient éloignés momentanément.

J'en conclurais qu'il y a bien plus de beautés poétiques que de vérité, dans les vers où Cowper suppose qu'Omaï, qui avait accompagné Cook en Angleterre, éprouve des regrets, en retrouvant son indigente patrie, après avoir quitté un pays de richesse et de luxe (1). Le poëte Delille, chez les

(1) Thee, gentle savage! whom no love of thee
Or thine, but curiosity, perhaps,
Or else vain glory, prompted us to draw
Forth from thy native bow'rs, to show thee here

Français, a mieux compris les Indiens, quand il peint le jeune O-taïtien Potavéri, que Bougainville avait amené en France, tombant à genoux et embrassant l'arbre qui lui rappelle son île chérie; et les sentimens qu'il prête au jeune sauvage retracent au vrai ceux de tous ces insulaires, trop heureux dans leur patrie pour se plaire ailleurs; où, même au sein de nos villes les plus riches, notre magnificence et nos arts ne peuvent leur rendre ni le climat de leurs îles enchantées, ni leur vie indolente et voluptueuse, ni leurs spectacles et leurs fêtes, plus simples, sans

With what superior skill we can abuse
The gifts of Providence and squander life.
The dream is past; and thou hast found again
Thy cocoas and bananas, palms and yams,
And homestall thetch'd with leaves. But hast thou found
Their former charms? And, having seen your state,
Our palaces, our ladies, and our pomp
Of equipage, our gardens, and our sports,
And heard our music; are thy simple friends,
Thy simple fare, and all thy plain delights,
As dear to thee as once? And have thy joys
Lost nothing by comparison with ours?
Rude as thou art (for we return'd thee rude
And ignorant, except of outward show),
I cannot think thee yet so dull of heart,
And spiritless, as never to regret
Sweets tasted here, and left as soon as known, etc.

(COWPER, *the Task*, Book the Ist.)

doute, mais plus gaies, ni leurs vifs et brillans plaisirs (1).

(1) Des champs d'O-taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence,
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,
Regrettait dans son cœur sa douce liberté;
Et son île riante et ses plaisirs faciles.
Ébloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écriait : « Rendez-moi mes forêts. »
Un jour dans ces jardins, où Louis, à grands frais,
Des quatre points du monde, en un seul lieu rassemble,
Ces peuples végétaux, surpris de croître ensemble;
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous, à l'envi, rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcourait leurs tribus réunies;
Quand, tout à coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans,
Frappe ses yeux. Soudain, avec des cris perçans,
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heureux;
Ce fleuve, qu'il fendait de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçaient l'hôte sauvage,
Ses bananiers chargés et de fruit et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour;
Ces bois qui répondaient à ces doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, et son âme attendrie,
Du moins pour un instant, retrouve sa patrie.

(Delille, *Jardins*, ch. II.)

# CHAPITRE III.

## RECHERCHES SUR L'ANTIQUITÉ DES PEUPLES DE LA POLYNÉSIE.

Comparées soit entr'elles, soit avec celles que j'ai pu recueillir dans les écrits de quelques-uns de mes principaux devanciers, mes observations sur la langue, la religion, les mœurs et les usages des îles de la mer du Sud, m'ont amené à la conviction la plus intime de trois faits généraux qui me paraissent résumer tout ce qu'on a pu dire et penser jusqu'à ce jour de plus positif sur ces mêmes peuples.

Je suis convaincu, d'abord, que les peuples de la Polynésie étaient, à l'époque de leur découverte par les Européens, dans un état de décadence absolue.

Je crois, en second lieu, qu'antérieurement à cette même découverte, ils ont dû, pendant plus ou moins long-temps, et, probablement depuis une époque déjà fort ancienne, connaître un état de civilisation et de splendeur politiques relativement très-avancé.

Il m'est, enfin, démontré que cette antique civilisation de la Polynésie, quelles qu'en aient été,

d'ailleurs, l'intensité et la portée, doit se rattacher à une époque nécessairement antérieure à la grande révolution géologique qui a formé les îles dont elle se compose aujourd'hui.

## SECTION PREMIÈRE.

---

### ÉTAT DES POLYNÉSIENS A L'ÉPOQUE DE LA DÉCOUVERTE.

S'il fallait invariablement juger de l'antiquité des peuples par l'état de leur industrie, de leurs sciences et de leurs arts, les Polynésiens ne seraient que depuis peu sur la terre. A peine, en effet, chez ceux-là même d'entr'eux qui ont paru le plus avancés dans la civilisation, a-t-on trouvé, encore existans, quelques indices d'agriculture ou d'astronomie, science qui leur était si nécessaire, particulièrement dans leur situation, où tous, séparés les uns des autres par la mer, ils ne peuvent communiquer ensemble sans se voir exposés à se perdre dans un immense océan. O-taïti, et les autres îles de la Société, quoique dans un état bien barbare, étaient, incontestablement, les plus avancées dans cette dernière science, et là même, d'après ce qu'en purent voir les premiers navigateurs et les

missionnaires, les connaissances astronomiques, celles du moins qui subsistaient encore, vers le temps des premières visites des Européens, se bornaient à quelques observations faciles, le reste n'étant que notions vagues et incertitudes. Ils comptaient par lunes, et n'avaient que quelque faible idée d'une année solaire, qu'ils nommaient *mataaïti*, et qu'ils divisaient en été et en hiver. Leur été, comprenant la course du soleil dans le tropique du capricorne jusqu'à son retour vers l'équateur, se nommait *roua roa* (grand roua), et *roua boto* (petit roua), était le nom qu'ils donnaient à leur solstice d'hiver.

Ils divisaient aussi leur année solaire en deux *matarii* (1), nom qu'ils donnaient aux pléiades. La première s'appelait *matarii inia* (pléiades élevées), temps où ces étoiles se voient au-dessus de l'horizon, après le coucher du soleil; et *matarii iraro* (pléiades basses), temps où ils ne pouvaient les voir. Outre la division de l'année, en été et en hiver, ils la divisaient aussi en trois saisons (2); ces trois saisons en

(1) *Matarii* est le nom qu'on donne au soleil dans plusieurs des îles Malaies. Le mot vient, je crois, de *mata*, figure, et d'*ari*, chef ou roi, *figure du roi*.

(2) Les noms des saisons étaient *tétau*, *tétau poai* et *tétau miti rahi*. La première s'étend depuis la mi-février jusqu'à la mi-juin. C'était la saison de grande abondance et des fêtes, surtout au commencement ou vers le milieu de mai. La seconde, la saison de la sécheresse et de la rareté, s'étendait de juillet en novembre. La troisième, temps de la moisson de l'ouest et des hautes marées, comme son nom même l'indique,

douze, et quelquefois en treize mois (1); et les mois en trente jours, c'est-à-dire que le mois synodique ou lunaire était de vingt-neuf nuits, la trentième

s'étendait de novembre en février. Cependant la plupart ne divisaient l'année qu'en deux saisons, *tétau ahouné*, saison des pluies, d'octobre en avril, et *tétau poaï*, saison sèche, de mai en octobre.

(1) Les noms des mois ou lunes étaient :

1. *Avaréhou*, vers décembre.
2. *Faaahi*, janvier et février (saison d'abondance).
3. *Pipiri*, février et mars.
4. *Taaoa*, mars et avril (commencement d'une nouvelle récolte).
5. *Au nou nou*, avril et mai (grande abondance).
6. *Apaapa*, mai et juin. (C'était la fin de leur année. Ils se retiraient à l'intérieur, et n'allaient plus à la pêche. Le dieu de l'abondance se retirait.)
7. *Pararo mona*, juin et juillet.
8. *Pararo mouri*, juillet et août.
9. *Mouria ha*, août et septembre.
10. *Ia ia*, septembre et octobre.
11. *Yéma*, octobre et novembre. (Approches d'une nouvelle récolte.)

12 et 13. *Té cri* et *tétai* (novembre et décembre), quand ils quittaient les montagnes pour retourner, comme l'indique le mot *tétai*, au dehors, sur le bord de la mer.

Il paraîtrait qu'en général ils commençaient à compter leur année vers juin; mais tout cela est fort incertain aujourd'hui; car, quoiqu'il soit probable que ceux qui établirent ces divisions avaient quelques connaissances en astronomie, il ne se trouve plus un seul Indien qui puisse indiquer l'ordre régulier de l'ancienne année, ni quand et comment elle se composait quelquefois de treize mois.

étant considérée comme la mort de la dernière lune, et la naissance de la nouvelle (1). Ils croyaient que quelque divinité comprimait cet astre, lors des éclipses; ils ne connaissaient les éclipses de soleil que par des traditions ou par le souvenir conservé d'épaisses ténèbres qu'il y avait eu, quelquefois, pendant le jour.

Ils avaient observé les comètes, et les appelaient

(1) Chaque nuit de la lune avait son nom par lesquels ils comptaient, et que voici :

1. Ohio iti.
2. Oata.
3. Ami ami moua.
4. Ami ami roto.
5. Ami ami mouri.
6. Oro oro moua.
7. Oro oro mouri.
8. Tamatéa.
9. Ohouna.
10. Oari.
11. Omaharou.
12. Ohoua.
13. Ohodou.
14. Omaidou.
15. Omara iti.
16. Otoutou téa.
17. Raau moua.
18. Raau roto.
19. Raau mouri.
20. Oro oro moua.
21. Oro oro roto.
22. Oro oro mouri.
23. Taaroa roto.
24. Taaroa moua.
25. Taaroa mouri.
26. Otané.
27. Oroo mou.
28. Oroo ma ari.
29. O moueu.
30. O térito.

Ils avaient aussi plusieurs divisions pour le jour, dont les principales étaient :

*Poipoi roa*, le point du jour;
*Ava téa*, midi;
*Outapi tapi lé makam*, le midi de l'après-dîner;
*Daïhaï*, le coucher du soleil;
*Votoi té po*, minuit.

du nom vulgaire de *fétia avé* ( étoiles à queue ).

Ils connaissaient Mars, Vénus et Jupiter, mais non pas comme planètes, les confondant avec les autres étoiles, et ne les distinguant que par leur nuance et l'époque de leur lever.

La première se nommait *fétia ma*, étoile rouge; *fauma* ou *paupiti* était le nom de la seconde, quand elle paraît le soir, et *horipoipoi*, chien du matin, quand elle paraît le matin; mais ils donnaient souvent les mêmes noms de *fauma* et d'*horipoipoi* à Jupiter. Les Pléiades, comme on vient de le voir, se nommaient *matarii* et les étoiles formant la constellation d'Orion se nommaient *fehoué tarava*, et guidaient leurs navigateurs pendant la nuit. Ils avaient aussi un ou deux points dans la voie lactée et les taches du sud, qu'ils nommaient *mao* et *riri*, noms de requins, qui, selon eux, mangeaient certaines étoiles, à leur disparition de l'horizon. C'étaient là toutes les remarques qu'ils avaient faites pour se guider, la nuit, dans leurs navigations; c'était là ce qui leur restait de connaissances astronomiques, au temps de la découverte; aussi ces connaissances si bornées ne leur permettaient-elles plus que de très-courts voyages, qui, d'ailleurs, ne pouvaient réussir qu'autant qu'ils étaient favorisés par les vents (1).

(1) Les grandes pirogues des îles des Amis allaient pourtant et vont encore aux Fidji, à environ quatre degrés à

Les vents connus d'eux étaient *maoai*, l'est; *haapiti*, le nord; *maraamou*, le sud; *toérau*, l'ouest; et, pour subdivisions, ils n'avaient guère que *pafatii*, le nord-est, et *mouri*, le sud-est.

L'agriculture, ce premier élan de l'industrie dans tous les lieux où la faim réclame ce développement de l'intelligence humaine, l'agriculture, dis-je, n'avait fait que peu ou point de progrès dans ces îles. A peine même en trouva-t-on quelques traces aux îles des Amis, dont, néanmoins, les habitans ne pourraient vivre sans leurs ignames. On a beaucoup vanté l'aspect agréable et la régularité des champs de Tongatabou; l'on y a vu une preuve des progrès de l'île dans l'agriculture; mais la culture de l'igname (*dioscorea alata*), ainsi que celle du taro (*cala-*

l'ouest de leur île, mais n'en revenaient et n'en reviennent jamais que par des vents favorables; aussi leurs voyages sont-ils généralement de deux, de trois années, ou plus longs encore. Ces mêmes insulaires visitent aussi les îles des Navigateurs, à plus de cent lieues au nord-est; mais ils n'y vont que par les vents du sud, qui règnent assez souvent; et peuvent toujours revenir par les vents alisés d'est et de nord-est. Les habitans de l'île de la Chaîne viennent aussi à O-taïti et autres îles de la Société; mais attendent, également, un vent favorable pour retourner chez eux. Les O-taïtiens n'allaient guère qu'à Maupiti, à environ deux degrés et demi dans l'ouest, quoique telles de leurs traditions peignent quelques-uns de leurs chefs célèbres comme de grands navigateurs, et comme ayant visité des îles très-éloignées. On se rappelle que Toupia, l'Indien d'O-taïti, qui accompagnait Cook, indiqua aux navigateurs anglais un grand nombre d'îles dans toutes les directions.

*dium esculentum* ), dans les autres îles, sont si faciles, qu'on ne peut certainement pas regarder ces faits comme l'indice d'une haute antiquité, ou comme un pas remarquable vers la civilisation; d'autant moins que ces plantes, venant spontanément dans presque toutes ces îles élevées, la nature même y indiquait la manière de les cultiver. Malgré ces faits, qui semblent militer en faveur des habitans des îles des Amis; et, quoiqu'on ait trouvé, d'ailleurs, dans l'élégance de leurs manières, dans la pompe de leurs fêtes, dans la grâce de leurs danses, et de leurs représentations, autant d'annonces assez positives d'une antique civilisation déjà très-élevée, il faut dire que ces insulaires n'en étaient pas moins, lors de la découverte, et sont encore, dans un état de barbarie tel, que, dans leurs guerres, ils se peignent ou plutôt se barbouillent horriblement le corps et la figure de rouge et de noir; et que, soit par esprit de vengeance, soit par défaut de vivres, ils se nourrissaient, souvent, de chair humaine, massacrant impitoyablement tout prisonnier ou ennemi tombé entre leurs mains. A la Nouvelle-Zélande, sous une latitude si favorable à l'agriculture, mais où la nature ne produit, pourtant, sans travail, rien de ce qui peut nourrir l'homme, on n'en a trouvé aucune trace, et les habitans de ces îles en étaient encore au point où l'homme, plus féroce que l'animal même le plus sauvage, aime mieux se repaître de la chair de son semblable que de cultiver la terre, pour en

tirer sa nourriture. Aucun art, aucune industrie (1); la construction même de leurs forts, quoiqu'admirée par Cook, n'annonçait certainement pas, chez eux, un peuple essentiellement belliqueux, et toujours en guerre; ni une longue expérience, ni une haute antiquité. Nul progrès, non plus, pour aucune des îles, dans l'art de communiquer les idées, de transmettre les nouvelles ou de rapprocher les distances par des caractères ou autres signes. Tout devait se faire de vive voix. On n'a trouvé, chez eux, ni hiéroglyphes, ni aucunes autres marques ou figures propres à exprimer positivement, soit les événemens périodiques ou d'un intérêt général (2), soit les choses les plus

(1) On pourrait peut-être excepter ici la construction de leurs pirogues, qui, à la Nouvelle-Zélande, comme dans presque toutes les autres îles du grand Océan, étaient d'un travail très-ingénieux, ainsi que les maisons, quelquefois, et les étoffes, dans plusieurs des îles. Tous ces produits, néanmoins, étaient d'un travail simple et aisé, demandant plus de temps et de patience que d'art et de génie, tels enfin qu'on peut les attendre de peuples encore dans l'enfance, c'est-à-dire ne demandant ni de grands efforts d'esprit, ni la combinaison de différens procédés.

(2) Il y avait, pourtant, quelque chose d'analogue dans les feux qu'ils allumaient et éteignaient à plusieurs reprises, sur les hauteurs, pour annoncer la guerre et pour donner l'alarme à des alliés et à des amis. Peut-être pourrait-on citer encore les cailloux envoyés par un arii ou roi à des chefs subalternes, afin de les prévenir qu'il fallait des victimes et combien il en fallait; les petits morceaux d'un certain bois qu'ils envoyaient au peuple pour l'inviter au Maraï; ceux dont se

ordinaires ; et, quoique possédant un système de numération admirable et capables de compter même plusieurs millions (1), ils n'avaient ni signes représentatifs propres à soulager la mémoire, ni moyens matériels quelconques de supputer des sommes ou de grouper des chiffres. Quant à leurs beaux-arts, les images, qui s'exécutaient encore au temps de la découverte, prouveraient seules qu'ils y étaient toujours dans leur première enfance.

Avec ces faibles élémens d'arts, de sciences, d'agriculture, d'industrie, on a trouvé, partout, parfois, sous une apparence de civilisation, une barbarie réelle qu'on ne peut comparer, si elle n'était pas plus grossière, qu'à celle dans laquelle croupissaient, lors de la découverte de l'Amérique,

servaient les prêtres à l'effet de se guider dans l'ordre de la liturgie, en mettant l'un d'eux de côté à la fin de chaque exercice ; les petits bâtons des Fidji employés dans toutes leurs transactions, comme je l'ai dit ailleurs ; la petite corde des îles Sandwich, que portait toujours tout envoyé ou commissionnaire, et dont les différens nœuds, de diverse dimension, leur rappelaient leurs diverses commissions ; enfin, la branche verte qui annonçait ou demandait partout la paix, dont elle était partout le symbole.

(1) C'était le système décimal. Ils comptaient d'un à dix. *Ataï*, *aroua*, *atorou*, *aéha*, *arima*, *aféni* ou *éono*, *ahitou*, *avarou*, *aiva*, *aharou* ; puis, dix fois dix, *rau*, cent ; dix fois cent, *mano*, mille ; dix fois mille, *mano tini* ; dix fois cent mille, *rehou tou*, un million, etc.

les nations les plus sauvages de cet immense continent; car l'anthropophagie, par exemple, ou les sacrifices humains existaient chez les habitans de toutes ces îles. A la Nouvelle-Zélande, aux Marquises, dans plusieurs des îles des Amis, dans l'archipel Dangereux, etc., ils étaient divisés en troupes peu nombreuses, commandées par des chefs qui les conduisaient à la guerre, ne se nourrissant (à la Nouvelle-Zélande surtout) que de poisson, de racines et de chair humaine; et, dans leurs guerres éternelles de peuplade à peuplade, ne pensant qu'à surprendre, massacrer et dévorer leurs semblables ou à venger la mort de ceux des leurs que l'ennemi avait dévorés. Vivant au milieu des dangers, toujours sur le qui-vive, ne marchant et ne dormant même, le plus souvent, qu'armés et prêts à combattre; et portant la férocité jusqu'à ne conserver la vie à quelques prisonniers que pour s'assurer, à l'occasion, un repas de cannibales, dans le cas où la chance de la guerre ne leur livrerait pas d'autres ennemis (1). Dans toutes

(1) On voit encore, à chaque instant, de ces horribles festins à la Nouvelle-Zélande; ce sont, surtout, les jeunes gens des deux sexes qu'ils conservent à cet effet; et, quand, soit avant d'entreprendre une guerre, soit pour quelque fête générale, ils tuent des hommes ou des femmes (deux, trois au plus), ils invitent leurs proches et amis à ces repas, ne croyant pas pouvoir leur faire de plus aimables politesses.

A Sandwich, ils gardaient les prisonniers pour les sacrifier aux dieux.

les îles, ils avaient l'habitude de se meurtrir le corps à la mort d'un proche ou d'un ami, et pleuraient pendant quelques heures, pour passer, souvent, ensuite, le plus brusquement possible, de l'expression de la plus vive douleur à celle de la plus folâtre gaieté. Ce qui prouverait que ces démonstrations, loin de reproduire toujours, en pareil cas, leurs sentimens véritables, n'étaient, le plus souvent, que l'application d'un usage barbare, c'est qu'ils faisaient absolument la même chose, en se revoyant après la plus courte absence, exprimant leur joie au retour d'un ami, avec la même énergie avec laquelle ils eussent exprimé leurs regrets et leur douleur après l'avoir à jamais perdu (1).

Aux îles des Amis, à la Nouvelle-Zélande, quand un chef meurt, ils étranglent ses femmes sur sa tombe. Par exception à ce qu'on a vu le plus souvent, parmi les cannibales des autres parties du monde, il paraît prouvé que, dans plusieurs des îles de l'océan Pacifique, ils ont souvent mangé jusqu'à

(1) Le fait est qu'aujourd'hui encore, ils pleurent rarement, quand les convenances ne l'exigent pas. La plupart d'entr'eux verraient père, mère, enfans, dans le plus affreux état ou souffrant le martyre, qu'ils y feraient à peine attention, du moins si le mal durait long-temps; et ils reprendraient bientôt cette gaieté folâtre, véritable fond du caractère de ce peuple, bon, mais aimant trop le plaisir pour être doué d'une vraie sensibilité. Quoiqu'ils pleurent souvent, c'est rarement par sentiment, mais seulement pour suivre les usages qui exigent qu'on pleure.

leurs proches, morts dans les combats. Il y a même à la Nouvelle-Zélande des exemples de fils mangeant leur mère, ou de père mangeant leurs fils tués par l'ennemi, après les avoir déterrés pour les dévorer.

Ne respirant que cruauté, guerre et carnage, n'ayant, dans le cœur, ni bonté, ni vraie tendresse, quant au moral; pour le physique, le corps et la figure tatoués et souvent barbouillés de rouge et de noir, mêlés d'huile et d'autres substances grasses, tels étaient et tels sont encore les habitans de cette dernière île et de quelques autres. L'homme peut difficilement tomber dans un état de plus brutale barbarie.

A O-taïti, et dans les autres îles de la Société, l'anthropophagie n'existait plus (1); mais les peuples n'en étaient pas moins encore dans un état bien grossier. Il s'y faisait souvent des sacrifices humains; l'infanticide y était si commun, qu'on y voyait le

(1) Il paraît certain que l'anthropophagie a existé dans quelques-unes des îles de la Société, mais à une époque assez reculée. D'après ce que j'ai pu apprendre, cette horrible coutume s'y serait graduellement perdue. Elle fut d'abord tabouée ou interdite au peuple, et les prêtres seuls conservèrent le droit de manger les victimes humaines offertes aux dieux. Il paraît même que cet usage subsistait encore, peu de générations avant la découverte de ces îles; mais il fut enfin également aboli, et les victimes restèrent entièrement aux dieux.

Cook semble croire que, de son temps, les habitans des îles Sandwich étaient toujours cannibales.

massacre des enfans avec la plus révoltante indifférence; et, quelquefois, les trois premiers enfans du sexe féminin étaient régulièrement tués dans chaque famille, aussitôt après leur naissance (1).

Plus féroces encore aux Sandwich, les habitans ne les massacraient pas seulement à leur naissance, mais aussi à un an, deux ans ou davantage. La rareté des vivres, des indispositions de ces pauvres petites créatures, qui leur arrachaient des cris ou les rendaient incommodes, suffisaient pour que ces monstres s'en défissent de la manière la plus cruelle, ceux-ci les enterrant tout vifs, ceux-là leur remplissant la bouche avec une pièce de tapa, étoffe du pays, et les étouffant ainsi, pour les empêcher de crier.

Le plus étonnant, c'était le soin extrême qu'on prenait aux îles de la Société, et dans plusieurs autres, de n'en pas laisser échapper; et tous, sans

(1) Plusieurs tuaient indistinctement les enfans des deux sexes, et il n'est pas rare de trouver, aujourd'hui, des femmes qui avouent, avec une franchise et une indifférence tenant encore de bien près à leur ancienne barbarie, qu'elles ont ainsi fait mourir de six à douze enfans. Aux îles de la Société on leur tordait les orteils, et on les asphixiait, en leur tenant la tête en bas, en leur obstruant le nez et la bouche, et par d'autres moyens qu'on ne peut mentionner; mais, dans ces mêmes îles, si l'enfant n'était pas mis à mort immédiatement, s'il pouvait seulement vivre une demi-heure, être vu ou recevoir une caresse de sa mère, il était sauvé, et l'on en prenait alors un soin qui présente un contraste inexplicable avec cette coutume même de l'infanticide, comme avec tant d'autres usages barbares

même, quelquefois, en excepter les femmes, concouraient, avec un égal empressement, à ces horribles assassinats. Des parens, des amis, attendaient la naissance d'un enfant pour l'emporter dans le bois, avant que la mère pût le voir, et là, on l'étouffait ou on l'écrasait contre un arbre.

Ainsi des coutumes barbares, que commandait la nécessité, avaient détruit, chez ces peuples, qui, sous bien d'autres rapports, paraissaient doux et aimans, jusqu'aux sentimens les plus naturels. Ils en étaient venus, et cela dans la plupart des îles, à se dépouiller de toute tendresse, de toute pitié, de toute affection, soit pour leurs enfans, soit pour leurs pères; car, si, chez tous, le massacre des enfans n'était qu'un jeu, de même, partout, les vieillards et les malades étaient des objets d'importunité et souvent d'horreur (1).

(1) Encore une anomalie morale inexplicable, quand on rapproche ces odieux procédés des prières et des oblations qu'ils adressaient aux dieux, pour la guérison des malades, de la peur qu'ils avaient des esprits de ceux qui mouraient mécontens de leur famille; mais il paraît qu'ils croyaient rendre service à ceux qu'ils tuaient ainsi, après de longues maladies ou qui étaient trop âgés pour s'aider eux-même et ne redoutaient, en conséquence, aucun ressentiment de leur part. Interrogés, d'ailleurs, sur ces atrocités, sur ces contradictions, ils répondaient toujours que c'était leur coutume, réponse peu satisfaisante, sans doute, dont il faut pourtant bien se contenter avec eux; car ils ne paraissaient plus agir, en effet, que pour suivre aveuglément des usages dont l'origine et le but se perdent dans la nuit des temps.

Il était rare qu'ils en prissent soin long-temps; et, dès qu'ils les voyaient hors d'état de s'aider eux-mêmes, souvent ils les chassaient de leurs maisons, les laissant quelquefois sans gîte, exposés à l'air, mourir de désespoir et de misère; ou, pour comble de cruauté, ils les enterraient tout vivans, et prenaient plaisir à entendre leurs cris et à contempler leurs angoisses (1).

Ces dernières atrocités étaient rares; mais elles existaient; et on les a également trouvées aux îles des Amis, aux Navigateurs, aux Marquises, aux îles basses de l'archipel Dangereux, où, sans préjudice de l'usage de l'anthropophagie, avaient aussi lieu, quelquefois, des sacrifices humains et le massacre d'un grand nombre d'enfans.

Les habitans des îles basses, comme ceux de la Nouvelle-Zélande, conservaient souvent leurs prisonniers, pour les dévorer, ensuite, en des festins d'apparat offerts à leurs amis, au retour d'un voyage. Aussi cruels, aussi terribles dans leurs ressentimens

(1) Un chef même n'était pas toujours exempt d'un tel sort. Quand il était très-vieux ou long-temps malade, son successeur ou ses enfans et ses femmes s'unissaient souvent pour s'en défaire. Dans ce cas, ils engageaient les gens de sa maison à feindre quelque sérieuse querelle dans le lieu où se trouvait le vieillard; et, saisissant leurs massues et leurs lances, ils faisaient semblant de vouloir s'en frapper, tandis que tous les coups étaient portés sur le vieux chef, qui, ainsi assassiné, n'en était pas moins pleuré par ceux qui avaient pris part au meurtre ou qui l'avaient ordonné.

que les Tupinambas, les Iroquois et autres anthropophages de l'Amérique continentale, le père mourant disait à son fils le nom de l'ennemi dont il n'avait pu se venger; le fils mourant, à son tour, en faisait autant au sien; et, ainsi, de génération en génération, ils léguaient à leurs descendans le soin de poursuivre les moindres insultes restées pour eux personnellement sans vengeance (1).

Les habitans des Marquises, de la Nouvelle-Zélande et de quelques-unes des îles des Amis, épient, nuit et jour, dans leurs guerres, l'occasion de se venger d'un ennemi particulier, l'appellent au combat, et, vainqueurs, s'élancent sur lui comme des tigres, pour boire le sang tout chaud et dévorer la chair encore palpitante de l'homme qui, en d'autres occasions, aura dévoré leurs pères, leurs enfans ou leurs amis. C'est encore ainsi que, lorsque deux districts se font une guerre acharnée, ils guettent un ennemi, homme ou femme, avec plus de constance que l'animal le plus féroce ne guetterait sa proie. Quand ils ont réussi à s'en emparer, ils l'entraînent hors de la portée des siens, frappant trois fois l'air

(1) A la Nouvelle-Zélande, quand ils ont triomphé d'un parti qui, à quelqu'époque que ce puisse être, leur a fait beaucoup de mal, ou qui a dévoré des leurs, avant de faire mourir les chefs ou les guerriers les plus distingués des vaincus tombés en leur pouvoir, ils leur font souffrir mille tourmens, et souvent engagent leurs jeunes enfans à s'exercer aux cruautés sur ces victimes.

d'un cri sauvage, qui glace de terreur leur adversaire, et fait tressaillir de joie les gens de leur parti, à qui il annonce qu'ils vont se repaître du sang et de la chair d'un ennemi (1).

(1) Un Anglais, vieillard qui habite actuellement l'île de Toubouaï, et qui, il y a près de vingt-cinq ans, a résidé, plusieurs années, aux Marquises, m'a raconté qu'un soir, pendant qu'il était là, nombre de femmes pêchaient aux lumières, comme c'est l'usage dans toutes les îles, quand, tout à coup, on entendit ce cri trois fois répété de l'ennemi. Saisies de frayeur, toutes se sauvèrent à terre, où les hommes furent aussitôt réunis et prêts à combattre. Chaque père, chaque mère, appelait ses enfans à haute voix. Le tumulte, la consternation étaient extrêmes. On s'aperçut bientôt qu'une femme manquait. C'était la fille unique du principal chef. D'abord, un morne silence ; puis, le cri des guerriers qui, hurlant de rage et brandissant leurs armes, demandaient à marcher aussitôt pour la délivrer, s'il en était temps encore, pendant que les femmes, qui entouraient la malheureuse mère, faisaient entendre ces lamentations particulières à ces îles, quand le sang coule avec les larmes, et qu'au milieu des plaintes et des sanglots, elles se déchirent le sein, se meurtrissent le corps, comme hors d'elles-mêmes et dans le plus affreux désespoir. La même nuit, le père, à la tête de tout son peuple, marcha contre l'ennemi, pour lui proposer la paix, s'il épargnait sa fille, ou pour lui déclarer une guerre à mort, dans le cas contraire. Il était trop tard ; elle n'existait plus.

Peu de jours après, quelques guerriers du malheureux père se glissèrent dans les bois, et parvinrent à saisir deux jeunes filles, qui se baignaient. Ils les amenèrent au chef. Elles étaient extrêmement jeunes; et, versant des torrens de larmes, demandaient à genoux la vie ; mais ni la jeunesse, ni la beauté, ne touchent ces barbares dans leur soif de vengeance. Il balança, pourtant, quelques minutes ; mais il finit par or-

Et qu'arrive-t-il, quelquefois, quand des peuplades vaincues doivent abandonner leurs femmes et leurs enfans à l'ennemi, qui, comme je l'ai dit ailleurs, les massacre presque toujours impitoyablement ?

Dans ces horribles extrémités, on a vu les femmes s'unir et courir toutes ensemble sur l'ennemi, saisir le bras des hommes, embrasser leurs genoux, verser des larmes, et mettre en usage tout ce que la jeunesse, la beauté, le malheur et la faiblesse ont de plus éloquent, pour toucher les cœurs. Dans leur détresse, leur langage présentait tout ce que le sentiment et le désespoir ont de plus attendrissant; elles les imploraient au nom de leurs mères, de leurs amantes, de leurs sœurs, de leurs filles; promettaient d'être leurs épouses, leurs servantes, de se consacrer entièrement à leur bonheur; et, quand rien de tout cela ne pouvait les toucher, on les a vues, souvent, déchirer leurs vêtemens, se mettre nues devant ces monstres, dans l'espoir d'émouvoir leurs sens, à défaut de leur cœur; et, la mort sur les lèvres, parler la langue de la volupté et de l'amour. Eh bien ! il était rare qu'une seule fût sauvée....; et, s'il en échappait quelqu'une, c'était effectivement toujours quand leurs sens, émus des

donner de leur couvrir la tête avec des étoffes, et les guerriers qui les avaient surprises les assommèrent à coups de massue.

charmes de la jeunesse et de la beauté, leur promettaient plus de plaisir dans les bras de leurs victimes, que ne leur en aurait donné le sang versé pour satisfaire leur vengeance. Encore, ces cas étaient-ils fort rares; car, dans l'état d'exaltation et d'ivresse mentale où ils se plongeaient toujours, avant d'engager le combat, ils y apportaient la fureur du tigre; et à leur sanguinaire coutume venait se joindre la superstition. Attendris et peut-être disposés à la clémence, ils voyaient leurs pères revenir du séjour des morts, pour leur reprocher une faiblesse, et les punir eux-mêmes de n'avoir point vengé leurs mânes plaintifs. Il en résultait des scènes affreuses. Les plus endurcis frappaient leurs captives sans les écouter; les autres, partagés entre la soif de la vengeance, la superstition, la pitié, et plus souvent encore leurs désirs, avaient quelquefois de longues conversations avec elles, jusqu'à ce qu'enfin, entraînés, soit par leur passion dominante, la vengeance, soit par la superstition, ils saisissaient ces malheureuses par un bras, leur ordonnaient de fermer les yeux, et les assommaient de leurs massues ou leur perçaient le sein de leurs javelots.

Ces cruautés, heureusement, étaient peu fréqnentes, parce qu'il n'arrivait guère à un parti vaincu de ne pouvoir pas se retirer dans ses forts, où il était rare encore qu'on allât l'attaquer, quand une fois il y avait pris refuge.

Cependant elles avaient lieu; et ces dernières

scènes, quelque cruelles, quelqu'atroces qu'elles paraissent, ne se passaient qu'en des îles où semblaient s'annoncer quelques progrès vers un état moins sauvage, comme aux îles de la Société, etc., où le cannibalisme avait cessé.

Partout ailleurs, si la mort n'était pas la suite immédiate de la capture, il n'y avait là ni sentiment de pitié, ni désir de sauver un malheureux prisonnier; c'était un calcul, un acte de prévoyance plus horrible, peut-être, que toutes les cruautés imaginables. Ils ne les gardaient que pour les dévorer, plus tard, dans leurs festins de cannibales. D'autres, enfin, ( et c'est, encore aujourd'hui, l'histoire d'un grand nombre de ces petites îles basses, qui couvrent toute l'étendue de l'océan Pacifique sous les tropiques ), ne pratiquaient pas seulement toutes ces cruautés; mais, vivant presque sans chef et sans lois, continuellement en guerre de district à district, de famille à famille, d'homme à homme, se disputant, chaque jour, la nourriture de la journée, leur corps déchiré par les armes, le nombre des cicatrices dont tous étaient couverts, attestaient assez combien, souvent, ils devaient payer cher leur triste subsistance; et comme, là, tout se décidait par la force, la force seule y commandait.

Hideux tableau qui justifierait, s'il était possible, la triste et désolante doctrine de Hobbes, sur l'homme en état de nature !

Telle paraît avoir été l'Océanie tout entière;

telles sont, encore aujourd'hui, ces innombrables petites îles basses de l'Océanie, qui couvrent toute l'étendue du grand Océan, sous les tropiques; les îles *King's mill's group* et tant d'autres, qui s'étendent depuis un peu au delà de la longitude de Tongatabou jusqu'aux Mariannes.

## SECTION II.

—

### ÉTAT PRÉSUMÉ DES POLYNÉSIENS ANTÉRIEUREMENT A LA DÉCOUVERTE.

L'état que je viens de peindre paraît bien avoir dû être celui de l'homme sortant des mains de la nature, avant que le temps et les besoins eussent développé son intelligence, et l'habitude de la société, sa sensibilité et ses affections; mais, pour appliquer cette idée générale aux Polynésiens, en particulier, l'origine de ce peuple se perdant au milieu de la nuit des âges, il semble, d'abord, assez difficile de déterminer, d'une manière bien positive, si, à l'époque de la découverte, il était dégénéré d'un état de civilisation plus ou moins avancé, ou si, au contraire, il a toujours été, soit dans l'état de barbarie où on l'a trouvé à cette même époque, soit

dans un état pire encore, dont quelques îles, comme O-taïti, etc., sortaient alors à peine, marchant, peu à peu, pour la première fois, dans une voie d'amélioration. Ces deux hypothèses sont également admissibles; et, pour arriver à une solution satisfaisante de la question, peut-être faudrait-il, en thèse générale, examiner, d'abord, si des peuples civilisés peuvent tomber dans un état d'avilissement, tel que celui dans lequel on a trouvé ces insulaires, et par quels événemens; puis si ces événemens ont eu lieu dans la Polynésie; ou bien si une société d'hommes, supposée brute et sauvage, a pu traverser des siècles en restant, du principe de son existence jusqu'aux derniers temps, aussi stationnaire que paraissaient l'être les Polynésiens à l'époque de la découverte; toutes recherches de beaucoup au-dessus de mes forces, et qui m'entraîneraient, d'ailleurs, loin du but que je me propose dans cet ouvrage; mais, abstraction faite d'aussi profondes investigations, l'histoire seule paraît nous offrir l'un et l'autre de ces cas. En Asie, plusieurs peuples, aujourd'hui presqu'aussi barbares que nos insulaires, étaient encore, il y a peu de siècles, au rang des peuples civilisés; tandis que d'autres peuples d'Afrique et d'ailleurs, trouvés il y a des milliers d'années, dans un état sauvage, qui n'offrait même, alors, pas le moindre indice de civilisation, sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient à ces époques reculées, ce qui prouverait bien, que les circon-

stances locales, et peut-être son organisation physique et intellectuelle, peuvent également faire passer l'homme d'un état de splendeur à un état de décadence ou le laisser éternellement enseveli dans l'ignorance et dans la barbarie.

Pour arriver, de suite, de ces généralités à ce qui concerne plus particulièrement les Polynésiens, je dirai qu'en dépit dc toutes apparences contraires, et malgré la certitude acquise que des milliers d'années doivent s'être écoulés depuis que ces peuples vivent dans la plus profonde abjection, on trouve, parmi eux, des faits qui semblent indiquer quelques restes de mœurs moins grossières, et qui feraient croire qu'une suite d'événemens, dont eux-mêmes ignorent une grande partie, et sur lesquels on ne peut que former des conjectures, les a plongés dans la dégradation où nous les voyons aujourd'hui.

Leur cosmogonie est un de ces faits; leur cosmogonie, dont, ailleurs, j'ai donné quelques notions, et qui se trouve si conforme dans toutes les îles. Ce n'est pas l'homme appelé primitif, l'homme ayant toujours vécu dans la plus grossière barbarie, ou qu'y ont plongé les circonstances; ce n'est pas un tel homme qui réfléchit ainsi sur la nature des dieux, sur la création du monde, sur la formation de tous les êtres. Ces spéculations ne sont pas de l'état sauvage, et accusent évidemment les opinions traditionnelles d'un peuple plus civilisé; mais, d'un autre côté, ces

traditions, le seul de leurs monumens qui paraisse avoir traversé des siècles de barbarie, portent l'irrécusable empreinte de la plus haute antiquité. Le fonds, la forme et l'extrême élévation de ces traditions, prises dans leur ensemble, ne sont pas seulement de beaucoup au-dessus de ce que peuvent être capables de produire des peuples réduits à l'état où l'on trouva ces insulaires; ils sont encore, ce me semble, avantageusement comparables à tout ce que d'autres nations ont écrit de plus sublime sur la création. Aussi, quoiqu'on ne retrouve, chez les Polynésiens, que peu d'autres traces d'une antique civilisation, ne peut-on se refuser à la reconnaître dans ce seul fait. Le légendaire, quel qu'il soit, a décrit le Créateur et ses attributs; mais, quel homme ne reconnaîtrait, dans le passage suivant, le langage d'un enthousiaste, qui, frappé des merveilles dont il est entouré, admire l'œuvre d'un être tout-puissant, en sent la grandeur, et s'élève jusqu'à lui par ses propres idées?

On a déjà vu ce passage; mais il est si beau, et présente, d'ailleurs, une si forte preuve de ce que j'avance, qu'on me pardonnera de le reproduire ici.

Dieu, voulant former la terre, s'adresse à ce qui doit la composer :

« Vous, pivots! vous, rochers! vous, sables! Nous » sommes..... Venez, vous qui devez former cette » terre. » —Il les presse, les presse encore; mais ces » matières ne veulent point s'unir. Alors, de sa

» main droite, il lance les sept cieux, pour en for-
» mer la première base, et la lumière est créée;
» l'obscurité n'existe plus. Tout se voit; l'intérieur
» de l'univers brille. Le dieu reste ravi en extase,
» à la vue de l'immensité. L'immobilité a cessé; le
» mouvement existe. La fonction des messagers est
» remplie; l'orateur a rempli sa mission; les pivots
» sont fixés; les rochers sont en place; les sables
» sont posés. Les cieux tournent; les cieux se sont
» élevés; la mer remplit ses profondeurs; l'univers
» est créé. »

Quelqu'obscures que soient encore quelques-unes de ces phrases, ce n'est pourtant pas là le langage d'un barbare dansant sur le rivage en agitant ses armes, pour défier son ennemi; c'est celui d'un Zoroastre, d'un Pythagore, d'un philosophe solitaire, qui, après avoir long-temps médité sur les merveilles de la nature, y reconnaît l'œuvre d'un dieu créateur; c'est, enfin, celui d'un théïste, qui, découvrant Dieu dans ses œuvres, s'est élevé à la plus sublime des religions, à la connaissance et à l'adoration d'un être tout-puissant.

Mais, indépendamment du passage cité, qui n'a reconnu, dans l'ensemble des fragmens de la cosmogonie polynésienne, le sabéisme, ce culte si ancien, trouvé, dans le principe des religions, chez presque tous les peuples de la terre? Les messagers de la nuit, les messagers du jour, ceux-ci chargés de surveiller la terre, ceux-là de surveiller les mers; l'union de

Dieu avec les divers élémens ; leurs idées sur ce que ces élémens produisent, leurs idées sur la lune et sur la terre et tant d'autres..... Tout cela prouve invinciblement que le sabéisme a existé chez eux ; qu'ils ont possédé des connaissances dont ils conservent encore de vagues souvenirs, sans plus les entendre ; ayant, d'ailleurs, comme tant d'autres peuples, pris probablement, dès long-temps, ces êtres figurés et symboliques, pour des êtres réels et des dieux, ainsi que leurs mouvemens et leur influence pour leurs actions et leur pouvoir.

En supposant même qu'on se trompât sur l'esprit de ces antiques traditions, du moins y découvre-t-on, partout, des idées qui, loin de pouvoir appartenir à des nations sauvages, ne sauraient être le fruit que de raisonnemens des plus profonds, et d'une philosophie dont l'existence est impossible à supposer ailleurs que chez des peuples parvenus au plus haut degré de civilisation. On s'en convaincra, non-seulement par leur système de la création ; mais encore par toutes les idées nettes et claires qui s'y rattachent dans les traditions, et surtout par la description de Taaroa ou du dieu créateur. Quelle idée donnent-ils, en effet, de cette première divinité, sinon la plus grande que l'esprit humain s'en puisse faire ? Un être incréé, existant par lui-même ; souveraine intelligence, qui donne la vie et le mouvement à l'univers ; souverain maître de la nature, dont toutes les substances, tous les êtres émanent, dont

émane la hiérarchie même des dieux ; des dieux qui, tous, jusqu'aux plus puissans, jusqu'aux plus redoutables et aux plus redoutés d'entr'eux, régnant, par sa volonté seule, sur les diverses parties de l'univers, ne sont jamais, quoiqu'associés à sa nature et à son pouvoir, que des subalternes ; et que des intermédiaires, de l'homme à lui, qu'il peut anéantir comme il les a créés.

Tel est Dieu; mais la manière dont ils concevaient l'univers ou le monde dans son principe ne peut être, non plus, l'opinion de barbares inconséquens et irréfléchis. Taaroa était seul. Il n'y avait ni ciel, ni terre, ni mer, ni hommes. Il y avait la matière ; les pivots, les pierres, les sables existaient et faisaient partie de la divinité ; mais ils existaient désunis, sans ordre, sans mouvement ou dans un état d'immobilité. Le dieu, voulant former l'univers et tirer le monde du chaos, appelle les élémens pour les unir; immobiles, inanimés et sans vie, les élémens ne répondent pas à son appel. Alors, de sa main droite, il lance les sept cieux. La force de l'impulsion crée le mouvement avec la lumière ; et, aussitôt, la nature est vivifiée par le feu céleste et mise en activité. Tout se compose, se forme, s'organise ; les cieux s'élèvent et tournent autour de la terre ; les pierres se rangent en couches ; les sables sont placés ; la mer entre dans ses profondeurs ; le feu et le mouvement établissent la plus parfaite harmonie ; et l'univers est créé.

On sent, de reste, combien toutes ces combinaisons sont hors de la portée des peuples dans l'état barbare; mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est la conformité de tout ce système avec celui de plusieurs peuples anciens, et surtout avec celui de l'Inde. Brama, comme Taaroa, est l'être suprême qui créa, et qui est lui-même tout ce qui existe. Ses sectateurs l'ont peint également en termes sublimes; et, suivant la remarque d'un auteur moderne, sans le dégrader, comme les divinités inférieures, par des contes et par des fables absurdes (1). Tel est bien Taaroa, dont la vie et les actions consistent à créer l'univers dans son ensemble, à s'unir avec les élémens et la matière, pour produire les êtres secondaires et tout ce qui existe dans la nature. Aussi rien d'extravagant dans les traits descriptifs des attributs et des travaux de ce dieu, qui, les exposant d'une manière à la fois simple et solennelle et souvent sublime, sont assez peu figurés pour qu'on les comprenne, pour la plupart, sans difficulté; tandis que les légendes des autres divinités, si elles cachent un sens, comme je le crois, sont au moins autant d'énigmes peu faciles à deviner, et dont plusieurs même répugnent plus encore par la bassesse des actions et du langage que par leur extravagance et leur extrême merveilleux.

Une seconde preuve de l'antiquité des Polyné-

(1) Frédéric Stroberi, *The world in miniature*.

siens se tirerait des connaissances qu'ils ont dû avoir en astronomie. Ces connaissances semblent même avoir été assez étendues. Pour le prouver, je pourrais rappeler les fêtes périodiques des Aréoïs; je pourrais dire qu'ils n'ignoraient pas la cause de la clarté de la lune qu'ils croyaient, d'ailleurs, être un globe à peu près pareil au nôtre habité comme notre globe, et riche en productions analogues aux siennes, sans parler même de l'idée qu'ils paraissaient avoir de la distance de ce satellite à la terre (1); mais la preuve la plus positive de ce que j'avance à cet égard, serait le fragment suivant, trouvé dans la Polynésie; et où je crois voir un système raisonné d'astronomie, d'après lequel on pourrait penser que la marche régulière des corps célestes leur était connue.

Ce fragment est fort énigmatique. Je me bornerai, pour le moment, à en citer quelques phrases textuelles, qui donneront, tout à la fois, une idée et des difficultés qu'en présente l'explication, et du parti qu'on en pourra tirer, quand des découvertes ultérieures auront démontré qu'une telle conception ne peut être un simple jeu de l'imagination exaltée, et

(1) La semence de l'arbre ora (*ficus prolixa*) leur avait été, disaient-ils, apportée de la lune par un pigeon blanc. Il lui avait fallu deux lunes afin d'y aller, et deux pour en revenir, et il n'avait plus de plumes, lorsqu'il retomba sur la terre. Cet oiseau est, de tous ceux qu'ils connaissent, celui qui passe pour avoir le vol le plus rapide.

doit se rattacher à un ordre d'idées dont la suite suppose un certain degré de réflexion et d'aptitude aux plus hautes spéculations de la science.

LA NAISSANCE DES ÉTOILES.

*Roua , touboua noui ,*
Roua , grande est
*té touma a noho i té*
l'origine (1) , dormait avec sa
*vahiné ia éréére fanoua :*
femme la terre ténébreuse :
*fanaou aéré tana arii éoné*
d'elle sont nés son roi , le sol ;
*héémaira lé Atoua é*
est né après lui le dieu
*hiahi héémaira té toua*
soir ; sont nés depuis nuages
*é ata oua fauroué atoura*
obscurs ou ténèbres ; mais ici
*o roua touboua noui ia*
Roua répudia
*vahiné.*
cette femme.

« Roua (grande est son origine), dormait avec sa femme, la terre » ténébreuse ; elle donna naissance à son roi, le sol, puis au cré- » puscule, puis aux ténèbres ; mais, alors, Roua répudia cette » femme. »

(1) On confondait souvent ce dieu avec Taaroa, et quelques-uns disaient que c'était lui qui avait créé le ciel, la terre, etc.

*O Roua touboua noui*
Roua Touboua, grande
*té toumou a noho i té*
est l'origine, dormait avec la
*vahiné ia taonoui fanaou*
femme grande réunion ; sont nés
*aaéra tana arii o fétou*
d'elle, sont rois; l'étoile
*héémaira toua o marama*
est venue, et puis la lune,
*é fatou o faiti* (1).
l'étoile faïti.

« Roua (grande est son origine), dormait avec la femme dite » grande réunion. Elle donna naissance aux reines des cieux, les » étoiles, puis à l'étoile faïti. »

*Té arii o marairéa*
Le roi, les cieux dorés (jaunes),
*a noho Fanoui é té vahiné*
dormait avec sa femme Fanoui.
*ia fahi arii fanaou aéra*
Le seul roi est né d'elle
*ana arii o faouroua*
sont rois Fauroua (2)
*o Faouroua noui nané i*
Fauroua ou étoile du matin, grande

(1) C'est, je crois, l'étoile du soir.
(2) C'est, je crois, l'étoile du matin.

*vanaa i té po ma té ao*
c'est elle, donne des décrets à la nuit et au jour,
*i té fétou ma ma té*
aux étoiles, à la
*marama, té ra ma*
lune, au soleil, et
*té avéia.*
sert de guide aux marins.

« Le roi des cieux dorés, le seul roi, dormait avec sa femme » Fanoui. D'elle est né l'astre Fauroua, le roi Fauroua, qui donne » des lois à la nuit et au jour, aux étoiles, à la lune, au soleil et sert » de guide aux marins. »

*O fanou i tahatoa i té*
Il fit voile du côté ganche vers le
*arii o apatoa a noho*
roi nord dormait
*i té vahiné ia roua*
avec sa femme le guide
*o méré té avéïa fanaou*
des marins est né
*aéra taoua arii o naounou*
d'elle sont rois étoile
*oura o naounou oura é hiti*
rouge. Cette étoile rouge qui luit
*mai i té ahiahi té*
le soir à double
*mataroua o fétou oura*
figure étoile rouge

*té Atoua é réré i tara*
le dieu qui vole dans
*té féiau a rarao a maounou*
l'ouest prépara maounou
*oura té vaa é vaa*
ou étoile rouge sa pirogue. Pirogue
*o té ao noui é réré i té*
du grand jour qui vole vers les
*rai é fono i té hitia raa*
cieux il fit voile au lever
*o té ra.*
du soleil.

« Il fit voile à gauche, vers le nord; et là, dormant avec sa femme, » le guide des marins, il donna naissance à l'étoile rouge, cette » étoile rouge, qui brille le soir, sous deux faces... Etoile rouge, ce » dieu, qui vole dans l'ouest, prépara sa pirogue, pirogue du grand » jour, qui cingle vers les cieux. Il fit voile au lever du soleil. »

*O Réhoua* (1) *é fano i té*
L'étoile Réhoua passe dans
*ama ama noui ia atéa a*
l'étendue ou grandeur de l'horizon
*noho i té vahiné té Oura*
dormait avec la femme l'étoile Oura
*Tanéipa fanaou aéra tana*
Tanéipa d'eux sont nés leurs

(1) Leur année commençait quand cette étoile se montrait le soir. C'était vers octobre.

*arii o té houi tarara ia*
rois, les gémeaux près
*matarii.*
ou en face des pléiades.

« Réhoua s'avance dans l'étendue. Il dormait avec sa femme » Oura Tanéipa; d'eux sont nés les rois, les gémeaux, en face des » pléiades. »

Ce langage qui, probablement, a toujours été obscur et énigmatique, l'est peut-être bien davantage, aujourd'hui, parce que ce ne sont plus là que des fragmens que les Indiens même n'entendent plus. Il est aussi fort à craindre qu'ils n'aient tout confondu au point que les phrases paraissent souvent ne pas se lier entr'elles, et que le sens semble altéré.

Cependant, si ce que j'ai appris sur ce fragment, permet de former quelques conjectures sur le reste, il y aurait un singulier rapport entre ce système d'astronomie et celui de plusieurs autres nations.

Il est certain, par exemple, que leurs *houi tarara* ou gémeaux, sont les mêmes que nos Castor et Pollux (1); que leur *atouahi*, qui vient dans les

(1) Voici ce qu'on raconte de ces deux enfans. Ils étaient de Bora-Bora; et, ayant entendu leurs parens parler de les séparer, ils quittèrent la maison paternelle, et allèrent ensemble à Raïatéa, puis à Ouhaïné, à Eïméo et à O-taïti. Leur mère, iuquiète, se mit à les chercher, aussitôt après leur départ; mais elle arrivait toujours trop tard dans ces différentes îles. Cependant, à O-taïti, elle apprit qu'ils y

nuages moutonnés, est notre étoile du berger; et que leur *naunou oura*, qui brille le soir sous deux faces, est notre sagittaire, que les anciens ont quelquefois représenté sous cette forme. Quant à l'explication du reste, dans la crainte de me perdre en interprétations trop positives d'un texte fort obscur, j'attendrai, comme je l'ai dit, que de nouvelles découvertes viennent me permettre d'offrir au public une explication plus satisfaisante.

Il est à regretter, sans doute, qu'il ne reste pas quelque monument, quelque signe plus authentique qui vienne, tout en appuyant ces traditions, aider à en dévoiler le mystère. Ces monumens, au reste, ont existé.

Les statues colossales de l'île de Pâques, de Laïvavaï et autres lieux, peuvent du moins le faire présumer. Dans cette première île, qui n'est qu'un point presqu'imperceptible au milieu d'un immense océan, situé, d'ailleurs, à deux mille milles du continent de l'Amérique, et à plus de seize cent mille de toute autre terre, on trouve non-seulement des habitans, mais encore ces statues dont la masse, et la régularité relative firent l'étonnement et l'admira-

étaient encore et se cachaient dans les montagnes; enfin elle les découvrit; mais ils se sauvèrent devant elle jusqu'au sommet de la plus haute montagne; et, de là, au moment, où, tout éplorée, elle croyait enfin les atteindre, ils s'envolèrent vers les cieux, où ils figurent encore parmi les constellations.

tion des premiers navigateurs appelés à visiter ce lieu, peut-être le plus isolé de la terre.

Ces statues, dont quelques-unes avaient près de quarante pieds de haut, et qui présentaient une surface considérable, puisqu'elles mesuraient de huit à dix pieds d'une épaule à l'autre, étaient d'un seul bloc, et portaient sur leur tête, en forme de bonnet, une pierre énorme, d'une autre espèce et de couleur rougeâtre. Comment ces insulaires, sans autres outils que d'autres pierres dures, ont-ils pu tailler ces blocs? et ce qui est bien plus inconcevable encore, comment, étrangers à la mécanique, ont-ils pu les dresser d'abord, et puis y superposer d'autres pierres d'une masse énorme, dont le poids devait être considérable? Ce fait particulier, ainsi que le fait général de l'existence des habitans des îles de l'Océanie, a donné lieu à des conjectures et à des hypothèses sans nombre. Dans l'impossibilité matérielle d'attribuer l'érection de ces monumens aux habitans actuels des îles, dans l'état où on les a trouvés, quelques personnes ont été jusqu'à supposer qu'elles devaient être habitées, jadis, par une autre race, et que les Indiens qui les habitaient lors de la découverte n'en étaient pas les aborigènes, mais y étaient venus des îles occidentales, dont ils parlaient et parlent encore la langue, comme ils en avaient et en ont encore les mœurs et les usages.

Cette conjecture s'appuie de quelques remarques judicieuses; mais elle n'en est pas moins des plus

invraisemblables, en raison de l'impossibilité bien reconnue que des embarcations aient pu dériver si loin de l'ouest; et quand bien même les vents et les courans eussent amené, causé cet accident, ce que je ne puis admettre, au moins, est-il certain, qu'à en juger d'après l'imprévoyance qui les caractérise tous, ces malheureux aventuriers auraient péri, en route, de faim et de soif, avant d'avoir achevé un si long voyage. Ne serait-ce pas là, d'ailleurs, augmenter les difficultés? Il resterait, en effet, alors, à démontrer, non-seulement comment les derniers habitans y ont pu venir, mais encore comment d'autres y seront venus avant eux; et puis, comment ces derniers, tout bruts et tout sauvages, affaiblis, abattus par un si immense trajet, auraient-ils pu soumettre, expulser ou exterminer les premiers occupans, qu'on suppose industrieux et civilisés? Ce sont donc là des suppositions trop peu vraisemblables pour être admises; aussi le lecteur se convaincra-t-il que ces monumens appartiennent bien véritablement à la race des habitans actuels de ces îles, en examinant seulement les oreilles aux longs lobes percés de toutes ces statues, fidèle image d'une coutume encore généralement répandue chez la plupart des peuples de l'Océanie.

Il est, ce me semble, bien plus naturel de croire que les habitans actuels sont ceux qui ont toujours vécu dans ces îles, inventeurs et exécuteurs des travaux qu'on a trouvés chez eux, que d'y supposer la

préexistence d'une autre race qui devrait s'y être entièrement éteinte, hypothèse peu probable, et, surtout, trop dénuée de preuves pour mériter un long examen.

## SECTION III.

—

### ÉPOQUE PRÉSUMÉE DE L'ANTIQUE CIVILISATION DES POLYNÉSIENS.

Que les habitans actuels de la Polynésie sont déchus d'un état de haute civilisation, c'est ce que paraissent prouver surabondamment dans leurs détails, comme dans leur ensemble, les monumens, les traditions, les usages, les cérémonies et les pratiques de toute espèce qu'on y a observées, depuis l'époque de sa découverte; mais si cette civilisation a réellement existé che ces insulaires, à quel temps faut-il la rapporter? Je pense qu'elle doit dater du temps où ils vivaient unis, soit sur un continent occupant le point du globe où leurs îles sont aujourd'hui disséminées, soit en d'autres lieux, séparés de leur séjour actuel par une immense distance. De ces temps datent probablement aussi la division de leur année en douze ou treize mois, dont ils se souvenaient encore sans savoir l'appliquer; leur connaissance des

équinoxes et autres notions d'astronomie, dont j'ai rapporté les faibles débris, mais à l'égard desquelles bien des découvertes peuvent se faire encore, ainsi que sur tout ce qui concerne leur antiquité.

Mais ces débris de traditions et autres ne sont-ils pas, même dans leur imperfection, plus que suffisans pour démontrer que la civilisation de ce peuple devait être d'un ordre assez élevé?

En supposant, en effet, qu'ils aient vécu, jadis, sur un continent ou grande terre, comme un souvenir général paraît incontestablement le prouver; et que cette terre ait été subitement détruite par les eaux de la mer, qui, d'après leurs traditions, se seraient élevées jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, il est certain que, quelles que fussent les connaissances de ces peuples, toutes pouvaient se perdre à jamais et au même instant, abstraction faite même du nombre des individus épargnés par le cataclysme. Je suppose qu'un tel événement vînt frapper l'Europe; que, tout à coup, le continent, les îles, en fussent submergés, et que les eaux s'y élevassent de manière à ce que, de ces vastes terrains, il restât à peine quelques points, séparés, les uns des autres, par des centaines de lieues : est-il probable que, de ces sciences poussées si loin, de ces beaux-arts portés à une si grande perfection, mais tous réunis et confinés dans les plaines qu'on habite surtout, et que couvrent les grandes villes, est-il probable, dis-je, que de ces sciences et de ces beaux-arts il restât beaucoup de

choses? Non, sans doute. Quoique l'instruction soit, aujourd'hui, si généralement répandue, après une telle catastrophe, après la période de terreur, de consternation et de désordre dont elle serait nécessairement suivie, faudrait-il beaucoup s'étonner que l'art d'écrire vînt à se perdre, et que, de cette belle morale, de toute la théorie et des dogmes de la religion chrétienne, il restât, dans la mémoire des survivans, seulement quelques notions vagues et incertaines?

Mais, sans placer gratuitement nos insulaires dans un état de haute civilisation qu'ils peuvent cependant fort bien avoir connue, ce qui est au moins certain, c'est que le peu d'entr'eux qui échappèrent au grand cataclysme, s'ils ne furent pas, dès l'abord, en proie à la faim et à l'extrême misère, enfermés comme ils l'étaient en des localités si étroites, durent éprouver, quand leur nombre augmenta, toutes les vicissitudes qui conduisent à la barbarie; car, le manque de terrain, le manque de vivres, joints à l'augmentation des habitans, devait infailliblement amener, entr'eux, la mésintelligence, les dissensions, les querelles d'abord de famille et bientôt de partis; d'où les guerres, les massacres, les expulsions. Poussés par la faim, aveuglés par la rage, ils durent, inévitablement, se laisser entraîner aux plus révoltantes barbaries; jusqu'à ce qu'enfin, ne pensant plus qu'à attaquer, qu'à ravir et qu'à surprendre, ne connaissant plus d'autre droit que

celui de la force et de la violence, augmentant leur misère par leurs ravages mêmes, ils purent tomber dans le dernier état de dégradation, et en venir à dévorer ceux qui avaient absorbé leur subsistance (1).

Cet état paraît avoir été celui de toutes les îles, et il est probable qu'il faut lui assigner la cause que je viens de mentionner. Il existe, en effet, dans plusieurs des îles basses le plus nouvellement peuplées. Là règne constamment tout le désordre que doit amener le manque de subsistances, en des lieux d'une étendue bornée, où, chaque jour, la famine augmente avec la population; en des lieux où la conquête d'un poisson devient souvent le prix du sang, où des affamés se disputent avec fureur la possession d'un coquillage.

Là, querelles, inimitiés sans fin, au sein desquelles l'homme ne voit bientôt plus, dans son semblable, qu'un ennemi prêt à lui ravir jusqu'à sa dernière ressource; et se terminant toujours par ces hos-

(1) Pitcaïrn peut servir d'exemple. En 1800, Adams y resta seul avec quelques femmes et des enfans, au nombre de vingt, environ, en tout. En 1808, ils avaient doublé; en 1825, ils étaient soixante-huit; en 1830, ils étaient quatre-vingt-quatre : et sont encore, aujourd'hui, au même nombre, quoique leur voyage à O-taïti en ait fait périr de vingt-cinq à trente. Si on les eût laissés à eux-même et sans moyens de sortir de leur île, que seraient-ils devenus en un lieu d'une étendue si bornée? Bientôt, incapables de s'y nourrir, ne se seraient-ils pas trouvés, en moins d'un siècle, dans la position que je viens de décrire?

tilités non plus politiques, mais personnelles, qui, en peu de temps, changèrent ces îles en autant de déserts incultes, où l'on ne voit plus, quelquefois, que deux ou trois individus, tristes restes d'une population immense.

Soit donc que la catastrophe dont j'ai parlé, la destruction de leur continent, ait effectivement eu lieu, soit que d'autres moyens les aient amenés en leurs îles, les suites devaient toujours être les mêmes, quand ils y devenaient trop nombreux; mais il paraît qu'elles n'ont pas été immédiates. Ils ont conservé le souvenir d'une époque presque partout plus heureuse et plus brillante. En me parlant de ce souvenir d'une splendeur éclipsée depuis des siècles, cet homme respectable, à qui je dois tant de notions sur leur religion, leurs mœurs et leur état ancien, mon vieux prêtre, me disait un jour, en gémissant: « Je sais que vous nous appelez un peuple nouveau; » mais, néanmoins, que de temps écoulé, avant que » les larges voiles de vos navires eussent frappé nos » regards! Que de siècles avant que le bruit de vos » armes à feu fût venu nous épouvanter! Nos pirogues » ont parcouru ces mers, en se guidant sur les astres » que nous observions alors. Il n'y a même pas si » long-temps que nos aïeux connaissaient encore la » situation d'un grand nombre d'îles, quoiqu'ils eus» sent cessé de les visiter. On se souvient encore que » des chefs des îles, que votre race a retrouvés de» puis, venaient à O-taïti et dans les autres îles

» voisines; » et, comme pour m'en donner la preuve, il commençait à réciter une conversation entre un chef d'O-taïti et un chef de Toubouaï; mais sa mémoire le trahissait; et il tombait dans la mélancolie, devenant triste et taciturne, toutes les fois que nos conversations lui retraçaient le souvenir de l'ancienne splendeur de sa nation.

Il me paraît donc certain qu'il y a eu une seconde époque pendant laquelle les Polynésiens cultivaient jusqu'à un certain point les arts, les sciences, et se livraient à la navigation. A cet ordre de choses, qui a dû se prolonger beaucoup dans quelques unes des îles, aura insensiblement succédé celui dont j'ai parlé, quand les productions de la terre, ni les ressources de la mer, ne suffisant plus à leur subsistance, il leur fallut émigrer, s'entretuer ou périr. On conçoit les premiers effets d'une telle situation, où, après des disputes, des guerres, des massacres, les plus forts expulsaient ou laissaient mourir de faim ceux qu'ils avaient vaincus (1). Plus généreux ou plus hardis, je suppose qu'en de pareils momens, plusieurs offraient

(1) Des scènes de ce genre ont encore eu lieu, il n'y a que très-peu d'années, à Rouratonga, à Laïvavaï et à Rapa. Dans la première de ces îles, il arriva souvent qu'un père, qu'un mari tuèrent secrètement leurs enfans, ou leurs femmes pour les dévorer; et, il y a trois ou quatre ans, un brick de Port-Jackson (Nouvelle-Hollande) rencontra en mer une pirogue montée par environ soixante personnes qui cherchaient une autre île, ne trouvant plus de quoi vivre dans l'île dont elles venaient.

de quitter volontairement leurs îles, pour chercher de nouvelles terres. Les traditions de tous ces peuples parlent de ces voyages ou émigrations, d'ailleurs favorisés par les prêtres, au point que, pour les multiplier, ils ne craignaient pas d'annoncer que les premiers partis leur étaient apparus en songe pour leur dire qu'ils avaient découvert une île où ils jouissaient de l'abondance et du bonheur, et leur indiquer la position de cet heureux séjour (1).

En réfléchissant donc bien mûrement à la situation réciproque de ceux qui partaient ou de ceux qui restaient, et à combien de maux tous devaient être exposés, en ces temps horribles, n'est-il pas naturel de voir, dans leur situation même, la cause de leur

(1) C'est sans doute aussi alors que ce peuple se porta dans toutes les directions du grand océan et vers ces îles éloignées, qui ne furent certainement habitées que bien postérieurement aux autres. Ce fait paraît d'autant plus probable, qu'ils en ont comme conservé le souvenir. Ainsi, à la Nouvelle-Zélande, ils disent qu'ils viennent du Nord, d'où ils allèrent à la recherche d'une nouvelle terre, en se dirigeant sur les taches magellaniques; ainsi, aux îles Sandwich, ils se rappèlent qu'ils viennent de Bora-Bora et connaissaient O-taïti et les Marquises; et puis, comme pour donner à croire que ces événemens sont arrivés peu de temps après la destruction de leur grande terre, ces îles portent, presque toutes, des noms pris dans la Cosmogonie. La plus grande des îles Sandwich, par exemple, se nomme *Ohaïi* (Hawaï); une autre *Mahoui* (Mawaï); toute la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande se nomme *Ikana Mahoui* (poisson de Mahoui).

barbarie, l'origine du cannibalisme, auquel les portaient, malgré eux, la faim et la rage ?

Ne reconnaît-on pas, enfin, que, fatigués de guerres, de meurtres et de tous ces excès, que l'imagination repousse avec horreur, les chefs, les prêtres, devaient presque, logiquement, au nom de leurs dieux impuissans ou sourds, imposer silence à la nature et ordonner la mort de quiconque n'avait pas encore connu la vie, puisqu'un sol ingrat se refusait à le nourrir ? De là l'infanticide légal ; de là ces ordonnances sanguinaires, qui frappaient surtout le sexe dont le nombre contribue le plus à multiplier notre espèce ; de là cet horrible serment des Aréoïs, mais qui n'existait qu'aux îles de la Société, de ne point se survivre à eux-même dans la personne de leurs enfans.

Il est donc assez probable qu'après la destruction de leur grande terre, les habitans de la Polynésie, probablement alors peu nombreux, ont vécu en assez bonne intelligence ; ce qu'ils font encore aujourd'hui dans tous les lieux où leur petit nombre n'a point conservé de vieilles rancunes, souvenirs de leur âge de prospérité ; dans tous les lieux où, s'unissant par le mariage, ils donnent, quelquefois, long-temps, l'exemple de la plus parfaite harmonie.

Il paraît également certain que, postérieurement à cette époque, des communications ont subsisté entre les différentes îles, et qu'enfin leur état sauvage et leur barbarie viennent des causes que je leur

ai précédemment assignées, comme semblent l'indiquer, à la fois, d'antiques usages généraux et des usages particuliers plus modernes.

Je tâcherai d'en établir les différences, et de déduire de ces différences, avec plus ou moins de précision, l'origine et l'antiquité de ces mêmes institutions.

Parmi les établissemens trouvés dans ces îles, les institutions religieuses et gouvernementales sont, assurément, celles qui s'y sont le mieux conservées. Elles paraissent n'y avoir guère subi d'autres changemens que ceux que rendaient indispensables l'état précaire et l'ignorance des populations individuelles de chaque localité; mais toutes révèlent une origine commune, et datent certainement de l'époque où les peuples, aujourd'hui disséminés, vivaient unis en un seul corps de nation. Si, pourtant, il est permis de se jeter dans le champ des conjectures, je croirais, qu'après cette grande catastrophe, la destruction de leur terre, en la supposant prouvée, partout peu nombreux, ils se séparèrent, par suite de dissensions; que chez plusieurs, du moins, l'autorité dut long-temps se borner à celle du père dans chaque famille; que l'état auquel les amena graduellement leur position locale, dut, seul, aussi, ramener, au milieu d'eux, l'existence de chefs ou rois, sous l'ancienne dénomination de *arii* ou *arii rahi*; rois dont le pouvoir, d'ailleurs, dépendait entièrement des circonstances et de la situation relative de leurs sujets, et variait

en raison des localités, comme ont pu le faire reconnaître les diverses révolutions politiques et gouvernementales survenues dans les diverses îles. Ainsi, dans tous les endroits où ils sont encore peu nombreux, point de chef, ou le chef n'y est considéré que comme le père d'une grande famille. Ailleurs, au contraire, où la population, plus considérable, se divise en partis perpétuellement armés les uns contre les autres, il règne une licence effrénée. Les chefs, dans ces endroits, n'ont guère d'autre prérogative que celle de commander les armées; et, quand on y a voulu détruire ces désordres et ramener un peu la paix, il y a fallu fonder, par le fanatisme, le pouvoir absolu, effectivement trouvé dans toutes les îles où il y avait le plus d'ordre, le plus de civilisation, l'intelligence la mieux sentie des devoirs et des droits de l'homme social.

Si, dans les îles pourtant le moins barbares, le despotisme le plus violent naquit de cet état de dissension, d'anarchie et de désordre, où les plongeait leur grand nombre, en leur laissant à peine de quoi subsister, quelques-unes de ces mêmes îles nous présentent d'autres règlemens évidemment postérieurs, et qu'y fit adopter, à divers degrés, une raison d'état partout cruelle, mais partout inévitable. Telle était, par exemple, la loi de l'infanticide aux îles de la Société, aux Navigateurs, aux Sandwich et peut-être en d'autres îles, atrocité révoltante, sans doute, mais qui sauva plusieurs de ces populations

de la destruction totale dont il paraît certain qu'elles furent parfois menacées.

Il semblerait, néanmoins, que toutes n'eurent pas recours au même remède. Plusieurs se livrèrent à l'agriculture, comme aux îles des Amis, aux îles de Hawaï; mais cette ressource même ne pouvait longtemps leur suffire, puisqu'il y a peu d'années, qu'à Rotuma, à Roroutonga et ailleurs, où les habitans cultivaient leurs terres avec le plus grand soin, on les a vus, dans certains momens, s'entredévorer pour ne pas mourir de faim.

D'autres ont eu recours aux sacrifices humains, à l'exil volontaire, aux expulsions violentes même, dont il paraît qu'on faisait usage à l'île de Pâques et ailleurs.

D'autres, enfin, ont continué leurs dissensions, et préviennent l'augmentation de leur nombre par des guerres à mort et par l'extermination; mais, comme je l'ai déjà dit, il est certain, qu'en tous cas, tous, dans le principe, doivent avoir éprouvé le même sort, les mêmes vicissitudes; et il ne l'est pas moins que l'anthropophagie, l'infanticide et toutes les autres énormités sociales qu'on leur a tant reprochées, proviennent toutes, indistinctement, des causes matérielles que je leur ai assignées; ce qu'il est juste de répéter, non pour justifier, en eux, des habitudes et des mœurs inexcusables aux yeux de l'humanité, mais pour expliquer, au nom d'une philosophie tolérante et réparatrice, des excès qu'on eût peut-être arrêtés

ou prévenus déjà plus d'une fois, si, au lieu de se livrer à des déclamations faciles sur leur culpabilité, on se fût appliqué franchement à en rechercher la source, seul moyen de les arrêter et d'en prévenir le retour, comme c'est le devoir de tous les peuples *civilisés* envers tous les peuples *sauvages*.

# CHAPITRE IV.

## RECHERCHES SUR L'ORIGINE DES PEUPLES DE LA POLYNÉSIE.

Prêt à professer, sur cette matière, un eopinion diamétralement opposée à toutes celles que des hommes d'un mérite incontestable ont exprimées jusqu'à ce jour, je dois protester, par avance, comme je l'ai déjà fait, dans la Préface de cet ouvrage, contre tout esprit d'exclusion des idées quelconques qui ne rentreraient pas dans les miennes; et ma position personnelle, en dehors du cercle de la science, m'impose, plus qu'à tout autre écrivain, peut-être, l'obligation d'une réserve extrême dans toutes les allégations qui pourraient paraître s'éloigner, plus ou moins, des conventions généralement admises; mais je n'ai pas cru que cette réserve dût aller jusqu'à me prescrire le silence sur l'objet de sérieuses méditations, qui ont pour base une série nombreuse de faits recueillis avec soin dans mes longs et fréquens voyages; car si l'amour éclairé des sciences exige, de tout ami de la vérité, le respect des hypothèses con-

sciencieuses, ce même amour lui fait aussi un devoir de lutter avec courage, persévérance et loyauté, contre toute doctrine qui lui paraît pouvoir perpétuer, dans leur domaine, des préjugés et des erreurs, susceptibles d'en compromettre ou d'en entraver les progrès.

L'analogie du langage des peuples indique, plus sûrement que celle de leurs traits, de leurs coutumes et de leurs climats, par exemple, les différences spécifiques des diverses races du genre humain. L'identité des climats peut, en effet, influer sur leurs traits et sur la couleur de leur peau; une ignorance et une vie sauvage communes peuvent amener les mêmes habitudes; mais jamais ou bien rarement du moins, je crois, un même mot n'a servi de signe à une même chose, chez des peuples totalement étrangers les uns aux autres et d'une origine différente. La présence de plusieurs mots semblables, chez des nations séparées par de longues distances, est donc la preuve, sinon d'une même origine, du moins de la préexistence, entr'elles, d'un commerce ou de relations plus ou moins intimes, plus ou moins prolongées; et, dans tous les lieux où l'on trouve ces analogies, on peut tenir pour certain que les peuples chez lesquels elles sont signalées, ont bien pu se perdre de vue, mais n'ont pas toujours vécu séparés.

Ce n'est donc pas sans raison que plusieurs personnes ont avancé que les peuples des îles de l'océan

Pacifique sont de la même race que les Malais, puisque, depuis l'île de Pâques, ou *Easter Island*, par 111° de long. ouest, l'île la plus orientale de l'Océanie, parmi celles qui sont habitées, jusqu'aux Moluques et autres îles malaies, on rencontre plusieurs mots qui sont absolument les mêmes dans toutes les îles, comme *maté*, mort; *ai*, je; *ika*, poisson; *oua*, pluie; *lima* pour *rima*, cinq; *mata*, yeux; tandis que leur système de numération décimale est aussi tout-à-fait identique, sans parler de la parfaite identité de plusieurs des noms de nombre qui le constituent. Ainsi,

| AUX ÎLES MALAIES. | A O-TAÏTI. | |
|---|---|---|
| Sato. | Atachié, *signifie* | un. |
| Doua et roua. | Arsoua, | deux. |
| Tinga. | Atorou, | trois. |
| Hampa. | Ama, | quatre. |
| Alima et arima. | Alima et arima, | cinq. |
| Nam. | Chounou, | six. |
| Tujo. | Actou, | sept. |
| Delampan. | Évau, | huit. |
| Sambilan. | Ihivo, | neuf. |
| Cipoulou. | Chauvou, | dix. |

On remarquera que les mots qui expriment les nombres *deux* et *cinq* sont absolument les mêmes; et que l'équivalent du mot *quatre* a beaucoup de rapport dans les deux langues. Il est encore une quantité de mots qui, d'un usage moins générale-

ment répandu, ne se trouvent que dans quelques îles malaies, comme :

| A O-TAÏTI. | AUX ÎLES MALAIES. |
|---|---|
| Étoile, *fétoua*, | *Lintang*, à Java et dans presque toutes les autres îles; mais, à Timuri, c'est *fitoun*, qui présente quelque rapport avec le dialecte o-taïtien. |
| able, *oni*, | *Pasir, kasi, wadé* (mais, à Lampung, c'est *honoui*). |
| Eau, *vai* ou *wai*, | *Tiriowich, ayer, jami* (à Lampung, *ouwai*; à Soundou, *chai*; à Boungis, *ouwai*; à Rotti, *owai*). |
| Femme, *vahiné*, | *Wadon, parampouan, makinvai*, etc. (En plusieurs endroits, *wainité, baini* et *ina.*) |
| Père, *médoua tané*; autrefois *pa* ou *bapa*. | *Pa* et *bapa ma, ébou, bonda, angrong, ama.* (En plusieurs îles, *ina.*) (1) |
| Mère, *médoua vahiné*; autrefois, *ma*. | |
| Dent, *nihau*. | *Ounto, waho, gigi* (à Timor, *nihaou*). |

Il est peu douteux que des recherches plus attentives ne fissent découvrir tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre des îles malaies, presque tous les mots de la langue polynésienne; et l'on trouvera, sans doute, étonnant qu'une telle similitude de mots puisse exister chez des peuples que sépare une si prodigieuse distance; mais, quoiqu'elle me paraisse attester qu'ils ont une même origine, et qu'ils ont

(1) On aura remarqué que, dans la cosmogonie polynésienne, l'être femelle est toujours nommé *îna*.

eu, jadis, quelques communications, je n'en conclurai pas que les îles dont j'ai parlé d'abord, c'est-à-dire, celles qui se trouvent, comparativement, le plus reculées vers l'est, aient été peuplées par les habitans des îles de la Sonde, des Moluques, etc., où se trouve aujourd'hui le principal siége de la race malaïe.

Le premier fait contraire à cette opinion est la prédominance du vent d'est, qui règne presque continuellement et souffle de toutes parts, sous les tropiques, depuis une centaine de lieues du continent de l'Amérique jusqu'à l'extrémité occidentale de cet immense océan; et cela, pendant dix mois de l'année, au moins, tandis que les vents variables, qu'on éprouve de temps en temps, du mois de décembre au mois de mars, ne s'étendent jamais bien loin à l'est, et ne soufflent presque jamais avec violence que pendant un très-petit nombre d'heures.

Ceci posé, regardera-t-on comme possible que, chez des nations où l'art de la navigation était aussi peu perfectionné que chez les Malais, d'aussi frêles embarcations que les leurs aient pu être poussées de l'extrémité orientale de la mer des Indes à l'extrémité orientale de l'océan Pacifique, depuis les îles Moluques jusqu'à l'île de Pâques, près du continent de l'Amérique du Sud; et, parcourir, en luttant contre un vent et un courant constamment contraires, plus d'un tiers de la circonférence du

globe, ou plus de cent trente degrés de longitude (1)?

Que la grande multiplicité des îles ne fasse pas supposer qu'ils auraient pu communiquer de l'une à l'autre, et arriver, à la longue, jusqu'à la plus orientale. Cette supposition-là, même, est inadmissible, et les faits le prouvent, puisqu'aucune circonstance ne vient l'appuyer, dans les souvenirs des Indiens, et que toutes les embarcations, canots ou pirogues égarés, qui ont, par hasard, touché quelqu'île, ont toujours été poussés de l'est à l'ouest, et jamais de l'ouest à l'est. Que toutes les îles aient été peuplées, avec le temps, par des embarcations égarées en cette direction, cela est rigoureusement possible, quoiqu'assez difficile à admettre; mais aucune supputation de temps imaginable ne pourrait expliquer le même phénomène dans une direction opposée.

Une autre circonstance s'élève également contre l'opinion que les habitans des îles orientales seraient venus de l'ouest; c'est la différence de manières, de mœurs, de langage, toujours plus marquée chez les habitans des îles, à mesure qu'on

(1) Partout, sous les tropiques, dans l'océan Pacifique, les courans portent à l'ouest; et cela avec une telle violence, près de la ligne, que, par les légers vents d'ouest qui souvent y règnent, les navires ne peuvent avancer vers l'est, et dérivent fréquemment de vingt à soixante milles à l'ouest, dans les vingt-quatre heures

avance à l'ouest, au delà des terres que j'ai données comme limites de la race dont il s'agit. En effet, pour peu qu'on s'avance, dans cette direction, au delà des îles des Amis, on rencontre un groupe d'îles (les îles Fidgi), dont les habitans paraissent différer, sous tous les rapports, de ceux des îles de l'est. Moins robustes, d'une couleur plus foncée et souvent noire, cheveux crépus, yeux ronds, tels sont les principaux traits physiques qui les distinguent; et, quant aux mœurs, ils sont plus sauvages et plus intraitables que les habitans de la Nouvelle-Zélande même (1); marchant toujours armés d'arcs et de flèches (2), odieux cannibales, dangereux surtout par leur hypocrisie, et ne ressemblant en rien, par leur langue, aux habitans des îles les plus rapprochées de l'est.

Tels étaient et tels sont encore les habitans de plusieurs de ces îles; mais des communications s'étant ouvertes entr'eux et les peuples des îles des Amis, il en est résulté de grands changemens dans le langage et dans les mœurs des plus voisins d'entr'eux (3).

(1) Plusieurs de ces îles, au nombre desquelles je signale les nouvelles Hébrides, ont obstinément refusé toute communication avec les étrangers; et, si l'on y débarque, leurs habitans tuent tous ceux qu'ils peuvent surprendre.

(2) Cette circonstance est d'autant plus remarquable que, dans aucune des îles polynésiennes, on ne se sert de ces armes, qu'on rencontre pour la première fois aux Fidgi, et ensuite dans toutes les îles occidentales. Elles n'appartiennent exclusivement qu'à la race noire.

(3) De temps immémorial, les îles Fidgi étaient connues

Néanmoins, la liste que voici montrera combien ils diffèrent de ceux que j'ai précédemment cités. Ainsi,

| | A O-TAÏTI. | A TONGATABOU. | AUX FIDGI. |
|---|---|---|---|
| Dieu, se dit | *Atoua,* | *Otoua,* | *Kalou.* |
| Femme, | *Vahiné,* | *Fifiné,* | *Léva.* |
| Poisson, | *Ia,* | *Ika,* | *Missimissi.* |
| Cochon, | *Bouaa,* | *Bouaka,* | *Varé.* |
| Hameçon, | *Matau,* | *Matau,* | *Vaki.* |
| Soleil, | *Ra,* | *La,* | *Singa.* |
| Lune, | *Marama,* | *Mahina,* | *Youla.* |
| Fille, | *Famainé,* | *Fahiné* ou *Fahainé,* | *Nongéaléva.* |
| Mauvais, | *Ino,* | *Kino,* | *Fa.* |
| Grand, | *Rahi,* | *Lahi,* | *Léba.* |
| Guerre, | *Tamai,* | *Tamai,* | *Yala.* |

Il y a, cependant, plusieurs mots qui sont identiques ou analogues à quelques-uns de ceux qui ap-

des habitans des îles des Amis, où, d'après les traditions de ces derniers, des pirogues avaient été portées, et d'où elles étaient revenues. Depuis, ils ont continué à les fréquenter, et y ont souvent porté la guerre, pour se procurer le bois de sandal, dont ils firent une huile odoriférante. C'est par suite de ces relations hostiles ou autres, que les plus orientales des îles Fidgi ont adopté, en partie, les coutumes, les mœurs et le langage des habitans des îles des Amis, de même que certaines coutumes des Fidgi se sont introduites aux îles des Amis. Ainsi, les chefs de Tongatabou ont tous appris le dialecte des Fidgi, et le parlent entr'eux pour se distinguer du peuple, à peu près comme, dans quelques cours d'Europe, on parle le français au lieu de la langue du pays.

partiennent à la langue des îles plus orientales, comme :

| | A O-TAÏTI. | AUX FIDGI. |
|---|---|---|
| Homme, se dit | *Taata,* | *Tamata.* |
| Mort, | *Maté,* | *Maté.* |
| Eau, | *Vaï,* | *Vaï,* etc. |

et quelques noms de nombre, ainsi :

| | | |
|---|---|---|
| Deux, | *Aroua,* | *Roua.* |
| Trois, | *Atoro,* | *Tolo.* |
| Six, | *Eono,* | *Ono.* |
| Sept, | *Fitou,* | *Faïtou.* |
| Neuf, | *Cheiva,* | *Taïvra.* |

Mais il paraît que ces rapports ont pour cause unique celle que j'ai déjà mentionnée, c'est-à-dire les communications des habitans des Fidgi avec ceux des îles des Amis. Tout le reste de leur langage, en effet, n'a plus la moindre ressemblance avec les dialectes des îles orientales. Les mots n'ont pas la même racine; la construction des phrases est tout-à-fait différente; ce qui exclut toute possibilité de leur assigner la même origine.

Outre la différence du langage, les coutumes et mœurs des habitans des Fidgi dénotent, aussi, une origine différente, quoiqu'il y ait, généralement, sous ce rapport, entr'eux et les tribus orientales, beaucoup moins de différences positives que pour la langue même. J'indique à l'appui, de cette remarque, quelques-uns de leurs usages, totalement différens de ceux des peuplades de l'Est, tandis qu'ils

ont un rapport frappant avec ceux des peuples occidentaux, et même avec ceux de l'Inde.

C'est aux Fidgi, par exemple, qu'on trouve, pour la première fois, la fabrication et l'emploi de la poterie de terre, qui n'existe dans aucune des îles orientales, pas même aux îles des Amis. Là, aussi, les chefs prennent, souvent, jusqu'à trois ou quatre cents femmes, parmi lesquelles ils n'en ont pourtant qu'un petit nombre de légitimes, et dont les enfans puissent hériter du père, les autres n'étant guère que des concubines, qu'il tient à la disposition de tous ses guerriers, et dont, à ce qu'il paraît, il ne s'entoure que pour mieux assurer son service.

Un usage singulier est que, lorsqu'un chef principal épouse une de ces femmes, filles de quelqu'autre chef, et destinées à devenir souveraines, la nouvelle mariée prend avec elle une jeune fille encore enfant, mais qui promet d'être belle, et qu'on a scrupuleusement choisie dans la classe du peuple. C'est une vierge destinée pour son mari. Elle l'élève avec la plus tendre sollicitude; et, quand la jeune fille est nubile, la reine, à un jour fixé, la déshabille, la lave soigneusement elle-même, fait couler, sur ses cheveux, de l'huile parfumée, la couronne de guirlandes de fleurs, la conduit ainsi, nue, à son mari, la lui présente et se retire en silence. Là, pourtant, pas plus qu'ailleurs, les femmes ne sont exemptes de jalousie; et il n'arrive que trop souvent que, craignant de rencontrer, dans son élève, une dangereuse rivale,

la reine trouve quelque moyen de la laisser seule avec des hommes, engage ces derniers à la séduire, ou même l'accuse, faussement, d'avoir cédé à la séduction; et inflige, alors, à cette malheureuse, la cruelle punition de lui couper le nez; aussi n'est-il pas rare de rencontrer, en ces îles, des filles ainsi mutilées.

J'ai déjà fait connaître, ailleurs, l'usage de tuer les femmes d'un chef à sa mort, usage appliqué aux femmes légitimes ou reines. Pour avoir tout le mérite du sacrifice, elles doivent s'étrangler elles-mêmes. Si elles s'y refusent, leurs frères ou leurs plus proches parens les exécutent, bon gré malgré; mais, comme je l'ai dit, celles qui s'y prêtent de bonne volonté acquièrent, généralement, par-là, une haute considération, et leurs enfans sont choisis, de préférence à tous autres, pour succéder au pouvoir de leur père; aussi voit-on là, fréquemment, un fils supplier tendrement sa mère de vouloir bien se tuer elle-même; et, en cas de refus, l'étrangler de ses propres mains (1).

Les chefs y ont un pouvoir absolu. Les hommes du peuple se courbent, s'accroupissent ou tombent

(1) Cet usage s'est trouvé en partie aux îles des Amis et à la Nouvelle-Zélande; mais on ne le trouve dans aucune des autres îles plus orientales. Il est certain que les deux premiers archipels le tiennent des Fidgi, etc. On y reconnaît les *sutties* de la côte du Malabar (Dekan).

le visage contre terre à leur approche. Ils emploient, en parlant aux chefs, les mots *kalou* (dieu), *bouana valou* (racine de la guerre), et mille autres expressions qui indiquent, avec non moins d'énergie, leur état d'esclavage et d'abjection. Tout le bien du peuple leur appartient; ils s'en emparent, quand ils en ont envie (1).

Continue-t-on à se porter des îles Fidgi à l'est-nord-ouest, vers les îles Salomon, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée? Partout on trouve des peuples qui diffèrent entièrement des habitans de la Polynésie, tant pour la couleur et le langage, que pour les traits, les coutumes et les mœurs.

Si, au contraire, des mêmes îles on se porte à l'ouest-sud-ouest, vers les Nouvelles-Hébrides, vers la Nouvelle-Calédonie; à mesure qu'on avance dans cette direction, on voit s'y dégrader notre espèce, jusqu'à ce qu'on arrive à la Nouvelle-Hollande et à la terre de Diémen, dont les habitans, avec les Hottentots, et surtout avec les peuples de quelques-unes des Nouvelles-Hébrides déjà mentionnées, repré-

(1) Les îles Fidgi sont très-nombreuses; quelques-unes d'entr'elles sont très-grandes et très-élevées. On y trouve, en abondance, du bois de sandal, de l'écaille de tortue, etc. Ces îles ne sont encore que très-imparfaitement connues; et les rescifs qui les entourent, ainsi que le peu de sociabilité des peuples qui les habitent, en rendent l'exploration extrêmement difficile.

sentent; par leur excessive infériorité, le dernier anneau qui sépare l'espèce humaine de la brute. Tristes races, qui végètent dans la misère et dans la turpitude, sans industrie, presque sans intelligence, se nourrissant de poissons, d'herbes et d'ordures, et dont la langue semble n'être qu'un bruit confus de sons presqu'inarticulés; races dégradées, qui, par un trait unique de stupidité, ne sont parvenus à compter que jusqu'à trois, comme les habitans de la Nouvelle-Hollande; ou, comme ceux des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Calédonie, comptent par cinq, et ne vont que jusqu'à dix, nombre des doigts des deux mains réunis (1); races dont la conformation, enfin, au moins quant à l'extérieur, semble à peine se rattacher à l'humanité, et tenir plus à l'orang-outang qu'à l'homme. Ni chez eux, assurément, ni depuis les îles plus occidentales des Fidgi, jusqu'à la Nou-

(1) Les doigts de la main ont pourtant aussi servi, comme premier moyen de calcul, chez la race olive ou chez les habitans des îles situées à l'est de l'Océanie, ainsi que le prouve si bien leur mot *rima* ou *lima*, qui signifie, partout, *main* et *cinq ;* mais il est à remarquer que, chez les Malais, ce dernier signifie également *cinq*, mais non plus la *main*, qu'ils désignent par un autre ; ce qui démontre que leur système de numération est originaire de la Polynésie ; car il est certain que les peuples chez qui *main* et *cinq* s'expriment par le même mot, sont les inventeurs de cette manière de compter. Cela prouverait également que c'est de ce côté qu'il y avait le plus de civilisation.

velle-Guinée, dont les habitans sont presque tout aussi hideux, il n'y a pas la moindre affinité avec la belle espèce qui peuple les îles de l'océan Pacifique, depuis le voisinage du continent américain jusqu'à la frontière de l'Océanie la plus reculée vers l'ouest.

On peut faire les mêmes observations, quoique d'une manière moins frappante, en se portant des îles des Amis, au nord-ouest et à l'ouest-nord-ouest, en suivant les îles qui s'étendent depuis les îles Wallis, par 12° à 13° de lat. sud. et 178° de long. occid. environ, jusqu'aux Pescadores et aux îles Mariannes. Là, également, à mesure qu'on suit cette direction, les traits et le langage des habitans changent, jusqu'à ce qu'on arrive aux Philippines, à Macassar ou Célèbes, aux îles indiennes, où les nombreux dialectes, d'ailleurs totalement étrangers les uns aux autres, mais offrant encore, de temps à autre, quelques mots de la langue polynésienne, en diffèrent, néanmoins, tous essentiellement par le génie, sous tout autre rapport; et, surtout, manquent de duel, l'un des caractères distinctifs les plus remarquables de l'idiôme de la Polynésie, strictement reconnu et rigoureusement employé dans toutes les îles, même par les classes les plus ignorantes et par les tribus les plus sauvages.

Cette différence, observée tant pour les traits que pour le langage, dès qu'on avance à l'ouest de Tongatabou, n'est-elle pas une preuve convaincante que les peuples qui habitent les îles dont j'ai parlé, et

que, pour être plus clair, je nommerai seuls Polynésiens, ne sont pas venus de l'ouest? Comment, en effet, dans toutes les îles, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux Sandwich, et depuis les îles des Amis jusqu'à l'île de Pâques, ne parlerait-on qu'un seul et même langage? Comment ce langage serait-il, chez les émigrans, pur et sans mélange, tandis qu'à leur point de départ il en resterait à peine quelques traces, chez des peuples qui l'auraient abandonné pour en adopter de nouveaux, presqu'aussi nombreux que leurs îles, et qui existaient déjà aux époques les plus reculées où l'histoire puisse remonter (1)?

Ces difficultés, et, surtout, celle qui naît de la

(1) Les aborigènes des îles Malaies ou les habitans qu'on y a trouvés parlaient tous différentes langues. A Timor, il y en avait, et il y en a encore au moins quarante; à Bornéo, on en compte plus de cent; et, néanmoins, les tribus les plus civilisées mêlent toujours, à leur idiôme, quelques mots polynésiens. M. Crawford, qui a fait les plus profondes recherches sur les habitans des îles Malaies, dit, à ce sujet, qu'une des preuves les plus frappantes qu'on puisse donner de l'influence de la langue générale de la Polynésie sur la civilisation des tribus les plus sauvages est l'analogie que présente le système de numération dans leurs différens dialectes; et, plus loin, il ajoute que les noms de nombre des tribus le plus civilisées sont, à peu d'exceptions près, les mêmes chez toutes; qu'on trouve également chez les autres, des restes d'une numération générale identique; que, chez les moins avancées, ces restes sont considérables, dans la moindre partie de l'échelle; mais que, chez celles qui vont au delà, toutes tirent leur numération d'une même source, c'est-à-dire, de la langue polynésienne.

direction des vents alisés, la plus frappante et la plus facile à constater, ont fait douter, dès le principe de la découverte des îles polynésiennes, qu'elles aient été peuplées par l'ouest. On a, conséquemment, exprimé, en la regardant comme plus probable, l'opinion que ces îles pourraient bien avoir reçu leurs habitans du côté opposé, et que ces Indiens sont de la même race que les Indiens du continent de l'Amérique; mais cette opinion, quoique levant la difficulté des vents régnans, n'a, cependant, pour appui que quelques coutumes plus ou moins analogues ; car il ne se trouve, d'ailleurs, pas la moindre affinité entre les traits et le langage. Voici, d'après ce que j'en ai pu savoir, les faits ethnologiques relatifs aux Américains, qui paraissent soutenir le mieux cette dernière hypothèse.

Les Américains offraient des sacrifices à leurs dieux, comme les insulaires ; et, au Mexique, c'étaient souvent des sacrifices humains, comme à O-taïti, aux îles Sandwich et ailleurs. Les prêtres américains disaient des prières, dormaient dans les temples; et, au commencement d'une guerre, donnaient leurs rêves de la nuit comme des prédictions de son succès. Le même usage existait chez tous les insulaires de la Polynésie. Chez les Indiens du Chili, et chez plusieurs autres peuples de l'Amérique, la mort accidentelle, comme d'être tué à la guerre, etc., est seule regardée comme naturelle, tandis que la mort occasionnée par des maladies est toujours attribuée

à l'inimitié de quelque personne qui, par des prières et des sacrifices, obtient, des esprits malins ou démons, le pouvoir d'occasionner ces maux. Dans ce cas, on consulte les sorciers, qui s'enferment dans la maison avec la famille du défunt, y accomplissent plusieurs cérémonies, y récitent des prières, et prétendent qu'alors les dieux leur font connaître le coupable, qu'ils nomment à la famille, ce qui ne manque jamais d'attirer la vengeance de tous les parens sur le malheureux accusé, d'autant plus facilement victime de poursuites acharnées, qu'il ignore jusqu'au fait même de l'accusation dont il est l'objet. Pour peu qu'on se rappelle ce qui a été dit des usages superstitieux des insulaires, on reconnaîtra qu'il serait difficile d'en trouver de plus identiques. Il n'est pas jusqu'aux terribles conséquences de l'incrimination des sorciers, qui ne soient absolument les mêmes sur le continent et dans les îles (1).

A la mort des caciques, chez quelques nations américaines, on tuait plusieurs de leurs femmes. Cet usage se retrouve à la Nouvelle-Zélande, aux îles des Amis; mais il faut ajouter, comme je l'ai déjà dit ailleurs, que cet usage me paraît leur être étranger, tenir à l'Inde, et leur avoir été apporté des Fidgi.

(1) Le lecteur sera frappé de l'analogie de ces coutumes avec la mystérieuse influence du tribunal des *francs-juges*, au moyen âge, ainsi qu'avec l'effrayante *vendetta* des Corses, qui subsiste encore aujourd'hui.

Il est, en Amérique, une nation qui, à certaine époque de l'année, déterre ses morts pour les pleurer de nouveau, couvrant alors ces squelettes de tout ce qu'elle possède de plus précieux, et les replaçant ainsi dans la terre, afin de mieux honorer la mémoire de ses ancêtres. Quelques tribus de la Nouvelle-Zélande suivent un usage presqu'absolument semblable. Là, aussi, l'on déterre les morts à certaines époques déterminées, afin de les pleurer de nouveau; comme au moment des funérailles, on se meurtrit, on se couvre la tête et le corps de plaies profondes, faites avec la dent aiguë du requin; et, cela, jusqu'à ce que le sang, jaillissant à flots, vienne se mêler aux larmes de nouveau versées; manière barbare mais énergique d'exprimer les regrets et la douleur.

Il est de coutume, quand il y a des guerres parmi les habitans des îles océaniennes, qu'un ou plusieurs guerriers sortent des rangs, pour défier les plus braves de l'ennemi. Ces champions se battent, comme chez les anciens, en présence des deux armées. Cet usage existe également chez les Indiens du Chili. On a vu même, dans les dernières guerres de la république avec les Araucanos, ces barbares sortir un, deux ou davantage, de leurs rangs, et provoquer à un combat, d'homme à homme, un nombre égal d'ennemis; ce que les soldats de la république jugeaient rarement à propos d'accepter; car il paraît que ces Indiens ont, aujourd'hui, une grande supériorité dans les duels à cheval.

Le *poncho*, habillement de l'Indien de l'Amérique du sud, est absolument le même qu'un habillement dit *tipouta*, en usage chez presque tous les habitans des îles de l'océan Pacifique.

Dans toutes les îles où croît la plante dite *ava* ou *kava* ( *piper inebrians*, Bertero ), les Océaniens avaient la coutume d'en mâcher la racine, et d'en cracher le jus dans une jatte, s'enivrant avec cette boisson. Les Indiens de l'Amérique font exactement la même chose, mais avec d'autres plantes.

Les insulaires, comme les Indiens du continent de l'Amérique, se peignaient le corps de rouge et de noir; ils se tatouaient, plus ou moins, dans toutes les îles. Cet usage existait aussi chez les Américains, quoiqu'il y fût plus rarement pratiqué, et tous aimaient également à s'orner de plumes et de fleurs.

On donnait au chef, chez quelques Américains, un morceau de bois, comme signe de l'engagement pris de le suivre à la guerre. Aux Fidgi, et dans quelques-unes des îles des Amis, pour toute convention, pour tout contrat, pour toute réponse à des demandes de quelqu'importance, on remet, aussi, un petit morceau de bois en signe de consentement; à O-taïti, et, dans presque toutes les autres îles, c'était la remise d'un petit morceau de bois qui, dans telles ou telles circonstances, prévenait les intéressés de se rendre aux Maraïs.

Les pirogues des habitans de Chiloé et autres îles

de cet archipel ont quelque rapport avec celles des insulaires de la Nouvelle-Zélande.

Je suspends ici ces rapprochemens, présentés par le seul désir de rendre hommage à la vérité, dans l'intérêt d'une thèse qui n'est pas la mienne; car, je ne considère pas les usages, quelque semblables qu'ils soient, comme une puissante autorité, si des analogies de langage ne viennent les corroborer de la leur. Il me paraît, en effet, démontré que, dans une situation donnée, les hommes se rapprochent, en quelque sorte, instinctivement, par une certaine tournure d'esprit qui leur est commune, et qui, surtout à l'état sauvage, à l'état d'ignorance, et quand ils flottent encore dans le vague, les fait tomber, partout, dans les mêmes vices, et les entraîne dans les mêmes erreurs. Quoi de plus frappant, comme application de ce principe, que les cruautés commises par toutes les nations au berceau, surtout en matière de religion et de culte? Partout les mêmes superstitions amènent les mêmes résultats; et la preuve que de pareils rapports ne tiennent qu'à des inclinations, en quelque sorte, innées dans notre espèce, c'est qu'il ne se trouve pas un peuple sur la terre, quelqu'opposé qu'il soit, d'ailleurs, aux autres, sous d'autres points de vue, que le fanatisme n'ait conduit aux sacrifices humains et à telles autres atrocités non moins révoltantes. Il est donc certain qu'on ne peut rien conclure des usages, quand on les voit ainsi généralement répandus chez

les nations à leur enfance ; et il est prouvé que, pour les mœurs et pour la religion, les hommes, placés dans les mêmes circonstances, s'imitent presque toujours, quoiqu'éloignés les uns des autres, et sans avoir jamais eu la moindre communication.

Il n'en est pas de même pour les langages ; là, tout rapport doit être concluant ; mais il faut que ce rapport soit positif ; car si les mots ne sont pas absolument les mêmes, si l'on ne les rapproche qu'en les mutilant, comme le font souvent certains étymologistes, on ne peut en rien conclure, d'autant plus qu'il ne suffit pas de voir les mots écrits, puisqu'il faut encore en connaître parfaitement le son propre, savoir au moins à quelle nation appartient celui qui les a tracés, et s'il ne s'est pas mépris sur la valeur intrinsèque de telle ou telle des syllabes qui les constituent (1). Quand donc quelques mots, dans les nombreux dialectes des Américains, auraient une ressemblance éloignée avec des mots qui signifient la même chose dans le langage de ces îles ; il me semble qu'on n'en pourrait tirer aucune induction concluante ; car, de faibles rapports, on en trouverait partout ; à telles enseignes que je pourrais citer plusieurs mots

(1) J'ai vu souvent les mêmes mots des dialectes de ces îles écrits par des personnes d'une même nation, sans qu'il fût possible d'y reconnaître la moindre ressemblance. Que doit-ce donc être de ceux écrits par des gens qui ne parlent plus la même langue, surtout quand on veut les comparer avec les mots des langues mortes ?

des dialectes polynésiens qui ont de la ressemblance avec l'espagnol et le français. En conclura-t-on que les habitans de la Polynésie descendent de ces nations civilisées?

Or, on n'a reconnu, jusqu'ici, pas même l'analogie la plus faible entre la langue polynésienne et les langues américaines, et s'il y a rapprochement entre quelques-uns des usages de ces localités éloignées, un bien plus grand nombre sont diamétralement opposés; mais, ce qui semble le plus distinguer ces peuples, ce sont leurs traits. Un teint olivâtre, tirant sur le brun, mais non pas cuivré, variant peu dans les différentes îles, et ne tenant absolument, malgré tout ce qu'on a dit du croisement des races ou des castes, qu'à des causes locales, telles que le séjour en des îles plus ou moins boisées (1); une stature

(1) Il n'y a presque pas un navigateur, un voyageur ou un auteur, qui, parlant de la Polynésie, ne fasse mention du mélange des races ou des castes; et moi, après six années de séjour dans plusieurs de ces îles, après six ans de voyages dans un grand nombre d'autres, et d'observations des plus consciencieuses, je n'ai rien trouvé qui vînt à l'appui de cette opinion. Je n'y ai jamais vu un seul individu à cheveux crépus. Si le teint des uns est un peu plus foncé que celui des autres, cette différence n'est jamais plus sensible que celle que nous remarquons chez nous dans nos familles; et, si des peuples entiers diffèrent entr'eux, cela tient absolument à des localités ou à leur manière de vivre, puisque cette différence disparaît dès qu'ils résident quelque temps dans le même lieu. Ainsi, des habitans des îles basses de l'archipel Dangereux, en apparence si différens de ceux d'O-taïti, changent entièrement,

élevée, et de beaucoup au-dessus de la taille moyenne; des membres nerveux et parfaitement dessinés; un front élevé; la contenance ouverte; les yeux noirs, grands, vifs et pleins d'expression; le nez très-peu aplati, la bouche très-belle, quoique les lèvres soient, généralement, plus grosses que celles de la race blanche; la denture superbe; la face ovale, et dont l'angle égale souvent celui des blancs et s'en approche toujours; les cheveux noirs et frisant à larges boucles .... Tels sont les traits physiques qui distinguent tous les insulaires, depuis l'île de Pâques jusqu'aux îles de la Nouvelle-Zélande, des Amis et de Sandwich; tandis qu'une taille souvent au-dessous de la moyenne, des cheveux noirs, gros et plats, une couleur cuivrée, un nez épaté, et dont l'extrémité se recourbe vers la lèvre supérieure; des lèvres grosses, une face large et plate, caractérisent tous les Américains. Enfin, et cette objection, prise à l'inverse, n'a pas moins de force contre les Américains que contre les Malaies, il paraît de toute impossibilité que des embarcations semblables à celles qu'on a trouvées chez les nations du Nouveau-Monde, aient jamais pu franchir la prodigieuse distance qui les sépare de l'île de Pâques, la plus orientale des îles océaniennes connue, du

après un séjour de quelque temps dans cette dernière île; et, très-noirs en arrivant de leurs terres nues et peu boisées, il n'est pas rare de les voir devenir aussi blancs et même plus blancs que les habitans des îles élevées.

moins jusqu'à ce jour, puisque, de quelque point qu'elles fussent parties, elles auraient toujours eu à franchir de douze à quinze mille milles pour atteindre cette île, qui n'est qu'un point imperceptible dans cette immensité, et auraient infailliblement péri de faim et de soif avant d'y arriver. Quant à ces auteurs, qui, d'un trait de plume, les font venir du Mexique, de la Californie, du détroit de Behring même, aux îles Sandwich; et, de là, parcourir les quatre quartiers de l'océan Pacifique, on ne peut s'empêcher de sourire, au simple exposé d'un pareil système; car il suffit de jeter un coup d'œil sur les moyens de navigation des Indiens de l'Amérique, pour se convaincre que de tels navigateurs n'ont jamais pu faire autant de milles qu'on leur fait franchir de degrés; puis, enfin, comment expliquer la présence, dans les îles océaniennes, de certains animaux, le cochon, le chien, la volaille, d'espèce qu'on ne trouve point en Amérique? D'où les auraient-ils tirés, pour les apporter avec eux (1)?

(1) De tous ces animaux, le cochon était le plus généralement répandu; et, certainement, il l'a été dans toutes les îles élevées, puisque celles qui ne l'avaient plus en connaissaient encore le nom. L'extinction de cette espèce d'animaux s'explique très-bien, par suite des guerres, et a encore eu lieu dans plusieurs îles, postérieurement à la découverte, même en des îles où ils avaient été introduits par des navires. Plusieurs peuples se sont aussi vus forcés de les détruire, faute de nourriture, et pour conserver leurs végétaux, à Rapa, par exemple, et, probablement, à l'île de Pâques, etc.

Les difficultés sont donc égales sur tous les points. S'il est impossible que les habitans actuels de la Polynésie soient venus de l'Ouest, il est également peu probable qu'ils soient partis du continent d'Amérique; mais qu'il y ait de l'affinité entre leur langage et celui des Malais, ce fait, incontestable, se prouve par la parfaite identité de certains mots des Malais avec certains autres, usités dans toutes les îles océaniennes, mots dont j'ai cité quelques-uns au commencement de ce travail. Il en résulte, pour moi, la certitude qu'il y a eu quelques relations entre les Malais et les insulaires de la Polynésie, et cette certitude, jointe au peu de probabilité que ces derniers soient venus d'aucune partie du continent de l'Amérique, me conduit à une conclusion toute nouvelle. Loin de voir, en effet, dans les habitans des îles polynésiennes, les descendans des Malais, je verrais, au contraire, dans les Malais, les descendans des habitans des îles océaniennes, et des peuples originaires des îles de l'océan Pacifique; où se trouverait, dès lors, la véritable souche de ces nations aujourd'hui si nombreuses, répandues sur une si grande partie du globe et à une distance si considérable.

Les vents régnans, d'est en ouest, appuient, d'abord, beaucoup cette supposition. Il est extrêmement possible que des embarcations aient été poussées, dans cette direction, d'une île à une autre, depuis la plus rapprochée du continent d'Amérique jusqu'à la plus occidentale des îles de la Sonde; ou même

jusqu'à Madagascar, soit par les vents alisés, qui règnent dix mois de l'année, de l'une à l'autre extrémité de l'océan Pacifique, et conduisent régulièrement les bâtimens jusqu'aux Mariannes, aux Philippines et à Célèbes ; soit par les moussons qui, à leur tour, portent, six mois de l'année, les bâtimens de ces dernières îles dans toutes les parties de la mer des Indes les plus reculées vers l'Ouest ; mais ce ne serait encore là, dans l'intérêt de la thèse que je cherche à établir, qu'une probabilité plus ou moins contestable. Voici des faits plus positifs.

Les Malais ne paraissent pas être les aborigènes des îles qu'ils habitent, mais ils les ont probablement conquises sur les Oran Caboo, les Oran Gorgoo, les Maroots, les Béajos, les Negros del Monte, les Harofaros, les Papous et autres sauvages farouches et hideux qu'on trouve encore à Sumatra, à Bornéo, aux Philippines, aux Moluques et dans toutes les autres îles qu'on donne toujours comme le foyer de la race malaie.

Avant d'aller plus loin, examinons quelle peut avoir été autrefois la position des peuples polynésiens, et de ceux qui habitent les terres plus occidentales, jusqu'au continent asiatique ou aux Indes. On reconnaît, au premier coup d'œil, et les relations de voyages de toutes les personnes qui ont parcouru ces mers l'affirment de la manière la plus incontestable, que ces deux nations nombreuses, mais très-distinctes, se partageaient toute cette étendue, de-

puis les îles habitées, au plus près du continent américain jusqu'à l'est du continent asiatique et à Madagascar. La première de ces deux nations, de couleur olive, et distinguée par la beauté de ses formes, se retrouve encore, comme on l'a vu, toujours la même et sans mélange, tant pour le langage et pour les mœurs que pour les traits, depuis l'île de Pâques jusqu'à Tongatabou, et depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux Sandwich; mais elle change, sous tous les rapports, dès qu'on avance plus à l'ouest; perd de sa beauté et devient de couleur plus foncée, à mesure qu'elle s'éloigne de ses limites et se mêle avec l'autre race, qui, noire et difforme, se présente dès qu'on avance à l'ouest des îles des Amis, s'étendant de là jusqu'à la Nouvelle-Hollande, jusqu'à la Nouvelle-Guinée, pour se retrouver encore dans les îles de la mer des Indes et à Madagascar. Ce peuple, qui n'est ni laid ni difforme partout où il est resté sans mélange, s'améliore à mesure qu'il s'éloigne de son foyer, lequel paraît être aux Nouvelles-Hébrides, gagne en stature, en grâce, en force, et pour tous les avantages extérieurs, en se mêlant à la race olive, comme on peut s'en convaincre aux Fidgi, par exemple, et dans tous les lieux où il y a des métis.

Si, donc, la racine primitive des Malais se trouve où je suppose, aux îles ou sur un continent qui semble avoir existé dans l'est de l'Océanie, toutes les anomalies apparentes se trouveront expliquées, et l'on ne s'étonnera plus que les traits et le langage des

habitans de ces îles polynésiennes aient si invariablement conservé leur unité, tandis que, chez les peuples dit Malais, on rencontre à peine encore quelques faibles traces de leurs traits et de leur langage primitifs, qui varient tellement d'une île à une autre, qu'il serait extrêmement difficile d'y reconnaître quelque rapport (1).

(1) Les peuples dits Malais me paraissent, quant à la différence du langage et des mœurs, pouvoir se ramener à cinq divisions bien distinctes, savoir :

*Première division.* — Habitans de la presqu'île de Malacca, des îles de Sumatra, de Java, de Bali et de quelques-unes des parties occidentales de Bornéo. Là, on rencontre plus de civilisation : leurs mœurs et leur langage se rapprochent, en général, quoique ces peuples diffèrent encore considérablement les uns des autres.

*Deuxième division.* — Habitans des Célèbes et de toute la côte de Bornéo, jusqu'au 3e degré de lat. N., du 116e au 124e degré de long. E. Là, aussi, progrès dans les arts utiles ; mais leur civilisation est d'un autre genre que celle de la première division ; et leur langage, leurs mœurs et leurs institutions sont tout-à-fait différens.

*Troisième division.* — Habitans des pays situés du 10e degré de lat. S. au 2e degré de lat. N., entre le 122e et le 130e degré de long. E., essentiellement de ceux des deux premières divisions. C'est la région des noix muscades et des épices. Les peuples y sont moins civilisés, et leur langage, comme leurs coutumes et leurs institutions, diffèrent essentiellement de ceux des premiers. Ils n'ont connu l'art d'écrire que long-temps après les autres.

*Quatrième division* — Habitans des contrées situées entre le 116e et le 128e degré de long. orientale, et entre le 4e et

Cette invariable unité des traits et du langage des habitans des îles polynésiennes, s'expliquerait par le seul fait que ces peuples ayant, comme je l'ai dit, vécu sur un immense continent, dont leurs îles ne seraient plus que les parties les plus élevées, ont probablement été, après ce grand événement de la destruction de leur terre, chassés par les besoins ou poussés par les vents et par les flots, des restes de leur continent détruit sur d'autres restes, sans pourtant se mêler jamais avec d'autres races, et restèrent un seul et même peuple jusqu'à l'extrémité de la longitude occidentale, tandis que d'autres peuples de la même race, qu'on trouve depuis cette frontière jusqu'à l'Inde et jusqu'à Madagascar, soit qu'ils aient quitté volontairement leur séjour primitif, après de

10e de lat. N., comprenant le nord de Bornéo, la grande île de Mindanao et l'archipel de Sooloo. La végétation, dans ces contrées, ressemble, du plus ou du moins, à celle des trois premières divisions. Il s'y trouve aussi des épices, mais d'une qualité inférieure. En civilisation, cette division ressemble aux deux premières, mais la langue et les usages y sont entièrement différens.

*Cinquième division.* — Habitans des îles Philippines, du 10e au 19e degré de lat. N.; régions exposées aux ouragans. Là, quoique la végétation soit des plus riches, il ne se trouve plus d'épices; et le langage ainsi que les mœurs n'y ont pas le moindre rapport avec ceux des autres divisions.

Outre les différences notables, signalées dans chacune de ces grandes divisions, il y a encore, dans Sumatra, Bornéo et autres lieux, de nombreux dialectes qui n'ont pas entr'eux la plus légère analogie.

grandes révolutions de leurs terres, ou pour d'autres causes perdues dans la nuit des temps, soit que le vent et le hasard les aient poussés, de groupe en groupe, comme il arrive encore journellement, paraissent avoir trouvé partout la race noire à laquelle ils se sont mêlés. Qu'ils l'aient soumise, expulsée ou exterminée à la longue, ils en ont presque partout altéré les traits et corrompu le langage; mais nulle part assez pour qu'on en puisse méconnaître l'origine; cause non douteuse de cette extrême variété des langues observée dans toutes les îles situées dans le sens de la longitude orientale, qui n'empêche pas de leur reconnaître, partout, une même racine, ou, du moins, un certain nombre de mots tout-à-fait semblables, avec des traits et des mœurs qui se rapprochent du plus au moins de ceux des habitans des îles orientales du même océan (1).

(1) Les peuples noirs des îles Malaies ont conservé quelque souvenir de l'arrivée du peuple, qui eut une si grande influence sur leurs mœurs, leurs coutumes et leurs langages; et, d'après la description qu'ils en font, ce ne peut-être que celui des îles occidentales de l'océan Pacifique ou de la Polynésie. « La » nation qui y répandit sa langue était, dit Crawford, vêtue » d'une étoffe fabriquée avec l'écorce des arbres et ignorait la » fabrication des étoffes de coton. » Et plus loin : « L'époque » de l'introduction de l'arabe chez les Malais, est indiquée » par l'histoire; des données assez certaines peuvent faire soupçonner celle du sanskrit; mais celle de la langue polyné- » sienne est ensevelie dans la plus profonde et même dans » une impénétrable obscurité. »

Dès qu'on place le foyer de cette grande famille de Malais dans les îles orientales de l'Océanie, on conçoit comment son langage et sa race ont pu se répandre dans toutes les directions au nord, au sud, mais surtout à l'ouest, à une distance si considérable. Au moyen des larges pirogues qu'on trouva chez ces insulaires, lors de la découverte, et qui portaient de cent à cent vingt hommes, il devait y avoir dans ces mers, à la faveur des vents alisés, une migration continuelle (1); de là, ces peuples parlant, presque dans sa pureté primitive, en des îles très-éloignées vers l'ouest, l'idiôme des îles situées à l'est de l'Océanie; de là, aux Fidgi et même aux Nouvelles-Hébrides et aux îles Salomon, ce mélange d'hommes noirs et à cheveux laineux, avec des hommes de couleur olive, pourvus de traits et

(1) Il existe, dans toutes les îles, des souvenirs traditionnels d'embarcations venues d'îles étrangères, et d'autres surprises par des vents imprévus et poussées au large, sans qu'on en ait, depuis, jamais entendu parler; mais, dans tous les cas, la direction indiquée est toujours d'est en ouest. A O-taïti, entr'autres événemens semblables, on se souvient d'une flotte nombreuse qui était partie de Raïatéa pour O-taïti, par un vent d'ouest; quand, à peu de distance de son point de départ, le vent sauta tout à coup au sud-est, et souffla si violemment qu'elle ne put même regagner Raïatéa, de sorte que les hommes qui la montaient ont dû nécessairement périr en mer, au bout de peu de jours, à moins qu'ils n'aient rencontré quelqu'île sur leur route.

usant de l'idiôme des habitans des îles des Amis (1); comme à la Nouvelle-Calédonie, dans un langage foncièrement très-différent, on trouve des mots qui présentent une analogie frappante avec des mots de signification identique, appartenant aux dialectes des îles de l'est; ce qui atteste que les habitans de ces dernières ont, plus d'une fois, visité les naturels de cette grande île.

Tout vient à l'appui de mon hypothèse. Je l'ai déjà fondée, en partie, sur les observations relatives à la direction des vents; et, en effet, les seuls vents constans qui règnent dans cet océan, sous les tropiques, portent tous à l'ouest; et ceux de sud-est et de nord-est soufflent, souvent, avec tant de violence et amènent une si forte mer, que, de l'aveu des Indiens même, aucune de leurs pirogues ne pourrait l'affronter sans se voir presqu'immédiatement brisée; aussi, dans ce cas, sont-ils obligés de courir devant ces vents, capables de les mener d'autant plus loin, que, souvent, ils soufflent plusieurs jours de suite d'un de ces quartiers, sans varier d'un seul point (2).

(1) Cook, et d'autres navigateurs après lui, ont trouvé à Tana une peuplade qui avait les traits et le langage des habitans de Tongatabou.

(2) Depuis mai jusqu'en novembre, les vents de sud-est sont dominans au sud de la ligne. Les vents d'est et de nord-est règnent les autres mois; mais il s'y joint alors, par intervalles, des vents d'ouest et du nord, qui ne soufflent guère que trois

J'ajoute que, partout, sous les tropiques, les courans portent constamment dans cette direction; et, cela, d'une extrémité à l'autre de l'Océanie. Des pirogues ou tous autres bâtimens, peuvent donc, d'autant moins, faire route de l'ouest à l'est, même par des vents favorables, que ces courans leur sont contraires; et qu'ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, les vents d'ouest ne règnent qu'à de courts intervalles, et ne soufflent jamais avec force près de la ligne, jusqu'au 10e degré, nord et sud.

Ainsi tout s'accorde pour détruire la supposition si long-temps accréditée que la migration aurait eu lieu de l'ouest à l'est; et toute personne qui connaît ces mers regardera la chose comme absolument impossible (1). D'ailleurs, s'il en est autrement, et si le

ou quatre jours sur trente. Il en est de même au nord de la ligne; à cette différence près que les vents alisés sont du nord-est et règnent plus régulièrement toute l'année.

(1) Rien ne vérifie mieux ce fait que les observations faites par les bâtimens baleiniers qui croisent depuis tant d'années dans toute l'étendue de l'océan Pacifique, sous la ligne.

Ceux qui naviguent à l'est de cet océan, aux environs des Gallapagos, peuvent rarement se maintenir dans ces parages; et, quoique généralement bons voiliers, les courans les portent toujours à l'ouest. Je sais tels d'entr'eux qui ont été contraints de courir deux fois dans la même année, vers le sud, jusqu'aux vents variables, afin de remonter à l'est, et de revenir, par-là, sur leurs pas. Il en est de même pour ceux qui croisent plus à l'ouest, aux environs de l'archipel, dit *King's mill's group*, parages favorables à la pêche; mais où ils ne peuvent jamais se maintenir, obligés qu'ils sont, au bout

peuple malais est effectivement venu de si loin pour peupler les îles orientales de l'Océanie, pourquoi, non-seulement chez les Malais, mais même chez des nations beaucoup plus rapprochées, ne voit-on pas se renouveler la migration de l'ouest à l'est, tandis qu'elle a encore journellement lieu dans la direction opposée? Si les Malais ont été poussés de la mer des Indes jusqu'aux îles situées à l'est de l'océan Pacifique, pourquoi ne trouve-t-on pas aussi, dans les îles polynésiennes, le mélange de races qu'on remarque aux îles Fidgi, aux Nouvelles-Hébrides, à la Nouvelle-Calédonie, aux îles Salomon, à la Nouvelle-Irlande, à la Nouvelle-Guinée, dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande, et dans le groupes d'îles basses qui s'étendent de quelques degrés au delà des îles des Amis, dans une direction nord-ouest, jusqu'auprès des îles des Larrons? Pourquoi, enfin, ne trouve-t-on nulle part, dans ces mêmes îles, un seul descendant des races hideuses qui peuplent l'ouest du méridien ?

En résumé, s'il est vrai, comme l'a dit un auteur moderne, que les foyers des populations puissent se

de quelque temps, de courir soit au nord, soit au sud, afin de ne pas dériver de manière à devoir faire, pour revenir à l'est, le tour de la Nouvelle-Hollande ou des îles Ladrones; et, parmi tant de bâtimens qui font la pêche près de ligne, je n'en ai jamais vu un seul réussir, malgré ses efforts, à remonter un peu à l'est, ou même à garder les mêmes parages, sans dériver du plus au moins vers l'ouest.

reconnaître à la beauté et à la perfection corporelles de chacune des familles qui les constituent; et si chacun de ces foyers est le centre d'une langue-mère, d'où sont descendus différens idiômes ou dialectes, il est certain que les îles polynésiennes sont le foyer de la grande famille malaie; car, dans les îles polynésiennes seules, cette race joint, à une haute stature et à de belles proportions, une régularité et une beauté de corps qui ne se trouvent nulle part dans les îles Malaies; où, comme le langage, comme les habitudes et comme les mœurs, les traits diffèrent et semblent partout corrompus, par le mélange d'espèces moins belles et d'idiômes moins parfaits.

Cette dernière observation, qui résume, en quelque sorte, toutes les données de ce discours, m'amène naturellement à conclure que cette belle race de couleur olive et au corps tatoué, a eu son foyer primitif sur un continent situé à l'est de la mer Pacifique, et que les Malais de la mer des Indes sont leurs descendans et non leurs pères, comme on l'a cru jusqu'à ce jour.

Peut-être m'objectera-t-on que si le continent, dont je suppose l'existence, a existé véritablement, il a pu s'étendre, soit jusqu'à l'Amérique, dans l'est, soit jusqu'à l'Asie, dans l'ouest; et recevoir, ainsi, ses habitans, indifféremment de l'un ou de l'autre de ces deux points du globe; mais cela même paraît également improbable, en raison de la différence des langages, de la couleur, des traits, et pour les

autres motifs déjà allégués. De plus, si ce continent eût été gagné d'un ou d'autre côté, par leurs populations respectives, pourquoi les animaux des îles polynésiennes sont-ils si différens? Pourquoi ne trouve-t-on, dans ces îles, ni ceux de l'Amérique, ni ceux des îles Malaies? Pourquoi, surtout, les insulaires, loin de les connaître, n'en ont-ils pas la moindre idée? Dans les combats de leurs héros, de leurs géans ou de leurs dieux, leur imagination même, souvent si riche, n'a rien créé d'analogue au tigre, au serpent et autres animaux, partout si funestes à l'homme; et ils n'ont jamais trouvé, pour éprouver la valeur de leurs divinités, d'autre adversaire que le cochon sauvage, ce qui prouverait qu'ils ne connaissaient point, même par tradition, d'animaux plus formidables; raison de plus pour croire qu'ils sont autochthones, et ne descendent d'aucun autre peuple; car, comment des hommes qui divinisaient tout, les oiseaux, les requins, les lézards, etc., n'auraient-ils pas mis au nombre de leurs dieux l'horrible et hideux crocodile, les terribles serpens, les tigres, les rhinocéros, les éléphans et autres animaux monstrueux des îles Malaies et de l'Asie? Mais ils ne connaissaient ni ces monstres de l'Inde, ni les caïmans, les serpens, les ours, les jaguars, les pumas, et autres animaux féroces de l'Amérique. Ignorant tout l'univers, ils se croyaient eux-mêmes, avec le peu d'animaux qui les entouraient, les seuls êtres organisés, et les uniques habitans de ce monde.

Tout semble donc annoncer une race d'hommes et même quelques animaux nouveaux, originaires d'une terre également nouvelle; et ce fait me paraîtra prouvé, tant que d'autres voyageurs ou d'autres écrivains, combattant ces probabilités si fortes par des raisons plus fortes encore, n'auront pas démontré comment ils sont venus dans leurs îles, ou qu'ils tirent, avec les blancs et les noirs des autres parties du globe, leur origine d'un seul homme. Quant à moi, sans vouloir audacieusement m'élever contre l'autorité de la Genèse, j'admettrais la disparition de faits intermédiaires, l'infidélité des traductions, la corruption même des originaux, causes de tant de mécomptes et d'erreurs, plutôt que de faire parcourir, contre vents et courans, des mers inconnues, à de faibles pirogues, ou d'obliger ces peuples à traverser, soit l'Amérique, soit l'Asie, pour franchir, après, un océan presqu'égal en étendue, avant d'arriver dans leurs îles, où ils conservent un langage unique dont on ne trouve nulle part aucune trace, pas même chez les peuples dont on les suppose issus. Expliquer leur existence n'est pas, d'ailleurs, l'objet de cet ouvrage; et, dans l'impossibilité de dire au juste d'où ils sont venus ni de remonter à leur origine, j'ai dû me borner à dire d'où je ne les crois pas originaires, et ce qui me paraît ne pas être. Ils ne viennent, dans mon opinion, ni du continent de l'Amérique, ni du continent de l'Asie; et j'ai déduit, avec franchise, tous les motifs sur lesquels me

semble se fonder naturellement cette conclusion toute négative ; mais dire comment ils sont venus dans les lieux qu'ils occupent aujourd'hui, serait tout aussi difficile ou plus difficile encore, peut-être, qu'expliquer comment le noir a pris sa couleur et diffère si fort du blanc, tant au physique qu'au moral.

Telles sont mes idées particulières sur ce sujet encore si neuf, quoique déjà si souvent traité; et, qu'on les admette ou non, je ne les croirai pas tout-à-fait stériles pour la science, si les amis de la science même y puisent des sujets de méditations nouvelles ou des motifs pour donner l'essor à leurs propres spéculations; car c'est là ce qui garantit les jouissances de l'esprit aux individus, et aux peuples les avantages de la diffusion des lumières.

---

# TROISIÈME PARTIE.

## HISTOIRE.

Chez des peuples qui n'ont point d'écriture, et chez qui, par conséquent, l'époque d'aucun événement ne saurait être exactement fixée, il n'existe, à vrai dire, point d'histoire ancienne; et tout ce qu'on peut rapporter de leur antiquité historique, doit, nécessairement, se borner à quelques recherches plus ou moins positives, plus ou moins concluantes dans leur résultat; à quelques hypothèses plus ou moins ingénieuses, plus ou moins probables. Si cette vérité d'expérience s'applique à tous les peuples qui n'en sont encore qu'au premier degré de la civilisation, dans le sens que nous donnons ordinairement à ce mot, dans notre Europe, à plus forte raison est-elle applicable à tous les peuples de l'Océanie, en général, et à chacun d'eux en particulier, vu l'isolement dans lequel leur situation géographique les a toujours tenus de tous les autres peuples du monde; aussi,

même chez les plus avancés d'entr'eux, peut-on à peine remonter, pour les événemens les plus remarquables, à une ou deux générations. Les longues listes de chefs, loin de faciliter ces recherches, ne font qu'embrouiller la matière, parce qu'elles n'indiquent même pas les générations écoulées depuis les premiers d'entr'eux; car chaque chef avait au moins deux noms et changeait souvent ces noms plusieurs fois dans sa vie; d'où il résulte qu'on ne sait jamais si ces diverses appellations désignent la même personne ou des personnes différentes. Il est, d'ailleurs, certain que les chances de la guerre ou d'autres circonstances ont amené la substitution de familles à d'autres, et que les dernières régnantes ne faisaient remonter leurs annales que jusqu'au premier de leur race ou jusqu'à celui à l'existence duquel remontaient leurs souvenirs. Ce dernier, par une politique nécessaire en ces lieux, se trouvait toujours fils d'un dieu, quoique bien d'autres chefs pussent l'avoir précédé. L'histoire ancienne des îles de l'Océanie ne remonte donc pas au delà de l'époque de la découverte de chacune d'elles. Tous les événemens antérieurs à ce dernier fait, sont nécessairement conjecturaux, et leur exposé ne peut avoir d'autre caractère que celui de recherches sur leur antiquité; aussi ne devra-t-on pas s'étonner des fréquentes lacunes que présentera, dans plusieurs points, la suite de ces études historiques, sur les différentes îles de l'Océanie; lacunes qu'aucune observation ulté-

rieure ne laisse guère l'espoir de remplir ; mais le plus important est toujours de tâcher d'apprécier ce que furent jadis ces peuples, par ce qu'ils sont encore aujourd'hui ; dans le but seul raisonnable et seul philosophique de bien constater le rang qu'ils ont occupé, ainsi que celui qu'ils occupent dans la grande famille humaine, afin d'arriver, s'il est possible, par une juste estimation de leur passé et de leur présent, à rendre à leur avenir, comme c'est le devoir de toute nation éclairée, la splendeur et la gloire qu'ils paraissent avoir dues, jadis, à une civilisation éteinte, et le bonheur qu'ils ont droit de partager, sur la portion du globe qu'ils occupent, avec tous leurs frères en humanité.

La marche à suivre, dans cette dernière partie de mon travail, m'est naturellement tracée par celle que j'ai adoptée pour la partie géographique ; et, conséquemment, elle sera, comme celle-ci, divisée en deux chapitres, dont l'un comprendra tout ce que j'ai pu recueillir de documens d'abord sur l'histoire des îles pélagiennes, et ensuite des îles archipélagiennes.

# CHAPITRE PREMIER.

## ILES PÉLAGIENNES.

J'ai à parler ici de toutes les îles pélagiennes dont il a été question dans la géographie, savoir : l'île de *Pâques*, l'île *Ducie*, l'île *Elisabeth*, l'île *Pitcaïrn*, les îles *Gambier*, et îles voisines, l'île *Lord Hood* et îles voisines ; l'île *Rapa*, les îles *Australes*, les îles *Harvey*, l'île dite *Matilda's rock*.

## SECTION PREMIÈRE.

### ILE DE PAQUES.

L'île de Pâques a été découverte par le navigateur hollandais Roggewein, le 6 août, 1722. La première observation qu'on fit, dès qu'une pirogue vint à bord, attesta, comme caractère distinctif reconnu depuis chez les habitans de toute la Polynésie, cette extrême vivacité, cette gaieté naïve, cette bonne humeur qui respire dans leurs yeux, dans toute leur physionomie, dans leurs moindres mouvemens, et qui contraste d'une manière si étrange avec la gra-

vité, la taciturnité, l'air boudeur et souvent farouche de l'Indien de l'Amérique, ainsi qu'avec cette disposition à la mélancolie si générale sur le continent, chez tous les peuples rapprochés de l'état de nature (1). Abordant avec confiance le bâtiment, celui qui monta le premier, manifesta une hilarité, un laissez-aller poussés jusqu'à la bouffonnerie, jusqu'à l'enfantillage. Il reçut, avec plaisir, mais sans montrer d'avidité, tout ce qu'on lui donnait; se para de verroteries, de clous, d'étoffes, de tout ce qui lui était remis, mangea sans hésitation à la table étrangère, imita les mouvemens et les gestes des Européens, se mit à danser au milieu d'eux, et porta la confiance jusqu'à vouloir rester à bord du navire.

Ce fut là, je crois, la première entrevue publiée des Européens avec les insulaires de la mer Pacifique, quoique Quiros eût déjà visité beaucoup des îles de cette mer, où il avait été tout aussi bien reçu.

Le lendemain de son arrivée, Roggewein mouilla près de l'île, et ouvrit des communications avec les habitans; mais un des hommes de son équipage, sans qu'on dise pourquoi, fit feu sur eux et en tua un. Le peuple, étonné, indigné, se montra aussitôt en armes, prêt à venger la mort d'un compatriote; mais Roggewein, indigné à son tour qu'ils osassent se plaindre d'être maltraités chez eux, prit terre en

(1) *Voir* Première partie.

personne, à la tête de cent cinquante hommes. Débarqué librement, et quoiqu'il ne fût pas encore sûr d'être attaqué, dès qu'il se vit à portée, il tira sur ces malheureux et en fit tomber plusieurs, entr'autres celui qui, le premier, était venu à bord et s'était montré si confiant et si bienveillant pour les Hollandais. Les pauvres Indiens consternés, presqu'aussi épouvantés du bruit que de l'effet des armes à feu, et craignant, sans doute, d'être massacrés jusqu'au dernier, se sauvèrent en toute hâte, mais ne tardèrent pas à revenir, pour se mettre à la discrétion des étrangers, leur apportant tous les produits de leurs îles, et leur amenant jusqu'à leurs femmes, leurs filles, qu'ils leur offraient, dans leur crainte, pour apaiser ces injustes aggresseurs.

Dès ce moment, les Hollandais purent, sans danger, parcourir l'île tout entière. Ils la trouvèrent dans l'état le plus florissant, et les habitans leur en parurent parfaitement heureux. Les terres étaient cultivées, bien encloses, et les maisons aussi spacieuses que propres et bien bâties.

Roggewein, à ce qu'il paraît, trouva ce peuple très-religieux, pourvu d'un culte extérieur, dont la partie cérémonielle se rapprochait de ce qu'on a trouvé dans O-taïti et autres îles, au temps de leur découverte; mais ce qui piqua le plus la curiosité des Européens, ce furent de nombreuses statues placées dans plusieurs endroits du rivage, et dont quelques-unes avaient de trente-à

quarante pieds de haut, mesurant, d'ailleurs, de huit à dix pieds d'une épaule à l'autre. Exhaussée sur des plates-formes de pierres taillées et polies avec soin, chacune de ces statues avait été tirée d'un seul bloc de rocher; mais portait sur la tête, en guise de bonnet ou de tiare, une autre énorme pierre de couleur rougeâtre. Les traits de la figure humaine y étaient assez fidèlement reproduits, sauf des oreilles hors de toute proportion, dont les lobes ouverts descendaient jusque sur les épaules; et que les Indiens de cette île, ainsi que ceux de plusieurs autres, cherchent toujours à imiter. Le reste du corps en était difforme et monstrueux.

Ces statues, le mode et le but de leur érection, sont, depuis long-temps, l'objet de discussions et de conjectures sans cesse renouvelées. Je les ai retrouvées, depuis, à Pitcaïrn, à Toubouaï, etc.; et, d'après ce qu'en disent les traditions locales, je crois pouvoir affirmer que ce n'étaient point, comme on l'a cru jusqu'ici, des divinités du premier ordre ni des monumens élevés à la mémoire des grands hommes, mais simplement des *Tiis* ou divinités inférieures, marquant les limites et maintenant les droits des divers élémens, des dieux, des hommes, des morts et des vivans; et qu'elles étaient, très-probablement, érigées dans le seul but de perpétuer le souvenir des phénomènes les plus extraordinaires, des catastrophes les plus épouvantables connus dans le pays, comme la destruction du continent, etc.; ce

que je crois avoir prouvé surabondamment ailleurs.

Roggewein se loue beaucoup des dispositions amicales et bienveillantes de ces insulaires, après le rétablissement de la paix. Oubliant bientôt le mal qu'il leur avait fait, et son injuste invasion, ils reprirent toute la gaieté, toute la vivacité de caractère qui leur sont naturelles; et il se félicite de leur bonne conduite, des attentions qu'ils eurent pour lui, jusqu'au moment où des vents d'ouest l'obligèrent à quitter l'île.

Cette singulière localité ne fut plus visitée qu'en 1774, par Cook; et les changemens qu'y remarqua ce navigateur étaient alors et sont encore aujourd'hui des sujets de conjectures. Il fut d'abord frappé de n'y voir qu'un très-petit nombre de femmes; mais, si l'on songe aux suites que pouvaient avoir eues les libres communications de l'équipage de Roggewein avec ces insulaires, on présumera d'où venait, à cet égard, de leur côté, cette réserve, qui, toutefois, n'existait plus, lors de la visite de Lapérouse, en 1786, époque où les femmes vinrent en foule s'offrir aux Français, et où les hommes les prostituaient de la manière la plus honteuse. Quant aux autres changemens observés aussi dans cette île, où l'on trouva les statues, les Maraïs ou temples, et tout culte extérieur abandonnés, les demeures et plantations bien moins soignées, les chefs moins respectés; c'étaient là, comme dans toutes les autres, les conséquences inévitables de nos visites. Nous

y abordions malgré les habitans; nous les combattions avec une supériorité qui les frappait de terreur, et sans qu'ils pussent nous résister. Leurs dieux n'étaient donc plus les plus forts; leurs chefs et leurs prêtres n'étaient donc plus infaillibles. De là le mépris de l'autorité, l'anarchie et tous les maux qui devaient si promptement en résulter, en des localités semblables à l'île de Pâques; car la religion, une fois tombée, le pouvoir des chefs, fondé seulement sur la religion, devait nécessairement tomber après elle, et sa chute entraîner tous les désordres. Le *Tabou* ou loi sacrée, seule police de l'Océanie, n'étant plus observé, on coupait le bois, on cueillait les fruits en tout temps et par caprice; les forêts étaient dévastées; l'agriculture se négligeait. Par suite des disputes et des guerres qu'occasionnait et qu'envenimait souvent même le fer que nous leur portions, les peuples indolens s'abrutissaient; et l'oubli de toutes les lois changeait bientôt en stériles déserts des lieux naguère rians et fertiles, où végétaient, jusqu'à la mort, dans la misère et dans la souffrance, des êtres nés pour le bonheur.

Et qu'on ne voie pas, dans ce tableau, le rêve d'une imagination exaltée. J'en adoucis plutôt les traits; et je n'aurais que trop à dire pour en démontrer la vérité. Les choses se sont ainsi passées aux îles de la Société, quoiqu'avec des résultats moins graves, à cause de leur extrême fertilité; dans un grand nombre d'autres îles, et, sans doute, aussi, dans l'île de

Pâques. Au passage de Roggewein, elle était florissante, couverte de verdure; le peuple en était heureux, bien nourri, bien logé, dans des demeures dont plusieurs avaient de soixante à cent pieds, et observait, avec rigueur, un culte régulier. Quand y vinrent Cook et Forster, ils n'y virent presque plus de bois; et, quoiqu'il y eût encore de belles plantations, les habitans étaient misérablement entassés dans des huttes formées de quelques bâtons et à peine couvertes. Ils ne montraient plus, d'ailleurs, le moindre esprit de religion, et semblaient étrangers à toute forme extérieure de culte; seulement ils étaient encore bons et hospitaliers.

Lapérouse, en 1786, les trouva presque dans le même état; mais les femmes, qui s'étaient cachées lors de la visite de Cook, se montrèrent alors en grand nombre; et, soit qu'ils n'eussent pas été contens de ce que Cook leur avait donné, soit qu'ils fussent devenus plus avides des trésors de notre industrie, ils employaient les femmes pour séduire les étrangers et s'assurer leur bienveillance; au reste, importuns, indiscrets et querelleurs, mais ne faisant rien qui méritât ni représailles, ni châtimens trop sévères.

Depuis Lapérouse, jusqu'en 1816, il ne paraît pas qu'aucun bâtiment de guerre ait visité l'île de Pâques; mais, alors, le navigateur russe Kotzebue y mouilla, avec un petit bâtiment nommé *Rurick*. Il eut une affaire avec les naturels qui l'attaquèrent

après son débarquement, et l'obligèrent de faire feu sur eux, et de quitter l'île sans autres communications. Après lui, en 1825, le capitaine Beechey n'y fut pas mieux reçu, surpris également et contraint de se défendre. Il tua plusieurs insulaires, et eut un certain nombre de ses gens blessés; aussi, disposés comme peuvent l'être aujourd'hui ces peuples, serait-il imprudent à des bâtimens marchands de se présenter chez eux, surtout s'ils y voulaient descendre. Les bâtimens de guerre même ne le feraient pas sans danger. Le seul moyen d'y réussir serait de n'y prendre terre qu'avec une force capable d'imposer à ces peuples, et de les tenir continuellement en échec.

Une chose vraiment digne de remarque, c'est ce changement total de conduite de tous les Indiens à notre égard, à mesure que nous multiplions nos visites; mais est-ce leur faute? est-ce la nôtre? Question qui, avant d'aller plus loin, mérite, je crois, d'être examinée.

Nul doute qu'à la première entrevue, il n'ait été, presque toujours, extrêmement difficile d'ouvrir les communications avec des peuples dont nous ignorions le langage, les mœurs; qui, parmi leurs coutumes, en avaient une d'une haute antiquité, trouvée, depuis, dans presque toutes les îles; coutume que leur situation justifie, et peut-être rendait jadis nécessaire, mais barrière presque insurmontable pour les Européens, et cause première de toutes les querelles et de tous les malentendus. C'é-

tait la coutume de n'admettre les étrangers qu'après l'observation de certains rites religieux, et sous la condition de remettre tout ce qu'ils possédaient à leurs hôtes, qui leur ôtaient jusqu'à leur pirogue, et à leurs armes, à l'effet de se garantir de toute surprise et de toute trahison de leur part, tant qu'ils seraient au milieu d'eux, sauf à les leur rendre, et souvent avec usure, quand ils venaient à quitter l'île.

Les Européens, soit qu'ils ignorassent ou ne comprissent pas ces singulières conditions d'hospitalité, soit qu'il leur fût impossible de se soumettre à une partie d'entr'elles, se voyaient, le plus souvent, refusés ou exposés au pillage de la part des Indiens, qui, nantis par leurs lois, de tout ce qui appartenait à l'étranger, devaient se croire autorisés à employer tous les moyens pour s'en mettre en possession. De là ces scènes de larcin, de pillage, de combats, et souvent de meurtres, en cas de résistance, qui les firent regarder, par la plupart des premiers navigateurs, comme des êtres perfides, et comme les plus insignes voleurs de l'univers.

Il est donc certain que la conduite des Indiens était, en raison de ces coutumes, fort incommode aux étrangers, surtout dans les premières visites; et qu'on ne pouvait que difficilement les empêcher de voler, sans en venir à des voies de fait plus ou moins directes; mais il faut reconnaître aussi qu'ils étaient vraiment dans leur droit. J'ajoute qu'enfin, con-

vaincus que nous ne pouvions ni ne voulions nous soumettre à leurs usages, une fois décidés à nous recevoir sans nous y astreindre davantage, on les a vus toujours et partout, à moins de nouvelles provocations de notre part, nous accueillir avec plaisir, nous traiter avec amitié, et se montrer constamment loyaux et fidèles. Tels on les a trouvés dans l'île de Pâques; tels en tous les lieux où l'on s'est présenté, quand les perfides conseils ou l'infâme conduite de quelques blancs restés au milieu d'eux, ou bien encore les injustices des capitaines de navire ou de leurs gens, ne vinrent pas modifier leurs idées.

Il ne faudrait donc pas attribuer à la versalité de leur caractère le changement de conduite des insulaires de l'île de Pâques à l'égard des blancs; puisqu'après avoir admis Roggewein, quoique ce dernier eût ouvert ses relations avec eux d'une manière aussi sanglante, ils continuèrent à bien recevoir les étrangers, comme le prouve l'accueil qu'ils firent à Cook et à Lapérouse; et si, depuis, ils ont entièrement changé de conduite, c'est que des aventuriers, des baleiniers, ont, depuis, commis, chez eux, des horreurs; et, par leurs vilenies, leurs injustices, leurs cruautés, rendu ce peuple, de doux et hospitalier qu'il était naturellement, méchant, vindicatif et intraitable. On ne sait pas, à beaucoup près, de combien d'atrocités ces malheureux ont été victimes, quoiqu'il fût déjà beaucoup trop long de raconter tout ce qu'on en sait. Je ne signalerai que ce que j'ai ap-

pris de plus choquant, et qui suffira pour justifier la conduite des insulaires. Je citerai d'abord le *Nancy* de New-London, déjà signalé par Kotzebue et plusieurs autres, mais qui mérite encore de trouver place sur cette feuille. Il était à la pêche des chiens de mer ou *phoques*, sur l'île de *Masafuero*. Le capitaine de ce bâtiment, manquant de monde, songea à l'île de Pâques, dont les habitans, forts, robustes, bons nageurs, lui convenaient d'autant mieux qu'il n'aurait rien à leur payer. Après avoir communiqué ce projet à quelques-uns de ses gens laissés à Masafuero, il fit voile avec les autres pour l'île de Pâques. Là, s'approchant de terre, il attira plusieurs Indiens, hommes et femmes, qui vinrent à bord à la nage; et, quand il jugea qu'il en avait assez, il choisit un moment propice pour s'emparer de ces malheureux; mais, malgré son nombreux équipage, il ne put se saisir que de dix hommes et de dix femmes qui, presque tous, se trouvaient dans l'entrepont, et avec lesquels, malgré leurs cris et leurs prières, il fit voile pour le lieu de sa pêche. Hors de vue de l'île, et se croyant enfin sûr de sa proie, il les laissa monter sur le tillac; mais, à son grand étonnement, tous les hommes, à un signal donné, se jetèrent à l'eau. En vain mit-on les embarcations à la mer, pour tâcher de les rattraper. On les poursuivit quelque temps sans pouvoir les atteindre; car, plongeant avec dextérité, dès qu'on les approchait, ils changeaient de direction plus promptement que ne

pouvaient le faire les embarcations. Quelques-uns de ces malheureux prenaient la direction de l'île, mais d'autres en suivaient une absolument opposée; et, dans tous les cas, il y avait peu d'apparence qu'aucun d'eux pût regagner l'île à la nage. Cependant, quand les embarcations revinrent à bord, après une chasse inutile, le capitaine, au lieu de reprendre la piste de ces infortunés avec le bâtiment, afin de les y recueillir, quand ils seraient fatigués, contrarié du mauvais succès de son barbare dessein, joignit un second crime au premier, en les abandonnant à une mort aussi cruelle que certaine. Quant aux femmes, il paraît qu'il les traita mieux; car, serrant l'île au plus près, il les en rapprocha de manière à ce qu'elles pussent facilement gagner la terre à la nage.

D'autres ont fait, depuis, la même chose, c'est-à-dire ont enlevé des Indiens; mais avec des intentions différentes. Il faut encore citer ici le nommé Waden, Américain, comme le premier, et maintenant capitaine d'un navire baleinier, mais alors second du navire le *Pindos*. Ce bâtiment, arrivant en vue de l'île de Pâques (c'était, je crois, en 1822), les embarcations furent envoyées près de terre pour se procurer des végétaux, mais surtout des femmes; et ne tardèrent pas à revenir avec autant de jeunes filles qu'il y avait d'hommes à bord. Le lendemain, on les renvoya dans les mêmes embarcations, les forçant de se jeter à l'eau, quand elles furent assez près de terre pour pouvoir la gagner facilement à la nage.

Les embarcations restèrent là, pour regarder ces malheureuses, nageant d'une main en s'efforçant de tenir, de l'autre, au-dessus de l'eau, les bagatelles qu'elles avaient reçues pour se prostituer, et portant, d'ailleurs, peut-être, avec elles, le germe d'un mal qui pouvait leur coûter la vie. Arrivées à terre, elles furent reçues par des groupes rassemblés en foule sur le rivage; et c'est alors que Waden, sans provocation aucune, et apparemment pour le seul plaisir d'assassiner, prit son fusil, tira au milieu d'eux, en forme d'adieu, avec l'adresse des hommes de son pays; et l'on reconnut de suite, à la confusion régnant autour d'un pauvre Indien qui tomba, que le coup avait porté (1). Il ordonna ensuite de ramer, et s'éloigna, le sourire sur les lèvres, en s'applaudissant de la justesse de son coup d'œil!...

Après de pareils traits, et tant d'autres semblables, dont la liste seule ferait frémir, de quel côté sont les sauvages, les barbares, les traîtres, les cannibales; et qui s'étonnera que ces gens, en dépit même de leur douceur naturelle, cherchent à se venger; deviennent méchans, dissimulés, perfides; opposent la ruse à la force; jurent une haine mortelle à leurs redoutables adversaires, et se refusent à toute liaison ou communication amicale avec les nations aux-

(1) Je tiens cette anecdote de M. Stillwell, capitaine de la *Rosalie*, qui était sur l'embarcation d'où Waden tira sur les Indiens.

quelles appartiennent les monstres dont je viens de parler?

Enfin, pour quiconque connaît les Indiens, quelles ne peuvent pas être les suites de pareilles actions? Peut-être les parens de la victime auront-ils voulu punir l'assassin sur les jeunes filles, cause innocente du crime; peut-être les parens, les amis de celles-ci, auront-ils tenté de les défendre; et de là des querelles, des combats, des guerres même, où tous se seront entr'égorgés; source d'inimitiés, et de haines que le moindre sujet réveille chez ces peuples toujours exaltés, et qui deviennent, à la longue, les élémens de dissensions éternelles.

## SECTION II.

—

### DUCIE.

L'île Ducie paraît avoir été vue par Quiros, en 1606.

Elle a reçu, en 1791, de l'Anglais Edwards, le nom par lequel on la désigne aujourd'hui; et, visitée, depuis, par plusieurs autres navigateurs, elle a été explorée, en 1825, par le capitaine Beechey.

# SECTION III.

—

## ÉLISABETH.

L'île Elisabeth paraît avoir été vue, en 1606, par Quiros, qui l'aurait nommée *San Juan Batista*.

Elle n'est bien connue que depuis 1820, époque à laquelle l'équipage de l'*Essex*, bâtiment baleinier américain, détruit par une baleine, vint s'y réfugier dans ses canots. Ces malheureux, qui l'avaient prise pour Ducie (1), n'y trouvant aucune ressource, se remirent en mer, à l'exception de trois d'entr'eux, qui préférèrent y rester. Les autres, ignorant qu'ils étaient près de Pitcaïrn, et qu'il leur était facile de gagner O-taïti, osèrent, dans trois embarcations, entreprendre le voyage de Valparaiso, quoiqu'ils fussent à plus de mille lieues de la côte du Chili. Une de leurs pirogues se perdit entièrement, ou, du moins, on n'en a jamais eu de nouvelles. Les deux

(1) Le capitaine, à son arrivée à Valparaiso, indiqua ce nom comme celui de l'île où il avait laissé trois de ses matelots. Le bâtiment chargé de les recueillir ne les ayant pas trouvés là, s'avisa, fort heureusement, de les aller chercher à l'île d'Élisabeth, où on les recueillit, en effet, souffrant de la faim et de la soif, de manière à n'y pouvoir vivre un mois de plus.

autres furent heureusement rencontrées en mer; mais ce ne fut pas avant que la faim eût réduit ces infortunés marins aux horreurs du cannibalisme; car ils avaient déjà dévoré les corps des premières victimes du fléau, et l'un d'eux, désigné par le sort, avait été sacrifié pour servir de nourriture aux autres. Dans l'une des embarcations, on ne trouva que le capitaine et deux matelots, de six ou sept qu'ils y avaient été; l'autre, rencontrée plus tôt, avait moins souffert. Quant aux hommes restés dans l'île Elisabeth, ils s'étaient vus souvent cinq ou six jours sans eau, presque sans nourriture, et seraient certainement morts de soif, s'ils n'avaient eu le bonheur de surprendre quelquefois des tortues, dont ils gardaient le sang pour des momens de disette absolue; car ils n'avaient d'autre eau que celle des pluies ou celle qu'ils recueillaient dans les petites cavités des morceaux de corail. D'autres infortunés avaient probablement souffert avant eux sur ce sol inhospitalier; car ils trouvèrent, dans une grotte voisine de la mer, huit squelettes humains, tous couchés les uns près des autres. Les malheureux avaient, sans doute, abordé cet écueil; mais, épuisés de fatigue ou privés des forces nécessaires pour aller chercher des vivres, ils étaient morts sans pouvoir gravir cette côte escarpée. Ces douloureuses catastrophes, en montrant l'utilité des recherches et des découvertes géographiques, imposent, au nom de l'humanité même, à ceux qui ont des notions précises sur ces lieux déserts et isolés, le devoir

de les publier ; car ces notions, consciencieusement reproduites et méditées par les hommes de l'art, pourront leur servir comme de phares sur ce théâtre de tant de naufrages, et prévenir ou sécher bien des larmes.

## SECTION IV.

---

### PITCAÏRN.

Les annales de Pitcaïrn se distinguent, entre toutes celles des diverses îles de l'Océanie, par un caractère tout spécial et des plus singuliers, celui de se composer d'événemens qui n'appartiennent exclusivement ni aux nations dites sauvages, ni aux nations prétendues civilisées. Elles présentent, en effet, un amalgame assez bizarre de faits ressortant des habitudes combinées de la civilisation, jetée, en quelque sorte, hors de sa sphère d'action ordinaire, avec celles de l'état sauvage, modifié déjà par des relations plus ou moins fréquentes avec les Européens; la première se prévalant avantageusement, de sa supériorité sur le second, pour le soumettre à son empire; le second se rangeant, de bonne grâce, sous les lois de la première, et lui présentant, en échange des dons qu'il en reçoit, la piquante crédulité, le touchant

abandon de sa naïve inexpérience. Tous deux se prêtent un secours mutuel, après s'être, quelque temps, livrés à toutes les fureurs de la haine; et se rallient dans un même hommage au christianisme épuré, qui vient, enfin, rendre heureux, du bonheur des âges d'innocence, un peuple né d'une révolte et racheté, comme par miracle, des suites de l'ivresse, de la jalousie et de l'assassinat, menaçant de l'anéantir dès son berceau.

Peu d'histoires (et c'est ma seconde observation générale) sont tirées de sources à la fois plus simples et plus nouvelles que celles à qui j'emprunte l'exposé de l'histoire de Pitcaïrn. J'en tiens le commencement de la bouche même du vrai législateur de la colonie anglo-taïtienne, de cet homme exceptionnel qui, matelot sans instruction, dut, aux seules inspirations instinctives d'un sens droit, la force de vouloir le bien et le talent de l'accomplir, expiant une erreur criminelle par mille vertus, et méritant, avec la pleine amnistie de son pays offensé, l'amour et les regrets de toute une génération, dont il devient, en peu d'années, l'instituteur, le chef et le père; destinée unique, sans doute, dans les fastes du monde; gloire non moins sûre et plus douce que celle que s'assurèrent, au prix de tant de sang, les Alexandre et les César. Tel fut cet Adams, qui va lui-même transmettre à mes lecteurs le récit de l'origine de la petite nation pitcaïrnienne, dont je ferai connaître les progrès. Je les exposerai d'a-

près ce que m'en ont appris les enfans d'Adams lui-même; et j'ai personnellement été témoin de ce qui s'est passé lors du transport momentané de la colonie de Pitcaïrn à O-taïti; de manière que des témoignages oraux et oculaires compléteront, seuls, toute la suite de ses archives, depuis son origine jusqu'à nos jours. Cette sorte de documens vaut bien ceux que vont chercher les historiens dans la poudre de nos bibliothèques pour des nations plus nombreuses et plus célèbres, mais qui ne sont pas plus intéressantes.

En décembre 1787, le gouvernement anglais expédia pour O-taïti le sloop de guerre la *Bounty*, capitaine Bligh, chargé d'y prendre des plants de l'arbre à pain et de les transporter aux Indes occidentales. Ce bâtiment arriva à O-taïti le 26 octobre 1788; et, suffisamment pourvu de cette plante, il quitta l'île pour l'Inde, le 4 avril 1789. Le 23, le bâtiment jeta l'ancre à Anamooka, quitta cette île le 26, et se dirigeait vers le nord, quand, dans la nuit du 27 au 28, il y eut à bord une révolte dont le principal moteur et le chef était Christian, lieutenant du vaisseau. Les révoltés s'emparèrent du bâtiment, et forcèrent le capitaine, avec dix-huit hommes qui lui étaient restés fidèles, à le quitter dans une embarcation ouverte, munie de quelques provisions, d'un quart de cercle, d'une boussole; mais dépourvue d'armes à feu.

S'il faut en croire Adams (dont le vrai nom est Alexandre Smith, et, d'ailleurs, le plus ancien des

habitans de Pitcaïrn, en même temps que le seul survivant des révoltés de la *Bounty*), la révolte aurait eu pour cause la sévérité tyrannique de Bligh, poussée au point que Christian, ne pouvant plus la supporter, avait résolu de quitter sécrètement le vaisseau, quand les conseils des autres mécontens le portèrent à l'acte désespéré de s'en servir. Voici comment Adams m'a raconté l'événement :

« Pendant tout le voyage, depuis notre départ » d'Europe jusqu'au moment de la révolte, il y avait » eu des difficultés venues de ce que M. Bligh retran» chait tantôt sur les vivres, tantôt sur l'eau-de-vie, » faisant punir avec rigueur tous ceux qui osaient » proférer la moindre plainte; ce qui indisposait » également officiers et matelots. Pendant un séjour » de six mois à O-taïti, nous avions été traités avec » la plus grande affabilité par les insulaires; mais le » capitaine fit tout son possible pour nous fatiguer. » Il allait jusqu'à opérer des réductions sur les provi» sions fraîches qu'on obtenait là si facilement; il » insultait les officiers, dégradait des subalternes, et » prenait plaisir à infliger des châtimens rigoureux » pour les fautes les plus légères.

» Après notre départ d'O-taïti, et quand nous » eûmes jeté l'ancre devant l'île d'Anamooka, il » traita M. Christian de poltron, parce que ce der» nier lui faisait quelques observations sur un ordre » donné par lui d'aller à terre faire de l'eau parmi » des Indiens mal disposés et en armes, tandis que

» nous avions reçu l'ordre le plus strict de ne faire,
» sous aucun prétexte, usage des nôtres. Trois ou
» quatre jours après, ce fut bien pis encore, quand il
» accusa cet officier de lui avoir volé quelques noix
» de coco qui lui manquaient. Christian, ne pouvant
» supporter cette dernière offense, qui lui était faite
» dans la nuit du 28 au 29, projeta, dès cette nuit
» même, de quitter le bâtiment, et en parla à deux
» ou trois de ses amis, qui tâchèrent de le détour-
» ner de son dessein; mais il avait fait ses prépara-
» tifs; et quand, à quatre heures du matin, seul avec
» les hommes de son quart, il monta, plein de fer-
» meté, sur les planches qu'il avait assemblées en
» forme de radeau, et voulut, malgré leurs instan-
» ces, s'abandonner à la mer sur cette frêle machine,
» ne pouvant l'en dissuader, plusieurs des matelots
» de son parti se disposèrent à l'accompagner dans son
» embarcation; mais alors, l'un d'eux, nommé Mar-
» tin, ouvrit l'avis de s'emparer du navire. Ce parti
» désespéré, auquel je suis sûr que Christian ne pensait
» pas, fut pris au même instant par toutes les per-
» sonnes réunies alors sur le pont. J'étais couché et
» dormais profondément, quand l'une d'elles vint me
» réveiller et me proposa d'embrasser leur cause.
» Sans songer un seul instant aux conséquences, et
» mécontent depuis long-temps, j'acceptai tout aussi-
» tôt. Plusieurs autres, mécontens comme moi, fi-
» rent de même; et quand nous nous vîmes assez
» forts, Christian, accompagné de quelques hommes

» armés, alla s'emparer de Bligh et de ceux que nous » savions disposés à nous résister, en raison de l'atta-» chement qu'ils portaient au capitaine.

» Cela fait, nous mîmes la grande embarcation à » la mer; nous y déposâmes des voiles, des outils, une » boussole, un quart de cercle, quelques provisions de » bouche, des haches, des sabres, mais non des armes » à feu; et nous forçâmes le capitaine, le second, le » chirurgien, le botaniste, et quinze hommes de l'é-» quipage, à s'y embarquer; puis, y ayant mis, de » plus, une boussole et un quart de cercle, détachant » la corde qui retenait leur embarcation au navire, et » forçant, en même temps, de voiles, vers le nord, » nous les perdîmes promptement de vue.

» Christian avait pris le commandement du navire. » Nous tînmes conseil et nous convînmes de chercher » quelqu'île inconnue dans les environs d'O-taïti. » Dans ce but, nous changeâmes de route, et jetâmes, » par-dessus bord, la plus grande partie des plantes, » n'en gardant que quelques-unes, pour le cas où la » terre que nous allions chercher ne produirait pas » l'arbre à pain. Quelques jours après, nous eûmes » en vue Toubouaï. Une embarcation fut envoyée » pour reconnaître la passe; et, quoique les Indiens » l'eussent attaquée et se fussent montrés très-hosti-» les, nous y entrâmes avec le sloop, et mouillâmes » dans une baie au nord-nord-ouest de l'île.

» Au moment où nous voulûmes attérir, pour exa-» miner l'île, les Indiens voulurent nous empêcher

» de débarquer, et se montrèrent en nombre sur le » rivage, armés de piques; mais quelques coups de » canon, tirés du bord, les effrayèrent, et tous se » sauvèrent dans les montagnes de l'intérieur.

» Cette île nous parut convenable. Produisant » l'arbre à pain, du taro, des bananes, et susceptible » de culture, nous pouvions nous y procurer tout. » Aussi prîmes-nous la résolution de nous y fixer » malgré les Indiens, qui, au moins en apparence, » peu disposés à nous bien recevoir, n'avaient plus » reparu, après les coups de canon qu'on avait tirés » sur eux; mais il nous manquait des femmes; et, » nous souvenant d'O-taïti, où chacun de nous avait » formé des liaisons intimes, nous nous décidâmes à » nous rendre dans cette dernière île, afin d'en pren- » dre chacun une, et d'engager aussi quelques hom- » mes à venir nous aider à cultiver la terre et à » établir des communications amicales avec les in- » sulaires de Toubouaï. Nous partîmes donc pour » O-taïti. Là, un conte, que nous avions arrangé d'a- » vance, nous fit bien recevoir. Nous avions découvert » une île qu'on voulait peupler. Le capitaine Bligh y » était resté, et avait envoyé Christian avec la » *Bounty*, pour se procurer des cochons, des poules, » des ignames, etc. Les bons O-taïtiens n'eurent garde » de mettre en doute la véracité de cette histoire, et » ils nous remirent, sans balancer, des cochons, des » chèvres, des poules, des fruits de toutes espèces; » mais nous ne trouvâmes pas autant de femmes que

» nous désirions. Neuf seulement vinrent à bord ; et, » avec elles, huit hommes et une dizaine de garçons. » Après d'inutiles efforts pour engager d'autres fem- » mes à nous suivre, nous retournâmes à Toubouaï, » où nous fîmes entrer le bâtiment aussi loin que » possible dans le port, mouillant au milieu de ro- » chers et de rescifs où il aurait été difficile de nous » suivre, et où nous pouvions nous défendre de l'ap- » proche d'un bâtiment, quel qu'il pût être. Cette » précaution ne nous empécha pas de nous mettre » de suite à construire un fort, tant pour protéger » notre établissement contre les attaques des insulai- » res, que pour nous trouver en mesure dans le cas » où, de l'Europe, on viendrait à notre recherche.

» Mais les querelles qui s'élevèrent entre nous » pour les femmes, et celles que nous eûmes avec » les insulaires de Toubouaï pour le même sujet, » rendirent bientôt notre position fort désagréable. » Plusieurs d'entre nous ayant pris des femmes par » force, nous en vînmes souvent aux mains avec les » naturels,et en tuâmes même quelques-uns. Les na- » turels, qui voulaient se venger de nos succès, et » à qui notre fort faisait surtout ombrage, formèrent » le projet de nous attaquer avec toutes leurs forces » pendant que nous serions au travail. Heureusement » les O-taïtiens, qui communiquaient avec eux, en » furent instruits et nous en prévinrent. Alors, sans » attendre l'attaque que les Indiens méditaient con- » tre nous, nous profitâmes d'un moment où tous

» étaient réunis, tombâmes sur eux à l'improviste, » les mîmes en déroute et en tuâmes un très-grand » nombre. Cette affaire, très-fatale aux habitans de » l'île, rompit de nouveau toutes nos communica- » tions avec eux, et ne manqua pas d'augmenter » les mécontentemens auxquels avait surtout déjà » donné lieu le manque de femmes. On parlait sou- » vent d'O-taïti; et le souvenir des liaisons qu'on y » avait formées, et des plaisirs qu'on y avait goûtés, » prit un tel empire sur plusieurs d'entre nous, que, » malgré les observations de Christian sur les nou- » veaux dangers qu'ils allaient courir, et sur le sort » qui les attendait, en supposant qu'un bâtiment de » guerre anglais vînt à les rencontrer, ils le forcèrent » à les reconduire à O-taïti, à condition, toutefois, que » ceux qui y resteraient auraient leur part dans tout » ce qu'il y avait à bord, mais que le bâtiment et » son artillerie appartiendraient à Christian et à ceux » qui reviendraient avec lui. Nous quittâmes donc, » pour la seconde fois, Toubouaï, et arrivâmes à O- » taïti, en octobre ou novembre 1789. Là, Christian » renouvela ses remontrances; ce fut en vain. Les » femmes et les amis que plusieurs de ses gens » avaient connus, étant venus à bord pleurer et les » inviter à rester dans l'île, seize s'y décidèrent. » Christian leur remit fidèlement leur part de tout » ce qui pouvait se diviser sur le navire. Nous » étions huit bien décidés à ne pas le quitter. Dès » le lendemain, munis de tout ce dont nous avions

» besoin, nous partîmes pendant la nuit, après » avoir autorisé Christian à nous conduire où bon » lui semblerait. Nous avions avec nous douze fem- » mes et six hommes d'O-taïti. Des douze femmes, » neuf nous appartenaient; car nous les avions épou- » sées. Deux des autres avaient aussi leurs maris; » quant à la dernière, d'après les mœurs de l'île que » nous quittions, elle était l'amante des quatre céli- » bataires. Nous courûmes pendant quelques jours » des bordées, ne sachant si nous voulions aller aux » Marquises et dans l'espoir de rencontrer quelqu'île » inconnue. Christian, enfin, se souvint de Pitcaïrn, » sur laquelle il se dirigea tout aussitôt; mais nous » n'y arrivâmes qu'en janvier 1790.

» A peine y touchions-nous, que Christian, im- » patient, sauta lui-même dans l'embarcation, ne » prenant avec lui qu'un seul de nous et quatre In- » diens. En l'abordant, il la trouva hérissée de ro- » chers, qui, comme vous l'avez vu (1), s'étendent » au loin dans la mer, et qui semblent la rendre » inabordable, même pour les plus petites embar- » cations; mais, en même temps, l'intérieur lui en pa- » rut très-fertile; aussi, en en faisant le tour, s'écria- » t-il à plusieurs reprises: C'est cela! Voilà le séjour » qu'il nous fallait. Qu'on vienne nous y chercher ou » qu'on essaie de nous en arracher! Il débarqua au

(1) On n'oublie pas qu'Adams parle à l'auteur, lors du premier voyage de ce dernier à Pitcaïrn.

» nord, mais sans beaucoup s'avancer dans les terres, » qu'il trouva, comme il en avait jugé du dehors, » très-fertiles.

» Persuadé que le navire aurait pu entrer dans la » baie que les rochers forment sur cette plage, il re- » vint à bord d'un air joyeux, que nous ne lui avions » pas vu depuis long-temps; et, décidé à prendre do- » micile en ces lieux, il mit le sloop à l'ancre presque » au milieu des brisans d'où il eût été, pour ainsi » dire, impossible de le retirer.

» Le temps était beau. Nous désirions tous voir » cette terre où nous allions nous reléguer, en disant » adieu, pour jamais, à la patrie, au monde et à ses » plaisirs. Plusieurs de nous y descendirent, bien ar- » més, en cas qu'il y eût des habitans, dont long- » temps, néanmoins, nous ne vîmes aucune trace. A » peine dans l'intérieur, nous trouvâmes quantité de » cocotiers et d'arbres à pain; mais, sauf quelques oi- » seaux et des rats, nous ne rencontrâmes pas un être » vivant. Toutefois, en arrivant au nord, dans l'en- » droit même où, plus tard, nous nous sommes éta- » blis, nous ne fûmes pas peu surpris de trouver des » piliers et d'autres restes de demeures; des trous » et des pierres qui indiquaient des fours où l'on » avait fait du feu; mais le tout d'une telle vé- » tusté, qu'on avait peine à le reconnaître. Nous n'y » vîmes pas moins la preuve qu'il y avait eu des ha- » bitans dans l'île, et nous craignions qu'il n'y en eût » encore, cachés, pour le moment, dans les montta

» gnes et dans les bois. Nous renouvelâmes pendant » plusieurs jours nos recherches. Nous découvrîmes » encore des restes de maraïs, des images de dix à » douze pieds de haut, élevées sur des plate-formes » en pierres, le tout depuis très-long-temps en ruine; » aussi, quoique tout annonçât d'une manière à cha- » que instant plus manifeste que ces lieux n'avaient » pas toujours été déserts, tout y annonçait aussi, » pour le moment, une complète solitude, et la » mort ou l'entier abandon de leurs anciens habi- » tans.

» En attendant que nous pussions construire des » maisons, nous portâmes des voiles à terre, et nous » dressâmes des tentes sous lesquelles nous déposâ- » mes tout ce que nous avions débarqué; mais, le » troisième jour, soupçonnant quelques-uns d'entre » nous de songer encore à le quitter, Christian donna » ordre à Mathieu Quintal de mettre le feu au sloop. » Le bâtiment brûla à fleur d'eau et vint ensuite s'é- » chouer sur les rochers, près de terre. Cette action » hardie nous priva de beaucoup d'objets qui, dans » la suite, nous auraient été de la plus grande utilité; » mais elle fixait notre destinée, en nous ôtant tout » espoir de jamais abandonner notre retraite isolée. » N'ignorant pas le châtiment dû à notre révolte, » long-temps encore nous eûmes des craintes; de » sorte que, pendant plus d'un an, l'un de nous veil- » lait sans cesse sur l'une des pointes les plus élevées » de l'île et qui domine, de toutes parts, l'Océan, avec

» ordre de signaler tout vaisseau cinglant vers notre » lieu de refuge ; mais, avec le temps, nous nous » tranquillisâmes; et, sans espoir comme sans désir » de le quitter, nous vivions contents et dans l'abon- » dance; car, indépendamment des fruits que nous » avions trouvés dans l'île, les semences ou les » plants que nous avions apportés d'O-taïti, y » réussirent parfaitement; et, sans nous donner » beaucoup de peine, nous eûmes à souhait des fruits » à pain, des ignames, des taros, des pommes-de- » terre douces, des bananes, du ti, de la canne à » sucre, des noix de coco, du tabac, etc. Nos cochons, » nos poules, nos chèvres ne tardèrent pas à couvrir » l'île; et, ayant construit des pirogues pour aller à » la pêche, le poisson, bientôt, ne nous manqua » pas. »

Ici finit la partie de l'histoire de ce peuple, que je tiens de la bouche même du seul survivant des révoltés de la *Bounty*. J'ai su le reste plus tard, tant de lui, encore, en d'autres conversations, que de ses enfans, auprès desquels j'ai vécu, alors, près de six semaines, et que j'ai revus ensuite à O-taïti. Au bout de trois ou quatre ans, Mathieu Quintal perdit sa femme ; et les Anglais, qui, dès le principe, avaient traité durement et en véritables esclaves les pauvres Indiens par eux amenés d'O-taïti, mirent alors le comble à leur injustice, en forçant la femme de l'un des insulaires à quitter son mari pour aller vivre avec Quintal. Cette odieuse conduite réveilla presque si-

multanément, chez tous les O-taïtiens, cet esprit de vengeance, en quelque sorte naturel aux insulaires de l'océan Pacifique, et qui les rend si redoutables ; aussi, quoique une fois trahis par les femmes, qui, dans leurs chants, prévinrent les Européens de leurs complots; bientôt après, s'étant emparés de quelques armes à feu, ils tuèrent Christian et quatre autres de ses compatriotes, pendant qu'ils travaillaient dans les champs, et blessèrent d'une balle au col, Adams, qui, avec les trois Européens survivans, eurent beaucoup de peine à se sauver dans les bois.

Satisfaits de leur vengeance, les O-taïtiens avaient permis à Adams et au nommé Young de rester avec eux. Quant à MM. Koy et Quintal, ils se tenaient dans les bois; mais les insulaires commencèrent à se quereller entr'eux pour la possession des femmes; et, dans ces luttes, l'un d'eux fut tué. Les femmes dont les maris avaient succombé, cherchant, à leur tour, à se venger, firent cause commune avec les Européens; et le signal du massacre fut donné par l'un d'eux, qui tua un homme de couleur dans son lit. Les autres, attaqués à l'improviste par les Anglais, subirent le même sort. Ainsi, une seule injustice fit couler des flots de sang, dans l'espace de quelques jours, et réduisit presque à rien cette petite société, qui, reléguée dans cette île isolée, avait tant d'intérêt à conserver la bonne harmonie parmi ses membres; mais il semble que leurs mœurs, celles de Christian exceptées, n'étaient que désordre et corruption, et

que le sort qui les frappait était, en quelque façon, la suite inévitable de la dépravation de leur vie.

Adams, ses trois compagnons, dix femmes et quelques enfans, vécurent, à ce qu'il paraît, pendant quelques années, en assez bonne intelligence; néanmoins, quelques-unes d'entr'elles, toujours mécontentes, formèrent le projet de se défaire des Anglais et de quitter l'île. On découvrit leur complot; et, depuis ce temps, elles furent traitées avec rigueur; mais comme il s'en trouvait toujours qui persistaient à vouloir partir, on leur construisit une pirogue qu'on approvisionna, et les récalcitrantes allaient se mettre en mer, quand, heureusement, la pirogue chavira. Cet accident, qui les sauva d'une mort presque certaine, parut contrarier beaucoup ces hardies insulaires, forcées de fléchir encore sous le joug d'hommes, naguère leurs protecteurs, mais alors devenus leurs tyrans.

Malheureusement, vers cette époque (1796), M. Koy se souvint d'avoir été jadis employé dans une distillerie. Il fit des essais et parvint à fabriquer avec le ti (*Dracaenæ species*), une liqueur forte, qui occasiona bientôt de nouveaux désordres. MM. Koy et Quintal étaient presque toujours ivres; au point que, quelque temps après, le premier, dans l'accès d'une sorte d'aliénation mentale, courut sur le bord de la mer, se précipita du haut d'un rocher et se tua sur la place. Cette catastrophe frappa les survivans d'une frayeur telle, qu'ils abandonnèrent la distille-

rie, et que, depuis, chacun d'eux s'abstint, le reste de sa vie, de l'usage de toute liqueur forte.

Peu de temps après, Quintal perdit sa seconde femme; et, quoiqu'il en eût plusieurs à choisir, cet homme, dont les injustes prétentions avaient causé les premiers mécontentemens, les fit revivre, et de la même manière, en exigeant la femme de l'un de ses deux camarades. Sur le refus qu'ils lui en firent, il essaya de les surprendre et d'attenter à leur vie; et, comme ses menaces réitérées ne permettaient pas de douter qu'il ne saisît la première occasion d'exécuter son projet, Adams et Young, après s'être consultés, se crurent, dans l'intérêt de leur sûreté, autorisés à s'en défaire. En conséquence, ils le surprirent et le tuèrent à coups de hache.

Restés seuls, un changement de mœurs complet commença l'expiation de leurs crimes. Young, qui avait eu quelqu'éducation, se mit à instruire les enfans; mais il était d'une faible santé; et, moins d'un an après la mort de Quintal, il mourut dans les bras d'Adams. Celui-ci, vers 1800, se trouva donc seul survivant des révoltés, de quatorze hommes venus dans l'île dix années auparavant; et ce qui fait vraiment horreur, c'est l'idée qu'un seul d'entr'eux était mort dans son lit de mort naturelle. Tous les autres s'étaient entre-tués, tour à tour assassins et victimes; aussi Adams, soit effet de l'âge, soit, bien plus probablement, par suite des terreurs d'une conscience bourrelée, changea-t-il tout à coup

de manière de vivre, de principes, d'habitudes; et c'est alors qu'il entama cet œuvre, couronné d'un si étonnant succès, de former ce singulier peuple, qui fit l'admiration de tous les navigateurs appelés, plus tard, à le visiter.

Une Bible et quelques autres livres de piété, apportés par la *Bounty*, avaient été conservés. Il en fit la lecture aux enfans, leur lut et leur apprit des prières. Peu instruit, il apprit lui-même, tout en la leur enseignant, la religion chrétienne, mais dégagée de toutes subtilités dogmatiques, mais dans toute sa simplicité native. Il basait ses instructions sur la douceur et sur l'esprit de fraternité qui la constituent et en font le premier charme; principes probablement d'autant plus chers au nouvel apôtre, qu'il avait toujours présentes à la mémoire les suites des disputes et des inimitiés si fatales à ses infortunés compagnons, et cause première, pour lui-même, de plus d'une erreur coupable, de plus d'une action criminelle, dont le souvenir troublait son repos.

C'est ainsi qu'il élevait ces jeunes enfans avec tous les soins d'un père tendre, quoique sur dix-neuf qui se trouvaient alors dans l'île, pas un seul ne fût à lui; car ce n'est que postérieurement qu'il eut des enfans d'une seconde femme. Il ne pouvait guère leur enseigner que la lecture et l'écriture; mais s'il n'en fit pas des savans, au moins il en fit des hommes; et tous ceux qui ont visité l'île se sont étonnés, comme moi, du bon sens et de la droite raison de ces insu-

laires, appuyés sur la pure morale, sur la touchante bonté qu'il a surtout cultivées dans ses jeunes pupilles, et qui leur ont donné ces manières prévenantes, cette affabilité venant du cœur qui ne s'enseignent point, mais si attrayantes pour quiconque sait les apprécier et peut les sentir.

Pendant près de vingt ans, le sort de Christian et de ceux qui, pour la dernière fois, avaient quitté avec lui l'île d'O-taïti, fut entièrement ignoré de l'Europe. En 1794, peu de temps après le premier massacre, les habitans de Pitcaïrn s'alarmèrent de l'apparition d'un grand bâtiment, à l'approche duquel tous se cachèrent dans les bois, jusqu'au moment où leur vigie le vit s'éloigner. Quelques années plus tard, il s'approcha de l'île un autre vaisseau, qui détacha vers la rive un canot chargé de monde; mais cette embarcation s'éloigna, avec toutes les démonstrations de la crainte, à l'approche de quelques femmes envoyées par Adams pour savoir qui ils étaient; et les Pitcaïrniens n'eurent plus qu'en 1808 de communications avec des navires. A cette époque, le capitaine Folger, du navire *Topaz*, visita l'île. Adams n'hésita point à se faire connaître à lui, et l'instruisit de tout ce qui avait rapport à la révolte de la *Bounty*. Les détails communiqués furent remis en Angleterre; mais on ne parut pas y faire attention. En 1814, des bâtimens de guerre anglais, dont un, nommé le *Briton*, capitaine sir Staines, passant des Marquises à Valparaiso, vit Pitcaïrn, et en donna les

premières nouvelles officielles dans une lettre à l'amirauté, où, après avoir exposé la manière dont il a découvert l'île, qu'il trouva habitée par les descendans des révoltés de la *Bounty*, il poursuit :

« Christian paraît avoir été l'instigateur et la première cause de la révolte à bord de ce bâtiment. » Un vénérable vieillard, nommé Jean Adams, est » le seul Anglais survivant de tous ceux qui ont » quitté O-taïti dans ce navire. Sa conduite exemplaire, et les soins paternels qu'il a pris de cette petite colonie, ne peuvent inspirer que de l'admiration. Les habitudes de piété dans lesquelles les » enfans nés dans l'île ont été élevés, les sages principes de religion qu'il a su imprimer dans leur » jeune cœur, lui ont donné la prééminence sur tous, » et le font considérer comme le père de toute la » population (1). Un fils de Christian est le premier » enfant né dans l'île. Il a maintenant vingt-cinq » ans environ, et se nomme Mardi Octobre Christian, etc.

» Je crois devoir dire que cette île me paraît mériter la plus sérieuse attention de nos sociétés religieuses, et particulièrement de celle qui a pour » objet spécial la propagation de la religion chrétienne. Tous les habitans parlent la langue o-taïtienne aussi bien que l'anglais. »

(1) Les habitans, en effet, l'appellent tous indistinctement leur *père*.

En arrivant près de Pitcaïrn, les gens des bâtimens de guerre virent les insulaires descendre une colline, en portant leurs pirogues sur leurs épaules; traverser, bientôt, dans ces frêles embarcations, la houle et les brisans, et se diriger tout droit vers les navires; mais rien ne les étonna plus que d'entendre les insulaires, arrivés le long du bord, leur demander, en anglais, de leur jeter une corde ou amarre. Le plus avancé s'élança sur le navire avec cette légèreté que leur ont toujours trouvée tous ceux qui les ont visités: c'était Mardi Octobre Christian. Il se fit connaître, dès la première question, pour le fils d'une femme o-taïtienne et de Flécher Christian, lieutenant de la *Bounty*. C'était un beau jeune homme, dont les bonnes manières et l'ingénuité plurent à tout le monde. Après quelques instans de conversation, invités à prendre quelque nourriture, ils montrèrent, pour la première fois, ces principes de dévotion qui, n'ayant rien d'affecté, ne se séparent point, chez eux, des grâces d'une vive et innocente gaieté. C'est ainsi qu'après s'être montrés alertes et joyeux sur le pont, ils se recueillaient, dans une touchante prière, avant que de commencer leur repas.

Les capitaines descendirent ensuite à terre avec eux. Adams, qui aurait pu facilement se cacher, ne craignit point de se présenter à eux, les conduisit à sa demeure, où se trouvait sa femme, presqu'aveugle, et offrit de retourner avec eux en Angleterre, s'ils le désiraient. A cette proposition, toute la colonie fut

en émoi. Sa fille, jetant ses bras autour du vieillard, lui dit en sanglottant : « Mon père ! mon cher père ! » ah ! ne nous quittez pas ! » Son fils embrassait ses genoux. Toutes les femmes pleuraient, tandis que les hommes, les regards baissés, restaient pâles et interdits. Le commandant en chef s'empressa de les rassurer. La joie, alors, succéda tout à coup à la tristesse, et les étrangers se virent comblés de caresses et de bénédictions ; aussi le capitaine Piton dit-il que, bien qu'en toute rigueur, Adams, aux yeux de la loi, fût trop réellement criminel, il eût été trop dur de l'arracher à son petit peuple, qui, privé de son appui, serait demeuré en butte à des malheurs de tout genre, et, probablement, eût péri de misère.

A l'époque de cette visite, la colonie se composait en tout, de quarante-six individus, sur lesquels sept femmes d'O-taïti et Adams étaient seuls venus d'ailleurs, les trente-huit autres étant nés dans l'île.

Les habitans de cette petite île, si éloignée de toute civilisation, et qui ne fait qu'un point dans cet immense océan, vivaient heureux au sein d'une harmonie toute fraternelle. Ils pratiquaient, vus du Dieu seul qu'ils adoraient, dans la simplicité de leur cœur, toutes les vertus chrétiennes, qui, suivant les enseignemens du bon Adams, se bornent à la gratitude envers l'auteur des choses, à se montrer patient, bon, humain, et à faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent. Ces principes, ils les professent

toujours; mais, sous tout autre rapport, combien leur situation a changé, et pourquoi faut-il qu'ici encore nos visites n'aient fait que du mal ?

L'origine toute exceptionnelle et les mœurs exemplaires de ce peuple ayant fait quelque bruit en Europe, il fut bientôt visité par d'autres navires, qui tous s'accordaient à en faire les plus séduisans éloges.

Sur l'un de ces bâtimens, qui s'y montra vers 1824, se trouvait un Anglais, nommé Buffet, qui témoigna le désir de rester dans l'île. Cet homme avait quelqu'instruction; et comme, malgré l'avis du capitaine Pipon et l'intérêt qu'on semblait prendre en Angleterre à cette petite colonie, la société des missionnaires l'avait négligée, Adams, déjà vieux, et qui ne savait presque pas écrire, crut devoir lui faire accueil. On consentit à ce qu'il débarquât; et, avec lui, resta, je ne sais comment, encore un autre Anglais. Buffet, comme maître d'école, y fit d'abord du bien; et le capitaine Beechey, qui l'a vu en 1825, en fait l'éloge; mais peu de temps après, quoique marié, il donna le premier exemple d'irrégularité de mœurs qu'on eût vu depuis 1800, en séduisant l'une des jeunes filles dont l'instruction lui était confiée (1).

(1) J'ai connu cette malheureuse fille. Elle devait épouser un jeune homme nommé Young, qui, après sa faute, n'en voulut plus. Depuis lors elle était toujours triste, pâle et

Quand, en 1825, le capitaine Beechey s'approcha de Pitcaïrn, sur le bâtiment de guerre le *Blossom*, il vit une embarcation venir à sa rencontre à pleines voiles. Elle portait le vieux Adams et plusieurs de ses élèves. Arrivés près du vaisseau, ils s'arrêtèrent, pour demander s'ils pouvaient monter à bord. Dès qu'ils en eurent reçu la permission, tous furent, en moins de rien, sur le pont, à l'exception d'Adams, qui, déjà âgé de soixante-cinq ans, n'avait plus la même légèreté. Il parut même hésiter un instant. La vue de ce bâtiment de guerre fit sur lui une impression qu'on peut imaginer sans peine. Elle devait lui rappeler de bien tristes souvenirs; et lui-même m'a, depuis, avoué qu'en voyant des canons et tout cet appareil guerrier si familiers à sa jeunesse, il s'était senti ému au point de pouvoir à peine se contenir et d'être prêt à fondre en larmes.

A l'époque de la visite du capitaine Beechey, les habitans de Pitcaïrn étaient au nombre de soixante-six. C'est aussi à ce navigateur qu'Adams communiqua la crainte que cette île devînt bientôt trop petite pour sa colonie, et témoigna le désir de voir le gouvernement anglais la transporter dans un lieu plus commode et mieux approprié à ses progrès présumables. Cette imprudente communication fut la première cause de leur funeste émigration pour O-taïti,

maladive, et mourut des premières à O-taïti, lors de la translation des Pitcaïrniens dans cette île, en 1831.

où plusieurs périrent, et d'où tout doit faire craindre que les autres ne retournèrent point avec les mœurs et les principes qu'ils y avaient apportés.

Tels sont, en partie, les détails que je recueillais, il y a plus de six ans, sur l'état de cette île et de ses habitans; bien loin d'imaginer, alors, que les vœux que je formais pour la continuation de leur bonheur seraient trompés si tôt, et mes craintes sur leur avenir si promptement justifiées. Quels changemens, en effet! Que de maux ils ont soufferts depuis cette époque! Et combien ils ont eu besoin, pour lutter contre l'adversité, de ce noble courage, dont je les avais jugés si capables! Voici ce qui leur est ultérieurement survenu de plus remarquable.

A l'arrivée de Bunker et de Nobbs à Pitcaïrn, le premier, très-dangereusement malade, avait été transporté, comme on l'a vu, dans l'une des habitations. Tous les habitans avaient rivalisé de soins auprès de lui; mais le maître de la maison, nommé Quintal, s'était surtout fait remarquer, entre tous, par son dévouement et par son zèle; aussi, à la mort de Bunker, arrivée après plusieurs mois d'atroces souffrances, sur lesquelles on a trouvé des détails spéciaux dans la partie géographique, on apprit, apparemment par Nobbs (car rien ne prouve qu'il y eût un testament), que le malheureux défunt avait disposé de son avoir de manière à en laisser, à titre de legs, une partie à la généralité des habitans, et l'autre à Quintal en particulier. Parmi les dons faits à

Quintal, se trouvait la moitié de l'embarcation dans aquelle les aventuriers étaient venus, et qu'on allait détruire; l'autre moitié était réclamée par Nobbs, le survivant des deux. Cette donation, d'autant plus précieuse, que toutes les maisons de l'île sont en bois, que les planches y sont rares, qu'on ne peut s'en procurer sans beaucoup de travail, et qu'il ne croît dans l'île qu'un très-petit nombre d'arbres dont on puisse tirer parti, avait, en conséquence, excité l'envie de la plus grande partie des habitans; et ceux-ci prétendaient substituer aux droits de Nobbs le nommé *Buffet*, depuis cinq ans leur maître d'école et leur ministre. Nobbs, après l'avoir d'abord secondé, cherchait à le supplanter aux mêmes titres. Ces deux individus, qu'il aurait fallu chasser ensemble, si l'un déjà n'eût pas été marié et père de famille, avaient donc chacun leur parti, de force à peu près égale. Quintal et quelques-uns de ses parens, pour ne pas perdre le legs de quelques très-bons vêtemens et de la moitié de l'embarcation, tenaient pour Nobbs; et, prenant sa défense avec un peu trop de chaleur, prétendaient qu'on devait en croire sa parole. D'autres, par pure jalousie ou par scrupule, mais, en tout cas, plus circonspects, prétendaient qu'on ne devait toucher à rien, ni employer Nobbs, soit comme instituteur, soit comme missionnaire, avant d'avoir de plus amples informations sur son compte. Il en résulta une scission entre les membres

de la colonie; et, dès lors, il y eut deux services divins dans l'île.

Au commencement d'avril 1829, Adams mourut, entouré de tous ses enfans. Pendant les derniers jours de la maladie qui le conduisit au tombeau, dans les courts intervalles où la violence de la douleur lui permettait de se reconnaître, il avait témoigné le désir de voir les habitans se choisir un chef, ce qui, néanmoins, ne se fit pas d'une manière officielle; mais, après sa mort, Ed. Young, surnommé Tati, tout en refusant toute espèce de titre, prit, de fait, le gouvernement de la petite colonie. Tout ce qui était d'intérêt général lui était confié. C'était un homme de sens et de conduite, aussi ferme que droit, qui maintenait les étrangers, et parvint, en peu de temps, à aplanir toutes les difficultés qui s'étaient élevées sur le legs de Bunker. Il réussit même à réconcilier, au moins en apparence, Nobbs et Buffet, si long-temps ennemis et dont les inimitiés prolongées pouvaient, de nouveau, compromettre la tranquillité générale (1).

Dans cet état de choses et sous la direction de ce nouveau guide, tout allait à peu près comme autrefois, et promettait encore aux colons anglo-taïtiens une longue suite de jours heureux, quand, en mars 1831, un événement inattendu vint les surprendre

(1) Voir ce que j'ai dit de ces divers personnages dans la partie géographique.

au milieu de leurs douces jouissances, et détruire à jamais les charmes de leur paisible existence, en les arrachant à leur île chérie. J'ai parlé, plus haut, des craintes exprimées par Adams au capitaine Beechey, en 1825, sur l'insuffisance présumée du sol de Pitcaïrn pour ses descendans plus nombreux, jointes à son désir que le gouvernement anglais voulût bien transporter sa petite colonie en tel lieu jugé plus sortable. De retour en Angleterre, le capitaine, dans l'intention de servir un peuple auquel il s'intéressait vivement, soumit à son gouvernement la requête du vieillard, par suite de laquelle un bâtiment de guerre et un transport anglais vinrent, en 1831, de Port Jackson à Pitcaïrn, à l'effet d'en transporter les habitans à O-taïti, lieu que quelques faux rapports avaient désigné comme le plus propre à les recevoir. Les vaisseaux arrivèrent le 7 mars. Les habitans étaient au désespoir; car, instruits de la démarche du vieux Adams, ils avaient, depuis long-temps, écrit en Angleterre, pour demander en grâce qu'on ne les arrachât point à leurs foyers; mais leur supplique n'était pas parvenue; et, maintenant que ces bâtimens étaient là, attestant la sollicitude du gouvernement anglais pour eux, ils n'osèrent refuser. Ils se contentèrent de demander qu'on les ramenât à Pitcaïrn, s'ils ne se trouvaient pas bien dans leur nouvel asyle. J'ignore si cela leur fut promis; je ne crois pas que le commandant leur en eût personnellement fait la promesse; mais il est certain qu'ils y comptaient.

Ils arrivèrent à O-taïti le 24 mars 1831, dans un moment peu favorable, puisqu'alors la reine et quelques chefs en querelle avaient des armées en présence, prêtes à en venir aux mains. Les deux vaisseaux entrèrent, vers le milieu du jour, dans la baie de Papaïti, au N.-O. de l'île. Je m'y trouvais alors; et, prévenu qu'à bord de l'un de ces bâtimens étaient les habitans de Pitcaïrn, je m'y rendis aussitôt, pour les voir; car j'étais, dans O-taïti, la seule personne qu'ils connussent. Nous renouvelâmes connaissance de la manière la plus cordiale, et j'appris d'eux tout ce qui s'était passé dans leur île, depuis mon départ. Ils ne paraissaient pas trop satisfaits de leur voyage; mais ils trouvaient l'île belle et espéraient y pouvoir vivre heureux et tranquilles. Je ne partageais pas leur espoir; et, cependant, afin de ne pas les attrister par des réflexions tardives, je fis de mon mieux pour les encourager, m'affligeant en secret, plus que jamais, de voir ce bon et vertueux peuple arriver dans un lieu aussi profondément immoral, dans une telle école de corruption; et, jetant un œil de pitié sur toutes ces jeunes filles et ces enfans innocens, je maudissais les imprudens dont les absurdes suggestions pouvaient amener tant de malheurs.

Dès la première nuit, les Pitcaïrniens furent désabusés, et connurent, à la fois, tous les dangers de la démarche qu'on leur avait fait faire, et toute l'horreur de leur position, en devenant témoins de scènes telles, que, loin d'en avoir l'idée, ils n'en auraient

pas même osé soupçonner l'existence. Plus de cinquante femmes d'O-taïti vinrent à bord du navire qui les avait amenés, s'offrant elles-mêmes aux matelots, ou prostituées, sans honte, par leurs pères, leurs frères, leurs maris. Révoltés au dernier point, et saisis d'horreur, ils allèrent, dès le lendemain, déclarer au commandant du bâtiment de guerre qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient rester en un lieu aussi infecté de débauche, et demander qu'on les ramenât à Pitcaïrn.

Il était trop tard. On ne put les écouter; et, le jour même, tous furent débarqués. La reine leur accorda un territoire, eut pour eux des égards; et les habitans même de l'île, hospitaliers et bons, malgré la dissolution de leurs mœurs, les accueillirent favorablement. Moins vertueux, ils auraient pu s'y trouver bien; mais, purs comme ils l'étaient, autant eût valu, pour eux, le séjour des enfers que celui d'O-taïti.

Ils restèrent quelques jours à Papaïti, nourris aux dépens du gouvernement anglais, par un résident de cette nation, avec lequel le commandant avait pris des arrangemens pour leur entretien pendant six mois; puis ils partirent pour Papaoa, district de la reine, au nord de l'île, où se trouvait le territoire qu'on leur avait accordé; mais là, n'ayant point encore de demeures, ils furent obligés de loger avec des familles indiennes, ce qui devait leur remettre sous les yeux les infernales scènes du bord, dans la

nuit de leur arrivée; aussi n'y tinrent-ils pas long-temps; et, peu de jours après, ils revinrent à Papaïti, où, tous logés dans une maison spacieuse, ils étaient moins exposés au spectacle d'actions et à l'ouïe de discours qui révoltaient leur délicatesse.

Ne sachant que devenir, transplântés qu'ils étaient de lieux où ils avaient coulé une vie si douce et si tranquille, en d'autres lieux, où il leur était impossible de se fixer; découragés, abattus, inquiets, craignant pour leurs familles, ces infortunés, de tout sexe, de tout âge, furent atteints, bientôt, d'une nostalgie qui, en peu de temps, en enleva plusieurs, et qui les eût tous moissonnés, si l'on n'avait trouvé moyen de les rendre à leur île, ce dont on s'occupa sans délai, quand on vit qu'ils ne voulaient absolument pas rester, et qu'ils étaient exposés à une mort presque certaine. Moi le premier, ayant affrété une goëlette pour l'île Hood, je pris, à frais communs, des arrangemens avec le capitaine, pour en ramener douze à Pitcaïrn, afin de conserver leurs plantations et les animaux, qui pouvaient être détruits, si quelque bâtiment y touchait. Il leur fallait long-temps pour s'y rendre; et, déjà atteints de la maladie, deux d'entr'eux, après avoir langui pendant tout le voyage, moururent peu après leur arrivée.

J'attendais de Valparaiso une grande goëlette. Je promis de l'employer à les ramener tous à Pitcaïrn; mais ce bâtiment n'arriva pas; et, la maladie faisant des progrès, j'offris d'acheter la goëlette des mis-

sionnaires, et de les transporter dans leur île, à condition qu'après leur arrivée, quelques-uns d'entre eux iraient, quelque temps, plonger pour moi dans les environs, afin de me couvrir d'une partie des frais; ce à quoi ils consentirent avec plaisir. J'allai offrir alors à M. Williams deux mille piastres pour sa goëlette. Ce missionnaire les accepta; mais un obstacle imprévu amena de nouveaux retards, et augmenta le nombre des victimes. Enfin vint un bâtiment américain, qu'on affréta, au moyen de ce que le peuple de Pitcaïrn possédait en cuivre et autres objets, à lui laissés par le bâtiment de guerre, en y joignant les contributions de quatre missionnaires, MM. Pritchard, Simson, Wilson et Nott, et des autres résidens blancs, sans excepter personne. Le missionnaire Pritchard mérite ici les plus grands éloges. Favorable aux Pitcaïrniens, dès leur arrivée, il contribua puissamment à les sauver, en les renvoyant à leur île.

Ils quittèrent O-taïti, le 14 août, après avoir perdu douze d'entr'eux, et plusieurs emportant le germe de leur singulière maladie. Les Pitcaïrniens, déjà si intéressans par la bonté et par la douceur de leur caractère, le devinrent encore davantage par leur malheur, pendant leur séjour à O-taïti; de sorte qu'ils s'y firent aimer et long-temps regretter de tous. Heureusement leur traversée fut courte, et aucun ne mourut en route; mais ils ne trouvèrent que dix individus des douze qui étaient partis les premiers.

Robert Young et un fils de Christian étaient morts. Ces dix survivans, à leur tour, eurent à regretter la perte de plusieurs de ceux qui existaient encore, lors de leur départ d'O-taïti. C'étaient des scènes pénibles, m'a dit le capitaine. Ils n'osaient s'informer mutuellement de ceux qu'ils ne voyaient pas; et, après ce malheureux voyage, qui n'avait pas duré six mois, il n'y avait pas une personne dans l'île qui ne pleurât un père, une mère, un époux, une épouse, un frère, une sœur, ou des enfans; et plusieurs orphelins se trouvaient désormais à la charge de la communauté, obligée de les soutenir et de pourvoir à leur subsistance.

L'histoire et les maux de ce peuple ne finissent pas là. Nous avons su quelque temps après, par des bâtimens qui y avaient touché, que, rétablis dans leur île, ils avaient demandé des consolations à la religion, et reprenaient, peu à peu, leur ancien genre de vie, sous le guide prudent dont il a déjà été question; mais, malheureusement, lui aussi tomba malade et mourut. Ce fut pour eux un coup fatal. Quelques-uns même, ensuite, se livrèrent à l'ivrognerie, et se mirent à fabriquer des liqueurs fortes; mais je ne crois pas que la chose ait été portée à des excès coupables; et ils vécurent encore en paix jusqu'au moment où un autre aventurier arrivé dans l'île, en chassa les blancs qui l'y avaient précédé, et y règne actuellement en tyran*, s'il faut en croire les der-

nières nouvelles. Voici ce que j'ai appris à cet égard et sur le compte de cet homme.

En octobre 1831, descendit à O-taïti un homme appelé J. Hill, venant de Sandwich, où, quoique absolument inconnu, il s'était introduit chez le consul anglais; et, après y avoir vécu quatre mois, il n'en disait que du mal, apparemment pour le payer de son hospitalité. Il se fit indiquer les meilleures maisons de son nouveau séjour; trouva le missionnaire Pritchard l'un des mieux logés; se choisit une chambre chez lui, en l'absence même du propriétaire; y prit, dès les premiers momens, un ton de maître; dit au missionnaire, à son retour, qu'il lui avait donné la préférence, et qu'en effet il se trouvait très-bien chez lui. Cet homme se donnait des airs d'importance, faisait le mystérieux, prétendait avoir été envoyé par le gouvernement anglais pour transporter, en quelqu'autre endroit, le peuple de Pitcairn, et faisait même entendre qu'il avait quelque mission secrète relative à l'état de toutes ces îles. Les missionnaires, celui surtout chez lequel il s'était logé, le croyaiènt un personnage d'un grand poids. Il fut présenté à la reine, et interrogea cette dernière par le canal de l'un des missionnaires, qui lui servait d'interprète, et qui resta debout pendant qu'il était assis, avec toute la gravité d'un envoyé diplomatique de son gouvernement. Il affectait, en outre, une dévotion fanatique, blâmant tout, et poussant l'impudence jusqu'à critiquer les manières

et les habitudes de ceux-là même qui le nourrissaient, et qui avaient pour lui des égards, dont il était si peu digne. Cet homme, pendant sa résidence à O-taïti, montra une vanité puérile, un orgueil outré, un fanatisme dangereux, et une haine implacable pour quiconque osait le contrarier ou s'opposer, le moins du monde, à ses desseins.

Comme il n'exhibait jamais aucune preuve de sa prétendue mission, on finit par le connaître, et l'on se moqua de lui; mais il y avait déjà plus d'un an qu'entièrement à la charge de M. Pritchard, il l'obligeait de payer jusqu'à sa blanchisseuse, quand, afin d'en débarrasser le missionnaire, un capitaine offrit de le conduire à Pitcaïrn, où il disait toujours vouloir aller. Il partit donc d'O-taïti, muni d'une lettre de recommandation, d'après laquelle les pauvres habitans de Pitcaïrn se crurent obligés de le recevoir. Il vécut d'abord avec Nobbs, faisant l'important, dans sa nouvelle résidence, comme il l'avait fait à O-taïti; et, se disant toujours envoye par le gouvernement anglais, il parvint bientôt à supplanter Nobbs, comme celui-ci avait supplanté Buffet; mais il ne s'en tint pas là. Avec ce caractère hautain, qui ne peut souffrir de rivaux, il anima quelques-uns des habitans de l'île contre trois blancs qui l'y avaient précédé, et parvint à les en faire expulser, laissant en arrière leurs femmes et plusieurs enfans. Il paraît, de plus, qu'il a déjà semé la discorde au sein de toutes les fa-

milles, au point de détacher les enfans de leurs parens. Ainsi, Christian, qui s'est opposé au départ des blancs, dont un a épousé sa fille, est en querelle avec son fils, devenu le favori de Hill; et, pour ce malheureux aventurier, un père et un fils, tout en demeurant encore sous le même toit, ne mangent plus à la même table! Plusieurs autres habitans nourrissent entr'eux d'autres inimitiés; Christian, enfin, aussi ferme que brave, ne voulant pas, comme le plus ancien, se soumettre à ce législateur de rencontre, marche, dit-on, toujours armé d'un fusil, et menace de reproduire les scènes sanglantes des temps de son malheureux père.

Les sociétés religieuses de l'Angleterre, en ne donnant pas, jusqu'à ce jour, aux intérêts de ce peuple l'attention qu'on leur a souvent demandée pour lui, auront, peut-être, à se reprocher, plus tard, les maux auxquels peuvent l'exposer les entreprises du premier vagabond qui tentera de le surprendre et de le séduire. Josué Hill déjà, hypocrite ou sincère, mais assurément fanatique, ne manquera pas d'essayer de substituer, à la simple et douce religion enseignée par Adams à ses élèves, une religion intolérante, rigide et cruelle. On va même, dit-on, d'après ses ordres, construire une prison dans l'île. Une prison à Pitcaïrn!.. La plume me tombe des mains à cette pensée. Peuple infortuné! doué de tant de vertus, d'une bonté, d'une douceur tout angéliques, est-ce donc là qu'on l'a conduit? Que les

hommes de bien qui l'ont délaissé descendent dans leurs consciences, et se demandent si leur devoir n'exigeait pas qu'ils le préservassent de ces maux, avant d'aller, sans fruit, prêcher leur religion et leur culte à des infidèles qui ne les entendent point, qui ne les entendront jamais; et chez lesquels, dans le vague espoir, si souvent trompé, de convertir et de sauver quelques âmes, ils vont perdre leurs propres familles, et se préparent des regrets qui feront le tourment de leur vieillesse.

Je ne balance pas à le dire. Il est étonnant que les sociétés religieuses d'Angleterre n'aient pas encore songé à envoyer à Pitcaïrn quelque digne pasteur, chargé, d'abord, comme guide spirituel, de les maintenir dans la bonne voie, et puis, ensuite, d'y former lui-même des missionnaires; car, tant par la tournure de leur esprit que par leur aptitude à parler à la fois la langue polynésienne et la langue anglaise, ces hommes semblent être des plus propres à cet emploi, et capables même de le remplir beaucoup mieux que des personnes envoyées d'Angleterre, qui perdent toujours beaucoup de temps, seulement pour apprendre la langue du pays.

Quelques réflexions, avant de finir, sur l'histoire de ce peuple singulier et sur le sort qui semble lui être réservé, ne paraîtront pas ici déplacées. Quelle fermeté, quand on y songe bien, que celle de ces révoltés qui disent adieu, tout à la fois, à leurs parens, à leurs amis, à leur patrie, à la société, au monde

entier! Et pourquoi? pour se reléguer sur un rocher inaccessible, au sein de l'Océan, sans projet comme sans espoir d'en jamais sortir... Car telle était, selon toute probabilité, l'intention de ces infortunés, de Christian surtout, puisque son premier soin fut, aussitôt après l'action, de chercher quelqu'île inconnue. Ce fait seul, en tenant compte, d'ailleurs, du caractère de ce chef des révoltés, qui n'agissait pas sans connaître les conséquences possibles de son entreprise, ferait croire qu'il était bien malheureux à bord, et rend très-vraisemblable l'accusation portée par le vieil Adams contre le commandant de la *Bounty*, d'être un despote, sous les ordres duquel ne pouvait vivre aucun officier de mérite et d'honneur; mais ils ont payé bien cher leur inconduite; le capitaine, sa tyrannie; les révoltés, leur insubordination; celui-ci exposé quarante-trois jours au milieu de l'Océan, dans une embarcation ouverte à des dangers et à des souffrances inouïes; ceux-là relégués dans une île déserte, sans espérance de jamais revoir leur patrie, vivant en proie à la discorde, s'entr'égorgeant, et, deux seuls exceptés, terminant tous, par une mort violente, leur déplorable carrière.

Mais, si cette fin est tragique, on ne saurait pourtant, tout en blâmant leur conduite, s'empêcher de plaindre le sort de ces infortunés. Combien la suite de leur histoire est intéressante! Que le seul homme qui leur ait survécu a bien racheté ses propres erreurs

et celles de ses compagnons d'infortune, en inspirant à leurs enfans les sentimens religieux les plus vrais, les mœurs les plus pures et l'amour des plus touchantes comme des plus sublimes vertus! Quelle douceur angélique! Quelle bonté de cœur! Quelle tendre affection les uns pour les autres (1)! Et puis, quelle prévenance pour les étrangers, quel désir d'être utiles à tous ceux qui visitent leur île, et qui, de quelque pays qu'ils viennent, et à quelque nation qu'ils appartiennent, sont tous également bien reçus, tous également traités en frères, par ce peuple véritablement chrétien! Mais si les Pitcaïrniens n'ont pas, jusqu'à présent, cessé d'offrir l'exemple unique de toutes les vertus, le seront-ils long-temps encore? Je regrette d'avoir à le dire; mais j'en doute. Il serait à désirer pour eux que leur île, d'un si difficile accès, fût encore moins accessible; car, objet de curiosité et de secours pour les bâtimens qui naviguent dans ces mers, ils ne manqueront pas de visites; et il est à craindre que leurs visiteurs, sans respect pour leurs mœurs, les

(1) J'ai eu près de moi, quelque temps, dix hommes de cette île. Je ne me suis jamais aperçu qu'ils eussent entr'eux la moindre querelle; et rien de plus étonnant que la cordialité avec laquelle ils se parlent toujours. J'interrogeais un jour Adams à cet égard. Il me répondit que, depuis douze années, il ne se souvenait que de trois ou quatre disputes, encore n'étaient-ce que des paroles un peu vives, et qui finirent par des embrassemens, dès qu'il eut interposé sa médiation.

infectent bientôt de leur préjugés, de leurs défauts et de leurs vices. Déjà, pour payer l'hospitalité reçue, un capitaine anglais y a séduit une jeune fille, et l'a décidée, par de fausses promesses de mariage, à le suivre à O-taïti. Là, il aurait voulu l'abandonner dans un état qui n'attestait que trop leur intimité; mais la pauvre fille, étrangère à l'île, s'attachait à lui comme un jeune enfant s'attache à sa mère; et, malgré ses artifices et ses efforts, il ne put l'obliger à le quitter, forcé de la conduire encore avec lui jusqu'à Rouroutou, où, par la plus brutale violence, il la contraignit, enfin, à descendre à terre, l'abandonnant, sans le moindre secours et près d'accoucher, aux mains des naturels, dont pas un ne la connaissait. J'ai déjà parlé d'un autre Anglais qui, reçu dans l'île et investi de la confiance des habitans, comme maître d'école, n'en a pas moins, quoique marié, séduit une de ses élèves, et l'a rendue mère. J'ai vu cette infortunée. Pâle et défaite, elle portait, sur tous ses traits, les marques d'une douleur profonde; et, si j'ai bien jugé des dispositions de son âme par l'abattement de son extérieur, la honte et le souvenir de sa faute ne tarderont pas à la conduire au tombeau. Quant à Nobbs, ce que j'en ai dit donne d'autant plus lieu de craindre qu'il ne fasse aussi beaucoup de mal aux habitans, qu'il a déjà réussi à les diviser. Faut-il noter, enfin, l'introduction du luxe parmi eux, l'établissement des distinctions et le partage des biens, déjà mis en usage, sans

parler de ce penchant pour les liqueurs fortes, si général parmi les Indiens? Tous ces fléaux, il est vrai, ne font encore que menacer les Pitcaïrniens; mais les indices que j'en ai vus chez eux sont plus que suffisans pour inspirer de justes craintes sur l'avenir de ce peuple, sous tous les rapports si intéressant, et qui, guidé par un chef prudent et sage, pourrait, long-temps encore, rester un des plus heureux peuples de la terre, comme il en est encore le plus pur et le plus vertueux.

## SECTION V.

---

### ILES GAMBIER
et îles voisines.

Ces îles ont été découvertes, en 1797, par le capitaine Wilson, chargé d'amener les premiers missionnaires anglais à O-taïti, et dans quelques autres îles de l'Océanie. Wilson ne fit que courir le long du rescif. Il vit bien quelques-uns des habitans; mais sans communiquer avec eux.

Elles n'ont plus été visitées qu'en 1826, à l'époque où le navigateur Beechey (1), sur le bâtiment de

(1) Les Indiens parlent cependant d'un bâtiment qui aurait précédé de long-temps le capitaine Beechey. Ils montrent même l'endroit où ce bâtiment était à l'ancre et se souviennent d'avoir eu, avec son équipage, une querelle où ils perdirent

guerre le *Blossom*, explora en détail la plus grande, entra en communication avec les habitans, et leva exactement le plan des baies, dans tout l'intérieur des rescifs, à l'exception du côté ouest-nord-ouest, et de la passe par laquelle je suis entré, comme je l'ai dit dans l'exposé géographique.

Le capitaine Beechey ne se loua guère des habitans des îles Gambier. Il les trouva incommodes et voleurs, dès qu'ils se sentaient assez nombreux pour croire pouvoir l'être avec impunité; et, dans ses relations avec eux, il dut, souvent, les intimider par le bruit des armes à feu. Il se vit même forcé d'en faire usage, tant pour réprimer l'insolence et l'audace de quelques-uns d'entr'eux, que pour défendre un de ses officiers, qu'ils avaient attaqué dans une visite faite à terre.

Au commencement de 1827, les îles Gambier reçurent la visite d'une goëlette chilienne. Le capitaine, Suédois de nation, avait, à ce qu'il paraît, déjà quelques données sur ces îles; car, après avoir parcouru l'archipel Dangereux, afin de s'y procurer des plongeurs, il se rendit tout droit aux îles Gambier. Il y fut, d'abord, au mieux avec les insulaires, qu'il tenait éloignés de son navire, après avoir pris la pré-

quelques-uns des leurs. Ce fait paraît d'autant plus probable, qu'à l'arrivée du *Blossom*, les habitans des îles Gambier connaissaient le fer et cultivaient les melons d'eau, qui ne sont pas propres à leur île.

caution de l'armer du *tabou* (1); et lui-même, avec ses plongeurs, était toujours bien reçu à terre. Malheureusement quelques-uns de ces derniers, originaires de l'île de la Chaîne, et là, nouvellement convertis au christianisme, ou faisant semblant de l'être, eurent l'imprudence de cueillir des fruits d'un cocotier *taboué*. Indignés de ce mépris pour leurs usages, les habitans, qui, depuis plus d'un mois que ces étrangers étaient au milieu d'eux, leur avaient donné tout ce que produisait leur île, les attaquèrent aussitôt, et en tuèrent deux. Dès lors la guerre fut déclarée. Les plongeurs ne consentirent à poursuivre leurs travaux qu'autant que le capitaine consentirait à attaquer les habitans. Celui-ci leur accorda une embarcation armée sur laquelle ils se rendirent en un lieu où une partie des naturels, ignorant ce qui était arrivé dans un autre quartier de l'île, se tenaient sans armes et sans défiance. Aussi lâches que vindicatifs, ils attaquèrent à l'improviste, massacrèrent sans pitié tous ceux d'entr'eux qu'ils purent atteindre; et peut-être ne s'en fussent-ils pas tenus à cela, si un gros temps n'eût mis la goëlette en danger et n'eût forcé le capitaine à filer du câble, et à gagner le large au plus vîte. J'ai moi-même vu ces îles en 1829; mais le mauvais temps m'empêcha d'entrer dans le lagoon, et

(1) On a vu, dans la partie ethnographique, ce que c'est que le *tabou*.

je les quittai sans avoir eu, cette fois, de communications avec les habitans. En 1831, deux bâtimens, dans lesquels j'avais un intérêt de commerce, y touchèrent, et communiquèrent avec les insulaires mais sans y mouiller. L'un d'eux, moitié gré, moitié force, amena à O-taïti l'un des hommes de Gambier. Là, on le confia à M. Devies, l'un des missionnaires (1). Cet homme, grand, bien fait, et doué d'un extérieur propre à inspirer de l'intérêt, ne fit pourtant pas beaucoup de progrès dans ce que le missionnaire désirait lui enseigner, et se montra triste et inquiet pendant tout le temps de son séjour à O-taïti. Quoiqu'on le traitât on ne peut mieux, et que les chefs et les Indiens du district qu'il habitait en eussent le plus grand soin, il se refusa constamment à manger de la viande, et surtout de la chair de cochon, dans la persuasion que cet animal, connu seulement par tradition des gens de Gambier, n'est destiné qu'à la bouche des dieux. Six mois après, le même capitaine qui l'avait conduit à O-taïti le ramena à Gambier. Dans l'intervalle, un autre petit bâtiment du Chili y était venu, avec des gens de l'île de Rapa, parmi lesquels se trouvait le missionnaire de cette dernière île, qui avait cherché

(1) C'est par cet insulaire qu'on s'aperçut que le langage de sa nation ressemblait beaucoup à celui du chef-lieu des îles de la Société. C'est aussi de lui que j'ai obtenu les premiers détails sur quelques-unes des coutumes de ces îles.

à convertir les compatriotes du catéchumène de M. Devies; mais ses efforts furent plus qu'inutiles. Des maladies s'étant déclarées dans le pays, on les lui attribua, ou tout au moins on en accusa les dieux qu'il prêchait; et personne, à Gambier, ne voulut plus entendre parler de christianisme. Depuis cette visite, et surtout depuis le retour de cet Indien, qui, probablement, apprit aux siens comment les choses se passaient à O-taïti, ils n'eurent plus de querelles avec les navires. Il est vrai que tous ceux qui les visitèrent postérieurement parlaient leur langue, moyen le plus sûr de tous d'éviter les malentendus, cause si fréquente des rixes les plus sérieuses. On doit aussi beaucoup, sous ce rapport, aux capitaines Ebrill et Henri, résidens à O-taïti, dont j'ai eu déjà, et dont, souvent encore, j'aurai l'occasion de parler. Le second de ces deux officiers, né dans O-taïti même, et parlant parfaitement les langues de la Polynésie, s'est lié d'une amitié si étroite avec les chefs des îles Gambier, qu'ils ont fait travailler leurs peuples pour lui, et qu'il y est lui-même honoré et obéi, comme s'il y avait de l'autorité. J'ajoute que les îles Gambier étant riches en nacre, plusieurs bâtimens d'O-taïti les ont visitées pour s'en procurer, de 1832 à 1834. Quand je m'y présentai, le 6 février de cette dernière année, deux bâtimens venaient de les quitter; deux bâtimens, dont un français, *l'Aimable Joséphine*, capitaine Bureau. Nous y en vîmes trois sous voiles, comme je l'ai dit

dans l'exposé géographique. Une goëlette y mouilla le lendemain de notre arrivée, et trois autres peu de jours après notre départ. Tant de communications avec des étrangers et leurs visites à O-taïti, où, à mon départ, en avril 1834, se trouvaient deux de leurs chefs, ont dû civiliser un peu les habitans de Gambier, qui, maintenant, ne volent plus, traitent avec égard les étrangers qui les visitent, et se montrent circonspects, paisibles et réservés, quand ils viennent à bord des navires.

*N. B.* Crescent. — Dans les généralités géographiques, relatives aux îles Gambier, j'ai indiqué cette petite île, ou plutôt ce rescif, comme faisant, en quelque sorte, partie de leur groupe. J'ajoute ici que toute son histoire se borne, au moins jusqu'à ce jour, à l'indication suivante :

L'île Crescent a été découverte à la même époque que les îles Gambier (1797), et par le même navigateur, le capitaine Wilson.

## SECTION VI.

---

### LORD HOOD
et îles voisines.

L'île Lord Hood a été découverte par le capitaine Wilson, en 1797, et revue, en 1826, par le capitaine Beechey.

Ces deux dates en résument toute l'histoire connue ; et la description du séjour que j'y fis en 1829, avec mes pêcheurs Pitcaïrns, et qu'on a vue dans la partie géographique, en complétera les annales ; car le monument religieux que j'y ai découvert, dans une de mes courses, ne peut donner lieu qu'aux spéculations les plus vagues, sur les premiers habitans de l'île et sur sa civilisation primitive.

Quant aux îles avoisinantes, il faut, pour en parler avec certitude, attendre du temps et des circonstances, de nouvelles lumières sur le gisement précis de celles dont l'existence est constatée, et sur l'existence même de celles à l'égard desquelles le vague des informations permet encore des doutes à la critique.

## SECTION VII.

—

### RAPA.

L'île Rapa fut découverte par George Vancouver, en décembre 1791.

Quand ce navigatenr en approcha, un grand nombre d'Indiens entourèrent son bâtiment dans leurs pirogues, qui, de la même forme que celles des autres peuples de la Polynésie, et munies de balanciers, portaient de dix à douze hommes. Les na-

turels de Rapa étaient d'une taille moins élevée que les habitans d'O-taïti et autres îles voisines; mais, néanmoins, robustes, bien faits, gais et vifs comme tous les insulaires de la même race. Ce navigateur vante beaucoup leur caractère et l'expression de leur physionomie.

Après la visite de Vancouver, il ne fut plus question de cette île qu'à l'époque où le missionnaire anglais Ellis passa par Rapa, dans sa traversée de la Nouvelle-Hollande à O-taïti, en janvier, 1817; mais le tableau que présentent alors les naturels est bien différent. Venus à bord, ils s'emparaient, avec autant de hardiesse que d'avidité, de tout ce qui leur tombait sous la main. Ils tentèrent d'enlever un mousse, un gros chien, un chat. Le premier leur échappa; ils ne purent prendre le second, à cause de la forte chaîne qui le retenait; le chat seul devint leur proie, et ils l'emportèrent à terre dans leurs pirogues. Le missionnaire, en remerciant le ciel de ce que son enfant ne se trouvait pas sur le pont, au moment de ce pillage brusque, mais nullement hostile, car ils n'insultaient et ne frappaient personne, quitta pourtant l'île avec une idée peu favorable de ses habitans; et, s'il eût, alors, publié la relation de son voyage, il les aurait, sans doute, mis au nombre des plus dangereux sauvages de la mer du Sud.

En 1825, à l'époque où déjà le christianisme florissait à O-taïti, et venait d'être introduit dans

plusieurs des îles voisines, le capitaine Henri, passant par Rapa, dans un petit bâtiment qui appartenait à un chef o-taïtien, se saisit de deux des insulaires, les conduisit à sa résidence, et les confia au missionnaire Devies, lequel leur donna les premières notions de la lecture de l'écriture et de la nouvelle religion. Revenus de leurs craintes, charmés de la beauté et de l'opulence d'O-taïti, et touchés des bons traitemens qu'ils avaient reçus, tant des O-taïtiens que du missionnaire, qui, à une connaissance assez étendue de la langue, joint une douceur de caractère très-propre à l'accomplissement de sa tâche, ces hommes demandèrent à retourner dans leur île, promettant d'engager leurs compatriotes à adopter la religion chrétienne. Ils quittèrent O-taïti en janvier, 1826, munis de livres élémentaires, de plusieurs traductions de la Bible, et de quantité de présens en outils, etc.; emmenant, d'ailleurs, avec eux, deux missionnaires indiens, natifs d'O-taïti même; le tout sous la direction du missionnaire Devies, qui, après avoir été leur instituteur et leur catéchiste, eut encore le courage de les ramener chez eux.

Arrivés en vue de l'île, ils se virent bientôt entourés de pirogues remplies d'hommes armés, dont les intentions ne paraissaient pas des plus pacifiques; mais ils sautèrent par-dessus bord, et les rejoignirent à la nage. A la vue de ces deux compatriotes, que, sans doute, ils ne comptaient plus revoir, après leur

enlèvement par les Européens; et sans doute, aussi, d'après ce que ces derniers leur dirent du lieu où ils avaient été, du peuple qui l'habite et de la faveur avec laquelle on les avait traités, les naturels engagèrent le missionnaire et les autres étrangers à les suivre, sans aucune crainte, à terre, où ils les reçurent, en effet, de la manière la plus amicale; de telle sorte que M. Devies n'eut qu'à se louer des égards et de la bienveillance que les chefs et le peuple de l'île témoignèrent, tant à lui-même qu'à tous les siens, pendant le séjour qu'ils y firent. Les deux Indiens ramenés d'O-taïti, obtinrent bientôt, de leurs compatriotes, l'abandon de leur ancien culte, et l'adoption de la religion chrétienne, au moins quant aux formes.

Le missionnaire Devies, et ceux qui l'avaient accompagné, n'étaient pas, au reste, les premiers étrangers qu'on eût vus dans l'île; car ils y trouvèrent un homme natif de Mangareva (1), l'une des îles Gambier, seul survivant alors de sept, qui, depuis plusieurs années, y avaient abordé sur un radeau, épuisés de fatigue et mourant de faim. Ils avaient tous été bien accueillis des habitans de Rapa; mais, néanmoins, malgré la distance et le peu de probabilité de retrouver leur patrie, quatre d'entr'eux voulurent tenter d'y retourner; et, munis de provisions que leur fournirent leurs hôtes, après les avoir

(1) Voyez partie géographique.

en vain engagés à rester, ils partirent par un fort vent d'ouest, en suivant la direction E.-S.-E., dans laquelle ils croyaient leur île située. Depuis on n'a point eu de leurs nouvelles ; et il n'y a guère de doute que ces Indiens (dirai-je courageux ou téméraires ?) n'aient péri victimes de leur dévouement patriotique. Le dernier survivant des trois autres, déjà très-vieux à l'arrivée des missionnaires, mourut vers 1829.

Ces différens faits, savoir, d'abord, la conduite des Indiens de Rapa, lors de la visite de Vancouver, qui s'en loue ; puis, à l'époque de celle de M. Ellis, où, sans cérémonie, et de la manière la plus brusque, ils s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main, comme s'ils avaient un droit acquis à toute propriété étrangère ; puis l'hospitalité qu'ils accordent si généreusement aux naufragés de Mangareva ; puis, enfin, l'accueil favorable qu'ils font aux missionnaires d'O-taïti, après avoir appris les usages de cette dernière île ; ces différens faits, dis-je, démontrent, avec un grand nombre d'autres analogues, que la manière d'agir, en apparence si inconséquente, des insulaires, en des circonstances diverses, tient exclusivement à des usages locaux, dont l'ignorance a constamment trompé, sur leur vrai caractère, les Européens qui les traitaient de voleurs, de sauvages et de barbares, quand, dans le fond, c'étaient les gens les plus paisibles et les plus doux, ainsi que le prouvent, avec tant d'autres, les habitans de Rapa, chez

qui les bâtimens peuvent, désormais, aborder en toute sécurité, sûrs de trouver un peuple aimable, des plus sociable et des plus discret ; et qui, s'il a perdu quelques-unes de ses vertus primitives, n'a que trop le droit d'attribuer cette perte fatale à l'altération de ses mœurs par leur mélange avec les nôtres.

## SECTION VIII.

—

### ILES AUSTRALES.

Je réunis, dans trois paragraphes, le petit nombre de documens historiques qui existent, jusqu'à ce jour, sur les îles dont se compose le petit groupe des îles australes : *Laïvavaï*, *Toubouaï*, *Rouroutou* et *Rimatara*.

### § Ier.

#### LAÏVAVAÏ.

L'île Laïvavaï a été découverte, en 1775, par l'Espagnol Gayangos.

Il paraît qu'alors ses habitans, les seuls avec ceux de Rapa, de tous les peuples de l'Océanie, qui ne connussent pas le tatouage, avaient, comme ils les ont encore aujourd'hui, de belles pirogues, et les

armes les mieux fabriquées qu'on puisse trouver dans la région entière. Leurs pagaies, leurs massues, leurs lances, ont été portées, partout, comme objets de curiosité, comme chefs-d'œuvre d'industrie ; et sont encore, maintenant, pour eux, un article de commerce.

Il n'est nulle part question de cette île, depuis sa découverte jusqu'en 1811, époque à laquelle elle fut vue, de nouveau, par le capitaine Henri, qui, ne connaissant pas le voyage de Gayangos, crut l'avoir le premier rencontrée. Depuis, il s'est établi quelques relations avec les insulaires, d'abord incommodes ; mais devenus traitables, quoique naturellement vifs et turbulens, dès qu'ils eurent affaire à des gens qui purent se faire entendre d'eux.

En 1822, le capitaine du trois mâts américain l'*Arabe*, désirant aller à Laïvavaï, où il espérait trouver du bois de sandal, offrit d'y conduire Pomaré, le roi d'O-taïti, qui montrait quelque désir d'y faire une visite. Pomaré, sa femme, quelques chefs et une suite nombreuse d'individus des deux sexes, s'embarquèrent, en conséquence, à bord de son bâtiment, pour Laïvavaï. Ils y furent parfaitement accueillis. Tout le temps de leur séjour ne fut qu'une fête. Par l'influence du roi d'O-taïti, dont le nom avait fait du bruit dans toute la Polynésie, les habitans adoptèrent la religion chrétienne, et reçurent des missionnaires natifs des îles de la Société. Les O-taïtiens retournèrent chez eux enchantés. Le capi-

taine américain seul n'était pas trop satisfait. Il n'avait obtenu que peu de bois de sandal; ses hôtes lui avaient donné beaucoup d'embarras; et, si j'en dois croire Rutter, alors second à bord de l'*Arabe*, aujourd'hui capitaine d'un navire marchand, et que j'ai vu à O-taïti, la vie de ces insulaires à bord était des plus révoltantes et des plus scandaleuses, ne le cédant en rien, quoiqu'on fût alors au plus beau moment du christianisme dans O-taïti, à tout ce qu'elle aurait été, quand, encore ignorans du mal et purs jusque dans leurs excès, ils se livraient, sans scrupule, à tous les plaisirs des sens.

## § II.

### TOUBOUAÏ.

Toubouaï fut découverte, en 1777, par le capitaine Cook, dans son second voyage autour du monde; mais il n'alla point à terre; et ce fut un des naturels, venu à bord, qui lui donna le nom de l'île. Cet homme, étonné à la vue d'une si grande masse en avait fait à ses compatriotes la description la plus exagérée. Il avait vu une île flottante habitée seulement par des dieux (1), peuplée de vé-

(1) Telle était l'idée de la plupart de ces peuples, à notre première visite; mais ils en changèrent bientôt, grâce à notre conduite, qui, le plus souvent, nous dégradait à leurs yeux,

gétaux, d'animaux, et qu'arrosaient des sources d'une eau excellente. Ces merveilles furent le sujet de toutes les conversations dans l'île, jusqu'à l'arrivée de la *Bounty*, qui, montée par Christian et les autres révoltés, les fit revenir de leur erreur, en leur montrant que cette île prétendue ressemblait à leurs pirogues, sur lesquelles elle ne l'emportait que par son étendue, et que les habitans en étaient, comme eux, des hommes, moins dignes de ce nom, peut-être, à cause de leurs vices et de leur barbarie. Les révoltés de la *Bounty* arrivèrent à Toubouaï, en 1789. Ils pensaient à s'y établir, après avoir pris des femmes à O-taïti, comme on peut le voir dans l'histoire des habitans de Pitcaïrn ; mais il éclata bientôt entr'eux et les habitans une mésintelligence qui ne leur permit pas de mettre ce projet à exécution. Une des causes de cette mésintelligence fut leur conduite envers les femmes de l'île, dont leur luxure effréuée leur persuadait qu'ils pouvaient s'emparer indistinctement, filles ou mariées, imprudence qui amena toujours, dans toute l'Océanie, tant de querelles et d'événemens des plus funestes. Les Européens, y voyant les jeunes filles disposer librement de leur personne, croient que toutes les femmes y ont le

au point de leur inspirer pour nous le plus profond mépris, en dépit même de l'ascendant que nous donnait sur eux la supériorité de nos forces, dont l'injuste et cruel abus nous fit aussi regarder, par eux, comme des génies malfaisans ou des démons.

même droit, tandis qu'au contraire l'adultère y est, presque partout, puni, non-seulement par la mort de l'épouse coupable, mais même encore par celle de son complice, qui, tout au moins, reste exposé aux poursuites du mari et de ses parens, sans que personne ose jamais prendre sa défense.

Quand les révoltés de la *Bounty* eurent quitté Toubouaï, dont les habitans avaient pris des mesures pour mettre leurs femmes à l'abri des violences et des insultes, l'île resta long-temps sans visiteurs; et ce ne fut qu'après 1814, à l'époque de l'adoption du christianisme à O-taïti, et de l'établissement de communications plus fréquentes entre Port-Jackson et cette dernière île, que quelques bâtimens touchèrent, de nouveau, à Toubouaï, comme lieu de reconnaissance, et y furent, dès lors, mieux reçus.

Un événement fort singulier y eut lieu vers 1820 (1). On y vit un petit bâtiment d'environ quarante tonneaux s'emparer d'un brick de guerre de dix-huit pièces de canon, qui s'était détaché de l'escadre de lord Cochrane, au Pérou. Voici comme les choses se sont passées.

L'*Araucano*, brick de guerre chilien de dix-huit canons, le plus fin voilier de l'escadre sous lord Cochrane, en avait été expédié sur la côte du Pérou, pour approvisionner les autres vaisseaux de farines

(1) Je ne puis garantir l'exactitude de cette date, que je n'ai point été à portée de vérifier; ce qui, du reste, est indifférent au fait même.

et autres objets. En l'absence de son commandant, M. Simson, descendu à terre, trente hommes de l'équipage, sous les ordres d'un des officiers, se révoltèrent, obligeant les marins espagnols à quitter le bord, et firent voile pour les îles Sandwich; mais, là, prévenus à temps qu'il s'élevait contr'eux des soupçons, et ne sachant probablement pas trop sur quel point se diriger, ils allèrent à O-taïti.

O-taïti n'étant encore que peu fréquentée, il ne s'y trouvait alors qu'un petit bâtiment de quarante tonneaux, commandé par M. Henri, fils du missionnaire du même nom, qui avait pour second M. Ebrill; deux officiers dont il a déjà été question (1).

Le capitaine de l'*Araucano*, ou, du moins, l'homme se disant tel, se rendit, presqu'aussitôt après son arrivée, à bord du petit bâtiment, dit qu'il allait sur la côte de la Nouvelle-Zélande, à la pêche des loups marins, offrit au capitaine Henri des farines, en échange de plusieurs objets dont il avait besoin; et (chose singulière!) réussit, pendant plusieurs jours, à écarter tout soupçon de ce qu'il pouvait être. Ce ne fut guère qu'au dernier moment que l'insubordination de son équipage fit penser que le prétendu pêcheur n'était qu'un pirate.

M. Henri lui avait fait connaître son projet d'aller à Toubouaï; et, après avoir retardé son départ, dans l'espérance que son compagnon suspect partirait

(1) Voyez partie géographique.

avant lui, il dut, enfin, quitter O-taïti, d'autant plus que le bâtiment armé prétendait devoir y rester encore plusieurs jours. Il y eut visite d'adieu; l'on se quitta dans la meilleure intelligence; mais, quel ne fut pas l'étonnement du capitaine Henri, quand, à peine éloigné de huit à neuf milles du port, il vit le *Black-Brick*, le brick noir, comme on le nommait à O-taïti, en sortir à toutes voiles et se diriger droit sur lui, comme pour lui donner la chasse. Il n'avait point l'espoir de lui échapper, en poursuivant sa route; mais il se trouvait, par bonheur, assez près d'Eïméo pour gagner un des ports de cette île avant que le pirate pût l'atteindre, en dépit même de la supériorité de sa marche. Celui-ci, voyant sa proie lui échapper, vira de bord, cingla vers l'ouest, et fut bientôt hors de vue.

Quatorze jours s'étaient écoulés; et, croyant l'ennemi bien loin, le capitaine Henri poursuivit son voyage pour Toubouaï. En y arrivant, nouvelle surprise!... Le brick de guerre y était à l'ancre. Fuir était inutile. Il fit bonne contenance, entra dans le port sans hésiter, et mouilla non loin du brick, dont le commandant vint aussitôt à bord, se montrant extrêmement joyeux de le revoir, et lui disant qu'une voie d'eau l'avait obligé de faire ce port, mais qu'il allait partir le lendemain. Après une courte entrevue, il descendit à terre, laissant le capitaine dans la plus grande perplexité et dans la plus grande incertitude sur ce qu'il avait à faire; position déjà si critique et rendue plus

critique encore par un nouvel incident. Un Indien apporta à bord une lettre écrite par l'un des pirates; lettre qui faisait connaître ce qu'ils étaient, d'où ils venaient, leur intention de s'emparer du petit bâtiment, cette nuit même; et concluant par le conseil donné à son équipage de l'abandonner, pour ne pas être victime du complot. Que répondre et que faire? Le capitaine ne le savait. M. Ebrill, son second, eut bientôt pris un parti. « N'attendons pas, dit-il, » qu'on vienne nous attaquer et nous prendre; mais » attaquons nous-mêmes le bâtiment armé et l'enle- » vons à l'abordage. » On rit d'abord de cet avis, regardé comme une fanfaronnade irlandaise (car le second est Irlandais); mais lui, sérieux, expliqua l'affaire, en démontra la possibilité, s'offrit pour l'exécution; et, du consentement du capitaine, se mit aussitôt à l'œuvre.

Le commandant pirate était à terre et s'était fait suivre d'une seconde embarcation. On calcula qu'en conséquence, il ne restait guère à son bord qu'une douzaine d'hommes, sans doute suffisans pour repousser une attaque prévue, mais dont il n'était pas impossible de triompher par surprise. Le soir venu, Ebrill, armé de pistolets et d'un sabre, descend dans un petit canot où peuvent à peine tenir les huit hommes qui l'accompagnent, dont six Indiens. Il se dirige sur le beau brick, d'où, sur le moindre soupçon, on pouvait, par une mort certaine, punir sa généreuse audace; car on a su, depuis, que tous les canons

étaient chargés à mitraille. Il approche, pourtant, favorisé par l'obscurité, et touche enfin au bâtiment. Alors seulement on lui crie : Qui vive ? Il ne répond pas ; mais, avec cette agilité qui le caractérise, il s'élance sur le tillac, appuie l'un de ses pistolets sur la poitrine du factionnaire de garde, l'autre sur le front du seul officier présent à bord, et leur crie : « Vous » êtes mes prisonniers ! » Dans cette situation, soit maladresse, soit crainte de la part de ses compagnons, il se trouve, plusieurs secondes, absolument isolé. Ils arrivèrent, pourtant ; mais il en était temps ; car, déjà, le héros avait vu plusieurs hommes s'élancer dans l'entrepont pour s'armer. Aussi distingué par sa présence d'esprit que par son courage, il remet ses prisonniers entre les mains de deux Indiens, et s'emparant, avec le reste de sa troupe, de toutes les issues par où pouvaient remonter tous ceux qu'il avait vus descendre : « Votre capitaine, leur crie-t-il, » est déjà prisonnier à terre ; toute défense est inu- » tile. Rendez-vous, et il ne vous sera fait aucun mal. » D'après ce qui venait de se passer, les pirates pouvaient-ils douter de la vérité du fait ? Ils se rendent l'un après l'autre. On s'assure des prisonniers. Averti, sur-le-champ, du succès de l'entreprise, le capitaine Henri vient lui-même à bord du brick, avec le reste de son équipage et un certain nombre d'Indiens ; et quand, vers minuit, les hommes descendus à terre veulent retourner à bord, plusieurs sont arrêtés par

les Indiens, et les autres faits prisonniers en arrivant au bâtiment.

Le lendemain, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour prévenir l'évasion des prisonniers, on engagea un certain nombre de naturels de Toubouaï. On distribua également, sur les deux bâtimens, le faible équipage du capitaine Henri; et, M. Ebrill ayant pris le commandement de sa prise, ces deux officiers revinrent ensemble à O-taïti.

Qu'on juge de l'étonnement de leurs amis, qui, malgré ce qu'ils voyaient, pouvaient à peine croire un événement si extraordinaire! Malheureusement, au lieu de partir immédiatement, avec sa capture, pour le Chili, où devaient l'attendre des honneurs et des récompenses, le noble vainqueur, d'après l'avis des missionnaires, laissa son brick à O-taïti, en attendant qu'il fût réclamé par le gouvernement chilien, auquel on écrivit à cet effet, mais qui ne répondit jamais, soit en raison de l'état du pays, soit que le bâtiment ne lui parût pas en valoir la peine. Quelques années après, les Indiens le détruisirent et s'en approprièrent les canons, qui sont encore dans un îlot du centre de Papéiti, au nord-ouest de l'île. Le capitaine Ebrill, bien loin de recevoir les récompenses et les honneurs auxquels lui donnait droit un des plus brillans exploits dont les annales guerrières d'aucun peuple aient jamais donné l'exemple,

n'en a pas même été remercié (1). Quant aux prisonniers, on les a laissés libres à O-taïti d'où, bientôt après, tous sont partis sur divers navires et pour différens pays.

Ces communications continuelles ayant familiarisé les habitans de Toubouaï avec les derniers événemens d'O-taïti, vers l'époque de l'événement dont je viens de parler, ils étaient déjà disposés à adopter la nouvelle religion et à renoncer à leurs anciennes coutumes. En 1822, ils envoyèrent à O-taïti une députation pour demander des catéchistes. Deux insulaires d'O-taïti furent choisis pour remplir les fonctions de missionnaires dans cette station nouvelle; et M. Nott, le plus ancien et le plus âgé des missionnaires d'O-taïti, les accompagna, en personne, pour les installer dans leur nouvel emploi.

Au mois de juin de la même année (1822), ils arrivèrent à Toubouaï, qu'ils trouvèrent dans un état peu favorable à l'objet de leur mission. Les deux principaux chefs de l'île étaient en guerre; et leurs troupes, campées, à peu de distance, allaient en venir aux mains; mais M. Nott et Paofai, chef o-taïtien, parvinrent à faire suspendre les hostilités, et même à

(1) Depuis, il est allé au Chili deux fois; il y a même vu Simson, le premier capitaine du brick, et qui, maintenant, commande l'*Aquilles*; mais le gouvernement n'a pas fait attention à lui, et personne n'a parlé de sa belle action, que je serais heureux de voir arracher, par ce peu de lignes, à l'oubli dont la menacent l'injustice et l'ingratitude des hommes.

rétablir la paix entre les deux partis. Le missionnaire anglais, retenu là près d'un mois, eut le temps de commencer, par lui-même, la conversion, ou plutôt l'instruction de ce peuple, qui, décidé, long-temps avant son arrivée, à suivre la nouvelle religion, était, en quelque sorte, déjà converti. A l'arrivée des missionnaires, il y avait à Toubouaï plus de deux cents guerriers, et, en tout, au moins, mille habitans. Comme partout ailleurs, les maladies, qui viennent toujours, dans toutes ces îles, à la suite des Européens, les moissonnèrent, depuis, rapidement. A mon arrivée, il n'y en avait pas cent cinquante. Cependant ils n'ont eu, depuis, que quelques querelles avec les constructeurs de la goëlette dont j'ai parlé; et qui, abandonnés par les insulaires, eurent avec eux, pour cause d'approvisionnement, une escarmouche dans laquelle un ou deux hommes furent tués, de part et d'autre. En ce moment, Toubouaï se trouve dans un état vraiment déplorable. Divisés encore, quoique si peu nombreux, ces pauvres insulaires ont envenimé, par des différens en matière religieuse, leurs premières inimitiés politiques. L'un des chefs et ses partisans tiennent pour les missionnaires d'Otaïti, dans un district de l'île; l'autre en occupe, avec les siens, un second district, et forme, avec eux, secte à part. Quoique tout le dissentiment roule sur la

futile question de savoir s'il faut chanter les hymnes debout ou assis (1); et, quelque ridicule que soit cette dispute, si, par malheur, la guerre en était le résultat, cette guerre serait d'autant plus cruelle que les missionnaires envoyés d'O-taïti ont tyrannisé leurs adversaires, commis envers eux plusieurs actions impolitiques et cruelles, et poussé l'audace jusqu'à faire destituer leur chef, pour une faute douteuse, et, après tout, absolument indifférente. Ce jeune chef est allé, depuis, à O-taïti, afin de réclamer contre cette injustice, remplacé par son frère pendant cette absence. Il y a peu d'îles où des faits de cette nature n'aient causé des mécontentemens dont les effets commencent à se faire sentir, et qui amèneront une réaction terrible, en cas de guerre, si les opprimés triomphent.

## § III.

### ROUROUTOU ET RIMATARA.

Rouroutou a été découverte par Cook en 1769; et, après ce fait, le seul qu'on puisse y noter encore,

(1) Il parait qu'à Raïatéa le missionnaire les fait chanter assis, tandis qu'à O-taïti il les fait chanter debout; et, quoiqu'ils ne connaissent guère que les dehors de la religion, ils s'y attachent avec autant d'opiniâtreté qu'ils pourraient le faire au fond même, parce qu'ils croient que le salut en dépend.

indépendamment de l'adoption du christianisme, un peu avant qu'il ne s'introduisît à Rimatara, c'est le naufrage que fit, sur les redoutables rescifs qui l'entourent, un baleinier, surpris par un calme; mais dont, heureusement, l'équipage et une partie de la cargaison furent sauvés.

Rimatara fut découverte en 1811 par le capitaine Henri, d'O-taïti; mais on ne commença à la fréquenter qu'en 1821, à l'époque où les missionnaires réussirent à lui faire adopter la religion chrétienne, par l'intermédiaire de quelques insulaires de Raïatéa, qu'ils y laissèrent, en les chargeant d'y propager la nouvelle doctrine. Ces Indiens, plus propres que les Anglais même à opérer des conversions, parce qu'il leur est plus facile de s'accommoder aux idées, de se prêter aux faiblesses et de s'insinuer dans la confiance des néophytes, attendu qu'ils en connaissent mieux les passions, les préjugés et les goûts; ces Indiens, dis-je, réussirent là, comme ont réussi, partout, de tels missionnaires. C'est surtout par le merveilleux qu'ils gagnaient l'esprit des insulaires, en frappant vivement leur imagination du tableau du pouvoir du dieu des chrétiens, de ses miracles, de la protection qu'il accorde, dans leurs expéditions, aux guerriers qui croient en lui, et du bonheur qu'il assure aux fidèles observateurs de ses lois; tels sont leurs moyens, infaillibles en tous lieux, et qui le furent d'autant plus à Rimatara, qu'un événement, dont on se souvenait encore dans l'île, venait à l'appui de tout

ce qu'ils disaient aux habitans du pouvoir du dieu dont ils voulaient leur faire embrasser la croyance et le culte.

Plusieurs années avant la visite des missionnaires à Rimatara, il y avait abordé une embarcation où l'on n'avait trouvé qu'une femme vivante. Cette embarcation venait d'O-taïti, d'où un vent impétueux l'avait poussée au large; et, après un temps considérable, les compagnons de cette infortunée, nourris d'abord de la chair des premières victimes de la faim et de la soif qui les dévorait, avaient fini par y succomber tous, les uns après les autres, la laissant seule dans la barque, et déjà prête à subir leur sort, au moment même où l'avaient recueillie les habitans de Rimatara.

La voyageuse était jeune et belle. L'un des chefs l'épousa; et, quand son époux était malheureux dans quelque guerre, elle lui parlait du dieu des étrangers venus d'O-taïti, le lui dépeignait comme la plus puissante de toutes les divinités, contre laquelle toutes les divinités des îles ne pouvaient rien, puisque ses adorateurs bravaient et insultaient impunément, jusque dans les maraïs, les prêtres et les devins, Oro et les autres dieux. Ayant appris son nom, le chef, réduit à la dernière extrémité, construisit aussitôt un grand maraï au dieu des étrangers ou à Jéhova. Le temple achevé, il rassembla les guerriers, et leur tint un discours qui leur dépeignait le pouvoir du dieu étranger avec une énergie propre à

frapper leurs esprits; aussi, se croyant invincibles sous sa protection, ils demandèrent à marcher, emportèrent tout, dans leur enthousiasme, et gagnèrent une victoire complète. Le maraï de ce Clovis de Rimatara subsistait encore, lorsque les missionnaires arrivèrent dans l'île; et l'on peut juger de leur étonnement quand ils reconnurent, parmi les dieux les plus révérés du pays, celui-là même dont ils venaient lui annoncer la parole et les lois. Le culte et l'adoration n'en étaient pas, sans doute, parfaitement identiques; mais cette circonstance même applanit bien des difficultés; car les habitans acceptèrent facilement, comme dieu unique, celui qui les avait si bien servis, et qui avait montré sa supériorité sur les autres, en leur assurant des triomphes.

## SECTION IX.

---

### ILES HARVEY.

Nous ne pouvons noter, quant à l'histoire de ces îles, que la date de 1777, époque de la découverte de Mangea, par le capitaine Cook.

Les habitans de Mangea ont adopté la religion chrétienne; mais ayant, mieux que les autres Polynésiens, conservé leurs anciennes habitudes, ils ont, jusqu'à présent, moins qu'eux, souffert de la dépopu-

lation, quoiqu'ils ne soient déjà plus, à beaucoup près, aussi nombreux qu'ils l'étaient à l'époque de la découverte de leur île.

## SECTION X.

---

### ILE MATILDA'S ROCK

### OU

### ROCHER DE MATHILDE.

Cette île paraît être celle que Carteret a découverte en 1767, et qu'il avait nommée Osnaburg; mais elle est plus connue sous le nom de *Rocher de Mathilde*, nom qu'elle reçut d'un baleinier américain qui s'y perdit en 1792. L'histoire de ce naufrage n'est qu'imparfaitement connue. Il paraît que la Mathilde courut de nuit sur un rocher de corail qui, élevé aujourd'hui au-dessus du niveau de la mer, constitue une partie de l'île actuelle; mais le nom de *Rock*, rocher, qu'elle donna à la localité, pourrait faire croire que l'île n'était pas alors aussi formée qu'elle parut l'être, plus tard, au capitaine Beechey, qui l'aborda en 1826, la vit en partie boisée, y trouva des débris du naufrage, mais point d'habitans. On ne sait pas, d'ailleurs, si les naufragés y firent un long séjour; mais, dans le courant de la même année

(1792), ils arrivèrent à O-taïti, sur leurs embarcations.

En 1832, une barque de Valparaiso, dans laquelle j'avais un intérêt, s'y présenta et y trouva des cases, ce qui dut faire supposer qu'elle avait des habitans; mais ceux-ci se cachèrent si bien qu'on n'en put voir aucun. On avait eu le plus grand soin de ne rien faire qui pût leur être désagréable; et des plongeurs ayant pris quelques bagatelles dans une des cases, ce dont on ne s'aperçut que lorsqu'ils furent sortis du lac, une embarcation fut expédiée tout exprès pour restituer ces objets.

Deux ans plus tard (1834), un bâtiment d'O-taïti l'aborda à son tour. Sa conduite imprudente lui fit avoir, avec le petit nombre des insulaires, qui, cette fois, ne craignirent pas de se montrer, une querelle, où la moitié de ces derniers périrent. En parcourant l'île, les hommes de l'équipage trouvèrent un certain nombre d'objets qui, évidemment, avaient appartenu à la Mathilde; et, entr'autres, une cloche, déposée dans l'une des cases. Ayant besoin de cet objet à bord, on ne se fit pas scrupule de l'enlever, en y joignant, probablement, beaucoup d'autres choses; et les Indiens se sauvant toujours, à l'approche des étrangers, on ne put avoir de communications avec eux. Soit qu'ils attachassent quelqu'idée superstitieuse à la possession de cette cloche, qui devait, d'ailleurs, être, pour eux, un objet admirable; soit qu'ils fussent indignés de se voir dépouillés de ce

qu'ils pouvaient regarder comme leur appartenant légitimement, puisqu'ils l'avaient, depuis long-temps, recueilli dans leurs demeures, il paraît certain qu'ils guettaient le moment de punir, sur les étrangers, la violation de l'hospitalité et du droit de propriété; car, dès qu'ils virent les embarcations parties pour la pêche, ils attaquèrent, à l'improviste, une femme, un vieillard, et quelques jeunes garçons du navire, laissés à terre. La femme et les jeunes gens parvinrent à se sauver; mais le vieillard fut atteint et tué. Aux cris de la femme, une des embarcations vint, de suite, à son secours. Les habitans de l'île, au nombre de huit, dont quatre femmes et quatre enfans, eurent l'imprudence de faire résistance. Un des hommes, armé d'une lance, l'envoya, avec plus de force que d'adresse, au milieu des assaillans, dont un, ancien guerrier d'O-taïti, en évitant le coup, saisit l'arme à la volée, la renvoya aussitôt, d'un bras mieux exercé, à l'imprudent qui s'en était dessaisi; et avec une telle vigueur, qu'elle le perça d'outre en outre. Ce coup fut le signal de la retraite pour les habitans de l'île, dont deux hommes et un jeune garçon parvinrent seuls à se sauver. Les autres, deux femmes et deux enfans, furent atteints et impitoyablement mis à mort par les insulaires de Rapa, à qui leurs coutumes ne permettent point de faire quartier, quand ils ont à venger la mort d'un des leurs.

Après ce malheureux événement, on quitta ce triste lieu, abandonnant à leur destinée les trois in-

fortunés qui, soustraits à la mort, étaient les plus à plaindre de tous; car, quel sera désormais leur sort, privés de leurs compagnes, sans espoir d'en avoir jamais d'autres? Que de pleurs, que de gémissemens les attendent dans ce désert, et quelle perspective pour leur avenir, sur cette terre de désolation, où, sans nul doute, ils ont été jetés, d'ailleurs, par un naufrage! Que de maux nous avons causés à ces malheureuses contrées! Meurtres, combats, maladies, corruption physique et morale, destruction de peuplades entières, marqueraient chaque page de l'histoire de nos relations avec elles; et, si tous les faits en étaient connus, il faudrait, comme dans celle de la conquête des Amérique, écrire en traits de sang les détails de nos visites dans ces îles.

# CHAPITRE II.

## ILES ARCHIPÉLAGIENNES.

On a vu, par la géographie, que les archipels dont je me suis particulièrement occupé, et que j'ai le mieux connus sous les divers rapports qui font le sujet de cet ouvrage, sont l'*archipel Dangereux* et l'archipel des *îles de la Société*.

Ce sont aussi ceux-là que je vais considérer maintenant sous le point de vue historique.

## SECTION PREMIÈRE.

—

### ARCHIPEL DANGEREUX.

L'île de la *Harpe*, les îles dites *Deux groupes* et îles voisines, l'île de la *Chaîne* et îles voisines, *Tiooka* et *Oura*, et les îles *Maïtéa* et *Matia*, vont faire, dans cette section, l'objet d'autant de paragraphes successifs.

## § Ier.

### LA HARPE.

L'île de la Harpe fut découverte par Bougainville en 1768, et visitée par Cook, dès l'année suivante.

Elle ne commença à se voir fréquentée que vers 1817, époque de la propagation du christianisme dans toutes les îles aux environs d'O-taïti. Pour ouvrir des communications avec ses habitans qui s'étaient, jusqu'alors, montrés farouches et hostiles aux étrangers, on eut recours, dans le même but et avec le même succès, au moyen employé à Rapa. On enleva deux d'entr'eux, qui avaient osé venir à bord; on les conduisit à O-taïti; puis, quelque temps après, on les ramena chez eux; et le rapport des merveilles qu'ils avaient vues à O-taïti, ainsi que des bons traitemens qu'ils y avaient reçus, décidèrent bientôt leurs compatriotes à admettre les étrangers. Depuis lors des bâtimens y vinrent pour la pêche de la nacre, et des Indiens de l'île de la Chaîne, restés au milieu d'eux, s'efforcèrent de leur donner quelques notions de la religion chrétienne, notions qu'ils avaient à peine eux-mêmes, et qui, dans tous les cas, leur firent, assurément, beaucoup plus de mal que de bien; car c'est par les conseils de ses catéchistes que ce peuple, qui avait si bien accueilli les blancs, lors de leurs premières visites,

devint capable des perfidies dont je vais avoir à rendre compte.

Le capitaine Beechey visita l'île de la Harpe en 1825, et ne fit guère qu'y toucher.

Plusieurs bâtimens y vinrent après lui; et j'ai parlé, dans la partie géographique, du séjour que j'y ai fait moi-même en 1829. Jusqu'alors personne n'avait eu à se plaindre des insulaires; mais, en 1831, ils tentèrent, pour la première fois, de se saisir d'un bâtiment des îles Sandwich. Voici les détails que le capitaine m'a donnés sur l'affaire, à son retour à O-taïti.

Après quelques jours de pêche à l'île de la Harpe, le capitaine Bankeroff, désirant avoir, en même temps, des plongeurs, sur une seconde île, située à sept lieues de là, envoya, à cet effet, deux embarcations, avec quelques-uns de ses gens et des insulaires. Ces derniers firent si bien, qu'arrivés près de la passe, il était trop tard pour se jeter en pleine mer, et qu'on dut s'arrêter jusqu'au lendemain. Les gens de l'embarcation, ne se défiant de rien, allèrent à terre, confondus avec les Indiens, qui, les ayant isolés, tombèrent sur eux à l'improviste et les firent prisonniers. Quand ils crurent s'être bien assurés des étrangers, en les liant avec des cordes, ils les mirent tous ensemble sous des arbres, et partirent, cette même nuit, avec les embarcations et les armes, dans l'intention d'aller s'emparer du navire, en profitant du moment où les autres embarcations seraient à la

pêche, et où le capitaine, absent lui-même, aurait laissé son bâtiment, pour ainsi dire, sans défense; mais ils avaient mal pris leurs mesures; car, bien qu'ils eussent fouillé les prisonniers, l'un d'eux avait conservé son couteau, qu'un autre parvint à tirer et avec lequel il coupa les cordes, malgré les liens qui lui serraient les poignets. Tous alors se trouvèrent bientôt libres; mais leur situation n'en était guère moins embarrassante; car, peu nombreux et désarmés, la nuit, déjà avancée, leur faisait craindre d'arriver trop tard pour prévenir la surprise du navire. Ils se mirent, toutefois, en route, marchant vite, quoiqu'avec précaution. Ils cheminèrent très long-temps sans voir n Indiens ni embarcations, et commençaient à perdre tout espoir, quand, enfin, en tournant au coin d'un bois, ils aperçurent, tout à coup, les deux canots, sans gardes, et tous les Indiens endormis à quelque distance. Sauter dans les embarcations et s'éloigner du rivage fut, pour eux, l'affaire de quelques minutes, quoiqu'ils gardassent le plus profond silence et prissent toutes les précautions possibles, pour n'être pas entendus, tant qu'ils furent à portée de fusil; ensuite ils firent force de voiles et arrivèrent à bord, au moment où l'on allait envoyer à la pêche. La découverte de cette trahison décida le capitaine à quitter sur-le-champ l'île, d'autant plus qu'il soupçonnait quelques-uns de ses plongeurs d'avoir, plus ou moins directement, trempé dans le complot.

Ils firent une seconde tentative sur un bâtiment de Valparaiso, dans lequel j'étais intéressé; et, malheureusement pour moi, ils ne réussirent que trop bien, aidés, pour cette perfidie, ou, plutôt, poussés à s'en rendre coupables par des habitans de l'île de la Chaîne, admis à bord comme plongeurs; hommes appartenant à un peuple qui, depuis quelques années, s'est signalé par ses actes de piraterie. Voici ce qui eut lieu.

La barque chilienne la *Pomaré* (1) était arrivée à O-taïti en février 1832. Elle avait à son bord M. Dourstber, consul hollandais, avec qui j'étais lié d'intérêt, pour les affaires de ces îles. N'ayant pas de chargement préparé, ce bâtiment dut aller à la pêche de la nacre, et prit, à cet effet, des plongeurs, habitans de l'île de la Chaîne, qui se trouvaient alors à O-taïti, et que j'engageai, quoique je connusse bien leur caractère, dans la persuasion qu'ils n'oseraient rien entreprendre, en un lieu aussi éloigné de leur île que celui où l'on avait intention d'aller. L'événe-

(1) On avait donné à ce bâtiment le nom de la reine d'O-taïti, pour la flatter par cette galanterie; mais il arriva tout le contraire; et cette malheureuse idée faillit soulever l'île, la reine et son peuple y ayant vu un manque de respect. Autrefois, quand un roi et une reine prenaient un nom, ce nom, devenu sacré, ne pouvait être donné, sous peine de mort, à aucune personne ni à aucune chose; et l'affaire de la barque chilienne prouve bien que, malgré les apparences contraires, ces peuples tiennent toujours à leurs anciens préjugés et à leurs anciennes habitudes.

ment prouva que je m'étais trompé, et ces malheureux prirent leurs mesures de manière à faire soupçonner que les perfides conseils de quelques blancs d'O-taïti les avaient guidés dans l'exécution.

Le bâtiment arriva à l'île de la Harpe, au mois de mars 1832. Les choses allèrent au mieux pendant trois ou quatre jours, quoique, à ce qu'il paraît, les plongeurs de l'île de la Chaîne se fussent, dès le lendemain de l'arrivée de la barque, coalisés avec les habitans, pour la surprendre, et eussent arrêté le plan de l'affaire. Quelques-uns des plongeurs de Tiooka et de Laïvavaï n'étaient point dans le secret, ne prirent part au butin que beaucoup plus tard ; et même, je crois, plus par crainte que par désir.

Le quatrième jour, le capitaine se rendit à l'endroit où se faisait la pêche. Il y avait loin de là au navire, et il partit avant le jour, emportant des provisions pour les plongeurs, et dans l'intention de rapporter, aussi, dans son canot, le produit de la pêche des jours précédens, pour leur épargner la double course d'allée et de venue au bâtiment, qui, chaque jour, leur faisait perdre un temps considérable. Tout cela se fit comme il l'avait arrangé. Arrivé à l'endroit de la pêche, il trouva les plongeurs sur le point de partir, et fit mettre la nacre de l'embarcation dont ils se servaient dans son canot, que les Indiens, en affectant beaucoup de zèle, chargèrent à couler; puis, quand les matelots furent dedans et le capitaine assis, prêt à partir, tous les sauvages, qui

avaient aidé à le charger, s'y élancèrent à la fois et le firent couler comme une pierre au fond de l'eau. Le capitaine, les matelots, tombés, submergés avec leurs vêtemens, se trouvaient, dès lors, à la merci de ces amphibies. Le capitaine, qui nageait bien, voulut se défendre; mais, plongeant sous lui, les uns le saisirent par les jambes, les autres par les bras. Ils le traînèrent, à demi noyé, jusque dans leur embarcation, où, tout en l'enchaînant, ils lui portèrent au visage plusieurs coups qui en firent jaillir le sang et le défigurèrent entièrement. Il crut même, pendant quelque temps, avoir perdu un œil. Ensuite quelques-uns des brigands amenèrent les prisonniers à terre, garrottés de façon à leur ôter tout espoir d'échapper, tandis que les autres, prenant quelques nacres dans leurs embarcations, se dirigèrent sur le navire, qu'ils atteignirent vers six heures et demie, et où se trouvaient déjà plusieurs insulaires. Le second, auquel ils dirent que le capitaine les lui avait envoyés, ne concevait aucun soupçon. Pas un de ses gens n'était armé; aussi, dès que les sauvages se crurent en nombre suffisant (au moins trois contre un), ils tombèrent, à l'improviste, sur les hommes de l'équipage, et furent, en moins de rien, maîtres du pont. Il ne restait plus à soumettre que M. Doursther, qui était au lit pendant cette lutte. Trois sauvages, le chef de l'île et deux autres, descendirent pour s'emparer de lui. Cependant, ayant entendu quelque bruit, il sauta en bas; et n'eut que le temps d'armer

un de ses pistolets, qu'il déchargea sur le premier qui se présenta et qu'il renversa à ses pieds; mais les deux autres étaient si près qu'ils le saisirent avant qu'il eût pu prendre son autre pistolet ni son épée. M. Dourstherest un homme aussi vigoureux que brave, et il commença, dès lors, entre lui et ses deux adversaires, une lutte qui pouvait durer long-temps, et qui ne se serait pas terminée sans quelque catastrophe funeste, s'il n'était resté assez de force au premier sauvage, sur qui il avait déchargé son pistolet, pour le prendre par les jambes et le faire tomber. Dès cet instant, toute défense devenait impossible. Les Indiens, aidés par d'autres qui s'étaient joints à eux, le garrottèrent avec barbarie et le portèrent sur le pont, où ils le jetèrent parmi les gens de l'équipage, tous également garrottés; et, de peur qu'il ne se relevât encore, l'un de ses cruels vainqueurs s'assit sur lui de manière à le faire suffoquer.

Maîtres du navire, les sauvages manifestèrent, par mille grimaces, leur joie d'un triomphe aussi facile qu'inespéré. Ils marchaient, riaient aux éclats, gesticulaient avec force, brandissaient leurs lances, dansaient, même; et le gain d'une bataille n'aurait pu leur donner plus de satisfaction que la réussite de leur guet-apens. Cependant la position des prisonniers était des plus pénibles et des plus précaires. On leur avait lié les mains derrière le dos, et on les leur avait attachées aux jambes, ce qui les retenait dans une posture extrêmement fatigante, devenue bientôt

tout-à-fait insupportable pour M. Doursther, accablé, de plus que les autres, du poids de l'homme assis sur lui, pour mieux le garder. Il fit tant qu'ils s'en aperçurent. L'un d'eux, alors, étant venu lui tâter la tête, donna, aussitôt, l'ordre de détacher les cordes qui lui liaient ensemble les bras et les jambes par derrière, et de le débarrasser, en même temps, de son incommode gardien.

Peu après arrivèrent le capitaine et les autres prisonniers. Tous furent, sur-le-champ, transportés terre, toujours liés comme je l'ai dit, à l'exception de M. Doursther, qui pouvait, au moins, se tenir debout, depuis qu'on avait relâché ses liens.

On a vu que quelques-uns des plongeurs n'avaient pas trempé dans le complot. Douze d'entr'eux, dont dix de Tiooka, et deux de Laïvavaï, avaient été détachés, dès le premier jour, sous la conduite d'un M. Middelton, Anglais, qui, en qualité d'interprète, avait la surveillance des plongeurs; homme instruit, mais singulier, vivant depuis long-temps au milieu des Indiens, dont il s'était fait aimer par sa patience, par sa douceur, et surtout par l'indifférence avec laquelle il donnait tout ce qu'il avait, et même ce qu'il n'avait pas; car il disposait librement en faveur de ses amis, de ce qu'on lui confiait, sauf à vivre ensuite à leur manière, et même à s'habiller comme eux. Quand il apprit ce qui s'était passé, il accourut, dans l'intention, je crois, de reprendre le navire, si les plongeurs avaient voulu le seconder; mais, quoiqu'ils

n'eussent point pris part au complot et qu'ils parussent même le désapprouver, ils refusèrent d'agir contre leurs camarades; et Middelton, resté seul, ne pouvait rien faire, quoiqu'on le laissât entièrement libre. Tout ce qu'il put obtenir fut qu'on détacherait les cordes des jambes de M. Doursther, qu'on lui rendrait ses lunettes et sa montre, et qu'on apporterait quelqu'adoucissement au sort des prisonniers en général.

Deux jours furent employés au partage du butin, auquel un des habitans de Laïvavaï refusa nettement de prendre part; après quoi les brigands de l'île de la Chaîne se trouvèrent dans l'embarras de savoir comment ils retourneraient chez eux. Ils proposèrent à Middelton de les reconduire, promettant de lui rendre le bâtiment dès qu'il les aurait débarqués; mais Middelton n'y consentit qu'à condition qu'ils permettraient aussi le voyage à M. Doursther et à quelques matelots. Les sauvages se refusèrent à cet arrangement, surtout en ce qui concernait M. Doursther, que sa défense à bord leur avait rendu redoutable. Le troisième jour ils devinrent pressans, et commençaient même à menacer. Alors le capitaine et M. Doursther, ne voyant point d'autre planche de salut, prièrent Middelton d'accepter, en tâchant, d'ailleurs, d'obtenir quelques matelots pour l'accompagner; et, dans le cas où on lui laisserait le navire, d'aller à O-taïti, afin de me prévenir de l'événement, et de prendre avec moi les mesures les

plus promptes pour la délivrance des prisonniers.

La barque revint à O-taïti, vers la fin du mois de mars. Middelton m'écrivit de suite à Papara ( côte du sud de l'île ), où j'étais alors. Frappé de cet événement, que j'aurais dû prévoir, et sachant le danger que courraient les prisonniers s'ils restaient trop long-temps au pouvoir des Indiens, je partis sur-le-champ pour Papéiti, où je trouvai le navire dans un état déplorable. Dégarni de tout ce qu'il avait à bord au départ, les cordages coupés et ayant conservé à peine assez de voiles pour avoir pu venir, en courant devant le vent, de l'île de la Chaîne à O-taïti; car là, encore, avant de débarquer, les sauvages avaient recommencé le pillage, n'avaient pas laissé un baril, une serrure; avaient tout détruit, tout brisé, coupant les voiles et les cordages aussi haut qu'ils pouvaient atteindre, et l'auraient probablement détruit en entier, si Middelton, au péril de sa vie, ne l'eût mis devant le vent, et n'eût pris les mesures nécessaires pour l'éloigner de l'île, malgré leurs menaces, ce qui les contraignit à l'abandonner, pour regagner leur propre demeure, avant qu'ils n'en fussent trop éloignés.

Je ne savais comment délivrer les prisonniers. Le bâtiment était tellement désemparé, qu'il aurait fallu plusieurs semaines pour le mettre en état de reprendre la mer, et encore n'aurait-il probablement jamais pu gagner l'île de la Harpe, dépourvu qu'il était des voiles les plus nécessaires à un pareil voyage.

Dans cet état de perplexité, au moment où, ne sachant comment m'y prendre ni par où commencer, mes inquiétudes étaient à leur comble, il m'arriva, comme du ciel, avec une goëlette de soixante tonneaux, ce brave capitaine Ebrill, dont j'ai parlé à l'article de Toubouaï, le digne vainqueur de l'*Araucano*, l'homme de tous assurément le plus propre pour une entreprise aussi difficile que celle dont il s'agissait. Débarquer ses marchandises, se préparer à ce nouveau voyage, ce fut pour lui l'affaire d'un jour et demi; et, dès le lendemain de son arrivée, il sortit, dans l'après-dîner, afin d'aller tenter cette autre aventure, aussi hasardeuse que délicate. Malheureusement, l'état de son navire le contraignit à rentrer dès le jour suivant; et, malgré notre impatience, il fallut employer quatre jours encore à le calfater et à le mettre en état de tenir la mer.

Trois semaines s'étaient écoulées pour moi dans les plus cruelles inquiétudes, quand la petite goëlette se présenta de nouveau à l'entrée du port. J'appris bientôt que M. Doursther et les autres prisonniers étaient à bord, et voici les détails que je recueillis, alors, tant sur ce que les malheureux avaient souffert que sur la manière dont ils avaient été délivrés (1).

(1) Un bâtiment de guerre était venu à O-taïti, en l'absence de la goëlette. J'étais aussitôt allé à bord, faire part au commandant de ce qui venait d'arriver, et le prévenir des dangers que couraient les prisonniers, en raison du mauvais état de

Aussitôt après le départ de la barque, les insulaires avaient ôté leurs liens aux prisonniers et les laissaient en pleine liberté d'aller où bon leur semblait ; mais ils leur refusaient toute espèce d'asyle, ni de jour ni de nuit, quelque temps qu'il fît ; et, brûlés, pendant le jour, par un soleil ardent, souvent, la nuit, il leur arrivait d'être mouillés jusqu'aux os. De plus, on ne leur donnait rien à manger ; et, quand ils eurent consommé le peu de viande et de biscuit qu'on leur avait laissé, et dont même, par réflexion, on avait fini par leur prendre la moitié, ils n'eurent plus, pour ressource, que quelques coquillages qu'ils trouvaient, par hasard, sur le rivage. Dans les derniers temps, pressés par la faim, ils faisaient cuire toutes les herbes qu'ils rencontraient et les mangeaient sans les connaître ; car les Indiens ne leur donnaient absolument que leur superflu, ce qui n'arriva même que trois ou quatre fois pendant un mois qu'ils furent détenus dans l'île (1).

la goëlette, qui pouvait ne pas atteindre sa destination ; et, là même, se trouver trop faible pour délivrer les prisonniers, n'étant pas armée. Je conjurai ce commandant d'y aller, ce pour quoi il ne lui fallait que peu de jours ; mais il avait ordre de se porter, avant tout, à Rotouma, afin de punir les insulaires, coupables d'un méfait semblable, et ne pouvait se détourner de sa route. Ainsi, malgré l'urgence, et quoique l'équipage se composât aux trois quarts d'Anglais, après être resté dix jours à O-taïti, le bâtiment de guerre quitta l'île avant le retour de la goëlette, sans connaître le résultat de cette affaire.

(1) Une chose singulière, c'est que le seul de tous auquel

Il serait difficile de dire au juste quel était le projet des insulaires contre les prisonniers; mais j'ai lieu de croire que c'en était un des plus atroces, et qu'ils ne méditaient rien moins qu'une fête de cannibales. Au reste, les souffrances du malheureux équipage étaient telles, qu'il n'aurait pu long-temps y résister. Les Indiens le voyaient bien, et voulaient, je crois, prévenir l'événement. Plusieurs pirogues étaient parties pour Amounauw, afin d'y aller chercher des guerriers, des amis et des proches, dont le retour eût été, sans doute, le signal de la catastrophe; mais ce voyage qui, s'il se fût terminé, aurait, probablement, été fatal aux prisonniers, facilita beaucoup leur délivrance; car le capitaine Ebrill arriva précisément pendant l'absence de ces pirogues, ce qui, vu le petit nombre d'Indiens qui restaient dans l'île, lui permit d'enlever tous les blancs sans coup férir et sans

ils montraient encore quelques égards et qu'ils négligeaient le moins, était M. Doursther. Les membres de la famille de celui qu'il avait blessé, et qui heureusement n'était pas mort, lui apportaient même, souvent, quelque peu de nourriture. Ceci tenait, certainement, à quelqu'idée superstitieuse de ces derniers, qui supposaient qu'ayant infligé la blessure, il conservait encore quelque pouvoir sur le vaincu. Quant aux autres, ils le considéraient à cause de sa valeur. Le courage est honoré chez tous les peuples sauvages, et il l'est surtout chez celui-ci. Dans la circonstance, pourtant, ils ne portaient pas l'admiration pour M. Doursther jusqu'à lui céder ce qu'ils pouvaient manger eux-mêmes; mais il était toujours le premier gratifié de leur desserte, quand il y en avait.

éprouver aucune résistance. Voici comment il s'y prit.

Arrivé en vue de l'île, craignant que les Indiens ne distinguassent le bâtiment et n'éloignassent les prisonniers, il prit le parti de s'embarquer dans son canot avec quatre marins, quoiqu'il fût encore à plus de quinze milles de la passe. Il s'approcha avec précaution jusqu'à la distance d'un mille. Alors, ne pouvant plus se cacher, il fit ramer avec force. Le hasard voulut que les Indiens ne l'aperçussent pas; mais les prisonniers, toujours sur le qui vive, l'avaient vu depuis long-temps, et s'étaient approchés de la passe, autant qu'ils le pouvaient faire, sans éveiller les soupçons de leurs ennemis, qui ne virent l'embarcation que quand elle fut dans la passe. Ils coururent aussitôt aux armes. Ce moment était critique; car le canot, luttant contre le courant, on ne pouvait songer à se servir des armes à feu. On avança pourtant; et, avant le retour des Indiens armés, on était hors de danger, quant à la mer. Cependant les Indiens arrivaient; mais lorsqu'ils virent le capitaine Ebrill, qu'ils connaissaient, se saisir de son fusil, un seul d'entr'eux fit feu du sien; puis tous s'enfuirent; et, quelques secondes après, l'embarcation était au milieu des prisonniers.

Qu'on juge de la joie de tous ces malheureux! C'était à qui d'entr'eux embrasserait le premier ses libérateurs. Le capitaine Ebrill, qui prévoyait tout, n'avait pas négligé d'apporter assez de provisions

pour soulager les pauvres affamés, sans leur faire de mal. Ensuite il fallut partir en toute hâte; car les pirogues de l'autre île pouvaient paraître à chaque instant. L'embarcation était petite; quatorze personnes devaient alors y prendre place; la goëlette, contrariée par le vent, n'était pas encore en vue; et, quand tout le monde fut embarqué, les bords du canot n'étaient pas à deux pouces de l'eau; mais on navigua avec précaution; et, grâce au calme de la mer, on arriva heureusement à bord de la goëlette, trois heures après avoir quitté l'île.

Plusieurs des prisonniers auraient voulu partir de suite pour O-taïti; mais Ebrill crut devoir donner une leçon aux Indiens. Il revint à l'île, dès le lendemain, avec la goëlette, se saisit de deux ou trois de ceux qui avaient coopéré à la prise de la *Pomaré*, brûla toutes leurs pirogues et les laissa consternés. Après cette exécution, on aurait pu les croire peu disposés à recommencer. Cependant, un bâtiment américain qui les visita postérieurement, aussi avec des plongeurs de la même île de la Chaîne, fut obligé de se sauver, après avoir découvert, à son tour, une conspiration des plongeurs et des insulaires; et cela, quoiqu'il eût à son bord l'un des principaux chefs d'O-taïti, dont Anaa, pourtant, fait profession de dépendre.

En résumé, l'île de la Harpe me paraît peu propre à l'établissement de relations suivies; mais je n'ai pas cessé de croire que, sans les perfides conseils des

prétendus chrétiens d'Anaa, elle ne se fût jamais portée à ces actes de piraterie. Il faut reconnaître, aussi, qu'elle avait bien, contre les blancs, quelques justes motifs de plainte. Ainsi, en 1830, deux baleiniers l'abordèrent avec leurs canots; et, ne voulant pas prendre la peine de monter sur les cocotiers, ils en abattirent plusieurs, pour en recueillir les fruits. Quel effet ne dut pas produire un pareil acte, dans un lieu où ces arbres sont si rares, et leurs fruits, par conséquent, si précieux! Je ne dis pas que de tels faits expliquent les mauvais procédés des habitans, et moins encore les justifient; mais il est certain que ces injustices et ces violences, dont nous donnons toujours et partout l'exemple, nous ont ôté la confiance et l'estime des Indiens, et influent beaucoup, en tous lieux, sur le système de leur conduite à notre égard.

## § II.

### DEUX GROUPES
### et îles voisines.

Ces îles ont reçu le nom bizarre par lequel on les désigne sur les cartes, de Cook, qui les a, le premier, fait connaître, et ont été visitées par le capitaine Beechey, en 1825.

La découverte qu'on y a faite, à une époque toute récente, d'habitations abandonnées, mais construites dans le système d'O-taïti et des autres îles plus occi-

dentales, prouve qu'elles ont été ou qu'elles sont encore plus ou moins fréquemment visitées par les habitans de ces îles. Il paraît même que ces derniers (probablement ceux de l'île de la Chaîne), y ont, quelques années en çà, porté la guerre, en ont coupé les cocotiers et massacré, en grande partie, la population.

## § III.

### ÎLE DE LA CHAÎNE
et îles voisines.

L'île d'Anaa a été découverte, en 1769, par Cook, qui la nomma *Chain's Island* (l'île de la Chaîne).

Il n'est pas douteux qu'elle ne soit la même que Bonechea nomma, en 1772, île de Todos los Santos.

Cook la revit en 1773, mais ne la visita pas, non plus que le capitaine Beechey, qui, néanmoins, en eut connaissance en 1826.

J'ai peint, en général, les peuples des îles de l'archipel Dangereux sous le double caractère de hardis navigateurs et de guerriers redoutables; mais ceux d'Anaa se distinguent, entre tous, par un esprit de suite dont aucun autre ne donne un plus frappant exemple. Ils ont presque constamment été en guerre avec leurs voisins. Ils ont fait une guerre à mort aux habitans de presque toutes les îles basses, à plusieurs degrés aux environs, mais surtout à ceux de Aura,

qui parlent le même langage que les habitans d'O-taïti, et qui habitent les îles situées à l'ouest et au nord d'Anaa, jusqu'à Palliser et Tiooka, ou jusqu'aux îles situées par 14° de latitude sud, et par 149° de longitude occid. On les a vus, aussi, porter le ravage, d'île en île, jusqu'à Deux Groupes, pillant, brûlant tout, massacrant les hommes pour les dévorer (car ils étaient anthropophages), et mettant en réserve les jeunes femmes et les enfans, pour en faire leurs esclaves. Dans leur aveugle et sauvage fureur, comme s'ils eussent craint de laisser quelque ressource au petit nombre de leurs victimes qui pouvaient leur échapper, ils brûlaient, partout, les cocotiers dans les îles, avant de les quitter, changeant en désert affreux ces mêmes îles, fières, ainsi que la leur, avant leur invasion, de populations nombreuses et d'une végétation propre à les nourrir. Ces guerres dévastatrices eurent lieu de 1800 à 1815, et prenaient un caractère effroyable de barbarie, surtout vers les derniers temps et contre les peuples de Palliser et de Tiooka, que les hommes d'Anaa finirent par expulser, et qu'ils eurent l'audace de poursuivre jusqu'à O-taïti; mais Pomaré arrêta le carnage, en accordant l'hospitalité et sa protection aux vaincus. Il leur céda même quelques terres dans son district, et refusa à leurs ennemis acharnés la permission de les attaquer et de les poursuivre jusque dans ses domaines.

Depuis cette époque jusqu'en 1817, ils restèrent maîtres de toutes les îles jusqu'à Maïtéa (la *Dezena*

de Quiros, l'*Osnabruck* de Wallis et le *Boudoir* de Bougainville); mais, alors, éblouis et peut-être un peu effrayés de la gloire de Pomaré, ils firent profession de soumission à ce chef et reçurent, chez eux, des missionnaires, qu'il amena lui-même; ce qui rapprocha les partis si long-temps divisés; et les survivans des habitans de Tiooka (la *Tauroa* des Indiens) rentrèrent dans leur île. Comme partout ailleurs, les premiers momens furent favorables à la réforme. Le peuple désirait s'instruire; mais sa première ardeur se ralentit bientôt; et, peu après, les lois d'O-taïti, introduites dans Anaa, vinrent tout gâter par leur extrême rigueur et la fausse application qu'on en fit. Une violente opposition ne tarda pas à se manifester ouvertement contre. L'île éprouva, par les mêmes causes, les mêmes vicissitudes que les autres îles. Ses habitans avaient abandonné leur ancienne religion et méprisaient la nouvelle; ils détestaient les lois et ceux qui, les ayant apportées, voulaient les faire exécuter; aussi, quand j'y vins, en 1829, y régnait-il l'anarchie la plus complète; et le peuple, divisé, sans religion, sans gouvernement, sans frein, mûri, de nouveau, pour tous les crimes, et redevenu capable de toutes les horreurs, reproduisit, sans scrupule, dès que l'occasion s'en présenta, les scènes de meurtre et de cannibalisme qui, jadis, lui étaient si familières.

Son premier acte de ce genre fut la capture d'un petit bâtiment de Sandwich, qu'il pilla et dont

il maltraita l'équipage, mais en le laissant, néanmoins aller. Le second fut la prise itérative de ce même navire ; mais, alors, il le brûla et en tua le capitaine et le second, qu'on dit même qu'il mangea. J'ai raconté, ailleurs, en détail, les voies de fait dont il s'est rendu coupable envers un bâtiment de Valparaiso, dans lequel j'étais moi-même intéressé; et, s'il n'a pas commis d'autres excès, comme pirate et comme assassin, c'est que les occasions lui ont manqué; aussi ne douté-je pas que si l'on ne l'arrête, par quelque leçon vigoureuse, dans l'attitude menaçante qu'il ose prendre envers les étrangers, on recevra, bientôt, la nouvelle de la prise des premiers navires qui toucheront à son île, et du massacre de leurs équipages.

## § IV.

### ILES TIOOKA ET OURA,
### et îles voisines.

Je n'ai point de notions particulières sur les îles Tiooka et Oura, et îles voisines, dont j'ai parlé dans la partie géographique de cet ouvrage; mais qui ne figurent, dans l'histoire, que pour avoir été, souvent, le théâtre des déprédations des habitans d'Anaa.

## § V.

### MAÏTÉA.

Si O-taïti n'est pas la *Sagittaria* de Quiros, comme je crois pouvoir le prouver, Maïtéa n'est pas, non plus, la *Dezena* du navigateur espagnol. De temps immémorial, cette petite île a été connue des habitans d'O-taïti, qui l'ont toujours considérée comme une dépendance de leur île, quoique, dans le fait, elle fût, plutôt, du domaine des Pomoutous ou habitans des îles de la Chaîne (Anaa), qui y résidaient quelquefois et s'y arrêtaient toujours, soit en venant de chez eux à O-taïti, soit en retournant d'O-taïti chez eux. Il s'y trouva pourtant, aussi, quelques habitans d'O-taïti, et souvent un chef de cette île.

Wallis la vit en 1767 et la nomma *Osnabruck*. Il eut, avec ses habitans, des relations d'abord pacifiques; mais bientôt, il s'éleva une dispute qui finit par une escarmouche, où plusieurs Indiens furent tués.

Bougainville s'y arrêta en 1768 et la nomma *le Boudoir*. D'autres navigateurs la visitèrent après lui et lui donnèrent encore d'autres noms; mais, de même qu'O-taïti, elle n'est plus guère connue, aujourd'hui, que sous son nom indien de Maïtéa.

## § VI.

### MATIA.

L'île de Matia, comme celle de Maïtéa, a été connue, de tout temps, des habitans d'O-taïti. Située presqu'au nord de leur île, il leur était plus commode de la visiter que Maïtéa, qui se trouve absolument à l'est. Il paraît certain que Matia est la *Récréation* de Roggewein, et que ce navigateur la reconnut après avoir quitté le *Labyrinthe*. Il existe, parmi les insulaires, quelque vague souvenir de cette visite des Européens, souvenir qui a survécu, malgré les guerres et les fréquentes attaques de voisins belliqueux, lesquels, ce semble, ont ravagé, plus d'une fois, cette terre petite, mais fertile. Ce sont, probablement, les visites de Quiros, de Schouten, de Roggewein, etc., qui ont donné lieu à ces prophéties de Raïatéa, connues à O-taïti, bien avant l'époque de sa découverte, qu'il viendrait des étrangers avec des pahis, pirogues ou navires simples et sans balancier, l'une des choses qu'ils avaient le plus de peine à comprendre (1). Roggewein, d'abord bien reçu, obtint des

(1) Ils ne concevaient pas, en effet, comment nos navires et autres embarcations pouvaient se tenir en équilibre sur l'eau; et cela, parce qu'ils n'avaient pas l'idée du lest. Jusqu'alors ils attachaient deux pirogues ensemble ou avaient des morceaux de bois, dont un parallèle à la pirogue, posant sur l'eau à quelque distance, formait contrepoids à l'embarcation et l'empêchait de chavirer.

provisions en abondance ; mais sa visite finit par une querelle et par un combat, comme celle de Wallis à Maïtéa, en 1767. Depuis lors, Cook, Bonechea, et presque tous ceux qui ont visité O-taïti, eurent aussi connaissance de cette île; mais elle ne fut bien vue que par Turnbull, en 1803. Cette petite terre, jadis très-peuplée, est presque déserte aujourd'hui, et ne compte plus guère qu'une trentaine d'habitans. C'est le lieu où, dans ces derniers temps, on exilait d'O-taïti les hommes déclarés coupables de délits politiques. Tavarii, l'un des chefs d'O-taïti et fauteur, jusqu'à deux fois, de guerres civiles en cette dernière île, y fut transporté en 1832, condamnation peu sévère, en raison de l'odieux de son crime ; car Matia n'est guère qu'à deux degrés d'O-taïti, dont on y trouve toutes les productions.

## SECTION II.

—

### ARCHIPEL DES ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Je n'ai pu obtenir quelques notions historiques un peu suivies, relativement aux îles dont se compose l'archipel de la Société, que sur celles d'O-taïti, de Raïatéa, de Tahaa, de Bora-Bora, qui vont faire successivement l'objet d'autant de paragraphes distincts.

## § Ier.

### O-TAÏTI.

O-taïti, cette reine de l'Océanie, et si justement nommée, par Bougainville, la *Nouvelle Cythère*, n'offre, sous le rapport des renseignemens historiques, pas plus de ressources que la plupart des autres îles; au contraire......... S'il était vrai qu'elle eût été découverte en 1606, par Quiros, qui, alors, y aurait débarqué avec ses canots et aurait communiqué avec les insulaires, on peut juger du peu de ressources qu'offrent les traditions de ces peuples, lesquels n'ont pas même gardé le souvenir d'un événement si remarquable, et de nature à faire, entre tous, époque en ces lieux; aussi, malgré mon respect pour l'opinion de tant d'écrivains et de tant de voyageurs célèbres qui m'y ont précédé, et qui, tous, ont admis cette visite, m'est-il impossible de l'admettre à mon tour. En effet, après avoir lu avec attention ce qu'on a dit de la découverte de Quiros, et après un séjour de plusieurs années à O-taïti, prise, jusqu'ici pour la *Sagittaria* de ce navigateur, je n'ai pu y reconnaître la moindre identité, et je m'étonne qu'on ait confondu l'île de Quiros avec celle que Wallis a découverte en 1767. Examinons cette question de critique géographique.

Quiros était parti du Callao (Pérou), le 21 décem-

bre 1605, avec trois bâtimens, ayant pour commandant en second Vaez de Torres, capitaine de l'*Almirante*, l'un des deux grands vaisseaux de son escadre. Après avoir navigué quelque temps, ils découvrirent différentes îles qu'ils nommèrent l'*Incarnacion*, *San Juan Bautista*, *San Elmo*, 4 *Coronadas*, *San Michael*, *San Pablo*, toutes îles peu considérables et non habitées, dont, jusqu'à ce jour, on n'a pu reconnaître une seule avec certitude. On dit ensuite que, le 9 février 1606, au point du jour, étant par 19° S., d'après Quiros, et par 18° 40′, d'après Torres, une petite île se trouva en vue, au N.-E., à trois lieues de distance; mais qu'ils ne purent point la faire, à cause des vents. Quiros lui donna le nom de *Dezena*; et le commandant en second la nomma Santa Polonia.

Le temps était couvert, alors, et se maintint en cet état jusqu'au lendemain, quand, ayant diminué leur latitude d'un demi-degré environ, un matelot cria, du haut du mât: Terre! Torres dit: « Nous vîmes » une terre basse (*isla rasa*), avec une pointe au » S.-E., couverte de cocotiers; mais ce qui nous ré» jouit beaucoup à bord de l'*Armada*, ce fut de voir » des colonnes de fumée s'élever de différentes par» ties de l'île, preuve certaine qu'elle était ha» bitée. »

Les navigateurs se dirigeaient vers la partie septentrionale; mais, à leur approche, ils ne trouvèrent point d'ancrage, et ne virent, nulle part, la moindre apparence de port. Les bâtimens prirent le large, al-

lant au plus près, pour tâcher de gagner au vent de l'île; mais ils ne purent y parvenir. La *Zebra*, brigantin, reçut, alors, l'ordre de serrer la terre, pour chercher un mouillage, et les bâtimens continuèrent à s'éloigner.

La *Zebra*, s'étant approchée, mouilla près de terre, par dix brasses, sur un fond de roche. Cependant, des embarcations étaient venues du bord des grands bâtimens, avec quarante hommes bien armés, pour tâcher de débarquer. Se portant sur l'île, ceux-ci virent une centaine d'habitans qui se tenaient sur le rivage et faisaient aux Espagnols des signes d'amitié; mais le rivage était bordé de rochers, où la mer brisait avec fureur; et, après plusieurs tentatives inutiles de débarquement, faites non sans s'exposer à grands dangers, les équipages des canots se décidèrent à retourner à bord, très-affligés de ce contre-temps. Cependant, un jeune Espagnol, nommé Francisco Ponce, quitta ses habillemens; et, se jetant à la nage, parvint à gagner la terre. Les Indiens, frappés de son courage, le reçurent bien et l'accablèrent de caresses. A son exemple, trois autres Espagnols gagnèrent, comme lui, la côte à la nage, furent également bien accueillis; et, à leur départ, neuf Indiens se jetèrent à la mer avec eux, vinrent jusqu'auprès des embarcations, où ils reçurent quelques présens, mais ne voulurent point entrer dans les canots. La nuit approchant, les Espagnols retournèrent à bord de leurs bâtimens.

Le matin, il se trouva que les navires avaient été portés, pendant la nuit, à plusieurs lieues sous le vent; mais ils s'en consolèrent, en se voyant toujours en face de la terre, sans que le paysage de la veille eût changé d'aspect. Un canot fut envoyé de chaque bâtiment; et là, encore, on ne put débarquer qu'avec beaucoup de peine. Il fallut tirer les embarcations de dessus le rescif à terre.

Après leur débarquement, les Espagnols entrèrent dans un bois où ils creusèrent le sol, pour trouver de l'eau; mais celle qu'ils obtinrent était salée. Heureusement, il y avait, là, des cocotiers en abondance. Voulant aller plus loin, ils se virent arrêtés par la mer, qui formait une baie d'eau tranquille. A leur retour, quelques-uns traversèrent un bois, d'autres se tinrent entre les deux parties de ce bois, que divisait, la distance d'une demi-lieue, un canal fond de sable, couvert d'eau, dont ils avaient jusqu'au genou. A marée haute, cet isthme était entièrement submergé, et la mer se joignait des deux côtés. Ayant rencontré, dans le bois, une vieille femme, ils l'invitèrent à venir à bord. Contre leur attente, elle les accompagna sans balancer. Quiros, après l'avoir bien traitée, la renvoya à terre, espérant beaucoup de cette aventure.

En débarquant, les Espagnols franchirent une langue de terre, et arrivèrent, du côté opposé, à un rivage où la vieille Indienne leur avait dit que se trouvaient ses compatriotes. Effectivement, ils arri-

vèrent là en même temps que six ou sept pirogues, *qui venaient à la voile de l'autre côté de la mer.* Charmés du traitement que la vieille avait reçu, ces gens voulaient, alors, aller tous à bord ; mais, à peine s'était-on éloigné de terre de quelques toises que, la peur les prenant, tous sautèrent à l'eau et regagnèrent la rive à la nage. Un seul, qui paraissait leur supérieur, fut retenu par les Espagnols et conduit, malgré lui, le long du bord ; mais, là, rien ne put le déterminer à monter sur le bâtiment. Quiros, ne voulant point lui faire violence, le fit habiller dans l'embarcation même et ramener à terre, accompagné d'un sergent et de quelques soldats. L'Indien reconnaissant leur présenta un ornement de tête fait avec des plumes.

Après le retour des embarcations, les Espagnols quittèrent cette île, la plus considérable de celles qu'ils avaient vues dans ce voyage. Elle fut nommée la *Sagittaria* et, placée à la latitude de 18° 30′ S., et de 17° 40′ S. (côté N.-O.).

En quittant la *Sagittaria*, ils se dirigèrent O.-N.-O. Quelques-uns disent qu'ils virent une terre au N.-E., pendant que la *Sagittaria* était encore en vue ; mais Torquemada dit que ce fut le 14, après avoir quitté la *Sagittaria*, qu'ils virent une autre terre. Ce fut donc le lendemain de leur départ, ou le 15 ; mais ils ne purent en approcher.

Tel est, en résumé, ce qu'on dit de l'île découverte par Quiros, et prise, jusqu'à ce moment, pour O-taïti.

Maintenant j'en appelle, non pas à ceux qui ont vu O-taïti, mais seulement à quiconque a lu, avec quelqu'attention, Wallis, Bougainville, Cook; et je demande s'il est possible, au moins d'après cette description, que la *Sagittaria* de Quiros soit cette île extraordinaire dont la beauté et l'extrême richesse ont frappé tous les Européens et dont les premières descriptions firent tant de bruit en Europe. Convaincu, pour ma part, que l'île de Quiros n'est qu'une de ces îles basses, telles qu'Anaa, ou d'autres déjà décrites de l'archipel Dangereux, voyons, néanmoins, si, en analysant sa relation, on en pourra, le moins du monde, conclure que le navigateur espagnol ait voulu parler d'O-taïti.

*Les navigateurs se dirigeaient vers la partie septentrionale de l'île; mais, à leur approche, ils ne trouvèrent point d'ancrage, et ne virent, nulle part, la moindre apparence de port.* C'est dans la partie nord des deux péninsules d'O-taïti que sont les ports, non pas les meilleurs, mais les plus spacieux et les plus faciles à reconnaître.

*La Zebra, s'étant approchée, mouilla près de terre par dix brasses, sur un fond de roche.* Je ne connais point d'endroit pareil à O-taïti; et puis, toujours la même remarque. On n'aborde d'aucun côté la terre à O-taïti qu'au travers des passes, en laissant derrière soi les rescifs, dont les Espagnols ne disent pas un mot.

*Se dirigeant vers la terre, ils y virent une cen-*

*taine d'habitans.* Ils y en auraient vu des milliers, si c'eût été O-taïti.

*Le rivage était bordé de rochers, où la mer brisait avec tant de fureur*, etc. Nulle part, à O-taïti, le rivage n'est bordé de rochers, sauf les endroits où la terre est à pic ; partout ailleurs, où elle est assez basse pour qu'on y puisse débarquer, il y a du sable.

*Après leur débarquement* (cet endroit est supposé être l'isthme d'O-taïti), *ils creusèrent le sol, pour trouver de l'eau ; mais celle qu'ils obtinrent était salée.* Je ne connais pas un endroit, à O-taïti, où cela puisse arriver ; et cela arriverait moins encore que partout ailleurs à l'isthme, qui est bien plus élevé que la plupart des plaines de l'île.

*Voulant aller plus loin, ils se virent arrêtés par la mer qui formait une baie d'eau tranquille.* Qui ne reconnaît là ces lignes de terre des îles basses qui ont pour base le rescif, où, à l'intérieur, on trouve le lac ?

*A leur retour, quelques-uns traversèrent un bois ; d'autres se tinrent entre les deux parties de ce bois que divisait, la distance d'une demi-lieue, un canal, fond de sable, couvert d'eau, dont ils avaient jusqu'au genou. En marée haute, cet isthme était entièrement submergé.* L'isthme en question n'était donc qu'un canal où il y avait toujours de l'eau, et entièrement submergé à marée haute. Qui ne reconnaît là ces canaux plus ou moins profonds par où la mer communique avec les lacs

internes de presque toutes les îles basses? A O-taïti, loin d'y avoir un semblable canal au travers de l'isthme, la terre y est élevée, de toutes parts, de vingt à quatre-vingts pieds, boisée de tous côtés, couverte d'arbres magnifiques, les plus vigoureux de l'île, qui forment des forêts d'une beauté imposante, et bordée, des deux côtés, par les péninsules d'Otaïné et de Taïarabou, qui, s'y élevant en amphithéâtre jusqu'à plusieurs milliers de pieds, présentent, en cet endroit, le plus beau coup d'œil qu'on puisse imaginer; coup d'œil qu'il est impossible de ne pas remarquer, et dont les Espagnols, avec leur emphase accoutumée, n'auraient pas manqué de faire une pompeuse description. D'ailleurs, à l'isthme d'O-taïti, le rescif, des deux côtés, s'étend à plusieurs milles au dehors de la terre; et, pour approcher de ces enfoncemens qui forment l'isthme, il faut franchir des passes spacieuses, lesquelles n'offrent aucune difficulté. Au delà, la mer est calme, et l'on peut débarquer partout sans la moindre peine.

*En débarquant, les Espagnols franchirent une langue de terre et arrivèrent à un rivage du côté opposé. Ils arrivèrent là en même temps que six ou sept pirogues qui venaient à la voile, de l'autre côté de la mer.* Qui ne reconnaît encore, là, les îles basses, si souvent décrites, où, effectivement, après avoir traversé des langues de terre, on arrive au rivage des lacs internes? Si c'eût été à O-taïti, ils auraient vu, des deux côtés, des centaines de pirogues; ils auraient

navigué sur des baies tranquilles, pendant près de deux milles, avant d'arriver au débarcadère ; ils auraient eu une peine infinie à traverser un isthme aussi boisé ; ils auraient vu des centaines de cases, des maisons spacieuses, des milliers d'Indiens ; ils auraient, à chaque pas, trouvé des courans d'eau, des rivières, des sources, et, partout, en faisant des trous dans la terre, une eau délicieuse. Ces nombreuses sources, ces petites rivières, ont-elles pu leur échapper ; et n'est-il pas de toute impossibilité que des étrangers bien accueillis, comme l'étaient les gens de Quiros, aient quitté O-taïti, sans qu'on les ait chargés de bananes, de fruits à pain, d'ignames, de taro, de cochons, de poules ?..... Au moins auraient-ils dû voir toutes ces richesses ; et, encore une fois, cette extrême opulence du sol, la magnificence des habitans, leur nombre ; ces montagnes majestueuses, ces belles baies étendues presque tout autour de l'île, et que les voyageurs ne trouvèrent nulle part, ces rescifs du dehors, tant d'autres objets caractéristiques de ce beau lieu, n'auraient-ils pas frappé d'étonnement les Espagnols, comme tous ceux qui y sont allés depuis ? Est-il possible qu'ils n'aient pas vu les terrains élevés, pendant un séjour de trois journées ? qu'ils ne les aient pas vus, pendant qu'ils étaient à terre ?... Ont-ils pu ne pas voir Éïméo, si peu éloignée, et dont ils devaient passer si près, en se dirigeant O.-N.-O., comme ils le firent, en quittant la Sagittaria ? Cela ne se peut présumer ; et tous

ces motifs me décident à affirmer, avec confiance, que celle de Quiros n'est pas O-taïti, et que c'est à Wallis qu'est due la découverte de cette dernière île (1).

Si donc la Sagittaria de Quiros n'est pas la même qu'O-taïti, il est très-probable que c'est ou l'île de la Chaîne, qui répond à la description des Espagnols et se trouve à la même latitude, ou quelqu'autre île, en deçà de cette dernière, comme il paraît qu'il s'y en trouve, d'après les Indiens navigateurs qui prétendent les avoir visitées.

Cette question décidée de la manière qui me semble la plus probable, j'en viens à l'exposé des événemens qui constituent toutce que j'ai pu recueillir sur l'histoire d'O-taïti. Le cours de ces événemens m'au-

(1) Les Indiens de l'île où sè trouvait Quiros donnaient à entendre par signes, aux Espagnols, qu'ils allaient trouver de grandes terres, ce qui me fait soupçonner que c'était l'île d'Anaa, dont les habitans fréquentent O-taïti, de temps immémorial ; mais, s'il est vrai, comme le dit une relation de ce voyage, qu'en se dirigeant à l'O-N.-O. les Espagnols virent une terre au N.-E., pendant que la Sagittaria était encore en vue, cette terre ne saurait être Anaa. D'ün autre côté, selon Torquemada, ils ne la virent que le 14, après avoir quitté la Sagittaria le 12. Le 15, une autre fut en vue ; mais ils ne purent approcher d'aucune d'elles. Toutes ces terres étaient petites et basses. Si la Sagittaria eût été la même qu'O-taïti, en suivant le cours de l'O.-N.-O., ils auraient vu, sous le vent, d'autres îles, Raïatéa, Tahaa, Bora-Bora, Maupitii, qu'on distingue à de grandes distances en mer.

torise à partager ce récit en quatre articles, dont le premier traitera de l'histoire de l'île, depuis sa découverte jusqu'à l'arrivée de Cook ; le second, depuis les voyages de Cook, jusqu'à l'arrivée des missionnaires ; le troisième, depuis l'arrivée des missionnaires jusqu'à l'établissement du christianisme dans l'île ; et le quatrième, depuis ce dernier fait jusqu'à nos jours.

### ARTICLE PREMIER.

### *Histoire d'O-taïti, depuis sa découverte jusqu'à l'arrivée de Cook.*

C'est évidemment, selon moi, au navigateur Wallis qu'est due la découverte d'O-taïti et d'Éiméo ou Moréa, île située à vingt milles de la première ; et ce n'est que depuis sa visite, en 1767, que nous avons connu ces lieux. Ces deux îles étaient alors réunies sous un chef, Amo ou Aamo, comme le nomment Wallis et Cook. Il en était arii rahi, principal chef ou roi, et elles jouissaient d'une paix générale qui, au sein de l'abondance et des fêtes, procurait à leurs habitans toutes les jouissances décrites au chapitre où j'ai parlé de leurs mœurs. La résidence de ce chef et de sa femme Béréa ou Obéréa, dont il est si souvent parlé dans les voyages des navigateurs qui visitèrent O-taïti, était à Papara, côté sud de l'île. Tous deux appartenaient à une famille dont les an-

cêtres étaient au nombre de leurs dieux ; tous deux, également respectés, tenaient une cour que l'affluence des courtisans, l'adulation, la flatterie, la pompe des titres, rapprochaient de celles des souverains de l'Orient. Depuis long-temps, le gouvernement de l'île semblait avoir été dans la même famille, puisque *Tavi éau roo*, leur trisaïeul, déjà arii rahi, régnait cent vingt à cent cinquante années avant eux, ayant acquis tant de renommée, qu'il était encore l'objet des chants dans toutes les fêtes, même postérieurement à la venue des Européens. Après lui, *Toua*, l'un de ses descendans, et parent d'Amo, gouverna les deux îles et livra, à Papara, une bataille mémorable, désignée, dans les chants et dans les traditions, sous le nom de *Ouré popoï oha*. Il paraît donc certain qu'O-taïti avait été constituée en royaume au moins cent cinquante années avant sa découverte par les Anglais, et avait joui, depuis, sauf quelques troubles momentanés, d'une paix assez constante qui durait encore, quand Wallis y aborda, en 1767.

Amo et la reine étaient à Aaropa, non loin de Papara. Ils y firent construire un maraï, quand Wallis arriva à Matavaï, au nord de l'île. La première vue d'un bâtiment causa dans O-taïti, comme dans toutes les autres îles, un étonnement extrême; et, ne pouvant concevoir comment une telle masse aurait pu être construite par des hommes, ni comment elle pouvait se soutenir sur l'eau, les O-taïtiens la prirent pour une île flottante, en regardant les mâts comme

des arbres, les pompes comme des ruisseaux, et les habitans, dans leur tenue militaire et ornés de plumes, comme des êtres supérieurs ou des dieux.

Il arriva pourtant, là, ce qui est arrivé, partout, dans ces îles, à la première visite. Les insulairès ne connaissant pas la force des Européens, et les Européens ignorant les usages des insulaires, il y eut bientôt une querelle où les armes à feu, dont les étrangers furent obligés de se servir, n'ajoutèrent pas peu à l'étonnement des Indiens, qui, n'ayant pas d'autre point de comparaison, les prirent pour le tonnerre et les éclairs.

Amo et Béréa reçurent à Aaropa la nouvelle de cette singulière visite, et on leur en fit un rapport dont les détails étaient chargés, en raison de l'étonnement que le navire, l'équipage et le bruit des armes à feu avaient causé aux premiers témoins d'un spectacle pour eux aussi nouveau qu'extraordinaire. Il paraît pourtant qu'Amo ne voulait pas croire tout ce qu'on rapportait de la puissance des Anglais et de l'effet de leurs armes; car, ne pouvant deviner leurs intentions, et craignant qu'ils n'en voulussent à ses états, il se décida à partir, aussitôt, pour aller attaquer cette île prétendue et ses habitans suspects.

C'est de cette seconde attaque qu'il est question dans le voyage de Wallis. Un peuple nombreux déboucha de toutes parts, dans les bois; plusieurs centaines de pirogues s'approchèrent, de tous côtés, du navire; les unes remplies de combattans, les

autres chargées de pierres, pour les frondes, et d'autres armes. Amo et Béréa se tenaient sur une petite éminence, au fond de la baie, nommée par les Anglais, *one tree hill*, et d'où ils pouvaient voir l'engagément, se croyant à l'abri des dangers. Wallis, qui voyait leurs préparatifs et ne se trompait pas sur leurs intentions hostiles, voulut abréger la lutte pour diminuer le mal (1). Il ouvrit aussitôt son feu sur tous les points à la fois, èt dispersa, en peu de minutes, les pirogues et les troupes qui étaient dans les bois, et qui se sauvèrent sur la hauteur où se trouvait leur chef. Alors Wallis, pour les convaincre de la supériorité de ses moyens, et pour en finir en une seule fois, fit tirer, sur ce point, quelques coups de canon. Les boulets tombèrent jusqu'aux pieds du roi et de la reine, et allèrent abattre les arbres à une grande distance. A cette vue, les insulaires furént si effrayés, qu'hommes et femmes se sauvèrent dans toutes les directions. Wallis, qui aurait peut-être pu se contenter de cette démonstration, car il y avait eu beaucoup de victimes, poussa la sévérité jusqu'à envoyer à terre des hommes chargés de détruire toutes les pirogues, dont le nombre, à ce qu'il paraît, s'élevait à plus de cinquante, et dont plusieurs avaient plus de soixante pieds. Comme à l'île de Pâques, peu après ce combat si inégal, le peuple,

(1) As to shorten the contest, would certainly lessen the mischief, I determined, etc.

des branches vertes à la main, vint apporter aux vainqueurs, de toutes les productions de l'île, et les leur donna, sans vouloir rien accepter en retour. Ceux-là même qui avaient perdu des proches vinrent les pleurer auprès des meurtriers, sans paraître irrités, sans donner d'autre signe de mécontentement que leur tristesse même. Une femme, qui avait perdu son mari et plusieurs de ses enfans, fut la première à se présenter, avec les deux fils qui lui restaient, pour remettre, en sanglottant, aux Anglais, deux cochons; puis les quitta, profondément affligée, mais sans colère, puisqu'en partant elle leur tendit la main. Singulière et incompréhensible douceur, digne du Dieu de l'Evangile! Car celui qui pria pour ses bourreaux n'a pas fait plus qu'une mère qui comble de dons, en leur pardonnant, ceux qui l'ont privée de ses enfans et de leur père.

De cet instant s'ouvrirent des relations amicales, qui, depuis, n'ont presque jamais été interrompues, et qui ont fait d'O-taïti un séjour aussi agréable que sûr pour les navires parcourant ces mers.

Rassuré sur les intentions des Indiens, Wallis fit descendre à terre, afin d'y couper du bois, des gens qui s'y virent bien traités; qu'on reçut, partout, avec la plus franche hospitalité; et ce peuple singulier, mettant, dès lors, une confiance sans bornes en la loyauté des étrangers, non-seulement les accueillit favorablement, mais alla jusqu'à les visiter à bord du navire, qui ne tarda pas à se couvrir de

plusieurs centaines de personnes des deux sexes. Parmi les femmes, on en distinguait une au port majestueux, à l'air noble, belle encore, quoique âgée de quarante ans au moins, et que ses manières aisées, ainsi que le respect que lui témoignait tout le monde, firent bientôt reconnaître pour un chef. Quand Wallis, qui l'avait remarquée, s'avança vers elle, elle ne montra ni embarras, ni crainte; reçut, avec grâce, ce qu'il lui offrit, et se comporta, dès l'abord, avec cette dignité que peuvent seules donner une supériorité réelle et l'habitude du commandement. Voyant le capitaine souffrant, elle lui montra la terre, lui fit entendre qu'elle l'y recevrait avec plaisir, et se retira, laissant les Anglais aussi étonnés que satisfaits de sa conduite, qui, pendant toute sa visite, avait été, tout à la fois, circonspecte et franche. Elle avait su, avec un art peu commun, plaire et se montrer agréable aux étrangers, sans jamais s'avilir ni s'abaisser devant eux. Cette femme était Béréa.

Quand Wallis descendit à terre, il y fut reçu par la reine, et par sa nombreuse cour, de la manière la plus cordiale, surpris de l'état dans lequel il trouva ces insulaires. Etendue et bonne construction des demeures, distinction des rangs et des classes, ordre établi partout, respect pour la reine, cérémonies et formalités pompeuses, constamment observées, tout lui annonçait un peuple poli et plus qu'à demi civilisé, là où il croyait ne trouver que des sauvages

brutaux et grossiers. Le soin même qu'on prit de lui et d'un autre officier, également malade, annonçait une bonté et une bienveillance dont il fut touché.

Dès qu'ils furent à terre, la reine, s'apercevant de leur état, ordonna à des hommes de les porter à sa maison; puis elle prescrivit à plusieurs jeunes filles de leur frotter le corps, les bras et les jambes, opération dont, à ce qu'il paraît, ils se trouvèrent très-bien. Quand ils retournèrent à bord, le capitaine, désirant s'y rendre à pied, la reine se tint à son côté, le porta elle-même dans ses bras, au travers des ruisseaux, l'enlevant comme s'il eût été un enfant. L'île abondant en provisions fraîches, telles que cochons, poules, végétaux, les bâtimens furent bien approvisionnés, les malades rétablis; et, quoique les Anglais ne fussent restés que peu de temps, il avait régné, pendant leur séjour, entr'eux et les habitans, un tel accord et une telle harmonie, qu'ils ne quittèrent pas, sans de sincères regrets, ce peuple hospitalier, et que des larmes coulèrent, de part et d'autre, au moment des adieux.

Le voyage de Wallis est le premier qui ait donné quelqu'idée de l'état, des mœurs et du caractère des insulaires de l'océan Pacifique. Il est vrai qu'O-taïti était un lieu ravissant, et faisant, en quelque sorte, exception entre toutes les îles. Son sol plus fertile, les peuples moins barbares, frappèrent les étrangers d'étonnement. Les O-taïtiens, ne pensant qu'au plai-

sir, vivaient aussi, malgré les rites qui séparaient continuellement l'homme et la femme, bien plus en société que partout ailleurs; et, à voir leurs manières plus accortes, leur langage plus doux, plus parfait, on croirait qu'au temps même de la découverte, eux et les habitans des terres environnantes, sortant déjà de la barbarie, auraient, probablement, s'ils eussent été laissés à eux-mêmes, fini par atteindre, bientôt, un haut degré de civilisation.

Après Wallis, qui laissa à l'île son nom indien d'O-taïti, Bougainville fut le premier qui la visita. Bien reçu par les habitans et charmé de la beauté du lieu, ce navigateur en a fait, à son tour, une description qu'on prendrait moins pour la réalité que pour une fiction poétique, si tant d'autres ne l'avaient, depuis, confirmée. Là, Obéréa joue encore un premier rôle; et cette femme extraordinaire qui, même aux yeux des étrangers, montrait tant de dignité, tout en se soumettant, par bonté de cœur, à des complaisances assez incompatibles avec sa position, savait intéresser tout le monde, savait plaire à tous, et finissait toujours par étonner par une conduite, où le plus gracieux laissez-aller d'une femme aimable s'alliait avec l'imposante réserve d'une reine toujours prête à défendre et à faire respecter ses droits.

Les Français, comme les Anglais, partirent enchantés de ce peuple et de son paradis. Ils regrettèrent ces bons Indiens et emportèrent leurs regrets. Ce

n'avaient été que fêtes et réjouissances, pendant leur séjour. Frappé de leur goût pour les plaisirs, de leur passion pour la volupté, le navigateur français donna, avec esprit, à cette île, un nom qui, sans la décrire, peint, pourtant, exactement ses mœurs; et, s'il ne convenait pas de conserver toujours aux contrées nouvelles leur nom national, ou celui que leur a donné le premier qui les a découvertes, cet asyle charmant de toutes les séductions de la nature, cette île enchanteresse,

« Où l'amour, sans pudeur, n'est pas sans innocence (1), »

O-taïti, en un mot, devrait, bien certainement, porter le nom de *Nouvelle Cythère*, que lui avait imposé Bougainville.

Après Wallis et Bougainville, vint Cook; et alors, seulement, on apprit tout ce qui pouvait intéresser sur les habitans et sur leur séjour. Les voyages de ce grand homme, tout à la fois les plus savans, les plus vrais, les plus agréables et les plus piquans de tous ceux qui avaient paru jusqu'alors, jetèrent, tout à coup, un jour si vif sur ces parages, que l'impression qu'ils firent alors ne s'est pas encore effacée, et qu'en lisant les détails de ces courses aussi hardies que savamment exécutées, on reste frappé d'admiration, sans comprendre que tout cela ait été fait par un seul homme qui, à une époque où à peine on con-

(1) Delille, *les Jardins*, ch. II.

naissait quelques mots de la langue des peuples qu'on devait visiter, a pu obtenir un fond de renseignemens si précis, recueillir des observations si fines, si justes, et conjecturer même avec tant d'exactitude, qu'il n'a presque rien laissé ignorer de ce qui pouvait se voir et s'observer; de telle sorte que ses ouvrages sont, encore aujourd'hui, ceux de tous qui donnent la plus juste idée et présentent les descriptions les plus fidèles comme les plus attachantes, soit de mœurs et d'usages qui n'existent plus, soit des positions géographiques et des objets qui n'ont point changé; aussi, quel que soit le mérite des observateurs qui l'ont suivi, on sent, en lisant ses voyages, qu'ils sont seuls marqués au sceau du génie.

Cook arriva à O-taïti en 1768. Son voyage avait pour but plutôt des observations scientifiques que des découvertes. Le bâtiment sur lequel il fit son premier voyage, était prêt à partir, quand on reçut, en Angleterre, la nouvelle de la découverte d'O-taïti, par Wallis; et, tant à cause de la description des lieux et de leurs habitans, qu'à cause de sa position géographique, cette île fut choisie pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. De là le nom de sa pointe la plus septentrionale, où Cook s'établit pour faire ses observations, et qui devint le point géographique le mieux établi de ces mers. La *Pointe Vénus*, à O-taïti, est, en effet, encore aujourd'hui, un lieu de reconnaissance, où les navigateurs rectifient leurs calculs et leurs instrumens.

Les voyages de Cook sont trop répandus et trop généralement connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans aucun détail particulier sur son séjour à O-taïti; mais, comme ce n'est que depuis cette époque qu'on peut suivre, avec quelque certitude, l'histoire de cette île et de celles qui l'environnent, les détails si exacts et si intéressans que nous donne, à cet égard, ce célèbre navigateur, dans le récit de ses trois visites consécutives aux îles de la Société, me serviront de point de comparaison entre leur état à cette époque et leur état actuel, en me mettant à portée de constater fidèlement les progrès ou la décadence de chacune d'elles.

A la première visite de Cook, l'état politique de l'île d'O-taïti paraît avoir été le même que lors des visites antérieures de Wallis et de Bougainville. Amo et Béréa régnaient encore; seulement leur défaite à Matavaï, et le triomphe si complet des étrangers leur avait déjà fait perdre beaucoup du respect et de la considération dont ils jouissaient avant; leur pouvoir même était à la veille d'en souffrir, Vaïatoua, chef de la partie dite Taïarabou, s'étant déjà mis, en quelque sorte, en révolte ouverte. D'un autre côté, Amo lui-même, ayant un enfant mâle, se trouvait presque déchu du pouvoir; car, d'après la coutume du pays, l'enfant prenait, dès sa naissance, le titre et la qualité de son père, tandis que ce dernier n'était plus que régent; mais si Amo, en devenant père, avait perdu de son autorité, aux yeux de son peu-

ple et des gens de la maison, Béréa, au contraire, avait gagné à cet événement; et cette reine, déjà si brillante lors des visites de Wallis et de Bougainville, était, maintenant, la véritable souveraine de l'île. Honorée, respectée partout, elle gouvernait en souveraine absolue. Son peuple, heureux sous ce gouvernement, despotique sans tyrannie, pensait plus à en jouir qu'à l'inquiéter; et, dans ce temps, O-taïti était, de tous les lieux du monde, celui où il y avait le plus de fêtes, de réjouissances publiques, et où, en somme, l'homme était le plus positivement heureux.

Mais si tel était encore l'état politique d'O-taïti que le peuple, soumis à un gouvernement vraiment paternel, y jouît en paix, et, au sein de l'abondance, de tous les plaisirs qu'on se procure si facilement dans cette île enchanteresse, sous le climat le plus salubre du monde, un mal affreux, en troublait, déjà, les jouissances et menaçait son bonheur. Cook, dès son premier voyage, avait reconnu, dans O-taïti, le germe de la maladie vénérienne qui, depuis, a fait tant de ravages en ces îles; car, pour récompenser ce peuple si doux de son hospitalité et du tendre intérêt qu'il nous témoignait, surtout pendant les premières visites, nous lui avions communiqué ce mal qui, là, devait, plus qu'ailleurs, se propager et exercer sa plus funeste influence. Il y devint, effectivement, en peu d'années, si général, qu'il détruisit tous les plaisirs et entraîna la décadence presque to-

tale de cette race jadis si belle; et, lors de la découverte, au moins pour la régularité et la majesté des formes, la première de notre espèce (1). En effet, d'après les premiers navigateurs, les Indiens d'O-taïti étaient beaux, bien faits; et, quant à la taille, de beaucoup supérieurs aux peuples européens les plus favorisés à cet égard. En résumé, les récits de Cook, aussi bien que ceux de Wallis et de Bougainville, confirment le fait du bonheur de ce peuple; et, comme j'ai décrit ailleurs ces usages, je ne répéterai pas ici ce que ces navigateurs en ont dit; mais il est certain que, doué du caractère le plus gai, le plus heureux, ce peuple avait eu le bon esprit de se donner des institutions calquées sur ses besoins, et qui

(1) Ce qu'il y a de plus curieux, c'est la dispute des Anglais et des Français sur la question de savoir lesquels d'entr'eux y ont introduit cette maladie, comme si l'on pouvait douter, le moins du monde, que les uns et les autres n'y aient également contribué. Il paraît certain, d'ailleurs, que, quoi qu'en disent les Anglais, ce mal se manifesta aussitôt après la première visite des blancs, c'est-à-dire après le passage de Wallis. Les Indiens, qui ne savaient que penser d'une si singulière et si cruelle maladie, la nommèrent *toua*, pourriture, et abandonnaient, d'abord, tous ceux qui en étaient atteints. Par cette mesure, ils en prévenaient, au moins, la propagation, et auraient détruit le mal, si nous n'y étions revenus; puisque, pendant long-temps, il n'y eut que peu de personnes atteintes, et presque toutes femmes; mais, quand on sut le pallier par des remèdes insuffisans pour le guérir, il devint général, et causa ces affreux ravages, qui menacèrent d'une ruine universelle le peuple de toutes ces îles

ajoutaient à sa félicité; car, sa religion même, au lieu d'être rigide et austère, n'ordonnait que fêtes et festins, et permettait de joindre tous les plaisirs privés aux nombreuses jouissances publiques, dont elle était la source; aussi cette abondance de nourriture, cette santé florissante, dont nous n'avons point d'idée, jointes à un enjouement, à une facilité de caractère, que ne troublait jamais aucune inquiétude; dispositions, d'ailleurs, des plus propres à procurer de vrais plaisirs; tous ces avantages réunis assuraient à ce peuple un bien-être qui réalisait presque dans son sein le tableau que l'imagination se trace, de la béatitude céleste, ou, du moins, du bonheur de l'âge d'or (1). Dans cet état de prospérité, ils multiplièrent malgré, les mesures cruelles qu'ils avaient établies pour empêcher l'accroissement de la population; et, à la visite de Cook, O-taïti n'avait pas moins de deux cents à deux cent vingt mille habitans (2). Cook le premier, après avoir vu O-taïti, visita aussi les autres îles du même groupe, qui, peu éloignées les unes des autres,

(1) « The happy shores without a law,
» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
» Where all partake the earth, without dispute,
» And bread itself is gather'd as a fruit;
» Where none contest the fields, the woods, the streams;
» The goldless age, where gold disturbs no dreams. »

(2) Il y vit trois cent soixante-dix pirogues de guerre, une armée de près de huit mille combattans; et en conclut, comme tout le monde le fera sans doute avec lui, que le chiffre total de la population devait passer trois cent mille.

étaient, quoique quelquefois en guerre, alors en bonne harmonie. Les habitans de toutes ces îles se faisaient de fréquentes visites, venaient même des plus éloignées, telles que Bora - Bora et Maupiti, jusqu'à O - taïti, comme ceux d'O - taïti allaient aussi, de temps en temps, jusqu'à la dernière. Dans tous ces lieux, où la nouvelle de l'apparition des blancs s'était, depuis long-temps, répandue, le navigateur anglais fut parfaitement reçu; mais il les trouva moins considérables et moins fertiles qu'O-taïti, quoiqu'ils le fussent encore assez pour fournir abondamment aux besoins de leurs habitans, également heureux, avec le même caractère, les mêmes mœurs, les mêmes institutions. Les scènes brillantes de festins et de danses d'O-taïti se reproduisaient partout; et, partout, on ne songeait qu'à se divertir.

Il est assez singulier que le siége de la religion fût à Raïatéa et à Bora-Bora, quoique ces îles soient les moins considérables de toutes : elles étaient le foyer des traditions; c'était là que le premier Maraï ou temple avait été bâti; là s'étaient vus, de tout temps, les hommes les plus instruits en théologie, ceux qui possédaient le plus de lumières sur tout ce qui avait rapport à l'histoire profane ou sacrée du pays; ceux, enfin, qui expliquaient le mieux les anciennes traditions. Sous ce rapport, ces îles avaient de l'influence; et quoique se reconnaissant, le plus souvent, soumises à O-taïti, elles y exerçaient toujours une sorte de pouvoir théocratique, puisque le grand-prêtre d'O-

taïti était, la plupart du temps, pris dans l'une d'elles. C'était aussi à Raïatéa que, d'après leurs traditions, s'était formée la célèbre société des aréoïs; c'était à Raïatéa qu'en résidait habituellement le chef ou grand-maître, sous le nom de *Tara manini*; et les visites continuelles que se faisaient ces sociétaires privilégiés contribuaient, plus que toute autre chose, à entretenir la bonne intelligence entre les habitans du même lieu, et même entre ceux des diverses îles. Leur fraternité, leurs courses, leur goût pour les plaisirs, leurs fêtes si belles, si brillantes, auxquelles on accourait de tous côtés, afin d'y prendre part, soit comme acteur, soit comme spectateur, prévenaient les longues dissensions; car là, où plusieurs membres d'une communauté se voyaient et se réjouissaient si souvent ensemble, les gouvernemens ne pouvaient pas rester long-temps en mésintelligence. Des guerres cruelles semblent pourtant avoir existé, surtout entre ces deux rivales, Raïatéa et Bora-Bora; et même, vers le temps de la visite de Cook, les habitans de la dernière étaient redoutés de tous ceux des autres îles. Peu de temps avant, un guerrier, Pouni, chef de Bora-Bora, le plus célèbre entre ceux dont l'histoire locale fait mention, avait conquis les deux terres voisines de Raïatéa et de Taaha, qui lui étaient encore soumises, à l'arrivée des Anglais.

Il est donc certain que toutes ces îles étaient dans un état très-florissant lors de nos premières visites,

et même à l'époque de celles de Cook ; car nos maladies n'y ayant encore fait que peu de ravages, elles jouissaient encore de toute la volupté de leurs antiques plaisirs ; mais on peut dire que cette époque fut la dernière ; et qu'ensuite elles déchurent rapidement. En effet, nos maladies, nos usages, nos vices, changèrent bientôt si fort l'état de ces hommes fortunés, qu'accablés de souffrances inouïes, en proie aux dissensions et à l'ivrognerie, moissonnés par centaines, ils se virent dégradés au point de n'être plus reconnaissables ; de sorte qu'il eût été presque à désirer qu'ils eussent péri en totalité, comme ils en furent un moment menacés..... Mais les événemens qui ont amené des changemens si extraordinaires méritent d'être traités à part.

## Article II.

### *Histoire d'O-taïti, depuis les voyages de Cook jusqu'à l'arrivée des missionnaires.*

Quand, dans son dernier voyage, Cook exprimait le vœu que les Européens ou les autres nations civilisées continuassent à visiter les îles de la Société, pour fournir aux insulaires les objets dont ils avaient appris l'usage, et sentiraient désormais la privation, quoiqu'animé de bonnes intentions, il formait, je crois, pour ces peuples, un vœu indiscret, dont l'accomplissement ne pouvait qu'être contraire à leur bonheur.

Il eût cent fois mieux valu, pour eux, que ces visites se fussent bornées à celles qui avaient été faites jusqu'alors; car, bien que, déjà, nombre de maux et de vices inconnus d'abord à ces insulaires leur eussent été communiqués, peut-être la contagion que nous leur avions apportée, et qui a fait, chez eux, tant de ravages, se serait-elle éteinte, comme on l'a remarqué dans quelques autres (1); et, quoi qu'on en dise, ils auraient bientôt oublié nos prétendues commodités de la vie, pour retourner à leur état primitif.

Quelle situation, à bien réfléchir, pour un peuple qui, dans sa vie voluptueuse, n'avait à penser qu'aux plaisirs, et se livrait, sans pudeur, mais avec innocence, à tous ceux des sens; quelle situation !.... Se trouver tout à coup arrêté, dans le cours de ses jouissances, par la maladie la plus hideuse, la plus mortelle, qu'il eût connue jusqu'alors; et, pour lui, d'autant plus affreuse, qu'elle prenait sa source dans ces actes même, qui semblaient faire toutes ses délices ! Cependant, comme je l'ai dit, les premiers cas de cette nouvelle maladie n'avaient été funestes qu'à

(1) Dans le commencement, n'ayant aucun remède pour guérir ou pour diminuer le mal, ceux qui s'en voyaient atteints étaient facilement connus, ne devaient eux-mêmes guère être disposés à le propager; et, comme on ne faisait rien pour eux, le chagrin et la douleur les emportaient promptement; aussi le mal aurait-il bientôt disparu dans toutes les îles, si nous n'y avions pas répété nos visites.

quelques individus, et se bornaient presque à quelques femmes, directement liées avec les Européens; puis, la violence du mal ne permettant pas de le cacher, les malheureux qui s'en voyaient empoisonnés restaient sans secours et ne pouvaient manquer d'en être les victimes; mais, du moins, il ne se propageait pas. Quand, au contraire, Cook, par humanité, s'efforça de guérir ceux qui s'en trouvaient atteints; et quand les Indiens, reconnaissant que la cure en était possible, et commençant, à leur tour, à chercher quelques remèdes dans leurs plantes, crurent en avoir trouvé un dans la racine de leur ava (*piper inebrians*); spécifique impuissant ou mal administré, qui ne faisait guère que soulager la douleur ou la pallier, sans détruire le poison; alors, dis-je, et seulement alors, la maladie devint vraiment fatale, se répandit avec une étonnante rapidité, et fut, aux îles de la Société, l'une des principales causes de cette dépopulation extraordinaire, qui suivit là, comme ailleurs, presqu'immédiatement nos visites.

Mais, sans parler des autres calamités dont il sera question plus tard, le mal vénérien n'est pas le seul que nous leur ayions porté. On eût dit que notre haleine seule infectait l'air pur de ces îles; car, à peine avions-nous passé dans l'une, que le peuple s'y trouvait, soudain, frappé de fièvres, de dissenteries, et d'autres maux jusqu'alors inconnus, qui le moissonnaient avec une effrayante rapidité.

O-taïti et les autres îles de la Société furent les

premières qui éprouvèrent ce singulier effet du choc ou du contraste des deux races. A peine Cook eut-il quitté O-taïti qu'une maladie nouvelle qui, d'après sa description, ne peut être que la dissenterie, y exerça des ravages affreux et fit le tour de l'Archipel. Suivant le rapport des Indiens, le nombre des victimes dut être extraordinaire, s'il est vrai, comme ils le prétendent, qu'il y eut des familles dont pas un membre n'échappa.

Indépendamment de cet état morbide, qui devait, naturellement, influer sur les plaisirs et sur le bonheur de ces peuples, ils éprouvèrent encore, dans leur état politique, des changemens provenant de la même cause, c'est-à-dire de nos visites; et qui, ainsi qu'on peut le supposer, n'arrivèrent pas sans de fortes commotions et des guerres cruelles. Enrichis par notre commerce, les chefs favoris des Européens se faisaient des amis parmi les subalternes et le peuple, excitaient la jalousie de leurs rivaux; et, se sentant appuyés par nos armes, dont la protection les rendait insolens, leurs prétentions allumaient, presque partout, des rivalités fatales, introduisaient, sur la scène, de nouveaux acteurs, changeaient les dynasties et renversaient tout l'ordre social; aussi, par le mépris des choses sacrées, auquel nous les excitions, et dont nous leur donnions l'exemple, les chefs perdirent leur considération; et, pour comble de maux, l'irréligion et l'anarchie furent, presque partout, conjointement avec les maux physiques, l'ivrognerie et la débauche, les suites iné-

vitables de notre séjour parmi ces peuples nouveaux.

Je ne m'arrêterai pas à un détail de noms et ne ferai même connaître que les événemens propres à peindre l'état de ce peuple à cette époque, et les changemens que nous avons opérés chez lui. Il suffira donc de dire que, bientôt après le départ de Wallis et de Bougainville, Amo, jusqu'alors roi de toute l'île, vit décroître son influence, tandis que les chefs voisins du port, où les bâtimens étrangers avaient mouillé, avaient considérablement gagné en importance et en richesse; car, non-seulement ils étaient le plus à portée de recevoir des cadeaux, des capitaines et des officiers, dont ils avaient, aussi, la gloire d'être les amis, portant leurs noms et pouvant compter sur leur appui; mais encore les mille bagatelles des matelots, alors pour eux objets de si grande valeur, leur venaient aussi par leurs sujets, tandis que les présens que recevaient Amo ou plutôt Obéréa (car le premier ne se montrait presque jamais), se bornaient à ceux qu'on leur faisait personnellement. Leur peuple était trop loin pour qu'ils pussent s'enrichir par lui; ils tombaient, par-là même, au-dessous des individus dont, jusqu'alors, ils avaient été les supérieurs; et, enfin, une guerre désastreuse, excitée par un chef (Toutaha), mais entreprise par Vaïatoua, leur enleva le gouvernement de Taïarabou (partie orientale de l'île), et affaiblit beaucoup leur pouvoir sur toutes les autres portions. Voici ce qu'on rapporte à cet égard.

Bougainville s'était particulièrement attaché à la

famille qui résidait près du mouillage des bâtimens; il l'avait, en conséquence, élevée à la suprématie, préparant, de la sorte, la ruine de celle qui avait régné si long-temps; aussi, à peine ce navigateur fut-il parti, qu'Amo, redoutant l'opposition des autres chefs, voulut faire reconnaître son fils comme arii rahi ou roi, et envoya, à cet effet, le pavillon des chefs autour de l'île, pour avoir la soumission des autres arii, et de la haute aristocratie; mais le chef de Taïarabou, Vaïatoua, excité par Toutaha, l'ami et le protégé de Bougainville, non content de refuser de reconnaître le fils d'Amo, osa encore déchirer le pavillon, insulte qui ne pouvait manquer d'amener une guerre où Vaïatoua poussa l'audace jusqu'à venir attaquer Amo près de Papara même, quoique ce dernier eût pour lui le peuple d'Éiméo, venu à son secours. La bataille fut terrible, dura plusieurs heures, et l'on dit qu'il y eut tant de morts, que Vaïatoua fit construire à Taïarabou un Maraï tout composé de leurs têtes, temple le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais élevé à une divinité et connu sous le nom de *Tia houpo*.

L'événement de cette bataille changea l'état politique de l'île. Amo n'étant plus arii rahi, presque tous les chefs se divisèrent, chacun d'eux se considérant comme indépendant et libre dans son district. Toutaha était le seul qui portât ses vues sur l'avenir. Les autres auraient toujours reconnu le fils d'Amo et d'Obéréa comme héritier présomptif; mais Toutaha

songeait à le supplanter; il destina la couronne au mineur Otou, qui était de sa famille; et, entreprenant, afin d'y réussir, une guerre fatale à celui-là même qui avait le plus contribué à son élévation, il eut l'adresse d'y faire entrer, en secret, Amo, comme chef. Après des préparatifs immenses, ils s'embarquèrent sur une flotte de plusieurs centaines de voiles, pour aller attaquer Vaïatoua, le plus redoutable de leurs rivaux; mais ce vieux chef, l'un des plus célèbres orateurs dont parle l'histoire de ces îles, sut si bien animer son peuple par ses discours, que, malgré l'infériorité du nombre, il battit les chefs de la ligue, dont le principal, Toutaha, fut tué, avec plusieurs membres de sa famille. Le jeune chef Otou parvint, cependant, à se sauver. Vaïatoua, après avoir ravagé une partie de l'île, surtout le district d'Amo, qui se trouvait le plus près, céda aux sollicitations des amis des vaincus, et leur accorda la paix. Ce chef, qui, après ce triomphe, aurait pu régner sur l'île entière, était très-âgé, désirait la tranquillité, et laissait jouir de tout leur pouvoir les familles qu'il avait vaincues, excepté celle d'Amo, qui avait tant souffert qu'elle n'était plus au premier rang de la haute aristocratie. Le vieux chef de Taïarabou étant mort quelque temps après, Otou reprit toute son influence, et resta seul rival du fils d'Amo, trop jeune encore pour agir par lui-même, qnoique toujours considéré, par la plupart des chefs et des habitans, comme l'héritier présomptif de la couronne.

En 1772, l'île d'O-taïti fut visitée par Bonechea, qui mouilla à Taïarabou; et, à son départ, emmena avec lui des Indiens de l'île. Il y retourna en 1773 et en 1774, y amenant des missionnaires qui furent parfaitement reçus par le jeune chef et par le peuple. On leur donna des terres, et on les laissa construire des habitations, sans les contrarier en rien. Ses navires, après un court séjour, poursuivirent leur voyage aux îles sous le vent; mais, là, leur commandant, devenu malade, revint encore à O-taïti, où il mourut, ainsi qu'un des missionnaires, et tous deux furent enterrés, avec cérémonie, à Taïarabou, au milieu d'un peuple nombreux, qui se comporta décemment et respecta les coutumes des étrangers, au point de garder le plus profond silence, pendant toute la durée des obsèques; mais, quand les bâtimens furent partis, on viola les tombeaux pour avoir les clous des cercueils et pour s'emparer des étoffes avec lesquelles on avait enterré les morts. Le plus singulier de cet événement, c'est que les Indiens prétendent que, depuis cette exhumation, il y a, dans l'île, des puces, qui, à ce qu'ils disent, sortirent, par millions, des tombeaux profanés.

Ces différens faits avaient surtout contribué à diminuer le pouvoir de la famille de Papara, qui, à l'époque du second voyage de Cook (1773), avait, effectivement, perdu toute son influence, tandis qu'Otou, sans être encore reconnu arii rahi, était, en quelque sorte, le véritable souverain. Ce chef, qui

déploya, depuis, tant d'habileté politique, avait, alors, de vingt-cinq à trente ans; et, d'après ce qu'en disent ceux qui l'ont vu, une belle figure, un port majestueux. Il se présenta, brillant, aux Anglais; et les Indiens, les chefs de Papara et de Taïarabou seuls exceptés, lui rendirent des hommages et lui montrèrent un respect auquel les souverains d'autres pays n'oseraient prétendre. Tous, devant lui, se découvraient le corps jusqu'à la ceinture, genre de déférence qu'ils n'avaient que pour leurs divinités.

Je ne raconterai pas tout ce qui se passa dans ces îles, pendant les trois visites consécutives de Cook; il l'a trop bien raconté lui-même; mais il est certain qu'à quelques troubles près, et sauf les premiers effets d'une fatale maladie, ce peuple jouissait encore d'un bonheur inconnu en d'autres contrées. Les fêtes, l'abondance régnaient partout où se présentait le navigateur anglais; et, dans quelque saison qu'il ait visité l'île, il y trouva, toujours, cet accueil hospitalier, qui en a fait aimer les habitans de tous ceux qui ont lu ses voyages, avec des provisions tant végétales qu'animales, plus que suffisantes pour rétablir ses équipages et les mettre à portée de continuer ses courses.

Après la dernière visite de Cook, il se passa plusieurs années sans que l'île fût visitée par des navires; et ce ne fut qu'en 1788 qu'y toucha le bâtiment anglais *lady Penrhyn*. Au seul nom de Cook, ces pauvres insulaires comblèrent les étrangers de caresses et de

présens. Otou, qui avait changé de nom, pour une cause insignifiante, ainsi que tous faisaient plusieurs fois, dans le cours de leur vie (usage qui mérite d'être cité), s'appelait, alors, *Pomaré*, pour la raison que voici. Ce chef, pendant un voyage, s'était fortement enrhumé. Une nuit, qu'il avait toussé d'une manière extraordinaire, un de ses serviteurs dit, d'un ton de pitié : *po—maré* (nuit de tousser), des mots *po*, nuit, et *maré*, tousser. Le ton dont ce mot fut dit et le son même du mot plurent au chef; il l'adopta pour son nom; et, ayant appris, depuis, que le roi d'Angleterre ne change pas de nom, il se proposa de l'imiter; ce qui fait que lui et ses descendans ont, depuis, constamment, porté le même.

Il paraît qu'à cette époque ses affaires n'étaient pas dans un état bien satisfaisant. Aucun bâtiment n'étant venu, il avait perdu l'influence que lui procuraient ses richesses et la protection des étrangers. Ses rivaux avaient relevé la tête; et, déjà, les chefs de Papara, qui gouvernaient toujours au nom du fils d'Amo, lequel, à cette époque, pouvait avoir près de vingt ans, osaient, de nouveau, présenter leur pupille comme l'héritier présomptif du trône d'O-taïti; mais le plus redoutable d'entr'eux était Vaïatoua, chef de Taïarabou, qui, entièrement indépendant, menaçait toujours les autres parties d'O-taïti; et, quoique les Anglais, dans les relations de leurs voyages, ne cessassent de donner à Pomaré le titre de roi, il n'était guère, en ce temps, qu'un chef de district, moins

puissant que le régent de Papara et le chef de Taïarabou. Ce bâtiment ne rétablit pas les affaires de ce chef. Son voyage ne ressemblait en rien à celui de Cook; il n'en avait pas l'imposante splendeur, le pompeux appareil; et, comme les chefs y furent également bien traités, après son départ, Pomaré se trouva presque dans le même état qu'à son arrivée, entouré de rivaux au moins aussi puissans que lui, et en guerre presque continuelle avec eux.

Il serait difficile de dire, au juste, quel était, alors, la position du peuple; mais nul doute que la population n'eût diminué et que la maladie que les premiers visiteurs y avaient introduite n'eût fait de grands ravages et ne fût devenue fort commune. Cependant, à l'arrivée de la *Bounty*, capitaine Bligh, qui eut lieu le 26 septembre 1788, il paraît que ce peuple, quoiqu l n moins nombreux, jouissait encore d'une félicité dont ce navigateur fait une ravissante peinture, au point que beaucoup de personnes ont cru, avec lui, que le luxe, les plaisirs et l'attrait de cette vie insouciante et voluptueuse, ayant séduit l'équipage, le portèrent à oublier son devoir jusqu'à se révolter et à s'emparer du bâtiment. Il n'en était pas ainsi; mais, quand on songe à ce que devait éprouver le dur marin, à la vue de jouissances matérielles en apparence si parfaites, jointes à un accord, à une harmonie qu'avant ni depuis on n'a trouvé nulle part ailleurs, on peut croire que, les comparant à sa vie de privations, de fatigues et de

dangers, il a, plus d'une fois, désiré pouvoir rester en ce lieu enchanteur; aussi plusieurs essayèrent-ils de déserter, et Bligh lui-même, l'impassible Bligh, après avoir dépeint jusqu'aux mille ébats des enfans qui s'exerçaient à la nage, tantôt dans la mer, tantôt dans les rivières, ou sur la terre à la course, à la lutte, à la musique, au chant, ajoute encore, et à peu près dans les mêmes termes: « Dans cet asyle fortuné, sou-» vent tout le rivage était couvert de gens se livrant, » avec l'abandon du cœur, à leurs différens jeux, tou-» jours prolongés jusqu'à la nuit; et, alors, chacun » revenait fatigué et satisfait à sa demeure, ne prenant » de repos que pour recommencer la même vie le » lendemain. » Pour donner une idée plus favorable de ces insulaires, il remarque qu'en ces occasions il n'était pas rare de voir trois à quatre cents personnes ensemble, toutes toujours de bone hu meur, affectionnées et pleines d'égards les unes pour les autres, sans que jamais la moindre dispute vînt troubler la paix. Les Anglais donc, de nouveau reçus avec affabilité, y obtinrent tout ce dont ils avaient besoin. Pendant plus de cinq mois qu'ils furent entretenus, nourris, fêtés par ce peuple hospitalier, ils n'eurent pas une seule plainte à en faire; et, dans tout cet intervalle, les Indiens, sans se fatiguer d'une si longue visite, s'étaient presque disputé la faveur d'entretenir les étrangers, et témoignèrent tant de regrets, au moment de leur départ, qu'on aurait dit que des proches parens, des enfans, des frères,

allaient les quitter ; aussi, d'après ce que j'ai su par un témoin oculaire (Adams), plus d'un Anglais, touché de ces marques non équivoques d'affection, et peut-être attaché lui-même, et payant de retour ces sentimens généreux, mêla ses larmes à celles de ce bon peuple, le regrettant autant que sa demeure ; aussi Bligh attribue-t-il, à ces diverses séductions, la perte d'une expédition qui semblait devoir se terminer de la manière la plus heureuse.

Mais si le séjour à O-taïti avait influé sur le moral de l'équipage de la *Bounty*, la visite des Anglais, et surtout leur retour, n'avait pas moins agi sur l'état politique de l'île. Otou, qui, d'après Bligh, s'appelait, alors, Tinah, étant le plus près du rivage, reprit toute son importance ; et, enrichi par les étrangers, songea, de nouveau, à s'emparer du gouvernement général. Plus politique que guerrier, il noua des intrigues auprès de tous les chefs de la Péninsule, pour les liguer et les porter à agir ensemble contre le chef de Taïarabou, toujours son plus redoutable rival. Parmi les chefs dont il recherchait avec le plus d'empressement l'alliance, se trouvait Arii Faataïa, gouverneur de Papara, au nom du fils d'Amo, Oripaïa, qui touchait à sa majorité. Cette circonstance pouvait lui inspirer des inquiétudes ; aussi, quoique la *Bounty* fût déjà revenue, pour la seconde fois, à O-taïti ; quoique seize hommes de son équipage, qui y étaient restés avec des armes et des munitions, eussent, presque tous, pris son parti, Otou n'osa rien entre-

prendre contre Taïarabou, avant de s'être assuré l'appui du vieux chef de Papara ; et il mit, dans ce but, en usage, un moyen que je rapporterai, parce qu'il jette quelque lumière sur les coutumes et sur les mœurs locales.

Amo ou Oamo, comme l'écrit Cook, avait, comme on l'a vu, perdu le gouvernement de l'île, et son autorité n'était plus reconnue que du côté S.-E. au côté S.-O. de la partie proprement dite O-taïti. Les chefs des autres parties s'étaient rendus indépendans, et Otou était devenu son rival ou même son supérieur en pouvoir. A la mort d'Amo, arrivée peu de temps avant l'apparition de la *Bounty*, son fils, nommé alors Oripaïa, se trouvant encore trop jeune pour commander, l'on nomma régent Arii Faataïa, frère d'Amo, celui-là même dont je viens de parler. C'était un homme faible, qui se laissait influencer par Otou et qui contribua à son élévation, en restant dans l'inaction pendant que ce dernier attaquait Taïarabou et les autres districts. Quand donc, soutenu par les révoltés du bâtiment de guerre anglais, Otou, Pomaré ou Tinah, songeait à la conquête de toute l'île, il chercha à se concilier, d'abord, Arii Faataïa, qui disposait d'une force armée considérable, et qui s'était joint à Vaïatoua ou *Té arii navao roa*, gouverneur-général de Taïarabou, contre qui Pomaré voulait d'abord agir ; de sorte que ces deux chefs pouvaient lui tenir tête, malgré le secours des Européens.

Pour neutraliser cette ligue, qu'il redoutait, il en-

voya à Arii Faataïa des présens considérables, parmi lesquels il n'avait pas oublié de glisser quelques objets de manufacture européenne, et lui fit dire, par son *véa* (envoyé), qu'il le regardait comme un père, qu'il entendait être son allié, son ami; et qu'il voulait lui rendre une visite, tant pour lui demander ses conseils que pour former avec lui une liaison aussi durable qu'intime. Flatté de cette condescendance dans un rival si redoutable, le vieillard s'oublia; et, sacrifiant les intérêts de son pupille, envoya, tout aussitôt, dire à Pomaré qu'il l'attendait, qu'il lui céderait sa place au Maraï, qu'il lui préparerait ses alimens, etc.; toutes expressions qui, chez ces peuples, impliquent, plus que tacitement, soumission et servage. Pomaré, toujours attentif à ses intérêts, ne perdit pas une si favorable occasion. Il partit, peu de jours après, pour Papara, avec une suite nombreuse et toute la pompe que les chefs déployaient en de telles occurrences. A son arrivée, le chef de Papara fit effectivement acte de soumission; et son frère, le grand-prêtre, père de Tati, chef actuel du même district, lui fit solennellement don de la partie de l'île qu'il gouvernait au nom du jeune prince.

Le jour de l'arrivée de Pomaré n'avait pas été fixé, et l'on ne l'attendait pas de long-temps, quand, un matin, on vit s'avancer une nombreuse flotte. Craignant, d'abord, quelque surprise, on courut aux armes; mais on s'aperçut, bientôt, que ceux qui montaient les

pirogues étaient désarmés, et que, dans une de ces embarcations, qui précédait les autres, se trouvait le chef Pomaré. Cependant, instruit de la transaction projetée, qu'il n'approuvait pas, et sachant aussi quelles cérémonies devaient se pratiquer dans cette visite, le peuple se retira vers les montagnes, emmenant les femmes, les enfans ; et, en peu de minutes, il ne resta, sur le rivage, que deux malades qui ne pouvaient remuer. Cette retraite jeta les chefs dans un embarras extrême ; car il leur fallait absolument des victimes, et trois, pour le moins. Faute de mieux, ils immolèrent les deux malades, qu'on porta près du Maraï. Les survivans étaient tous des chefs ou prétres, et ils ne savaient où trouver la troisième victime, lorsque tous les yeux se portèrent sur un vieillard, ami intime du chef. Cette qualité même et son âge le désignaient aux sacrificateurs ; aussi, sans se parler, ce fut à qui lui porterait le premier coup ; et, malgré ses cris, malgré ses prières, assommé devant le Maraï même, il fut uni aux deux autres victimes. Quand Pomaré toucha le rivage, on en rapprocha les trois cadavres ; on roula dessus sa pirogue, lui dedans, ayant le plus grand soin de ne pas lui laisser toucher la terre ; puis elle fut, de là, portée, par les chefs de Papara et par les gens de la suite de Pomaré, dans le Maraï, où les attendaient Arii Faataïa et les desservans du temple.

Quand le cortége fut parvenu dans l'enceinte, Arii Faataïa, assis sur l'autel, se leva, invita Pomaré à prendre sa place et se mit à ses pieds. Le grand prê-

tre, alors, commença la cérémonie, offrit les victimes aux dieux, arracha à l'une d'elles un œil, qu'il offrit à Pomaré, mais le retira ensuite, comme c'était l'usage; et, après de longues prières, s'adressa au nouveau souverain, lui offrant, au nom d'Arii Faataïa, les terres du district de Papara. Les descendans d'Amo et de Béréa avaient presque toujours été les chefs de l'île; et, depuis plusieurs générations, leurs aïeux occupaient le trône ou prenaient rang parmi les chefs les plus puissans. Pomaré, dont, au contraire, la famille n'avait jamais été l'une des plus considérées ni des plus influentes, devint, par la soumission d'Arii Faataïa, maître de la péninsule, dite O-taïnée, et se prépara, tout aussitôt à marcher sur Taïarabou, l'autre péninsule de l'île d'O-taïti, dont le chef, Vaïatoua ou Té arii navao roa, non content de ne pas se soumettre, avait, lui-même, des prétentions au gouvernement général. En conséquence de cette opposition, Pomaré crut devoir s'assurer la conquête de Taïarabou; mais il porta encore ses vues sur Éïméo. Les Anglais, qui avaient tiré de la *Bounty* beaucoup plus d'armes et de munitions qu'il ne leur en fallait, en avaient cédé au chef et à ses sujets, dont plusieurs avaient appris l'usage du fusil. Profitant de cet avantage, ils attaquèrent l'île, en défirent le chef, et s'empressèrent d'y rétablir Motou Aro, ancien allié de Pomaré, et exilé, depuis long-temps, du lieu où sa famille avait régné de temps immémorial.

Il survint, bientôt, une autre affaire, où des chefs d'O-taïti menacèrent d'attaquer Pomaré dans son dis-

trict même. Les Anglais, se croyant personnellement menacés, en même temps que leur allié, prirent part à la guerre, et l'ennemi fut complétement défait, avec une perte considérable. Encouragé par ce succès, Pomaré revint encore à ses premiers desseins contre Taïarabou. Il partit avec une nombreuse flotte, ayant en tête une goëlette armée que les Anglais avaient construite. L'attaque eut lieu par terre et par mer. Les chefs ligués, vaincus sur tous les points, demandèrent la paix; toute la péninsule envahie reconnut l'autorité de Pomaré, et son fils Otou, âgé d'environ huit ans, fut solennellement reconnu Arii rahi ou roi de tonte l'île.

Pomaré, flatté du succès de ses entreprises, en projetait d'autres, et songeait, à ce qu'il paraît, à la conquête de tout l'Archipel, quand un événement inattendu vint renverser toutes ses espérances. Le bâtiment anglais la *Pandora*, envoyé à la poursuite des révoltés de la *Bounty*, mouilla devant O-taïti, dans Matavaï, le 23 mars 1791. Les révoltés devaient bien s'attendre à cette poursuite; mais elle n'en porta pas moins la consternation parmi eux. Trois seulement de tous, dont deux avaient été aspirans à bord de la *Bounty* (Heyword et Stewart), allèrent à bord, se constituer prisonniers. Les autres étaient partis à la hâte pour le sud-ouest de l'île, où, serrés de près, ils abandonnèrent leur goëlette et s'enfuirent dans les montagnes, d'où ils revinrent bientôt se remettre volontairement à la discrétion des officiers du bâtiment.

Cet événement terrifia les Indiens, dont plusieurs étaient unis d'amitié avec les Anglais ; mais les femmes, surtout, ne cessaient de pousser des cris et des lamentations, venant, chaque jour, à bord, visiter leurs maris ; et plusieurs d'entr'elles, déjà mères, y amenant aussi leurs enfans. Ces scènes où ces durs marins, chargés de fers, et sachant bien le sort qui les attendait en Angleterre, ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes, en prodiguant leurs dernières caresses à d'innocentes créatures qu'ils ne devaient plus revoir, et dont, peu de jours après, ils furent, en effet, à jamais séparés ; ces scènes, dis-je, attendrissaient tous les cœurs. L'extrême affection que toutes ces femmes, sans en excepter une seule, montraient pour leurs époux, à qui, chaque jour, elles apportaient de la nourriture et des fruits en abondance, parle, plus qu'aucun autre fait, en faveur du caractère des O-taïtiens, et démontre que, suivant les circonstances, non-seulement ils sont bons, mais encore capables de l'attachement le plus durable et le plus sincère, comme le prouvera, surtout, l'histoire d'une de ces victimes de l'amour conjugal.

Peggi était l'épouse que Stewart, aspirant à bord de la *Bounty*, s'était choisie pendant son séjour dans l'île. Jeunes tous deux, l'Anglais s'était sincèrement attaché à la belle O-taïtienne, qui le payait du plus tendre retour. Toujours ensemble, ils avaient vécu chez le vieux père de la jeune femme, dans la plus parfaite union, et leur amour si constant avait fait

l'admiration des volages insulaires. Quel coup pour la pauvre enfant, quand son époux, arraché de ses bras, fut jeté dans les fers, à bord du bâtiment anglais ! Hors d'elle-même, et ignorant la cause de ce traitement, elle se rendit à bord avec son enfant, dans une petite pirogue. Là, à la vue d'un amant, d'un époux chéri, chargé de chaînes, elle eut à peine la force de se traîner jusqu'à lui, et tomba évanouie dans ses bras, tandis que Stewart lui-même l'inondait de larmes, elle et son enfant. Fille de la nature, ignorant les lois de notre barbare discipline, elle voulait, à toute force, rester avec son mari, et soulager ses maux, en les partageant. Il fallut user de violence pour l'en séparer ; et, afin de lui épargner des émotions trop fortes pour son âge, on lui interdit l'entrée du vaisseau. Ce coup fut, pour elle, le coup de la mort. Languissante, elle cessa bientôt de pleurer, mais dépérit à vue d'œil ; et, ne pouvant s'approcher de l'homme pour qui seul elle existait, on la voyait, des journées entières, assise sur le rivage avec son enfant, porter des regards égarés, tantôt sur lui, tantôt sur le navire ; et, quand le bâtiment partit, déjà faible et se soutenant à peine, elle le suivit des yeux aussi longtemps qu'il resta en vue, le regardant encore, même lorsqu'il avait disparu, jusqu'à ce qu'enfin, levant les yeux et les mains au ciel, elle regagna sa demeure, la tête penchée sur son sein, se mit au lit ; et, deux mois après l'arrestation de son mari, la belle, la douce, l'affectionnée Peggi n'existait plus.

La *Pandore* emmena douze des seize révoltés trouvés sur l'île. Deux d'entr'eux (Churchill et Thompson) y étaient morts, et je dois parler de leur fin, comme appartenant à l'histoire d'O-taïti.

Le premier, qui avait pour ami un vieux chef de Taïarabou, l'accompagna dans cette partie de l'île, et s'y était fait suivre de Thompson. Churchill, en diverses circonstances, se comporta si bien qu'il gagna non-seulement toute l'affection du chef indien, mais encore celle du peuple; si bien qu'à la mort du vieillard il fut élu chef à sa place. L'autre Anglais, jaloux, sous prétexte d'une insulte qu'il prétendait avoir reçue de son compagnon, le tua, un jour, d'un coup de fusil. Ce sauvage européen avait, quelque temps auparavant, assassiné une femme et un enfant; mais l'influence des chefs l'avait dérobé à la punition de son crime. Cette fois, pourtant, les Indiens vengèrent la mort du chef qu'ils s'étaient choisi; ils poursuivirent Thompson et l'assommèrent à coups de pierres. Son crâne fut porté à bord de la *Pandore*.

Le séjour des Anglais avait tellement affermi le pouvoir de la famille de Pomaré, que ce dernier revint au projet de conquérir tout l'Archipel. Il était maître d'O-taïti et d'Éïméo; Ouhaïné le reconnaissait pour chef; il parvint à rallier à sa cause tous les mécontens des autres îles, au nombre desquels se trouvait le fameux Haamanimani, grand-prêtre et ancien chef de Raïatéa, homme que les premiers missionnaires ont vu, et dont ils ne cessent de parler avec ad-

miration, tant étaient extraordinaires ses talens comme orateur, comme poëte; et ses lumières sur les anciennes traditions, soit sacrées, soit profanes, ainsi que sur tout ce qui regardait la théorie ou la pratique de la religion du pays.

Cependant plusieurs autres bâtiments relâchèrent à O-taïti, entr'autres ceux de G. Vancouver, qui, l'ayant déjà visitée avec Cook, y reparut en 1792, et put y remarquer la révolution qui s'y était opérée. Ce n'était plus le même peuple; les individus et l'ensemble avaient changé. Les hommes lui parurent moins beaux, les femmes moins jolies, moins naïves, moins intéressantes. Il ne vit plus cette foule, cette pompe, cette élégance, et surtout cette originalité de mœurs et de coutumes, qui avaient tant étonné les premiers navigateurs, et répandu tant de charmes sur les relations de leurs voyages. Les habitans différaient encore de nous, sous le rapport physique; mais, en voulant nous imiter, ils n'avaient réussi qu'à copier nos dehors les plus rudes; ils avaient perdu l'élégance de leurs manières natives, en imitant maladroitement les nôtres; et, vêtus moitié à l'européenne, moitié d'après l'usage du pays, ils étaient devenus ridicules, sans inspirer d'intérêt, et s'étaient infatués de tous nos vices, de tous nos défauts, sans adopter une seule de nos vertus.

Quelques guerres avaient toujours lieu dans O-taïti; mais ce qui lui fut bien plus funeste, ce furent des maladies, des épidémies inconnues, qui la ravageaient

de temps en temps ; ou plutôt une mortalité inexplicable, qui, sans discontinuer, enlevait les pauvres Indiens, dans toutes les îles de la Société. Le mal vénérien seul contribua, très-certainement, plus que tout le reste, à cette étonnante dépopulation. Il y était devenu si général, à la fin du dix-huitième siècle, que je n'exagère peut-être pas, en disant qu'à cette époque les deux cinquièmes des habitans de l'archipel de la Société en étaient, du plus ou moins, infectés ; aussi, lors de l'arrivée du capitaine Wilson sur le bâtiment anglais le *Duff*, avec les missionnaires (voyage le plus remarquable de cette époque), n'y restait-il déjà plus que de seize à vingt mille habitans.

## Article III.

*Histoire d'O-taïti, depuis l'arrivée des missionnaires jusqu'à l'établissement du christianisme dans l'île.*

Quand le *Duff* vint mouiller dans l'un des ports d'O-taïti, Otou, fils de Pomaré, était, nominalement, roi de l'île ; mais, dans le fait, c'était Pomaré lui-même qui gouvernait. Ce chef distingué, malgré une apparence d'abdication et l'installation solennelle de son fils, tout en montrant, d'ailleurs, le premier, au jeune prince, la plus entière soumission, avait su conserver le pouvoir, au point d'exciter, plus d'une fois, la jalousie des autres chefs et même celle du

souverain. Quand les missionnaires arrivèrent, il ne négligea rien pour les faire bien recevoir, espérant, d'un si grand nombre d'étrangers, un secours considérable; car il est aujourd'hui démontré que lui, ni son fils, ni les insulaires, n'avaient la moindre idée du vrai but de cette visite. Ils comprenaient bien que les missionnaires étaient des prêtres; mais les prêtres d'O-taïti se battaient comme les autres citoyens; et même, dans leur capacité de favoris des dieux, ils contribuaient, le plus, au succès des batailles. Les O-taïtiens attendaient de ceux-ci, surtout pour la guerre, les mêmes services que leur avaient rendus un Espagnol, déserteur, au milieu d'eux, en 1773; les révoltés de la *Bounty*; l'équipage du bâtiment la *Matilde*, etc. On leur donna donc, à Matavaï, quelques terrains pour bâtir leurs demeures et pour cultiver les fruits du pays ou ceux dont ils apportaient les graines, etc. Le célèbre Haamanimani, grand-prêtre d'O-taïti, d'Éïméo, et, en quelque sorte, de tout l'Archipel, reçut et installa lui-même ceux qui, un jour, devaient détruire les dieux et les autels dont il était alors l'interprète et le plus ferme appui (1).

(1) Wilson et les missionnaires se trompaient en disant que le district de Matavia et ses habitans, leur avaient été donnés en toute propriété. Telle ne fut jamais l'intention des chefs. Le don se bornait à la cession de quelque peu de terre, à la permission d'y résider et à la promesse de les y protéger, au besoin.

Les Indiens ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils s'étaient trompés, et que ces hommes de paix, loin de les servir dans leurs entreprises belliqueuses, chercheraient, souvent, à les en détourner. Seulement, comme un grand nombre d'entr'eux étaient mécaniciens, ils s'en aidaient, surtout pour les objets en fer, dont ils sentaient, chaque jour, davantage, l'utilité, et devenaient, de plus en plus, avides (1). Le jeune prince ne paraissait pas aimer les missionnaires, et Pomaré seul, plus politique que son fils, les protégeait, dans l'espoir de réciprocité de la part de l'Angleterre, si le cas y échéait.

Un fait remarquable, c'est que le grand-prêtre Haamanimani, quoiqu'il eût bientôt découvert la véritable intention des missionnaires, ne cessa pas de leur être constamment favorable, supportant avec patience le mépris que ces étrangers montrèrent, dès le principe, pour la religion dont il était le chef, endurant leurs sarcasmes sur tout ce qui avait été sacré jusqu'alors, et poussant la tolérance, pour ne pas dire la bonhomie, jusqu'à rire des plaisanteries par lesquelles ils osaient même ridiculiser un pouvoir spirituel dont on le croyait doué, et en qui les Indiens avaient une foi telle, que sa seule menace les aurait fait

(1) Si les Indiens s'étaient mépris sur le compte des missionnaires, la société des missionnaires s'était également méprise sur les dispositions des Indiens. En y envoyant des artisans, elle espérait introduire, dans les îles, quelqu'industrie nouvelle, et n'y réussit en aucune manière.

mourir de peur. En somme, il est certain que cette religion, à laquelle on a fait tant de reproches, était une des plus tolérantes qu'on ait connues; et ses prêtres, loin de prétendre au triomphe de leurs opinions ou de chercher à faire des prosélytes, ne combattaient jamais les idées des étrangers, ne molestaient jamais personne, et laissaient même les missionnaires prêcher librement dans toute l'île, en un temps où leur pouvoir était encore, en quelque sorte, absolu.

En 1798, arriva à O-taïti le premier bâtiment marchand. C'était un brick anglais de Macao, qui, destiné pour la côte N.-O. de l'Amérique, et, poussé, par les mauvais temps, dans ces parages, avait changé de direction et se rendait à Massa Fuero, près de la côte du Chili, quand, dans sa traversée du nord au sud, d'autres mauvais temps le mirent dans un état tel qu'il n'osa continuer son voyage et se dirigea sur O-taïti. Il y arriva justement une année après le *Duff*, y perdit plusieurs hommes de son équipage; et, entr'autres, six Indiens des îles Sandwich. Les missionnaires, qui voulaient intercéder pour les faire ramener, faillirent être mis à mort par ordre d'Otou. On les dépouilla tout nus et on essaya de les noyer. Cette circonstance découragea plusieurs d'entr'eux; et, au départ du *Nautilus* (le brick dont je viens de parler) pour le port Jackson, il s'y en embarqua six, dans l'intention, à ce qu'il paraît, de retourner en Europe, et d'y attendre quelque destination où ils pourraient mieux s'utiliser.

En août de la même année, parurent devant Otaïti deux bâtimens, lesquels alarmèrent beaucoup les Indiens, qui croyaient qu'ils venaient venger l'injure faite aux missionnaires. C'étaient des baleiniers, les premiers qu'on eût vus dans l'île. La visite de ces navires occasionna un événement terrible, mais favorable à la nouvelle dynastie, en ce qu'il l'affranchit du seul rival vraiment redoutable qui lui restât, comme héritier légitime de la couronne. Je veux parler d'Oripaïa, fils d'Amo. Ce prince, ayant acheté une quantité de poudre, voulut en essayer la qualité avec un pistolet ; mais il le fit de si près, qu'une étincelle tomba sur le tout, versé par lui sur un morceau d'étoffe. Lui, et quelques Indiens, furent mis dans un état épouvantable, et quelques-uns tués sur la place. Le pauvre Oripaïa n'était que brûlé, mais cruellement, et par tout le corps ; Il refusa le secours des missionnaires, et mourut, après quelques jours d'horribles souffrances.

Il fut sincèrement regretté d'Otou, qui l'appelait son frère ; mais Pomaré ne put cacher sa joie de cet événement, et l'exprima de manière à s'attirer la colère de son fils même, colère dont Haamanimani sut tirer parti. Il profita de l'absence de Pomaré pour exciter son fils à s'armer contre lui, à tomber sur son district, à lui ôter le gouvernement, et à l'expulser de l'île. Il y réussit ; et tous deux, mettant aussitôt à exécution leurs projets, marchèrent sur Matavaï, dont ils ravagèrent les frontières tuant quelques hommes qui cherchaient à leur résister. Les autres se sauvè-

rent dans les montagnes. L'attaque avait été si imprévue, que les habitans du district envahi ne purent songer à se défendre. Le triomphe fut complet; mais bientôt, le prêtre ambitieux, trahi par son jeune allié, fut assassiné dans les lieux dont il venait de prendre possession, sous les yeux du roi, à l'instigation de Pomaré et de sa femme.

L'île resta quelque temps tranquille; mais, vers 1802, un événement singulier mit, de nouveau, tout à coup tout en confusion. Depuis long-temps, Otou et Pomaré avaient formé le projet d'enlever l'image du Dieu Oro du Maraï d'Atahourou, où elle était depuis plusieurs années, pour la déposer dans celui de Tautiré, à Taïarabou. La superstition seule les avait déterminés à cette imprudente démarche. Ils croyaient que leur triomphe ne serait point complet, tant qu'ils n'auraient point arraché cette idole à leurs plus dangereux ennemis.

Pleins de ce beau projet, dont il semblait que leur destinée dépendît, ils tinrent, en mars 1822, une assemblée générale à Atahourou même; et là, en qualité d'Arii rahi, Otou demanda l'image du dieu; Roua, chef depuis fort célèbre, se leva; et, au nom de tous ses collègues, déclara qu'il ne la céderait pas. Pomaré, déjà vieux et toujours prudent, engagea son fils à se désister, pour le moment, de ses prétentions; mais le jeune chef, impatient, éclata; et, à un signal donné, ses gens enlevèrent, de vive force, l'image de son sanctuaire, la portèrent dans la pirogue du roi, et partirent pour

Taïarabou ; mais, comme on craignait que le dieu en fût mécontent de ce traitement un peu cavalier, on lui immola, pour conjurer sa colère, l'un des hommes de la suite du roi. Cette violation du lieu sacré fit éclater une guerre aussi longue que terrible, qui faillit arracher le gouvernement à la famille régnante, l'en priva même, plusieurs années; mais devint, en même temps, la cause du changement de religion, comme on le verra plus bas.

Aussitôt après la violation du temple, le chef et le peuple du district, où cet événement sans exemple avait eu lieu, coururent aux armes; et Roua, déterminé à la vengeance, mit à la voile, peu de jours après, avec une nombreuse flotte, pour aller attaquer Otou et Pomaré, dans leurs résidences de Papara et de Matavaï. Les vengeurs du dieu incendièrent tout sur leur passage, traversèrent le district de Paré, résidence d'Otou, y brûlant les habitations, en ravageant les champs et les cultures, et tuèrent tous ceux qui voulaient faire résistance, ainsi que ceux à qui leur âge ou des infirmités ne permettaient pas de se sauver. De là, ils se portèrent sur Matavaï; mais, heureusement pour Otou et pour Pomaré, comme pour les missionnaires, là se trouvaient plusieurs blancs qui, bien armés, et ayant jusqu'à des canons, arrêtèrent l'armée victorieuse, ce qui sauva la famille de Pomaré et la maintint au pouvoir..... Voici ce qui avait amené ces étrangers.

Les bâtimens du port Jackson commençaient à vi-

siter O-taïti. Cette nouvelle colonie manquait encore de provisions, et quelques-uns des navires qui avaient été à O-taïti, en avaient apporté une telle quantité de cochons salés, et y avaient fait de si bonnes affaires, qu'il était, à ce qu'il paraît, question d'en prendre possession et d'y envoyer quelques militaires. Le même objet y avait amené le *Norfolk* et le *Stevenus*. Le premier s'y perdit dans une tempête du mois de mars; le second y avait laissé son capitaine et quelques hommes de son équipage, chargés d'y acheter et d'y saler du cochon. C'étaient ces deux équipages qui, réunis, avaient arrêté la marche de Roua, et l'avaient contraint à entamer une négociation. Roua, d'accord avec les autres chefs, leur envoya un parlementaire pour leur proposer de faire cause commune avec lui, en leur offrant de leur céder toutes les terres de Pomaré et d'Otou, ou bien de garder la neutralité, en le laissant traverser Matavaï, afin de poursuivre ses ennemis, ajoutant, toutefois, que, si cette dernière proposition était rejetée, il saurait bien se frayer un passage les armes à la main. Après en avoir délibéré, les blancs acceptèrent la première offre (celle de l'alliance), à condition qu'on cesserait les hostilités. Roua (chose étonnante!) y consentit et se retira.

Les vaincus n'avaient cependant pas de confiance en ce traité. Ils ne cessaient d'engager les Anglais à se tenir sur leurs gardes, disant que leurs ennemis n'avaient feint de céder qu'afin de les surprendre. Ils avaient si grand'peur, qu'ils n'osaient rentrer dans leurs foyers.

Ceux qui étaient venus d'Éiméo se tenaient tous dans une petite île, à Papaïti, au N.-O. de l'île, près à fuir, si l'ennemi reparaissait.

Pendant tous ces événemens, Pomaré était resté à Tautiré, où les missionnaires lui firent savoir tout ce qui venait de se passer dans son district; mais, ne comptant que sur ses dieux, il ne cessait de leur immoler des victimes, et n'osait marcher à l'ennemi avant l'ordre des oracles; ce qui donna à celui-ci le temps de se renforcer chaque jour, jusqu'à ce que, joint par les districts du Sud, il s'avança, enfin, contre lui; et, quoique Pomaré eût l'avantage du nombre et des armes, (car il possédait quarante fusils et deux canons, tandis que ses adversaires n'avaient que douze fusils), ils n'hésitèrent point à l'attaquer. Le jour où les deux armées se trouvèrent en présence, il y eut une escarmouche où, de part et d'autre, quelques hommes furent tués, sans aucun résultat décisif; mais les Oropaa, habitans du côté occidental de l'île, et guerriers des plus redoutables, attaquèrent, la nuit, Pomaré, lui tuèrent son général, mirent ses troupes en déroute, et les défirent totalement. La plupart des soldats se sauvèrent dans leurs pirogues; et les deux chefs durent encore s'estimer heureux de pouvoir regagner, avec quelques-uns des hommes de leur suite, Matavaï, où les Anglais les reçurent avec distinction et leur promirent de les protéger.

Frappés de terreur, et se croyant toujours poursuivis, ils voulurent se retirer, de suite, à Éiméo, avec ce

qui leur restait de forces; mais les préparatifs des Européens, qui avaient fortifié leurs demeures, leur rendirent le courage ; et ils se décidèrent à retarder leur départ.

Comme Pomaré et comme le roi, les Anglais s'attendaient à une attaque et songeaient sérieusement à se défendre. Ils abattirent les arbres qui environnaient leurs habitations, et d'où les armes à feu et les frondes de l'ennemi auraient pu les incommoder. Ils plantèrent des palissades autour du lieu où ils étaient réunis. Leurs appartemens furent barricadés avec des caisses, des malles, des lits, etc., qui suffisaient pour les garantir des balles; et quatre petits canons, dont ils pouvaient disposer, avaient été placés au premier étage, d'où ils commandaient au loin la plaine.

Pendant que les Anglais prenaient ces sages précautions, les ennemis de Pomaré, négligeant de profiter de leurs avantages, perdaient leur temps à poursuivre quelques fugitifs et à ravager Taïarabou. Pomaré, qui qui les attendait à chaque instant, apprenant qu'ils demeuraient au lieu de sa défaite, envoya un détachement attaquer Atahourou, peuplé seulement de vieillards, de femmes et d'enfans. Ce détachement en fit un carnage affreux, tuant tout, sans distinction d'âge ni de sexe, coupant la tête à ses victimes, et portant, au bout de ses piques, les corps entiers des jeunes enfans; après quoi il vint déposer, dans ses Maraïs, les sanglans trophées de son lâche et barbare triomphe.

En apprenant ces massacres, les ennemis poussèrent

des cris de fureur et jurèrent de mourir tous ou de venger leurs proches ; mais il fallait attendre le départ des Anglais, qui, armés et retranchés à Matavaï, y étaient trop formidables pour qu'on pût songer à les y attaquer; et, pendant quelque temps, quoiqu'on fût en état de guerre, les hostilités se trouvèrent, en quelque sorte, suspendues.

On vit, à cette époque, deux faits singuliers, qui ont rapport à des usages décrits dans la partie ethnographique.

Je veux parler, d'abord, d'offrandes qu'on permettait à un ennemi de venir faire aux dieux, jusque dans le Maraï de ses adversaires. Or, telle était alors la position de Pomaré. Il avait perdu l'image d'Oro, ramenée à Atahourou. N'attendant rien que de la protection de cette divinité, il prépara de riches offrandes, et partit, dans un canot du bâtiment anglais le *Nautilus*, accompagné de quelques blancs armés, pour les aller présenter au dieu, près du camp de l'ennemi. Il approcha du Maraï sans être inquiété, mais n'y entra pas; déposa tous ses dons sur le rivage, le plus près possible du lieu saint; et adressa, de là, ses prières à la divinité, l'engageant à quitter ses adversaires et à revenir à lui. Après cette cérémonie, il se retira, sans coup férir, malgré le désir qu'avaient les blancs d'en venir aux mains.

La seconde de ces singularités fut la présence dans l'île d'un de ces inspirés, dont il a été parlé ailleurs. Cet homme, quoique vivant avec les ennemis,

pouvait aller partout, même dans le camp de Pomaré, sans que personne osât le toucher. Il était inspiré par le dieu Oro; et, dans ses momens d'enthousiasme, il prophétisait. Tous le craignaient et briguaient ses faveurs. Cette classe d'hommes représentait, en quelque sorte, les *voyans* ou prophètes des Juifs. Elle annonçait les calamités et le courroux des dieux, aussi redoutée et aussi respectée par les rois que par le peuple. Celui-ci commença à exercer son influence dans ces luttes entre Pomaré et Roua. Son pouvoir augmentant toujours, au milieu des discordes et des malheurs de la guerre, il fut, de fait, le souverain de l'île, vers 1813; et on lui offrit des sacrifices comme à une divinité.

Les affaires en restaient toujours là. On s'attendait à une attaque de l'ennemi; mais il paraît qu'il y avait peu d'accord dans ses conseils, et que l'inspiré n'était pas en faveur. Cependant le capitaine du *Nautilus* convoqua une assemblée de tous les Européens, et proposa d'aller attaquer les ennemis de Pomaré; mais les missionnaires et un autre capitaine, nommé House, combattirent sa proposition, et l'absence du premier intéressé fit ajourner le projet. Peu de temps après, ce dernier revint et sollicita, de nouveau, une intervention armée. On tint une nouvelle assemblée, et l'on y décida que tous les Européens s'armeraient pour Pomaré, à l'exception des missionnaires, dont un seul accompagna l'armée d'expédition, en qualité de chirurgien, les autres prenant, toutefois, sur eux, la

responsabilité à l'égard des capitaines, qui, dans cette conjoncture, agissaient contrairement aux ordres exprès du gouvernement de Sydney.

La décision une fois prise, on se mit aussitôt en marche. L'armée consistait en neuf Européens bien équipés, sous le commandement du capitaine Bishop ; en une embarcation du *Nautilus*, avec son second, quatre marins; et en quelques centaines d'Indiens; le tout soutenu d'une pièce de quatre; et, comme je l'ai dit, un des missionnaires suivait, en qualité de chirurgien.

A l'approche de ces forces, l'ennemi se retira derrière ses remparts; car le prophète avait prédit la mort des chefs, s'ils acceptaient le combat offert par Pomaré et par les blancs. Les blancs voulaient l'attaquer et assiéger le fort; mais ils ne purent y décider Pomaré et ses gens, à qui l'entreprise paraissait impraticable. On se contenta de tirer des coups de canon, qui, mal dirigés ou partis de trop loin, demeuraient sans effet, ce qui excitait la risée de l'ennemi; tandis que lui, du sommet des hauteurs, lançait des pierres et tirait des coups de fusil qui atteignaient les gens de Pomaré, dont un reçut une balle au travers du corps. Le même jour un détachement, venant de Papara, voulut joindre l'ennemi; mais on l'en empêcha. Le chef qui le commandait était accompagné de sa femme; tous deux furent tués dans le combat, et leurs corps, saisis par les gens de Pomaré, furent mutilés d'une manière horrible.

Cette journée, passée, d'ailleurs, dans l'inaction, fatigua les Anglais, que dégoûtait l'extrême indiscipline des Indiens, et qui demandèrent à s'éloigner, ce à quoi les chefs consentirent avec empressement. Déjà les premiers étaient embarqués, quand, insultés par un des guerriers de Pomaré, qui, seul, osait les défier, et encouragés par une forte pluie, qui devait, selon eux, rendre inutiles les armes des Européens, les ennemis sortirent, tout à coup, de leur retraite et poursuivirent l'audacieux provocateur, jusqu'au rivage, en tirant sur lui. Les hommes de la flottille s'arrêtèrent au bruit de la mousqueterie, aux cris de l'Indien poursuivi, et en voyant l'ennemi accourir de tous les côtés. Quelques-uns des gens de Pomaré sautèrent à terre avec les blancs; et, tirant sur les plus avancés de leurs adversaires, arrêtèrent leurs progrès et les mirent même en déroute. Tous les Européens s'étant alors rapprochés, on attaqua. L'ennemi s'était rallié et paraissait vouloir soutenir le choc; mais il se découragea à la vue des blancs; ses guerriers se débandèrent, se mirent à fuir en différentes directions; quelques-uns vers les montagnes, d'autres vers le fort, jusqu'à l'entrée duquel on les poursuivit. Dans cette déroute, les ennemis perdirent dix-sept des leurs, parmi lesquels se trouvait leur chef Roua, tué au commencement de l'affaire, avec la plupart de ses plus célèbres compagnons d'armes. Leurs corps, dont les gens de Pomaré s'étaient emparés, furent mutilés de la manière la plus atroce

par ces barbares, qui les emportèrent, pour en faire offrande au Maraï.

Les vainqueurs, croyant que tout était fini, se disposaient à prendre paisiblement, dès le lendemain, possession du fort; et les Anglais ne restaient que pour voir la conclusion de cette affaire, qui leur semblait devoir se borner à l'accomplissement de quelques cérémonies; mais tous se trompaient; car, le lendemain, en arrivant à environ une lieue du fort, ils le virent garni de gens qui paraissaient déterminés à le défendre jusqu'au dernier moment, si l'on en juge par la réponse que fit, au parlementaire de Pomaré, le chef Taatarii, choisi pour remplacer Roua. Sommé de se rendre, vu l'inutilité de la défense, après la mort de son devancier et de ses meilleurs guerriers, ce brave Indien répondit, avec la noble fermeté qui caractérise ce peuple, en de pareilles circonstances : « C'est possible.... Toutefois dites à Pomaré qu'il » n'entrera dans ce fort qu'en marchant sur nos cada» vres, et qu'il n'aura la paix que lorsque Taatarii sera » comme Roua. » Alors les capitaines anglais partirent, laissant quelques-uns de leurs gens avec Pomaré; mais, bientôt après, ce dernier quitta lui-même Atahourou, pour retourner à Matavaï avec toutes ses troupes; et, là, congédia les Européens.

Cette affaire était donc loin d'être décisive; mais elle avait beaucoup diminué la force des ennemis, dont on n'eut, de long-temps, à craindre aucune entreprise; et, quoique toujours en armes, l'île jouit, quel-

que temps, d'assez de tranquillité. Seulement, à Éimeo, il y eut quelques révoltes promptement réprimées. Le parti de Pomaré y gagna complétement une bataille, dans laquelle périt un vingtième des principaux rebelles.

Cependant, vers le milieu de 1803, on parla, de nouveau, de guerre. Otou, dans une assemblée tenue à Atahourou, demanda, itérativement, l'image du dieu Oro; et, quoique le chef eût promis de la remettre, on apprit bientôt qu'il se préparait secrètement à une nouvelle levée de boucliers. Peu de temps après, un autre événement vint augmenter la probabilité du renouvellement des troubles, et surtout les inquiétudes des Européens. Ce fut la mort subite de Pomaré, en septembre 1803. Voulant aller à bord du brick d'*Ast*, dans une pirogue, il éprouva, inopinément, une douleur si vive, qu'il tomba, dans l'embarcation, sur les deux mains, et mourut presqu'aussitôt. Le seul Indien qui fût avec lui *pagaya*, de suite, vers la terre. L'annonce de ce fatal accident porta la consternation dans tout le district; car cet homme, politique prudent et véritable ami de son pays, lui avait fait beaucoup de bien, et s'était assuré l'attachement et le respect de son peuple. Sa famille lui devait tout. Du rang modeste de chef de district, il avait su élever les siens aux premières dignités; et, sans avoir été, personnellement, arii rahi (roi), il avait fait reconnaître son fils en cette qualité, n'exerçant pas son influence sur la seule O-

taïti, puisqu'Éiméo, et les autres îles de la Société, reconnaissaient aussi ses lois, et lui envoyaient des auxiliaires; mais cet habile administrateur avait une autre qualité, qui, bien plus avantageuse encore, devint, on peut le dire, la base du bonheur dont il fit jouir ses sujets. Je veux parler de son amour pour l'agriculture et pour tout ce qui pouvait augmenter les moyens d'existence. Faire planter des cocotiers, des arbres à pain, c'était sa véritable ambition, l'objet de ses soins les plus assidus, son occupation constante, dès que l'île était en paix; et il attachait tant d'importance à l'amélioration de la terre et des fruits, que, quand il se trouvait avçe d'autres chefs, il était rare qu'il pût rester long-temps assis, se mettant souvent à arracher les mauvaises herbes, à nettoyer la terre, autour des arbres fruitiers, et forçant les autres d'en faire autant. Cette espèce de monomanie agricole fit à l'île un bien dont elle se ressent encore aujourd'hui. Elle est couverte de forêts de cocotiers, de groupes d'arbres à pain qu'il a fait planter, et qui contribuent, pour beaucoup, à son embellissement et au bien-être de ses habitans.

Si donc le peuple d'O-taïti perdit infiniment à la mort de ce chef distingué, les missionnaires perdirent encore davantage. Favorable à tous les prêtres, tant par politique que par gratitude (car il leur devait son élévation), il avait, surtout, favorisé les missionnaires. M. Turnbull, qui, vers cette époque, était à O-taïti, s'exprime, à cet égard, à peu près en

ces termes : « Personne n'eut plus de raisons de le » regretter que les missionnaires, dont il fut toujours » l'ami. Je crains bien que la perte qu'ils ont faite » en lui ne soit, pour eux, irréparable. Il était doué » d'une adresse admirable, et avait, véritablement, » de la grâce et de la majesté. Son extérieur était » celui d'un homme au-dessus de l'ordinaire. Les » traits les plus frappans de son caractère étaient une » sorte de prudence et de prévoyance ; un esprit ca- » pable de se conduire d'après les règles qu'il s'était » prescrites. Sa conduite envers les Européens, et » l'appui qu'il prêtait aux missionnaires, étaient l'effet » d'une profonde politique. Résistant à la première » inclination, qui, chez un sauvage, devait être de » les piller, il conçut un meilleur dessein, celui d'as- » surer leurs succès, pour partager, plus tard, avec » eux, les avantages qu'ils possédaient déjà ou ceux » qu'ils pouvaient ultérieurement acquérir, ce qui » n'était pas moins dans leur intérêt que dans le sien. »

Mais, s'il avait fait du bien ; si, par sa prudence et malgré son ambition, il avait, souvent, empêché des guerres et obtenu, par adresse, ce qu'il lui eût été difficile de gagner par force, il n'avait pourtant pas pu, sous d'autres rapports, arrêter la décadence du pays, qui, à l'époque de sa mort, était dans un état horrible. Ce fut aussi vers cette époque que les insulaires commencèrent à s'adonner aux boissons fortes, dont plusieurs de leurs chefs avaient déjà appris l'usage, à bord des bâtimens qui visitaient l'île ; mais ils avaient

aussi, malheureusement, appris à en fabriquer eux-mêmes, avec la plante de leur *ti* (*dracenæ species*)

Cette funeste industrie leur avait été apportée par des hommes des îles Sandwich. Ils l'avaient long-temps négligée ; et les premières distilleries ne furent, à ce qu'il paraît, établies au milieu d'eux, qu'à l'époque du décès de Pomaré. Leur appareil de fabrication était simple, mais n'en répondait pas moins parfaitement à son objet. C'était une grosse pierre ou fragment de rocher creusé, puis fixé sur d'autres pierres, au bas desquelles était ménagée une sorte de fourneau. Le couvercle était en bois et percé d'un trou destiné à recevoir un bambou qui passait par un réservoir rempli d'eau froide. Le fruit avec lequel on faisait la liqueur était d'abord écrasé, puis mêlé avec l'eau, et laissé dans l'appareil jusqu'à fermentation. La liqueur, rarement très-forte, n'aurait pas fait tant de mal, s'ils n'en avaient bu que modérément ; mais, quand ils en avaient fabriqué, ils se formaient en sociétés, et en buvaient en si grande quantité, qu'il était rare qu'il n'y eût pas quelques victimes de leurs orgies.

Malgré des désordres toujours croissans, l'île fut tranquille jusqu'en 1807. Otou, qui avait, alors, pris le nom de son père Pomaré, jouissait en paix de la souveraineté d'O-taïti et d'Éïméo. Les autres îles lui étaient également soumises, comme le prouve une lettre du missionnaire Devies, en date de décembre 1806, faisant allusion à la guerre portée dans les îles Pomoutou, par les farouches habitans de l'île

d'Anaa, dont il a été question ailleurs. Voici dans quels termes cette lettre était conçue :

Tahaite, 26 décembre 1806.

*Monsieur Crook, à la Nouvelle-Hollande.*

« Toutes les îles de la Société jouissent d'une paix » profonde qui, probablement, va continuer. L'auto- » rité de Pomaré, comme roi, est reconnue, non-seu- » lement à O-taïti, à Éïméo, etc.; mais encore à » Raïatéa, à Ouhaïné, à Bora-Bora, etc.; et, aussi, » dans quelques-unes des îles Pomoutou; mais, mal- » gré cette paix générale, il paraît qu'il y a quelques » semaines, il s'est donné une bataille sanglante où le » parti vainqueur a fait cuire, en des fours, et a » mangé les vaincus. »

Déjà vers cette époque, Pomaré savait écrire sa langue et entendait un peu l'anglais, quoiqu'il n'ait jamais pu parvenir à le parler; et, sur l'invitation des missionnaires, les directeurs de la société lui avaient écrit, attention dont il parut très-flatté. Il y répondit en 1807. Ce moyen, fort bien imaginé, en ce qu'il caressait son amour-propre, aurait réussi, et il n'eût probablement pas tardé à adopter la religion de ceux qui lui témoignaient tant d'estime, si la paix avait continué. Déjà, dans sa lettre, il promettait d'abolir les sacrifices humains et l'infanticide. Il est certain que, vers ce temps, ni lui ni son peuple n'avaient déjà plus,

pour leurs anciens dieux, ce respect fanatique des anciens âges; et nul doute que, si la chose était entrée dans sa politique, on ne l'eût vu, dès lors, non par conviction, mais, par intérêt et pour plaire à ses amis d'Angleterre, changer de religion. Tout, du moins, promettait ce résultat. Les missionnaires étaient au mieux avec lui; à son exemple, le peuple avait, pour eux, toutes sortes d'égards; et, comme lui, plusieurs commençaient à apprendre à lire et à écrire (1).

En juin 1807, la guerre se ralluma tout à coup sur deux points différens, à Taïarabou et à l'ouest de l'île, où, pendant une nuit obscure, les gens de Pomaré attaquèrent, à l'improviste, son ancien rival Taatarii. Ce chef et son peuple, ne s'attendant à rien, étaient sans défense. Le massacre fut plus affreux encore que celui d'Orohouiéro ou Atahourou, dont il a été question plus haut. Les vainqueurs, dans leur rage,

(1) La lettre que Pomaré adressa, en janvier 1807, à la société des missions, et dans laquelle il promet de bannir de ses domaines Oro (le dieu auquel on sacrifiait des victimes humaines), ne dément pourtant pas le caractère avide de ces insulaires. Il eut soin de ne pas faire cette vague promesse sans y joindre des demandes plus positives. « Amis, » disait-il, envoyez des marchandises, des habillemens, des » étoffes pour nous, et nous adopterons les coutumes an- » glaises.

» Amis, envoyez aussi beaucoup de fusils, de la poudre, » parce que la guerre est fréquente en ce pays; et, si j'étais » tué, vous n'auriez plus rien à O-taïti. Je désire aussi que » vous m'envoyiez toutes les choses curieuses de l'Angleterre » et toutes les choses pour écrire, etc. »

portèrent, de tous les côtés, la dévastation et la mort. Après avoir immolé tous ceux qu'ils avaient surpris; après avoir brûlé les demeures, ils se dirigèrent sur Papara, où Tati, qui vit encore, était alors chef; mais, heureusement, un homme, qui avait échappé au carnage de Panavia, vint avertir les habitans de Papara, de manière à ce qu'ils eurent le temps, non de se réunir pour se défendre, mais de se sauver. Néanmoins, dans cette nuit infernale et le jour suivant, il périt un grand nombre de personnes, surtout des vieillards, des femmes, des enfans; et, au nombre des victimes se trouvèrent la veuve et les enfans d'Oripaïa, fils d'Amo, qui, surpris le lendemain au soir, près de Taïarabou, furent impitoyablement massacrés avec toute leur suite; Tati, et quelques-uns de ses guerriers, parvinrent à gagner un fort nommé Papéhararo, à Maïrépéhé; mais ils étaient si peu nombreux qu'ils ne purent s'y maintenir, et se virent forcés de se réfugier dans les parties les plus inaccessibles des hautes montagnes, d'où ce chef réussit à gagner une pirogue, que quelques-uns de ses fidèles serviteurs lui avaient procurée et tenaient prête au rivage, au péril de leur vie. Avec lui étaient son frère et son jeune fils, qu'il avait lui-même porté dans ses bras, pendant tout ce temps de fatigues et de dangers.

Après ce triomphe et ce carnage, Pomaré fit porter tous les corps des ennemis à Tautiré, où ils furent offerts au dieu Oro, qu'on supposait avoir aidé le chef victorieux dans ces massacres et dans ces horreurs.

Cependant Taatarii s'était maintenu, tant dans son fort que dans les montagnes, et y réunit, bientôt, assez de monde pour pouvoir recommencer la guerre avec une nouvelle fureur; mais le sort des armes ne lui fut pas favorable. Blessé, il se vit contraint de rentrer dans la forteresse, qui fut prise d'assaut, après un combat de toute une journée.

L'ennemi aurait voulu prendre Taatarii vivant; mais ce valeureux guerrier ne céda qu'en recevant le coup de la mort, vérifiant ainsi sa noble réponse à la première sommation de Pomaré. Son corps et ceux des braves qui étaient tombés avec lui furent encore offerts aux dieux.

Encouragés par leur triomphe, les vainqueurs de Atahourou marchèrent sur Papara, dont le chef et le peuple se sauvèrent dans le fort de Papéaraara; mais la femme, les enfans et les serviteurs de Rouaré, se retirant vers Taïarabou, furent surpris en route, et tous, sans pitié, mis à mort; ensuite le fort fut attaqué; et, ne pouvant tenir, le chef et tous les assiégés se sauvèrent dans les montagnes, où, pourchassés par les ennemis, ils furent tués à mesure qu'on les découvrait. Plusieurs même le furent de sang-froid, après l'action; comme, par exemple, le chef de Houtouhai, nommé Tétoaha, que Pomaré fit massacrer, postérieurement à la conclusion de la paix.

Le succès avait rendu les vainqueurs insolens; ils se permettaient des vexations et des cruautés inouïes, chose d'autant plus insupportable que ceux qui se

conduisaient ainsi étaient, pour la plupart, des étrangers d'Ouhaïné, de Raïatéa, de Tahaa, etc., venus au secours de Pomaré, et dont se composait, en grande partie, son armée.

Leur conduite imprudente fit tant de mécontens, que, malgré l'abattement des vaincus, il en résulta bientôt une autre guerre qui faillit enlever à jamais le pouvoir à Pomaré. Elle éclata pour une cause assez singulière en ce pays, et qui mérite d'être citée.

Métouavé, homme du commun, mais de beaucoup de courage, avait une femme renommée pour sa beauté, et que voulait avoir un des principaux officiers du roi. Le mari et la femme le repoussèrent également. Peu de jours après, cette dernière fut arrachée par force à sa demeure. Le mari, furieux, courut annoncer partout la violence dont il était la victime; et sut, par ses discours, faire partager son indignation au peuple et l'exciter à la révolte. En peu de jours, un grand nombre de mécontens se réunirent à Hirahouraïa ou Tiré, sous les ordres de Pafaï, qui vit encore, et à Oahouio. Ceux-ci marchèrent contre Pomaré, qui était à Papara, en prenant par le nord, tandis que les habitans de Papara et les Aroopas, qui habitaient le sud-ouest, venaient du côté opposé. Toute l'île s'était soulevée. Il ne restait avec le roi absolument que les étrangers qui, attaqués sur tous les points à la fois, perdirent beaucoup de monde et ne purent se maintenir. Lui-même fut contraint d'abandonner l'île et de se retirer à Eïméo, avec ce qui lui restait de son armée.

Lith. de Benard.

Baie de Papeïti à Otaïti.

Arthus Bertrand lib. rue Hautefeuille 23.

Cette guerre est connue, dans les annales d'O-taïti, sous le nom de *tamai rahi ia Hirahouraïa* (grande guerre de Hirahouraïa).

Déjà quelques-uns des missionnaires s'étaient retirés à Ouhaïné, et, delà, à Port Jackson. Ceux qui restaient encore, MM. Hayward, Scoff, Nott et Wilson, durent également vider les lieux et s'attacher au sort du roi dans son exil. Ils se retirèrent provisoirement avec lui à Éiméo, où le malheur le rapprocha d'eux, au point qu'enfin il prêta l'oreille à leurs discours, et consentit, comme on le verra plus tard, à se fier au dieu des chrétiens, puisque les siens l'avaient abandonné.

Immédiatement après ou même un peu avant l'expulsion de Pomaré, le peuple de Papara et de Panavia avait rappelé Oupoufara, frère de Tati, homme de courage et d'énergie, qui, à la prière instante de presque toute la population, prit le commandement de ces deux districts, les plus peuplés et toujours les plus redoutés de l'île.

Environ dix mois après sa retraite d'O-taïti, Pomaré avait réuni à Moréa une force assez considérable, qui, sous les ordres de Mahaïné, chef de cette île et de celle d'Ouhaïné, devait aller attaquer Mohoroa, fort situé au N.-E. d'O-taïti. Ce général avait avec lui Patiti, Amoré, Tanaraï, Tiaré, Ohaï, tous guerriers célèbres de Raïatéa, de Tahaa et de Bora Bora, le premier surtout, qui avait demandé à marcher, aussitôt après son arrivée à Moréa. Cette armée débarqua à Papaïti. A cette nouvelle, Pafaï, Itoti, Tauté, Téméhouétou,

Vana, etc., se réunirent à Tiré; et, la même nuit, marchant à la lueur de torches allumées, le matin ils étaient à Haïna; de là, après avoir conduit leurs femmes, leurs enfans et leurs vieillards dans une profonde vallée, ils poursuivirent, aussitôt, leur marche à la rencontre de l'ennemi, qui ne tarda pas à se montrer. On escarmoucha long-temps; et, par hasard, les principaux guerriers de Pomaré furent tous tués, entr'autres Patiti et Amoré. Le désordre se mit, alors, parmi les assaillans, qui se rembarquèrent en toute hâte; et, harcelés par les vainqueurs, un grand nombre d'entr'eux périrent. Découragés par ce revers, les chefs de Raïatéa, de Tahaa, etc., désertèrent la cause de Pomaré et rentrèrent dans leurs foyers.

Il y avait, en ce temps, à O-taïti, un homme singulier, dont il a déjà été question. C'était le prophète Tino, qu'on nommait Taraméa, quand il était dans son état naturel, et Oro, quand il se prétendait inspiré par ce dieu. Comme, pendant l'exil de Pomaré, il n'y avait pas d'arii rahi à O-taïti, c'était vraiment lui qui gouvernait l'île, non pas précisément comme chef ou roi, mais comme prophète ou plutôt comme dieu. Il avait commencé à jouer son rôle même avant cette année, et son pouvoir s'était étendu avec les calamités de l'île, dans ces derniers temps. Il vivait au S.-O. d'O-taïti, à une pointe dite Mara, dans un Maraï, où, de partout, on lui apportait des offrandes et des provisions. Son autorité était des plus despotiques; ils faisait presque tout ce qu'il voulait, redouté de telle sorte,

que sa seule menace équivalait à l'ordre le plus positif. Devait-il aller quelque part ? Tout était préparé pour le recevoir. Le chef le vénérait ; les femmes lui prodiguaient leurs faveurs. Peut-être n'y eut-il jamais, sur la terre, d'individu plus honoré, plus puissant ; ses moindres volontés étaient des lois irrévocables ; les chefs eux-mêmes n'auraient osé lui résister ; mais il ne se mêlait pas directement de la guerre, quoique ses bonnes grâces fussent briguées autant qu'on redoutait son mécontentement. Ses momens d'inspiration étaient des momens de triomphe. Tout tremblait alors. Chaque parti redoutait quelque prescription fatale ; et s'il eût crié : « Guerre ! » tout se serait armé sans réplique.... Mais son règne était passé. Un rival audacieux s'était présenté dans la lice et l'emporta sur lui, ou, du moins, partagea son empire, ainsi qu'on le verra plus bas.

En 1809, tous les missionnaires anglais avaient quitté l'archipel de la Société. M. Nott seul restait avec Pomaré à Éïméo. Depuis douze ans qu'ils habitaient ces îles, leurs succès n'y avaient été nullement en rapport avec leur constance et leur zèle. Livrés à l'ivrognerie, à la débauche, à tous les excès, les Indiens se riaient de leurs remontrances et ne concevaient rien, ni aux vertus qu'on leur prêchait, ni à cette divinité bienfaisante qu'on leur annonçait ; aussi rien de plus contraire à la religion chrétienne, aux mœurs qu'elle exige, que l'esprit de la religion locale, que les excès qu'elle permettait : car les secta-

teurs de cette dernière, jouissant d'une entière liberté de conduite, pourvu qu'ils agissent sous les auspices des dieux, pouvaient, à leur gré, rechercher toutes sortes de plaisirs, sans que rien en parût choquant ni répréhensible, la pureté des mœurs, loin d'être exigée, semblant, en quelque manière, opposée à la volonté divine. Les missionnaires n'étaient donc pas écoutés, quand ils blâmaient un excès, et l'on ne faisait que rire de leurs menaces de peines éternelles dans une autre vie. Leurs discours, comme leur manière d'être ne leur attiraient que ridicule et mépris; et, à l'époque dont je parle, ils n'avaient pas encore fait un seul prosélyte.

Une circonstance singulière, c'est qu'ils avaient, en quelque sorte, toujours partagé le sort de Pomaré dans O-taïti. Établis, protégés, quand il y était puissant; errans et abandonnés, quand il en fut chassé, son sort semblait décider du leur, et leurs espérances pour l'avenir tombaient avec son pouvoir. Partout, un sort commun, des malheurs qu'on partage, lient les hommes. Pomaré s'attacha aux missionnaires, et les missionnaires aimaient sincèrement Pomaré, M. Nott, surtout, qui, bravant la misère et les dangers, eut le courage de rester, et devint son ami le plus intime. Quoique Pomaré ne parût encore nullement disposé à adopter la nouvelle religion, il souffrait qu'on lui en parlât; et le digne ministre d'un dieu de paix, dans l'intimité dont il jouissait, avait souvent occasion de traiter des sujets qui, en piquant la curiosité du

roi, amenaient des discussions où le missionnaire combattait avec adresse et modestie, tout à la fois, les erreurs d'une religion devenue monstrueuse, et savait faire ressortir la beauté de celle qu'il venait prêcher.

Ce fut donc seulement vers ce temps que, dans ces entretiens familiers, amenés par les circonstances, ce missionnaire, et d'autres, qui revinrent bientôt après, et qui, tous, possedaient assez bien, déjà, la langue nationale, donnèrent, à Pomaré et à sa suite, les premières notions de la religion chrétienne. Le moment était des plus favorables, pour en faire goûter les maximes. Dans la situation où se trouva ce prince, de 1809 à 1811 et 1812, exilé, sans le moindre espoir de rentrer dans ses états, la peinture d'un dieu auquel rien ne pouvait résister, devait lui plaire; d'autant plus que les dieux qu'il adorait semblaient ou ne pouvoir plus le servir ou l'avoir abandonné. Il les redoutait encore; mais il n'était pas nouveau chez les Océaniens de quitter un dieu pour en adorer un autre, ou d'offrir des sacrifices à une divinité qu'ils croyaient plus puissante et qui protégeait leurs ennemis. La difficulté était de les abandonner tous indistinctement; de renoncer à tous à la fois. S'il ne se fût agi que d'un Maraï, Jéhova aurait eu le plus considérable. Pomaré balançait toujours; mais il parlait souvent, à ce qu'il paraît, de ces passages de l'histoire juive où Dieu vient, tout à coup, au secours de ceux qui le reconnaissent, et punit ceux qui servent les faux dieux; il pensait souvent à ces traits; il les aimait; il se faisait

redire les circonstances où les tribus, réduites à la dernière extrémité, se relevèrent inopinément par la protection de leur dieu, en triomphant de leurs ennemis, quelque nombreux qu'ils fussent. Quand donc, triste, abattu, déchu de presque tout pouvoir, il ne conserva plus le moindre espoir de ressaisir l'autorité ; quand ses différens efforts pour rentrer dans O-taïti eurent tous échoué, quand il n'attendit plus rien de lui-même ni de ses dieux ; cherchant des consolations, il se mit à écouter plus attentivement les missionnaires, qui lui promettaient le secours d'un dieu plus puissant, s'il voulait, pour le servir, abjurer les siens. La conduite du roi influa sur celle de plusieurs autres individus. Les gens de sa maison traitaient les missionnaires avec plus d'égards, souffraient leurs remontrances, écoutaient leurs discours ; et, en juin 1812, sans rien concevoir encore à la morale ni aux principes qui font la base de la religion chrétienne, mais seulement à cause de sa situation désespérée, et pour essayer d'une dernière ressource, comme il paraît même l'avoir dit lui-même, Pomaré, faisant publiquement profession de christianisme, demanda de plus amples instructions et le baptême (1). Dès qu'il eut pris son

(1) Ce fut dans une espèce de festin qu'il donna la première marque de son mépris pour ses anciens dieux, et osa braver leur courroux, au grand étonnement de la plupart des convives épouvantés. On lui avait offert une tortue qui, d'après les rites, devait être cuite dans l'enceinte même du Maraï, et offerte, en partie, aux divinités. Il la fit apporter et

parti, il se montra zélé pour la nouvelle doctrine, engagea fortement les chefs à l'imiter, et alla jusqu'à parler avec mépris de ses anciennes divinités, dans une assemblée publique, en vantant la religion chrétienne et le pouvoir du Christ. Il voulait aussi faire construire une église; mais les événemens politiques l'obligèrent d'ajourner l'exécution de ce projet.

Cependant, une circonstance imprévue faillit renverser tout à coup les espérances des missionnaires. Des chefs d'O-taïti vinrent proposer à Pomaré de reprendre le gouvernement, démarche dont on ignore encore aujourd'hui le véritable but. Les uns disent, que, jaloux d'Oupoufara, ceux qui vinrent lui faire ces propositions étaient sincères; d'autres prétendent que ce n'était qu'un piége; tandis qu'une opinion plus généralement répandue est qu'ils voulaient soutenir l'ancienne religion, en empêchant Pomaré de se faire chrétien; mais, quels que fussent leurs projets, Oupoufara les déjoua; et, s'il y avait de la trahison dans cette démarche, lui, du moins, n'y était pour rien; car il refusa, de nouveau, de se soumettre.

Dans tous les cas, si l'opiniâtreté de ce chef détermina Pomaré à tenir à la nouvelle doctrine, il n'y était pourtant pas encore assez affermi pour ne point

préparer sur un feu ordinaire, en mangea, sans en rien faire porter au temple, et invita ses commensaux à en prendre leur part. L'impunité de cette action fit un effet extraordinaire sur le peuple, fut des plus favorables au dieu des chrétiens, et décrédita tout-à-fait les divinités nationales.

céder à la séduction d'un vice devenu général ; et, pendant les deux années qu'il habita O-taïti, il s'y montra dans un état d'ivresse presque continuel, ne cessant, depuis, de boire avec un tel excès, qu'on attribua sa mort à son extrême intempérance.

Après une résidence de deux années à O-taïti, ne s'y croyant plus en sûreté, il retourna à Moréa. Cependant, la nouvelle religion avait fait des progrès considérables. Elle comptait déjà, parmi ses membres, d'autres chefs, des Aréoïs, et même des prêtres de l'ancien culte. On avait aussi élevé une espèce d'église, où, dès 1813, en présence d'une congrégation régulière de deux ou trois cents personnes, il y eut célébration dominicale du service divin. On peut juger des émotions des missionnaires, en de pareils momens, et des sentimens qu'ils durent éprouver, quand, pour la première fois, ils purent chanter publiquement, et dans un langage nouveau, la gloire de leur dieu, en voyant s'unir à eux, dans ce concert de louanges, ceux-là même qui, depuis tant d'années, les traitaient avec mépris, sourds jusqu'alors à leurs plus vives sollicitations. Que de larmes de joie et de gratitude ils durent verser, lorsqu'à genoux devant celui qui les avait soutenus au milieu de tant de fatigues et de dangers, ils purent le remercier d'avoir couronné leur zèle et leur persévérance, par un succès aussi extraordinaire qu'inattendu !

Pendant que ces choses se passaient à Moréa, O-taïti était dans un état déplorable, et marchait à

grands pas vers sa ruine. Le peuple, presque toujours ivre, s'y livrait à des excès inouis, et ses mœurs étaient, alors, véritablement horribles. Des distilleries s'établissaient dans toutes les parties de l'île; et, l'Indien, joignant la grossièreté de l'ivresse à sa barbarie naturelle, se trouvait ravalé presque au-dessous de la brute. Tableau hideux, triste conséquence de nos visites! Car c'était bien à nous que tous ces changemens étaient dus; c'était bien nous qui avions empoisonné leur bonheur, en leur apportant des vices, en même temps que des maladies. Quelle différence avec ces premiers temps où la joie, la santé, les plaisirs, l'abondance, suivaient, partout, les pas de l'étranger! Des fêtes élégantes, des manières prévenantes et gracieuses distinguaient, alors, ces insulaires; et maintenant, leurs réjouissances étaient l'ivrognerie; leurs plaisirs, la débauche; leurs fêtes, des combats sanglans; leurs manières, l'insolence et la menace. Ils connurent, bientôt, des crimes qu'on n'avait pas eu à leur reprocher jusqu'à ce moment. Ce fut en ce temps qu'ils s'emparèrent de deux navires anglais et en massacrèrent les équipages. Le premier était la *Queen Charlotte*, qui avait été aux îles basses de l'archipel Dangereux, avec des plongeurs d'O-taïti et de Raïatéa. Ces sauvages, l'ayant attaqué, à l'improviste, assassinèrent son premier, son second officier et l'un de ses matelots. Ils rendirent le bâtiment au capitaine, à son retour à O-taïti; mais après avoir enlevé tout ce qu'il y avait à bord. L'autre était le *Daphné*. Les O-taïtiens, d'accord avec les

sauvages d'Anaa, tuèrent le capitaine et l'équipage, que les cannibales de la dernière île dévorèrent. Il n'y eut de sauvé que M. Buknall, neveu de l'un des missionnaires d'O-taïti, et un lascar qui se tint plusieurs heures dans l'eau, près du gouvernail, et à qui, ensuite, on donna la vie. Sur le premier de ces bâtimens se rendit un des principaux chefs d'O-taïti, qui prit part à ce massacre; mais, pourtant, sauva le capitaine et le reste de l'équipage. Il se fit chrétien la même année. Dans ce temps le peuple, vivant sans lois aucunes, était capable de tout. Pour la première fois, O-taïti devint un lieu dangereux, où, comme à la Nouvelle-Zélande et aux Marquises, les bâtimens ne pouvaient plus aborder sans être armés et sans se tenir sur leurs gardes; car le succès enhardit les O-taïtiens; et, sans les avis secrets des missionnaires, d'autres navires encore auraient été attaqués et pris.

Vers 1815, Pomaré-Vahiné, nominalement, mais non de fait, femme de Pomaré; car le roi, aimant mieux la sœur de cette dernière, l'avait choisie pour sa véritable épouse; Pomaré-Vahiné, dis-je, vint de Raïatéa à Moréa, où on la reçut avec distinction, en célébrant sa venue par des fêtes et par des festins. Après y avoir fait quelque séjour, elle se rendit à O-taïti, dans l'intention de faire le tour de l'île, où elle croyait être également bien reçue. C'était une femme distinguée; et ce voyage avait un but politique en faveur du prince dont elle portait le nom.

Elle débarqua à Paré ou Papaoa, avec une suite

considérable. On l'y reçut honorablement, et on lui apporta, comme de coutume, des étoffes et d'autres présens; mais un de ses gens, déjà chrétien, osa insulter un prêtre et provoquer sa colère et celle des dieux, en poussant l'audace jusqu'à saisir des plumes rouges qui avaient couvert les images, et à les jeter dans un brasier, qu'on venait d'allumer. Le peuple fut frappé d'étonnement et d'horreur; le prêtre humilié cria vengeance; et alors commença une guerre qu'on peut nommer *guerre de religion*, à cause de la tentative faite, à l'instigation du prêtre, d'assassiner tous ceux qui étaient venus à O-taïti. Les chefs de Matavaï et de la partie N.-O. de l'île consentirent à attaquer le parti surnommé *Bouré atoua* (les prieurs de dieu ou les chrétiens); mais, ne se croyant pas assez forts, ils conjurèrent Oupoufara de se joindre à eux. Celui-ci vint aussitôt avec les guerriers de son district de Papara, et les Oropaa ou ceux d'Atahourou. Il amenait Taraméa, ce célèbre inspiré, qui, jusqu'alors, avait reçu l'adoration du peuple crédule, et qui était surtout ennemi de la nouvelle religion, où il voyait la ruine de son pouvoir; mais sa destinée était de déchoir, même avant le triomphe des chrétiens. En route, on remarqua qu'un Indien, nommé Maro, homme du commun et encore inconnu, avait l'air sombre et un bras enveloppé, ce qui signifiait qu'il se regardait comme inspiré. Taraméa, indigné, lui dit qu'il était un imposteur; mais Maro, sans lui répondre, jeta sur lui un regard foudroyant, dont il effraya les Indiens, qui s'écrièrent

tous ensemble : « Il est inspiré ! il est inspiré ! » — Le chef seul, Oupoufara, voulut paraître n'être pas la dupe de ces grimaces d'imposteurs adroits ou d'esprits exaltés. Il imposa silence à Taraméa, marcha isolément; et, pour lapremière fois, se montra indécis, sans énergie.

L'heure convenue pour le massacre des chrétiens était minuit. Ignorant ce qui se tramait contr'eux, ils étaient encore, au coucher du soleil, tranquilles et sans méfiance, quand un message secret vint les avertir du danger qui les menaçait. Ils n'avaient pas un instant à perdre pour s'y soustraire ; et encore fallait-il qu'ils parussent ne rien soupçonner, leurs ennemis, ceux de Matavaï et de Papara, assez forts pour les détruire, étant à deux pas. Ils parvinrent, néanmoins, à s'embarquer et à s'éloïgner, sans être aperçus. On ignore encore qui leur donna cet avis salutaire; mais on pense que ce fut Oupoufara, qui, grand et généreux, quoique rival de Pomaré, ne pouvait tremper dans un pareil complot, surtout avec des chefs qu'il savait ne pas l'aimer, et qu'il détestait, pour sa part, bien plus que Pomaré lui-même.

En tout état de cause, ce fut le retard d'Oupoufara qui sauva les chrétiens. S'il avait marché avec sa célérité habituelle, il serait arrivé avant la nuit près de Papaoa ; et, alors, les chrétiens n'auraient pu échapper sans être vus. C'était le nouvel inspiré Maro ou Arétaminou (car il avait déjà changé de nom) qui voulait qu'on allât, de suite, attaquer Pomaré-Vahiné et les

autres chrétiens, promettant la victoire et la mort de tous les *aapii parau* (les chrétiens); mais Oupoufara refusa, ainsi que le chef de Panavia, ce qui prouve que les O-taïtiens n'étaient déjà plus le même peuple, et que le respect superstitieux pour l'inspiré n'existait plus. Ils virent, la nuit, les canots de la reine déjà en route pour Moréa. Maro vint l'annoncer, et menaçait le chef du courroux de ses dieux, pour sa négligence; menace dont il ne paraît pas que ce dernier ait tenu grand compte, disant qu'il ne voulait de mal ni à cette femme, ni à ses gens, mais qu'il allait attaquer ses anciens ennemis, les Porionou; et, effectivement, il marcha aussitôt sur Papaoa, en chassa l'ennemi, et tua un chef de Matavaï.

Les Porionou (habitans des parties N. et N.-E. de l'île), s'étant retirés à Matavaï, envoyèrent demander la paix. Maro dit qu'on la leur accorderait, s'ils immolaient un aapii parau ou chrétien, qu'on devait envoyer pour lui être offert à lui ou au dieu Oro, dont il était inspiré. Ce peuple, dans sa crainte, s'empressa de le satisfaire; tua, effectivement, un jeune converti, le mit dans un panier, et l'envoya à Papaoa pour être offert à l'inspiré; mais celui-ci fit remettre le cadavre dans la pirogue, ordonna de le rapporter à Matavaï, et dit aux envoyés que, si les chefs de Matavaï voulaient brûler la maison destinée aux fêtes publiques des Aréoïs, etc., cet incendie serait le signal du départ des Oropaa pour retourner dans leur district. A l'arrivée des envoyés avec la victime, les chefs, s'enquérant

avec inquiétude de ce que voulait l'inspiré, s'empressèrent d'y obtempérer ; mais quand Maro vit les flammes s'élever dans l'air, il se mit tout à coup à crier : «Victoire ! victoire ! »; dit à Oupoufara qu'il fallait marcher, que c'était le signal du triomphe; et, en effet, à l'approche d'Oupoufara, et des siens, les Porionou s'enfuirent, abandonnant tout pour gagner assez tôt leur fort d'Apéano. Les vainqueurs ravagèrent le district, brûlèrent toutes les maisons, et massacrèrent tous ceux à qui l'âge ou des infirmités ne permirent pas de se sauver. Delà, ils allèrent à Apéano, et restèrent quatre jours dans la plaine. Le cinquième, Maro (1) dit qu'il fallait aller attaquer le fort, éloigné dans l'intérieur; mais les assiégés, frappés d'une terreur panique, qui les rendait presque incapables de la moindre résistance, l'abandonnèrent, après une légère escarmouche, et se retirèrent dans les montagnes, dès la première attaque des Oropaa. Il n'y eut, en tout, qu'une douzaine d'hommes de tués.

Les Oropaa prirent possession du fort, et y furent joints par les Tétévaïtaïens ou les gens de Taïarabou, avec qui ils étaient alors en paix. Quand ces Tétévaïtaïens entrèrent, Maro était assis sur une éminence, auprès d'Oupoufara et d'autres chefs. Toujours sombre, et comme plongé dans de profondes méditations, il parut ne pas les avoir vus; et, levant la tête, il dé-

(1) Je nomme toujours l'inspiré Maro, quoiqu'alors il se nommât Arétaminou.

manda qui étaient ces gens. « Des amis de Taïarabou.... » lui répondit-on. — « Des amis ! » s'écria-t-il. « Ce sont des ennemis.... Il faut les attaquer. » Mais les chefs refusèrent, et quelques-uns cherchaient à l'apaiser. Cependant, les Tétévaïtaïens, ayant appris ce qu'avait dit l'inspiré, voulaient se retirer; et, malgré les efforts d'Oupoufara pour les rassurer, ils se tenaient à l'écart et sur leurs gardes. Rien n'arriva, pourtant; et, bientôt, reprenant courage, ils se rallièrent pour donner la chasse aux malheureux qui s'étaient sauvés dans les montagnes. Deux jours après, ils quittèrent Apéano, et partirent pour Papétoaré, l'extrémité orientale de la grande péninsule. Là, ils transportèrent, autour du Maraï, les corps des ennemis tués dans le combat; après quoi Maro leur ordonna de retourner à Papara et à Panavia, leur résidence habituelle. Il leur fit faire diligence, prédisant que, s'ils restaient plus long-temps absens, ceux de Moréa viendraient attaquer leurs femmes et leurs enfans.

A peine furent-ils à Afaïna (S.-O.), que plusieurs d'entr'eux, croyant la paix faite, s'écartèrent et allèrent dans la montagne, à la recherche de leurs amis et de leurs familles, qui s'y étaient retirés, en l'absence des chefs et des troupes. Ils venaient les engager à rentrer dans leurs foyers, quand ils apprirent que l'inspiré Tino ou Taraméa, celui qui avait joué un si grand rôle à O-taïti pendant tant d'années, mais, supplanté par Maro, avait joint les gens de Taïarabou, et qu'ils marchaient sur Papara. On n'avait à leur op-

poser absolument qu'Oupoufara, une trentaine de ses gens et l'inspiré Maro. Le chef voulait se retirer devant l'ennemi, fort de deux à trois cents hommes; mais Maro, apprenant que c'était son rival qui était avec l'ennemi, ordonna aux gens de son parti de tenir ferme, disant que Taraméa n'avait aucun pouvoir, et que le dieu Oro combattrait pour eux. Effectivement, cet homme, soit haine contre son rival, soit enthousiasme, marcha à la tête de sa petite troupe, à la rencontre des Tétévaïtaïens, même après avoir été abandonné par Oupoufara, qui ne croyait déjà plus à ses prédictions; et il les mit en déroute, après en avoir tué cinq ou six, presque de ses propres mains. Le reste s'échappa; et, craignant la poursuite de l'ennemi, plusieurs allèrent joindre Pomaré à Moréa.

Ces dernières luttes, plus destructives que meurtrières, avaient soumis, de nouveau, toute l'île à Oupoufara; mais en avaient presque fait un désert, et le laissaient, après tout, avec peu de forces, au lieu que la plupart des vaincus, s'étant sauvés à Moréa, Pomaré, qui voyait ses forces augmenter chaque jour, osa, ' nouveau, songer à la conquête de l'île. Pendant qu'Oupoufara, avec ce qui lui restait de monde de Papara et d'Oropaa, préparait des provisions et des étoffes, pour la fête de *Pouréri* (des prières d'*action de grâces*) ou *Te Deum* (car c'est peut-être des sauvages qu'on a pris l'usage des *Te Deum* après les batailles); pendant qu'il faisait, dis-je, ces préparatifs, au maraï de Taïarabou, il apprit que Pomaré avait

débarqué à Papaïti, au N.-O. de la grande péninsule. Maro, s'animant aussitôt, rangea les troupes; et, dans son enthousiasme, annonça la destruction des aapii parau ou des chrétiens. Oupoufara, excité lui-même contre son ancien, alors son seul rival, se mit, sans tarder, en marche, avec ses gens et tous ceux qui avaient joint ses bannières.

J'ai dû entrer dans les détails de ces différentes guerres, quelque peu intéressantes qu'elles soient par elles-même, parce qu'elles ont amené, dans les îles, un changement à peu près total, et ont fait définitivement triompher la nouvelle religion. Les vaincus s'étaient toujours réfugiés auprès de Pomaré à Moréa, ce qui devait augmenter non-seulement ses forces, mais encore le nombre des convertis et des gens favorables à la nouvelle doctrine, dont on fit d'autant plus facilement des prosélytes qu'ils avaient l'exemple de leur chéf; et, vaincus, se croyaient abandonnés de leurs dieux.

L'armée avec laquelle Pomaré passa dans O-taïti, était donc, en quelque sorte, une armée de chrétiens; et, ainsi que lui, mettait sa confiance dans une divinité qu'on lui avait annoncée comme bien plus forte qu'Oro ou toute autre, dont les missionnaires ne niaient cependant pas l'existence; mais qu'ils traitaient de *varoua ino*, mauvais esprits ou diables, en opposition avec le vrai Dieu.

En décembre 1815, un dimanche, Pomaré arriva de Moréa, suivi d'environ mille hommes. Il se rendit

au service dans une église érigée à Naarii, à l'O.-S.-O. de l'île. A peine l'office fut-il commencé, que des coups de fusil annoncèrent l'approche de l'ennemi, qu'on vit, au même instant, doubler une pointe à quelque distance; et, de toutes parts, on entendit les cris de, *tamaï ! tamaï !*, ( guerre ! guerre ! ) Heureusement les chrétiens étaient armés, quoique l'ennemi n'eût tenté cette attaque ce jour-là, que dans l'idée de les trouver sans armes et dépourvus de tout moyen de défense, comme Maro l'avait, d'ailleurs, annoncé. A l'approche de l'ennemi, et dès qu'il fut en vue, la plupart des chrétiens voulaient s'élancer au combat; mais Pomaré les arrêta, disant qu'avant tout, il fallait achever le service; car, pour eux, tout dépendait de Dieu. A cet égard, il n'avait pas changé d'opinion; et tout son espoir, toute sa confiance, étaient aujourd'hui dans la protection de Jéhova, comme, jadis, ils avaient été dans Oro. Les prières finies, les chrétiens se rangèrent en bataille. Les plus zélés étaient à l'avant-garde. Les derniers réfugiés, en qui l'on ne se fiait pas encore entièrement, formaient le centre, et le peuple de Moréa l'arrière-garde.

Commandés par leur brave chef Oupoufara, et animés par Maro, qui leur promettait une victoire aussi facile que certaine, les ennemis s'avancèrent au milieu des chants et des cris. Il y eut un moment d'hésitation dans un petit nombre d'entr'eux, quand des boulets, partis d'une embarcation armée d'une pièce de canon et commandée par un blanc, vinrent frapper au milieu d'eux

et en tuèrent quelques-uns; mais le chef, voyant l'effet produit, se retourna en disant : « Ceux qui sont
» morts ont été atteints par leur faute. Ne voyez-vous
» pas que ces gens tirent toujours trop haut ou trop
» bas? S'ils tirent en l'air, baissez-vous; s'ils tirent
» trop bas, sautez en l'air... Moi, qui suis le premier,
» vous voyez bien qu'ils ne me touchent pas. »

L'attaque des idolâtres fut impétueuse, et les gens de Pomaré eurent un moment le dessous. Ils se défendaient avec un courage peu commun; mais ils avaient déjà beaucoup d'hommes tués, perdaient continuellement du terrain, et la victoire semblait se déclarer pour Oupoufara. Partout le premier et à la tête de l'attaque, animant ses guerriers par son exemple, il allait tout emporter, quand, percé d'une balle, il tomba devant ses troupes. Il ne mourut point du coup; mais, s'appuyant sur la main, il fit encore face à l'ennemi. En le voyant tomber, plusieurs de ses amis s'arrêtèrent, pour lui porter secours; mais lui, reconnaissant son état, leur dit d'une voix ferme encore, quoiqu'il se sentît mourir : « Laissez-moi; mais ven-
» gez ma mort... Voici l'homme qui a tué votre
» chef... »; montrant un des gens de Pomaré, qui avait effectivement infligé la blessure. Tous y coururent aussitôt; et, dans cette attaque furieuse de quelques individus contre tout un rang des plus braves guerriers de Pomaré, les vengeurs d'Oupoufara parvinrent à joindre le guerrier que ce chef avait désigné, le saisirent au col, et allaient l'entraîner ou l'étrangler, quand

cet homme, si brusquement surpris, parvint à poser sur son adversaire le bout du canon de la carabine déjà si fatale à Oupoufara, et l'étendit à ses pieds.

Malgré la blessure d'Oupoufara, son armée continuait à se battre avec ardeur, et l'état de son chef semblait même l'animer encore ; mais celle de Pomaré, encouragée, à son tour, par cet incident, se maintenait opiniâtrément sur son terrain. Les idolâtres perdaient toujours de leurs chefs, ayant bien moins de fusils que l'armée chrétienne, et souffrant, surtout, du feu de quelques embarcations commandées par Pomaré en personne et qui les prenaient en flanc. Ils durent enfin céder. Le désordre se mit dans leurs rangs ; tous prirent la fuite ; et, à cette vue, le malheureux Oupoufara, qui s'était soutenu jusqu'alors, tomba et rendit le dernier soupir.

L'armée allait s'attacher à la poursuite de l'ennemi, dans l'intention, comme autrefois, d'en faire un affreux massacre ; mais Pomaré, s'avançant sur le rivage, lui cria de s'arrêter ; que c'était assez ; qu'il ne voulait plus qu'on tuât un seul des ennemis ; et qu'au contraire, on pouvait leur annoncer, de sa part, paix et pardon. Ceci parut extraordinaire, et tous restèrent frappés d'étonnement. Ne pas poursuivre un ennemi vaincu, ne pas chercher à l'exterminer, c'était chose inconcevable. Amis et ennemis en étaient dans la stupéfaction. Cette nouveauté fit le plus grand bien à la religion chrétienne. Ils virent en quoi surtout elle se distinguait de l'ancienne ; ils en conçurent la beauté. Les

femmes, les enfans des vaincus, qui tous s'attendaient à une poursuite acharnée et à une mort presque certaine, pleuraient plutôt d'attendrissement que de joie; et, dès cet instant, coururent au baptême, en adorant le Dieu de clémence et de bonté qui leur sauvait la vie à eux et aux leurs.

Cette longanimité inespérée empêcha probablement, seule, le peuple d'opposer la moindre résistance, quand Pomaré envoya, dans toutes les directions, des partis, chargés de détruire les temples et les idoles. Il vit, non sans quelqu'effroi, mais sans murmures, l'image d'Oro, l'objet de tant de convoitises, de contestations et de guerres des plus cruelles, tirée du maraï et jetée aux flammes; et, en peu de jours, dans tout O-taïti, quelques ruines seules indiquèrent les lieux où, pendant si long-temps, on avait adoré des divinités, la terreur du peuple et souvent l'appui du despotisme; mais aussi le soutien de l'ordre et des chefs, qu'elles faisaient respecter, en leur assurant un pouvoir qui, quoique purement moral, était bien plus réel que s'ils avaient disposé de troupes régulières toujours prêtes à exécuter leurs volontés.

Ce changement était donc aussi extraordinaire qu'il était beau. Tout à coup s'ouvrait à ces nations une carrière nouvelle; car, avec leur religion et leur culte, tombaient toutes leurs institutions. Leur gouvernement, leur ordre social, leurs mœurs, tout allait changer. Quel moment pour un homme de génie, pour un homme instruit, clairvoyant, sage, sans préjugés,

connaissant les besoins et les goûts des insulaires! Malheureusement, un tel homme a manqué; et, animés de bonnes intentions, mais circonvenus par les préjugés de leur état et privés, d'ailleurs, des lumières que demandaient les circonstances, les missionnaires n'étaient pas ce qu'il fallait; aussi restèrent-ils longtemps sans rien établir du tout, se bornant à enseigner la religion, et à prêcher la morale. Heureux encore s'ils s'en fussent tenus à cela!... Eux et leur religion, toujours aimés, auraient, sans doute, fini par triompher de tant d'obstacles; tandis qu'aujourd'hui leurs institutions, incompatibles avec l'état du peuple, ont amené l'anarchie; comme, de leurs règlemens trop sévères, sont nés l'inimitié contre les rédacteurs et le discrédit des lois générales.

## Article IV.

### *Histoire d'O-taïti, depuis l'introduction du christianisme dans l'île, jusqu'à nos jours.*

La mort d'Oupoufara mit donc, tout à la fois, fin à la guerre et à l'idolâtrie dans O-taïti, tout en y ramenant Pomaré, plus puissant que jamais. Comme on vient de le voir, le peuple, et surtout le parti vaincu, couraient au baptême, surpris de sa clémence, qu'ils savaient être due à la nouvelle doctrine; et voulaient devenir chrétiens, sans comprendre encore ce que c'était que le christianisme, et sans savoir du nouveau dieu autre chose, sinon qu'il était bon et puissant, et qu'il

avait fait triompher le roi. Changer de religion, c'était donc simplement, pour eux, changer de divinité. Toutefois il s'éleva, de toutes parts, sur les ruines des maraïs, des églises où les habitans venaient, en foule, avec un zèle et un empressement extraordinaires, demander à s'instruire dans la nouvelle doctrine. On n'entendit bientôt, partout, que le chant des hymnes et les louanges du Christ dans ces mêmes lieux où, naguère, les cris de victoire de sauvages guerriers se mêlaient aux hurlemens des prêtres, demandant des victimes pour leurs autels, altérés de sang humain.

Dès le principe de cette révolution, la plus singulière, peut-être, qu'on ait vue dans l'histoire, à mesure que les églises s'élevaient, elles étaient remplies, même plusieurs fois par jour, de néophytes empressés d'assister aux offices, pour adorer la nouvelle divinité. Des écoles aussi furent établies; et là, jeunes et vieux, mariés ou non, accouraient en foule, avides de s'instruire, à tel point que les missionnaires, qui se trouvaient alors dans l'île, ne suffisaient plus pour répondre au vœu des Indiens, qui, tous à la fois, voulaient acquérir ces précieuses connaissances, la lecture et l'écriture, de tout temps si fort admirées par eux dans les étrangers, et que, déjà, possédaient leur roi et plusieurs d'entre les chrétiens.

Ce qui leur plaisait, surtout, c'était le chant des hymnes. Ils avaient toujours eu du goût pour la musique et pour les vers, avaient quelqu'idée de l'harmonie et chantaient en accords, avant nos visites; aussi

apprirent-ils promptement à chanter, et même à chanter juste; circonstance qui a contribué à induire en erreur les voyageurs des premiers temps, sans en excepter les missionnaires, qui prirent l'ardeur de s'instruire, dans un peuple désœuvré et avide de nouveautés, pour du zèle religieux, et son instinct musical pour de la dévotion et de la piété.

L'exemple d'O-taïti fut bientôt suivi dans les autres îles de la Société; et, postérieurement, dans toutes les îles environnantes, aux Sandwich, aux îles des Amis, à la Nouvelle-Zélande, et dans presque toute la Polynésie. En moins de deux ans, des églises s'élevèrent à Moréa, à Ouhaïné, à Raïatéa, à Bora-Bora, etc. La même ardeur pour le nouveau culte semblait animer les peuples de toutes ces localités. De nouveaux missionnaires arrivèrent et furent reçus partout avec empressement et respect. Des demeures très-convenables furent construites pour eux et d'après leurs directions, ainsi que des églises et des écoles, régulièrement fréquentées partout; enfin ceux qui, si longtemps, avaient été des objets de dérision et de mépris, jouissaient, alors, de tant de considération, qu'ils étaient devenus les guides et les maîtres de ces mêmes individus, capables, peu de temps auparavant, de les maltraiter et de les menacer de mort, au premier mot de religion.

On n'entendait, à toute heure du jour, dans toutes les maisons, que le chant des hymnes, auquel les jeunes femmes, surtout, s'exerçaient continuellement. On s'y

livrait aussi beaucoup à la prière; mais cette dernière pratique étant, de temps immémorial, une de leurs coutumes nationales, on n'eut que la formule à changer; et, comme jadis, personne ne prenait un repas, ne se couchait ou ne se levait sans prier, sans rendre grâce à la Divinité. Plusieurs, même, poussaient la chose à l'extrême. Dans l'excès d'un zèle soit sincère, soit affecté, on en voyait s'écarter dans les bois pour dire leurs prières et passer de longues heures dans cette pieuse occupation.

Ces changemens eurent pour suite nécessaire l'abolition de toutes les anciennes coutumes. La chute des anciens dieux entraîna naturellement celle de l'usage des sacrifices humains. L'infanticide tomba aussi, comme défendu par la nouvelle religion; et cela, au grand contentement du peuple, des femmes surtout, qui, à ce qu'il paraît, n'avaient jamais commis ces horreurs ou n'y avaient consenti que parce que c'était une coutume à laquelle elles ne pouvaient se soustraire; mais nullement par le désir de se défaire de leurs enfans. On eut également plus de soin des malades, quoiqu'en cela ils ne se soient jamais distingués, montrant constamment, à cet égard, une négligence, souvent même une indifférence qui, mieux que toute autre chose, prouverait leur défaut de véritable sensibilité. La société des Aréoïs se trouva également dissoute; ses représentations, contraires aux ordonnances de la nouvelle loi, se virent aussi interdites; et le tabou, enfin, qui obligeait les femmes à manger seules,

étant levé, tous les membres d'une famille ou autres, des deux sexes, purent, désormais, manger ensemble, dans le même lieu et des mêmes mets. La religion chrétienne abolit donc, en un instant, tous leurs usages barbares; et, nul doute que guidé, pour lors, avec discrétion et sagesse, ce peuple n'eût marché, rapidement, vers la civilisation.

Si les missionnaires s'étaient arrêtés là, tout leur promettait le succès le plus complet. Ils auraient dû, surtout, montrer quelque peu d'indulgence pour certains abus répréhensibles, sans doute, et qui méritaient d'être signalés du haut de la chaire, mais qui, néanmoins, ne pouvant compromettre le bonheur du peuple, ne sont certainement pas de la compétence des tribunaux, et ne devaient jamais se confondre avec les crimes. Malheureusement les missionnaires étaient hommes, ou plutôt prêtres, et prêtres appartenant à une secte des plus sombres et des plus rigides; aussi, quand ils virent que d'anciennes coutumes, l'influence du climat, l'ardeur d'un tempérament tropical l'emportaient sur leurs leçons, ils eurent la faiblesse de renoncer à la douceur qui leur aurait fait tout obtenir, et poursuivirent criminellement les moindres écarts de conduite et des actions qui, bien que foncièrement immorales, ne pouvaient, néanmoins, il faut le répéter, compromettre le bonheur du peuple. Voici comment ils en vinrent à regarder ces mesures comme nécessaires, ou, du moins, ce qui y donna lieu.

Tant qu'il ne fut question que de fréquenter les églises,

de chanter des hymnes, de réciter des prières, etc., tout alla bien; car les Indiens ne voyaient, en cela, qu'un changement de divinité et un mode différent d'adoration; mais quand ils reconnurent que la nouvelle doctrine prescrivait une pureté de mœurs dont ils n'avaient aucune idée, une régularité de conduite dont ils ne pouvaient concevoir la convenance; quand les missionnaires, non contens de leur interdire les excès, leur défendirent indistinctement tous les plaisirs, tous les délassemens; quand ils s'aperçurent qu'ils n'étaient plus libres dans leur intérieur, et qu'avec l'amour disparaissaient à jamais, pour eux, les danses, les représentations, les fêtes, les réjouissances, les jeux, les exercices, dont ils avaient l'habitude, ils se reployèrent, en quelque sorte, sur eux-mêmes; ils commencèrent à murmurer; ils osèrent, pour la première fois, réclamer contre cet autre tabou, auquel ils ne s'étaient soumis que momentanément, n'imaginant pas qu'il dût être perpétuel; et, le premier enthousiasme passé, on s'aperçut que si le peuple avait changé de dieu, ses mœurs étaient restées les mêmes.

Au fait, occupés les deux premières années, des services aux églises, de l'enseignement dans les écoles, du baptême, etc., les missionnaires n'avaient guère eu le temps de surveiller la conduite domestique de leurs nouveaux convertis; aussi, quand ils commencèrent à s'en occuper, reconnurent-ils que le plus grand nombre d'entr'eux unissaient la conduite la plus immorale à une dévotion telle quelle, et à l'obser-

vance la plus rigide des pratiques religieuses (1). La plupart, au reste, étaient innocens, et ne concevaient pas que leurs mœurs d'autrefois pussent avoir quelque chose de répréhensible, ni en quoi elles ne s'alliaient pas avec l'observation stricte des prescriptions de la nouvelle loi. Une chose, au moins, est certaine; c'est qu'à peine une année finissait, que ce zèle extraordinaire se refroidit singulièrement et s'affaiblit toujours en raison proportionnelle des exigences des missionnaires, relativement aux mœurs; que, dès 1817, les écoles et les églises étaient beaucoup moins fréquentées; que beaucoup des néophytes murmuraient et revenaient à leurs anciennes habitudes.

Les missionnaires et la nouvelle doctrine se maintinrent, pourtant, par l'influence du principal chef. Croyant leur être redevable de son rétablissement au pouvoir, il les soutenait autant qu'il était en lui, et punissait rigoureusement la moindre transgression à leurs préceptes. Presqu'aussi sévère que Néron, qui mettait à mort ceux qui succombaient au sommeil pendant qu'il déclamait au théâtre, le roi d'O-taïti se rendait le dimanche à l'église, accompagné de sa garde, et faisait également punir ceux qui s'endormaient aux sermons des missionnaires. Préoccupé, comme on l'a

(1) Tous les amusemens étant interdits aux Indiens, il n'est pas étonnant qu'un peuple si remuant se rendît aux écoles, aux églises, n'ayant plus rien autre chose à faire; mais tenu dans l'inaction comme il l'était, il n'est pas étonnant, non plus, qu'il se livrât à tous les vices.

dit ailleurs, de la manie de prendre pour modèle, en tout, le roi d'Angleterre ; le roi d'Angleterre, lui avait-on dit, était à la tête de l'église... Il devait donc, comme lui, maintenir et défendre le culte... Le roi d'Angleterre protégeait le commerce ; et quand, sur la fin de ses jours, ruiné par la boisson et par d'autres excès, les missionnaires lui firent reconnaître la nécessité d'établir des lois, il approuva, de suite, ce projet, parce qu'en Angleterre il y avait des lois, et que le roi George, leur soutien, les faisait exécuter.

De toutes les îles, O-taïti était donc la mieux disciplinée, quant aux apparences ; avantage qu'elle devait entièrement à l'autorité et à la sévérité du chef. Ami des missionnaires, il les appuyait en tout. Les rapports qu'ils avaient faits de lui en Angleterre, et qui lui revenaient alors régulièrement, flattaient son amour-propre. Il s'y voyait pompeusement loué ; car il comprenait l'anglais sans pouvoir le parler, et tenait à justifier les éloges qu'on lui prodiguait comme protecteur du christianisme.

L'exemple de Pomaré eut, comme on l'imaginera sans peine, de l'influence sur les autres îles. A Ouhaïné, à Raïatéa, à Taata, à Bora-Bora, les chefs affectèrent du zèle pour la nouvelle religion qu'ils avaient tous adoptée, vers 1816 et 1817 ; comme Pomaré, protégèrent les missionnaires, ce qui contint les mécontens ; et, bien que, partout, le plus grand nombre désapprouvât les exigences nouvelles, personne,

néanmoins, par un reste de respect pour les chefs, n'osa se mutiner contre les missionnaires. Tous prirent le parti de cacher leurs écarts ; et, sans aimer la nouvelle religion, continuèrent à fréquenter les églises, d'abord parce qu'on les y forçait, puis par désœuvrement ; ainsi, tout allait bien, pour l'extérieur; et comme les étrangers, qui séjournaient seulement quelques jours, ne purent juger de l'état des choses, que d'après ce qu'ils voyaient, ils firent, sur les changemens opérés par les missionnaires, et sur l'état religieux de ces îles, des rapports d'autant plus éloignés de la vérité, qu'ils exagéraient toujours ce qu'ils avaient vu.

Malgré ces rapports, et quoique les missionnaires crussent un grand nombre des Indiens sincères dans leurs démonstrations, ils sentaient, pourtant, que les choses prenaient une tournure inquiétante. La jeunesse, surtout, toujours plus insubordonnée, reprenait ses anciennes habitudes, ses anciens amusemens; et, soit publiquement, soit en secret, se livrait à tous les excès d'autrefois. Ils virent, bientôt, que leurs leçons de morale et de faibles règlemens ou la volonté du chef ne suffisaient plus pour arrêter les transgresseurs, dont le nombre croissait sans cesse; car, peu à peu, presque tous se trahissaient, et ceux qu'on aurait cru les plus zélés, les plus dévoués, et les plus véritablement pénétrés des principes de l'Évangile, leurs guides spirituels les surprenaient souvent en des actes qui n'annonçaient rien moins que de bonnes mœurs et de la piété. Il fut donc question de faire des lois plus

positives, et d'essayer d'obtenir, par la rigueur et par les châtimens, ce qu'on refusait à la persuasion de la parole. La religion ancienne, comme on l'a vu ailleurs, déterminait seule les devoirs de chaque classe, de chaque individu; et les fixait de manière à rendre les lois humaines inutiles; à tel point que les chefs même en tiraient leur pouvoir, obéis qu'ils étaient, sans autre force que celle que leur donnait la religion; force d'opinion et purement morale.

Cet ordre de choses si singulier, qui tenait quelpeu dn miracle, tombait naturellement avec l'illusion qui l'avait produit. La religion détruite, l'empire des chefs, le gouvernement, dans ses différentes branches, comme dans son ensemble, l'ordre des classes, les règlemens de la société, des familles, tout s'écroulait, en même temps. Le peuple perdu, ètourdi, courait bien aux églises, aux écoles; mais, désormais sans règle de conduite, dans son trouble, il fit, quelques momens, tout ce qu'on lui disait de faire, sans plan, sans but, comme par égarement, et ignorant, en effet, ce qu'on voulait de lui. Revenu de cet état d'enivrement moral, il dut tomber dans un autre, qui fut comme le moment de la crise. Rendu graduellement à lui-même, sortant, en quelque sorte, d'un songe, quand il regarda autour de lui, la première chose qui l'étonna fut de reconnaître que les chefs n'étaient que des hommes, et que tout ce qui, jusqu'alors, lui avait imprimé crainte et respect, était, sinon méprisable, au moins indifférent et nullement sacré. Cette découverte

fut la cause première d'un premier désordre; et, pour la première fois, dans ces îles, des hommes du peuple osèrent, en regardant en face leurs chefs, prendre bientôt, avec eux, un ton qui n'indiquait rien moins que la condescendance. Quand ces derniers voulurent soutenir les missionnaires, la nouvelle religion, et réprimander la conduite des Indiens, ils trouvèrent une opposition à laquelle ils ne s'étaient point attendus, s'apercevant, à leur tour, que leur autorité était détruite. Comme les missionnaires, les chefs politiques sentirent donc la nécessité de quelque mesure capable de prévenir le mal et d'en arrêter les progrès; mais la difficulté était l'établissement, ou plutôt le choix de ces nouvelles institutions. N'ayant pas la moindre idée de ce que c'est que constitution, lois écrites, etc., ils durent avoir recours aux missionnaires qui, par-là, devinrent les législateurs de l'île, et établirent les lois fondamentales qui devaient, désormais, régir ce peuple, et décider de son malheur ou de sa félicité.

Le tout était simple, pourtant, et aurait pu convenir, si les administrateurs n'avaient fait de règlemens que sur des crimes ou des actions punissables; mais ils en firent aussi contre le moindre désordre, contre le tatouage, contre les danses et autres exercices ou plaisirs anciens, contre le tort de ne s'être pas rendu au service divin le dimanche, contre la non observation du sabbat, etc.

En mai 1819, une assemblée générale fut convoquée dans O-taïti à Papaoa, près de la résidence de

Pomaré. Le peuple s'y était rendu en masse, tant de Moréa que d'O-taïti même. On se réunit dans l'église de ce district. Quand les rois, les chefs, les missionnaires furent arrivés, l'un de ces derniers ouvrit cette importante cérémonie par la lecture d'un chapitre de la Bible, et par une prière ; après quoi le roi se leva, tenant à la main le rouleau de papier sur lequel était écrit le code de la nouvelle loi. S'adressant d'abord à Tati, le plus puissant des chefs après lui, descendant d'une famille long-temps supérieure à la sienne, et toujours sa rivale : « Hé bien ! Tati, lui dit-il, que demandez-vous ? quel est votre vœu ? — Mon vœu, » répondit ce chef et celui de mon peuple, est que vous » nous fassiez connaître ces lois, afin que nous puissions » nous conduire conformément à ce qu'elles exigent. » Pomaré adressa, ensuite, la même question à chacun des autres chefs, qui lui firent, à peu près, la même réponse ; après quoi, il lut le code en entier, en en commentant plusieurs articles. Dans ce code se trouvaient des lois contre la révolte, les conspirations, l'excitation à la guerre qui, comme l'assassinat, emportaient la peine de mort. Le tout finit par l'organisation de l'ordre judiciaire, du jury, etc. Quand il eut fini, il demanda aux chefs, puis au peuple, s'ils approuvaient le tout, invitant ceux qui l'approuvaient à lever la main droite. Tous la levèrent à la fois, ce qui ne prouvait guère leur sentiment, plusieurs, ou plutôt la plupart d'entr'eux étant incapables de comprendre ainsi, sur-le-champ, l'importance de dis-

positions dont ils n'avaient aucune idée, et n'ayant pas, d'ailleurs, encore perdu l'habitude de flatter leurs chefs. Cette affaire, si importante dans l'histoire d'O-taïti, finit, comme elle avait commencé, par des prières, que récita l'un des missionnaires.

A peine le nouveau code fut-il en activité, qu'il y eut de nombreux transgresseurs à punir ; et, le plus grand nombre, pour des bagatelles. De jeunes filles, des femmes mariées, qui avaient accordé des faveurs à leurs amans, étaient traînées devant les juges, avec leurs complices ; et ces procès, où tout s'expliquait de la manière la moins équivoque, étaient cent fois plus indécens, plus immoraux, plus scandaleux que les fautes même, qui, sans conséquence en ce pays, devaient aussi rester sans éclat, et surtout sans punition. On les punissait, pourtant, comme le vol ou d'autres crimes, par les travaux publics, consistant à construire des routes, des ponts, etc. Qu'on juge de la honte et de l'effet que dut produire une pareille sévérité ! Aussi, loin de remédier au mal, à peine parvint-on à l'arrêter, et l'on s'aliéna, pour jamais, toutes les femmes que cette loi draconienne avait frappées. Perdues de réputation, elles n'avaient plus de ménagemens à garder ; et l'erreur d'un moment les entraînait en des écarts irrémédiables.

Le pire de tout, était que ceux qui avaient subi des condamnations de cette nature, ne pouvaient plus occuper de places dans le gouvernement. De plus, on n'avait admis aucune distinction entre les classes, de

sorte que plusieurs personnes puissantes se trouvant destituées, et prenant en haine les imprudens législateurs, devinrent les ennemis personnels des missionnaires et de la religion; et leurs inimitiés toujours croissantes, véritable cause de la décadence du christianisme, auraient inévitablement amené une catastrophe, si une législation si impopulaire ne fût enfin tombée d'elle-même. Il y eut aussi d'autres victimes; mais, au moins, pour une cause plus plausible. Cinq mois à peine après la publication du nouveau code, deux hommes furent pendus pour crime d'attentat contre le gouvernement. En 1821, deux autres furent exécutés, comme chefs d'un complot contre la personne du roi.

Ce qui avait fait hâter l'établissement des lois, c'étaient les inquiétudes que donnait la santé de Pomaré. Son genre de vie annonçait une mort très-prochaine; et les missionnaires ne connaissaient déjà que trop bien le véritable état du peuple, et les mœurs des hommes qui devaient succéder au roi dans le gouvernement, pour ne pas être certains d'une dissolution presque totale, dès que ce chef ne serait plus; et, afin de prévenir cette crise, autant que possible, ils voulaient fonder des institutions qui, en attendant la majorité du jeune fils de Pomaré, devaient permettre aux choses d'aller, sans qu'on eût à craindre de querelles entre les chefs, ni de désordres trop graves de la part des administrés. Ils désiraient particulièrement que le tout fût établi de son vivant et par lui; car cette précau-

tion pouvait faire espérer que ses lois seraient respectées et par ses descendans et par le peuple qu'il avait si long-temps gouverné.

Ce fut aussi vers cette époque qu'il s'éleva quelques difficultés assez sérieuses entre Pomaré et les chefs des îles occidentales du groupe; difficultés qui, s'il eût vécu, auraient amené non-seulement la guerre, mais encore l'exil de quelques-uns des missionnaires. Voici ce dont il s'agissait.

Plusieurs bâtimens venaient saler de la chair de cochon à O-taïti, pour la transporter à Sydney (Nouvelle-Hollande), où, alors, on avait encore besoin de provisions venues d'ailleurs. Le jeune M. Henry, fils d'un des missionnaires d'O-taïti, qui s'était livré à ce commerce, y intéressa Pomaré, et acheta à Port-Jackson, pour le compte de ce chef, un brick, qui devait être payé en cochon salé. Dès l'arrivée de ce bâtiment à O-taïti, le roi envoya aux îles occidentales, pour les avertir de livrer leur part de la cargaison, en leur promettant un intérêt dans le bâtiment. Il s'attendait d'autant moins à un refus, qu'elles avaient, jusqu'alors, payé une espèce de tribut en cochon, arrow-root, huile, etc. Elles refusèrent, cependant; et l'on apprit, bientôt, que c'était de l'avis de leurs missionnaires, fait dont je ne doute pas; mais j'ignore jusqu'à quel point on peut ajouter foi à des rapports d'après lesquels ils auraient conseillé le refus, par pure jalousie contre leurs confrères d'O-taïti, surtout contre celui dont le fils commandait le navire du chef. On ajoute qu'il y

avait toujours eu une grande mésintelligence entr'eux et les missionnaires o-taïtiens, qui leur avaient ouvert la route, avaient seuls opéré le changement de religion et la conversion de ces peuples, dus à leur zèle, à leur constance, à leur conduite, sous tous les rapports, si louable et si prudente ; et obtenus, d'ailleurs, au prix de sacrifices, de souffrances, dont les détails les feraient plaindre autant qu'admirer. Les missionnaires des îles occidentales, au contraire, n'y étaient arrivés qu'après l'adoption de la religion chrétienne. Ils furent reçus avec respect et égards, logés dans des maisons superbes, construites tout exprès pour eux, et on leur fit de grandes concessions de terres. Ils n'avaient donc d'autre mérite que celui d'être venus d'Europe comme missionnaires, et ne pouvaient guère que continuer ce que leurs confrères avaient si admirablement commencé. Cependant, ces derniers prétendirent se rendre indépendans des missionnaires d'O-taïti, sous la direction desquels ils se trouvaient ; et, afin d'y parvenir, imaginèrent de rendre tels les chefs des îles qu'ils habitaient. A cet effet, ils les invitèrent à secouer le joug de Pomaré, et à ne plus lui payer tribut.

Quand Pomaré apprit cette nouvelle (en 1821), il paraît que son premier mot fut : Guerre ! Il commença même, quoiqu'indirectement, des préparatifs qui annonçaient qu'il voulait la pousser avec vigueur; et, comme les menées des missionnaires des îles sujettes ne lui étaient pas inconnues, nul doute qu'il ne s'en fût vengé. Heureusement pour eux, mais bien fata-

lement pour l'État, tombé victime de ses excès dans la boisson, il mourut le 7 décembre 1821, laissant deux enfans en bas-âge, et le peuple en des dispositions d'esprit telles, qu'il ne fallait, pour le maintenir, rien moins que son autorité et sa fermeté connues.

Pomaré fut enterré à Papaoa, sa résidence habituelle. La mort de ce chef distingué fut un coup funeste pour ces îles. Elle arrêta leur marche vers la civilisation, et la fit rétrograder si rapidement, qu'elles menacèrent, quelque temps, de retomber dans leur ancien état de barbarie. Lorsqu'il mourut, son enfant mâle n'avait qu'un an. Inquiet du sort de son peuple, parce qu'il connaissait trop bien ceux qui devaient lui succéder, il n'hésita pas à offrir le gouvernement à Tati, quoique son ancien rival; mais qu'il savait être seul capable de prendre la direction des affaires, de maintenir l'ordre, et, peut-être, de déterminer de nouveaux progrès vers un état d'amélioration. Cette proposition ne fut pas appuyée par les missionnaires, qui, dans des vues particulières sur l'enfant-roi, comptaient l'élever à leur manière, et craignaient qu'une fois à la tête du gouvernement, Tati ne voulût pas s'en dessaisir. D'autres chefs partageaient cette opinion. La chose en resta là. Le roi, quoique calme et causant jusqu'à son dernier soupir, mourut sans avoir rien décidé sur ce qu'il aurait à faire après sa mort; et, quand il n'y eut plus d'autre remède, Ariipaïa ou Pomaré Vahiné, sa veuve, fut nommée régente.

Pomaré, certainement, était doué d'avantages extraordinaires. On a pu voir, par tout ce qui en a été dit, que c'était, sous tous les rapports, un homme distingué, un habile politique, un grand orateur, le plus instruit parmi tous les siens; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il fût un saint; au contraire..... Outre l'habitude de boire, on pouvait lui reprocher d'autres vices plus blâmables encore; mais il connaissait son peuple, et savait le conduire, tyran par principe, beaucoup plus que par inclination. Sa perte était irréparable... Heureusement que des lois avaient été établies; car, sans elles, dès cet instant, tout était perdu. Tati, quoique chef seulement d'un district, et d'autres, moins puissans, pouvaient veiller à leur maintien, en exiger l'exécution; et les hommes bien intentionnés avaient, ainsi, un point d'appui qui leur permettait de soutenir l'État, malgré l'absence d'un chef principal.

Cet état de chose devait, néanmoins, amener de nouveaux désordres et enhardir ceux qui étaient mécontens des institutions établies sous la direction des missionnaires. Ces derniers reconnaissaient, chaque jour, que le plus grand nombre n'avait embrassé la religion que par l'influence de Pomaré, pour l'imiter et pour lui être agréable; ou, du moins, se conduisaient-ils de manière à faire croire qu'il en était ainsi. Les transgressions devinrent si nombreuses que, quoique les juges, déjà moins vigilans, en laissassent échapper plusieurs, il y avait, pourtant, sans cesse, des procès. Il est vrai que c'était, le plus souvent, pour

des méfaits dont ni lois ni juges n'auraient dû jamais se mêler ; de simples écarts de conduite, des faveurs accordées par de jeunes filles à leurs amans, la prostitution de femmes mariées à des étrangers, etc. On doit même dire, à leur louange, que le vol était rare, plus rare qu'en d'autres pays, et que, jusqu'en 1832, il n'y eut point d'exemple de meurtre. Ces tribunaux étaient donc sans but, leurs condamnations absurdes, les punitions injustes. D'ailleurs, ils n'ont jamais fait le moindre bien, et augmentaient, chaque jour, le nombre des mécontens qui, dégradés, comme je l'ai dit, pour de simples erreurs, se livraient à tous les excès et devinrent les ennemis de la religion chrétienne et de ses ministres.

Il est inconcevable que les missionnaires n'aient point vu l'absurdité et la fausse politique de ces mesures. Qu'arrivait-il, en effet, tandis qu'on punissait, comme des crimes, des écarts innocens, le tatouage, la danse, etc.? La masse du peuple gardait, à mille autres égards, la licence de ses mœurs, si l'on peut flétrir de ce nom l'observation d'anciennes coutumes, dont l'inconvenance n'était pas comprise. Les enfans des deux sexes continuaient à rester nus jusqu'à huit et neuf ans; les personnes de tout âge allaient, en cet état et ensemble, se laver, se baigner à la rivière et à la mer; les femmes, toujours aux trois quarts nues dans leurs maisons, couchaient, le plus souvent, avec les hommes, sous la même pièce d'étoffe ; rien n'était, non plus, caché pour les enfans, dans leur conversation,

libre jusqu'à la dernière obscénité; toutes inconvenances auxquelles les missionnaires ne purent jamais remédier. Comment, avec de pareils restes de leurs anciens usages, espérer de bonnes mœurs de semblables gens; et, puisqu'on devait souffrir de tels abus, pourquoi punissait-on des actes qui n'en sont que les inévitables conséquences?

Ce rigorisme intempestif, qui détacha tant de personnes de la religion, et le penchant irrésistible qui, dans ces climats, entraîne les naturels vers les plaisirs des sens, augmentèrent le désordre des mœurs à tel point, qu'il en serait peut-être résulté la dissolution totale de la Société, si quelques chefs, déjà âgés, n'eussent soutenu les institutions de Pomaré; et, par une heureuse union, n'étaient parvenus à maintenir l'ordre, malgré quelques personnes du premier rang et une nombreuse classe du peuple qui ne demandaient que l'anarchie.

Tel était l'état de l'île presqu'immédiatement après la mort de Pomaré. Partout augmentait le nombre de ces gens qu'on nommait *toutaïoré*, ou ceux qui vivaient sans religion, sans lois; et, dès lors, il ne restait d'espoir aux missionnaires que dans le fils du feu roi; mais, à peine né à la mort de son père, ils avaient encore long-temps à attendre. Toutefois, ils l'élevèrent avec le plus grand soin.

Ce qui avait lieu à O-taïti se répétait dans les autres îles de la Société. Leurs habitans avaient montré un zèle extrême dans les commencemens; mais ils s'é-

taient graduellement ralentis et étaient alors ce qu'ils appelaient *fatigués de la religion.* Leurs missionnaires, pour remédier aux mêmes désordres, étaient tombés dans les mêmes erreurs; mais, moins patiens que leurs confrères, long-temps éprouvés en des conjonctures moins heureuses, leurs punitions étaient souvent barbares et dignes de l'inquisition.

A peine trois années s'étaient écoulées depuis la mort de Pomaré, que son fils fut installé chef de l'île sous le nom de Pomaré III. Ceci était contre l'usage des insulaires, et l'on peut le regarder comme l'ouvrage des étrangers, de même que la froide cérémonie qui eut lieu à cette occasion, mais qui, telle quelle, mérite de trouver place dans cet exposé. Ceux qui la dirigèrent ne manquèrent pas de faire de leur mieux pour lui donner tout l'éclat possible, afin d'attirer, sur le jeune prince, la considération et le respect, dont dépendaient seuls, désormais, comme ils ne le virent que trop, le pouvoir des chefs. Ceux des îles environnantes et leurs principaux personnages, y furent tous invités. Châque chef d'O-taïti y jouait un rôle; et, y figurant d'après son influence et son autorité relatives, faisait, par sa seule présence, l'aveu solennel de reconnaître, devant le peuple, en ce jeune enfant, son légitime souverain.

Préalablement à la cérémonie, le Code avait été revu, et l'on y avait ajouté plusieurs articles, du consentement des principaux chefs et représentans du peuple d'O-taïti et d'Eïméo, qui avaient tenu, dans ce

but, une assemblée générale. C'était aussi alors qu'ils avaient fixé le jour du couronnement, qui devait avoir lieu le 22 avril 1824.

Ce jour arrivé, plus de deux mille personnes étaient réunies, dès le matin, à Papaoa, où le couronnement devait avoir lieu. C'étaient principalement le peuple d'O-taïti et d'Éïméo, les principaux chefs des autres îles, et quelques personnes de leur maison.

La cérémonie commença vers sept heures du matin, dans l'ordre réglé comme il suit, par les chefs et par les missionnaires.

On partit de la maison de la reine, afin de se rendre au lieu fixé pour la cérémonie, qui était une plaine à environ un mille de distance. Des femmes marchaient en avant avec des corbeilles remplies de fleurs dont elles jonchaient la route; puis venaient les femmes et les filles des missionnaires, suivies de Mahaïné; et les missionnaires, portant une grosse Bible; puis Tati et Otomi, le premier chargé de la couronne, et le second de la constitution et du Code des lois.

Immédiatement après cette première partie du cortége, venait le jeune roi, assis dans une chaise, porté par quatre Indiens, et entouré de tous les membres de sa famille, dont quelques-uns portaient une table et une petite fiole. La foule du peuple fermait la marche, et tous s'acheminaient d'un pas grave et dans un silence tel que celui que commanderaient des obsèques

A l'arrivée dans la plaine, le jeune monarque fut placé sur une grande chaise placée en guise de trône,

sur une plate-forme. Il avait à ses côtés ses plus proches parens, les principaux chefs, et les missionnaires; devant lui, sur la table, étaient la couronne, la Bible, le Code des lois, et la petite fiole. Sur la partie la plus élevée de la plate-forme siégeaient les femmes et les enfans des missionnaires; au bas, les chefs, les juges, leurs femmes et leurs enfans. Le peuple se tenait tout autour, dans toutes les directions.

La cérémonie commença par le chant des hymnes et par des prières; après quoi, M. Nótt entreprit d'expliquer à la multitude ce que c'était que le couronnement, chose fort nécessaire; car, jusqu'alors, le plus grand nombre ignorait encore ce que tout cela signifiait. Il lut ensuite le supplément au code des lois, auquel il demanda que le peuple donnât son approbation, en levant la main; puis, ce code fut mis entre les mains du jeune prince, par un des missionnaires qui, en même temps, lui adressa ces paroles: « Promettez-vous de gouverner votre peuple avec justice » et avec bonté, conformément à la parole de Dieu et » d'après ces lois, ou telles autres que les représentans » du peuple pourront faire, avec votre consentement? » A quoi, d'après la leçon reçue, il répondit: « Je le « promets; et qu'ainsi Dieu me soit en aide. »

Un autre missionnaire prit, alors, la petite fiole; et l'on apprit, sans toutefois savoir ce que cela voulait dire, que c'était l'*huile de l'onction* (1). Il en versa

(1) Les Aréoïs avaient, pourtant, cette cérémonie, soit pour recevoir un nouveau candidat, soit en se visitant.

un peu sur la tête de l'enfant; après quoi, M. Nott prit la couronne et la posa sur la tête du roi, en prononçant ces mots : « Pomaré, je vous couronne roi » d'O-taïti, Moréa, etc. » ; formule à laquelle il ajouta ces paroles, plus convenables dans la bouche de ce vénérable vieillard : « Puisse Dieu vous accorder la » prospérité, la santé, une longue vie, et la grâce de » gouverner avec justice et dans la crainte de Dieu ! » Et le peuple fit, à plusieurs reprises, retentir l'air du cri officiel : « Vive le roi ! vive le roi ! »

Quand le silence fut rétabli, un autre missionnaire, M. Daling, mit la grosse Bible dans les mains de l'enfant, et prononça un long discours pour prouver l'excellence de l'Écriture sainte; puis on chanta de nouveau des hymnes, on récita des prières et l'on retourna comme on était venu, chez la reine-mère, où la cérémonie finit par la publication d'une amnistie générale en faveur de tout accusé ou condamné.

Je suis entré dans quelques détails sur cette cérémonie, d'abord parce qu'ayant décrit, ailleurs, celle de l'installation d'un principal chef au temps de l'idolâtrie, il pourra paraître curieux de les comparer; et l'on reconnaîtra, je pense, que, sauf la religion et les mœurs, cette dernière devait être froide et n'avait en rien, l'imposante solennité de leurs anciennes cérémonies, quand des trompettes, des tambours, une musique caractérisée, des prêtres dansant, l'image d'un Dieu craint et révéré précédaient le chef, vêtu de la manière la plus extraordinaire, porté sur un trône par

d'autres chefs, et suivi d'un peuple immense qui le regardait lui-même comme une divinité. Une seconde raison pour moi de la décrire, a été le désir de répondre, une dernière fois, à ces publications, où l'on n'a cessé de répéter que les missionnaires ne se mêlent d'aucune affaire politique. Il suffira, sans doute, pour reconnaître l'erreur, de voir le rôle qu'ils jouent dans celle-ci; et que, dans cette cérémonie, si importante pour ce peuple, et qui n'avait qu'un rapport indirect avec leur ministère, ils étaient les seuls personnages actifs, tandis que les chefs, eux-mêmes qui, alors, gouvernaient l'île et tenaient le peuple et les malveillans en respect, n'y figuraient que passivement, sans parler, sans agir, en aucune manière, tandis que leur rang, leurs talens même pour les affaires politiques, leur donnaient le droit de se montrer, surtout dans cette circonstance, où il s'agissait de choisir ou de reconnaître un souverain pour le bonheur ou le malheur éternels de l'état; mais non..... C'était un missionnaire qui disait : « *Je vous fais roi*, etc. » Je sais qu'on dira que ces gens n'entendaient rien à la nouvelle cérémonie; mais je réponds · Pourquoi ne pas les laisser suivre leurs anciens usages, auxquels on aurait apporté quelques modifications, qu'il eût été facile de leur indiquer. Les missionnaires, en corps, ou par un représentant, y eussent figuré, dans leur caractère. On aurait eu, alors, au lieu de sermons, des discours de circonstance capables d'entraîner, d'électriser le peuple. Un missionnaire n'aurait pas dit : « Je vous fais

roi » ; mais ceux qui avaient le droit de choisir leur souverain lui auraient seuls donné ce titre. Le sentiment eût dicté leurs discours, et des larmes auraient rempli tous les yeux.

Quelques jours après son couronnement, le jeune souverain retourna à l'école ou pensionnat des missionnaires à Moréa. Le maniement des affaires à O-taïti resta dans les mêmes mains ; et, malgré les nouvelles lois, les affaires n'allèrent guère mieux.

Quoique les mœurs ne fussent rien moins que bonnes, et qu'à O-taïti les affaires, sous le rapport politique, ne prissent pas une tournure favorable, cette île et celles de Sandwich commençaient à attirer l'attention de quelques gouvernemens étrangers. Ces dernières, surtout, acquéraient une grande importance pour le commerce, tant de l'Angleterre que de l'Amérique ; d'autant plus, que déjà long-temps avant cette époque, elles pouvaient, tout aussi bien que les îles de la Société, être fréquentées sans le moindre danger. Les îles Sandwich, si utiles par leurs produits, l'étaient bien plus encore par leur heureuse situation entre l'Amérique et la Chine, avec lesquelles les négocians qui s'y étaient établis avaient ouvert un commerce considérable, soit pour les pelleteries, qu'ils allaient chercher sur la côte N.-O., soit pour les soieries et autres provenances chinoises, qu'ils apportaient à Sandwich et en Amérique. De plus, une pêche considérable de baleines s'étant établie sur la côte du Japon, les îles Sandwich étaient, à proximité, le seul endroit où tous

les bâtimens employés à cette pêche pussent toucher; et cela, dans les deux saisons, soit en mai, lors de leur départ, soit en octobre, à leur retour; et il y eut souvent jusqu'à soixante grands navires à la fois dans les ports de ces îles. Tout cela y répandait une activité singulière; les denrées s'y vendaient à des prix élevés; et, sans l'extrême despotisme des chefs, qui exigeaient plus de la moitié du produit du labeur des Indiens, ce peuple aurait pu se procurer plusieurs commodités, en retour du produit de ses îles. Avec le luxe et la civilisation, l'industrie et l'agriculture y auraient fait des progrès, et elles promettaient, dès lors, de devenir ce qu'effectivement elles sont déjà, l'un des principaux entrepôts du commerce de l'Océan pacifique.

Toméaméa, roi des îles Sandwich, avait élevé son pays à cet état de splendeur, en accueillant les étrangers, et en leur assurant la sécurité nécessaire pour qu'ils pussent y exposer des capitaux. Ce chef, le Pomaré de son pays, sous le rapport politique, n'avait pourtant pas, comme ce dernier, abandonné la religion de ses pères, et mourut fidèle à ses dieux, en mai 1819. Ce fut sous son successeur Riorio, que la religion chrétienne s'introduisit dans le groupe. Ce chef, digne émule de Taméaméa, soutenait la prospérité de sa nation, qui faisait des progrès étonnans, quand, à la sollicitation de quelques étrangers, il se décida à faire un voyage en Angleterre, où moururent, après avoir été très-froidement reçus, lui, sa femme, et quelques gens de sa suite. Le

roi se tua à boire, et la reine fut victime de la petite-vérole. Leur dépouille mortelle fut renvoyée chez eux, dans une frégate anglaise; et, cette fois, l'Angleterre y envoya M. Charlston, comme consul général aux îles Sandwich, aux îles de la Société, etc.

Cette nomination d'un consul fut extrêmement avantageuse à ces îles, et l'aurait été davantage, si l'on en avait nommé un pour chacun des groupes. Les États-Unis en avaient envoyé un aux îles Sandwich, comme le point le plus important pour le commerce, et celui que visitaient, alors, le plus de navires des deux nations. Il en venait pourtant aussi déjà plusieurs aux îles de la Société; et, partout, régnait le plus grand désordre, causé par les marins, que rien ne retenait, en des lieux où il n'y avait aucune police. Je crois même qu'en tout temps, c'est-à-dire depuis que les navires visitent ces îles, ce qui a fait le plus de mal aux Indiens, c'est l'exemple de la conduite et des mauvaises mœurs des marins, principale cause de la résistance aux vues des missionnaires, du mépris manifesté pour la religion, et de tous les excès qui en ont été la suite; car l'Indien, ignorant, crut, d'après ce que lui disaient les déserteurs et autres misérables, rebut de la marine, que leur conduite et leurs mœurs étaient celles des contrées d'où ils venaient; et, quand ils furent parvenus à parler la langue du pays, ils firent plus de mal aux naturels, en quelques mois de résidence, que les missionnaires ne pouvaient leur faire de bien en plusieurs années. Le consul anglais aux Sandwich remédia,

le premier, beaucoup à ces maux. Les déserteurs furent pris et punis. Les justes plaintes portées contre eux, enfin écoutées, les exposaient à des punitions rigoureuses. Il ne fut pas possible de remédier à tous les déréglemens inévitables en des ports de mer; mais au moins établit-on une police, ce à quoi les missionnaires n'avaient jamais songé; et les châtimens infligés aux marins apprirent, pour la première fois, aux indigènes, que les mœurs dissolues des vagabonds déserteurs des navires n'étaient pas, comme ceux-ci le leur avaient fait croire, les mœurs générales des étrangers.

M. Charlston, l'homme le plus propre à un pareil emploi, dans un pays neuf, vint aussi à O-taïti; mais, sans y pouvoir faire beaucoup de bien. Les îles de la Société étaient dans un état bien différent de celui des îles Sandwich, où la police avait été établie avant la religion chrétienne, où il y avait un fort, des militaires, et où les consuls pouvaient compter sur l'appui du gouvernement. A O-taïti, rien encore de tout cela. Les missionnaires, en rédigeant des lois pour ces îles, avaient négligé toute police, surtout à l'égard des étrangers. Pas un lieu de sûreté où l'on pût déposer les coupables; pas une personne pour exécuter les sentences; et, par là même, la présence d'un consul devenait comme inutile, d'autant plus qu'il y avait peu d'harmonie entre lui et les missionnaires. J'ignore de quel côté étaient les torts; mais il paraît qu'il y avait un peu de jalousie de la part des

derniers, si long-temps les seules autorités locales. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai entendu dire que du bien de M. Charlston, depuis qu'il est aux îles Sandwich, où, sévère et juste à la fois, il maintenait l'ordre le plus parfait parmi les nombreux équipages des navires anglais qui ne cessent de les visiter.

Il quitta O-taïti après un court séjour, y laissant un vice-consul qui, pour les mêmes raisons, n'y fit guère plus de bien, et partit, également, très-peu de temps après.

Pendant que les îles Sandwich marchaient à grands pas vers la civilisation, les îles du Sud perdaient, chaque jour, et semblaient rétrograder, insensiblement, vers leur état primitif, à l'exception des cruautés. En vain avait-on établi des lois dans toutes celles où se trouvaient des missionnaires. Les mœurs n'y avaient rien gagné; et, non-seulement, il y eut de nombreuses trangressions, mais encore souvent même des espèces de mouvemens insurrectionnels, où le peuple osa manifester son mécontentement; et, pour comble de malheur, à O-taïti, le jeune prince, sur qui reposait tout l'espoir de l'avenir, mourut en 1827, d'une dyssenterie, et peut-être par suite d'un genre de vie peu assorti aux besoins locaux; car cet enfant était élevé au pensionnat de Moréa, avec ceux des missionnaires. Quoiqu'extrêmement jeune encore, il montrait d'assez heureuses dispositions, promettant un chef plus ou moins instruit, quoique bigot, qui aurait pu soutenir les missionnaires et le christianisme; et,

très-probablement, facilité beaucoup la diffusion des lumières et de la civilisation.

C'était le dernier mâle de la famille de Pomaré. Il fut enterré à Papaoa, dans le tombeau de son père, pleuré par le peuple entier et sincèrement regretté des missionnaires. Il ne restait plus que sa sœur, Aïmata, dont, préoccupés de leurs vues sur le jeune roi, les missionnaires avaient entièrement négligé l'éducation. Elle fut, toutefois, reconnue souveraine des îles d'O-taïti et de Moréa; et sa tante Ariipaïa resta régente.

La jeune reine une fois établie, il arriva ce qu'on redoutait depuis long-temps. Le peuple perdait tout respect pour les lois, pour la religion; et cela, toujours faute de précautions; car, bien qu'Aïmata fût dans l'enfance, non-seulement on ne lui avait pas donné de guide sur qui l'on pût se reposer, mais on laissa gouverner à sa place des individus, dont on connaissait, pourtant, très-bien, les principes équivoques et les mauvaises mœurs; aussi, quoique, peut-être, personnellement assez bien intentionnée, sa maison ne se composait-elle que de tout ce qu'il y avait de plus méprisable dans l'île, de femmes perdues et d'hommes dont la bassesse, la flatterie, et les pernicieux conseils ont failli, plus d'une fois, causer les troubles les plus sérieux et la perdre elle-même.

Il ne s'était donc encore écoulé que peu de temps depuis son avénement au trône, quand on vit s'opérer un changement inverse presque aussi subit que celui

qui avait eu lieu lorsque le peuple avait adopté la religion chrétienne. On commença, de tous côtés, à agir sans la moindre retenue. Des bals étaient annoncés et donnés publiquement, et l'on y choisissait, comme à plaisir, les danses les plus obscènes. Le chant des hymnes dans les maisons fut, de nouveau, remplacé par leurs anciens chants, si libres et si voluptueux. On n'entendait plus, chaque soir, que ces derniers; et les O-taïtiens rebroussaient, à grands pas, vers leurs anciennes mœurs.

On avait long-temps empêché les femmes d'aller à bord des navires, surtout pendant la nuit; et cette prohibition avait été observée, à quelques transgressions près. Elles y allaient, maintenant, par troupes, y accompagnant la jeune reine dans ses visites; et le désordre devint tel, qu'il faut tirer un voile sur ces faits, dont les détails scandaliseraient le lecteur et pourraient, sans fruit pour personne, déplaire aux premiers intéressés.

Le mépris des lois montrait, alors, dans son vrai jour, les principes et les mœurs de ce peuple, puisque l'attention la plus scrupuleuse eût à peine fait découvrir une exception à cette corruption, que j'ose nommer générale, et qui avait presque toujours existé; mais, qui, pour la première fois, ne craignit pas de se montrer à découvert.

Vers ce même temps ou même déjà un peu avant, il avait aussi paru une secte nouvelle et bizarre, qui, malgré les efforts des missionnaires et des chefs, s'éta-

blit et devint, bientôt, si nombreuse, qu'elle semble devoir, quelque jour, dominer dans toute la Polynésie; et s'y établir sur les ruines de la religion chrétienne, telle que la prêchent les missionnaires, comme cette dernière s'y est établie sur les ruines de l'ancienne religion. Son fondateur se nommait Téau , diacre de l'église de Panavia, à l'ouest de l'île d'O-taïti. Cet homme, toujours très-zélé et très-dévot, affecta, tout à coup, des manières qui ne firent, d'abord, que provoquer l'hilarité, parce qu'on le crut fou, et qu'on méprisa long-temps encore; mais dont les suites ont donné, depuis, bien des inquiétudes aux missionnaires. La première nouvelle qu'on eut de ce sectaire, fut due à un enfant de Panavia. Il paraît que, passant près du jardin du missionnaire, il appela un petit garçon, et lui dit d'y aller chercher de la canne à sucre. Celui-ci s'y refusait, quand l'inspiré, car il se disait tel : « Sais-tu qui je suis? » lui demanda-t-il. — « Si je sais qui vous êtes? » — répondit le petit garçon, en riant..... « Vous êtes Téau. » — « Non, je suis Jésus-Christ. » Et l'enfant de se sauver, à ce mot, comme s'il eût vu le diable. Peu de jours après, Téau ne fit rien moins que donner un démenti au missionnaire en pleine église. On peut juger de la confusion qui en résulta. Plus que jamais on le crut fou, et il fut chargé de liens; mais il parvint à se sauver dans les montagnes. On ne tarda pas à reconnaître qu'on s'était trompé sur son compte. On apprit trop tard que cet homme avait un but, prêchait une nouvelle religion, préten-

dait au don des miracles, se disait inspiré et avait, en peu de temps et en secret, fait de nombreux prosélytes.

Les missionnaires, éclairés enfin sur le danger, donnèrent l'alarme aux chefs, qui les secondèrent de tout leur pouvoir. Les Mamaïa, nom qu'on leur avait donné dès le commencement, furent rudement menés; plusieurs condamnés à faire le tour de l'île sur le rescif extérieur, en nageant d'une pointe à l'autre, dans tous les endroits où le corail est interrompu par des ouvertures; et cela, malgré la distance et le danger d'être dévorés par les requins; mais ces mesures produisirent l'effet qu'elles eurent toujours en tout pays. La persécution augmenta le nombre des sectaires; et, ne sachant plus que faire pour arrêter leurs progrès, on se contenta d'exiler deux ou trois des principaux à l'île de Raïatéa, leur pays natal. Ils firent là ce qu'ils avaient fait à O-taïti. Ils prêchèrent leur nouvelle religion. Plus heureux encore que dans la première île, les disciples leur vinrent en foule. Vers 1830, les habitans de Maupiti, île un peu à l'ouest de Bora Bora, adoptèrent, à l'unanimité, leurs opinions. Peu de temps après, il en fut presque de même à Bora Bora; et, en 1833, plus de la moitié des habitans de Tahaa, de Raïatéa, avaient embrassé la nouvelle secte, qui n'était guère moins répandue dans les autres îles.

Il serait fort difficile de bien expliquer ce que c'est que cette religion. Les Mamaïa se prétendent chré-

tiens, croient effectivement en Jésus-Christ, lisent la Bible, et prient plusieurs fois par jour; mais ils s'en tiennent à ces formes extérieures, et y rattachent la vie la plus licencieuse et la plus immorale. Aimer Dieu, le prier, chanter ses louanges, voilà tout leur système. Qu'on fasse ensuite tout ce qu'on voudra; le reste des actions leur est absolument indifférent.

Ils font, cependant, un singulier mélange du christianisme et de leur ancienne religion. Par exemple, ils sont inspirés, ce qui était une de leurs anciennes coutumes; mais ils prétendent maintenant l'être par la Bible; d'où leur vient l'autre nom qu'ils prennent souvent de *prophètes*; aussi, au lieu d'être inspirés par Oro, Tané, ou telle autre de leurs vieilles divinités, ils le sont par le Christ, par saint Jean, par saint Paul, etc. Pendant que j'étais dans l'île, une femme le fut par la vierge Marie. Cette secte, tout étrange quelle est, prétend, pourtant, comme tant d'autres, tirer son autorité de l'Écriture, et en est même venue au labyrinthe de la controverse. Elle s'appuie surtout sur l'exemple de Salomon. Si, tout sage qu'il était, ce prince avait plusieurs femmes, pourquoi ne pourraient-ils pas, eux, en avoir quelques-unes, et surtout en changer, quand il leur plaît? Leur grand objet est, d'ailleurs, que les hommes prennent des femmes ou en changent selon leur caprice; que les femmes en fassent autant, lorsqu'elles le jugent à propos; et, quant aux jeunes filles et aux jeunes garçons, liberté toute entière. Avec cela point de pu-

nition dans l'autre vie ; au contraire.... Tout le monde ira au ciel et ce ciel est celui des Aréoïs ou de Mahomet. De nouveaux plaisirs les y attendent avec des femmes divines, qui ne vieilliront jamais; ce ne seront que fêtes, festins, réjouissances; et, infatigables pour les voluptés, leur bonheur doit être éternel.

Tout cela était trop dans le goût du pays pour ne pas réussir; et, quoique Tati et d'autres principaux chefs fussent contr'eux et les poursuivissent, même très-durement, ils n'en devinrent pas moins très-nombreux, surtout après l'avénement de la jeune reine, dont ils espéraient la protection.

A mesure que le désordre croissait dans toutes les îles, le commerce y éprouvait plus d'entraves. Un grand nombre de bâtimens baleiniers commençaient à visiter O-taïti, tant à cause de ses beaux ports, de sa situation si commode, surtout pour les bâtimens qui sont sur leur retour, soit en Europe, soit dans l'Amérique du Nord, qu'à cause de l'abondance des provisions qu'on pouvait s'y procurer, jusqu'alors, à des prix assez modérés; mais un lascar, nommé Mosé Dané, qui vivait à O-taïti, depuis quelques années, y établit, tout à coup, une espèce de monopole de provisions tel que les Indiens n'avaient plus le droit de vendre les leurs, mais devaient les remettre à Mosé Dané, qui les vendait ensuite aux navires, en en demandant des prix si exorbitans qu'on ne les lui donnait que parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Ainsi, par exemple, un cochon, qui valait

autrefois trois ou quatre piastres, coûtait maintenant de quinze à vingt.

Ce n'était pas seulement sur les provisions qu'il avait établi le monopole; il l'avait également établi sur d'autres articles de commerce, tels que l'huile de coco, l'arrow-root, etc., dont il exigeait un prix si ridiculement élevé, que des navires venus de Port-Jackson (Nouvelle-Hollande), tout exprès pour s'approvisionner de ces articles, furent obligés de retourner à vide, ou n'en achetèrent qu'une très-petite quantité, ce qui fit murmurer quelques Indiens, qui cherchaient à vendre pour leur propre compte; mais le plus grand nombre approuva les mesures du lascar.

Son succès rendit cet homme insolent, surtout envers les missionnaires, dont il était l'ennemi déclaré. Il en triompha surtout quand, la saison d'après, plusieurs navires reparurent devant l'île, quoique les missionnaires eussent déclaré que les prix exigés les empêcheraient de revenir. Il est vrai que les uns ignoraient l'état des choses, et que les autres, se trouvant dans ces parages, furent obligés de stationner à O-taïti, tant pour reposer leurs équipages et pour faire de l'eau et des provisions, que pour prévenir des maladies trop communes à leur bord; ce qui n'empêcha pas que, de ce moment, l'autorité de Mosé Dané ne fût sans bornes. Le peuple et les missionnaires le craignaient. M. Pritchard faillit devenir sa victime, parce qu'il avait dit quelque chose contre lui; et, afin de les contrarier davantage, il parvint à ob-

tenir un ordre en vertu duquel personne que lui, sous quelque prétexte que ce pût être, ne pouvait aller à bord, pour faire le commerec.

C'est ainsi que le *roi noir*, comme le nommaient les Anglais, gouvernait l'île, et serait, probablement, parvenu à éloigner les missionnaires, si les plaintes portées contre ce vagabond n'avaient décidé le gouvernement anglais à protéger le commerce contre ses intrigues, et à ordonner qu'il fût enlevé de l'île. Il fut d'autant plus facile d'obtenir cet ordre, qu'il était accusé d'un grand crime dont on le savait réellement coupable, quoique, faute de témoins, on ne pût l'en convaincre à Port-Jackson. Il avait été l'instigateur de la prise, à Tiooka, d'un brick anglais, d'où, après avoir maltraité le capitaine et l'équipage, ses agens avaient tiré les marchandises et tout ce qu'ils avaient pu trouver à leur convenance. En avril, 1829, un brick de guerre vint pour l'enlever; mais la reine, qui refusa d'abord de le livrer, le fit ensuite si bien cacher, que le bâtiment de guerre dut partir sans l'avoir trouvé. Cependant, le capitaine ayant laissé pour la reine, entre les mains des missionnaires, des présens considérables, avec ordre de ne les lui remettre qu'après qu'elle aurait livré son protégé; et, d'un autre côté, la reine et les chefs, craignant également de déplaire au gouvernement britannique, il fut enfin sacrifié. Le 15 mars, on le conduisit, les mains liées, à bord d'un baleinier, qui le déposa sur le bâtiment de guerre de Raïatéa. Sa disparition mit fin au monopole, et les

affaires reprirent leur train ordinaire. Tel était l'état de ces îles lorsque j'arrivai à O-taïti, où je vis l'arrestation de l'intrigant dont je viens de parler.

J'arrête ici l'histoire contemporaine d'O-taïti, dont la suite et la fin se trouvent dans la partie géographique, avec l'exposé des visites et du séjour que j'y ai fait.

## § II.

### Éïméo ou Moréa.

Je n'ai point de notions particulières sur l'histoire d'Éïméo ; et tout ce que j'en ai pu savoir se trouve lié avec ce que j'ai dit, sous ce rapport, d'O-taïti, en raison des rapports établis, de tout temps, entre ces deux îles, par suite de leur voisinage et de l'identité de leurs mœurs et de leurs habitudes.

## § III.

### Raïatéa, Tahaa, Bora Bora.

Ces trois îles, qui ne sont qu'à quelques milles les unes des autres, doivent être regardées comme le berceau commun des traditions polynésiennes, et sont, sous ce rapport, bien plus importantes qu'O-taïti même. C'est à ces lieux que se rattachent les événemens mythologiques ; c'est de là que partent les dieux pour leurs plus brillans exploits. C'est à Bora Bora qu'Oro descend des cieux, sur le sommet de la

montagne Païa ; c'est dans cette île qu'il rencontre la belle Vairaumati. C'est à Raïatéa qu'il institua la fameuse société des Aréoïs; c'est au-dessus d'une montagne de cette île qu'était le ciel de cette même société ; c'est de là que part Hiro, pour la recherche du Maro ourou ; c'est là que les premiers Maraïs furent bâtis; c'est là que se tenaient les archives orales des grands événemens, tant sacrés que profanes ; c'est de là que venaient tous les hommes versés dans la mythologie, l'histoire ou autres connaissances relatives aux temps antiques ; souvenir d'un état de choses qui, depuis des siècles, n'existait plus, et dont ces traditions même ne donnent qu'une idée confuse et incertaine.

Sous ce rapport, ces lieux, comme je viens de le dire, l'emportaient de beaucoup, même sur O-taïti ; Raïatéa surtout, qui, dans le fait, était le siége de la théocratie polynésienne. Là, résidait le grand-maître ou le chef des douze loges d'Aréoïs ; de là venaient les oracles et les prédictions les plus célèbres dont les annales de ces îles fassent mention ; de là partaient des tabou ou ordonnances religieuses, respectées dans tous les environs ; mais, d'un autre côté, sous le rapport politique, O-taïti était souveraine; et, par son étendue, sa richesse et le nombre de ses habitans, l'emportait tellement sur les autres, qu'elle était toujours le foyer des grandes querelles, et qu'en tout temps ces dernières, s'en reconnaissant vassales, faisaient profession de soumission à cette métropole de la Polynésie.

On ne connaît que fort peu, comme pour O-taïti, l'histoire ancienne de ces îles. Des guerres entr'elles, une aristocratie rivale, qui se disputait le pouvoir sur toutes ou sur chacun, une jalousie entre leurs habitans, qui prétendaient, également, à la suprématie, et fut la cause des luttes les plus sanglantes; le tout décrit en des chants nombreux qui en perpétuaient le souvenir, et dont la partialité occasionnait souvent des luttes nouvelles, voilà le fond de leurs annales.

L'île d'Ouhaïné, éloignée de vingt milles seulement, prenait souvent, à ces gùerres si fréquentes, une part active; mais les rivalités les plus dangereuses, et qui avaient occasionné une haine irréconciliable, existaient entre Bora Bora et Raïatéa; car Tahaa, enfermée dans un même rescif que cette dernière, trop faible pour agir par elle-même, ne pouvait que servir d'auxiliaire à l'un ou à l'autre; et, dans sa position intermédiaire, supportait, presque toujours, le choc des combats et les frais des expéditions.

Une des luttes les plus acharnées avait eu lieu vers le temps des visites de Cook, quand Pouni, chef de Bora Bora, soumit Raïatéa et Tahaa, long-temps souverain de toute cette partie du groupe de la Société; mais les mêmes chances qui l'avaient élevé au pouvoir le dépouillèrent de son gouvernement. Il mourut pauvre et déchu, vers la fin du dix-huitième siècle.

Là, comme à O-taïti, le peuple, malgré les guerres, aimait le plaisir; et Raïatéa, résidence des principaux

Aréoïs, avait des fêtes brillantes. C'est là que Cook vit ces danses ou scènes, où des femmes représentaient, avec grâce, une sorte de poëme, habillées d'une manière singulière, mais élégante, telles qu'on les voit dessinées dans les ouvrages de ce grand navigateur. Ouhaïné était à peu près dans le même cas, et son peuple avait, sous tous les rapports, les goûts et les mœurs d'O-taïti et de Raïatéa; mais Bora Bora était la cité guerrière, la Sparte de la Polynésie, la guerre étant la passion de ses habitans, et les exercices militaires, les marches, les évolutions, leur occupation favorite, leur plus grand plaisir; aussi, turbulens et hardis, étaient-ils la terreur des autres îles, où ils faisaient de fréquentes invasions.

Depuis la chute de Pouni, quelque peu de tranquillité avait existé; mais, vers 1800, il s'éleva, dans un village de Bora Bora, un parti singulier qu'on pourrait appeler le parti *libéral* de ces îles, puisque, le premier, il traitait, d'égal à égal, avec toutes les classes, et ne témoignait pas aux arii ou chefs ce respect superstitieux dont, jusqu'alors, ils avaient été l'objet. Ce parti avait pour chef l'héritier, ou, du moins, l'un des descendans de Pouni, nommé Tapoa, le guerrier le plus célèbre des temps modernes qui, secondé par une troupe de partisans, parvint à soumettre, successivement, Tahaa, Raïatéa et Ouhaïné. Ces gens, qui prêchaient la liberté, s'efforçaient de propager, partout, leur doctrine; et, pour mieux établir l'égalité, ils ravageaient le pays où ils abordaient,

enlevant tout à ceux qui avaient quelque chose, mais ne manquant pas de s'approprier le fruit de leurs rapines; aussi Tapoa devint-il toujours plus avide, à mesure qu'il s'enrichissait, et trouva-t-il, bientôt, de l'opposition dans son propre pays. Les chefs et une partie du peuple de Bora Bora osèrent le braver. Il marcha contr'eux; et, quoique puissant alors, ayant sous ses ordres une armée bien plus nombreuse que ses rivaux, il fut d'abord repoussé dans une attaque, attaqué à son tour, complétement battu par une force qui n'était pas du tiers de la sienne. Cet avantage ranima le courage de ses adversaires. La guerre recommença sur tous les points, et le résultat en fut qu'en peu de temps Tapoa, toujours redouté, se vit, néanmoins, réduit au seul gouvernement de Tahaa, et n'avait plus qu'une autorité nominale sur les îles voisines, où les anciens chefs s'étaient rétablis partout sur le même pied qu'avant ses triomphes.

Lors des guerres désastreuses d'O-taïti, et quand Pomaré dut se réfugier à Eïméo, il eut recours aux chefs des îles dont je viens de parler, et qui lui envoyèrent des troupes à deux reprises, particulièrement Ouhaïné et Raïtaéa. La seconde fois, les chefs de ces îles y allèrent en personne, et, avec eux, vint aussi Tapoa, ce qui fut cause que Pomaré ne se soucia pas de les employer, connaissant les principes et l'esprit d'entreprise de ce dernier, qui, s'il eût été vainqueur, n'aurait pas manqué de tout garder pour lui; mais, pendant que les auxiliaires restaient ainsi dans l'inac-

tion, ce chef belliqueux et si formidable tomba malade et mourut en peu de jours; événement qui mit à l'aise, non-seulement Pomaré, mais toute la haute aristocratie ou *légitimité* de ces îles, que, depuis douze à quinze ans, il avait constamment battue, humiliée et traitée avec dédain.

On a vu, ailleurs, l'effet qu'avait produit sur les chefs leur séjour à Éïméo avec Pomaré, à l'époque où ce dernier professait déjà la religion chrétienne. Il ne fut pas plutôt rétabli au pouvoir dans O-taïti que, voyant triompher le dieu des chrétiens, ils adoptèrent son culte, à l'exemple du roi. Dès 1817, il y eut des stations régulières de missionnaires dans toutes les îles. Il s'y manifesta d'abord une apparence de zèle qui surpassait ce qu'on avait vu à O-taïti. Elle s'y soutint même mieux; car, étant plus positivement constituées en royaumes, les missionnaires, par l'influence du roi ou principal chef, y faisaient, avec moins de peine, exécuter leurs volontés. Il en résulta, qu'ainsi que je l'ai dit à l'article de Raïatéa (partie géographique), obligeant le peuple à se réunir tout entier dans un seul village, ils donnèrent à l'île un extérieur de civilisation, de religion et même de mœurs, qui en imposa, occasionna des surprises, et amena ces rapports avantageux que publièrent, dans les premiers temps, quelques navigateurs. C'est pour maintenir cette apparence qu'on s'y porta à ces excès blâmables de sévérité ou plutôt de cruelle tyrannie, dont j'ai aussi parlé ailleurs, comme de mettre à la torture, afin de faire

avouer, non pas des crimes, mais les fautes les plus légères; comme de tatouer ou d'imprimer, sur la figure des jeunes filles et des femmes, des stigmates indélébiles, en punition des moindres écarts de conduite.

Ces moyens violens n'étaient propres ni à faire triompher la cause chrétienne, ni même à arrêter les progrès du mal; et le peuple, soumis quelque temps, par nécessité, se montra à découvert à la première occasion, qui s'offrit dès 1830.

Pomaré, reine d'O-taïti, avait (ainsi qu'on l'a vu) fait une visite aux autres îles de la Société. Dans ce voyage, son mari, héritier et neveu du célèbre chef Tapoa, l'accompagnait; et, pendant qu'il était à Tahaa, son père, chef de cette île, mourut. Succédant au pouvoir en ce lieu, il prit aussitôt le parti d'y rester. Il quitta, effectivement, la jeune reine; et, à la demande des habitans de Tahaa, se mit à la tête de son gouvernement. Ce fut aussi vers ce temps que le peuple commença à se montrer un peu plus ouvertement dans toutes les îles. A Ouhaïné, comme à O-taïti, déjà les femmes allaient publiquement à bord des navires. A Bora Bora, c'était pis encore, puisqu'un jeune chef, marié à Téramoïmoï, mère de la reine d'O-taïti, non-seulement avait abandonné cette dernière, mais encore avait publiquement pris trois ou quatre femmes, les unes après les autres, donnant l'exemple d'une conduite que n'auraient pas expliquée les mœurs anciennes même, et si, à Raiatea, grâces aux soins

de M. Williams, les apparences semblaient plus satisfaisantes, la morale, au fond, y était au moins aussi relâchée que partout ailleurs.

Vers ce même temps ou un peu après, un autre événement vint porter le dernier coup aux institutions modernes et à la religion chrétienne. Je veux parler de l'expulsion d'O-taïti des principaux Mamaïa ou nouveaux sectaires, qu'on exila à Raïatéa et autres îles, leur patrie (1). La révolution fut unique, et le changement presqu'aussi prompt que lors de la chute de l'antique religion et de l'introduction du christianisme. Maupiti, petite île à l'ouest de Bora Bora, adopta presqu'à l'unanimité la nouvelle doctrine; les deux tiers de Bora Bora, de Tahaa et de Raïatéa, même, en firent autant.... Alors, plus de retenue; aussi, peu de temps après, vit-on Maï, chef de Bora Bora, naguère si zélé chrétien, prendre plusieurs femmes et vivre publiquement d'une manière que l'ancienne religion n'aurait pas permise.

(1) Ces individus, au nombre de trois, pris et punis plusieurs fois à O-taïti, se cachèrent dans les montagnes, quand il fut question de les expulser. On les arrêta dans O-taïti et leur exil n'eut lieu qu'en 1830. On les embarqua sur une goëlette que j'envoyai alors à Raïatéa et à Maupiti. Ils portaient de longues barbes et affectaient de l'austérité et de la dévotion. La personne qui commandait ma petite embarcation, m'a dit que, pendant la route, ils furent presque toujours en prières, et même la nuit, jusqu'à deux ou trois fois; paraissant, d'ailleurs, furieux contre les missionnaires, qui, disaient-ils, alaient être renvoyés en Angleterre.

Ceci eut lieu vers la fin de 1830, et au commencement de 1831, époque à laquelle la reine revint de ces îles à O-taïti, où, comme on l'a vu, on fit quelques tentatives pour introduire la même doctrine; tentatives qui occasionnèrent la guerre dont il a été question.

Ainsi, Tahaa et Bora Bora étaient sur le point de changer de religion; mais, à Raïatéa, le chef était encore pour le christianisme, et l'un des plus fermes soutiens des missionnaires. Ce vieillard avait accompagné la reine à O-taïti; et, pendant son absence, les Mamaïa avaient travaillé, de toutes leurs forces, à propager leurs idées, et à renverser d'un seul coup le christianisme et les institutions qui s'y rapportaient. Ils n'avaient, dans ce but, trouvé rien de mieux que d'exciter l'ambition du mari de Pomaré, lequel, en acceptant le gouvernement de Tahaa, avait pris le nom de Tapoa; et, comme héritier de ce grand guerrier, renouvelant les prétentions de sa famille sur Raïatéa, se mit en mesure de les soutenir par les armes.

Tout ceci s'était passé pendant le séjour du vieux chef à O-taïti, où M. Williams, le missionnaire, était également venu. A leur retour à Raïatéa, ils trouvèrent tout changé. Non-seulement il y avait apparence de guerre, mais encore il y existait une licence inconnue jusqu'alors. Plusieurs bravaient ouvertement le chef et les missionnaires. Un parti considérable s'était même déclaré pour Tapoa ou plutôt pour la nouvelle secte, dont les principaux fauteurs avaient joint

ce dernier chef; aussi le vieux roi de Raïatéa, désespéré de voir son autorité méconnue, et menacé d'une guerre dont il avait tout à craindre, mourut-il de chagrin. Quant à M. Williams, après avoir tenu ferme jusqu'au moment où sa vie se trouva en danger, il se retira à Rarotonga, reconnaissant avec douleur qu'il avait, en vain, consacré son temps, son travail et son zèle à un peuple qui l'avait joué, et dont aucun membre n'avait véritablement ni la religion ni les sentimens que tous affectaient.

A la mort de Tomatoa, l'ancien chef de Raïatéa, son frère, fut choisi pour le remplacer. C'était un homme de mœurs dissolues; et, quoique la querelle politique continuât entre Raïatéa et les deux autres îles (Tahaa et Bora Bora), dès que ce nouveau chef fut installé dans la première des trois, les mœurs y furent les mêmes que dans les deux dernières. Il y a plus...... Les insulaires s'étant mis à distiller une boisson forte avec celle de leurs plantes qu'ils appellent *ti*, cette île se trouva bientôt dans un état pire que les autres.

La nouvelle secte y triomphait, surtout à Tahaa; mais les principaux de ceux qui avaient été exilés d'Otaïti, s'étant alliés au chef, en faveur duquel ils prophétisaient, trouvèrent, par cette seule raison, de l'opposition à Raïatéa. Leurs différens politiques furent cause qu'il y eut aussi dissidence religieuse. De menaces long-temps prolongées on en vint, d'abord, à des escarmouches, puis à un combat général. On se battit,

de part et d'autre, avec acharnement; enfin, Tapoa et son parti furent défaits. Ce chef s'y montra digne de ses prédécesseurs, fut continuellement à la tête de sa troupe, et reçut plusieurs blessures; mais, malgré sa valeur et celle des siens, ses partisans, de beaucoup inférieurs en nombre à ceux de Raïatéa (car quelque rivalité avait empêché les chefs de Bora Bora de les aider,) durent céder; et, ne pouvant se sauver, à cause de ses blessures, il fut pris et exilé à Ouhaïné.

Ainsi finit cette guerre, dont l'issue nuisit beaucoup à la nouvelle secte. Ses principaux chefs s'étaient, d'ailleurs, attirés du ridicule par leurs prédictions; d'abord, par la promesse de la victoire la plus complète; puis, ce qui était pire, par l'annonce qu'avait faite le premier de tous, de ressusciter le troisième jour, s'il succombait. Il fut tué dans le dernier engagement; et, malgré l'attente et l'espoir de ses prosélytes et des sectaires, en général, il resta mort, de même qu'un autre qui, blessé, s'était sauvé dans les montagnes, et dont la femme prétendait qu'il était monté au ciel, ce qui n'empêcha pas de trouver, trois ou quatre jours après, son corps étendu sans vie dans les bois. Cette catastrophe arrêta momentanément les progrès de la secte; mais le peuple est partout crédule. Ces miracles manqués s'oublieront ou plutôt passeront, plus tard, pour avoir eu lieu. D'ailleurs, d'après les mœurs d'aujourd'hui, cette religion convient à ces gens, puisqu'à Bora Bora, Maï, le chef, toujours sur le pied de guerre avec Raïatéa,

leur donne, impunément, l'exemple des désordres les plus scandaleux; et qu'ils ont là, en grande partie, repris leurs anciennes habitudes. Les lois n'y existent plus; chacun y vit à peu près à sa fantaisie, et le passe-temps favori y est, comme autrefois, l'exercice des armes. A Raïatéa, l'on continue à distiller des liqueurs, et l'on se livre, presque sans retenue, à toute espèce d'excès, sous un chef qui les favorise. A Ouhaïné même, quoique le chef, Mahaïné, y tienne encore les mécontens en respect, tout marche vers le même état; et, si la nouvelle secte y a fait moins de progrès, il est au moins certain que les mœurs n'y sont en rien meilleures qu'à O-taïti.

## CONCLUSION GÉNÉRALE.

J'avais habité O-taïti jusqu'en 1834. Ne le quittant que par intervalles, pour des voyages au Chili, ou pour des excursions dans son voisinage. Déterminé, vers cette époque, à continuer mes affaires dans l'Océanie, l'exécution de ce projet me rendit nécessaire un voyage en Europe. Je partis, en conséquence, d'O-taïti, le 23 avril 1834, pour me rendre en France, où j'arrivai à la fin de décembre de la même année, après avoir passé par les Etats-Unis, et avoir visité une partie de l'Amérique du Nord.

A Paris, des amis m'engagèrent à faire connaître au public mes observations et mes recherches chez les peuples océaniens, parmi lesquels j'avais vécu

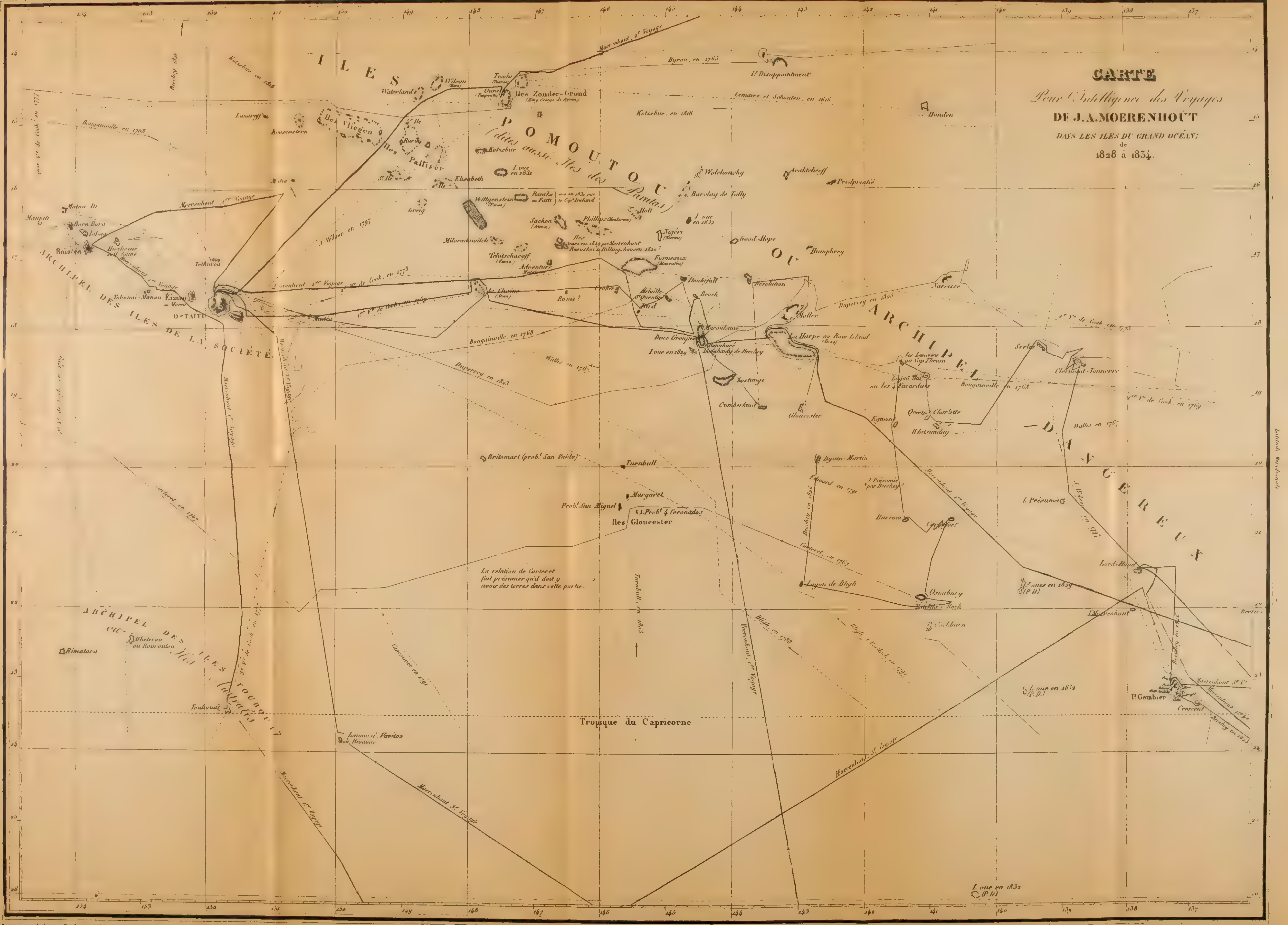
plusieurs années, en y ajoutant ce que je pouvais savoir de leurs îles et le détail de mes voyages ; ce qui devenait plus difficile. Je n'avais, en effet, presque point tenu de journal, et dus rédiger le tout d'après de simples notes ou de mémoire, au milieu d'occupations commerciales, pendant que je préparais un bâtiment, une cargaison pour retourner à O-taïti, opération qui nécessita des courses à Bordeaux, à Anvers, etc. Toutes ces circonstances, je le sais, ne justifieront pas la médiocrité de ce travail; mais prouveront, du moins, mon zèle et ma persévérance, en expliquant pourquoi j'ai glissé sur des circonstances importantes, qu'il m'est impossible de mentionner en ce moment ; car, au moment même où je trace ces dernières lignes, je me dispose à partir, sous peu de jours, pour Bordeaux, d'où je dois, incessamment, m'embarquer pour l'Océanie.

Paris, ce 22 juin 1835,

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Joseph FLOCH, Maître-Imprimeur à Mayenne. 10-1-1959

Longitude à l'Ouest du Méridien de Paris.




Dessiné par Ambroise Tardieu membre de la Commission centrale de la Société de Geographie d'après la Carte dressée en 1824 par M. le Capitaine Duperrey et les observations de M. Moerenhout, auxquelles les découvertes du Capitaine Beechey ont été ajoutées

Arthus Bertrand Editeur.